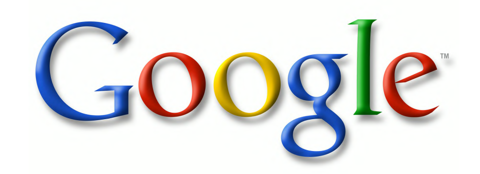


YUN

—

TOIRE
ASIE



INTRODUCTION

A

L'HISTOIRE DE L'ASIE

Coulommiers. — Imp. Paul BRODARD. — 65-95.

INTRODUCTION

A

L'HISTOIRE DE L'ASIE

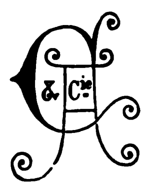
Turcs et Mongols

Des Origines à 1405

PAR

LÉON CAHUN

CONSERVATEUR ADJOINT A LA BIBLIOTHÈQUE MAZARINE



PARIS

ARMAND COLIN ET Cie, ÉDITEURS

5, RUE DE MÉZIÈRES, 5

Libraires de la Société des Gens de lettres

1896

A

JOSÉ-MARIA DE HEREDIA

AVANT-PROPOS

Les Turcs et les Mongols ont été les intermédiaires entre la civilisation des Perses et celle des Chinois. De leur propre fonds, ils n'ont rien tiré de durable; les sociétés originales qu'ils ont formées n'ont produit ni doctrine philosophique, ni œuvre artistique ou littéraire assez élaborée pour donner le type de leur génie; nées de la guerre et organisées pour la conquête, elles ne se sont pas assimilé lentement l'épargne intellectuelle des sociétés leurs voisines; elles s'en sont emparées à la hâte, comme d'un butin dont elles voulaient tirer un profit immédiat. Les idées, les institutions des conquérants turcs et mongols étaient assez fixées pour résister à un contact, même prolongé, avec celles des peuples conquis, mais n'avaient pas pris une forme assez arrêtée pour les incorporer et les fondre avec elles; de sorte que les Turcs et les Mongols adoptaient incomplètement la civilisation des peuples auxquels ils se superposaient par la conquête, et s'y adaptaient incomplètement eux-

mêmes; ils vivaient en intrus dans les sociétés qu'ils avaient soumises les armes à la main, trop barbares pour les assimiler à la leur, et pas assez pour se laisser assimiler par elles.

Les Turcs et les Mongols, qui ont fait de grandes conquêtes et organisé des États stables, s'étaient d'abord approprié, dans les deux sociétés voisines, la persane et la chinoise, les idées et les connaissances qu'ils trouvaient à leur gré, et les avaient adaptées à leur usage; de sorte qu'on vit alternativement des Turcs voisins de la Perse apporter en Chine l'éducation persane, et des Turcs voisins de la Chine apporter en Perse l'éducation chinoise. Ainsi, pendant dix siècles, du ve au xve, les Turcs et les Mongols ont déplacé violemment et mis en contact les peuples et les idées appartenant aux deux grandes et anciennes civilisations de l'Asie orientale et occidentale. Dans cet échange incessant dont ils étaient les agent est le véhicule, ils n'ont pas eu le temps de développer l'embryon de leurs idées et de leurs institutions primitives; prodiguant la monnaie des autres, ils n'ont pas monnayé leur propre trésor et l'ont laissé fruste et informe; c'est ce qui fait l'intérêt de leur histoire; dans aucune autre société, on ne distingue plus nettement les idées et les institutions originales des acquises; dans aucune on ne peut suivre, avec plus de lumière, l'action réciproque des unes sur les autres. L'analyse historique des sociétés turques et mongoles et des États qu'elles ont formés peut servir de repère et souvent de type simplifié pour l'étude d'autres sociétés et d'autres États contemporains beau-

coup plus complexes. De plus, toutes ces sociétés, tous ces États, en exceptant l'empire des Osmanlis, ont perdu aujourd'hui leur autonomie et, comme on dit, accompli leur évolution; l'observateur peut donc les examiner en pleine lumière depuis une forme primitive déjà nettement caractérisée et bien vivante, jusqu'à l'arrêt de la vie et à la dissolution.

Jusqu'à l'époque où la science et la méthode ont primé la foi et la force brutale, les Turcs et les Mongols ont dominé l'Asie et l'Europe orientale; l'élan religieux a été pour si peu que rien dans leur éclatante fortune; au temps de leur plus grande puissance, leur empire typique, celui des Mongols, n'avait pas de religion définie; mais tout ce qu'on peut faire avec le sabre, les Turcs et les Mongols l'ont fait; ils ont incarné l'esprit militaire; leurs vertus sont celles des vrais gens de guerre, le courage, l'obéissance, la droiture, le bon sens; ils ont été d'exacts gouvernants, de fermes administrateurs; loin de mépriser l'art et la science, ils ont honoré les choses intellectuelles; ils ont essayé de se les incorporer, de se les rendre naturelles. Mais le moule de leur pensée originale était trop étroit et rudimentaire pour contenir et transformer la civilisation persane ou chinoise; enfermée de force dans ce moule, elle ne tardait pas à le briser, et à perdre l'empreinte que lui donnaient, pour un instant, la droiture et la netteté de vision qui sont naturels à l'esprit turc; ces conquérants n'ont pas pu développer, dans leur voie propre et avec leur intelligence innée, ce qu'ils avaient appris des Persans et des Chinois;

ils sont restés, malgré des tentatives remarquables (notamment dans l'Inde sous les premiers Grands Mogols), rivés à ces corps morts. Les affreuses guerres de religion du XVI[e] siècle, entre Chiites et Sounnites, pour les Turcs de plus en plus isolés dans l'Asie centrale, la politique chinoise pour les Mongols, déjà séparés par le bouddhisme de leurs cousins musulmans, et de plus en plus assouplis par leurs lamas, achevèrent de détremper les caractères et de déformer la pensée chez ces fortes nations. « Des Mongols! Il n'y en a plus! disait l'empereur Kien Long; leurs prêtres les ont domestiqués. » Et l'historien chinois qui cite son grand empereur ajoute : « Les sentiments de piété ont étouffé chez eux la passion de la tuerie; la croyance à des récompenses futures a dompté leur fierté : c'est la victoire de Tsong Khaba (l'apôtre de la réforme bouddhiste), suivie de résultats si heureux pour la Chine et le reste du monde [1]. »

Quand l'esprit religieux eut étouffé l'esprit militaire chez les Turcs et les Mongols, énervé leurs sociétés par la fainéantise du mysticisme, enfermé leur intelligence dans un bigotisme étroit, dévié leur droiture native au gré d'une intolérance farouche, leurs empires se sont désagrégés, et ils sont devenus une poussière de peuples. Leurs sociétés organisées, qui avaient eu, au moyen âge, le sens très vif de la nationalité, dans tout ce qu'il comporte d'ampleur, n'ont plus compris que le natio-

1. Cité d'après l'archimandrite Palladius : *Deux traversées de la Mongolie*, p. 12.

nalisme le plus fanatique et le plus étriqué. L'empire universel rêvé, construit par Gengiskhan, a fini par les petites tyrannies bigotes des khanats de Bokhara, de Khiva et de Khokand.

La transcription des noms de personnes et de lieux, dans un livre comme celui-ci, ne peut pas être régulière. Abou'lghazi, « *khan* » ou roi de Khiva, qui écrivait l'histoire de ses ancêtres mongols et turcs en 1663, se rendait très bien compte de cette impossibilité; parlant de la grande chronique mongole écrite par Rachid ed-Dine en langue persane, il fait observer que ses copies sont remplies de fautes : « Ils ont fini par altérer un tiers et presque la moitié de cette histoire, dans laquelle tous les noms de montagnes, de rivières, de lieux et de personnes sont mongols ou turcs. Les personnes chargées d'écrire cette histoire, ainsi que les copistes dont les manuscrits sont parvenus jusqu'à nous, étaient tous des Persans ou des *Tadjiks* dont aucun ne savait ni le mongol ni le turc. Il y a des noms propres mongols qu'un Tadjik n'apprendrait pas en dix jours à prononcer correctement; comment donc aurait-il pu les transcrire [1]? » Les orientalistes ont adopté un système de transcription officiel qui s'applique régulièrement à l'arabe, au persan et, à la rigueur, au turc osmanli; mais l'arabe et le persan, comme le remarque très bien Abou'lghazi,

1. Abou'lghazi, p. 36.

estropient les noms turcs, tels qu'ils sont dans les dialectes originaux, à plus forte raison, les mongols, les mandchous et les chinois. J'ai donc dû renoncer à l'avantage d'estropier les noms d'une manière uniforme et régulière; j'ai cherché à les transcrire en me rapprochant autant que possible d'une prononciation *moyenne* entre les différents dialectes turcs et mongols, à peu près conforme à la prononciation actuelle et à l'orthographe pour les noms persans et arabes, et reproduisant, autant qu'ils peuvent être reproduits, les noms chinois; l'essentiel est qu'on les reconnaisse, et qu'on les retrouve dans d'autres transcriptions. De ce procédé il s'ensuit une anomalie : dans les citations, je copie la transcription des traducteurs, dans mon texte, je reste fidèle à la mienne. Le lecteur n'aura pas de peine à identifier les noms tels qu'ils sont transcrits dans les citations, et tels qu'ils le sont dans le texte; très souvent, il ne s'apercevra pas de la différence. Dans ces mêmes traductions citées, j'ai dû, parfois, modifier la phrase du traducteur, quand elle me paraissait par trop lourde et pâteuse, ou qu'elle ne serrait pas le texte d'assez près; les références que j'ai mises au bas des pages permettront au lecteur de contrôler mes modifications, qui ne portent pas sur le sens matériel du texte, mais sur la forme dans laquelle le traducteur l'a donné; toutes les fois que j'ai touché à l'interprétation matérielle, je l'ai indiqué en note, avec les raisons qui m'ont obligé à le faire. Je n'ai pas écrit un livre de philologie, mais d'histoire; mais je n'ai fait passer la philologie au second plan qu'en observant tous

les égards qu'elle mérite, et toutes les fois qu'elle avait droit à la première place, je la lui ai attribuée, n'ayant eu d'autre préoccupation que de discerner la vérité, et de l'exprimer clairement.

L. C.

INTRODUCTION

A

L'HISTOIRE DE L'ASIE

L'ASIE. — LE SOL

Comme l'Europe, qui est son prolongement occidental, l'Asie est profondément découpée par la mer. L'océan Indien la pénètre, au sud, où il forme le golfe Persique, la mer Arabique, les baies de Bengale, de Siam et de Tonkin. Des grands fleuves, l'Euphrate, l'Indus, le Gange, qui aboutissent à ces enfoncements, mènent, vers le nord, à de hautes terres, les monts d'Arménie et le Caucase, les monts de l'Inde ou Hindou Kho, les Mille Montagnes ou Himalaya, comme en Europe l'Èbre, le Rhône, le Pô, conduisent depuis les enfoncements de la Méditerranée jusqu'aux Pyrénées et sur les versants des Alpes. Mais au nord, l'aspect des deux masses continentales, en Asie et en Europe, est totalement différent. En Europe, la Baltique, la mer du Nord, la Manche forment une Méditerranée septentrionale, qui correspond à la méridionale et oppose aux péninsules du sud d'autres terres telles que la Suède, le Danemark, l'An-

gleterre, le Cotentin et la Bretagne; au lieu qu'en Asie, l'Arabie, l'Inde, l'Indo-Chine, n'ont de contre-parties qu'en Corée, au Japon; d'immenses espaces continentaux séparent les golfes vivants de l'océan Indien et les terres mortes qui bordent la mer Glaciale. La ressemblance entre l'Europe et l'Asie, apparente à première vue, disparaît dès qu'on l'examine de tous côtés. On ne trouve pas, en Asie, de voies de pénétration fluviale rapprochées à leur source et dont les embouchures communiquent par des mers navigables, comme le Rhin, le Rhône, le Pô et le Danube. Sans doute, entre l'Amou Darya et le Syr Darya (Oxus et Yaxartes des anciens), coulant vers le nord, l'Euphrate et l'Indus, coulant vers le sud, le Fleuve-Jaune coulant vers l'est, et entre le Rhin et l'Elbe, le Rhône et le Pô, puis enfin le Danube, il y a quelque analogie. La mer intérieure du Nord européen, qui reçoit le Rhin et l'Elbe, est remplacée, en Asie, par une vaste surface de terre habitable que les aventuriers des steppes ont parcourue, comme les Vikings, les aventuriers de mer, parcouraient la Méditerranée septentrionale de la Baltique à la Manche. Les steppes, les montagnes, les forêts entre le haut Yénisseï, l'Irtyche, l'Emba, le Yaïk (Oural), l'Idil (Volga) et le Don, représentent les mers, les golfes, les presqu'îles et les caps entre la Vistule et la Loire. Si l'on regarde vers l'est, l'orientation se dédouble; car le coureur de terres du haut Yénisseï peut courir aussi bien vers l'embouchure du Fleuve-Jaune que vers celle du Don, sans quitter son cheval, au lieu que le coureur de mer riverain de la Vistule ou des détroits entre la Suède et le Danemark ne peut pas courir aux bouches du Danube sans quitter son bateau; la navigation est trop compliquée, trop tortueuse, trop barrée d'obstacles. Les landes ouvertes au nord de la mer Caspienne, du lac d'Aral, du lac Balkach, du lac Baïkal, ont présenté aux coureurs de plat pays, en Asie, les mêmes

facilités et les mêmes entraves que la Baltique, la mer du Nord, la Manche, l'ensemble que j'appelle la Méditerranée septentrionale, aux coureurs de mer en Europe; de même que ceux-ci étaient arrêtés au détroit de Gibraltar, ceux-là se butaient contre l'obstacle au Bosphore de Thrace. Mais ce qui constitue le caractère essentiel de l'Europe, cette rencontre des eaux fluviales et marines qui lui donne la trempe et la vie, n'existe nulle part en Asie. Par voie de terre, toute proportion de distance gardée, il n'est pas plus difficile, en Asie, d'aller des sources du Fleuve-Jaune à celles du Yénisseï, de l'Irtyche, et même de l'Oxus et du Yaxartes, qu'en Europe, de celles du Danube à celles du Pô, du Rhône, du Rhin, de la Seine; mais par voie de mer, l'Oxus ni le Yaxartes n'ont d'issue, et entre les bouches de l'Ob et du Yénisseï et celle du Fleuve-Jaune, il n'y a point d'autre voie que l'impraticable océan Glacial ou le tour du monde. La vie circule en Europe par terre, par eau douce et par mer, en Asie continentale, rien que par terre et par des fleuves fermés.

La Méditerranée septentrionale de l'Europe étant représentée, en Asie, par la région des steppes qui s'étendent depuis le nord de la mer Noire et le Danube jusqu'à la mer du Japon et au Fleuve-Jaune, il convient d'étudier cette grande voie de communication comme une mer continentale, avec ses îles de montagnes, ses golfes de vallées, ses détroits de défilés, ses bas fonds, ses écueils et ses courants de fleuves.

L'Asie continentale, celle qui n'a point d'issues fluviales vers la mer libre autres que le Fleuve-Jaune, est partagée en deux bassins par un rempart de montagnes qui se dresse du nord-est au sud-ouest, depuis la rive orientale du lac Baïkal jusqu'au massif de plateaux et de hautes vallées que les indigènes de langue turque ont nommé *Pamir*, « les Causses »,

et que les Iraniens appellent, en langue persane, *Bam-i-Dounia*, « la Terrasse du Monde [1] ». A l'un de ses bouts, au nord-est du Baïkal, le mur de séparation est sous la même latitude que la Norvège, à l'autre, à travers la « Terrasse du Monde », il s'avance vers les pays ensoleillés, aussi loin vers le midi que la Sicile. Au flanc du Pamir, les eaux descendent vers l'Indus et les mers des tropiques; des montagnes baïkaliennes, elles coulent dans la Léna et les glaces polaires.

Le bassin oriental surplombe l'occidental de plus de mille mètres; son altitude moyenne varie entre seize cents et onze cents, avec une dépression profonde à l'ouest, descendant au-dessous de mille mètres au pied du rempart qui le sépare du bassin occidental. De l'autre côté du rempart, le bassin occidental se creuse et s'enfonce jusqu'à quarante-huit mètres, altitude du lac d'Aral, et à moins vingt-six, de la mer Caspienne.

La muraille entre le bassin d'en haut et celui d'en bas, dans leur partie moyenne, depuis le sud du lac Baïkal jusqu'au Pamir, est rompue, sur plusieurs points, par des brèches praticables et par des détroits. Au nord, un large détroit est ouvert entre une longue chaîne de massifs montagneux courant de l'est à l'ouest, que les indigènes appellent *Altaï* [2], « la haute forêt », et une autre suite de massifs à peu près parallèle, émergeant du sol à plus de cent cinquante lieues au sud, qu'ils nomment, dans leur turc, *Tengri Dagh*, « Montagne de Dieu, ou du Ciel », mots traduits exactement en chinois par *Tienn* (ou *Tian*) *Chan*. Des seuils, des promontoires, des

1. *Bam* signifie en persan une terrasse, un toit plat, et non un toit à pentes. La traduction « toit du monde » est inexacte.

2. L'étymologie ordinaire d'Altaï, *Altyn Dagh*, « montagne d'or », est contraire à la phonétique turque. *Altaï*, dans les dialectes turcs du pays, se décompose en *Al-taïga*, « la haute forêt ». Voir l'explication et les exemples dans le dictionnaire général de Radloff, p. 402, au mot Altaï. *Altaï* correspond exactement à notre celtique *Morvan* et au *Hochwald* des Allemands.

îlots bossellent et obstruent le fond de ce grand détroit; mais au nord et au sud d'un seuil que les Russes désignent sous le nom de montagnes du Tarbagataï, par la dépression au fond de laquelle le lac Dzaïssan s'écoule dans l'Irtyche, et par celle où après le Lac aux Eaux-Violettes (Ala Koul), les Sept Rivières vont grossir le lac Balkach, le détroit est largement ouvert entre l'Altaï et la Montagne du Ciel, donnant passage du bassin d'en haut à celui d'en bas.

Autant la trouée du Nord est commode et spacieuse entre la Haute Forêt et le Tian Chan, autant les brèches de la muraille qui sépare le bassin oriental de l'occidental sont étroites et d'accès difficile au sud de la Montagne du Ciel. Cette montagne rencontre une autre chaîne qui, du sud-est au nord-ouest, forme avec elle un angle d'environ trente degrés, donnant l'aspect d'un V couché, dont la pointe serait tournée vers l'ouest; les Chinois appellent la branche inférieure du V, *Nan Chan*, « Montagne du Sud », et la partie la plus rapprochée de la pointe, *Tsong Ling*, « Mont — ou plutôt faîtage bleu [1] »; les Arabes qui écrivaient la géographie du pays ont appelé ces montagnes miroitantes *Bellour*, « de cristal », dont nous avons fait *Bolor* [2]. Les géographes les ont transportées, à leur fantaisie, en différents endroits, et ont fini par nier leur existence; mais *Bellour* n'est que le nom

1. *Ling* signifie exactement montagne à faîtage, avec des cols, ce qu'on appelle un « Mont » dans les Alpes, un « Plà » dans les Pyrénées; Tsong Ling est la traduction du turc « Gueuk Art ». Le sens primitif de « *Art* », en turc, est « surface à deux pentes, angle dièdre », d'où le nom de *Art*, appliqué aux faîtages, aux cols de faîtage. M. Édouard Blanc, qui a si soigneusement visité et si bien vu les *Art* de l'Alaï, et ceux qui donnent passage entre Kachgar et l'Isig-Koul, a l'obligeance de m'écrire : « *Art* signifie col d'une grande altitude, ligne de faîte (par un accès facile ou non), tandis que *Davane* signifie col escarpé et *Bel*, col facile ou seuil que l'on franchit presque sans s'en apercevoir, mais qui néanmoins conduit d'une vallée dans une autre ». Un *Art* est donc un col de faîtage, un « *Mont* » ou un « *Plà* »; un *Davane* est un « *Port* ».

2. *Belor* est aussi le nom d'une tribu qui habite une partie des « Montagnes du Sud », dans le Ouakhan. On pourrait, peut être, traduire « monts des *Belors* ».

emprunté à une langue étrangère d'une partie des « Montagnes du Sud », celle que les Chinois appellent « faîtage bleu ». Les mêmes Chinois donnent à d'autres massifs plus au sud et à l'est le nom de *Kouen Len*[1], « l'Espinouze »; c'est le Kouen Lun de nos cartes.

Les Pamir forment bosse, près de la pointe du V, dans la partie sud au sommet de l'angle. Au nord des Pamir, un angle pareil, mais dont les côtés sont moins prolongés, est opposé, par le sommet, à l'angle formé par le Tian Chan et le Nan Chan; la branche septentrionale de ce deuxième V dont l'ouverture est orientée vers l'ouest, inversement à celle du premier, orientée vers l'est, est désignée par le nom d'une des vallées qui la sillonnent, celle de la rivière *Tchotkal*[2], et plus à l'est, par celle d'une montagne qui barre partiellement l'ouverture du V, le *Kog-Art*[3], glacier praticable par un col. La branche du sud est nommée *Alaï*, « la haute plaine, le plateau »; une haute vallée, celle de la « Rivière-Rouge », *Sourkh Ab* en persan, *Kyzyl Sou* en turc, sépare le plateau d'avec les Causses pamiriens[4].

Le V ou golfe occidental qu'on appelle de son vieux nom iranien *Fergana*, « le Passage », recueille les eaux qui proviennent du « Ravin » et de son rebord méridional, celles qui descendent du « Plateau », et en forme le *Syr Darya*, le *Yaxartes* des Anciens; le Syr coule de l'est à l'ouest, puis du sud vers le nord-ouest, passe devant la grande trouée entre la « Montagne du Ciel » et la « Haute Forêt », puis se perd

1. *Kouen*, « bâton, arbrisseau sec », et *Len*, « ronces ».
2. Orthographe russe adaptée; le mot turc est *Tchattgal*, qui signifie « le fond de la vallée, le ravin ».
3. Orthographe russe. Le turc est *Gucuk Art*, « le faitage », ou « le *Pld* bleu »
4. « Il n'y a pas seulement une rivière rouge dans la vallée d'Alaï; il y en a deux, portant le même nom et coulant en sens inverse, à partir du *Kyzyl Bel* (Seuil rouge) : l'une est la tête du *Sourkh Ab*; l'autre, celle de la Tarym, représentée par une de ses branches, le *Kachgar Deria*, rivière de Kachgar. » (Note communiquée par M. Édouard Blanc.)

dans le lac d'Aral. Le ravin de la Rivière-Rouge, entre le « Plateau » et les « Causses », suit une direction parallèle, fait un coude, au débouché des montagnes, repoussé vers le nord-ouest par un seuil qui se détache des « Monts des Indes », *Hindou Khô* [1], et descend en plaine vers le bassin aralo-caspien, où il rejoignait autrefois la Caspienne, et où maintenant (depuis 1575) il se perd dans l'Aral; à partir du coude et de la plaine, la Rivière-Rouge prend le nom d'Amou Darya [2]; c'est l'Oxus des Anciens.

Le golfe Oriental réunit les eaux du Tian Chan, des Pamir et du Kouen Lun dans le lit de la *Tarym*, qui aboutit à un bas-fond marécageux nommé *Lop*, où il se perd. *Tarym* est un mot purement turc, formé du verbe *tarymak*, *taramak*, qui signifie « cultiver, labourer », et s'applique à toute la vallée, à tout le sol mis en œuvre, à la « Terre de Labour ». Les indigènes turcs ont donné à cette région, très anciennement cultivée, un autre nom qui marque encore son état bien ordonné; ils l'appellent *Alti Cheher* [3], « les six villes, l'Hexapole »; de même, les Turcs qui habitent le grand détroit du nord, entre la « Haute Forêt » et la « Montagne du Ciel », nomment leur pays bien peuplé « la Pentapole, les cinq villes » — *Bich Balik* [4], et se désignent eux-mêmes, de nos jours, sous le nom de *Tarantchi*, « laboureurs ». Les Chinois ont donné au détroit du Nord, et au golfe du Sud, avec ses passages ou brèches, les noms expressifs de *Lou*, qui correspond au πόντος des Hellènes, au *Fergana* des Iraniens; ils les appellent *Tian Chan Pé Lou*, « route au nord de la Montagne du Ciel », et *Tian Chan Nan Lou*, « route au sud de la montagne du Ciel ». C'est par la

1. Le nom adopté est *Hindou Kouch*, jeu de mots persan qui donne pour « Montagne Indienne » l'épithète superbe « Tueur d'Indiens ».

2. Ce nom signifie, en persan, « fleuve d'Amou »; Amou, Amol, était une grande ville voisine de l'Oxus.

3. *Alti* (turc), « six », — *Cheher* (iranien), « ville ».

4. *Bich* (turc), « cinq », — *Balik* (turc, mongol, mandchou), « ville »; en magyar, *Falu*, « village ».

route du nord et les brèches du sud que la terre et les hommes du haut bassin oriental et du bassin d'en bas, qui est à l'occident, se tiennent et communiquent.

Le bassin occidental est fermé, au sud, par les Pamir et l'Hindou Kho, qui le séparent de la région péninsulaire; plus loin vers l'ouest, il est clos par une suite de massifs et de chaînons qui rejoignent les pays alpestres de l'Elbourz au sud de la Caspienne, et de l'Ararat au sud du Caucase. Entre ces massifs, dont les Turcs appellent la partie moyenne, formant le V ouvert vers la Caspienne, *Ala Dagh*, « Montagne Violette », au sud, et *Kepet Dagh*, « Montagne de l'Arçon », au nord de la rivière Atrek [1], s'ouvre une brèche, où s'écoule la rivière Tedjène; ses eaux, qui descendent de l'Hindou Kho, passent au nord du Kepet Dagh, et vont s'étaler, puis s'épandre dans le sol aride qui les absorbe. La brèche de la Tedjène, entre les vieilles villes de Merv au nord, de Hérat au sud, permet de monter du bassin occidental vers les hautes terres du pays iranien.

Plus près de la séparation entre le bassin ocidental et l'oriental, il faut remarquer une dépression de terrain qui descend, diagonalement, entre le Yaxartes et l'Oxus, depuis un éperon terminal projeté par l'Alaï Dagh dans la direction de l'ouest, jusqu'à un enfoncement marécageux nommé, en turc, *Kara Gueul*, « le lac noir ». Au fond de cette dépression coule une rivière qui descend d'une haute vallée de l'Alaï; les Turcs donnent à ses différentes branches les noms de *Kara Darya*, ou *Kara Sou*, « le fleuve noir, l'eau noire », *Ak Darya*, *Ak Sou*, « le fleuve blanc, l'eau blanche »; les Iraniens appellent l'ensemble du réseau *Zer Afchane*, « l'Épandeur d'or »; c'est ce *Zer Afchane* qui dore les mois-

1. *Atrak* est, en arabe, le pluriel de *Turc*; c'est, en arabe-persan, la « Rivière des Turcs ». Au sud de l'Atrek, la *Gourgane*, « rivière aux loups », forme encore aujourd'hui la limite entre Iraniens et Turcs.

sons dans le pays nommé jadis la Sogdiane, plus tard, par ses conquérants arabes, Mavera-an-Nahar, « la Mésopotamie »; on l'appelle aujourd'hui l'Emirat de Bokhara, et le district russe de Samarkand.

Le bassin oriental est fermé au sud par le haut rempart du Kouen Lun, rebord septentrional du grand plateau tibétain, dont les « mille montagnes » — *Himalaya* — sont le rebord méridional, « d'une altitude moyenne qui dépasse probablement 3600 mètres... Dans le nord-ouest, le sol paraît découpé en nombreux bassins fermés; plateaux élevés couverts de marais salants et de pâturages [1]. » C'est de là que descendent, sur l'Océan, les deux grands fleuves connus en Europe sous les noms de Fleuve-Jaune et de Fleuve-Bleu. Dans la partie moyenne de son cours, le Fleuve-Jaune traverse le bassin oriental; il y entre par une brèche, entre les montagnes qui succèdent au Kouen Lun, au nord du *Khoukhou-Nour*, « lac bleu » [2], — ce sont les montagnes d'Ala Chan [3] sur la rive gauche du fleuve, — et les gros massifs qui commencent à la ville chinoise de Lan Tchéou, sur la rive droite du fleuve, puis s'en vont vers l'ouest jusqu'au pays « Au sud du fleuve », *Ho-Nan*; il en sort par la brèche entre les montagnes du Ho Nan et sa rive droite, faisant ainsi, entre les deux brèches, un coude de plus de deux cents lieues vers le nord.

A l'est de la brèche entre le Ho-Nan et la rive droite du Fleuve-Jaune, le rebord du bassin oriental est formé par les montagnes de Khingan orientées du sud au nord; leur principale brèche fait communiquer le coude du Fleuve-Jaune avec la plaine de Pékin et du *Peï-Ho*, « la Rivière-Blanche », et le golfe profond entre Chine et Corée. « Par son extrémité

1. Dutreuil de Rhins, *l'Asie centrale*, p. 7.
2. En mongol.
3. Un nom bien turc — composé du turc *Ala*, et du chinois *Chan*, « montagne ».

méridionale, le Khingan se rattache à la chaîne de Kouen Lun, qui constitue la limite méridionale du Gobi [1]; cette gigantesque chaîne est de caractère éminemment paléozoïque. M. de Richthofen la considère comme la plus ancienne de l'Asie [2]. » A l'est du Khingan, c'est la verdoyante Mandchourie, c'est le versant mouillé par les grands nuages de la mer du Japon et du Pacifique.

Le sol et le sous-sol sont les mêmes dans les deux bassins : une cuvette « de roches cristallines et d'anciens sédiments schisteux, séparés les uns des autres et quelquefois traversés par granits, porphyres et diorites. C'est sur toutes ces roches que reposent les dépôts diluviens ou récents dont l'énorme nappe s'étend au nord de l'Altaï jusqu'à la mer Glaciale et, à l'ouest, jusqu'à l'Oural [3] »; au sud de l'Altaï, jusqu'à l'Hindou Kho, à l'Elbourz, à l'Ararat; à l'est, jusqu'au plateau du Tibet, jusqu'au Fleuve-Jaune, jusqu'aux montagnes de Mandchourie, et à l'océan Pacifique par son grand golfe de *Pé tchi li*, entre la Corée et l'embouchure du Fleuve-Jaune.

Cette nappe « énorme » est composée d'une terre que les géologues appellent « lœss », mélangée avec d'autres terrains, déchirée par les roches solides du fond, et striée par des traînées de sables et de galets. Le *lœss* asiatique s'appelle en turc *Thoprak*; une argile poreuse, purvérulente quand elle est sèche, limoneuse quand elle est humide. Détrempé par les inondations, foulé par le passage des troupeaux, desséché au soleil, le *thoprak* se durcit, prend la consistance de la pierre; entraîné par les eaux courantes, il teint de sa couleur caractéristique, le Fleuve-*Jaune*, la Rivière-*Rouge*, colmate les bas-fonds, couvre d'une nappe fertile les

1. *Gobi* doit être pris dans le sens que je donne à « bassin oriental »; on verra plus loin l'interprétation, p. 15.
2. Tchihatchef, *Revue des Deux Mondes*, 15 janvier 1890.
3. *Id.*, *Voyage scientifique dans l'Altaï oriental.*

berges des cours d'eau, les terrasses et les vallées des montagnes, jusqu'au pied des hautes falaises, des éboulis et des crêtes qui le surplombent; dans les vallées basses, dans la plaine il forme des couches épaisses de 90 mètres; dans les montagnes, il recouvre la charpente granitique jusqu'à dix mille pieds d'altitude et plus [1]. De cette terre, aux endroits où ils ont trouvé de l'eau, les gens du bassin oriental et occidental, et ceux des détroits, ont pétri leurs villages, muré leurs villes, façonné leurs enclos, modelé, maçonné leurs innombrables canaux d'irrigation. « Où il y a du *thoprak* et de l'eau, il y un vilain [2] », dit le proverbe d'Asie centrale. Dans la vallée du Fleuve-Jaune, dans celles de l'Ili et de la Tarym, dans celles du Syr et de l'Amou Darya, le paysan chinois, le *Tarantchi* turc, le *Sarte* iranien, vilains et manants, gens de roture, *de ruptura*, rompant et bêchant la terre jaune, ont fait, de temps immémorial, mûrir leurs moissons de froment, d'orge, de riz, de sorgho, de millet, de maïs, fructifier leurs plants de vignes, de pommiers, de mûriers; nulle part, l'homme ne tient au sol plus que dans cette terre jaune où il est enraciné; nulle part le paysan, le champ, l'habitation, ne se ressemblent davantage, n'ont une teinte plus uniforme; c'est de cette argile jaune, « épiderme de la terre », dit le Turc Aboulghazi, que Dieu pétrit le premier homme, et non d'une autre; « Azraèl ne prit pas le *thoprak* du fond; de la couche superficielle, il l'a pris [3]. » L'homme et le sol ne font vraiment qu'un. « L'aspect de ces paysages et de ces cités du lœss est bien caractéristique. Quand, en été, lorsque pas une goutte d'eau n'est venue, depuis des semaines, désaltérer la terre non irriguée, le voyageur

1. Henri Moser, *l'Irrigation en Asie centrale*, p. 37.
2. *Ibid.*, p. 25. Je traduis exactement le mot turc oriental *Sart* par « vilain, manant »; c'est l'homme fixé au sol, qu'il soit d'origine turque ou iranienne.
3. Aboulghazi, p. 6.

chemine sur la grande route jaune et terne qui conduit à Tachkent, à Bokhara ou à Samarcande, il voit le paysage au loin voilé d'une brume chaude et croupissante, comme si l'atmosphère se chargeait d'orage. Le piéton, le cavalier, le chariot, élèvent sur la route une poussière aveuglante tellement fine qu'elle forme une tache de boue au coin larmoyant de l'œil. Les arbres, les hommes, les choses, tout en est couvert, et le *djidda*, penché sur les murs des jardins, semble bien être la plante autochtone de cette terre de poussière. Puis, entre deux falaises verticales jaunes, la route descend dans un ravin desséché, une fournaise chauffée par l'ardente réverbération du soleil sur les parois des falaises. L'eau du ruisseau ou du torrent qui, naguère, a creusé ce ravin, a fait place à une traînée de galets brûlants. Les parois des falaises sont trouées d'orifices où nichent des corneilles, des busards, des chouettes; crevassées, ravinées par les eaux violentes, parfois creusées de cavernes, les falaises tiennent solidement, l'eau et le soleil ayant transformé leur surface en brique sèche.

« Voici une autre falaise crénelée, semble-t il; c'est l'*Ourda*, la forteresse indigène, entourée d'une haute muraille de boue séchée et qui résiste au temps aussi bien que la coupe du lœss d'où elle est extraite.

« Ces profonds ravinements, dans lesquels se cachent des cultures, des cimetières, des villages entiers quelquefois, donnent au paysage des environs de ces villes un cachet très pittoresque. On dirait que le sol uni a cédé à un gigantesque craquèlement dû au retrait du sol argileux[1]. »

Le *thoprak* ne couvre pas d'une couche uniforme tout le sol des deux bassins asiatiques. Mélangé, dans des proportions variables, à des sables siliceux que les Turcs appellent

1. Henri Moser, p. 37 et 38.

Koum, et aux dépôts salins de la mer qui s'étendait, autrefois, depuis la Caspienne jusqu'au Baïkal et au Fleuve-Jaune, il forme trois pâtes différentes, l'une d'argile compacte, imperméable, l'autre d'argile siliceuse, fluide, sablonneuse, la troisième de terre âcre, imprégnée de sel, toutes trois dures et rebelles à l'homme.

Yer Katik, asman irak, « la terre est dure, le ciel est loin », dit le Turc. Entre les eaux courantes des grands fleuves, les canaux d'irrigation, les vallées boisées au flanc des montagnes, c'est la steppe à perte de vue, la lande argileuse, sablonneuse ou saline, rayée, dans le bassin oriental, par de longues stries de grève et de galets, dans le bassin occidental, par des amas de sables mouvants, des dunes *barkane*, « marcheuses », comme les appelle le Turc, dans sa langue si souple et si vivante pour exprimer la forme et la vie de la terre. « M. de Richthofen divise les steppes en steppes de lœss ou de terre jaune, en steppes sablonneuses, steppes de gravier et steppes pierreuses. Cette classification comprend nécessairement les déserts arénacés et argileux dont l'exacte délimitation n'est pas aisée à tracer [1]. »

Par endroits, la steppe argileuse est bosselée de « pelades », — c'est bien le sens du mot turc *Takir*, — ou creusée « d'enfoncements » — *Batkak* — boueux et marécageux ; le mot de *Baltchik*, « boue », se trouve fréquemment, sur les cartes topographiques d'Asie, associé à celui de *Kamych*, « roseaux, roselière », et celui de *Batkak*, « enfoncement », au mot de *Koum*, « sable ». Le *Takir*, la « pelade », est toujours absolument dénudé. « Les Takirs sont impropres à toute espèce de végétation parce que leur sol est composé uniquement de terre argileuse, avec ou sans dépôts de sel, imperméable à l'eau qu'il laisse évaporer sans lui permettre

1. Henri Moser, 20.

de pénétrer dans le sous-sol et d'y entretenir une humidité suffisante à la vie d'une plante. La flaque d'eau hivernale ou printanière évaporée, il reste une cuvette à surface lisse où le pied des chameaux glisse aisément, où la chaleur bientôt fait craqueler l'argile comme de la poterie au feu, mais où les graines, tombées par hasard, ne sauraient avoir ni le temps, ni la force de pousser leur radicelle à travers la terre cuite, en quelque sorte, sous l'ardent soleil du premier printemps [1]. »

Loin des eaux courantes et des eaux stagnantes, aux endroits où les « pelades » n'ont pas formé leur croûte de terre cuite, à ceux où les « marcheuses » ne sont pas installées en maîtresses, où la grève et le galet n'étouffent pas la terre, partout ailleurs, la plaine est couverte de végétation. Dans les déserts des « Sables Noirs » et ceux des « Sables Rouges » — *Kara Koum* et *Kyzyl Koum*, — les *Takir* et les *Barkane* font tache de lèpre au milieu des taillis et des landes qui avivent et verdoient le sol. « Il n'existe pas en Asie centrale de désert dans le sens absolu du mot, c'est-à-dire une région dont la superficie soit entièrement dépourvue de toute végétation et dont le sol ne donne asile à aucun être vivant de la couverture végétale. » C'est d'abord, et partout, dans les deux bassins, le *Saksaoul*. « Cette plante arborescente affectionne le terrain sablonneux sec, dépourvu d'humidité à la surface. Elle atteint jusqu'à quatre mètres de hauteur... Son bois est d'une dureté telle que la hache ne l'entame que difficilement, et cependant si cassant qu'un coup donné obliquement le casse sans grand effort... Le Saksaoul est accompagné d'un certain nombre d'autres espèces de la famille des Légumineuses et de celle des Ombellifères, qui font que ces déserts sont moins dépourvus

1. Henri Moser, p. 17.

d'ombre que ceux du continent australien avec leurs Càsuarinées et leurs Eucalyptus aux feuilles frappées sur la tranche par les rayons solaires.

« Ailleurs, les Graminées envahissent la surface, et le désert se fait steppe sur un espace plus ou moins étendu. Ailleurs encore, et toujours dans le rayon du désert, le sel contenu en abondance dans le sol appelle une flore spéciale, grasse, luisante, formée de plantes souvent sans feuilles, mais épaisses et juteuses, qui ne s'associent point aux autres et ne voudraient point s'implanter sur un sol riche et irrigué d'eau douce [1]. »

Au débouché des vallées, dans les régions ouvertes aux grands courants d'air chargés de pluie, sur les confins des deux bassins, à l'ouest du Baïkal, au nord de l'Altaï, autour du Balkach, de l'Aral, de la Caspienne, dans la plaine largement arrosée par le Yénisseï et l'Orkhon, par l'Irtyche, par les Sept-Rivières [2], par le *Tchou*, « la bonne eau », le Sary Sou, « l'eau jaune », la Tourgaï, « la Rivière aux Alouettes », jusqu'au delà de l' « Épandue » — *Yaïk*, — notre fleuve Oural, et de l'*Idil* — notre Volga, jusqu'au Kouban, au pied du Caucase, et jusqu'au Don, c'est la steppe, l'immense prairie, la « Terre aux herbes » — *Tsao Ti*, — comme l'appellent les Chinois, le *Kip tchak*, le *Kobi*, — comme l'appellent les Turcs et les Mongols, du même nom signifiant « le vide, l'espace », à perte de vue. Riche est la nomenclature turque et mongole pour définir chaque forme, chaque aspect de la prairie, à l'intérieur des deux bassins, et sur leur lisière, entre leurs détroits du nord, et la *Taïga*, « la forêt » sibérienne. Ici, c'est l'*Otlag*, « l'herbage » ; plus loin, c'est le *Dala*, « l'étendue », qui se dit à la fois de la terre et de l'eau [3];

1. Henri Moser, p. 16-17.
2. Semirétché, en russe.
3. En turc, *Dala*, *Tala*, — la plaine ; — en mongol, *Dalai*, *Talai*, — la mer.

ici, où le *Saksaoul* hérisse la terre durcie, c'est le *Tougaî*, « la brousse », là-bas, où sur la plaine semée de cristaux salins, la lumière promène ses mirages, c'est le *Ialguine*, « le miroitant, le mirage »; ailleurs, c'est le vrai désert, le *Tcheul*, « là dehors » : — *Tcheuldé*, « dehors » — *Euïdé*, « à la maison ».

C'est le *Tatir*, le « pré », en dialecte kirghiz, le pré aux âcres senteurs aromatiques, où paissent les bandes bariolées des chevaux :

Achchinning boïy aï tatir,
Alali djylky djoussa tir,

Acre et vaste, o pré ! — Multicolores, les troupes de chevaux s'y alignent [1].

Ils ont adopté jusqu'à des mots iraniens pour tout dire : *Maïdane*, « la pelouse », *Decht*, « la lande ». Le vocabulaire français n'est pas assez riche pour traduire cette multitude de noms par lesquels les Turcs et les Mongols ont défini, caractérisé, dépeint toutes les variétés, toutes les nuances de terrain, précisé le modelé du sol dans la plaine. La tempête la balaye sans s'y heurter à nul obstacle. Rapide, dans les bouffées du vent déchaîné, le *Baguerlak*, la grande hirondelle des steppes [2] fend l'air, et son vol siffle comme une flèche. J'ai tiré un *Syrrhapte* de Mongolie aux îles Féroé; la tourmente l'avait emporté depuis la Chine jusqu'à la mer d'Islande.

Aux flancs des vallées qui remontent, à longue pente, du bassin occidental, vers la Montagne du Ciel et la crête d'où l'on redescend, à pente rapide, sur le bassin oriental, les eaux découlant des glaciers ont imbibé, mélangé les détritus calcaires au *thoprak* et au terreau des végétations pourries, formé la terre noire des zones forestières. C'est le

1. Radloff, *Proben der Volkslitteratur der Turkischen Stämme*, t. III, p. 67, trad. 52, texte : « La complainte du Kalmouk sur son pays. »
2. *Syrrhaptes Pallasii.*

Fergana, le haut Syr Darya, d'abord : « Il y a douze cents ans, environ, des forêts composées de sapins, de genévriers, de noyers, d'érables, de bouleaux, de pommiers et d'abricotiers sauvages couvraient d'un manteau presque ininterrompu les montagnes qui entourent le Fergana : elles descendaient même jusque dans la zone centrale, sur les bords des rivières. ... La plus grande partie de cette zone centrale disparaissait sous des massifs d'arbustes, tels que le pistachier, le tamaris, le néflier, le chèvrefeuille, etc. Il n'y a même pas plus de quatre-vingts ans, les vieillards s'en souviennent, que les buissons de pistachiers croissaient encore sur les hauteurs au nord de la ville de Namengan, hauteurs aujourd'hui absolument dénudées et devenues stériles. Au milieu de l'épaisse végétation qui couvrait la partie moyenne de la vallée, on trouvait, en beaucoup d'endroits, des puits et des sources abondantes, entretenues par la fonte des neiges. En même temps, presque partout, verdoyaient de vastes pâturages... Le bas de la vallée offrait un réseau presque ininterrompu de marais, de lacs, d'épais massifs de roseaux et de broussailles, et de vastes fourrés de *Touranga* (tamarix)[1]. » Le vieux chroniqueur de Bokhara, Abou Bekr Mohammed ben Djafar Narchakhi, qui écrivait en 332 de l'Hégire (943), raconte que tout le pays de Transoxiane ressemblait, jadis, à la haute vallée du Yaxartes : « Bokhara était autrefois un bas-fond plein d'étangs et de marais, et couvert de roselières et de taillis. Les neiges sur les montagnes à l'orient, dans le pays où est maintenant Samarkand, enflaient chaque année rivières et ruisseaux, et débordaient sur le plat pays, qui ne valait guère pour le laboureur, davantage pour le pêcheur et

1. Nalivkine, p. 8, 9. Il faut ajouter à cette luxuriante végétation, les amandiers, dont le nom est conservé dans *Kendi Badam*, « le Village aux amandiers », et tant d'arbres dont parle Bâber : le *Taboulgou* à l'écorce rouge, l'Herbe aux ours, le Terek ou peuplier, etc.

le chasseur. Pourquoi, du lointain Turkestan, il arriva des gens en quête de chasse [1]; plus tard ils s'établirent et cultivèrent le sol, fondèrent les bourgs de Tarkamroud, Pervané, Azvané et Nour [2]. »

Au sud et de l'autre côté de l'Hindou Kho, le sol se raffermit. A merveille, le conquérant fondateur de l'empire des Grands Mogols, dans sa prose alerte, nous décrit le revers méridional des montagnes entre la Transoxiane et l'Inde « couvertes de pins, riches en sources, sillonnée de mamelons recouverts d'une terre molle. La végétation, et monts et vaux sont d'aspect uniforme et plaisant... » Plus loin vers l'est, on voit « cyprès, chênes, oliviers, lentisques... ce ne sont que monticules se succédant les uns aux autres sur une ligne continue, reposant sur durs rochers... A l'ouest... crêtes et hauteurs sans une touffe d'herbe... sommets plats où l'on peut galoper,... eaux courantes dans des ravins profonds, à pentes à pic, impraticables. C'est chose à remarquer que dans toutes les montagnes, les crêtes sont les plus difficiles à gravir, au lieu qu'ici, ce sont les pentes plus près du pied qui montent en escarpement...; en (véritable) Afghanistan, hauteurs médiocres, sol pelé, eau rare, végétation nulle, aspect triste et revêche; le pays ressemble à ses habitants [3]. » On rejoint par là les landes arides et les ravins rocailleux de Beloutchistan et de Perse méridionale.

Au nord du Tian Chan, au sud de la Haute Forêt,

1. Au XIII[e] siècle, on chassait encore le cygne sur le lac Kara-Gueul.

2. *Abou'l Hassan ibn Mohammed Nichabouri*, cité par Narchakhi, dans la « Description topographique et historique de Boukhara. par Mohammed Nerchakhy — texte persan publié par Ch. Schefer, 1892 », p. 4 et 5, dans le texte. On trouve la traduction française de ce passage dans la « Relation de l'ambassade au Kharezm, par Riza Qouly Khan », de Ch. Schefer, 1879, p. 259-260, — et en allemand, dans l'Histoire de Bokhara, par Vambery, p. 1.

3. Bâber, texte, p. 173 et suiv. Trad. I, I p. 308 et suiv.

« Altaï », les flancs des vallées sont couverts de pins, de saules, de peupliers, de bouleaux. Les hommes des steppes vantent les montagnes ombreuses qui bordent leurs prés et leurs landes :

Baourou Alataouding talméne, terck,
« Au flanc de l'Ala-taou saules et peupliers [1]. »

Dans les fonds c'est la steppe aride, ou le taillis de saksaoul, ou la prairie à perte de vue, bosselée de « pelades », striée de « marcheuses », zébrée de grèves et de pierrailles; sur la lande, aux endroits où l'eau donne la vie au « thoprak », et le long des fleuves, la terre morne, d'un jaune grisâtre, s'anime et verdoie en herbages et en bocages. Le Turc *Tarantchi*, « laboureur », de l'Ili, chante l'intimité de son hameau. « En ces riches six mois — prunes et pommes miennes mûrissantes — miennes mûrissantes prunes et pommes — arbres et pierres, vous portez-vous bien? Joyeusement le vin nous y buvions — gaiement la lampe y brûlait — ma maison, vous portez-vous bien [2]? »

A l'est de l'Altaï, séparé de lui par tout le fond aride du bassin oriental, le rebord des montagnes de Khingan est également couvert d'une riche végétation; peupliers, pins, bouleaux noirs et blancs, saules, aulnes, grands sorbiers, chênes nains, tilleuls, genévriers, séparent les steppes, les landes, les prairies, les grèves et les sables de Mongolie, et la terre cultivée de Chine.

Au nord-ouest du Gobi, entre le lac Baïkal et les monts Kenteï, la ceinture du Grand « Vide » verdoie, vivante de forêts, au bord des grandes rivières, de la Selenga, de

1. Radloff, t. III, chap. VIII, « Chanson de Kenè Sary », p. 72.
2. Radloff, dialecte tarantchi, 6e volume des *Proben der Volkslitteratur der Türkischen Stämme*, p. 203, texte, — 263, traduction. — C'est une chanson de brigand, mis hors la loi par les Chinois.

l'Orkhon, de la Tola. C'est le pays sacré des anciens Turcs et des Mongols; à merveille, l'archimandrite Palladius le décrit, tel qu'il l'a vu, allant de Chine en Sibérie :

« La route, qui se dirige au Nord-Est, se trouve bientôt barrée [venant de Chine] par le prolongement occidental du mont *Bogdo Ola*; elle tourne alors au Nord-Ouest, et atteint un endroit où la chaîne s'abaisse en forme de selle. Ce passage franchi, nous descendons dans la plaine... L'horizon est bordé de montagnes éloignées; à l'Est, une colline basse nous sépare de la vallée d'Ourga. Au Nord, à la base de montagnes énormes, nous apercevons un épais bosquet d'ormeaux qui s'allonge de l'Est à l'Ouest, sur la rive de la Tola, et se perd avec elle, au Nord-Ouest, dans un étroit défilé aux bords escarpés.

« ... Nous atteignons le sommet de la colline basse qui nous masquait la vallée d'Ourga. Cette vallée se déroule alors devant nous, et tout au fond, à l'Est-Nord-Est, nous entrevoyons une bande jaune allongée; c'est *Kouren*. Nous poursuivons notre route vers le Sud-Est, longeant une chaîne de hautes montagnes couronnant une épaisse forêt de pins..... à notre droite s'étend un contrefort du Bogdo Ola; la Tola s'en approche de très près; ses bords et le bas de la montagne sont couverts d'un bois verdoyant. Les hauteurs se dressent à pic, et le sommet, garni, ainsi que toute la chaîne, d'une sombre forêt de pins, se réfléchit dans l'eau [1]. »

Séparant ces verdoyantes montagnes du *Kobi*, « Vide », au sud du Kenteï, coule la Kéroulène sainte, entre le farouche Tarkhan, le Kenteï, et le *Khan Ola*, le *Koutdagh* [2], au-dessus d'Ourga.

« Les eaux de la Kéroulène sont regardées par les Mongols

1. Palladius, p. 76.
2. *Khan Ola*, « la montagne du Roi », en mongol; *Kout Dagh*, « la montagne du Pouvoir », en turc.

comme sacrées; ils leur attribuent en même temps une vertu curative, et l'on vient de fort loin s'y baigner [1].

Là, sur la rive droite de la haute Kéroulène, s'élève vers le ciel la sainte montagne du Tarkhan. « Sur le sommet de la chaîne antérieure se dressent des amoncellements de pierres qui, noires par endroits ou couvertes d'une mousse jaune pareille à de la rouille, prennent dans l'ensemble une teinte rougeâtre. Ces amoncellements, isolés et à pic, encadrent un plateau uni, verdoyant et incliné d'un seul côté; un passage s'ouvre entre deux de ces tours naturelles, sorte de crevasse où le vent s'engouffre avec un bruit de tonnerre lointain. Sur le plateau, on aperçoit un assez grand nombre de blocs rocheux en forme d'enclumes; c'est de là sans doute que cette montagne a reçu son nom de *Forge de Djenghiz khan*; mais rien ne s'oppose non plus à ce qu'il y ait eu ici, autrefois, des exploitations de minerai de fer... [Sur le Tarkhan] les Mongols redoutent la colère des esprits de la montagne... Ils nous montrent l'*Obo* où l'on apporte les victimes offertes à ces esprits...; sur la cime du dernier rocher, deux *Tsa-Tsa* [petits cônes d'argile regardés comme des images symboliques] entourés de pierres [2]. »

Plus au nord encore, sur le revers exposé aux pluies et aux vents du Pacifique et de l'océan Glacial, la prairie, les immenses forêts, puis les fondrières neigeuses, descendent le long de la Léna, du Yénisseï, de l'Ob, vers les mornes solitudes et les mers mortes du pôle. Au printemps, landes, prairies, herbages, se bariolent et chatoient dans la steppe, à perte de vue. C'est la saison des liliacées et des bulbeuses, de la fleur nationale chère aux Turcs et aux Mongols, de la tulipe aux couleurs changeantes :

1. Palladius, p. 76.
2. *Id.*, p. 72.

Gueldi Norouz; djemlè alem Gulistan dour chou gun[1].
Il est venu, le Norouz; l'Univers est un jardin de roses en ce jour.

L'homme des steppes n'a pas de mots plus amoureux pour exprimer sa joie expansive que celui d'*Eulnek*, « le pré fleuri »; comme l'éphèbe et la vierge grecs rythmaient, aux noces, leur « hymen, ô hyménée », les gars turcs et leurs compagnes chantent autour de la mariée :

Haï, Haï, Eulnek haï!
Gai, gai, Prés fleuris, gai[2]!

L'art national, celui des tapis tissés par les femmes, n'a point d'autre motif que les aspects, sans cesse changeants, de la prairie en fleur.

Vient l'été, aride, impitoyable, dans les plaines infinies; autour, les crêtes des remparts montagneux arrêtent et déchirent les nuages chargés de pluie. Les prés se dessèchent et se flétrissent; un brouillard jaune flotte lourdement dans l'air; le vent brûlant chasse devant lui les tourbillons de *thoprak* poussiéreux, et pousse en tous sens les étouffantes *Marcheuses*. A portée des montagnes, le nomade remonte aux vallées, vers ses quartiers d'été[3], ou rôde, dans la plaine, autour des puits, entre les dunes sourdes, guettant quelque coup à faire :

El ougri siz bolmas — Taou burisiz bolmas.
De peuple sans brigand il n'est pas — De montagne sans loup il n'est pas.

Le *sarte*, « vilain », rivé au sol, ahane dans ses masures pétries d'argile. A travers la poussière, de même couleur que

1. Vambéry, *Tschagataische Sprachstudien*. Chanson de *Cheidaï*, extraite du chansonnier turcoman, p. 139.
2. Pantoussov, Chansons tarantchi, p. 57.
3. *Yaïlak* est le mot indigène; *Kichlak*, « quartier d'hiver ».

le fauve *thoprak*, galopent par bandes les antilopes et les *koulanes*, demi-chevaux, demi-onagres; dans les roselières et les fourrés de saksaoul rôde le tigre à robe jaune striée de brun; au bord des lacs et dans les vallées, le grand cerf *maral* piétine la terre dure; le chameau sauvage, le *yak* remontent vers les froidures du plateau tibétain, et le mouton *argali*, aux massives cornes en volute, grimpe depuis les moraines jusqu'aux maigres pâturages des Causses pamiriennes.

Au milieu de cette fournaise, la vie végétale persiste jusque dans les sables affreux d'Alachan; en août et en septembre, mûrit le *zoulkhir*. « Cette plante atteint une hauteur de soixante centimètres, parfois d'un mètre; elle végète sur les sables mouvants, sur la lisière des plaques sableuses entièrement dénudées... Ses petites graines sont nourrissantes et de bon goût... Les Mongols amassent le zoulkhir et le battent sur les pelades argileuses qui bossellent les sables. On fait griller les graines à feu doux, on les foule pour les décortiquer, et l'on en tire une farine qui se mélange au thé[1]. » C'est la dernière ressource de la saison brûlante. Par places, dans cette aridité, les chercheurs d'eau trouvent les nappes souterraines.

« Dans les endroits appelés *Chanda*, là où le sol est bas et humide, et dans les cavités montagneuses appelées *Saïr*, l'eau apparaît à la profondeur de deux pieds; dans les *Bouridou* dont l'herbe, extraordinairement épaisse, entretient l'humidité, l'eau est généralement mauvaise; dans les *Kouïbour* enfin, l'eau est recouverte d'une couche de terre si mince, que les mulets sauvages la font jaillir à coups de sabots pour s'en abreuver[2]. »

1. Prjewalski, d'après l'édition allemande, p. 199.
2. Extraits chinois dans Palladius, p. 28-29.

Tout autour, le sol aride scintille au soleil, et la vie n'y est pas éteinte.

« De petites fleurs blanches et jaunes à cinq pétales se montrent au milieu des pierres; autour, le sol est sablonneux et entremêlé de tout petits cailloux. Dans le sable scintillent d'innombrables parcelles d'or et de mica à cinq ou six facettes, si légères que le vent les emporte comme de la balle; on rencontre aussi des conglomérats de granit et de quartz dans lesquels elles sont comme enchâssées [1]. »

Plus loin encore, la terre dure s'anime, la végétation lutte et s'accroche :

« La *Khargana* est une plante ligneuse, peu élevée, et qui croît de travers; ses rejetons tapissent presque le sol; on pourrait l'appeler *Arbre nain*; plus le sol est dur et aride, plus elle est large, verte et forte; sur les flancs rocailleux des montagnes, elle forme des bosquets entiers de bienfaisante verdure; dans les lieux bas et unis, elle est rabougrie et décolorée... La *Boudargana* croît en touffes qui prennent la forme de bouquets; ses tiges flétries portent de menus rameaux chargés de graines; ses fleurs sont jaunes; on la rencontre dans les lieux bas et les dépôts de sel. Quant aux tiges flexibles mais incassables du *Deressou*, elles couvrent les tas de sable. Les Mongols disent qu'ici les vents soufflent continuellement et ne se calment que la nuit; aussi, au printemps, les nuages de pluie sont-ils emportés au-dessus de la steppe sans laisser tomber une goutte d'eau... Mais dès que la pluie tombe, le sol se couvre de verdure; la végétation, sur cette steppe d'apparence si infertile, est très active. En revanche, c'est le vent qui anime ces déserts; la nuit, éclairés par la lune, ils sont sans couleur, sans vie, et paraissent voués à l'éternel repos [2]. »

1. Palladius, p. 30-31.
2. *Id.*, p. 31-36.

Les nuits sont glaciales, et, même le jour, les sautes de température d'une brutalité terrible. En Alachan, Prjewalski observait le 13 mars, à une heure de l'après-midi, 22 degrés au-dessus de zéro, et le lendemain, à la même heure, 5 degrés au-dessous; le 31, la steppe était couverte de neige, sur une épaisseur de 36 centimètres et le thermomètre descendait à 16 degrés au-dessous de zéro; en mai, il marquait 2 degrés au lever du soleil, et 40 degrés à l'ombre dans la journée. « Même dans la Mongolie sud-est, sous une latitude de 42 degrés, qui est à peu près celle de Naples, Prjewalski observa (20 nov. 1871) 32 degrés 7, tandis que dans le Gobi septentrional et dans la Dzoungarie (Pé-Lou), on voit quelquefois le thermomètre baisser au-dessous du point de congélation du mercure. D'autre part, dans les mêmes localités, les étés ont une température presque tropicale qui s'élève (à l'ombre) à 36 et 38 degrés. A cette époque, le sol dénudé du désert s'échauffe ordinairement jusqu'à 50, 60 degrés quelquefois, tandis qu'en hiver la température descend au-dessous de 26 degrés[1]. »

Dans la cuvette du bassin occidental, l'été n'est pas moins féroce. « Le climat continental est beaucoup plus excessif dans le Khiva, à Bokhara et à Tachkent, qu'il ne l'est dans le Fergana, à Samarcande, ou dans le Chari-çabz. C'est à Khiva, et non à Samarcande, qu'on pouvait, au dire de Basiner, faire à la façon indigène, très originale, le pronostic de l'été. Le mois de mai y étant considéré comme le début de l'été, les Khiviens, nous dit Basiner, tentent l'expérience suivante. Dans une terre exposée aux rayons du soleil, ils placent des œufs de poule et lorsque trois fois dans le courant de la journée, les œufs arrivent à être cuits, l'été sera bon et promet une récolte abondante[2]. » Plus à l'est, en été et

1. Tchihatchef, p. 417-418.
2. Moser, p. 58.

en automne, souffle le vent sinistre de *Garmsal*[1], le *Tebbad*, « le vent de fièvre » des Persans.

« Le courant bas, venant de l'ouest et du sud-ouest, passe par-dessus les déserts brûlants de la Tourkménie et vient se heurter à la montagne où la porte de Khodjent lui livre un passage d'entrée dans le Fergana. M. Capus a vu, alors que le *Garmsal* soufflait, le thermomètre monter à 41 degrés, le 28 mai 1881, à une heure du soir, dans la steppe de la Faim. Le soleil était voilé par un écran de poussière fine et brûlante, l'air insupportable, lourd; tout dans le paysage gris est abattu, désolant; tout le paysage est noyé dans une poussière grise qui laisse à peine deviner la position du soleil au-dessus de l'horizon. Chose singulière, ce vent brûlant est suivi quelquefois d'une baisse considérable de la température. En 1876, vers la moitié du mois d'octobre, la neige est tombée abondante à Tachkent et à Pendjakent, après que le *Garmsal* se fut apaisé[2]. »

En automne, puis en hiver, les Montagnes du Ciel assemblent les orages, et les abattent avec la tempête du nord-est, sur le golfe oriental du Nan Lou, sur la vallée de la Tarym, puis, avec le vent du nord-ouest, elles les précipitent sur le bassin oriental du Gobi, « remplissant l'atmosphère de nuages de sable très ténu [3] » et chassant sur la basse terre l'armée des dunes marcheuses. Puis vient le terrible hiver d'Asie Centrale; dans les bas-fonds, dans les vallées, au flanc des montagnes, la neige s'entasse morne, énorme, jusqu'aux confins de l'Inde, jusque sur le versant sud de l'Hindou Kho. Le Grand Mogol Bâber nous raconte sa rude marche d'hiver, de Hérat à Kaboul : « La neige devint si épaisse qu'elle mon-

1. Mot composé du persan *Gharm*, « chaud », et du vieux turc, *sal*, *sel*, pour *ial*, *iel*, « vent ».
2. Moser, p. 71-72.
3. Tchihatchef, p. 419.

tait au-dessus de l'étrier; souvent, les pieds des chevaux ne touchaient pas le sol, et il neigeait toujours... pendant une semaine nous battîmes la neige... à chaque pas, on enfonçait jusqu'à la ceinture, et parfois jusqu'à la poitrine... lorsque quinze ou vingt hommes avaient foulé la neige de leurs pieds, on faisait passer sur la piste un cheval sans cavalier, qui enfonçait jusqu'aux étriers, ou même jusqu'au troussequin; il s'avançait ainsi de dix à quinze pas, après quoi il était à bout de forces [1]. » Une glace compacte fige lacs, fleuves et rivières, sauf, dans un profond repli, au nord de la montagne du Ciel, le merveilleux « lac aux Eaux Chaudes », *Isig Koul* des Turcs, que les Mongols appellent *Timourtou Nour*, « le Lac ferré ». Sur la plaine et les plateaux, la fine poussière de neige ne tient pas; les vents déchaînés la balaient, l'amoncellent et la font monter à l'assaut de tout obstacle, homme, bête, colline, tronc d'arbre écroulé, qu'ils cinglent de milliards d'aiguilles glacées, et qu'ils ensevelissent en un instant.

C'est le chasse-neige : « il faut avoir vu un coup de vent dans la steppe pour se faire une idée de ce que peut être un chasse-neige. La neige, celle qui tombe et celle qui recouvrait la terre, est lancée avec une telle force qu'il est impossible de regarder du côté du vent; elle s'amoncelle si rapidement contre ce qui lui fait obstacle qu'elle recouvre en peu de temps tout ce qui dépasse le niveau de la plaine; l'air est obscurci de telle sorte qu'on ne voit pas à quelques pas devant soi... Le danger du chasse-neige est tellement connu que dans la ville d'Omsk, on tend, le long des édifices où sont placées des sentinelles, une corde que le soldat tient dans sa main pour pouvoir marcher pendant le chasse-neige sans s'écarter de la maison, et sans s'exposer à partir au

1. Baber, p. 439 et 441, t. I, trad. p. 244. et 245, texte..

hasard dans les rues. Il est arrivé qu'à Omsk, des animaux et des hommes ont péri dans les rues sans rencontrer une maison pour s'y réfugier; du reste, le fait est arrivé en ma présence, il y a quelques années, dans un des faubourgs de Kazan, pendant un chasse-neige qui dura cinq jours, à la suite duquel une centaine de personnes périrent aux portes de la ville [1]. »

En Fergana, souffle le vent glacial de « ha, moine! » — *ha, derviche!* « On raconte que certains derviches sur cette lande furent assaillis du vent, cheminant; l'un l'autre ne se retrouvant plus, ils s'écriaient : ha, derviche! ha, derviche! jusqu'à ce qu'ils périrent. Depuis quoi, la lande est dite : ha, derviche [2]. » C'est le vent noir et glacial de *Bourane* [3], « tourbillon », *Kara Bourane*, « tourbillon Noir », comme l'appellent les Turcs, le *Bourane* qui rend les chevaux fous [4]. Les Mongols et les Toungouzes, enveloppés par la sombre trombe de neige, ont donné son nom à l'obscurité même; *Bouragane*, en mongol, signifie « le sombre », et en toungouze, *Bourou Karane*, « les ténèbres [5] ».

Quand la tourmente s'arrête, par temps clair, la bise glaciale souffle sans trêve, sèche, implacable, comme l'aride vent d'été où tremblote le *ialguine*, « mirage » des steppes.

« Froid de 30° et vent ininterrompu de nord-ouest, qui

1. Jaunez Sponville, *Bulletins de la Société de géographie*, année 1865, p. 470-71.

2. Bâber, trad., I, 7; texte, 5.

3. Du mot archaïque « Bourmak », tourner, tourbillonner. Le Bourane, dans le bassin occidental, souffle du nord et du nord-est.

4. « Parfois, ces tempêtes printanières provoquent de véritables paniques au milieu des troupeaux de bétail qui s'enfuient comme pris de folie et vont s'engouffrer dans quelque ravin. La langue russe a créé une expression spéciale pour désigner cette folie lorsqu'elle s'empare des troupeaux de chevaux : on dit que le *taboun charaknoulsia* » (Moser, p. 73). — *Taboun* n'est pas un mot russe, mais turc et mongol, qui signifie « troupeau de chevaux, haras », la *mañada* de nos langues romanes.

5. *Puru*, tourbillon de neige, en finnois.

rend la bise encore plus âpre... Il faut être de fer pour supporter un pareil voyage [1]. »

Ces hommes de fer, qui supportent de pareils voyages, ont maintes fois changé la face de l'Asie; je vais raconter comment.

1. Prjewalsky, trad. allemande, p. 52.

LIVRE I

LES ORIGINES

Quand, après avoir lu, dans Strabon, les chapitres qui traitent de l'Asie, on cherche, sur une carte moderne, les noms des peuples, des États, des montagnes, des rivières, des villes que le géographe du Ier siècle a nommés et décrits, la surprise est grande; à peine si l'on peut reconnaître quelques noms d'origine iranienne ou sémitique; tous les autres sont nouveaux et sonnent en langues barbares : l'Ionie est en Turquie d'Asie; le Taurus s'appelle Guiaour Dagh, l'Halys est devenu le Kyzyl Irmak, et il faut deviner l'Ibérie et l'Euphrate sous leurs noms de Karabagh et de Mourad Sou. Sans doute, les noms de lieux et de peuples ont changé, dans l'Europe occidentale et centrale, depuis l'époque de Strabon, mais non pas à ce point. Les langues romanes ont succédé, régulièrement, au gallo-, à l'hispano-, à l'italo-romain; les dialectes germains se sont développés en dialectes allemands; le parler gaélique s'est conservé dans notre Bretagne, en Irlande, en Écosse; le vieux slave est devenu le nouveau slave; sauf en Pannonie, où la poussée asiatique a enraciné le magyar, et dans les pays entre l'Hellade et

l'Hæmus, où elle a implanté le turc, l'Europe, aujourd'hui, parle comme au temps de Strabon. D'autre part, le christianisme, fils adoptif du génie gréco-romain, l'a formée, transformée, conquise tout entière. En Asie, de l'ouest à l'est, la langue arabe, de l'est à l'ouest, les langues finno-ougriennes, turques, mongoles, et plus loin encore, le chinois, le mandchou, le toungouze, ont tout pénétré, tout désorganisé, vivent, autonomes, ou survivent, mixtes, ayant imprégné, profondément modifié, des langues aussi vivaces que les idiomes aryas. L'islamisme, le bouddhisme, ont étouffé les anciennes religions indigènes ou importées, et quand les Russes ont conquis l'Asie centrale, ils n'y ont plus trouvé d'autre trace du christianisme que les cimetières nestoriens perdus au fond de la Sibérie.

Du Iᵉʳ siècle de l'Ère chrétienne jusqu'à nos jours, l'Asie a été plus profondément modifiée que l'Europe. C'est l'histoire de ces modifications que nous allons raconter ici; les plus considérables et les plus décisives ont tout changé entre le vᵉ et le xiiiᵉ siècle; les autres sont les conséquences naturelles, inévitables, de ces changements essentiels, dont le principal et le plus énergique agent a été l'ancien peuple turc; c'est en exposant les origines des peuples turcs et leur action jusqu'aux préliminaires de l'invasion mongole, vers la fin du xiiᵉ siècle, que nous pourrons montrer le plus clairement la vie de l'Asie, ou, du moins, des parties de l'Asie qui n'ont jamais fait corps avec l'empire romain, qui n'ont subi l'influence gréco-romaine qu'au passage, en quelque sorte, par accident. Il est bien entendu que les peuples turcs sont des agents, des éléments d'action, dont le rôle matériel est prédominant, décisif, et dont le rôle moral est limité; c'est la pensée arabe, c'est la pensée chinoise, c'est la pensée iranienne qu'ils ont mises en œuvre; mais, sans eux, dans l'immense Asie, ni la pensée iranienne, ni la chinoise, ni

l'arabe, n'auraient jamais franchi les frontières politiques au delà desquelles les a enlevées et confondues le brutal génie d'action, l'emportement militaire des Turcs.

Aux Turcs ne te frotte pas, Émir de Biana!
Action et bravoure [le nom] Turc signifie [1]!

S'il n'est pas possible d'expliquer l'histoire de l'Asie au moyen âge sans exposer celle des Turcs, il est facile de le faire en la racontant. D'autre part, les notions insuffisantes ou fausses qu'on avait sur le passé de ces peuples, ont été modifiées du tout au tout, pendant ces trente dernières années, par des découvertes remarquables et par des travaux de premier ordre. Nous rapporterons donc l'histoire de l'Asie du moyen âge à celle des Turcs, qui nous servira de cadre et de base.

Les langues autres que les aryanes et les sémitiques, parlées et écrites depuis le ve siècle dans une partie de l'Europe orientale et dans l'Asie continentale (la Chine, l'Inde et l'Indo-Chine non comptées), appartiennent à une famille dont les types les plus éloignés et les plus divergents sont : à l'ouest, le finnois et le magyar; à l'est, le mongol et le mandchou. Bien qu'on n'ait pas, jusqu'à présent, découvert entre ces langues les marques d'une parenté aussi étroite et d'une filiation aussi régulière que celles dont on s'est servi pour démontrer l'unité des idiomes indo-européens, leur communauté d'origine et leur air de famille sont visibles. Elles forment groupe; elles font, comparées les unes aux autres, partie d'un tout nettement défini et bien caractérisé. Dans toutes, il est possible de reconnaître les restes et les empreintes d'un ancien état monosyllabique; toutes sont

1. Mémoires de Bâber, 386, texte.

agglutinatives ; quelques-unes, de nos jours même et devant nous, passent de l'agglutination à la flexion ; toutes rejettent le sens déterminant de l'expression à la fin du mot par l'accent tonique, à la fin de la proposition par le verbe ; toutes possèdent une faculté particulière qui est de nuancer l'action, d'exprimer tous les modes d'action contenus dans un seul verbe, en introduisant des particules entre son monosyllabe radical et son suffixe agglutinatif [1].

Toutes, enfin, qu'elles possèdent seulement deux classes de voyelles, douces et dures, ou trois, douces, dures et neutres, harmonisent ces voyelles d'une syllabe à l'autre. « Jamais des voyelles dures et douces ne peuvent se rencontrer dans un radical magyar, et la voyelle du radical exerce une influence capitale sur celle du suffixe [2]. » De même un mot tel que *Bit-Mak* serait barbare en turc ; il faut *Bit-Mek*. Le Turc transforme le nom arabe Mohammed en Mahamat ou Mehemed.

Cette famille de langues se décompose en quatre genres distincts, qui sont, de l'ouest à l'est, le finno-ougrien, le turc, le mongol et le mandchou. Le finno-ougrien comprend le lapon, le finlandais, le magyare, les dialectes ougriens entre Oural et Volga, tels que le tchérémisse, le bachkir, le vogoul, au Caucase, les idiomes dérivés de l'ancien abare, et jusque dans les *toundras* glacées de l'extrême nord, les dialectes samoyèdes. Le turc forme trois groupes : le premier occidental, qui comprend l'osmanli, l'azeri et les dialectes de Perse ; le second, de beaucoup le plus important, dont le type le plus ancien est l'oïgour, et dont les représentants modernes

1. *Bit-mek*, écrire ; *bit-me-mek*, ne pas écrire ; *bit-ich-mek*, s'entre-écrire *bit-dir-mek*, faire écrire (turc kachgarien). — *Bit-im*, écrire ; *bit-mät-im*, s'entre-écrire ; *bit-gläm-im*, avoir envie d'écrire (toungouze). — *Biti-kho*, écrire ; *biti-khul-kho*, faire écrire ; *biti-ltse-kho*, s'entre-écrire (mongol). — Comparer le magyar, *betü*, « caractère d'écriture ».

2. De Ujfalvy, *Etude comparée des langues ougro-finnoises*, p. 53.

sont le djagataï, l'euzbeg, les dialectes tatares de Russie et de Sibérie, le kachgarien, le turkmène, le kirghiz, l'altaïen, le tarantchi, la langue si curieusement conservée que parlent les juifs karaïmènes de Lithuanie et de Crimée, etc., etc. Dans le Nord, le yakoute et ses variétés forment le troisième groupe. Au mongol se rattache le dialecte kalmouk d'Astrakhan, au mandchou, le toungouze et probablement le coréen.

On voit, par cette longue énumération, l'énorme espace qu'occupent les peuples turcs et leurs congénères, soit à l'état sporadique, soit à l'état de groupe national; on y discerne aussi deux traits de caractère original, personnel : c'est la ténacité avec laquelle ces peuples ont gardé leur langage, et la variété vraiment extraordinaire des sociétés qu'ils ont fondées, ou auxquelles ils se sont adaptés. Nulle part, jamais, vainqueurs ou vaincus, maîtres ou sujets, les Turcs, les Finnois, les Mongols, les Mandchous, n'ont renié la foi au langage national, n'ont oublié le souvenir de la vieille famille. En deux siècles, de l'an 800 à l'an 1000, les Seldjoukides ont changé trois fois de religion, passant du chamanisme au christianisme nestorien, et du nestorianisme à l'islam; ils n'ont pas changé de parlure. En caractères hébraïques, mais en langage turc, les juifs karaïmènes écrivent le Pentateuque. Pendant des siècles, la vigoureuse population suédoise, par le métissage, par l'éducation, par la religion, a pétri et transformé les humbles Finnois de la Baltique, à tel point que, chez eux, les traits mêmes du visage sont devenus scandinaves : mais c'est en finnois que les rapsodes finlandais[1] ont chanté leur douce épopée nationale, leur tendre *kalévala*; c'est en finnois que

1. Au XIV[e] siècle, le grand historien arabe Ibn Khaldoun compte encore les Finlandais parmi les Turcs : « Toute la partie septentrionale de la quatrieme section [au nord de la Pologne et à l'est de la Norvège] est occupée par la mer environnante, depuis l'ouest jusqu'à l'est. La partie méridionale, restée à découvert, se compose, à partir de l'ouest, du pays qu'habitent les *Fimark* (*Finn-Mark*, Finlande), peuple turc. » (Ibn Khaldoun, p. 165.)

Lœnnrot l'a pieusement recueillie. Si l'on considère que les dialectes du seul groupe turc n'emploient pas moins de six caractères d'écriture différents (sans compter les transcriptions avec l'alphabet russe), l'arabe, le syriaque transformé par les Oïgours, l'arménien, le grec, l'hébreu et le chinois, auxquels il faut ajouter l'ancienne écriture dite tchoudique ou runiforme, aujourd'hui reconnue pour turque, on sera frappé de cette vitalité caractéristique du langage, de cette puissance dans la conservation et la durée.

D'autre part, la variété, la mutabilité des organisations sociales chez les Turcs et leurs congénères n'est pas moins remarquable que la fixité de leurs langages. La différence qui sépare aujourd'hui un Hongrois d'un Bachkir et d'un Samoyède est si énorme, qu'on est effrayé de reconnaître la commune origine de ce citadin, de ce pâtre et de ce sauvage; pourtant, au v[e] siècle, ils ne se distinguaient pas l'un de l'autre. Bien que moins apparentes à un Européen, les différences entre un Osmanli, un Karakirghize et un Yakoute, entre un fonctionnaire mandchou de Chine et un chasseur toungouze errant dans la forêt, sont aussi réelles qu'entre un Magyar, un Vogoul et un Ostiak. Dès le vi[e] siècle, le seul groupe turc avait déjà formé trois sociétés différentes, l'une d'agriculteurs habitant des villes et des villages, l'autre de pasteurs nomades vivant sous la *Yourte* de feutre, toutes deux issues de chasseurs vagabonds, qui s'abritaient, pour une nuit, sous la hutte de branchages et d'écorce, comme font encore aujourd'hui les Turcs de Tobol et de l'Abakan.

Le mot « race » employé pour définir cette multitude d'hommes, de peuplades et de nations, ne présente aucun sens. Les expressions « race mongolique, ougro-finnoise, altaïque, touranienne », ne représentent que des groupes imaginaires, ou rapidement formés et rapidement éparpillés

dans l'incessante fluctuation des peuples et des empires. Néanmoins, entre tous ces hommes différents qui parlent les dialectes finno-ougriens, turcs, mongols et mandchous, on trouve le même air de famille qu'on reconnaît entre leurs langages. Tous, quand ils ne sont pas altérés par le métissage, ont le même visage, osseux, rectangulaire, avec des arêtes vives au front, empâté, charnu et comme bouffi à la face, sec, pointu, triangulaire au menton; chez tous, les cheveux sont noirs, rudes et lisses, comme la barbe, clairsemée, qui n'est jamais floconneuse, même dans le jeune âge; la peau mate, terne, à gros grain, est de couleur bise, *tetra facies*, comme disaient très exactement les Latins pour dépeindre la coloration des Huns. Chez tous, l'œil, d'un noir brillant, paraît à fleur de tête, entre les deux paupières fendues en amande allongée, au-dessus de la saillie des pommettes; la paupière supérieure est très courte, comme rentrée sous l'arête vive du front. Cette grosse tête ronde est soutenue par un cou épais à nuque énorme, enfoncé entre des épaules larges, solides, fortement emmanchées au tronc massif; l'aspect général du corps est lourd, trapu, ramassé; les jambes sont grêles, arquées par l'usage du cheval chez les peuples exclusivement cavaliers, courtes en proportion du tronc. La taille médiocre, souvent au-dessous de la moyenne, rarement au-dessus; ces gens de guerre qui ont fait trembler le monde étaient de petits hommes; tels sont aujourd'hui les agiles Japonais et les lourds paysans d'Anatolie. Engoncés dans l'armure nationale sous laquelle ils portaient à l'aise leurs épaisses robes ouatées, et que les grossiers surtouts de peaux mal tannées ou de crin mal ajusté rendaient encore plus disgracieuse [1], coiffés de leurs casques

1. Nos Européens du XIII[e] siècle trouvaient l'armure mongole fort laide : « *Vidi duos qui se presentabant ipsi Mangu armatos tunicis de peccariis converis de corio rigido, que erant inapte valde et inexpedite.* » — « J'en vis deux

pesants ou de leurs énormes bonnets fourrés, juchés sur leurs hautes selles étroites et courtes, les Huns, les Turcs, les Mongols, semblaient aux sveltes Européens des nains effroyables et difformes; à tous, ils ont produit la même impression de surprise, mêlée d'horreur et de terreur. Ne les voyant jamais que dans leurs harnais d'armes, sous leurs guenilles usées par la guerre, les Occidentaux en ont fait un portrait de fantaisie, comme les Arabes ont dépeint les *Taïfour*, les « loqueteux », qui représentaient, à leurs yeux, les Francs de la première croisade.

Ces traits de physionomie communs aux Finno-Ougriens, aux Turcs, aux Mongols et aux Mandchous, ont été atténués ou accentués par les croisements, par le genre de vie, par le milieu social, à tel point que si l'on prend, aux deux extrémités, deux types comme celui d'un Magyar et d'un Ostiak, par exemple, ou d'un Osmanli et d'un Yakoute, on aura beaucoup de peine à discerner leur ressemblance. Mais si, depuis le Danube jusqu'à la mer du Japon, depuis la mer Glaciale jusqu'à l'océan Indien, on regarde et l'on compare toutes les physionomies, on les verra s'harmoniser dans un type unique, comme on voit se fondre, par teintes dégradées, en un ton uniforme, toutes les nuances d'une coloration, depuis la plus pâle jusqu'à la plus vive.

Les variétés d'hommes finno-ougriens, turcs, mongols et mandchous se sont profondément pénétrées les unes les autres; on le reconnaît sûrement à leurs langages. Il n'y a pas une seule langue, parmi celles qui appartiennent aux quatre groupes, qui ne contienne des mots communs aux trois autres. Il est vrai qu'un certain nombre de ces infiltrations se sont produites aux époques historiques, dans les

qui se présentaient devant Mangou lui-même, armés de corsets en bandes bombées faites de cuir dur, assez mal séants et mal ajustés. » (Rubruquis, p. 381.)

temps modernes; les Hongrois, par exemple, ont adopté quantité de mots osmanlis dans le courant du xvie et du xviie siècle; mais on reconnaît, en magyar, nombre d'autres mots turcs archaïques, tombés en désuétude dans le dialecte osmanli dès le xve siècle, et conservés, soit dans les textes oïgours du xie, soit par la langue parlée, dans les dialectes turcs orientaux, et même en mongol et en mandchou. Pour ne citer qu'un seul exemple, il est remarquable que le même mot serve à dire « écriture » ou « écrire » en oïgour, en mandchou, en toungouze, en mongol, en ancien djagataï et en magyare, quand, en osmanli, dès le xvie siècle, il était remplacé par un mot différent. A coup sûr, depuis les temps historiques, les Magyars n'ont pas eu de contact avec les Toungouzes. La pénétration mutuelle des peuples appartenant aux quatre groupes est donc fort ancienne, et si elle ne prouve pas leur unité, du moins elle demeure comme le témoin de contacts prolongés et fréquemment répétés. On peut suivre l'histoire de ces contacts depuis le ve siècle jusqu'au xiiie siècle; dans l'Asie centrale, ils ont duré jusqu'au xvie siècle, faisant et défaisant sans cesse de nouvelles combinaisons, ethniques quand on les regarde de loin, purement nationales quand on les examine de près. Il n'y a jamais eu, au sens ethnique du mot, de race, ni même de tribu hunnique, magyare, turque, mongole ou mandchoue, mais des associations politiques, des nations, qui ont porté ces noms illustres. Les descendants des Mongols qui ont conquis la Russie au xiiie siècle parlent, comme leurs ancêtres, des dialectes turcs aussi différents de la langue mongole que le français de l'allemand. Sur les confins de l'Asie, la confédération des Magyars était formée d'éléments ethniques disparates, auxquels, en Europe, au xiiie siècle, sont venus se mêler les *Comani* de nos Occidentaux, qui étaient des Turcs de la nation Kiptchak, parlant un pur dialecte

turc. On peut classer les langages finno-ougriens, turcs, mongols, mandchous, en groupes, mais on ne peut pas classer les hommes qui les parlent en races ou en espèces naturelles; aussi loin que nous pouvons regarder dans le passé, nous ne les voyons qu'à l'état de groupes artificiels, de nations [1]. Tout ce que nous pouvons démêler d'éléments ethniques dans ces associations d'hommes sont des généalogies de tribus; or, chez toutes autrefois, chez beaucoup encore aujourd'hui, les mêmes noms de tribus et de clans se retrouvent parmi des nations différentes, comme par exemple, parmi les Euzbegs, les Kirghizes, et les Mongols actuels. La question de race, dans l'histoire des peuples dits turcs, tatares, mongols, etc., est oiseuse; elle ne répond à rien. Ce sont des nations vivantes qui ont bouleversé, puis reconstruit l'Asie depuis le v[e] siècle; elles étaient mortes avant de se décomposer en tribus et en clans, qui finissent en s'émiettant chaque jour.

« Les cinq nations turques primitives, dit Aboulghazi, sont les Kiptchak, les Oïgour, les Kankli, les Kalatch et les Karluk. » Les noms des deux premières sont tout à fait caractéristiques. *Kiptchak* est formé sur un monosyllabe très ancien qui signifie « vide, désert »; on le reconnaît dans *Kob-i*, « le désert » des Mongols. *Oïgour* est une forme adjective tirée d'un verbe commun au turc archaïque, au mongol, au mandchou, qui exprime à la fois l'action de « se réunir, se grouper » et celle de « suivre une règle, une discipline ». Les Kiptchak sont les hommes du pays vide, du désert, « les gens des steppes »; les Oïgour sont les hommes réunis, groupés, soumis à une loi, « les gens civilisés ». *Kankli* veut dire « gens à chariots [2] »; l'orthographe de *Kalatch*, dans

1. « Les ancêtres des Tou-Kioue (Turcs) étaient des barbares de races diverses. » — Annales des Souï, dans Stan. Julien, *Documents historiques sur les Tou-Kioue*, . 24.

2. On a cherché à reconnaître les Kankli dans les *Kao-Tchang* des Chinois. Les

les transcriptions faites par les Turcs, sur leurs deux premiers systèmes d'écriture, a trop changé pour qu'on puisse fixer le mot; les Grecs du VI[e] siècle l'écrivaient χλιάθαι, « Khliaths », ce qui reviendrait, en turc, à *Kilidj*, « les sabres, les *Klitch* [1], porte-glaives », un nom analogue à celui des Germains *Saxes*, « coutelas, coutilliers ». Dans Karluk, on distingue le radical turc *Kar*, « neige » sans d'ailleurs pouvoir rien affirmer. — En tous cas les ancêtres des Turcs formaient cinq nations; trois d'entre elles se désignaient ou étaient désignées par leurs voisins, sous les noms de « gens des steppes, gens réunis ou civilisés, gens à chariots ». Si l'on tient à une hypothèse pour les deux autres, on peut les appeler « hommes à glaives et gens des neiges ». A coup sûr, aucun de ces noms n'est un éponyme, ni un ethnique véritable, et les trois premiers désignent nettement une société définie par son genre de vie et par des habitudes anciennes.

Cette division nationale des Turcs a été empruntée, par Aboulghazi, aux traditions des Turcs et des Mongols, telles qu'elles ont été recueillies et fixées dans la première moitié du XIII[e] siècle Des documents plus anciens, remontant à la fin du VII[e] et au commencement du VIII[e] siècle, ne mentionnent ni les Kiptchak, ni les Kankli, ni les Kalatch. Ces documents originaux sont une inscription en langue turque, datée d'une date correspondant à 733 de l'Ère, qui nomme les Karluk, les Oïgour, et ne mentionne pas les trois autres nations. Mais les documents grecs du VI[e] siècle nomment les Kalatch; d'autre part, il faut considérer que « Kiptchak »

Kankli ont, en effet, habité le *Pé-Lou*, la Pentapole du Nord, où se trouve Kao-Tchang, qui est une ville, et non une nation. « Le nom de *Kao-Tchang* vient de ce que, du temps des *Han*, il y avait là une enceinte fortifiée appelée Kao-Tchang-Louï. » *Ma-touan-lin*, cité par Stan. Julien, Journal asiatique. IV[e] serie, t. IX, p. 196.

1. *Kilidj* est resté comme nom d'homme, chez les Turcs. Tout le monde connaît le sultan seldjoukide *Kilidj-Arslane* « Glaive-Lion ».

est le nom d'un pays, étendu à des peuples. L'inscription turque de 733 mentionne la grande nation des *Ogouz*, formée de plusieurs autres nations, car elle l'appelle *les Neuf Ogouz*; elle mentionne aussi les *Kirghiz*. Les Kankli et les Kalatch sont des nations qui ont habité le *Kiptchak*, ont fait partie des *Neuf Ogouz*, ont eu des clans parmi les *Kirghiz*, et, plus tard, se sont présentées sous leur nom particulier, quand la confédération des Ogouz s'est dissoute.

C'est au v° siècle que le premier nom ethnique apparaît chez les Chinois; au vi°, il est familier aux Grecs; les premiers l'écrivent *Tou-Kioue*, les seconds Τοῦρκοι; il n'est pas difficile de reconnaître, sous les deux orthographes, le nom national « turc ». Dans la même année 569, le roi des Tou-Kioue, d'après les annales chinoises, envoie une ambassade à l'empereur de la Chine, et l'empereur romain de Byzance, d'après les annales grecques, envoie une ambassade au roi des Tourkoi. Le roi des Turcs, au vi° siècle, n'était certainement pas un nouveau venu, il ne vivait pas obscur, au fond d'un désert, puisqu'il était en relations diplomatiques et en correspondance officielle avec ces deux potentats, l'empereur de Chine et l'empereur romain. Sur l'origine des deux ambassades, Grecs et Chinois sont d'accord. Au commencement du vi° siècle [1], disent les Chinois, un prince tou-kioue, nommé Tou-men, réunit de nombreux sujets sous son autorité et les Tou-Kioue « commencent à se rendre aux frontières de la Chine pour acheter de la soie ». En 545, l'empereur Thaï-tsou leur envoie un ambassadeur, et ils se félicitent entre eux, disant : « Aujourd'hui, un ambassadeur d'un grand royaume vient d'arriver chez nous; notre royaume va devenir florissant. » En 568, l'empereur de Chine, Wou-ti, épouse

1. Les dates sont rapportées à l'ère chrétienne.

une princesse tou-kioue. Dans l'intervalle de ces deux dates, 545 et 568, les Tou-Kioue ont vaincu la nation des Tie-le, et se sont avancés, dans l'ouest, jusqu'aux environs de la « mer Occidentale » que nous, Européens, appelons la mer Caspienne.

La quatrième année du règne de Justin, c'est-à-dire en 568, racontent les Grecs, les Turcs, qui ont vaincu les Ephtalites et soumis la Sogdiane, demandent au roi de Perse la licence de vendre de la soie chez les Mèdes. Le roi Chosroès, sur le conseil d'un Ephtalite, fait brûler la soie qu'une caravane turque vient d'apporter; des ambassadeurs turcs sont envoyés pour réclamer; les Perses s'en défont par le poison; alors, un personnage qui gouverne la Sogdiane, sous l'autorité des Turcs, obtient de leur roi une mission auprès de l'empereur de Byzance; le but de la mission est d'entrer en relations directes avec les Romains, et de leur demander, pour les Turcs, le monopole du commerce de la soie, sans passer par la Perse.

Ainsi, Chinois et Grecs sont d'accord; dans la première moitié du vi^e siècle, les Turcs ont détruit une nation puissante, au nord de la Perse et à l'est de la mer Caspienne; les Chinois orthographient son nom Tie-le, et les Grecs, Eph-ta-li tac; les Turcs ont la haute main en Sogdiane, c'est-à-dire justement dans le pays où dominaient les Tie-le, à l'est de la Caspienne; les Perses ne veulent pas leur permettre de traverser l'Iran pour aller vendre la soie de Chine aux Mèdes, limitrophes de l'empire romain; — les Turcs envoient une ambassade à l'empereur de Rome, afin de s'entendre avec lui sur les moyens de faire passer la soie par une autre route qui est la Sogdiane, conquise sur les Perses par les Tie-le ou Eph-ta-li-tae, et arrachée à ceux-ci par eux, — Turcs.

Maintenant, nous commençons à voir clair; nous pouvons

peuples, presque tous nomades, qui vivaient au nord du fleuve Hoang Ho, comme les Grecs appelaient collectivement Celtes à l'ouest et Scythes à l'est les peuples qui habitaient au nord du Danube. La Grande Muraille, construite en 214 avant l'Ère pour protéger la Chine proprement dite contre les incursions de ces barbares, marque, exactement, la limite méridionale du pays qu'ils occupaient à cette époque; on observera qu'elle franchit le fleuve aux deux tiers environ (comptant à partir du Sud), sur la branche orientale de la grande courbe par laquelle il s'avance vers le Nord, et au tiers de la branche occidentale; la muraille chinoise laissait donc hors de l'abri les landes et les montagnes où vivent actuellement les Mongols *Ordous*; la Chine reconnaissait implicitement ce pays compris entre la muraille et le coude du fleuve comme territoire barbare, appartenant aux Hioung Nou. Au sud de la coupure diagonale que la muraille fait à travers le coude du Hoang Ho, c'est la province de *Chen Si*; entre le Chen Si couvert par sa muraille, et le fleuve, le pays est encore une « Marche », comme celles de l'Ili, du Pe-lou et de Turkestan. Plus à l'est, enfin, la trouée entre la grande muraille, le Peï-ho, le Sira Mourène et la mer, est une troisième Marche. A ces trois Marches correspondent les trois divisions que, d'après les Chinois, les Hioung Nou avaient établies entre eux : « l'aile droite » face au Sud, dans le Pe-lou, « le centre » au coude du Hoang-Ho, « l'aile gauche », devant la trouée du Peï-Ho, dans le pays qui porte son vieux nom d'autrefois, *Liao* [1], « les Marches »; les Mandchous du « Liao » ont gardé leur vieux nom et continuent à s'appeler *Solongo*, « de gauche », comme au temps des Hioung Nou. De même, aujourd'hui, les Kirghizes se partagent en *Oulou Yuz*, « la grande Centaine », *Orta Yuz*, « la moyenne Centaine », et

1. *Liao* signifie « lointain » en chinois; *Liao Tong*, « le lointain Est », *Liao Si*, « le lointain Ouest », comme le *Far West* américain.

Kitchi Yuz, « la petite Centaine »; de même, pendant longtemps, au Caucase, l'armée russe, colonisant le pays, ne connaissait d'autres désignations régionales qu'aile droite, centre et aile gauche.

Quand on a recherché les origines hunniques, c'est-à-dire celles des Huns qui sont venus en Europe sous leur Attila, on s'est donné beaucoup de mal pour prouver que ces barbares étaient ou n'étaient pas les mêmes que les Hioung Nou dont parlent les Chinois; c'était discuter dans le vide, et chercher une solution à un problème qui n'en a pas. Prenant pour type une nation dont il est possible de suivre les origines jusqu'au v[e] siècle et avant, la nation des Turcs, nous pouvons dire, à coup sûr, que tous les Turcs étaient des Hioung Nou; mais nous ne pouvons certainement pas dire que tous les Hioung Nou étaient des Turcs. En donnant à Hioung Nou le sens général que lui donnaient les Chinois, jusqu'au II[e] siècle, les Huns étaient des Hioung Nou, comme les Turcs, les Mongols et les Mandchous; les Huns blancs, Ephtalites ou Tie-le, étaient des Turcs; mais parmi les Huns de l'Attila, il y avait encore d'autres éléments ethniques, comme plus tard parmi les Mongols du Tchinghiz Khan. Jusqu'au XIII[e] siècle, les Arméniens ont donné le nom de « Huns » aux Turcs Kiptchak du Caucase et de la Russie méridionale, réservant le nom de « Turcs » aux Tie-le et aux Kalatch du Transcaucase, de la Médie et des Marches de Perse [1]. Les Byzantins confondaient sous le nom de Τοῦρκοι les Kiptchak et les nations ougro-finnoises; Constantin Porphyrogénète appelle constamment les Magyars des « Turcs », Τοῦρκοι.

C'est donc aux Hioung Nou qu'il faut remonter pour con-

1. « D'autres hordes sortirent de chez les Huns, que l'on appelait *Khoutchakh* (Kiptchak)... Ces Huns se fixèrent dans ce lieu » (Guiragos, p. 200, 201), « exterminant les Perses, les Tadjiks et les Turcs » (Guiragos, p. 203).

naître les origines turques. Réciproquement, c'est chez les Turcs, beaucoup mieux connus à partir du ve siècle, qu'il faut chercher les traditions, les mœurs, la religion des peuples unis par le sang et par le langage, autrefois confondus sous le nom collectif de Hioung Nou. La plupart de ces peuples étaient des nomades éleveurs de troupeaux, quelques-uns, plus primitifs encore, des vagabonds vivant de leur chasse et de leur pêche.

Il ne faut pas croire que tous les nomades habitaient, comme on dit, « le désert », ni qu'ils aient tous mené la même et identique vie pastorale. On n'habite pas le désert, quand on peut habiter ailleurs. C'était par contrainte que des tribus de pasteurs, dépossédées par un voisin plus fort, lui abandonnaient les gras pâturages, les vallées ombreuses, les forêts et les prairies grouillantes de gibier, les routes de la terre cultivée et des villes pleines de merveilles; elles prenaient tristement le chemin de l'exil et de la misère, s'enfonçaient dans les solitudes mornes des landes glacées et stériles, mais ce n'était pas sans espoir de revanche et de retour. Les légendes primitives des Turcs, leurs vieux poèmes, sans cesse transformés, rajeunis, merveilleusement conservés sous des formes nouvelles jusqu'à nos jours, sont pleins de ces histoires d'exodes; elles se retrouvent jusque dans les noms des nations et des tribus. Ainsi le nom de « Kirghiz-Kazak » est formé de deux mots turcs dont le premier signifie « errant », et le second « séparé de la nation, du troupeau »; la bête qui a quitté la harde, l'homme qui s'est enfui de la tribu, sont des « Kazak [1] »; nos Français des Antilles avaient, dans leur langage, l'équivalent exact : « un nègre *marron*, un taureau *marron* ». La nation kirghize a été formée d' « errants » et de « marrons »; les

1. Le mot a passé en russe, nos Occidentaux prononcent « Cosaque. »

clans qui composent la grande, la moyenne et la petite Centaine portent, aujourd'hui, les noms et les armoiries des grandes nations et des puissantes tribus, Kiptchak, Kankli, Oïgour, Kéraït, et de bien d'autres encore [1] dont les débris la recrutaient, à mesure que leur unité se brisait. Un clan marron des Kankli, si durement malmenés par les Mongols au XIII[e] siècle, les *Keï* Kankli, a fondé l'Empire ottoman [2]. Dans la lutte incessante des petites confédérations nationales turques, les tribus ont mené tour à tour la vie d'éleveurs largement pourvus, souvent nantis de terres arables et de bonnes villes murées [3], la vie précaire de pasteurs errants dans les steppes, ou l'existence âpre et sauvage de « marrons », de « Kazak » rôdant au désert. Ces vicissitudes ont trempé les Turcs, les ont faits, à la fois, les plus aventureux et les plus apathiques des hommes; tantôt lancés dans l'agitation des folles équipées, tantôt engraissés dans les molles fainéantises, ces hommes savent se résigner, sans déchoir, aux impuissances de la pauvreté. La victoire n'en a jamais fait des parvenus, ni la défaite des révoltés.

La vie du nomade, à portée de la terre cultivée, n'est pas celle qu'on imagine ordinairement. Dès que le nomade a pris contact avec le sédentaire, il ne peut plus se passer de lui. Qu'il ait existé des nomades se suffisant, exclusivement, avec la chair, le lait et le poil de leurs troupeaux, c'est

1. Au VIII[e] siècle, l'inscription turque de Kocho-Tsaidam mentionne plusieurs clans kirghiz : les *Cha-Kirghiz*, les *Batymy*, qui sont qualifiés de voleurs, « les *Ychbara Kirghiz*, leur clan de *Batymy*, les voleurs ». — Radloff, *Alttürkische inschriften*, p. 20-35.

2. « La sous-tribu des *Kayi* qui tenait le premier rang parmi les Oghouz, c'est-à-dire dans la tribu turque de plus pure race... » — *Lehdjè i Osmani* (Lexique osmanli), par Ahmed Véfyk Pacha, au mot *Turc*. Les *Kankli* ont fait partie de la confédération des *Neuf Ogouz*.

3. « *Habent casalia versus meridiem, de quibus afferunt eis milium et farinam contra hyemem. Pauperes procurant sibi pro arietibus et pellibus commutando.* Ils ont casaux vers le Midi, desquels on leur apporte millet et farine [pour se munir] contre l'hiver. Les pauvres se le procurent pour moutons et peaux faisant l'échange. (Rubruquis, p. 229.)

possible; mais on n'en a jamais vu de semblables dans les temps historiques. Comme le Bédouin, le Mongol, le Kirghiz d'aujourd'hui, le Turc d'autrefois se nourrissait de grains; il lui fallait son *achlik*, sa bouillie de millet, d'orge ou de sarrasin. Sans doute, il l'assaisonnait grassement de lait, de beurre, de fromage; au printemps, il brassait, avec le lait de ses juments, la boisson nationale, le *kymyz* pétillant; en hiver, il y mêlait le vin de millet, l'enivrant *tarasounn*; les jours de fête, ou pour remplir les devoirs de l'hospitalité, il se résignait à diminuer son troupeau, abattait un poulain gras, une brebis, et se gorgeait de chair; le reste du temps, il ne mangeait d'autre viande que celle des bêtes fourbues ou crevées [1]. Alors, comme aujourd'hui, il ne vivait pas de ses troupeaux, mais de leur produit, qu'il échangeait aux sédentaires pour des étoffes, du grain, ou qu'il leur vendait à deniers comptants. Quand il pouvait s'établir dans un pays fertile comme la Pentapole ou le pays de la Tara, il se faisait volontiers *tarantchi*, « laboureur »; le nom est resté à une nation turque du Pé-lou, et au pays du Nan-Lou. Le vieux mot *aryk* [2], « canal d'irrigation », est commun à toutes les langues turques. Mais lorsque le sédentaire fermait le marché, lorsque l'épizootie ou le *bourane* meurtrier faisaient périr ce troupeau qui porte, aujourd'hui, le nom expressif de *mal*, « le capital », lorsqu'un puissant voisin fondait sur la tribu, sabrait les hommes, emmenait les bêtes, il fallait vivre, pourtant; alors, quand on était le plus faible, on se résignait, on émigrait, en Kirghiz, dans la steppe, ou l'on se jetait aux aventures, dans le désert, en Kazak; si on se croyait le plus fort, on se vengeait; on essayait de

1. « *Comedunt omnia morticina sua, et inter tot pecora et armenta non potest esse quin multa animalia moriantur.* Ils mangent toutes bêtes crevées des leurs et, parmi tant de gros et menu bétail, il ne se peut que beaucoup d'animaux ne meurent. » (Rubruquis, p. 226.)

2. *Arok* en magyar.

reprendre, par les armes, le bien perdu; puis les compagnons réunis, exaltés par la victoire, enhardis par le nombre des chevaux gagnés, se lançaient à la course, à la guerre; en turc, le même mot *tchapmak* signifie courir et sabrer. Une fois partis pour courir, pour sabrer, ces Turcs ne connaissaient plus rien, méprisaient les autres hommes; leurs dictons sont terribles : « Le Turc, à cheval, ne connaît plus son père. — Quand le Turc est à cheval, il se croit devenu un grand seigneur. — Si l'on sabre la maison de ton père, sabre avec les compagnons. » En face d'eux, au sud, à l'ouest, c'étaient les Marches où les pieds des chevaux soulèvent en tourbillons la poussière des braves, la route de Sogdiane, la route de Perse, et la Chine, le pays des splendeurs. Un voyageur moderne, Prjewalski, donne, d'une manière saisissante, l'impression du tableau qui se découvre devant le cavalier, quand, venant du Nord, arrivé aux confins de la lande interminable et morne, il voit la Chine à ses pieds :

« Jusqu'aux derniers pas, le voyageur est enfermé par les ondulations du plateau; tout à coup paraît devant ses yeux un merveilleux panorama. Aux pieds du spectateur ravi se dressent, comme dans un rêve fantastique, de hautes chaînes de montagnes; rocs sourcilleux, précipices et gorges profondes s'enchevêtrent et descendent sur de larges vallées où la vie déborde, où serpentent les rubans argentés d'innombrables cours d'eau. »

Il faut avoir vécu les longues et monotones journées de marche à travers les interminables ondulations de la lande aride, pour comprendre le tumulte des passions que la vue des montagnes bleues, des plaines diaprées, des filets argentés d'eau courante, éveillent dans l'âme de l'homme armé et à cheval. Quand ces Turcs, de la crête du plateau, plongeaient, du regard, dans la Chine immense, ils ne dou-

taient plus de rien; le pays n'était pas difficile; ils voyaient de l'eau partout; il n'y avait qu'à courir, à sabrer. Rapides, ils descendaient, saccageaient, disparaissaient; tels les montre le fameux vers persan :

Amedend ou kendend ou soukhtend ou kouchtend ou bourdend ou reftend.
Ils vinrent et saccagèrent et brûlèrent et tuèrent et chargèrent et s'évanouirent.

Mais parfois, aussi, les terribles fantômes ne s'évanouissaient pas, prenaient corps, s'obstinaient à hanter le pays; la bande s'installait, ne voulait plus déguerpir; alors, quand ils étaient les plus forts, ils devenaient conquérants, rois, empereurs; quand ils étaient les plus faibles, ils négociaient, se faisaient vassaux, gardiens des marches, ou se louaient comme mercenaires. Brigands, conquérants, souverains, marquis ou reîtres, tels ont paru les descendants des Hioung Nou dans l'Asie du moyen âge.

Leur lointain pays était terre mystérieuse. C'était, comme ils disaient d'un de leurs déserts, le pays de *Barsa Guilmas*, « Où l'on va, d'où on ne revient pas ». On ne connaissait pas de voyageurs qui en fussent retournés, et des armées chinoises qui s'y étaient aventurées, bien peu étaient revenues; plus d'un Varus chinois y avait perdu les légions de l'Illustre Empereur. L'ombre et la terreur gardaient leur domaine; des noms sinistres le défendaient; pour les Arabes et les Byzantins venant de l'Ouest, par le Volga et l'Oural, c'était « le pays des ténèbres »; pour les colons huns et turcs eux-mêmes, établis depuis longtemps dans le Sud-Ouest, la mer Caspienne était le *Kouzgoun Denguiz*, « la mer des Corbeaux [1] ». Il faut lire, dans les chansons chinoises de

1. Le nom est d'origine chinoise, d'après une légende contemporaine des *Han*; voir la légende dans Chavannes, *la Sculpture sur pierre en Chine au temps des deux dynasties Han*, p. 83.

l'époque des Thang, la rude vie des « Marches », le tumulte et l'effroi des tourbillons de poussière jaune sillonnés par l'éclair des armes; les terreurs de la guerre turque, l'alarme incessante aux Marches du Nord, les affres du désert et de l'inconnu déchirent, d'une note tragique, les paisibles sonnets des poètes chinois; c'est le départ en guerre :

« *Ling-ling*, les chars crient; *Siao-siao*, les chevaux soufflent;
Les soldats marchent, ayant aux reins l'arc et les flèches;
Les pères, les mères, les femmes, les enfants leur font la conduite,
[courant confusément au milieu des rangs,
La poussière est si épaisse qu'ils arrivent jusqu'au pont de Hien-Yang
[sans l'avoir aperçu;
Ils s'attachent aux habits des hommes qui partent, comme pour les
[retenir [1]. »

Puis, c'est le terrible hiver, au pays des Marches.

« Au cinquième mois, la neige n'est pas encore fondue sur le Thian-Chan,
Pas une fleur ne se montre sous un climat si rigoureux.
L'aurore paraît, il faut combattre, attentif aux ordres pressés de la cloche
[ou du tambour.
La nuit vient, on dort sans quitter la selle....
Les soldats ne s'arrêteront plus que dans les sables du Cobi.
Le croissant de la lune, suspendu dans le vide, c'est tout ce que l'on
[aperçoit dans ce farouche désert,
Où la rosée se cristallise sur le fer poli des sabres et des cuirasses [2]. »

Longuement, lasse d'espoir, la femme chinoise attend le soldat parti aux guerres turques :

« Près de la ville, qu'enveloppent des nuages de poussière jaune, les
[corbeaux se rassemblent pour passer la nuit,
Ils volent en croassant au dessus des arbres, ils perchent dans les bran-
[ches en s'appelant entre eux.
La femme du guerrier, assise à son métier, tissait de la soie brochée;
Les cris des corbeaux lui arrivent, à travers les stores empourprés par
[les derniers rayons du soleil.

1. Poésies chinoises de l'époque des Thang, p. 88.
2. *Ibid.*, p. 60, 63.

Elle arrête sa navette. Elle songe avec découragement à celui qu'elle [attend toujours;
Elle gagne silencieusement sa couche solitaire, et ses larmes tombent [comme une pluie d'été [1]. »

Les Perses connaissaient moins les redoutables habitants du pays de Touran, comme ils l'appelaient. Plus d'une fois, ils avaient franchi l'Oxus, conquis sur Touran la domination en Sogdiane, sans jamais pénétrer en vrai pays de Turkestan, au delà du Yaxartes; comme les Hioung Nou en Chine, les Touraniens en Iran avaient leurs Marches, tantôt vainqueurs, tantôt vaincus, toujours indomptés; les Sakae, les Massagètes, et bien d'autres servaient les Parthes et les Perses, quand ils ne leur disputaient pas les marches d'Hyrcanie et de Sogdiane, avec la même conscience de mercenaires que leurs parents les Yue-ti ou les Tie-le apportaient au service chinois. Mais au delà des Marches, le vrai pays demeurait obscur, inconnu, impénétrable. Avec une entière franchise, les historiens arméniens contemporains des Sassanides racontent les terreurs de la chevalerie perse, si bravache contre le Romain, se dérobant quand il fallait affronter le Turc; Lazare de Pharp (ve siècle) nous rapporte les lamentations de ces braves, quand le Roi des Rois, Firouz le Vaillant (459-486), allait les conduire en Touran, où il périt avec eux; ils s'écriaient : « Il est probable que nous sommes tous condamnés à mort, et que le Roi des Rois veut nous ôter la vie. Mieux vaut que le Roi ordonne de nous tuer plutôt que de nous envoyer contre les Ephtalites qui nous extermineront, ce qui sera un déshonneur éternel tant pour les Ariens (Aryas, Iraniens) que pour leur pays [2]. »

Ce vrai pays des Hioung Nou de Chine, des Touraniens de Perse, derrière les marches de l'Oxus, de l'Ili, et du

1. Poésies chinoises de l'époque des Thang, p. 68.
2. Lazare de Pharp, cité par Patkanian, p. 171.

Hoang Ho, était coupé par deux grands « vides », le *Kiptchak* occidental, le *Kobi* oriental; les deux mots ont le même sens. L'épithète de Kiptchak a été donnée, plus tard, par les Persans, à la Russie méridionale quand les « Gens de la Lande vide », les Kiptchak, y ont dominé. En généalogie nationale turque, les Sakae et les Ephtalites étaient, très probablement, des Kiptchak (ce nom désignant la région, le nom général ethnique serait Ogouz) et des Massagètes; — parmi les Tou-Kioue du VIIIe siècle, il y avait à coup sûr des Kankli et des Kalatch (les Kankli comptant parmi les Ogouz orientaux). Le « Vide » de l'Ouest s'ouvre entre la Caspienne et l'Ili : c'est le pays des Sables, « noirs, rouges, blancs, du bas-fond », *Kara*, *Kyzyl*, *Ak*, *Batak Koum*; la Rivière d'Ili « l'illustre »[1], le Tchou, le Syr, l'Amou, les traversent de voies praticables; entre le Vide et les Landes, les steppes du Nord et de l'Ouest, se creuse la Mer « intermédiaire », l'*Aral*, car ce mot signifie : « qui est au milieu ». Par les vallées du Syr et de l'Amou, on traverse le « Vide » occidental du nord au sud; par la « Mer intermédiaire », on le contourne du nord-est à l'ouest; par les « Marches de Turkestan » et le Tchou, on communique avec les Marches d'Ili, avec le *Pé-lou*, la « route du Nord », le Kobi, « le Vide » oriental, les landes, les montagnes, les steppes qui sont au nord, et la vaste Chine qui est au midi[2].

Par les landes du Nord, les Hioung Nou chinois, les Touraniens persans se déversaient, obscurs et anonymes, vers les pays de l'Ouest, ou, faisant irruption aux deux nœuds qui étranglent le « Vide », aux bouches de l'Oxus, aux marches de Turkestan, disputaient la possession de ces

1. Description de la province d'Ili, extraite du Thaï-Thsing-i-Tong-Tchi, par Stanislas Julien : « *Ili*, mot *dchongar* signifiant *brillant*, *fameux* ». (*Journal asiatique*, année 1846, p. 424.) — *Ili Gol*, la rivière d'Ili; c'est la ville qui a donné son nom au fleuve. Ili moderne a été reconstruit en 1757.
2. Voir chap. I.

passages à leurs cousins, déjà nantis et pourvus; en temps ordinaire, ils risquaient la traversée des sables, fondaient sur leurs congénères des Marches, s'emparaient de la bonne place, le long des terres cultivées, ou se mêlaient à eux, enflaient leur pouvoir, jusqu'au moment où leur foule débordait hors de l'espace étroit serré entre le « Vide » et le plein du pays fertile; alors, l'orage crevait sur le Sud. Dans l'extrême Orient, à l'est du Kobi, dans les marches lointaines [1], Turcs, Mandchous, Mongols, se disputaient avec fureur l'accès de la riche terre, de la Chine merveilleuse. Les annales chinoises nous ont conservé l'histoire de ces luttes entre Hioung Nou du Nord, Hioung Nou du Sud; les Persans ont perdu le souvenir de la séparation entre Touraniens septentrionaux et méridionaux; de là vient l'obscurité, la confusion dans leur histoire, telle que la connaissent les Occidentaux jusqu'au vie siècle. Le Kiptchak a opposé aux Perses une barrière plus infranchissable que le Kobi aux Chinois; derrière le rideau du pays des ténèbres, de la mer des Corbeaux, des Sables blancs et des Sables noirs, les gens du Sud et de l'Ouest n'ont rien vu; les Chinois ont eu de claires notions sur les peuples au delà du Vide. C'est donc encore aux Hioung Nou qu'il faut demander le secret des Touraniens.

Les Tou-Kioue, disent les Chinois, sont une tribu des Hioung Nou, originaire du pays qui est au nord du Kobi, nomades, éleveurs de bétail et chasseurs; leurs tentes sont de feutre; ils savent tanner le cuir et travailler la laine, dont ils font leurs vêtements; ils boutonnent leurs robes de droite à gauche, à l'inverse des Chinois qui les croisent de gauche à droite, et ne taillent pas leurs cheveux, qu'ils por-

1. *Si-Liao*, l'Ouest lointain; *Tong-Liao*, l'Est lointain. C'est la Mandchourie actuelle.

tent flottants. Ils sont bonnes gens de cheval et raides archers; ils ont des arcs de corne, des sabres et des dagues, connaissent les flèches à sifflet, s'arment de plastrons, garnissent leurs ceintures d'ornements en creux et en relief, et plantent une tête de loup en or au sommet de leurs enseignes. Rudes et brutaux, ils ne font point de cas des vieillards, n'estimant que les hommes dans la force de l'âge. Leurs anciens contrats étaient des entailles sur une planchette, qu'ils scellaient en y marquant l'empreinte d'un fer de lance. *Les caractères de leur écriture* [1] *ressemblent à ceux des barbares.* C'est de leurs planchettes entaillées qu'ils se servent quand ils font la levée des gens de guerre et des chevaux, et quand leurs rois font acquitter l'impôt, qui se compose de bétail; ils délivrent l'acquit par l'apposition d'un scel marqué au fer de lance.

Ils proclament leur roi en l'élevant par neuf fois sur un tapis de feutre, et lui font prêter serment. Leur roi les gouverne par le moyen de cinq grands officiers, et de vingt-trois autres, vingt-huit en tout, desquels les charges sont héréditaires. Comme les anciens Hioung Nou, ils n'ont ni loi écrite, ni procédure régulière, mais rendent justice arbitrairement, d'après la Coutume. Peine de mort *pour complot et rebellion*, pour homicide, pour viol d'une femme mariée; amende et obligation de mariage pour séduction d'une jeune fille; compensation pour coups et blessures; restitution des objets ou du bétail volés, au décuple en nombre ou en valeur. Les femmes de condition ne peuvent pas épouser les hommes d'un rang inférieur. A rang égal, la Coutume veut que les parents de la fille ne refusent pas leur consentement à l'homme qui la demande en mariage. Le fils d'un autre lit est obligé d'épouser la veuve de son père; le frère cadet, celle

1. La chronique chinoise se rapporte à l'année 545.

de son frère aîné; le neveu, celle de son oncle. Quoique nomade *chaque Turc est propriétaire d'une portion de terre*[1].

De leur religion, l'annaliste chinois dit peu de chose. Il raconte que la tente de leur grand roi s'ouvre à l'Orient, par respect pour le côté du ciel où le soleil se lève, que chaque année, les gens de condition vont offrir des sacrifices sur le tombeau de leurs ancêtres, et que, la deuxième décade du cinquième mois, tous font pèlerinage à la Montagne d'Or[2] où habite le Grand Roi, pour y adorer l'Esprit du Ciel; à quatre cents *li* de cette montagne en est une autre, aride et déboisée, qu'ils appellent aussi « Esprit du Ciel », en chinois *P'o-teng-i-li*, ce qui donne, très exactement, en turc, *Bout-Tangri*, qui a bien le sens traduit par les Chinois.

Les Turcs, dit encore le vieil annaliste, n'ont point de

1. Il va sans dire que l'annaliste chinois parle, ici, de gens de condition, de *Tar-Khans*, dont le nom, probablement dérivé de *Tara Khans*, signifierait « Seigneurs des labours ». On verra, par la suite, l'importance de ces détenteurs de francs-alleux dans la société turque. Je fais remarquer, dès maintenant, que c'est la portion de terre qui était franche, conférant la franchise à son propriétaire.

2. Le nom d'*Altyn-dagh*, « la Montagne d'Or », appliqué à tout l'Altaï, est un contresens. On a vu plus haut que *Altaï* était une forme régulière du turc *Al Taïga*, « Haute Forêt ». La confusion provient de l'épithète que les Turcs et les Mongols ont maintes fois donnée à la capitale ou au campement de leurs souverains: *Altyn dagh*, « la Montagne d'Or », siège royal des Turcs *Tou-Kioue* au VIIIe siècle; *Altan Ordou*, « le Quartier royal d'or » (d'où nous avons fait « *Horde d'Or* »); *Sira Ordou*, « le Quartier royal Vermeil », siège des souverains mongols de Russie aux XIIIe et XIVe siècles; *Altan khan*, « le Sire d'or », titre des souverains mongols après la chute de leur dynastie en Chine, aux XVe, XVIe et XVIIe siècles. — Au VIe siècle, les Byzantins font probablement une confusion analogue, en traduisant *Eke Dagh*, « le Mont du Seigneur » (en turc archaïque), qu'ils écrivent ἐκτάγ, par χρυσοῦν ὄρος, « la Montagne d'Or », d'où les géographes ont tiré assez longtemps un fantastique *Eclag Altaï*. D'autre part, il se peut qu'ils aient simplement noté le vieux radical turc *Ek*, *Egy*, qui signifie « haut, élevé », dans un dialecte local, où il remplaçait « *Al* », qui a le même sens. M. Édouard Blanc a l'obligeance de me signaler un *Altyn-Tagh*, bien distinct de l'Altaï, et qui borde, au sud-est, le bassin du Lob-Nor, formant frontière entre la Kachgarie et le Tibet. Cette chaine, très haute, où se trouvent des mines d'or, dont M. Édouard Blanc a vu lui-même les pépites, n'a été connue que tout récemment, à la suite des voyages de MM. Koslow, Roborowski, Bogdanowitch, Pievtzow et Groumbtchevsky.

calendrier (il entend, par là, de cycle chronologique [1]) et comptent les années d'après le nombre de fois que les plantes ont verdi (c'est-à-dire que leur nouvelle année commence au printemps). Ils mènent grand deuil de leurs morts, leur offrent des sacrifices sanglants, se tailladent le visage au tranchant de leurs couteaux pour honorer leur mémoire, brûlant le cheval et les hardes du défunt. Si l'homme meurt au printemps, ils attendent, pour l'enterrer, que les feuilles aient jauni et soient tombées; s'il meurt en hiver, ils attendent que l'herbe ait verdi, et que les arbustes soient fleuris. Sur la tombe, ils dressent des pierres, où ils écrivent des épitaphes; ils célèbrent les funérailles par des courses de chevaux, se tailladent encore le visage; aux anniversaires, ils revêtent leurs habits de fête, sacrifient des moutons et des chevaux, dont ils suspendent les têtes au-dessus de la tombe [2].

Voilà ce que les vieux annalistes chinois nous racontent de la nation des Hioung Nou qui a pris, au VI[e] siècle, le nom de Tou-Kioue ou Turcs. Les chroniqueurs et les historiens turcs et mongols, les rapsodes et les poètes anonymes qui ont composé les poèmes, les chansons et les légendes turques si bien recueillies par M. Radloff, les inscriptions en langue turque découvertes au sud de la Sibérie, dont une partie a été récemment déchiffrée, les quelques chartes turco-mongoles, encore trop rares, qu'on a trouvées dans les archives et les bibliothèques, confirment et complètent les renseignements des annalistes chinois. En nous aidant de ces documents,

1. Au commencement du VIII[e] siècle, les Turcs ont un cycle. On voit sur a stèle de Keul Tékine (733), des dates pareilles à celles qui furent adoptées, plus tard, dans le cycle mongol. « L'année du chien, le neuvième mois, l'année *Algazyn* (du porc ?), le troisième mois. » Ces dates paraissent empruntées à un cycle apporté par les missionnaires nestoriens. (Radloff, *Alttürkischen inschriften der Mongolei*, p. 70, 10.)

2. Tous ces extraits sont pris de *Documents historiques sur les Tou-Kioue*, traduits du chinois par Stanislas Julien, p. 7 et suiv.

dont les uns étaient inconnus, les autres inintelligibles, il y a encore quelques années, nous pouvons maintenant faire revivre le monde turc du VIe siècle, témoin fidèle et type caractéristique de sociétés plus anciennes ou contemporaines, modifiées ou disparues, comme les Huns, les Touraniens des Persans, les Magyarès, les anciens Mongols et les premiers Mandchous.

On reconnaît, à la description chinoise, une société ayant conscience d'elle-même, déjà organisée, et fortement commandée. Le premier caractère de ces Turcs, qui saute aux yeux, c'est leur esprit de hiérarchie et de discipline. Chez eux, l'insubordination et le complot sont punis de mort. L'homme ne vaut que par sa force et ses armes; les vieillards ne comptent pas. « Ils se font gloire, dit l'annaliste chinois, de mourir en bataille; mourir de maladie est tenu à honte chez eux. » C'est bien le fier dicton turc que le Mongol Ssanang Setzène prête au roi des Karluk : « L'homme naît dans la maison et meurt sur le pré. » Ils n'ont ni « patres » ni « seniores », comme les Romains, ni « cheikhs », comme les Arabes; l'homme auquel on doit respect, chez eux, s'appelle *Aka* [1], « l'Aîné, l'*Ancien* » dans le sens strictement militaire du mot; c'est le titre que les Osmanlis donnent aux bas officiers et aux officiers subalternes jusqu'au grade de colonel; les caporaux et les simples soldats l'exigent des civils. Le nom *Ata*, « Père », ne se donne qu'aux saints et aux religieux, qui vivent hors du monde; l'*Ata* est un père spirituel; au temporel, le Turc n'a jamais connu que son *Aka*, son ancien en grade. Leur langue forte et brève est merveilleuse sur le rang; elle sonne les commandements d'armes; pour dire de prêter attention, le Turc archaïque commande, *Tek* : « Fixe! » vraiment, « quand il est à cheval, il ne connaît

1. En turc occidental *Aga*, *Agha*.

plus son père », car jusqu'à la parenté par le sang, chez lui, s'exprime par des mots de compagnonnage militaire; comme il forme le mot *iol dach*, « compagnon de route », pour dire « camarade », le Turc a formé les mots *keungul dach*, « compagnon de cœur », et *karin dach* [1], « compagnon de ventre », pour dire frère de lait, et frère de naissance. De là un genre de relations caractéristique, la parenté volontaire, par l'*affiliation*, le *serment*, et le choix. Deux Turcs ou Mongols appartenant à des clans, et même à des nations différentes, peuvent acquérir la parenté personnelle par le serment; ils s'ouvrent une veine au bras, font couler leur sang dans une tasse, et le mêlant à du lait ou à du *kymyz*, par-devant témoins, avec un cérémonial et des formalités prescrites par la coutume, boivent chacun la moitié du mélange [2]; les voilà devenus *Anda* (le mot est turc et mongol); chacun des deux frères par le contrat et serment jouira désormais dans le clan, la tribu, et la nation de l'autre, des mêmes prérogatives que s'il était son « compagnon par le ventre », et aura envers lui les mêmes obligations, suivant que d'après le « serment de breuvage », il a été reconnu pour *Aka*, « frère aîné », ou pour cadet. On verra, dans les relations du Tchinghiz Khan Mongol et de ses successeurs, avec la puissante nation des Turcs Kéraït, un exemple frappant de la « fraternité par serment et breuvage » et de son importance.

Un trait encore plus caractéristique de l'ancien droit chez les Turcs et les Mongols, et qui éclaire d'une vive lumière leur histoire, est la coutume que, faute d'autre terme, j'appellerai « l'adoption à rebours ». La coutume turque règle les successions d'une manière toute particulière; l'héritier stable, en

1. Turc moderne occidental, *Kardache*.
2. D'où l'expression caractéristique turque, conservée même dans les dialectes occidentaux modernes : *Ant itchmek*, « boire le serment », pour dire « lier contrat, jurer ».

quelque sorte fixé au sol natal, est le plus jeune des fils; c'est lui qui est l'*Ot-dzékine*, comme disent les Mongols, le *Tékine*, comme disent les Turcs, « le gardien du foyer »; c'est à lui que revient cette portion de terre invariable dont parlent les annalistes chinois et les voyageurs occidentaux[1]. Les aînés se partagent les biens meubles, le premier de tous, le bien par excellence, le *Mal*, « le capital[2], » des troupeaux.

Le partage ne se fait pas sans ordre : « Au plus intelligent et au plus brave, dit Aboulghazi, les chevaux; au plus faible, les moutons. » Dans les familles princières, à côté du capital à quatre pieds, il y en a un plus important, qui assure la possession de tous les autres, qui rend, à la fois, puissant et heureux, car en ancien turc et en vieux mongol, le même mot « *Kout* » signifie « pouvoir » et « bonheur »; ce capital, c'est la bande des gens de guerre; le chef la lègue, suivant la Coutume, au fils de son choix, ou la partage, et il n'est pas rare qu'une fille en reçoive sa part. Les voilà tous pourvus, ou à peu près tous, car l'héritage peut être tel que l'aîné et le plus jeune nantis, il se trouve un cadet sans autre bien que son arc, son sabre, et peut-être quelque mauvais cheval. Ici, nous voyons la coutume caractéristique et originale de l'adoption à rebours; le cadet dépourvu va chercher au loin un père et une mère. Dans les légendes et dans les vieilles rapsodies, les choses se passent de deux façons; tantôt, le cadet chevauche, loin, loin, arrive à une maison, où il trouve une vieille; le vieux est aux champs; le cadet dit à la vieille : « Sois ma mère. » Quand la vieille a consenti, le vieux revient. Le cadet lui dit : « Sois mon père » et, quand il a

1. « Curia patris et matris semper accidit minori filio. » (Rubruquis, p. 235.)

2. Le mot *Mal*, qui signifie en arabe « fortune, possession », a été adapté par les Turcs, spécialement au cheptel : *Tchoban mali*, « le capital du berger », le troupeau; *Kiarvan mali*, « le capital du caravanier », les bêtes de somme. Le Turc Osmanli a le dicton : « Le berger attend du mouton la laine et le lait, le boucher, la chair et la peau. »

consenti, le cadet dit enfin : « Mes père et mère, donnez-moi un nom. » Chose caractéristique, l'aventurier turc n'a même pas de nom; *At-Siz*, « Sans-Nom », s'appellent des héros légendaires; dans l'histoire, des rois [1] et plus d'un guerrier ont gardé fièrement leur nom « sans-nom » d'*At-Siz*. Tantôt aussi, le cadet chevauche, chevauche, arrive, bien loin, à la cour d'un roi. Son cheval, qui est fée, se métamorphose en poulain étique, et lui-même prend l'aspect d'un pauvre teigneux, vêtu de guenilles. Sous cette forme misérable, cheval et cavalier triomphent dans tous les jeux guerriers, sortent vainqueurs de toutes les épreuves. Le roi impose des travaux extraordinaires au héros, océans à traverser, mers de flamme à passer, dragons à sept têtes et monstres infernaux à vaincre; finalement, le héros s'empare du royaume, détrône le roi et épouse sa fille; puis il retourne dans son pays et *rassemble son peuple qu'un ennemi avait dispersé* [2]. Il est inutile de chercher, dans ces naïves légendes, des fables religieuses, ou, comme c'était dernièrement la mode, des mythes solaires; sous une forme romanesque, c'est bien sa vie réelle que l'ancien peuple turc y raconte. Comme l'anonyme *At-Siz*, par milliers, les aventuriers turcs sont venus se proposer à l'adoption chez les rois parthes, chez les potentats perses, chez les khalifes arabes, chez les empereurs de Chine, chez les seigneurs de Sogdiane, vendant leur épée pour avoir une famille et un nom; comme le pauvre guenilleux sur son cheval étique, le grand Timour s'est sauvé de la geôle où l'avait enfermé Ali Tchoun Gharbani, et s'est mis en route pour la conquête du monde, portant sa femme en croupe sur son cheval boiteux. Comme un héros de la légende, Témoudjine s'est offert à l'adoption du grand roi des

1. Atsiz, troisième sultan de Kharezm (1127-1156).
2. Voir les nombreuses légendes recueillies par Radloff, telles que chez les Sagaï de l'Abakan, celles d'*Ai-Mökö*, d'*Altun-Taïdji* (t. II), chez les Kirghiz, celle de *Kan Chentäï*, d'*Erkäm Aïdar* (t. III), etc., etc.

Kéraït, avant de prendre le nom de Tchinghiz Khan des Mongols. Ce sont des cadets turcs anonymes qui ont fondé l'empire des Seldjoukides et celui des Osmanlis. « J'ai mené une vie de chevalier errant[1] », disait le Grand Mogol Bâber, dépossédé de son royaume héréditaire de Fergana. Spadassins et bravi dans la maison des khalifes, reîtres et condottieri en Perse, en Chine, en Asie Mineure, en Syrie, coupe-jarrets gagés chez les Mamlouks d'Égypte, voilà ce qu'ont été, en réalité, les chevaliers errants et les aventuriers turcs et mongols qui ont détruit et fondé les empires en Asie, du VIe au XVIe siècle; ces gens de guerre professionnels ne ressemblent, en rien, aux pâtres qu'on s'est figuré. De houlette, ils n'ont jamais connu d'autre que leur lance, et leurs pipeaux étaient des clairons.

La place de la femme, dans la famille turque et mongole, est beaucoup plus importante qu'on ne se l'est imaginé, quand on n'a pas tenu compte des transformations que « l'adoption à rebours » a fait subir au droit coutumier des aventuriers transplantés en Perse, en Asie Mineure ou en Chine. Le droit coutumier turc, même aujourd'hui, chez des nations islamisées, soumises officiellement au *Chériat* ou droit religieux musulman, reconnaît à la femme une personnalité civile, et lui assure des garanties. L'homme qui épouse une fille lui doit un *Kalin*, « un douaire », dont elle n'a pas l'administration, mais dont elle ou ses parents reprennent possession en cas de divorce. Les nobles dames turques et mongoles étaient dûment apanagées, et quand elles ne vivaient pas en puissance de mari, disposaient de leurs apanages. L'apanage tombe même de lance en quenouille, car chez les Mongols et Turcs Gengiskhanides, avant que le *Chériat* se soit substitué au droit d'état et au droit coutumier, ou les ait fait

1. Le texte est plus énergique : *Kazak ve Mardan*, « marron et chevaleureux ».

passer au second plan, on voit des princesses acquérir l'héritage mâle par excellence, l'*apanage d'une armée*. Jusqu'au triomphe du *Chériat*, il n'existe pas de loi salique chez les Turcs et chez les Mongols; des princesses douairières règnent et gouvernent. Même actuellement chez les Osmanlis, la *sultane Validé*, « reine mère », jouit de privilèges particuliers. Chez les Turcomans de l'Oxus, restés si fidèles au vieux droit coutumier, on a vu, récemment, la veuve du chef des Turcomans Tekké transmettre régulièrement ses pouvoirs territoriaux et politiques à la Russie, par mariage avec le colonel russe Ali-Khanoff, sans qu'aucun de ses sujets ait soulevé motif d'opposition. Parmi les gens du commun, le voyageur arabe Ibn Batoutah (XIVe siècle) s'émerveille et se scandalise de voir la liberté qu'ont les femmes turques musulmanes de Crimée, allant et venant, achetant et vendant, disposant de leurs biens au marché, pendant que leurs maris s'occupent ailleurs ou restent oisifs. Comme le remarque très bien l'annaliste chinois, la femme, chez les Turcs, est aff[illegible]e la noblesse personnelle, ne peut pas déroger : il y a, chez les Turcs, des *femmes de qualité*.

Il est curieux que chez des nations où la noblesse personnelle est aussi formellement établie, le droit d'hoirie s'arrête à la septième génération. « En coutume turque, dit Aboulghazi, passé la septième génération, l'on ne donne plus de nom particulier aux ascendants [1]. » Sept générations, trois siècles, assurent la prescription et anéantissent les titres. Il ne s'agit pas, ici, de titres généalogiques, mais de droit positif. La généalogie ne se périme pas. Encore aujourd'hui,

1. Pour compléter l'indication d'Aboulghazi, je traduis les exemples qu'il donne : « Le Turc dit : depuis sept générations, je suis forgeron. — Et puis « il dit : mes sept ancêtres étaient établis en ce pays. — Et puis il dit : « depuis sept générations, la face d'une charte souveraine n'a pas paru « devant ma vue. » Cette interprétation d'Aboulghazi est en désaccord avec les mémoires du grand Timour, qui reconnaît comme valable un traité consenti par ses ascendants, à plus de sept générations.

chez les Kirghiz de la grande, de la moyenne et de la petite Centaine, chaque clan conserve ses armoiries plus de dix fois séculaires [1]. Le clan de Kiptchak scelle ses actes d'une barre en pal, abréviation cursive de l'ancien fer de lance que les annalistes chinois du VI[e] siècle voyaient au bas des contrats tou-kioue; les clans de Kireï et de Kireïski, musulmans depuis six cents ans, apposent à leurs contrats la croix de leurs ancêtres, les Keraït chrétiens, les uns simple, les autres brisée d'un lambel. En droit turc, la tradition nationale et la tradition généalogique sont distinctes; la parenté n'est qu'affaire de sentiment, et non de droit. On reconnaît, à ce trait caractéristique de la coutume turque, l'habitude acquise par une longue pratique de la migration à main armée, du service militaire à l'étranger. Les migrations arabes se sont faites par clans et par tribus, les turques, par bandes confédérées, par individus isolés, par petits groupes ralliés autour d'un drapeau.

Les Turcs ni les Mongols n'ont jamais été des peuples religieux. « *Turkman, Za'ïf ul iman* — Turcoman, pauvre croyant », dit l'Osmanli. L'imagination religieuse, le zèle et l'enthousiasme si ardents chez les Arabes, les Iraniens, les Slaves, n'ont jamais éveillé l'apathie, échauffé la froideur des Turcs, des Mongols et des Mandchous. La religion la plus sympathique à leur quiétisme et à leur flegme est bien certainement le bouddhisme. Ils sont bouddhistes naturellement, par tournure d'esprit, par tempérament, sans effort. Le bouddhisme est le seul élément religieux dans lequel ils se meuvent avec aisance; dans l'islamisme, ils sont gauches et empruntés. La littérature religieuse musulmane, en langue turque, est assez pauvre, la controverse, à peu près

1. Je prends ces armoiries telles que les donne Levchine, *Description des hordes et des steppes des Kirghiz*, p. 379.

nulle; les ouvrages de religion écrits par de vrais Turcs, en vraie langue turque, et non par des Iraniens, les ouvrages — ce sont tous des poèmes — qui montrent du style, de l'inspiration, sont imprégnés de l'esprit bouddhiste. Musulmans par la forme, bouddhistes par la pensée, sont les poètes religieux de vrai sang turc, quand ils ont du souffle et du naturel [1]. Les autres singent gauchement les Iraniens et les Arabes, dont ils exagèrent les défauts, et dont ils ne comprennent pas l'inspiration passionnée. Assez mollement, sans enthousiasme et sans grande répugnance, les Turcs ont accepté d'autres religions que le bouddhisme; ils sont devenus mages adorateurs du feu, manichéens, chrétiens nestoriens, musulmans, un peu au hasard, n'y comprenant pas grand'chose, indifférents à la controverse qui est contraire à leur placidité mentale et à leurs habitudes mili-



taires de discipline; les religions qu'ils ont définitivement adoptées, car plus d'une fois ils n'ont pas attendu la prescription du septième ancêtre pour en changer, ces Turcs les ont pratiquées loyalement, sans altération ni discussion, comme il convient à des gens qui appellent la civilisation, « obéissance » — voir le mot *Oïgour* — et la loi d'État, *Yassak*, « consigne ». Ils les ont défendues en honnêtes soldats, préférant, pour argument, celui que saint Louis recommande aux laïques contre les Juifs, l'épée dans le ventre. Mais quand on ne les provoque pas, ils ne tiennent pas à controverser. Le Mongol Meungké (Mangou Káan) s'amuse bien à faire disputer moines bouddhistes, chrétiens et musulmans, devant lui, tenus en bride par la rigoureuse étiquette impériale, qui met une sourdine à leurs éclats de voix; mais il leur interdit de se chamailler hors de

1. Pour s'en convaincre, il suffit de lire *Bourk divané* (dans Vambery : *Tschagataische Sprachstudien*, p. 58-70), dont l'auteur se croit sincèrement musulman; sa doctrine est du pur bouddhisme.

sa présence, parce qu'ils feraient trop de bruit, et que le tapage est défendu au quartier impérial. Ces conférences pieuses finissent d'ailleurs par boire, après qu'on a bien argumenté. — « Et quand fut achevé, Nestoriens ensemble et Sarrasins chantèrent victoire, *tuiniens* (bouddhistes) se taisant, puis allèrent boire tous copieusement[1]. »

Avant l'introduction du mazdéisme (qui n'a, d'ailleurs, pas été de longue durée) chez les Turcs des marches iraniennes, du christianisme nestorien, puis de l'islamisme, chez ceux des marches occidentales de Chine et du Tian Chan Pé-lou, du christianisme, du manichéisme, enfin de l'islamisme et du bouddhisme chez ceux du Tian Chan Nan-lou, des confins militaires de Chine, et finalement chez les Mongols et les Mandchous des marches orientales, tous ces peuples ont eu des religions plus anciennes, originales, dont les rituels mandchous et les annales chinoises nous ont conservé quelques parties; les Tchérémisses à l'ouest, les Yakoutes, les Turcs de l'Altaï, les Téléoutes, les Toungouzes, au nord et à l'est, les ont gardées, malgré beaucoup de modifications, encore suffisamment intactes; leur substruction est parfaitement visible dans les légendes, les poèmes et les croyances populaires des Kirghiz, des Tatars de Sibérie, et d'autres islamisés, malgré le soin que le rigorisme musulman a mis à en détruire les traces. Bien qu'il ne soit pas possible d'établir la dogmatique, la classification et la chronologie de ces religions, on peut se faire une idée des principes généraux qui leur sont communs, et de leur physionomie au point de vue esthétique. Leur trait original et caractéristique est une très grande douceur, une tendresse familière de l'homme pour le monde qui l'entoure. C'est la religion aux champs, sans théologie, toute naïve et agreste.

1. « Hiis peractis, nestorini pariter et sarraceni cantaverunt alte, tuinis tacentibus, et postea biberunt omnes copiose » (Rubruquis, p. 359).

Comme les anciens Chinois, les anciens Turcs reconnaissent et vénèrent cinq éléments incarnés dans cinq personnes : les cinq éléments sont la Terre, le Bois, le Métal, le Feu et l'Eau; les cinq personnes sont l'empereur Jaune au Centre, l'empereur Bleu à l'Est, l'empereur Rouge au Sud, l'empereur Blanc à l'Ouest, l'empereur Noir au Nord[1]. Plus tard, ce système se réduit à deux termes : le Ciel et la Terre; sur la Terre, l'empereur des Hioung Nou, le Káan des Mongols s'appellent *Tengri Kout*, « Pouvoir du Ciel », comme l'Empereur de la Chine. Les noms des cinq éléments, combinés avec ceux de douze animaux, désignent les soixante années du Cycle en usage chez les Turcs et chez les Mongols (Souris-Terre, Taureau-Terre, Panthère-Terre, etc.; Souris-Bois, Taureau-Bois, Panthère-Bois, etc.). Les Turcs chrétiens de la haute Asie, jusque dans leurs dernières inscriptions tumulaires (la dernière connue est de 1406) ajoutent invariablement la date en vieux cycle à leur date religieuse qui se règle sur l'ère des Séleucides; les Turcs orientaux musulmans ont gardé le même système chronologique bien longtemps après l'introduction du calendrier islamique; au XVII[e] siècle, le khan de Khiva, Aboul Ghazi, dans son histoire généalogique des Turcs, donne toujours la date en vieux style (année de la souris, du cheval, du porc, etc.), avec la date d'après l'ère musulmane. Enfin, et ce fait est digne d'attention, les Karaïmènes, Turcs juifs de Lithuanie et de Crimée, n'ont adopté jusqu'à nos jours qu'une partie du calendrier judaïque, et désignent, encore maintenant, des mois qui correspondent à juillet-août, septembre-octobre, octobre-novembre (en hébreu *Eloul*, *Hesban*,

1. Les designations sont curieusement restées comme termes politiques : *Keuk Mogol*, « les Mongols *Bleus* », au temps du Tchinghiz Khan; *Kin Khaghan*, « l'Empereur d'or ou jaune », à la même époque, pour l'Empereur mandchou du Centre, c'est-à-dire de la Chine; *Ak Padichah*, « l'Empereur Blanc », pour l'Empereur de l'Ouest, actuellement le Czar.

Kislev), par leurs vieux noms païens *Tchuruk Aï*, « Lune pourrie », *Kuz Aï*, « Lune de moisson », *Soukoum Aï*, etc.

L'élément le plus vénéré, dans ces vieux cultes, était le *Métal* qui sert à forger les armes, le *Fer*. On le trouve dans toutes les légendes auxquelles les anciens Turcs rattachaient leur origine. C'est probablement le *Fer* auquel les Huns adressaient leurs prières, et donnaient pour symbole une lame que les Romains ont appelée l'*Épée de Mars*. A la frontière du pays turc, les ambassadeurs byzantins du vi[e] siècle assistent à une cérémonie religieuse dans laquelle on leur présente du fer. Les vieux noms nationaux *Timour*, « Fer », et *Timour dach*, « Compagnon du Fer », ont certainement une origine religieuse. Le nom même d'Attila, en magyar, *Atzel*, formé sur *Aczel*, « acier », paraît une traduction dialectale du turc *Timour* ou *Timour-Dach*.

A cette ancienne religion des cinq éléments, dont tant de traces sont restées jusqu'à nos jours, a succédé celle du *Tengri*, « Ciel », en dualisme avec la Terre. Que l'imagination populaire ait peuplé la Terre et le Ciel de génies, d'esprits, de démons, il n'en est pas moins vrai que c'est au Tengri, au « Ciel » que les Tchérémisses de l'Ouest, les Altaïens de l'Est, offrent encore aujourd'hui leurs sacrifices, adressent leurs prières [1].

1. LE DIT DU CONJUREUR (PRÊTRE SORCIER, CHAMANE)
[chez les Téléoutes païens de l'Altaï].

Sur ton trône, *Abiiache*, seigneur Ciel,
De terre verdure tu tires,
De l'arbre feuillée tu tires,
. . . .
Nourriture Dieu donne!
Un chef Dieu donne à la maison!
. . . .
Dieu exauce et donne,
Créateur de la création,
Ciel de l'Ordre!

(Radloff, I, texte, p. 218.)

Des religions aussi vigoureuses que l'islamisme et le bouddhisme n'ont pu arriver à détruire entièrement chez les Turcs et chez les Mongols les traces du vieux culte dua-

LE DIT DU BAKSA

[Invocation chez les Kirghiz musulmans].

Le premier, Dieu (*Koudaï* dans le texte, et non Allah), sois présent!

. . . .

Deuxièmement je prie Mohammed

. . . .

Le troisième est le Ciel (*Tègrim*, pour *Tengri*, dans le texte)

. . . .

Les saints à la Mekke,
Les saints à Médine,
Le khan *Tchinghiz* (Gengiskhan) le Saint,
Sur le Mont Rouge, en haut,
La vierge sainte,
Sur le mont des taureaux, en haut,
Le taureau saint,
Sur le mont des béliers, en haut,
Tête d'Élan, le saint...

(Radloff, III, texte, p. 46-47.)

PRIÈRES DES TCHÉRÉMISSES (officiellement chrétiens).

Grand Dieu, souverain de l'eau,
Créateur de l'eau,
Mère de l'eau,

. . . .

Grand Dieu, souverain du feu,
Créateur du feu,
Mère du feu,

. . . .

Grand Dieu, souverain de la terre,
Grand créateur de la terre,
Mère de la terre,

. . . .

Grand Dieu de l'accroissement du bétail,

. . . .

Grand Dieu, multiplicateur des abeilles,

. . . .

Grand Dieu, seigneur du brouillard,
Aïeul et aïeule du givre...

Nous implorons de toi l'abondance des abeilles. Rends fortes les ailes des abeilles. Quand elles vont volant par la rosée du matin, fais qu'elles rencontrent des fruits excellents..... Quand nous sortirons dans la plaine, là tu as des coqs de bruyère, là tu as des gelinottes... fais-nous les rencontrer..... Aide-nous à vivre en gazouillant comme l'hirondelle...

(*Cérémonies religieuses des Tchérémisses*, par Gabriel Iakovliev, traduction Dozon, p. 12 et 16-17.)

liste. Encore aujourd'hui le pointilleux musulman Osmanli dit couramment, et écrit « Tangri » au lieu d'*Allah*, *Tangri Verdi*, « Dieu donné », au lieu d'*Allah Verdi*. Sous le formalisme, chez les Turcs, la vieille apathie religieuse est demeurée avec toute sa force d'inertie. Seul, le bouddhisme fait naître des sensations dans ces âmes placides, fermées aux grands élans de passion, et rebelles à la controverse. L'Islamisme est une règle qu'on respecte et qu'on défend, mais qu'on ne se permettrait pas de discuter. Les Turcs ont toujours été trop inaccessibles au sentiment religieux pour jamais devenir hérétiques; ils sont les derniers des hommes capables de comprendre : « *Oportet hæreseos esse.* » Ils ne demandent pas mieux que de croire, mais ils ne tiennent pas du tout à comprendre.

Les Turcs ont conservé, dans leurs légendes, le souvenir de leurs origines ethniques; il est plus facile chez eux que chez d'autres peuples, de faire coïncider l'ethnographie légendaire avec la réalité historique.

La filiation des Turcs, du VIe au VIIIe siècle, est mieux connue, aujourd'hui, que celle des Germains du Ier au VIe siècle. Nous possédons des *monuments écrits*, en langues turques, antérieurs aux monuments écrits les plus anciens des langues teutoniques; des noms qui figurent dans ces monuments reparaissent, comme éponymes, dans les généalogies, en partie fabuleuses, composées par les Turcs et les Mongols au XIIIe siècle.

Le plus important de ces monuments est une stèle portant une inscription en ancien turc, et une autre en caractères chinois, datée d'une date chinoise qui correspond au 18 janvier 733 de notre ère. Cette stèle fait partie d'un groupe de monuments découverts en 1889, dans la Mongolie du nord-ouest, entre le lac de Kocho-Tsaïdam, et le haut Orkhon,

par M. Yadrintzew; M. Thomsen a trouvé la méthode de déchiffrement de cette écriture paléo-turque et l'a exposée devant l'Académie de Copenhague, le 15 décembre 1893. M. Radloff a publié le texte et la traduction en 1894. La stèle a été érigée par un prince turc nommé, par les Chinois, Mekilien Khan, à la mémoire de son frère Kul Khan, ou Keul Khan, mort en 731, fils de Koutlouk; l'inscription est suivie d'une autre, plus courte, concernant le Mekilien des Chinois, que les Turcs appellent le Bilgué Khan, consacrée par son fils, Iolloug Tékine.

L'Inscription du Bilgué khan et celle de son frère Keul Tékine donnent l'idée de la société turque au VIIe et au VIIIe siècle, de l'État qu'elle avait formé, entre l'Altaï, la grande Muraille, les monts Khingan, sur les confins de la Chine, et celle de son gouvernement. Le peuple turc y apparaît comme une communauté d'individus et de clans, dont le nombre n'est pas limité par un parentage ethnique; c'est une communauté ouverte; les hommes et les clans qui la composent sont groupés autour d'un chef appelé « Kagan »[1], et sont plus ou moins nombreux, suivant la bonne ou la mauvaise administration de ce chef. Le Kagan ne mentionne même pas le nom de son père[2], il le désigne simplement par son titre ou surnom de *Èl tèrès*[3], « qui vivifie le peuple »; et sa mère par celui d'*Èl bilguè*, « qui connaît le peuple »; il ne donne ni sa généalogie, ni celle de la nation ou tribu des

1. *Kagan* et, avec l'aspiration, *Khaghan*, puis, par élision, *Kaan*, *Khaan* et *Khan*. L'inscription chinoise qui correspond à la turque orthographie « *Kho-khan* ».

2. L'inscription chinoise le nomme; il s'appelle *Koutlouk*, « Fortuné ».

3. « Les princes oïgours... recevaient à leur élévation le titre de *Il-Illèrer* (*Èl-térer*) chez les *Dix Oïgour*, et celui de *Koul-Irkine* (*Koul-Erguine*) chez les *Neuf Oïgour*. Ce ne fut que bien des années plus tard que ces sultans furent connus sous le nom d'*Idi-Kout*..... *Idi-Kout* signifie : qui a donné la vie à tout le peuple. » (Aboulghazi, p. 40.) — On voit que la tradition du XIIIe siècle, que reproduit Aboulghazi, donne à l'*Idikout* oïgour le titre de l'*El tèrès*, qui « vivifie le Peuple », tou-kioue.

Turcs, qui représente pourtant l'élément ethnique, puisqu'il appelle les « Neuf Ogouz » des « Turcs Ogoüz » [1]; il parle, dans les mêmes termes, de tous les peuples soumis au Kagan, et n'établit entre eux aucune distinction ni différence d'origine ou de filiation, qu'ils soient Tardouch, Tèlès (qui paraissent être des Turcs naturels), ou Ogouz, Kourikan, Tatar, Khitaï, Tatabi et Karluk, tantôt hostiles, tantôt soumis et incorporés à la nation. Cette nation elle-même ne se donne d'autre origine que le groupement autour du chef; « sept cents hommes étant devenus, ils firent un peuple, ils firent un Kagan », dit le Bilguè Khan, quand il raconte comment son père Koutlouk l'Èl-Tèrès, « celui qui vivifie le peuple », a rendu la vie à la nation turque.

La religion ne figure pas plus, dans ce mémorial des Turcs, que n'y parlent la loi et la voix du sang, de la parenté généalogique. Trois ou quatre fois, on nomme, sans l'invoquer autrement, l'*Euzè Tengri*, « le ciel qui est en haut », ensemble avec la terre qui est en bas : « Begs et commun des Turcs Ogouz, oyez! Toi que le ciel qui est en haut ne foule pas, toi dont la terre qui est en bas ne médit pas, communauté turque! » Dans une seule occasion, la Divinité représente un pouvoir défini. agissant, et alors, elle se manifeste comme le symbole du sol natal, comme la volonté des éléments dont il est formé [2]. « En haut, le Ciel des Turcs, en turc on le nomme Terre-Eau, ainsi parla : Que la communauté turque ne soit pas néant; la communauté turque est vivace. Mon père l'Èl tèrès Kagan, ma mère l'Èl bilguè Katoun, il les prit, au sommet du Ciel il les éleva. Mon père le kagan, avec vingt-sept héros, sortit (partit en campagne)... S'étant assemblés, étant devenus soixante-dix héros, parce que le

1. Voir plus haut, p. 42.
2. Voir le culte des éléments, plus haut, p. 69. C'est par la terre et l'eau qu'Arpad prend possession du nouveau pays des Magyars.

Ciel lui donnait de la force, mon père le kagan pareil au loup, ses ennemis pareils aux moutons, vers devant, vers derrière (vers l'est et vers l'ouest) il mena l'armée, gens il réunit. » Lorsque l'Èl tèrès a triomphé de ses ennemis, « la communauté ayant oublié la Loi des Turcs, il dirigea la communauté vers la Loi de mon Ancêtre, la rendit guerrière ». Ainsi, la première institution des Turcs, la base même de leur société et de leur loi, c'est la guerre.

Bien que l'association politique et la discipline militaire soient la principale raison d'être et la règle première d'une société turque réunie en nation, la division ethnique par tribus subsiste, mais subordonnée à la répartition administrative, ou si étroitement liée avec elle qu'elles se confondent. Des tribus ou nations qui ne font point partie de la confédération militaire ne sont même pas désignées sous leurs noms soi-disant ethniques; l'inscription du Bilguè Khan nomme tantôt les Oïgour, et tantôt le pays des « Cinq Villes » qu'ils occupent. Le chef de tribu n'est pas un patriarche, un représentant héréditaire, mis à la tête des siens par sa naissance, filiation et parenté, mais un commandant élu, ou nommé par le Kagan, un fonctionnaire. Lorsque la nation turque se désorganise « parce que les begs et gens du commun sont injustes [1] », et qu'elle se soumet à l'Illustre Empereur, le peuple se plaint. « Des Turcs, les gens du commun [2] disaient : J'étais une nation (ordonnée) par peuples. Mes peuples, ma vertu où sont-ils? Pour qui gagnerons-nous des peuples? J'étais sous le soin, j'étais une communauté avec un Kagan; mon Kagan, où est-il? A quel Kagan donnerai-je mon intelligence et ma force? » Alors, quand le ciel « Terre-Eau » n'a pas voulu laisser périr la nation « vivace », après que Koutlouk « l'Èl tèrès » Kagan lui a rendu l'imdépendance, « il rétablit

1. C'est-à-dire indisciplinés, dans l'idée turque.
2. Littéralement « la lignée noire ».

les peuples des Tèlès et des Tardouch, et leur donna là-bas un *Iabgoug Chad*[1]... Il fit soixante et quatorze expéditions, livra vingt batailles; par la faveur du ciel, les peuples il ordonna par peuples, le kaganat il en fit un kaganat, l'ennemi à raison il mit, la hautesse il contraignit, les chefs il soumit... Lorsque mon oncle le kagan vint au pouvoir, la communauté des Turcs suivant la coutume il mena. Les pauvres il fit riches; le peu, il fit nombreux. Lorsque mon oncle le kagan parvint au pouvoir, j'étais moi-même *Chad* sur le peuple des Tardouch. Avec mon oncle le kagan, ensemble, nous avons fait expédition vers devant (vers l'est) jusqu'à la plaine *Chand oung* (Chan Si ou Alachan?) du Fleuve-Vert; nous avons fait expédition vers derrière (vers l'ouest) jusqu'à la Porte de Fer (entre Samarkande et Balkh), nous avons fait expédition jusqu'à Keukmen, le pays des Cha-Kirghiz. »

Puis viennent les mauvais jours; la guerre ne donne plus; le pillage ne rend plus; le kagan ne peut plus nourrir son peuple, « rendre les pauvres riches, et du peu faire nombre », c'est-à-dire payer et recruter ses bandes. Voilà les Turcs encore une fois obligés de se mettre à la solde de « l'Illustre Nation », de se vendre à l'Empereur de Chine; le Khagan et ses peuples faméliques se font encore une fois mercenaires chinois. L'inscription donne l'idée très nette des rapports que les Turcs entretenaient avec la Chine, quand ils ne la pillaient pas, ou quand, le Grand Empire étant partagé, ils ne bataillaient pas à la solde d'un royaume chinois contre l'autre, dangereux soudards, guettant la succession du maître qui les payait : « Dans l'aimée forêt des Monts, de choses précieuses, il n'y en a pas. Où le peuple est en

1. Le « *chad* » paraît être le fonctionnaire ou prince des nations turques extérieures. Le titre, conservé en osmanli, « *Chadi* », signifie maintenant « huissier-audiencier ».

main, ce pays, c'est l'aimée forêt des Monts. En ce pays, j'ai pris force; avec l'Illustre Nation je me suis allié. Or, argent, drogues, soie, grains, assez en donne l'Illustre Nation; en autorité, douce, en tribut, modeste, elle l'est; en autorité, douce, en tribut, modeste, elle se fait connaître; au loin, les peuples s'en rapprochent. Vivant en masse compacte, chez elle, prudence et savoir sont si répandus! Un vertueux et savant homme, un vertueux et vaillant homme, l'attaquer, on ne peut. » Le Chinois est savant, le Turc vaillant; aussi longtemps que le Chinois donnera de l'or, de l'argent, des étoffes, des grains à ce pauvre Turc dont « la terre aimée » ne produit « rien de précieux », s'il ne demande qu'un tribut « modeste », s'il n'exerce son autorité qu'avec « douceur », ensemble ils seront alliés, inattaquables, invincibles; mais il faut que le Chinois paye d'abord le kagan, qui lui concède, pour la forme, un modeste tribut; car à l'inverse des rois « mangeurs de peuples », le kagan turc nourrit les siens : « Le peuple qui mourait, vivant je l'ai rendu; le peuple nu, je l'ai vêtu, le peuple pauvre, je l'ai fait riche. »

Puisqu'en haut, « dans le ciel bleu », le Tengri n'institue le kagan, « sur la terre bise », que pour donner la vie à la « communauté » turque, au « victorieux peuple turc[1] », le kagan, suprême magistrature militaire, gardien de la loi guerrière, incarnation de la discipline, doit des comptes à ce peuple « victorieux »; la grandeur de la nation lui est confiée à bon droit, parce qu'il est le kagan « savant », l'*Èl tèrès*, « qui vivifie le peuple »; tout d'abord, il lui parle de gloire : « Le Ciel qui donne les peuples, le Ciel, pour que du peuple turc le nom et la renommée ne soient pas effacés, il m'a moi-même, ce Ciel, promu kagan. Au-dessus du peuple pourvu de biens je ne me suis pas promu; celui qui n'a pas de nour-

1. *Outtatchisi Turk Boudoun*. Inscriptions, p. 55-19.

riture au dedans, pas de vêtement au dehors, le pauvre et dénué peuple, au-dessus de celui-là je me suis promu. Moi et mon frère Keul Tékine, deux *Chad* ensemble, moi et mon frère Keul Tékine ensemble, nous nous sommes entretenus : que par notre père et notre oncle le nom et renommée acquis à la nation turque ne soient pas effacés. Pour la nation turque, la nuit je n'ai pas dormi, le jour je ne me suis pas reposé... le peuple nu, je lui ai donné des vêtements, le peuple pauvre, je l'ai fait riche, le peu, je l'ai fait nombreux; les peuples vertueux, la dignité de kagan, je les ai magnifiés.... Le Ciel venant en aide, comme j'ai beaucoup acquis, le peuple turc aussi a beaucoup acquis. »

Ce n'est pas uniquement pour nourrir et vêtir les pauvres entre ses sujets que le roi turc ne dort pas la nuit, ne se repose pas le jour; c'est pour la *renommée* des Turcs, c'est pour la gloire nationale, qu'il travaille et qu'il combat nuit et jour. Le pharaon égyptien, le roi perse ou assyrien massacrent la foule des peuples pour célébrer leur propre gloire et pour faire éclater la puissance de leurs dieux; le kagan turc ne pense qu'au bon renom de sa nation. A la différence de Roland, qui parle de « douce France », le héros turc ne vante point la beauté de son pays; il raconte que sa « chère forêt des montagnes ne produit rien qui vaille », mais il l'aime de toutes ses forces, et la veut glorieuse. On voit poindre, ici, un sentiment particulier de l'honneur national, un genre de patriotisme étroit, et par un certain côté, très moderne, celui de la réputation militaire recherchée pour elle-même, sans autre but et sans autre satisfaction que de s'affirmer. Le Turc nomade n'a pas de cité à sauver et à illustrer; indifférent aux religions, il n'a pas de dieux à glorifier; le *Gesta Dei per Francos* n'a pas de sens pour lui; il tue et se fait tuer pour raccoler des peuples, et pour que sa nation garde la renommée de bons soldats. Autant le sentiment de *clan* est faible chez

lui, les tribus étant sans cesse brisées et refondues, autant celui de confédération, de *nation* est puissant, fortifié chaque jour par la discipline militaire, et par la tradition des victoires remportées en commun. D'où le culte du drapeau, la glorification du nom *turc*, puis *mongol*, le chauvinisme. Une tribu turque ne pouvait maintenir une organisation politique et un groupement serré que par la guerre; sans les bénéfices du pillage ou des subsides, elle était obligée de se dissoudre et de se disperser par clans, dont les fractions se groupaient de nouveau, reformaient une nation autour d'un plus fort, et le nom même de ces associations, que la guerre faisait et défaisait incessamment, disparaissait avec elles.

D'empires comme ceux des Huns, des Turcs, associations militaires sans lien ethnique, on ne peut pas dire qu'ils se dissolvent; ils se débandent. Au rebours des autres, chez les Turcs, c'est le roi qui nourrit son peuple, qui l'habille, qui le paye. L'impôt, c'est la masse générale. Quand le kagan ne peut plus solder ses sujets, il les licencie, et ses peuples vont chercher pitance sous une autre bannière. Ces peuples turcs sont des régiments. Leurs grandes nations portent le nom de leur colonel. On dit les Osmanli, les Euzbeg, les Djagataï, comme on disait chez nous les Berchiny, les Ransonnet.

Dans l'inscription de Keul Tékine, les épitaphes sont des bulletins militaires; les souverains sont des capitaines qui rendent compte de leurs campagnes; ils énumèrent leurs états de service, les grades par lesquels ils ont passé : « Dans ma vingt-quatrième année, je devins *Chad* sur le peuple des Tardouch; avec mon oncle le Kagan, ensemble, vers devant, jusqu'à la plaine de Chandoung sur le Fleuve-Vert, nous avons fait campagne; derrière, jusqu'à la Porte de Fer... En tout, nous avons fait trente-cinq campagnes, livré vingt-trois batailles. » Les chevaux tombés au champ d'honneur figurent dans le

panégyrique des braves[1]. « A trente et un ans de son âge (mon frère et moi) contre Sèngoun nous combattîmes; il (mon frère) montait son cheval gris pommelé Tadouk Satchourang. Ce cheval mourut là; ensuite il monta son cheval gris pommelé Ychbara-iamtar, et chargea; ce cheval mourut là; troisièmement, il monta le cheval bai brun de Ieguinsit Beg, et chargea; ce cheval mourut là... La manière dont il charge, begs turcs, vous la connaissez bien. » Les services à l'étranger ne sont pas oubliés, car ils rapportent à la nation gloire et profit : « Aux Chinois, nous avons amené de la cavalerie... l'infanterie s'est toute rendue à merci... Pour mes Turcs, pour ma nation, j'ai gagné tant de bien. »

Dans cette société de gens d'armes, il importe avant tout de maintenir la discipline et d'établir la hiérarchie. Pour le kagan, les rebelles sont surtout coupables de désertion, d'insubordination; on a vu que dans les lois des anciens Hioung Nou, c'étaient les pires des crimes, une espèce de sacrilège; le Turc du VIIe et du VIIIe siècle appelle la rebellion une hérésie : « le Kagan des Turkèch était de notre nation turque; à cause de son ignorance envers nous, à cause de son erreur, il a péri, tous ses begs, ses mandarins[2] ont péri, le peuple autour de lui a expié.... Il y avait Bars Beg; à celui-là, nous avions donné le titre de kagan; nos sept peuples des Kountchaïoug nous lui avions donnés; lui-même a commis erreur; ce kagan a péri; la nation, servante et esclave elle est devenue. »

L'hérésie de l'indiscipline et de la désertion domptée, il faut aussi pourvoir à l'organisation, à l'administration des

1. Dans l'histoire légendaire de Gengiskhan écrite par Sanang-Stzène, les chevaux sont toujours nommés. Les formules du récit sont d'ailleurs identiquement les mêmes que celles de la stèle de Keul Tékine. Les unes et les autres paraissent faites d'après une espèce de canon hiératique.

2. Le mot turc *bouïrouk* signifie : celui qui donne des ordres; c'est bien le sens du mot forgé par les Occidentaux pour désigner les fonctionnaires chinois, *mandarins*.

peuples, afin que « la terre et l'eau » ne soient pas sans gouvernement. La stèle de Keul Tékine désigne, par leurs titres, plusieurs des vingt-huit fonctionnaires, grands et petits, dont parlent les annales chinoises qui expliquent le gouvernement des anciens Hioung Nou et des Turcs primitifs[1]. Un kagan lui-même n'est qu'un fonctionnaire comme les autres, qui a eu de l'avancement : « Moi, vingt-neuf ans, j'ai rempli la fonction de kagan. » Sous le kagan suprême, il y a d'autres kagans, puis des *chad*; la stèle nomme des *iabgoug-chad*, des seigneurs *chadpout*, des *idikout*, des *tékine*, des *bouïrouk*; on retrouvera fréquemment ces trois dernières dignités, comme titres souverains de princes régnants, dans le cours de cette histoire. On y mentionne des *tarkhan*, titre qu'on donna plus tard aux gens de qualité, possesseurs de francs-alleux. Deux charges de la couronne sont indiquées, celles de *tamgatchi*, « garde des sceaux », et celle de *subachi*, « capitaine des expéditions » [2]. Toutes ces charges sont civiles ou militaires; nulle part, il n'est question d'une fonction sacerdotale, ni d'une cérémonie religieuse quelconque, ni d'une caste. Le peuple est partagé en deux classes : begs, « gens de qualité, barons », comme nous aurions dit au moyen âge, et *Boudoun*, « collectivité, communauté, gens du commun »; ce dernier nom implique bien la totalité de la nation, et c'est par les mots de « peuple » et de « nation » que j'ai été fréquemment obligé de le traduire. Au commencement du XVIe siècle, dans son turc djagataï, le Grand Mogol Bâber, quand il harangue son armée, observe toujours la distinction entre personnes de qualité et gens du commun, « begs et gens d'armes [3]... [plutôt]

1. Voir plus haut, p. 57.

2. Ne pas confondre avec *sou-bachi*, « capitaine de l'eau ». Dans le dialecte de la stèle « eau » se dit *sub* et non *sou*. Subachi se décompose en *su*, radical de *sülemek*, « faire expédition », et *bachi*, de *bach*, « tête ».

3. Littéralement « garçons, jeunes gens », *iiguile*, ou, comme écrivent les Russes, d'après la prononciation kirghize, *Djiguite*. Les Russes nomment *Djiguites* les cavaliers indigènes à leur service dans l'Asie centrale.

qu'avec mauvais renom de vivre, mieux vaut avec bon renom mourir », dit-il à ses douze mille braves, au moment de les conduire à la charge contre les deux cent mille guerriers de Rana-Sanka. Dans cette société militaire, il y a une hiérarchie, mais non une noblesse de caste. De même que le roi est plus administrateur que justicier, de même que les lois sont plutôt des règlements qu'un code moral, de même les grands sont plutôt des employés supérieurs que des nobles. Même quand ils ont subi d'autres influences que la chinoise, les descendants des Hioung Nou sont restés chinoisés dans leur superstition pour le mandarinat. Parmi les peuples, les uns ont cherché un idéal aristocratique, d'autres, démocratique; les Turcs ont eu pour idéal le gouvernement bureaucratique. Dès qu'ils descendaient de cheval, c'étaient des barbares bureaucrates et paperassiers. Ces hommes d'ordre et de règlement ont tout sacrifié à leur idéal de hiérarchie, tout, jusqu'à leur liberté; pour gagner des grades et des distinctions, ils ont vendu leur corps, se sont faits esclaves. Le grand Ibn Khaldoun, avec son intuition ordinaire, a parfaitement discerné l'esclavage volontaire des Turcs :

« D'autres hommes ont pu consentir à entrer dans un état de servitude, mais cela a été avec l'espoir d'atteindre aux honneurs, aux richesses et à la puissance. Tels furent les Turcs au service des khalifes Abbacides et Fatimides de l'Orient; tels furent aussi les Galices et les Français qui prirent du service sous les gouvernements musulmans de l'Espagne. Voyant que les souverains de ces pays leur témoignaient habituellement une préférence marquée, ils ne dédaignèrent pas de s'en faire les serviteurs et les esclaves, et cela dans l'espoir d'arriver à la puissance et aux honneurs par la faveur du gouvernement [1]. »

1. Ibn Khaldoun, Prolégomènes, p. 309.

La généalogie légendaire des Turcs, remaniée après l'introduction de l'islamisme, remonte, suivant la coutume musulmane, à Noé. Cette première partie de la légende, recousue par les musulmans, et relativement moderne, a son importance, parce qu'elle montre le parentage que les Turcs ont voulu se donner à eux-mêmes avec d'autres nations, au moyen âge.

Japhet, à la sortie de l'arche, va s'établir sur les bords de l'*Itil* (Volga) et du *Iaïk* (Oural). Il a huit fils qui sont Turk, Khazar, Sakhlab [1], Rouss [2], Ming [3], Tchine, Kimari et Tarikh ; c'est l'aîné, Turk, que Noé fait reconnaître aux sept autres pour leur chef et supérieur. En ne tenant pas compte des deux derniers noms, Kimari et Tarikh (Gomer et Taré), que les musulmans ont mis sur la liste par souvenir biblique, on s'aperçoit que les Turcs revendiquent comme membres de la famille où ils ont la suprématie, les Khazares, qui étaient des Huns, les Slaves, les Russes, les Mangoutes et les Chinois. Encore, Kimari (Gomer) désignant, dans la Bible, les peuples du Caucase, convient-il de faire entrer dans la famille les Alains et les autres nations du Terek et du Kouban. La famille légendaire des Turcs se compose exactement des peuples soumis à la confédération de nos Huns à l'Occident, des Hioung Nou chinois à l'Orient. Les Mongols ont fait entrer, de gré ou de force, les mêmes éléments dans leur confédération au XIIIe siècle.

A cette ethnographie dont la base est historique et religieuse, succède une généalogie en partie mythique et en partie légendaire. Alindjé Khan, descendant de Turk à la quatrième génération, a pour fils des jumeaux dont l'aîné est *Tatar* Khan, et le cadet *Mogol* (Mongol) Khan ; ce dernier laisse

1. Slave.
2. Russe.
3. Mangoute, tribu puissante qui a fait partie de la Confédération mongole.

quatre fils qui sont Kara Khan, Ouz Khan, Gouz Khan et Gour Khan. On reconnaît dans les trois derniers les éponymes des *Ouzes* ou Ghouzes, les Ogouz, avec lesquels les Byzantins et les Arabes nous ont rendus familiers, et le titre de Gour Khan, que les souverains khitaï, conquérants de la Chine, adoptèrent, quand après avoir été chassés par les Mandchous, ils s'établirent en pays oïgour et fondèrent un nouvel empire. Kara Khan a eu un fils, un enfant miraculeux, *Ogouz Khan*, « le Khan Taureau », l'emblème des Turcs, l'éponyme des *Ogouz* et du grand fleuve *Oxus* [1]. C'est Ogouz Khan qui donne leurs noms aux cinq nations turques (Oïgour, Kankli, Kiptchak, Kalatch et Karluk); il conquiert le monde entier, règne cent seize ans, et partage entre ses fils, avant de mourir, l'arc d'or et les trois flèches, emblèmes de la puissance.

Avec les fils d'Ogouz Khan, nous entrons en pleine mythologie. Ils s'appellent *Gun Khan* (le khan soleil), *Aï Khan* (le khan lune), *Yoldouz Khan* (le khan étoile), *Keuk Khan* (le khan bleu, c'est-à-dire le ciel), *Tag Khan* (le khan montagne, c'est-à-dire terre) et *Tenguiz Khan* (le khan mer). Le fils de ce roi océan ou mer s'appelle *Il Khan* — Roi des peuples [2], — et commande aux Mongols. Ici nous sortons encore de la mythologie pour rentrer dans la tradition légendaire et historique.

Il Khan, « le Roi des peuples », qui commande aux Mongols, fait la guerre à *Souïounitch Kan* (le roi Heureuse-Nouvelle) [3], qui commande aux Tatares; celui-ci s'allie aux Kirghiz, c'est-à-dire aux tribus marrones turques; le Roi des

1. Le *Cheïbani Nameh* (XVIe s.) donne encore à l'Amou Darya son vieux nom d'*Oxus*, « Euguz ». — Vambéry, *Die Scheïbaniade*, note 31.

2. *Il Khan* est l'interprétation du XIIIe siècle; le nom primitif, comme on l'a vu plus haut, doit être *Ili* ou *Ele Khan*, « Illustre Roi ».

3. C'est le même sens que *Khoch Nouvaz*, nom persan du Roi de Touran, qui combat le Roi d'Iran, dans le cycle épique des Sassanides.

peuples est vaincu dans une grande bataille, et les Mongols sont exterminés, à l'exception du plus jeune fils d'Il Khan, qui s'appelle Kian [1], de Nokouz, fils du frère cadet d'Il Khan, et de deux filles. Kian, Nokouz, et leurs deux compagnes s'enfuient, traversent des montagnes prodigieuses; au fond des montagnes est un beau pays plein de rivières, de sources, de prairies, d'arbres fruitiers et de gibier. Leurs descendants se multiplient dans ce pays ignoré; au bout de quatre cents ans, ils veulent en sortir, mais ne trouvent pas de chemin. Alors, un *forgeron* découvre une *montagne de fer* [2] à laquelle ils mettent le feu; le fer se fond, et se creuse en sentier, par lequel les descendants de Kian et de Nokouz sortent du pays mystérieux où ils ont vécu pendant sept générations. Ce pays s'appelait *Erkené Koun* [3]. « Depuis cette époque, dit Aboulghazi, les Mongols ont l'habitude de fêter cet anniversaire. Le khan prend avec des tenailles un morceau de *fer* rougi au feu, et le place sur une enclume où il le bat à coups de marteau, ce que font après lui tous les Seigneurs. » Il ne faut pas oublier que le métal, Fer, est un des cinq éléments sacrés. Lorsqu'en 568, Zémarque, ambassadeur de l'empereur Justin, arrive à la frontière turque, les gardes-frontière lui présentent du fer, allument de l'encens, et le font passer au travers du feu. Le nom magyar d'Attila, « *Atzel* », comme on l'a vu plus haut, signifie « acier » et c'était la légende courante au temps de Joinville que le grand empereur des Tartares, le Tchinghiz khan des Mongols, avait été forgeron.

Le roi qui régnait sur les Mongols, lorsqu'ils sortirent de l'Erkené Koun, s'appelait *Burté Tchéné* « le Loup gris ». De

1. Au pluriel mongol, *Kiat*; le mot signifie « avalanche, torrent »; c'est le patronymique de la famille de Gengiskhan.
2. Voir, plus haut, la légende de la Forge de Gengiskhan, p. 2.
3. On dirait, en magyar, *öreg Hon*, « l'ancienne patrie ». En turc, *Koun* signifie séjour.

lui descend la Vierge *Alangoà*, « la Biche de lumière », qui conçoit sans père un enfant miraculeux, lequel est, à la dixième génération, l'ancêtre du Tchinghiz Khan. Les Mongols, frères des Turcs, sont donc les descendants du Loup gris, et leur famille impériale tire origine de la Vierge « Biche de lumière » qui a conçu un fils sans péché. Voilà la légende turque donnée par les Turcs et les Mongols à partir du XIII[e] siècle, les uns, comme musulmans, remontant jusqu'à Japhet, les autres, comme bouddhistes, intercalant dans la série une Vierge auréolée, pareille à la mère du Bouddha *Sakya Mouni*.

Voici maintenant la légende turque pure, telle que la connaissaient les Chinois au VI[e] siècle, avant l'islamisme, le bouddhisme, et l'empire mongol. Les ancêtres des Turcs étaient des tribus rompues appartenant à des clans divers. Leur nom de famille (éponyme) était A-sse-na, qui donne exactement, en orthographe chinoise, le mot mongol et turc archaïque *Tchéné* ou *Tsénė*, « loup ». L'empereur (chinois) Thaï-Wou, de la dynastie des Oueï postérieurs, ayant détruit la tribu des Tsin-ki-chi (qui faisait partie de la Confédération des Hioung Nou), cinq cents familles des *A-sse-na*, « loups, » s'enfuirent, et demeurèrent de génération en génération sur les monts *Kin-Chan* (montagnes d'Or, en turc, *Altyn-tagh*), où ils travaillèrent à la fabrication d'instruments en *fer* [1]. Suivant certains auteurs, leurs ancêtres avaient fondé un royaume sur les bords de la mer Occidentale (Caspienne). Un roi voisin les extermina tous, à l'exception d'un jeune homme qu'on jeta dans un marais, après lui avoir coupé les pieds et les mains. Une *louve* lui apportait à manger; un jour, elle l'emmena vers l'orient de la mer Occidentale, sur une haute montagne, dans une

1. On retrouve encore ici la légende du *Fer*; on a vu plus haut, p. 2, celle de la *Forge* de Gengiskhan.

caverne, où il y avait une plaine couverte de pâturages : c'était au nord-ouest du pays des *Hauts Chariots*. La *louve* mit au monde dix fils, dont l'un s'appelait A-sse-na, « le loup ». Il devint roi des Turcs. Un homme nommé A-Hien-Che se mit à la tête de sa horde, et la fit sortir de la caverne.

On voit que la légende turco-chinoise concorde absolument avec la légende turco-mongole. Les Turcs (y compris ceux qui firent plus tard partie de la Confédération mongole) ont pour origine des clans rompus, échappés à un grand désastre qu'a subi la puissante nation des Hioung Nou, puis réfugiés dans les vallées de l'Altaï, au nord du Tian Chan des Chinois, du Tengri Dagh des Turcs, de l'Ek-dagh des Byzantins : *Tian*, *Tengri*, *Ek*, en chinois, en turc, en magyar et en turc archaïque, signifient également « Ciel »; ce sont nos « Montagnes Célestes ». L'*Erkené Koun* est dans le *Tian Chan Pé-lou* « la route du Nord », des Chinois. Les Turcs en sont sortis sous le règne d'un héros éponyme d'une tribu, qui s'appelait le *Loup gris*, et sous la conduite d'un homme qui était « le Forgeron » ou le chef du fer. Cet exode eut lieu vers la fin du ve siècle. Moins de cent ans après, nous voyons la nation des Turcs, devenue très puissante, en correspondance régulière avec l'empereur de Chine, et avec l'empereur romain, auquel le roi des Turcs fait tenir une lettre écrite en caractères scythiques, « γράμμα τὸ Σκυθικὸν ». Ceci se passe en 568. La stèle de Keul Tékine est datée 733. A cette époque, la plus ancienne écriture turque connue, γράμμα σκυθικὸν, était donc âgée d'au moins cent soixante ans.

Voici, maintenant, les faits réels. Au nord de la Chine, depuis un temps immémorial, vivaient des peuples nomades, que les Chinois désignaient par un nom collectif, « Hioung Nou », qui signifie dans leur langue « esclaves rebelles [1] ».

1. Comme ils appellent, aujourd'hui, les Tangoutes *Si Fan*, « Occidentaux barbares », comme ils appellent les Européens *Fan Kouei*, « Barbares roux ».

Ces peuplades avaient formé une puissante confédération dont le souverain portait le nom (orthographié à la chinoise) de *Tchen Yu* ou *Tan-Jou*, précédé du titre « Tseng-li-ko-to ». Le nom est inintelligible sous cette forme, soit parce que les Chinois l'ont trop défiguré, soit parce que notre vocabulaire archaïque turc, mongol, etc., est trop incomplet pour permettre de le reconnaître [1]; mais le titre est pur turc : *Tengri Kout*, « Pouvoir du Ciel ». Les souverains mongols le portaient au XIIIe siècle; Marco Polo le traduit par « Force du Ciel ». Le titre officiel de l'empereur des Hioung Nou était donc composé en langue turque, et investissait les souverains d'un caractère sacré.

Dès le Ier siècle avant l'ère chrétienne, les Chinois, unis et prospères sous la dynastie des *Han*, avaient pris l'offensive contre les Hioung Nou. En 121 (av. J.-C.), un de leurs généraux conquérait tout le Pé-lou, jusqu'aux Marches. Trois siècles avant, le grand empereur Hoang Ti, fondateur de la dynastie des Thsin, après avoir rétabli l'unité de l'empire chinois, démembré depuis cinq cents ans et plus en une vingtaine de principautés féodales, puis finalement en sept royaumes, avait pénétré dans le pays des barbares du nord-ouest. Il avait chassé les Hioung Nou des pays que leurs descendants ont si souvent reconquis depuis, ceux qui forment la province actuelle de Chen Si, à l'intérieur de la

1. *Tchen Yu* est inintelligible, mais la traduction peut être rétablie. Les annales chinoises dites *Pien i Tien* (Extraits par Stanislas Julien, p. 6) portent à l'année 552 : « Toumen (chef des *Tou-Kioue* ou Turcs) se donna le titre d'*I-li-khan*, mot qui a le même sens qu'autrefois *Chen Yu*. » Ili, en turc du VIe siècle, signifiait « illustre, resplendissant », ce qui justifie le sens de « face lumineuse » que les Chinois attribuent à *Chen Yu*. Le nom et titre exact du souverain ou *khan* des Hioung Nou était donc « le Resplendissant Pouvoir du Ciel ». Il se pourrait que *Tchinghiz*, dont nous avons fait Gengiskhan, soit une forme dialectale de *Tchen Yu*. On verra, plus loin, que j'ai adopté, pour *Tchinghiz*, l'étymologie consacrée du mot archaïque mongol *Tching*, « ferme, inflexible »; mais, plus que probablement, le vrai sens est le même que celui du vieux turc *El*, *Ili*, « illustre », titre que la stèle de Keul Tékine donne à la Chine et à son Empereur.

grande concavité du Fleuve-Jaune. Il les avait rejetés au delà des Marches, réuni par un immense travail les ouvrages de défense locale que les sept royaumes avaient élevés contre les Barbares : c'est le *mur long de dix mille lis*, la fameuse Grande Muraille (214-204 av. J.-C.). L'archimandrite Palladius, passant la Grande Muraille, décrit l'aspect sinistre des Marches, bosselées par les squelettes des forteresses mortes, et leur paix profonde, et ce grand silence, après le fracas de tant de batailles et d'assauts.

« De Kyng-Yong Koan jusqu'à la Grande Muraille, pendant douze verstes, la route suit un défilé étroit et sinueux qui s'élève graduellement. Partout, dans ce défilé, ce ne sont que créneaux, tours, ruines ou vestiges de murailles. Les torrents ont creusé dans le défilé un large et profond ravin, parfois des murs entiers et d'anciennes galeries ont été emportés par les eaux... Le défilé se resserre de plus en plus, et finit par s'élever en pente raide jusqu'aux portes de la Grande Muraille [1]... L'énorme place d'armes de Kyn-Yong Koan, se dessinant en ligne sinueuse sur les monts et les rochers, les ruines d'ouvrages fortifiés, qu'on rencontre à chaque pas, les tours de garde restées intactes, les abris des sentinelles de guerre, tout ici rappelle les temps héroïques de la Chine et ses luttes avec les barbares du Nord [2]. »

Des mercenaires turcs, à la solde de « l'Illustre Nation », servaient de guetteurs, soutenaient l'alarme et le premier choc de leurs compatriotes insoumis. Lorsque, entre le ciel bleu et la terre sombre, les tourbillons de poussière jaune voilaient le jour, aux beffrois de la Grande Muraille les gardes-frontière turcs sonnaient le tocsin sur leurs gongs de bronze. Ils s'appelaient eux-mêmes *Ongtoutouk*, qui signifie,

1. Le voyageur va de Pékin a Kiakhta et, par conséquent, de l'intérieur de la Grande Muraille à l'extérieur.
2. L'archimandrite Palladius, *Deux traversées de la Mongolie*, p. 11-12.

peut-être, « la troupe de la Muraille [1] », et peut-être, du mot *Ong*, « droite ou sud », « la troupe du sud ». Plus tard, ce nom fut contracté en *Ong-out*.

Au nœud du chemin de ronde, de la route militaire derrière la grande muraille, Hoang Ti avait bravement établi sa capitale en plein Chen Si, à portée des barbares du Nord et de ceux de l'Ouest. L'esprit rétrograde et l'incorrigible particularisme de l'aristocratie chinoise défirent l'œuvre du grand empereur. De nouveau la Chine, partagée en huit royaumes, déchirée par les factions, impuissante au dehors, se blottit derrière les Marches, abritée désormais par sa muraille. Maintenant, un nouvel empereur Hoang-Ti, originaire du Chen-Si, avait refait l'unité nationale, aidé par les montagnards du *Ho-Nan*, « Sud du fleuve », du pays où toujours, aux heures de crise, a battu, vivace, le cœur de la Chine. Les empereurs Han avaient repris l'œuvre patriotique des Thsin, la conquête des Marches et la soumission des barbares, leur assimilation par la force des armes d'abord, puis par l'esprit, par les manières, par l'éducation, par tout ce qui fait la civilisation chinoise. Ce que les Han ont tenté, en réalité, c'était de chinoiser les Turcs du Nord et les Iraniens de l'Ouest. Depuis, la Chine n'a jamais renoncé à leur politique; conquête des Marches, assimilation des peuples qui les habitent, c'est la politique traditionnelle, nationale de la Chine depuis dix-huit cents ans. On verra que les Mongols, comme empereurs chinois, n'ont pas fait autre chose que suivre la tradition des empereurs Han, et de leurs successeurs les Thang.

C'est à partir de l'année 121 que la tactique et la politique chinoise s'affirment. Il s'agit de rompre la masse des barbares, unie sous la domination du Tchen Yu, « Pouvoir du

1. « Des Chinois *Ongtoutouk* avec les cinq bataillons, au sommet du *Seuklèp* je me suis battu. » (*Die Alttürkischen inschriften der Mongolei*, p. 59.) Il paraît s'agir d'une révolte des *Ongout*, contre lesquels l'Empereur emploie d'autres mercenaires turcs.

Ciel »; il faut la couper en deux tronçons, refouler au loin, vers le nord et vers l'ouest, les peuplades qu'on aura rejetées au delà des Marches, assimiler celles qu'on aura retenues en deçà, entre les Marches et la Grande Muraille; dans les Marches mêmes, planter une barrière infranchissable de colons chinois, de peuples chinoisés, qui séparera, pour toujours, les deux tronçons taillés dans la masse compacte des Hioung Nou. En 112, les Chinois ont dépassé les Marches du Nord, tiennent la vallée de l'Ili, les débouchés de celle du Syr Darya; en 108, ils sont maîtres des Marches du Sud, de Hami, de Tourfan; autour de leurs postes militaires, de leurs comptoirs, les nomades se groupent, se fixent, deviennent des *Oïgour*, des « soumis [1] », par opposition aux « insoumis marrons », aux Kirghiz [2] Kazak, repoussés vers l'ouest. En deçà des Marches, les peuplades englobées par les Hioung Nou, sans cohésion nationale, simplement soumises au Tchen Yu, comme le furent plus tard à l'Attila les Alains, les Gots, les Bulgares, etc., se dissolvaient rapidement, et se fondaient dans la masse chinoise, renforçaient la barrière entre les deux masses de langue turque, celle qu'on captait à l'est des Marches, et celles qu'on refoulait à l'ouest. Dans ce IIe siècle avant l'ère, « on comptait, depuis la capitale de la Chine jusqu'au Dahja ou Davan, neuf idiomes différents, mais à partir du Davan jusqu'à Ansi (Parthiène) on ne parlait plus que des dialectes de la langue turque [3]. » De ces peuples non turcs,

1. De même, les Espagnols partageaient leurs Indiens en *Indios Manzos*, ce qui correspond exactement à *Oïgour*, et en *Indios bravos*, qui traduit très bien *Kirghiz Kazak*.

2. A partir du VIIIe siècle (731) au plus tard, le mot de *Kirkiz* (Kirghiz) figure comme un véritable ethnique, et ne paraît pas représenter une confédération. « Les Tibétains, les Kirkiz, les *trois* Kourikan, les *trente* Tatar, les Kitaï..... Les *neuf* Ogouz, les Kirkiz, les *trente* Tatar, les Kitaï..... Les *Cha* kirkiz... Les Karluk... Les Basmal Karluk... Les Kitaï-Tataby. » (*Die Alttürkischen inschriften der Mongolei*, passim.)

3. Donner, Inscriptions de l'Orkhon, XLII. Par *Davane*, il faut entendre le *Terek Davan*, le « Port des peupliers », c'est-à-dire, le *Nan-Lou*, le passage des

ce qui ne s'assimilait pas aux Chinois était violemment refoulé dans le *Si Yu*, « le grand Ouest », ou repoussé vers le sud de l'Hexapole, dans les *Pamir*, « le pays des Causses », vers l'Inde, vers le *Ki-Pin*, la « Cophène » des Grecs. De ce côté sont les restes des Turcs primitifs, « Sakae, Massagetae », et les Indo-Scythes des Hellènes, les « Getae » des Latins, les grands et les petits « *Yue-tchi* » des Chinois. Au nord sont, maintenant, du côté de l'ouest, les *Kiptchak*, « gens de la steppe », et les *Kirghiz Kazak*, « nomades insoumis », séparés par la barrière des Marches, par les *Oïgour*, « les soumis, les civilisés », de la masse groupée autour du Tchen Yu de l'est, arrêtée au sud par la Grande Muraille, pressée au nord et à l'Orient par d'autres barbares, les ancêtres des Toungouzes et des Mandchous actuels, bouclée au sud-ouest par les rudes peuplades tibétaines, étranglée, à cette issue, par le défilé entre la Grande Muraille et les montagnes, désormais livrée à l'éducation chinoise.

Après la conquête des Marches, c'est vers le nord-ouest que les Chinois portent leurs efforts, pour dégager les débouchés du Pé-lou, et achever d'isoler les Hioung Nou orientaux. En 104, ils s'aventurent trop loin au milieu des Kirghiz, perdent une armée dans les steppes; mais les barbares d'Orient étaient si bien enclos entre les Marches et la Muraille qu'en 51, le Tchen Yu, « Pouvoir du Ciel », venait faire sa soumission à l'empereur de Chine, dans sa capitale de Si-Ngan-Fou, et lui demandait l'investiture comme vassal. J'emploie le terme « investiture », auquel nous sommes habitués; il est inexact, ici. En réalité, suivant la coutume turque de l'adoption à rebours, le Tchen Yu reconnaît « l'illustre Empereur » pour son père, lui demande un nom [1], et ne communique plus avec

Six Villes ou Kachgarie, en Fergana. Pour *An-Si*, je donnerai l'orthographe A-Si, A-Su, et j'étends la dénomination jusqu'au Kouban, au pays des Alains.

1. « Les *begs* (seigneurs) turcs abandonnèrent leurs noms turcs; de *begs*

lui, officiellement, que sous ce nom nouveau, sous ce nom chinois sollicité et obtenu. A partir de ce moment, les souverains hioung nou, puis les Turcs, vont porter deux noms, l'un national, l'autre chinois, qui date du moment où « l'Illustre Empereur » les adopte, les nomme, et leur donne un titre équivalent à une charge ou à un apanage. C'est comme grands officiers impériaux ou comme apanagés qu'ils feront désormais la guerre à la Chine, réclamant leur part dans la succession par les armes. C'est maintenant qu'ils sont vraiment des *Hioung Nou*, des « serviteurs rebelles » de l'Illustre Empereur. De même, nous verrons, plus tard, les Turcs occidentaux convertis à l'Islam solliciter des adoptions, des charges et des apanages chez les Khalifes, prendre des noms arabes, et revendiquer, de force, les droits qu'ils attachent à des titres purement honorifiques.

Soixante ans de troubles et de révolutions en Chine n'interrompirent pas la tradition; les barbares furent tenus en bride, malgré leurs tentatives de révolte. Lorsque la dynastie des Han orientaux fut solidement établie, mettant la capitale de l'empire au cœur du pays, à Lo-Yang, dans cette patriotique province de Ho-Nan d'où la Chine a tant de fois pris son élan contre l'étranger, la politique de conquête au nord et à l'ouest, la politique d'assimilation des barbares intérieurs, d'expansion contre les barbares extérieurs, devint vraiment nationale. On peut observer, à cette époque, un curieux parallélisme entre le grand empire romain d'Occident et le grand empire chinois d'extrême Orient. Tous deux reçoivent simultanément, l'un la bonne nouvelle du Christ, l'autre, la

(mandarins) chinois, noms chinois adoptant, à l'Illustre *Kagan* (l'empereur de Chine) soumis, à lui cinquante années leur intelligence et force ils donnèrent. » (Monument du Bilgué Khagan, année 731, dans *Alttürkischen inschriften der Mongolei*, p. 47.) — Ils donnent à l'Illustre Empereur leur « intelligence et force », comme ses enfants, ayant reçu leurs noms de lui, leur « père et mère ».

bonne nouvelle du Bouddha; et dans cette grande joie des peuples, de rudes et fermes empereurs domptent les barbares d'Occident depuis les Marches rhénanes jusqu'au Danube, et ceux d'Orient depuis les Marches d'Ili jusqu'à la Caspienne. Les Han orientaux correspondent aux Antonins de Rome, à quelques dizaines d'années de différence; le calendrier des confesseurs bouddhistes, dans les Marches chinoises, ressemble à celui des martyrs chrétiens dans les Gaules. Comme au christianisme les empereurs romains opposèrent la vieille tradition littéraire païenne, de même au bouddhisme les nationalistes chinois opposèrent les vieux livres détruits par les Thsin, si soigneusement recherchés par les premiers Han. C'est l'époque des grands compilateurs, et celle de l'apothéose de Confucius.

En 46, la politique nationale chinoise obtient un résultat décisif; les Hioung Nou orientaux, séparés des occidentaux par la conquête des Marches et par l'appui donné aux Oïgour, sont à leur tour rompus en deux tronçons. Leur Tchen Yu était en compétition avec son frère aîné. Celui-ci, conformément au droit turc, réclama la part mobile de l'héritage, c'est-à-dire l'armée, réunit ses bandes, entraîna, de gré ou de force, huit des clans confédérés à sa suite, traversa le désert, et vint demander l'adoption à l'Illustre Empereur. Les Chinois, qui probablement avaient eu la main dans l'intrigue, s'empressèrent d'accepter, reconnurent le prétendant hioung nou pour légitime, et cantonnèrent ses sujets dans les Marches du nord, le long de la Grande Muraille. Les Turcs n'ont pas oublié le souvenir d'une migration qui liait la destinée d'une partie des leurs à celle du grand empire chinois; au XVII$_e$ siècle, Aboulghazi en trouvait encore le souvenir dans leurs anciennes traditions : « Les Chinois, dit-il, avaient élevé autour de leur pays une haute muraille dont les deux bouts touchaient à la mer...; une pareille muraille s'appelle dans leur

langue *Ongou*... Les souverains de la Chine proposèrent à des clans turcs de se charger de la garde des portes moyennant une solde annuelle. Les Turcs acceptèrent, de père en fils, furent les gardiens de la Muraille, d'où on leur donne le nom d'*Ongout* [1]. »

D'autres tribus turques occupaient déjà les Marches du nord, avant l'arrivée de leurs compatriotes et cousins, profitant de l'immense marché chinois, vendant les produits de leurs troupeaux et de leurs chasses pour des étoffes, de la quincaillerie, du grain; peut-être même, dès cette époque, les Chinois frappaient-ils, à l'usage de ces Turcs, une monnaie spéciale; quoi qu'il en soit, on possède des exemplaires de monnaies *sino-turques*, portant une inscription bilingue en caractères chinois d'un côté, paléo-turcs [2] de l'autre; la légende chinoise de l'une de ces monnaies signifie « valeur courante de la période *Kaï Youen* » et peut remonter jusqu'à 621. Les caractères turcs donnent la valeur.

A l'occasion, ces Turcs des Marches, quand ils n'étaient pas à la solde chinoise, pillaient volontiers le plat pays, le long de la muraille, et à l'intérieur du grand coude que forme le Fleuve-Jaune. L'arrivée de nouveaux concurrents et amis, que l'Illustre Empereur ne pouvait solder ou nourrir tous, les rendait plus turbulents et plus audacieux. Ils recommencèrent leurs pilleries au sud du fleuve, tout en présentant, comme d'habitude, à la cour de Chine, leurs compliments, leurs excuses et leurs doléances, avec leurs offres de service. En 72, l'empereur Ming-Ti résolut de frapper un grand coup pour en finir. Le plan, parfaitement adapté au caractère turc, était de châtier les plus rebelles, de contenir les autres

1. « En mongol, ajoute très bien Aboulghazi, le *t* final du mot *Ongout* est le signe de l'adjectif relatif. » Il est aussi la marque du pluriel.

2. Drouin, la Monnaie bilingue de Minoussinsk, *Bulletin de Numismatique*, mars 1892, et suite du même dans *Bab. and Or. Record*, nov. 1892.

et de s'en débarrasser en les employant à des guerres lointaines. On trouvait ainsi moyen d'éclaircir des populations trop denses pour mener leur vie de vagabondage et de fainéantise sur les réserves qui leur étaient assignées; l'infatigable colon chinois profiterait des vides pour transformer les friches en labours. L'homme capable de mener à bonne fin l'entreprise, de dompter les grandes compagnies turques et de les réduire, était tout trouvé; il s'appelait Pan-Tchao. Au caractère qu'il fallait pour mener ces hobereaux nomades et ces routiers, il joignait le génie des grandes entreprises militaires; c'était un Duguesclin, avec l'imagination et les grandes envolées d'un Annibal. Il commença par nettoyer le pays, puis fit carré le pré de l'empereur.

En 76, le Nan-Lou était conquis et organisé, les Hioung Nou septentrionaux, malgré deux essais d'offensive, délogés du Pé-Lou. Cette même année 76, Pan-Tchao, rappelé en Chine par un nouvel empereur, exposait dans un mémoire son plan politique et militaire. La conquête du Grand Ouest ne coûterait à l'Illustre Empereur ni un homme de ses sujets nationaux, ni une once d'argent de son trésor, si on suivait son plan. Il fallait grouper en fédération, sous le protectorat impérial, les peuples belliqueux des Marches et les roitelets de l'Ouest ; eux-mêmes fourniraient les hommes, eux-mêmes fourniraient les deniers; la Chine donnerait l'impulsion, la dirigerait, organiserait les masses barbares, les conduirait à la conquête de l'Occident, toujours plus loin des frontières derrière lesquelles l'active fourmilière chinoise, labourant et travaillant en paix, créait la richesse. Quant à ce qui restait des Hioung Nou du Nord, il s'en chargeait; contre ces incorrigibles on avait formé un véritable plan d'extermination; c'est en l'an 92 qu'un lieutenant de Pan-Tchao l'exécuta, pendant que le héros lui-même conduisait ses bandes turques, gètes, afghanes, à la conquête de l'Ouest. Une armée chinoise

ferma l'issue du Pé-Lou, aux sources de l'Irtyche, refoulant les Hioung Nou vers l'est, et les acculant aux gorges de l'Altaï ; par le sud, on lança sur eux leurs rivaux les Turcs déjà nantis, les Oïgour de la Pentapole; par l'est et par le nord, leurs mortels ennemis, Tatares des bois et Toungouzes, de vrais sauvages, ceux-là. Les Hioung Nou cherchèrent à se faire jour par le haut Irtyche; ils offrirent la bataille et la perdirent. Quelques tribus rompirent le cercle des traqueurs, du côté de l'ouest, prirent la steppe, allèrent demander l'adoption en Kiptchak, ou se firent marronnes sur la lande, se fondirent aux autres Kazak et Kirghiz; celles-là, nous les retrouverons entre le Yaïk (Oural) et l'Idil (Volga), puis sur le Kouban, puis sur le Don, puis sur le Danube; elles domineront les Finnois du plateau Yogour entre Yaïk et Idil, et les emmèneront aux grandes aventures, sous leurs noms de Huns, de Huns Yogoures (Hunnigoures), d'Abares, de Magyars, jusqu'à ce que le gros de la nation apparaisse lui-même, et qu'on entende parler des Patzinakes [1], des Ouzes [2], des Koubanis ou Coumanis, venus du Kouban, qui s'appellent Kiptchak, des Turkmènes ou Turcs du Terek. Du reste, les uns

1. Petchénègues, *Bedjnak* des Arabes; l'ethnique est : *Betchène*; Aboulghazi (p. 58 trad., 56-56 texte) apparente les *Betchène* aux *Kiat*, qui sont des Mongols, et dit que quatre de leurs clans ont émigré. *Bedjnak* est formé régulièrement sur Betchène, comme *Soghd-ak* sur *Soghd*, *Togm-ak* sur *Togo*.

2. La véritable orthographe turque ancienne est *Ogouz*; elle est donnée par l'inscription de Bilguè Khan qui parle toujours des *Ogouz* comme d'une confédération : *dokouz Ogouz*, « les neuf Ogouz ». Des noms de ce genre sont fréquents, pour des confédérations turques, et le restent jusqu'à nos jours; *Tekké*, « le bouquetin », est le nom de la plus importante confédération turcomane; *Baguich*, « l'élan », est un groupe kirghiz. Ce sont aussi des éponymes : *Sèné*, *tchèné*, *tchino*, en turc archaïque et en mongol, éponyme de *Boro tchino*, « le loup gris », l'*A-sse-na* des Chinois, ancêtre des Turcs; *Goa*, « la biche », éponyme d'*Alang Goa*, « la biche lumineuse », mère des Turcs. On verra, plus loin, l'illustre famille des *Bougou*, « le grand cerf ». D'*Ogouz*, où l'accent tonique est sur la dernière syllabe, les Arabes ont fait *Ghouz*; la phonétique turque a transformé *Ogouz* en *Ouz*. Les inscriptions de Mongolie accolent fréquemment aux Ogouz leur titre national de « Turc » dans un double sens politique et ethnique : « *Turk Ogouz bèglèri boudoun* — Turcs Ogouzes, seigneurs et peuple (p. 15 — 2). — *Turk Ogouz bèglèri boudounni, ėsid* : Turcs Ogouzes, seigneurs et peuple, oyez! » (p. 55 — 18).

sont dispersés, exterminés, par les Oïgour, les Chinois, les Tatares; des autres une poignée va se jeter dans l'Altaï, y cherche un abri dans les gorges, dans les vallées profondes, y vit, obscure, s'y maintient, s'y multiplie. Lorsque, quatre siècles après, leurs descendants sortiront de l'*Erkené Koun* sous la conduite du Loup Gris et du Forgeron, le nom même des ancêtres aura disparu : ce ne seront plus des Hioung Nou, mais des *Tou-Kioue*, « des Turcs ».

Pan-Tchao poussa jusqu'à la Caspienne; il allait attaquer les Parthes, et Rome derrière eux, quand l'Empereur le rappela.

Après la chute des Han orientaux (de l'an 25 à l'an 221), la Chine se morcela pour longtemps, et les barbares du Nord et de l'Ouest eurent beau jeu.

Comme à Rome le christianisme naissant, des sectes religieuses nouvelles désorganisaient l'antique société chinoise; en 184, celle des Tao-Sse avait soulevé le formidable mouvement des « Bonnets jaunes »; en 194, un aventurier militaire, Thsao-Thsao, dompta la révolte, rétablit l'ordre, se fit dictateur; son fils fut empereur de la Chine du Nord, pendant que la Chine du Sud se partageait en deux royaumes. Cette Chine du Nord, entre la Grande Muraille et le Fleuve Bleu, ne pouvait vivre et se maintenir que par les armes des barbares, de ces Hioung Nou méridionaux, de ces Turcs demi-chinoisés par les Han qui demeuraient entre la Grande Muraille et le Fleuve-Jaune. A partir de 308, les Turco-Chinois se partagent l'empire du Nord, s'y succèdent rapidement. Comme dans l'Occident lointain à Rome, dans l'extrême Orient des empereurs barbares défendaient l'Empire contre d'autres barbares. Pendant cette anarchie, les Turcs eux-mêmes fondent, en Chine, des royaumes nationaux indépendants.

Ce n'est qu'en 589 que l'unité de l'Empire est rétablie, et que le bouddhisme, sous une forme modifiée, est adopté par

les masses chinoises. On comprend que dans cette époque de troubles, les empereurs de la Chine du Nord, tantôt Turcs d'origine, tantôt arrivés au pouvoir par l'appui des Turcs, aient fait cause commune avec leurs sujets et vassaux barbares, et que la vie nationale des Hioung Nou méridionaux se confonde avec celle de la Chine septentrionale.

Au commencement du v[e] siècle, une partie des Turcs Kiptchak, maîtresse du pays entre Oural et Volga, groupant sous sa domination les peuples finno-ougriens du Yogour, « du pays d'en haut », se lancent dans une suite d'expéditions, se disputent toute la région des plaines, depuis le Volga jusqu'au Danube, où leurs avant-gardes, connues des Européens sous le nom de Huns, ont déjà trouvé fortune. Leurs lieux de réunion favoris sont les steppes au nord du Caucase, les prairies du Kouban et du Terek, et les collines entre le Volga et la Kama. C'est de là que, suivant les chances de la guerre, ils se jettent sur l'Ouest, à la tête de leurs sujets, Metchères ou Magyars, Bachkirs dont le pays s'appelait au moyen âge la Grande Hongrie[1], Bulgares,

1. Le *magyar* actuel est représenté, entre Oural et Volga, par le dialecte que parlent les *Vogoul*. Les mots turcs archaïques, de forme plus ancienne que ceux introduits en Hongrie, au XIII[e] siècle, par les Turcs *Comans Kiptchak* et aux XV[e] et XVI[e] par les Turcs Osmanlis, fourmillent en magyar. La confédération des *Hetu Magyar*, « Sept Magyars », représente exactement, en turc, par le son et par le sens, « *Yeti* (prononcez *yeteu*) *Madjar* ». Parmi les sept tribus magyares et leurs sept chefs énumérés par Constantin Porphyrogénète (p. 165), l'une, « Ertèm », est probablement estropiée du nom turc « Erkèm »; deux chefs ont des noms nationaux turcs et mongols, qu'on verra figurer plus loin dans cette histoire : *Gour Koutan* et *Kaïdou*. Le titre de la troisième dignité, chez ces *Magyar*, est le vieux titre turc de *Tarkhan* (Constantin, 174. Ἰστέον ὅτι ὁ γυλᾶς καὶ ὁ Καρχᾶν (ταρχᾶν) οὐκ εἰσὶν ὀνόματα, Κύρια ἀλλὰ ἀξυόματα). Le même Constantin (p. 169) raconte qu'après que les Magyars eurent été vaincus, dans leur pays, par les *Kankar* (probablement les *Kankli*), la moitié d'entre eux s'en fut à l'est de la Perse (πρὸσ ἀνατολὴν εἰς το τῆς περσίδος) et reprit son vieux nom (ἀρχαίαν ἐπωνυμίαν) de Σαβαρτοι ασφαλοι, c'est-à-dire « habitants de Sabartoiasphali ». *Cheberto* en *Pé-Lou* et *Cheberlau* entre Samarkande et Gazna sont deux noms de lieu turcs également connus, qui signifient « les boues, les mares ». Un affluent de l'*Abakan*, dans le pays couvert de petits lacs marécageux, entre le réseau de la haute *Tobol* et du haut Oural, porte encore le nom de *Madjar*. Il y a plu-

Abares [1], ou, réduits à se faire Kazaks, se dispersent dans les vallées du Caucase, dans les marais d'Azof, et se fondent ou se superposent aux *A-Su*, comme les appellent les Chinois, aux *Alani*, *Alains* [2], comme les nomment les Européens, à nos Ossètes ou Asi-ates d'aujourd'hui, et à d'autres peuplades plus ou moins autochtones. Parmi les Kiptchak paraissent, dès le ve siècle, des Kankli et des Kalatch, les uns connus des Grecs sous le nom de χλιαθαι, χολιαθαὶ, et plus tard, des Russes, sous celui de *Turkmènes* [3]; les autres sont les *Tie-le*

sieurs *Saharto* (Chabarto, Cheberto) en Pé-Lou. Suivant qu'on lira *iasphali*, *basphali* ou *tasphali*, le *falu* magyar étant le même mot que le *balik* turc et mongol, on traduira : *Cheberto* (les Marais) de la *Ville Verte*, ou *Cheberto* des cinq villes (en Pentapole), ou *Cheberto* de la *Ville Murée*.

1. Les Abares du Danube, comme le dit très bien Théophylacte, qui écrivait vers 620, et qui est le mieux informé des choses turques parmi les Byzantins, sont de faux Abares qui se sont octroyé ce nom, et dont le chef a pris le titre turc de *Khagan*, pour se donner de l'importance et faire payer ses services plus cher chez les Romains. On voit encore ici un type caractéristique d'une de ces confédérations finno-turques qui se faisaient et se défaisaient sans cesse en Kiptchak avec des éléments locaux et les tribus rompues des Hioung Nou occidentaux. Théophylacte raconte que les vrais Abares ayant été vaincus par le khagan des Turcs, une partie d'entre eux s'en allèrent en *Tavgast*, cité illustre, « τὴν Ταυγὰστ παραγίνονται, πόλις ἐπιφανὴς », et l'autre se réfugia chez un peuple nommé « Μουκρί », qui habite sur les confins de Taugast, « ἔθνος πλησιέστατον τῶν Ταυγὰστ » (p. 283). Les inscriptions turques de l'Orkhon nomment les Chinois *El Tavgatch* (ou Tavgats), « l'Illustre Nation ». Les vrais Abares, dont les pseudo-abares de Pannonie se sont détachés, faisaient donc partie du monde turc, et relevaient de la Chine comme arrière-vassaux. On voit clairement, ici, comme toutes ces peuplades mixtes se tiennent depuis le Danube jusqu'à la Grande Muraille.

2. L'ethnique était donc *As*, que les Chinois ont orthographié *Asu* et les Russes estropié en *Ossi*, *Osselhi*. Le nom *Alan* est probablement arrivé aux Romains par les Turcs, dans la langue ancienne desquels il signifie simplement « montagnards ». Le pays d'*Alan*, traduit en turc moderne, s'appelle *Daghestan*, « pays des montagnes ».

3. Chronique de Nestor, p. 32, 68 et 195; les Russes connaissent, d'abord, les Bétchène (Petchénègues), puis, les Turcs, les Turcomans et les Comans (Kiptchak); ils savent, d'ailleurs, qu'ils font partie d'une seule et même famille, comme on le voit par la chronique de Nestor. — *Année 915* : « Les Petchénègues vinrent pour la première fois en Russie, et après avoir conclu la paix avec Igor, ils poussèrent jusqu'au Danube. » Nestor, p. 32. — *Année 985* : « Vladimir fit venir par terre des Torks à cheval et il vainquit les Bulgares. » Nestor, p. 68. — « Ismaël engendra douze fils, d'où viennent les Torkmens, les Pétchénègues, les Torks, les Koumans, c'est-à-dire les Polovtses qui sortent du désert. » Nestor, p. 195.

des Chinois, les *Télé-outes*[1] des Mongols, les Huns blancs, *éph-télites* ou *Abdélites*[2] des Byzantins, et pour réduire le nom à l'iranienne, les *Ab-Télites*, ou Télé du bord de l'eau; les Persans appellent encore aujourd'hui les Turcomans de l'Oxus *Lebeb-Turkmènes*, « Turcomans ripuaires ». Ces Huns blancs ou Turcs ripuaires joignaient ensemble les Turco-Finnois et les Kiptchak entre Danube, Caucase, Volga, les Oïgour du Nan-Lou, ceux du Pé-Lou, et les Turcs proprement dits, Kankli, Kalatch, Karluk, des Marches de Chine. C'est à ces derniers, jaloux de s'emparer des Marches de Perse, qu'ils eurent affaire au VIe siècle. A ce moment, ils sortaient, vainqueurs, mais affaiblis, d'une lutte plus que séculaire contre la Perse.

Dans le pays d'Iran, une révolution nationale avait fait succéder les Sassanides aux Parthes. « Les Parthes, venus des confins de la Caspienne, voisins des tribus touraniennes qui leur fournissent le gros de leurs armées, transportent dans le monde iranien les mœurs et les instincts du désert. Ils n'ont point su relever la machine administrative de Darius, et à la grande unité centralisée des Achéménides, ont substitué la féodalité militaire... Tandis que l'orgueil de Rome reconnaît en eux des égaux, parfois des vainqueurs, et les admet au partage du monde, la Perse, dans son *Livre des Rois*, fera tenir leurs quatre siècles en quarante lignes; elle ne connaît d'eux que quelques noms vagues et flottants :

1. Le T précédé de la voyelle marquant le pluriel.

2. C'est encore Théophylacte qui nous donne le vrai nom. Il nous raconte que le khagan fit la guerre au chef des *Abdel* dits *Ephthalites* (à la même époque où les Chinois racontent que le khagan soumit les *Tie-le*), et qu'il les défit : « τὸν ἐθνάρχην τῶν Ἀβδελῶν, φημὶ δὴ τῶν λεγομένων Ἐφθαλιτῶν » p. 292). Le nom n'a pas changé jusqu'aujourd'hui; les Turcomans *Abdal*, établis près de la Caspienne, sur l'emplacement de l'ancien lit du bas Oxus, et les Afghans *Abdal*, naguère riverains du haut fleuve, près de Koundouz, le portent encore. Le nom turc est *Teules* ou *Tèlès*, « *Teules bèylèr Apa Tarkan* — Des Teulès les Seigneurs Apa Tarkhan » — (*Inscriptions de Mongolie*, p. 71, II); il s'est conservé sous sa forme dialectale et archaïque chez les *Telich*, entre l'Elbourz et la côte méridionale de la Caspienne.

l'histoire est vide et, selon la parole de son poète, « le trône d'ivoire n'a plus appartenu à personne », et des siècles se sont passés « pendant lesquels on dirait qu'il n'y avait pas de rois sur la terre ». Les Sassanides rétablirent la monarchie et la nationalité iranienne. La nouvelle monarchie, pour renouer la tradition, se rattache, par une généalogie fictive, au dernier des Achéménides [1]. »

Contre les Sassanides, la haine turque était vivace. Aux Tèlè, aux Kalatch, aux Kankli du Sud, une barrière de fer, comme au temps des Achéménides, aux Sakes et aux Massagètes, fermait l'accès des Marches, de la Sogdiane, de l'Hyrcanie, des routes vers le sud et l'ouest. Avec les Parthes, on pouvait s'entendre; Turcs et Alains ont toujours vécu en bonne intelligence, se querellant entre eux ou bataillant ensemble; mais ces Iraniens prétendaient dominer, conquérir, se défendre eux-mêmes. Leur chevalerie pesamment armée se passait du mercenaire turc, protégeait, contre lui, les cultures des grandes vallées au nord de l'Amou Darya, et c'était au moment où la Chine, la terrible Chine, devenue barbare pressait le plus les Hioung Nou, leur mettait le couteau sur la gorge et le marché en mains : rendus ou pendus. Avec rage, les Ripuaires Tèlè, ceux qui ne voulaient pas devenir les sous-vassaux des Chinois, les serviteurs des Turcs Oïgour, les domestiques des insolents Karluk, ou ceux qui ne pouvaient rejoindre les Kiptchak sur la lande, ni se faire Kirghiz Kazak, se débattirent contre les Sassanides; furieusement ils leur disputèrent les Marches de Médie et de Sogdiane. La lutte du Turc contre le Sassanide est le sujet de l'épopée nationale persane, du *Chah Nameh*, « Livre royal [2] », qui raconte les combats d'Iran contre Touran. En fin de compte, malgré les victoires du héros

1. James Darmesteter, *Coup d'œil sur l'histoire de la Perse.*
2. Voir, plus loin, le *Chah Nameh* et Firdousi.

sassanide Behram Gour, qui repoussa l'invasion turque en Khorassan (430), le roi Firouz le Vaillant périt en Transoxiane; les Turcs Tèlè maintinrent leur domination dans les Marches de Perse, entre l'Oxus et le Yaxartes, prenant à revers les Iraniens engagés dans leurs batailles contre l'empire romaine, et contre la puissance arabe à son aurore, avant l'islamisme. Il est extraordinaire que, dès le v[e] siècle, l'empire sassanide, pressé par tant d'ennemis, à l'ouest, au sud et au nord, ne se soit pas effondré. Le salut lui vint de l'est, pour un temps très court. Les débris des Hioung Nou du nord, les Turcs de l'Altaï, vassaux de la Chine, lancés par la Chine, barbares à demi chinoisés, débouchèrent sur l'ouest, comme jadis leurs ancêtres sous le commandement du grand Pan-Tchao; au compte de leurs suzerains chinois, ils rétablirent par le Pé-Lou et par le Nan-Lou, la communication entre le pays du saint Empereur et le *Ta-Thsin*, la « grande Chine » de l'Ouest, l'empire romain. Dès la première moitié du vi[e] siècle, le roi « Illustre » des Turcs de l'Altaï, des Tou-Kioue, conduisait ses bandes, bien pourvues par l'empereur de Chine, à travers le Pé-Lou, le Tchété, contre les Huns blancs — Tie-le du bord de l'eau — Turcs Ripuaires, — et les mettait à sac [1]. La Chine reprenait par procuration le pays de grande conteste que les Arabes allaient appeler *Mavera-An-Nahar*, « entre les fleuves » Oxus et Yaxartes à l'ancienne, Amou Darya et Syr Darya à la moderne, tant de fois disputés entre Iran et Touran. Ce Roi « Illustre » paraît [2] être le même que le

1. « Sur la fin du règne des seconds *Weï* (Oueï), I-li Khan attaqua les Tie-le, les battit complètement, et soumit environ cinquante mille familles » (Stanislas Julien, *Documents sur les Tou-Kioue*, p. 26). Les seconds *Weï*, dans le Nord : 386 à 534. Divisés en Occidentaux et Orientaux : 534-550. *Ili Khan* peut être traduit, également, *en l'absence d'un texte turc écrit en caractères turcs*, par « Roi des Nations » et par « Roi Illustre »; les formes archaïques, telles que les donnent les inscriptions du Yénisseï et de l'Orkhon, me décident à lire *Ili* (*Élè*), et à traduire par « Illustre », au lieu de Il (Èl), nation.

2. Dans les *inscriptions*, qui représentent les *très anciens* textes turcs, et

personnage nommé Tou-Men par les Chinois, Tou-Méné par les légendes et les annales turques, Doutoumène par les Mongols.

Le deuxième successeur de l'Ili-Kagan Touméné-Khan étendit ses conquêtes. Il s'appelait Mokan-Khan (nom chinois), et portait, d'abord, le titre de *Tékine*, réservé au frère le plus jeune du souverain régnant. Sous son règne, l'unité de l'empire hioung nou du Nord-Est fut rétablie. La Chine, morcelée en cinq royaumes, ne pouvait plus rien empêcher. De fait, par les Turcs, le royaume occidental de Chine était limitrophe de la Perse, de l'empire romain; mais si le Turc régnait, c'était le Chinois qui donnait le ton et l'inspiration; l'Ili-Kagan n'est souvent qu'un protégé chinois arrivé à l'empire grâce à l'alliance avec l'un des cinq royaumes, qu'il sert lui-même contre les Chinois rivaux, et qui l'aide de ses subsides. Mokan-Khan est l'homme des Weï occidentaux. « S'étant joint aux Weï de l'Ouest, il envahit le territoire des Weï de l'Est, et ils arrivèrent jusqu'à Thaï-Youen [1]. » La Chine du Nord et les peuples turcs font désormais corps ensemble, comme dans le lointain Ouest les Barbares et l'empire romain.

« En haut le ciel bleu, en bas la terre bise s'étant faits, entre deux, les enfants des humains se firent. Par-dessus les enfants des humains, mon ancêtre, le *Boumin Kagan* (Mokan-Khan), le fameux kagan s'éleva; s'étant élevé, à la nation turque rangs et lois à garder il donna, ordre il donna [2]. » C'est en ces termes qu'en 731, le *Bilgué Kagan*, « l'Intelligent Khan », célèbre la gloire de son aïeul, Mokan-Khan.

même dans des textes *anciens*, le *nom* du personnage est remplacé par son *titre*. Les Chinois, puis après eux les Byzantins, les Persans et les Arabes, confondent, constamment, le titre et le nom, et les emploient, au hasard, l'un pour l'autre.

1. Stan. Julien, p. 27. Thaï-Youen en Chan-Si a dépendu des *Tsin* (265-420), puis des *Thsi* du Nord (550-577).

2. *Alttürkischen inschriften*, p. 5 et 6.

« Vers l'est, jusqu'à l'épaisse Forêt de la Montagne, vers l'ouest, jusqu'à la Porte de Fer, il établit [ses lois et ses peuples]... Car il était un kagan savant, un kagan vaillant il était; ses mandarins tous savants ils étaient, vaillants ils étaient; ses seigneurs tous, ses peuples tous, de droiture ils étaient... [A sa Mort] en deuil et douleur vinrent à la ronde jusqu'à l'est les nations puissantes de l'extérieur, les Renommés [Chinois], les Tibétains, les Parpourim [1], les Kirghiz, les trois Kourikan, les trente Tatar, les Kitaï, les Tatabi, et le pleurèrent et déplorèrent, tant il était un vaillant kagan [2]. »

Dans cette énumération de peuples ne figurent pas les *itchrèki boudoun*, « communautés intérieures », c'est-à-dire nationales et distinguées des « peuples extérieurs ». Le terme et l'idée sont communs aux Turcs et aux Chinois. Les Chinois distinguent les peuples de l'Empire en « Intérieurs » faisant partie de la « Nation Centrale », et en « Extérieurs », rattachés à l' « Empire du Milieu ». De même, les Russes, si fortement imprégnés par l'esprit politique des Chinois, des Turcs et des Mongols, appellent, encore aujourd'hui, une partie des Kirghiz, la « horde intérieure ». Les Kirghiz, les Kourikan, les Tatar, les Kitaï, sont comptés comme Extérieurs, avec les Chinois, bien que, plus tard, trois de ces nations passent pour vraies turques. Les Chinois que l'inscription met au nombre des nations « Extérieures » soumises à Mokan-Khan, représentent le royaume des Weï (Oueï) occidentaux, tantôt alliés, tantôt vassaux des Turcs [3].

1. Les *Parpourim* sont les gens du Khorassan. La ville d'Apar-Pourim est l'ancienne *Nichapour*, fondée par Yezdedjerd II (438-457). « Il fonda, dans le pays d'*Apar*, une ville où il résidait pendant la durée de ses expéditions..... En temps de guerre, il résidait habituellement dans le pays d'*Apar*, dans la ville et forteresse de *Niouschapouh*. » Patkanian, p. 164 et 166. *Par-Pourim* se décompose en *Apar*, et *Pourim*, *Pouram*, estropié en turc du mot perse qui signifie « ville ».

2. *Alttürkischen Inschriften*.

3. De l'an 386 à l'an 618, la Chine est partagée entre les royaumes sui-

L'Ili-Kagan n'avait point chassé les Tèlè de Transoxiane, où ils s'étaient établis envers et contre les Iraniens; il avait simplement obtenu leur soumission, comme peuple turc, compté, tantôt, pour « Nation Intérieure », tantôt pour « Extérieure ». Ceux qui n'avaient pas voulu se soumettre « par ignorance et fausse erreur[1] » s'étaient donnés à la merci du Roi sassanide, passant sur la rive gauche de la Grande Eau, de l'*Euguz*, de l'Oxus, comme écrivaient les Grecs (car *Euguz*, en ancien turc, ne signifie pas autre chose que grand courant d'eau, grande rivière); ils avaient pris le nom, demi-turc, demi-iranien, d'*Ab-Tèlè*, « Tèlè de la rivière », Ripuaires. Entre les Turcs, dès lors installés en Transoxiane, entre les Cisoxaniens ripuaires et leurs parents par le sang et le langage, les Turcs autonomes dans les Marches de Chine, la communication restait constante, même lorsque le hasard des combinaisons politiques les mettait dans des camps opposés. L'intolérance religieuse et le nationalisme à outrance des Grands Rois sassanides avivèrent, par l'esprit, cette fraternité de la chair entre les Turcs des Marches de Perse et leurs cousins des Marches de Chine; les chrétiens nestoriens, durement persécutés dans le vieil Iran, rejetés de la chrétienté orthodoxe dans le pays romain, essaimèrent vers ce rude nord-est, et portèrent la bonne parole chez les Turcs. En 503, le métropolitain de Merv consacrait déjà un choré-

vants : *Weï* du Nord (386-584), partagés de 534 à 550 en Occidentaux et Orientaux; *Tsin* (265-420); *Song* (420 à 479) et *Thsi* (479-501); *Liang* (502 à 556) et *Tchin* (557 à 587); *Thsi* du Nord (550 à 557); *Houé-Tchéou* (557 à 580); *Souï* (581 à 618). Il ne faut pas oublier que cette inscription est de 733, d'une époque où les Turcs reconnaissaient la suzeraineté des tout-puissants empereurs *Thang* qui avaient rétabli la Chine, et par conséquent ménage les susceptibilités chinoises. L'auteur turc de l'inscription compte pourtant hardiment le royaume chinois de Weï parmi les nations soumises.

1. C'est la formule turque : « le *Turkèch* kagan, de notre peuple turc il était; par ignorance, par fausse erreur envers nous — *bilmèdikin utchun, bizkè ianguiloukin utchun* — le kagan a péri. » (*Inscriptions turques*, p. 13; 18-19.) Je crois que la bonne traduction pour *languilouk*, qui signifie à la fois « hostilité » et « erreur », serait « félonie ».

vêque à Samarkande. De Samarkande, les missionnaires nestoriens s'avancèrent hardiment en Pé-Lou, dans la Pentapole[1]. Les Turcs convertis affluaient en Iran, faisant leur métier habituel de mercenaires, et à ces soudards, les Perses, si insolents contre les pauvres nestoriens, n'osaient mot dire. Tant il y en avait dans les armées des Sassanides, qu'en 590, Narsès le Persan, envoyé par les Romains au secours du prétendant Khosrau Parviz (Chosroës II) contre Behram Tchoubin (Βαρὰμ, Varamus), en prit plusieurs milliers, à la défaite de Behram, qui tous portaient la croix tatouée au front[2]. Aux Turcs de là-bas, ces nestoriens parlaient de la méchanceté des Iraniens, ennemis de leurs peuples « extérieurs », les Tèlè, et surtout, de Rome, de Byzance, du *Ta-Thsin*, de la « Grande Chine » occidentale. Les convoitises s'éveillaient, et l'esprit d'aventures. Sans doute, la Chine de là-bas en Occident, si paisible, si fortunée, avait besoin pour ses guerres, de bonnes gens d'armes, bataillant honnêtement, pendant que les manants labouraient, tissaient, trafiquaient, comme dans la Chine d'ici, au sud, derrière la Grande Muraille et ses gardes-frontière, les soudards turcs. Payaient-ils aussi les gens d'armes en belles pièces de soie? Alors, ces gens d'Occident racontaient aux Turcs qu'en Ta-Thsin, la soie était objet trop précieux pour soudoyer gens d'armes, et qu'on la payait au poids de l'argent et de l'or; de quoi ces Turcs s'ébahissaient. S'ils vendaient eux-mêmes la soie de la Chine voisine aux gens de la Chine lointaine? De la soie, ils en recouvraient à tas. Dès 550, les empereurs de la dynastie *Tcheou* du Nord, à la solde desquels ils vivaient alors, leur payaient largement leur alliance. « L'Empereur, s'étant lié avec eux par un mariage, leur donnait, chaque année, cent

1. Mosheim, *Historia ecclesiastica Tartarum*; Assemani. Bibliotheca Orientalis
2. Ἐκεχάρακτο τοῖς μετώποις ἐκείνων τὸ τοῦ κυριακοῦ ἐπίσημον, σταυρὸς δὲ τοῦτο τοῖς πρεσβεύουσι τὴν τῶν χριστιανῶν θρησκείαν κατονομάζεται. (Théophylacte, p. 225.

mille pièces de soie et de brocart, et il traitait, avec une libéralité excessive, les Turcs qui se trouvaient dans la capitale. Il leur donnait, par milliers, des vêtements, et les fournissait de vivres en abondance[1]. »

A coup sûr, les relations du Kagan avec les Grecs n'étaient pas les seules que les Turcs eussent en Occident. Les plus importantes et les plus fréquentes étaient celles qu'ils entretenaient avec les Arméniens, dont une partie avait fait sa soumission, à la suite des *Tè Lè*, en 617[2].

Une proposition de leurs peuples extérieurs les décida. Vers 565 ou 566, en 567 au plus tard, l'empereur Justin régnant sur les Romains, et le Grand Roi Khosrau Anouchirvan (Chosroès Ier) sur les Perses, le Bou Min Kagan des Turcs, que les Chinois appellent Mokan Khan, et les Grecs *Dizaboul*[3], reçut une supplique de son vice-roi ou lieutenant gouverneur de Sogdiane, chef des Turcs Tèlè, de la nation Extérieure, établie dans le pays[4]; les *Sougdak* demandaient au Kagan de s'entremettre en leur faveur auprès du Grand Roi, pour qu'il leur fût accordé licence de faire passer la soie en transit, par la Perse, afin de la vendre en Médie[5]; la Médie, c'était l'Atropatène, ou, comme on prononce maintenant, l'Azerbaïdjane, pays plus qu'à demi

1. Stan. Julien, p. 19.

2. « Après la mort de Sembat (617), les troupes arméniennes se placèrent sous la protection du *Khakan* des contrées septentrionales, qui leur ordonna d'aller rejoindre son général d'armée, le *Djepetoukh de Chine*. » — Fragments arméniens, dans *Patkanian*, Histoire de la dynastie des Sassanides. *Journal asiatique*, VIe série, t. VII, p. 196.

3. Titre turc estropié.

4. Le titre de ce personnage était, un peu plus tard : *Iabgoug-Chad*. « Le peuple des Tèlès et des Tardouch, je l'ai rétabli; un *Iabgoug-Chad* je leur ai donné. » (*Inscriptions turques*, p. 11 — 13, 14.) On verra, plus loin, la hiérarchie des titres turcs aux VIIe et VIIIe siècles. La Sogdiane est le pays sur la rive droite de l'Oxus, la même chose que la Transoxiane, celui que les Arabes ont appelé *Mavera-An-Nahar*, « entre les fleuves », l'Oxus ou Amou Darya, et le Yaxartes, ou Syr Darya. Les Turcs de cette époque l'appelaient « *Sougd* », et ses peuples, « *Sougdak* ». — « *Sougdak boudoun èlèïn tèrin*. Le peuple des Sougdak, attaquons-le, dit-il. » (*Inscriptions turques*, p. 23-30.)

5. Ménandre, p. 295-296.

turc d'ancienne date, et où les Turcs venaient d'être renforcés par de nombreux émigrants des « Huns blancs » ou Tèlè. La route de la soie est nettement tracée; les Turcs des frontières de Chine reçoivent la précieuse étoffe des rois chinois à la solde desquels ils bataillent, ou la prennent de force, quand ils se brouillent avec leurs patrons et qu'ils pillent « l'Illustre Nation »; ils font passer le surplus de leurs soieries à leurs confédérés et sujets « Extérieurs », les Tèlè Sougdak de Transoxiane et de Khorassan, et ceux-ci cherchent un débouché vers l'ouest, vers le *Ta Thsin* de Rome, en transitant par la Perse iranienne, pour rejoindre leurs cousins turcs, établis en Médie Atropatène. Il est naturel que, dans ces conditions, les Tèfè d'outre-Oxus, les *Ab Tèlè*, — Ephtalites, — Turcomans Ripuaires « ignorants et félons », rebelles au kagan des Turcs, s'opposent au projet des Tèlè soumis et loyaux de Transoxiane. Les annales grecques racontent que le kagan Dizaboul (Boumin-Mokan-Khan) donna licence aux Sougdak d'expédier une caravane et une ambassade au Grand Roi sassanide, mettant à la tête de l'ambassade un Turc de Sogdiane nommé *Maniakh*, nom de consonance turque, mais à coup sûr estropié. Un Turc ripuaire [1], de ceux qui s'étaient réfugiés en Médie, et qui avait audience chez le Grand Roi, montra le danger, donna le conseil d'acheter la soie, de la brûler, puis d'empoisonner les ambassadeurs, en répandant le bruit qu'ils étaient morts, parce que le climat de la Perse ne convenait pas aux Turcs, « qu'il était trop chaud et trop sec ». Théophylacte raconte honnêtement la croyance des Turcs, qu'on meurt de la peste en Sogdiane, sans compter les tremblements de terre [2]. Les

1. Les Grecs l'appellent Κάτουλφος, nom impossible dans n'importe quelle langue orientale. Les leçons des manuscrits sont si mauvaises, que je me permets de supposer celle de Κάτουλγος, qui donne le vieux nom turc très répandu : *Koutloug*, « Fortuné ».

2. Théophylacte 286. L'empoisonnement des Turcs en Perse : τὴν Σογδαηνὴν

drogues des Perses étaient pour quelque chose dans ces maladies qui emportaient les Turcs, aux Marches d'Iran; mais, dit Ménandre, Dizaboul, « bien délié et bien fin [1], » ne s'y laissa point prendre, et comprit la malice. Maniakh avait échappé au poison. Il raconta tout à son suzerain et maître, le kagan, tout, la trahison du rebelle Koutloug, la perfidie des Iraniens, et l'insulte qu'ils faisaient aux Turcs. Ce dont ne parlent pas les Grecs, ce qui aggravait l'affaire dans le monde turc, c'était les relations de parenté entre Khosrau Anouchirvan et la nation « Extérieure », mais soumise et vassale, des Tèlè; le Grand Roi avait épousé la princesse *Kayèn*, une Turque Tèlè de Sogdiane [2]. Tout rebellion et félonie. Le Boumin Kagan, allié par mariage au Saint Empereur de l'Illustre Nation, à l'empereur de Chine en personne (il avait marié sa fille, A-sse-na, à l'empereur Wou-ti, de la dynastie de Tcheou), n'était pas homme à se laisser insulter par cet empoisonneur roi de Perse, et par ces vauriens, par ces « ignorants et félons », déserteurs turcs, les Tèlè marrons d'outre-Oxus. L'occasion était admirable. Mokan régnait sur les nations turques, depuis les Marches chinoises, le Nan Lou et le Pé Lou, et depuis les bords de l'Oxus, qu'il avait conquis en soumettant les Turcs Ripuaires, jusqu'aux extrêmes limites où atteignaient les Turcs Kiptchak, au nord du Caucase et le long du Volga. Les Turcs Ongout, au sud du Kobi, ne lui donnaient pas d'ombrage, décidément chinoisés et rivés à la Chine, mais servaient d'intermédiaires entre les Chinois et

λοιμῶν ἔμπειρον πεφυκέναι. — Ménandre 297. Θροῦς δὲ ἐφοίτησε Πέρσαις, ὡς διώλοντο τῷ πνιγηρῷ τῶν Περσῶν αὐχμῷ τῶν Τούρκων οἱ πρέσβεις, ἅτε τῆς αὐτῶν χώρας θαμὰ νιφετῷ παλυνομένης, καὶ ἀδύνατον ὂν αὐτοῖς ἄνευ κρυμώδους καταστήματος βιοτεύειν.

1. Ἀγχίνους καὶ δεινός. — Ménandre 297.

2. *Journal asiatique*, VI[e] série, 7[e] volume. Histoire de la dynastie des Sassanides, d'après les renseignements fournis par les historiens arméniens, par Patkanian, p. 189. Les chroniqueurs persans (Mirkhond, p. 389) appellent la princesse Kayèn *Turk Zadé*, « l'Héritière Turque ».

lui. A l'est, il avait soumis les trente Tatars; leurs rebelles, il les avait mis hors de cause, les repoussant à l'orient du lac Baïkal. Il tenait les routes entre la Chine, la Perse et l'empire romain. Mais sur cette multitude sans cohésion de peuples différant par le genre de vie, les lois, la religion, le langage, son autorité d'*Ili khan* était précaire. En réalité, le kagan n'avait sous la main que les Kankli, les Kalatch et les Oïgour; au sud et au nord, les Karluk et les tribus rompues qui, par leur mélange avec des nations toungouzes, formèrent plus tard la nation mongole, ne lui obéissaient pas, même nominalement. A l'ouest, les Kiptchak, et les tribus rompues et marronnes qui dominaient sur les Finnois du *Yogour*, « haut pays », et formaient, avec eux, des Confédérations comme celles des Abares, des Magyars, etc., se révoltaient sans cesse. Seulement sur les Marches de Perse, les Turcs au nord de l'Oxus, pressés par les Sassanides, sur les Marches de Chine, les Ongout en lutte constante avec l'ennemi de l'Est, et mêlés à toutes les révolutions chinoises, soutenaient loyalement le roi national, le roi turc. Pour maintenir son empire à l'est et au sud, Mokan ne pouvait se passer de la Chine; il imagina, pour le maintenir à l'ouest, de nouer des relations avec Rome, en guerre contre ses vassaux rebelles, Kiptchak et Abares, et engagée dans une lutte plusieurs fois séculaire contre l'ennemi héréditaire des Turcs, l'Iranien. Avec un extraordinaire coup d'œil, ce barbare de l'Altaï conçut le projet de former une alliance entre les deux grands États civilisés, entre la Chine de l'Est, et le *Ta-thsin*, « la Grande Chine » de l'Ouest, l'empire romain, lui, avec ses Turcs, servant d'intermédiaire, et d'homme d'armes à la solde des alliés. Faire la police entre le Fleuve-Jaune et le Danube, garantir les communications entre la Chine et Rome, se poser en arbitre au service de l'une et de l'autre, départager le monde, tel fut le plan

colossal de ce Turc, plan que n'ont jamais oublié ses successeurs. Au VIe siècle, les révolutions continuelles qui se succédaient en Chine, et l'inintelligente fatuité des Byzantins le firent avorter; au XIIIe, le Tchinghiz Khan le réalisa, par sa politique de fer et de sang, à force de génie, brutalement, à coups de sabre; mais alors, il était trop tard.

« Au commencement de la quatrième année de la royauté de Justin (568), l'ambassade des Turcs arriva à Byzance [1]. » Elle venait de loin, par monts et vaux, ayant traversé « de pays beaucoup, montagnes hautes et amas de neiges, et plaines, et forêts, et marais et fleuves, puis finalement le mont Caucase ». Le chef de l'ambassade était Maniakh le Sogdien, échappé au poison des Perses; il apportait des présents, de la soie « et il n'y en avait pas peu [2] », avec une lettre de créance et un message « en caractères scythiques [3] »; c'est l'ancienne écriture turque, récemment déchiffrée, qu'on lit aux inscriptions de Sibérie et de Mongolie. Il est remarquable de noter qu'il se trouva, dans Byzance, des interprètes [4] pour lire et traduire ces lettres, venues de si loin, écrites avec les caractères « *scythiques* » des *Turcs*, qui sont les mêmes que les anciens « *Hioung-Nou* ». Les lettres lues, l'empereur romain donna « bien volontiers [5] » audience à l'ambassade du kagan turc. Maniakh répond aux demandes que lui adresse l'Empereur; il lui explique comment les Turcs sont répartis en quatre Commandements, « τέτταρας ἡγεμονίας », confédérés sous l'autorité unique et nationale, « κράτος τοῦ ξύμπαντος ἔθνους », du Dizaboul. On retrouve la division en Kiptchak (nord-ouest), Kalatch, Kankli et

1. Ménandre, p. 295 et suiv.
2. Οὐκ ὀλίγον τι χρῆμα, p. 298.
3. Τὸ γράμμα τὸ Σκυθικόν, p. 298.
4. Ὁ βασιλεὺς ἀναλεξάμενος διὰ τῶν ἑρμηνέων τὸ γραμμα τὸ Σκυθικόν. — Ménandre, p. 298.
5. Ἀσμενέστατα προσήκατο τὴν πρεσβείαν, *ibid.*

Karluk (au centre et à l'est), les Oïgour de l'Hexapole et de la Pentapole n'entrant pas en compte, puisqu'ils sont directement soumis à l'un des royaumes chinois. L'ambassadeur turc, répondant à deux questions de l'empereur, déclare que les Tèlè (Ephtalites dans le texte) sont entièrement sujets au kagan turc, comme Nation Extérieure, payant tribut, et que les Abares rebelles, réfractaires à leur souverain turc, gens insoumis et contumaces, sont au nombre d'environ vingt mille. Nous retrouvons ici l'accord avec Théophylacte, et la distinction entre les Abares marrons, dont le soi-disant kagan est un imposteur, et les véritables Abares, sujets du kagan authentique des Turcs.

Toutes ces explications données, Maniakh déclare le but véritable de sa mission : il s'agit d'une alliance offensive et défensive; les Turcs sont prêts à se battre contre tous ennemis de la puissance romaine [1], et c'est ainsi, dit Ménandre, que le peuple des Turcs devint ami aux Romains [2].

Ce que les Turcs offraient, c'était le marché de la Chine, l'ouverture de la route par laquelle ils enverraient directement à Rome la soie brute; ce qu'ils demandaient, c'était l'offensive en commun contre les Perses, qui barraient la route commerciale, contre les Abares, coupables du plus grand des crimes, dans leurs idées de Turcs, contre les Abares, coupables de rebellion et de désertion. Les Grecs ne comprirent pas, ou feignirent de ne pas comprendre; ils voulaient gagner du temps, s'enquérir, savoir au juste ce qu'était le roi des Turcs, ce qu'il pouvait. Au fond, entourés d'ennemis, disputés entre tant de barbares, ils n'osaient pas; ils avaient peur de se faire des affaires avec le khaghan des Abares et avec le Grand Roi sassanide. Ces Turcs ne dou-

1 Καταπολεμῆσαι τῆς Ῥωμαίων ἐπικρατείας τὸ δυσμενὲς (Ménandre, 299). Le mot grec δυσμὴν est exactement le même que le persan et le turc osmanli modernes : *duchmèn*.

2. Οὕτω μὲν οὖν το φῦλον οἱ Τοῦρκοι φίλοι ἐγένοντο Ῥωμαίοις (Menandre, 300).

taient de rien, et eux, ils craignaient tout. Le Dizaboul Mokan leur proposait un plan de campagne, leur demandait des armées, et probablement, dans ses habitudes de roi condottiere, des subsides, comme à l'empereur de Chine; ils envoyèrent une ambassade. Zémarque la conduisait, et Ménandre donne des fragments de sa relation. Quand elle arriva dans le Pé Lou, le Dizaboul Mokan était mort, et son frère cadet, le Tékine Dobo Khan, partait pour les Marches de Perse; il emmena l'ambassadeur romain jusqu'à Talas, entre le Tchou et le Syr Darya, malmena les ambassadeurs persans qui venaient à sa rencontre, fit tout pour le rassurer, le décider. Il ne put rien tirer de ce Grec timoré, embarrassé de sa propre mission. Quand les Grecs renvoyèrent ensuite Valentinos, un militaire, les Turcs ne le prirent pas au sérieux; c'était sa deuxième ambassade; depuis le traité conclu avec Justin, les relations étaient constantes entre l'Empire romain et la haute Asie. Les sujets du kagan, soit Sougdak appartenant aux Nations Extérieures, soit Chinois, soit gens des Nations Intérieures, venaient chercher fortune en *Ta Thsin*, à Constantinople. Valentinos n'emmena pas moins de cent six de ces Turcs, qui profitaient de l'occasion pour revoir leur pays [1]; ils allaient le trouver bien changé, après la mort du grand Dizaboul; ce vaillant kagan (Mokan) le Boumin Khan étant défunt, « ses jeunes frères devinrent kagans, ses fils et neveux devinrent kagans, mais les jeunes frères n'étant point faits comme leur aîné, les fils n'étant point faits comme leur père, d'ignorants kagans s'élevèrent, de fainéants kagans s'élevèrent [2]. » Valentinos, d'après la relation de Ménandre, ne paraît pas s'être aperçu que la crise par laquelle passait l'empire turc,

1. ... Καὶ Τούρκοις ἑκατὸν πρὸς τοῖς ἕξ; ἐνεδήμουν γὰρ τηνικαῦτα Τοῦρκοι κατὰ τὸ Βυζάντιον ἤδη ἐκ πολλοῦ... (Ménandre, p. 398.)
2. *Alttürkischen Inschriften*, p. 6 — 4 et 5.

en cette année 575 où il remplit sa mission, était des plus sérieuses; du moins, la relation de Ménandre ne dit rien qui marque un changement considérable dans l'État turc, sinon qu'il n'était plus divisé, comme du vivant de Dizaboul, en quatre commandements ou hégémonies, mais en huit lots (μοῖραι).

Après avoir traversé des pays qui correspondent à la Crimée, à la mer d'Azof, et à la Russie méridionale de nos jours, puis d'autres pays très difficiles, Valentinos parvint à l'*ordou* d'un des huit princes turcs; le mot turc et mongol *ordou*, qui signifie « quartier général », à la fois militaire et princier, est fort exactement expliqué par l'expression grecque qu'emploie Ménandre, « Τὰ πολεμικὰ σύμβολα ». La relation appelle le prince de cet ordou « Τούρξανθος », nom défiguré, probablement par la forme génitive donnée à une transcription grecque « Τούρξας », qui correspond au nom turc archaïque d'homme et de peuple *Turkèch* [1]. Le plus ancien des huit princes est appelé « Ἀρσίλας », notation estropiée du nom *Arslan*, « Lion », très répandu chez les Turcs. De tous ces noms propres, le moins défiguré dans la relation, ou par les mauvaises leçons des manuscrits, est celui du prince qui commande à la Nation Intérieure, « ἐνδοτέρω ἡγεμόνας Τούρκων », sur la Montagne d'Or, « το Εκτὲλ ὄρος δύναται δὲ τὸ Εκτὲλ χρυσοῦν ». Le Grec appelle ce prince Τάρδου, le nom turc étant *Tardouch* [2].

Dans le « lotissage » de l'empire turc, après la mort du grand Boumin (Mokan) Khan, une partie des μοιραῖ, des « lots » de l'est avait été attribuée au frère cadet du Boumin, que les Chinois, les Turcs et les Mongols appellent également Tho-po, ou Dobo Khan, et dont les Byzantins

1 et 2. « De mon cher fils, *Turkèch* Kagan, Makratch, le garde du sceau, des Ogouz, le savant garde du sceau est venu; du kagan des Kirghiz, *Tardouch* et Inandjmour sont venus. » (*Alttürkischen Inschriften*, p. 31 — 13.)

ne paraissent pas se douter; ce Dobo Khan, vrai chef de la Confédération, grassement payé par les Chinois, qui se disputaient son alliance [1], s'était converti au bouddhisme. « Il y avait un religieux bouddhiste du royaume de Thsi, nommé Hoei Lin, qui avait été enlevé de force, et se trouvait parmi les Tou-Kioue. Il parla à Tho-po-Khan, et lui dit : Si le royaume de Thsi est puissant et riche, c'est uniquement parce qu'on y observe la loi du Bouddha. — Il l'entretint alors des causes et des effets, des œuvres et de leur rétribution. Tho-po, l'ayant entendu, eut foi en sa parole, et fit construire un Kia-Lan (couvent)... il observait le jeûne, faisait le tour de la pagode et la salutation circulaire... Il regrettait de n'être pas né dans le pays du Milieu (la Chine) [2]. » Ce véritable empereur turc, bouddhiste et plus qu'à demi chinois, régnant, les princes, ses parents et confédérés de l'Ouest et de la Nation Intérieure avaient les mains liées; l'empire se dissolvait au profit de la Chine; eux, les Occidentaux, ne cherchaient plus qu'à tout risquer au compte du *Ta-Thsin*, de Rome, se sentant repoussés de l'Est. Quand ils virent Valentinos arriver les mains vides, ils éclatèrent en reproches. Turkèch, le plus compromis, paya d'audace, fut particulièrement insolent : « Vous êtes ces Romains qui avez dix langues et une seule fourberie!... Les Turcs ne mentent pas!... Votre espèce de roi, « ὁ καθ' ὑμᾶς βασιλεὺς », il s'est allié à nos esclaves — les Abares, les Ouar et les Huns », et il s'emporte, déblatérant sur le compte de ces misérables, de ces rebelles, que le roi de Ta-Thsin traite de puissance à puissance, et qui rentreraient sous terre à la seule vue de son fouet, contre lesquels il ne tirerait même

1. « A cette époque, Tho-Po-Khan avait cent mille archers... Les Empereurs des Tcheou et des Thsi cherchaient, à l'envi, à faire avec lui une alliance de mariage, et ils vidaient les coffres de leur tresor pour le servir. » (Stan. Julien, p. 29.)

2. Stanislas Julien, p. 29-30.

pas le sabre, s'ils avaient l'impudence de résister, mais que ses loyaux Turcs écraseraient comme vermine sous les pieds de leurs chevaux. Puis, brusquement, il vient au fait, accuse les Romains d'avoir fait suivre à ses envoyés la route des Marches de Perse et du Caucase, au lieu, dit-il, que la bonne route, que lui connaît bien, est par le Dniepr et le Danube, c'est-à-dire, à la turque, par le pays kiptchak. Et pour le prouver, il annonce à Valentinos qu'il va faire assiéger Bosporos en Crimée. En effet, à son retour à Byzance, Valentinos apprend qu'un capitaine turc nommé βόχανος (le nom ne présente pas de difficulté, c'est Bouka-khan) a envahi la Crimée et pris Bosporos [1].

Nous sommes en 575. Le roi turc est encore maître de toute l'Asie septentrionale, depuis la Grande Muraille jusqu'au Don, et sa route vers l'ouest est par le Pé Lou et les steppes; il refuse de communiquer par le Nan-Lou, le Fergana, les marches de Perse et le Caucase.

« Vers devant (vers l'est), j'ai mené mon armée jusqu'à le pleine de *Chandoung*, vers la droite (vers le sud), jusqu'aux neuf *Erzin*, mais sans atteindre les Tibétains, vers derrière (vers l'ouest), par-dessus le fleuve *Ièntchu* (le Yaxartes) jusqu'à la *Porte de Fer* (en Transoxiane, au sud de *Samarkande*, près de *Derbend*), vers la gauche (vers le nord), jusqu'au pays de *Ièring iarkou* [2]. » Tel est l'empire turc aux VIe et VIIe siècles. A l'ouest, il a détruit ou assimilé, jusqu'au delà du Volga, les débris des Huns. Il est au delà du Volga, il est en Crimée, il est au Caucase; les Huns, maintenant, ce sont les Turcs.

Il y a un point obscur dans la relation; après que Turkèch a obligé les Romains à prendre part au deuil de son père (ce que Ménandre dit de la cérémonie concorde exactement

1. Ménandre, p. 398 à 404.
2. *Alttürkische Inschriften*, p. 33 — 3 et 4.

avec ce qu'en rapportent les Chinois), il les envoie chez Tardouch, dans la Nation Intérieure. Est-ce pour exhiber ses relations avec le Ta-Thsin, et se donner du crédit auprès de ses cousins et rivaux? Est-ce pour intimider les Romains, par la grandeur du pays et le voisinage des Chinois? Quoi qu'il en soit, les relations sont interrompues, de ce jour, entre la lointaine Turquie et Rome, parce que Rome a eu peur des tribus marronnes échappées aux Turcs, et surtout parce qu'elle n'a pas osé s'entendre avec eux pour attaquer franchement les Sassanides, et partager, avec les gens d'extrême Orient, le grand empire perse, parce que le Turc barbare et païen lui faisait horreur. Que serait-il advenu de la propagande islamique, dont le véritable point d'appui fut la Perse, si le Turc christianisé, le bouddhiste et le païen, avec le Chinois, le Romain, avaient écrasé ensemble le Sassanide, avant l'Hégire? Mais, pour ces Byzantins, hors de leur Église, il n'y avait point d'humanité.

Pour la première fois, mais non la dernière, la fatuité et l'ignorance théologique empêchèrent l'entrée de l'Asie dans le monde européen.

LIVRE II

LES TURCS ET L'ISLAM

Le VIIe siècle a été l'époque critique dans la vie des peuples asiatiques. En désorganisant l'empire des Sassanides et les pays iraniens, la révolution musulmane arabe a dévié sur la Perse, sur l'Asie Mineure, et sur la Syrie une partie du courant d'immigration turque, canalisé, jusqu'à cette époque, dans la vieille voie scythique, au nord de l'Oxus et de la Caspienne. En apportant la doctrine nouvelle de l'Islam jusqu'au fond des Marches chinoises du Nan Lou et du Pé Lou, elle a profondément modifié, pour toujours altéré les rapports sociaux et politiques entre l'Europe chrétienne et l'extrême Orient; elle les a compliqués de toutes les difficultés, de tous les malentendus que comporte une querelle religieuse; du Turc, intermédiaire naturel entre la Chine et l'Europe, elle a fait le champion armé d'une foi asiatique hostile à la foi des Européens, de sorte que les plus grandes guerres religieuses du moyen âge ont été soutenues, contre l'Europe, par des peuples qui n'avaient aucun grief contre la chrétienté, et se souciaient très médiocrement de la religion qu'ils étaient, aux yeux des Occidentaux, censés incarner. La révolution

musulmane a décidé du sort de l'Asie, sans que la volonté des peuples dominant l'Asie par leur situation géographique et par la force de leurs armes ait compté pour si peu que rien. Le Turc est devenu le représentant de l'Asie islamique contre une Europe chrétienne sans même s'en apercevoir. Ces hommes, fiers de leur race, braves sur tous et têtus entre tous, ont gaspillé leur énergie et leur volonté, au hasard, à l'aventure, au service d'étrangers. Quand les Grands Mongols du XIIIe siècle ont voulu pour eux, il était trop tard; le sort était fixé.

Le stupide romantisme religieux de la noblesse persane avait livré l'Iran à l'anarchie et à l'illuminisme des révolutionnaires arabes. Les vainqueurs ne tardèrent pas à envahir les Marches de Khorassan, et celles de Sogdiane et de Fergana, d'où les derniers Sassanides n'avaient pu réussir à déloger les Turcs. C'était au commencement de la deuxième moitié du VIIe siècle; l'Ili Khan avait de rudes ennemis sur les bras, et ne pouvait guère songer à secourir ses vassaux et alliés des Marches persanes, Turcs Ripuaires, Turcs Sogdiens et Ferganais, et gens de Turkestan. A l'est, la nation des Khitaï s'était séparée des Tou-Kioue, des Oïgour et des Karluk, avait fondé un royaume indépendant; maîtres des Marches orientales de Chine, du pays de Liao, ces Khitaï disputaient aux Tou-Kioue et aux Karluk les Marches du nord, le long de la Grande Muraille, l'accès du Pé Lou, objet de convoitise éternelle pour les Turcs orientaux. Par le défaut de la Grande Muraille, qui laissait ouverte une trouée entre le coude du Fleuve-Jaune et la mer, les Khitaï pénétraient sans cesse en Chine, couraient jusqu'à la « Rivière-Blanche », au Peï Ho; plus les Khitaï du roi de Liao devenaient incommodes, plus les Chinois soldaient cher les reîtres de l'Ili Khan; il valait mieux rester au pays, se faire marchander par l'Illustre Empereur, piller ses terres quand il ne pouvait plus payer, batailler

contre les cousins khitaï, les concurrents qui gâtaient le métier, que d'aller courir les aventures en pays perdu, là-bas, dans l'Ouest, de l'autre côté du Pé Lou, pour défendre les arrière-cousins des Marches persanes, qui payaient en belles paroles. Après tout, c'était leur affaire; ils étaient Turcs, donc bonnes gens d'armes; ils n'avaient qu'à se débrouiller.

D'autre part, les Chinois avaient remis de l'ordre dans leur maison, et c'était fini de rire avec l'Illustre Empereur. Ils voulaient bien payer, mais à condition qu'on marche droit. Quand les Turcs de l'Ili Khan élevaient trop leurs prétentions, le Chinois marchandait, et finissait par leur lâcher dessus les Turcs du Liao; alors ces Tou-Kioue se faisaient humbles, sollicitaient l'Empereur; le Chinois faisait volte-face, abandonnait le Khitaï et lançait sur lui son cousin de l'Ouest. Une nouvelle dynastie, celle des *Souï*, avait d'abord refait l'unité de l'empire; toungouze par la race (leur grand ancêtre était un *Sian pi*), chinoise par le cœur, la maison de Souï prit pour centre d'action ce brave pays de Ho-Nan, avec Lo Yang pour capitale. Les gens du Chen Si, des Marches, servis par leurs mercenaires turcs, se révoltèrent, rétablirent la suprématie militaire de la Chine du Nord sur celle du Sud, fondèrent la dynastie des *Thang* (626), chinoise de sang, turque par les alliances, par le caractère, par le tempérament, la plus rude et la plus guerroyante qui ait régné en Chine. Sur les Turcs, les Thang remirent la main, aussi ferme que celle des Han. Pendant la seconde moitié du VII[e] siècle, dans le bassin oriental de haute Asie, entre le Pé-Lou et les monts Khingan, la soumission des Turcs à l'Illustre Nation, au Saint Empereur de Thang, fut entière, absolue : « Les Begs et le peuple (*Boudoun* : la communauté, la République), étant sans direction, l'Illustre Nation étant hostile, fausseté régnant, aînés et cadets étant désunis, begs et peuple se soupçonnant, le peuple turc intérieur se défit, le kaganat des kagans se

défit; à l'Illustre Nation, les fils des begs furent serviteurs, leurs pures filles, servantes. Les begs turcs quittèrent leurs noms (titres) turcs, et comme begs chinois, adoptèrent des noms (titres) chinois, à l'Illustre Empereur se soumirent, cinquante années durant leur intelligence et force lui donnèrent [1]. » C'est à la solde des Thang, sous le protectorat chinois, que les Turcs de la Nation Intérieure vont vivre désormais, jusqu'à la dissolution de leur État; une suprême tentative, pour recouvrer leur autonomie, fut essayée par les derniers Kagans, au commencement du VIII[e] siècle, et se termina par leur soumission volontaire.

D'abord, les Thang mirent leur capitale à Si-Ngan, en Chen Si, à égale portée des Marches et du Ho-Nan, entre la poitrine et le cœur de la Chine. C'était un poste de combat, parfaitement choisi, couvert au nord par le coude du Hoang Ho, puis par la Muraille, puis par le quintuple fossé que forment, au sud du coude, les principaux affluents du grand fleuve; défendu, à l'est, par les défilés du Ho-Nan, où les Mongols de Moukhouli, au XIII[e] siècle, invaincus jusqu'à ce jour, se firent battre par trois fois. Aux révoltes de la Chine turbulente, de l'Aquitaine chinoise qui commence au Yang tseu Kiang, les Thang opposaient la barrière des affluents au nord du Fleuve-Bleu; entre les deux grands cours d'eau, ils tenaient tous les débouchés vers le sud-ouest et l'ouest, vers le Tibet, vers l'Inde, vers le Nan Lou. De ce côté, ils recevaient à la fois le bouddhisme, le christianisme, et dominaient les routes par lesquelles les nouvelles doctrines pénétraient dans l'Empire du Milieu, les ouvraient et les fermaient à leur gré, maniant d'une main sûre et d'un cœur hardi les écluses entre la Chine et l'Occident; ils les ouvrirent au christianisme.

1. *Alttürkische Inschriften*, p. 7 — 6, 7 et 8.

Le christianisme avait pénétré en pays turc, par le Khorassan et les Marches de Transoxiane, dès le IV[e] siècle. En 334, Barsaba était évêque de Merv en Khorassan; en 420, l'évêché de Merv érigé en siège métropolitain. Vers 503, des évêchés sont fondés à Hérat et à Samarkande. Le patriarche Timothée (718-820) envoie des missionnaires jusqu'à Karakoroum, et aux environs de l'an 1000, au fond du Kobi, les Turcs Kéraït acceptaient le nestorianisme que leur apportait le métropolite de Merv, Ebed Jesu [1]. En Chine, ce fut en l'an 635 qu'un moine syriaque, dont les Chinois n'ont conservé que le titre « *Rabban* », sous sa forme chinoisée *O-lo-pen*, prêcha l'évangile. Dès 638, l'empereur Taï Tsoung rendait un décret en faveur de la nouvelle religion, et autorisait la construction d'une église dans sa capitale. La fameuse inscription bilingue de Si Ngan Fou (en chinois et en syriaque) mentionne, à la date de 781, le métropolitain nestorien sous son nom chinois de Ning-Chou, à côté du patriarche Mar Hanan Ishoua (Josué), et d'Adam, évêque et pape de *Tzinistan*, « Chine ».

Le bouddhisme avait été introduit par des missionnaires chinois, dans la seconde moitié du VI[e] siècle. Tho-Po (Dobo) Khan, frère et successeur de Mokan Khan, s'était même converti [2].

Au XIII[e] siècle, une partie des tribus qui entrèrent dans la Confédération mongole était bouddhiste, et une autre, chrétienne.

Dans cette même année 635 où le moine syrien recevait l'hospitalité de l'Illustre Empereur, — la quatorzième de l'Hégire, — les Arabes dispersaient la chevalerie persane à Kadessiyah: Hilâl, fils d'Alkama, sabrait le noble Roustem, et les « gueux », les « mangeurs de lézards », enlevaient en triomphe le Direfch, l'étendard sacré des Sassanides, devant

1. *Revue de l'Histoire des Religions*, t. XXII, p. 290.
2. Voir plus haut, p. 116.

lequel reculaient naguère les armées romaines. Trente ans après, la Perse invoquait *Allah*, et les coureurs arabes franchissaient l'Oxus, s'aventuraient dans les Marches du Nord, en Sogdiane, en pays turc. D'abord, en fuyant comme jadis, au temps d'Alexandre, le dernier des Achéménides, ce fut à l'ennemi héréditaire que le dernier des Sassanides vint demander asile. A l'honneur des Turcs, Yezdedjerd, le roi d'Iran, vaincu, fugitif, ne douta point de leur hospitalité; la générosité turque ne démentit pas sa confiance. Les gens de Touran protégèrent noblement le dernier des rois d'Iran, qui avaient si longtemps combattu ces barbares de toute leur haine de Grands Rois.

Les bandes arabes organisées en Khorassan suivaient, pour envahir les Marches turques de Sogdiane et de Fergana, la vieille route militaire au sud de l'Oxus, par Merv et Balkh; de Balkh, elles tournaient au nord et passaient le grand fleuve soit au Tchardjouï actuel, soit au gué de Termiz. De l'autre côté de l'Oxus, la résistance commençait, plus dure qu'on ne le croit d'habitude. Mais du fait des Turcs la religion y a été pour peu de chose. L'extraordinaire désorganisation du pays a été la cause principale qui a facilité la victoire de l'Islam. Si les Arabes n'avaient compté que sur leurs lances, jamais ils n'auraient eu le bonheur insolent de triompher en Sogdiane. Là comme ailleurs, leur merveilleux génie de mise en scène et le désordre moral de leurs adversaires ont servi la fortune de ces prestigieux comédiens. A coup sûr, dans les pays iraniens où ils s'installaient de force, les Turcs n'étaient pas aimés. Quand ils étaient dégrossis, leur morgue chinoise, quand ils restaient frustes, leur lourde suffisance de reîtres les rendaient insupportables; à Samarkande, à Bokhara, ils étaient dépaysés; ils campaient. En Transoxiane et en Fergana, les masses iraniennes restèrent indifférentes dans une lutte dont leur nationalité était l'enjeu.

Elles ne montrèrent un peu de vitalité que sur le fait de religion; ce n'est qu'en 94 de l'Hégire (712) que les Arabes purent bâtir leur première mosquée à Bokhara, et encore durent-ils faire cette concession, inouïe aux yeux de musulmans, d'y célébrer l'office en persan; qu'on imagine les Arabes récitant le Coran, dans la mosquée de Cordoue, en espagnol, et on comprendra combien vite l'islamisme de Perse et de Transoxiane a perdu son caractère original, s'est iranisé. Longtemps encore, dans ce pays conquis par l'islam, les fidèles n'allaient à la mosquée cathédrale de Koutéïbeh qu'en troupe et armés; sur le parvis, dans les ruelles, embusqués aux allées des maisons, ces Iraniens qui fuyaient devant leurs lances à la bataille, les assommaient à coups de pierres. La caisse noire de l'islam paya deux drachmes à tous les convertis qui venaient à l'office du vendredi[1]; finalement, il fallut recourir à des dragonnades. Koutéïbeh désarma les habitants de Bokhara et de Samarkande, et logea dans leurs maisons les plus sacripants de ses guerriers, d'un islamisme plus que douteux, les *Nossaïri* de Syrie (ce sont nos *Ansariés* contemporains), qui encore aujourd'hui passent, aux yeux de leurs voisins musulmans et chrétiens, pour des brigands et des païens; ces mécréants finirent par convertir les bourgeois de Transoxiane à la religion de « la meilleure des créatures », Mohammed l'apôtre.

En rase campagne, il fallait batailler contre le Turc. Ni les trente sous du vendredi, ni les yatagans des coupe-jarrets libanais n'y faisaient rien. Ces Turcs étaient des plus tièdes pour le mazdéisme, qu'un certain nombre d'entre eux avaient

1. On les faisait prier au commandement : « Les Boukhares qui, dans les premiers temps de l'islamisme, ne pouvaient comprendre l'arabe, récitaient en persan les prières et les chapitres du koran. Lorsque les fidèles devaient s'incliner, un homme placé derrière l'assistance disait à haute voix : *Neguinéta Neguinet*, et lorsqu'ils devaient se prosterner la face contre terre, il criait : *Nigounya Nigouny* » ces mots sont en vieux persan). — Narchakhi, dans l'Appendice de la Relation de Riza Qouly, par Schefer, p. 274.

adopté à leur manière, militairement, pour la bonne tenue en ville; les trois quarts étaient bouddhistes, païens, ou quelques-uns déjà, ceux qui avaient affaire aux gens des évêchés de Merv ou de Samarkande, chrétiens nestoriens. Des Iraniens, ils se souciaient comme des neiges d'antan; ce n'étaient plus eux qui étaient le gouvernement. Les Arabes leur déplaisaient fort : d'abord, ils ne prenaient pas de gens d'armes à leur solde, faisaient le métier eux-mêmes, accaparant, à leur profit, la vache à lait de Sogdiane, dans le riche pays du *Zerr-Afchane*, « verseur d'or ». Et puis, avec eux, on ne pouvait compter sur rien; de hiérarchie, néant; de consigne, hors la religion tatillonne, inquisitrice, se mêlant de tout, même du manger et du boire, pour ces gros appétits d'ivrognes sibériens, encore moins. Autant la plèbe iranienne, opprimée par ses *Mobed* du haut clergé, pillée par ses *Azâdh* et ses *Dihkan* de la chevalerie, s'était jetée, à plein collier, dans le communisme démocratique, dans l'indiscipline sociale prêchée par les Arabes, autant la canaille artiste du Midi s'était éprise de leurs grands airs, de leur faconde tour à tour dédaigneuse et tragique, autant le Turc, habitué à l'ordre chinois, se croyant, à lui seul, le monopole du désordre à main armée, répugnait à ce tumulte de phrases et à cette confusion de faits. Il comprenait bien un roi de Perse, — le Grand Roi, — auquel on faisait la guerre, ou qui vous payait pour la faire à d'autres. — Il comprenait aussi une religion officielle, avec des cérémonies réglées, comme en Chine; la forme et le dogme lui importaient peu, puisqu'au-dessus, qu'ils fussent mages, chrétiens, bouddhistes, ces Turcs savaient bien qu'il y avait le Tengri, et au-dessous, les cinq éléments. Mais un État dans lequel chacun n'était rien et pouvait être tout, une religion à laquelle il fallait croire, et où l'on était obligé de discuter, de se chamailler, de lire un tas d'écritures pour croire de la

bonne manière, ces choses déréglées étaient inintelligibles pour eux; ils ne comprenaient pas; ils étaient désorientés, très perplexes, cherchaient une autorité. Naturellement, ils s'adressaient au grand roi turc de là-bas, leur suzerain, et au-dessus de lui, au *Bogdo Khan*, « au Saint Empereur », de Chine, incarnation de l'intelligence sur la terre. Le Saint Empereur Thang, qui n'était pas fâché de voir ces barbares de l'Ouest dans l'embarras, et de prendre son temps pour se renseigner, pour voir venir, les laissa se débrouiller. Il profita de l'occasion pour mater une fois de plus le turbulent Ili Khan. En 710, « on commença à bâtir, au delà du Fleuve-Jaune, les trois forteresses appelées Cheou-Kiang-Tching[1] »; les Chinois s'installaient au delà des Marches, en plein pays turc. Le résultat ne se fit pas attendre; « la troisième année de la période Khaï Youen » (715), les Karluk se détachèrent de l'Ili Khan, firent leur soumission à l'Illustre Empereur. En 720, le kagan dont les Chinois orthographient le nom Me-ki-lien, et son frère, Keul Tékine, tous deux fils de Koutloug Kagan, acceptaient franchement le protectorat chinois. Les Thang leur élevèrent un monument, sur leurs terres (à Kocho Tsaïdam, près des ruines de Kara Koroum et de Kara Balgassoun), avec inscription bilingue, en chinois et en turc. C'est ce monument, récemment retrouvé, qui donne le déchiffrement de la plus ancienne écriture turque[2]. On a vu, plus haut, l'analyse de cette remarquable inscription.

La stèle de Keul Tékine nous montre qu'à l'époque où l'irruption des Arabes en Transoxiane les mit en contact avec les gens du nord-est, le Turc, inféodé aux Chinois, avait

1. Stanislas Julien, p. 180.

2. Bien que l'inscription chinoise soit un panégyrique de Me-ki-lien Kagan et de son frère, elle n'est pas la traduction du texte turc. Dans ce texte, Me-ki-lien n'est pas nommé, mais désigné par son titre de *bilguè kagan*, « khan savant ». La première inscription en l'honneur de Keul Tékine, mort en 731, a été composée par le Bilguè kagan, et achevée de graver le 28 janvier 733; la deuxième, en l'honneur du Bilguè, est de 734.

encore le bras assez long pour atteindre les pays islamisés de l'Iran.

A la fin du VII[e] et au commencement du VIII[e] siècle, en pleine crise arabe, Keul-Tékine conduit ses chevauchées au delà du fleuve Yéntchu (Yaxartes), en Transoxiane, jusqu'à la Porte de Fer, jusqu'à l'antique Bactriane; au sud-est, à l'est, il combat les Tangout du Koukou Nor et les Tibétains, il court jusqu'au Fleuve-Jaune, jusqu'à la Grande Montagne Boisée dans le Gobi oriental; au nord et au nord-ouest, il franchit l'Irtyche et ne s'arrête qu'au pays de Iéring-Iarkou (Iougrie?). Il bat ses frères et cousins les Oïgour de la Pentapole en Pé-Lou, réprime les Kirghiz « dont le peuple nommé Batymy sont tout voleurs », et les puissants Karluk, et les Ogouz, qui déjà, de son temps, font retentir de leurs armes l'Atropatène et l'Arménie; il lutte contre les Khitaï de Mandchourie, futurs maîtres de la Chine. « Les Begs turcs, mon peuple turc, je leur ai gagné le renom de Rois [1]! »

A ce peuple de rois, les Arabes opposaient deux forces d'autant plus redoutables qu'elles lui étaient plus inconnues, la religion et l'esprit de corps : « C'est par la conquête que se fondent les empires, dit Ibn-Khaldoun; pour conquérir, il faut s'appuyer sur un parti animé d'un même esprit de corps et visant à un seul but... La religion est une teinture au moyen de laquelle on fait disparaître les sentiments de jalousie et d'envie qui règnent chez les peuples animés d'un fort esprit de corps... La puissance des rois et des empires ne saurait être ébranlée ni renversée que par un homme ayant pour soutien une puissante tribu, ou un peuple animé d'un fort esprit de corps... Un homme peut avoir toute l'aptitude nécessaire pour remplir les devoirs de réformateur; mais s'il ne se fait pas soutenir par un puissant parti, il

1. Voir plus haut, p. 117.

court à sa ruine [1]. » Ce qu'Ibn Khaldoun appelle l'esprit de corps, c'est l'esprit de parti et de famille : « L'esprit de corps est comme le tempérament dans les êtres créés. Le tempérament est un mélange des quatre éléments. Or, un mélange d'éléments qui se neutralisent ne saurait former un tempérament; pour que cet effet se produise, il faut absolument que l'un des éléments prédomine sur les autres [2]. »

Le conquérant de la Transoxiane, l'Arabe Kouteïbeh représente l'idéal d'Ibn Khaldoun, l'incarnation même de l'esprit de corps tel qu'il le conçoit. Avec son instinct de parti, de suite, il distingua l'antipathie entre Turcs et Iraniens, démêla toutes les intrigues, les conduisit à son gré, semant la zizanie parmi ces païens et ces mages, que tant de vieilles haines divisaient.

Les Iraniens de Transoxiane, les *Moughs* ou Mages, comme les appellent les plus anciennes chroniques arabes, les Sougdak ou Sogdiens, comme les appelle l'inscription de Keul Tékine, mêlés aux Télé ou Huns blancs et à d'autres immigrants turcs, vivaient sous leur domination; de fait, ils relevaient du kagan. Malgré leur aversion contre les barbares du Nord, et la couardise qui finit par anémier le cœur aux gens sans cesse vaincus, conquis et battus, la passion religieuse leur mit, plus d'une fois, les armes à la main contre l'envahisseur musulman. C'est en 672, qu'Obéïd Oullah, fils de Ziad El Harithy, gouverneur général du Khorassan au nom du khalife Moaïouah, franchit l'Oxus pour la première fois, en 674, qu'il se présenta devant Bokhara; Kouteïbeh ne prit définitivement possession de la ville qu'en 706; mais chaque fois que les pieux garnisaires de l'Islam quittaient la citadelle pour aller batailler contre le Turc infidèle, les mages iraniens rallumaient leurs pyrées; « les habitants

1. Prolégomènes, p. 325 et 328.
2. *Ibid.*, p. 341.

de Bokhara feignaient, en présence des Arabes, de pratiquer l'islamisme; après leur départ, ils retournaient aux pratiques de leur ancien culte [1]. » Après la conversion définitive et officielle, l'opposition religieuse prit d'autres formes; la Transoxiane inventa, défendit avec fureur toutes les hérésies, toutes les fantaisies religieuses que la passion, l'imagination et la haine firent éclore dans ces cerveaux inquiets d'Iraniens visionnaires et illuminés. Quand les sectes et les jacqueries qu'elles soulevaient furent noyées dans le sang, quand les Arabes ne furent plus qu'un souvenir en Transoxiane, à partir d'une dynastie nationale, celle de Samanides, alors seulement, épuisée, la vieille cité des Mages, la vieille ville mazdéenne, s'engourdit dans l'islamisme orthodoxe, et naquit la nouvelle Bokhara, la Rome d'Asie centrale, la ville théologique, citadelle du bigotisme musulman; mais il fallut deux siècles à l'Islam pour étouffer, sur cette terre féconde en hérésies, tous les germes vivaces que les anciens cultes avaient laissés dans le sol.

Pour les chrétientés de Sogdiane, l'invasion arabe n'était pas une surprise, comme pour les Turcs. Si pour quelques zoroastriens sectaires, l'islamisme, dans la fraîcheur de sa jeunesse, représentait la délivrance d'une odieuse religion d'État, pour les directeurs de l'Église nestorienne, tous Arabes syriens, hommes de langue araméenne, les Arabes étaient des compatriotes. Leurs visages, leurs mœurs, leur langage, leur costume, leur manière de penser, et sur bien des points, leur religion nouvelle, leur étaient familiers. Sans rien céder du dogme nestorien, entre le fanatisme officiel des mages et l'enthousiasme islamique, ces chrétiens n'hésitaient pas; ils préféraient, hérétiques eux-mêmes, aux adorateurs du feu, ces hérétiques récents, qui parlaient comme eux, après tout,

1. Narchakhi, p. 52; et Appendice dans Riza Qouly, p. 267.

ces Arabes qui les délivraient de leur morgue aristocratique, et de leurs invectives en langue étrangère. Le christianisme sémite ne fit pas d'opposition à l'islamisme sémite, dans le pays classique des Aryas. Pas un controversiste ne se dressa, en Perse, contre l'invasion musulmane. Cette grande révolution religieuse s'accomplit dans le tumulte des batailles, parmi les coups de lance [1] donnés par les aventuriers arabes, et les coups de sabre rendus par les reîtres turcs. Les Turcs eussent été les plus forts, si les Arabes n'avaient été les plus habiles. Les rhéteurs politiciens finirent par triompher, sans victoire, des soudards qui frappaient si bien, et parlaient si mal.

Par droit de succession, au plus fort du péril musulman, les Turcs de Sogdiane étaient gouvernés par une femme; les annales arabes ne mentionnent ni son origine et parenté, ni même son nom; elles l'appellent simplement de son titre turc, la *Khatoun*, « La dame » ou « La reine »; sa royauté ne s'étendait pas au delà de Bokhara et de sa banlieue; la ville était avant tout une capitale religieuse, le chef-lieu d'un diocèse; la citadelle était sainte; au Naurouz [2], avant le lever du jour, les mages y sacrifiaient un coq sur le tombeau du légendaire *Siavouch*, fils de *Keï Kavous* (Cambyse), gendre d'*Afrasiab*, le roi mythique de Touran : « les habitants de Bokhara ont composé sur la mort de Siavouch des élégies qui sont répandues partout; les musiciens ont composé des airs, pour les chanter, et les conteurs publics les appellent : les pleurs des mages » [3]. Narchakhi, qui nous raconte cette histoire, écrivait en 332 de l'Hégire (943); un siècle et demi après la mainmise de l'Islam sur Bokhara, la vieille cité ira-

1. L'arme nationale des Arabes était la *roummah*, la grande lance de plus de cinq mètres de long.
2. Le 21 mars, jour où le soleil entre dans le signe du bélier.
3. Narchakhi, p. 21; Appendice, p. 271.

nienne chantait encore les gloires des Achéménides, et la douleur de sa religion perdue. Sur les portes de la Grande Mosquée bâtie en 712, à la place du temple mazdéen et de son pyrée, on voyait, au temps de Narchakhi, « des représentations de personnages dont la figure avait été effacée, mais dont le reste avait été respecté. Ces portes provenaient des habitations de plaisance des environs de Bokhara. C'étaient les demeures des riches qui n'avaient aucune sympathie pour l'islamisme. Les pauvres seuls allaient le vendredi à la mosquée pour recevoir les deux drachmes qu'on leur donnait [1]. » A Bokhara, l'Islam, comme à Rome, le christianisme, fut d'abord la religion des pauvres gens.

Le mari de « La Dame » était un aristocrate, grand-prêtre et chef civil « du diocèse », par la grâce de Dieu et des Turcs, qui n'entendaient rien à ces affaires bonnes pour les religieux et les robins. Bokhara était d'ailleurs la ville des Iraniens, qu'ils avaient bâtie ou fait bâtir autour de l'antique sanctuaire où régnaient les Mages [2]. Les vieux chroniqueurs musulmans disent que, dans la langue des idolâtres, *Boukhar* signifie le lieu saint, l'enceinte où se réunissent les religieux. Au milieu des récits contradictoires que Narchakhi met à la suite les uns des autres, on peut retenir qu'avant l'invasion des Arabes, il y eut une révolution en Transoxiane, qu'une partie des habitants s'enfuit vers les Marches du Pé-Lou, en Turkestan, et que l'ordre fut rétabli par un chef turc qui ramena les émigrés. Ce chef était surnommé *Bigou*, dont le nom véritable paraît être *Bouka*, « le taureau, le fort », ou *Bougou*, « le Grand Cerf »; on verra plus loin le rôle illustre joué

1. Narchakhi, p. 48; Appendice, p. 274.

2. Bokhara est restée la capitale religieuse de la Transoxiane. La capitale militaire et le marché commercial étaient à Samarkande, « la Grasse ville », comme l'appelaient les Turcs dans un jeu de mots : *Semiz-kend*, pour *Semir-kend*. C'était Samarkande qui attirait les Turcs, dans leurs chevauchées d'abord, plus tard dans leurs établissements. Samarkande est turque, Bokhara iranienne.

par une famille des Marches qui portait ce nom de *Bougou*. La chronique musulmane donne au fils de ce Bougou le nom iranien de *Chiri-Kichver*, qui est la traduction exacte du turc *Il-Arslan*, « le Lion du peuple ». Il-Arslan ramena les émigrés. C'étaient « de grands propriétaires ou des personnages riches; les gens qui étaient restés à Bokhara étaient, au contraire, pauvres et dénués de ressources. Il fut établi, lors du retour des premiers, qu'ils formeraient la classe aristocratique, et que les autres leur seraient soumis et les serviraient. Parmi ceux qui revinrent à Bokhara se trouvait un grand seigneur terrien auquel on donna le titre de *Boukhar-Khoda* parce qu'il appartenait à une grande famille [1]. » *Khoda* est sans doute la forme abrégée de *Khodavend*, et signifie le « Seigneur du Boukhar [2] ». Ce personnage, investi, sous le protectorat turc, d'une magistrature demi-laïque, demi-religieuse, chef reconnu de l'aristocratie iranienne, était le mari de la « Khatoun »; il mourut fort à point, peu de temps avant l'invasion arabe, laissant un fils à la mamelle; « la Khatoun, sa femme, exerçait le pouvoir au nom de son fils [3] »; les Musulmans l'appellent de son titre, *Togchade*, c'est-à-dire en bon turc le *Togma-Chad*, « l'enfant *Chad*, l'Infant ». Les titres de la mère et du fils prouvent que l'une et l'autre avaient reçu l'investiture du souverain réel, du chef politique et militaire résidant en Turkestan, dans le Pé-Lou, dans les Marches du Nord, investi lui-même par le Kagan turc, et par conséquent arrière-vassal de l'Empire chinois.

Ce que les Arabes trouvaient en Transoxiane, c'était un peuple divisé en deux factions, celle des riches et celle des pauvres, une jeune reine, dame de la faction des riches, imposée au populaire par un suzerain étranger de race, de

1. Narchakhi, Appendice, p. 261.
2. Comme dans *ket-khoda*, pour *ket-khodavend*, « le bailli, le maire du village ».
3. Narchakhi, Appendice, p. 261.

langue, peut-être de religion, par un Turc de Touran, par un barbare haï et méprisé des Iraniens, même de ceux qu'il protégeait. Le terrain était à souhait pour ces révolutionnaires musulmans qui prêchaient l'abolition de la propriété, presque la communauté des biens, pour ces « gueux », dompteurs de l'aristocratie en Iran, libérateurs des humbles et des misérables, pour ces « compagnons », rompus à tous les secrets de « l'esprit de corps », à toutes les intrigues de « l'esprit de parti ». A la noblesse et au clergé transoxianais, ils opposèrent le populaire; contre les Turcs ils excitèrent les défiances et les antipathies iraniennes. Un instant ils eurent grand'peur; c'était en 706. Dans un dernier effort, l'aristocratie transoxianaise domina ses répugnances, se mit aux pieds des barbares, fit appel aux reîtres du Pé-Lou, et leur offrit le pays à merci. Le Kagan avait fort à faire, dans ce temps; il s'était brouillé avec l'empereur Thang et bataillait contre lui, contre les Khitaï, contre les Ogouz, les Tangout, gens d'attaque, qui le tenaient de plus près que les Arabes; mais quand d'autres que l'Illustre Nation payaient ses reîtres, il ne pouvait les empêcher de courir à l'honneur et au profit. Lorsque les bandes turques passèrent le Yen-tchu, les Arabes se crurent perdus. Alentour de Bokhara, Iraniens et Turcs établis dans le pays s'étaient levés en armes : « *Therkhoun*, prince du Soghd [1], le khodavend de Henek et le khodavend de Werdan, avec leurs troupes.... Ils avaient pris à leur solde Gour Neghanoun, neveu de l'empereur de Chine, qui leur avait amené quarante mille hommes [2]. » En 706, tous les gens d'armes du Bilgué Khan, fils de Koutlouk Khan, n'étaient que vingt mille [3], et la fille du Grand Khan, son oncle,

1. Le tarkhan de Sogdiane, pour parler à la turque.
2. Narchakhi, p. 265, Appendice.
3. « Il (le Kagan) donna... le gouvernement d'Occident à Me-kin (Mekilien, le Bilgué khan) fils de Ko-to-lo (Koutlouk)... avec vingt mille soldats. » (Stan. Julien, p. 177.)

n'épousa le prince impérial de Chine qu'en 707. Gour Neghanoun est une mauvaise leçon pour *Kourikane*; Tabari donne le nom exact : Kouriganoun. Keul Tékine ne conduisit la chevauchée contre les Sougdak que plus tard, en 724, où il battit, près de Samarkande, les vingt mille musulmans de Sevret ben Abou Bahr El Darimi, qui périt dans l'affaire [1].

Que l'imagination arabe ait démesurément grossi le nombre des Turcs, le péril n'en était pas moins extrême. Les armes même manquaient; probablement la noblesse iranienne les avait achetées en masse, avant de se soulever; dans le camp musulman, une lance se vendait cinquante dirhem, un bouclier, cinquante ou soixante, et une cotte de mailles, sept cents [2]. Kouteïbeh se retrancha, refusa la bataille; à l'affût derrière ses lignes, il laissa le temps faire son œuvre, et les ferments de zizanie empoisonner l'alliance entre les aristocrates iraniens et les soudards turcs qui, sans doute, ne se gênaient pas pour rançonner les villages et piller le plat pays; puis, quand la saison fut avancée, le pays assez gâté, entre deux escarmouches, il travailla « l'esprit de corps », alluma la jalousie des Turcs déjà pourvus en Transoxiane contre leurs faméliques auxiliaires des frontières chinoises, souffla sur le feu qui couvait. Un de ses agents, Hayian le Nabatéen (c'est-à-dire : l'Araméen, peut-être juif ou chrétien) demanda une entrevue secrète au Tarkhan : « Tu vas perdre la souveraineté, et tu l'ignores... Le froid vient d'arriver, et il nous oblige à nous éloigner. Tant que nous serons ici, les Turcs seront occupés à nous combattre; mais lorsque nous serons partis, c'est toi qu'ils attaqueront. Le Soghd est un riche pays... Les Turcs s'en empareront. » Et le Tarkhan, soucieux, demande conseil au Nabatéen. « — Que

1. « Contre six bandes (littéralement : centaines) des Sougdak nous fîmes expédition, nous les détruisîmes. » *Alttürkische Inschriften*, p. 19, 31.
2. Narchakhi, p. 265, Appendice.

faire? — La paix avec Kouteïbeh, et dire aux Turcs que Haddjadj (le Khalife) nous a envoyé des renforts, qu'ils arrivent par la route de Kech et de Nakhcheb... Lorsque nous serons liés par un pacte, tu échapperas au malheur [1]. »

Le pacte conclu, le Tarkhan en retraite, les Iraniens trahis se dispersent, et les Turcs, restés seuls, et probablement ne recevant plus de solde, s'en retournent, mettant le pays à sac sur leur passage pour s'indemniser. « Dieu éloigna des Musulmans la catastrophe qui les menaçait. Kouteïbeh était resté quatre mois entouré par l'ennemi. Pendant ce laps de temps, Haddjadj n'avait reçu de lui aucune nouvelle, et son esprit était assiégé par les plus cruelles appréhensions. Dans toutes les mosquées, on récitait le koran, et on faisait des vœux et des prières publiques pour la délivrance de Kouteïbeh [2]. »

Comme ils avaient brouillé le Tarkhan de Sogdiane avec les mercenaires du Nord, les Arabes arrivèrent à le détacher de la Khatoun. Sur elle, ils racontent des histoires extraordinaires, à leur habitude; ses seules bottes valaient vingt mille drachmes; elle-même était si belle que lorsqu'elle se présenta, pour négocier un traité avec les Musulmans, devant Saïd ben Osman, ce pieux chevalier tomba féru d'amour pour la Dame païenne, et cette tendre légende fut chantée longtemps par les poètes et par le peuple [3]. Pour compléter la mise en scène, Narchakhi raconte qu'on montra d'abord à la Dame un Arabe gigantesque, entouré de flammes, sous une tente d'étoffe rouge, et qu'à sa vue elle s'évanouit, ne reprit ses sens que devant le beau chevalier Saïd.

1. Narchakhi, p. 265-266, Appendice.
2. Narchakhi, p. 266-267, Appendice.
3. « Rentré à Bokhara, Saïd, étant tombé malade, séjourna pendant quelque temps dans cette ville. Il fut séduit par la beauté de la Khatoun, et ses amours servirent de sujets à des chansons qui furent composées à cette époque. » Narchakhi, p. 264, Appendice.

La vérité est que les Arabes ne purent venir à bout des Turcs, les armes à la main. Ils recoururent à un de leurs procédés familiers, la calomnie, racontèrent que le prince héritier, le fils de la Dame, était l'enfant d'un esclave, semèrent la zizanie parmi ces gens d'armes gouvernés par une femme, et rendirent la Dame suspecte à ses sujets. Abreuvée d'outrages, sans appui dans le pays parmi les Iraniens, qui se ralliaient à la révolution arabe, compromise auprès des siens, vieillie, découragée, la Dame abandonna la partie. Le coup mortel à la cause turque vint des Chinois; ils entrèrent directement en relations avec les Arabes, prirent des mercenaires arabes à leur solde. En 755, quatre mille soudards musulmans venus du Kharezm entrèrent au service de l'empereur Sou-Tsong; ils reçurent le nom de « brigade de la Rivière-Rouge » et restèrent en Chine [1]. Le reître turc, toungouze, mongol, était frappé dans son industrie nationale; il avait un concurrent dans le grand empire de l'Est; mais déjà ses instincts d'aventure l'attiraient vers une autre direction. En fermant aux Turcs le marché militaire de la Chine, les Thang les lançaient sur Byzance et sur Bagdad, sur l'Empire romain et sur le Khalifat.

En Fergana, aux portes du Nan-Lou, la lutte contre l'envahisseur musulman avait été très vive. Les populations iraniennes mêlées de Ye-tas ou Gètes avaient soutenu les Turcs contre la révolution arabe. Ce pays du « passage » vers le Grand Empire d'Orient attirait les envahisseurs; Ibn-El-Athir nous raconte avec quelle admiration ils y pillèrent les merveilles de la Chine, « les vases en porcelaine avec des rehauts d'or, et les selles houssées de brocart ». Longtemps, les derniers croyants du mazdéisme se maintinrent, dans leurs châteaux forts, sur les pentes des montagnes

1. Dabry de Thiersant, *le Mahométisme en Chine*.

qui entourent le haut Syr-Darya, au milieu des forêts de sapins, de genévriers, d'érables, de bouleaux, de pommiers, d'abricotiers sauvages, des noires futaies dont la sombre verdure effrayait les hommes du Sud. Au-dessus de Namengan et de Tchoust, « au pied du mont Oungar... sur la rive abrupte de la rivière Padcha Ata [1] », on montre encore aujourd'hui les ruines des châteaux où les *Moughs* (mages) se défendirent contre l'Islam, et on raconte la légende de leur chef Karavan Bass, des quatre cents guerriers auxquels il fit goûter la joie du martyre pendant qu'ils étaient en prières. On vénère encore le *Mezar* (chapelle) de la sainte fille *Sefid Boulane* (*Sefid* signifie Blanche) qui lava les corps des martyrs et les ensevelit. « Les Arabes élevèrent un mezar qui subsiste encore aujourd'hui sous le nom de *Mezar de Sefid Boulane* [2]. »

Cette résistance n'empêcha pas les aventuriers arabes de se faufiler dans le Nan-Lou. Avec leur génie d'intrigue et leur audace théâtrale, ces comédiens tragiques réussirent à se faire accepter par les bouddhistes du Tibet. Dès la première moitié du VIIe siècle [3], les peuples d'origine diverse, vivant, pour la plupart, d'élevage, au pays que nous appelons actuellement le

1. Capitaine Nalivkine, *Histoire du Khanat de Khokand*, p. 13.
2. *Ibid.*, p. 16.
3. Ce fut vers 630 que *Loung-Dzang*, chef du territoire actuel de Lhassa, soumit successivement les tribus voisines; en 632, il envoya dans l'Inde un de ses ministres, *Toumi-Sambouda*, pour y étudier le bouddhisme; c'est à son retour que le roi fit construire le *Potala*, qui est actuellement le Vatican du pape bouddhiste, du Dalaï-Lama, à Lha-Ssa. A cette époque, les Bouddha vivants n'étaient pas souverains du Tibet, mais seulement d'une ou de plusieurs tribus de l'ouest et du sud-ouest. Les Tibétains Orientaux, les *Tangout* des Turcs, étaient païens; *Loung Dzang* les convertit, et eut l'idée de faire déclarer son petit-neveu et successeur, *Khi-li-sou-tsan*, Bouddha vivant, quarante et unième incarnation de Bouddha; ce fut en 680. « Celui-ci est donc véritablement le premier Lama, ou chef de la religion bouddhique, qui ait été en même temps roi de tout le Tibet, et l'on peut dire que de cette époque date le système religieux et politique appelé Lamaïsme, dont le chef fut le premier *Dalaï-Lama*, au sens que nous donnons à ce titre, qui ne fut créé que plus tard par l'empereur de Chine. » (Dutreuil de Rhins, *l'Asie centrale*, p. 2.)

Tibet, s'étaient convertis au bouddhisme, qui devait trouver, dans les hautes vallées et sur les plateaux presque inaccessibles, entre l'Himalaya et le Kuen-lun, son lieu de refuge et sa sainte citadelle; à la même époque, les Tibétains commencèrent à se rendre redoutables à la Chine; il y eut, à l'ouest du grand coude du Fleuve-Jaune, au sud de la Grande Muraille, des Marches tibétaines, comme il y avait des Marches turques au nord. Par les pays du Lac-Bleu [1], ces *Thou-fan* ou « barbares du *Thou* [2] » installés au défaut de la cuirasse, au sud-oues de la Grande Muraille, coupaient les communications entre la Chine et le Nan-Lou. A la fin du VII[e] siècle, ils envahirent le Nan-Lou, ravagèrent l'Hexapole, puis se retournant brusquement contre les Chinois, les battirent au bord du Lac-Bleu, coururent, par la trouée de la Grande Muraille, tout le long du haut Fleuve-Jaune. Les bouddhistes de l'Hexapole se laissaient piller, volontiers, par de si pieux sauvages, qui offraient la dîme de leurs pilleries aux monastères du Bouddha Maïtreya, et frappaient la terre du front devant les autels, dans les abbayes des Lamas. Pour ces rudes montagnards de Tibet, grimpeurs de pics, coureurs de glaciers, le Tian Chan n'était pas un obstacle, ni les Tsong-ling, « les Monts Bleus ». En 715, ils franchirent lestement ces taupinières, passèrent par le Terek Davane, « le Port des Peupliers », dévalèrent en Fergana, tuant et saccageant. Quand les Arabes les virent descendre, le lourd coutelas national sur les reins, le bâton ferré au poing, les adroits musulmans comprirent le parti qu'ils pouvaient tirer de ces païens contre les débris des mages, contre les Turcs têtus dans leur loyalisme militaire, et contre la Chine, la grande Chine qu'eux, les musulmans prêcheurs et

1. *Koukou Nor* en mongol.
2. Plus tard *Si fan*, « Barbares de l'Ouest », et sous d'autres noms, *Bod*, d'ou *Thou Bod*, « Tibet », Tangoutes, etc.

phraseurs, n'abordaient qu'avec d'infinies précautions, malgré toutes leurs harangues. Devenus subitement les meilleurs amis du monde, aventuriers musulmans et bandouliers bouddhistes repassèrent le Port des Peupliers (716) et allèrent ensemble, dans le Nan-Lou, assiéger les bonnes villes turques et oïgoures qui tenaient pour le suzerain, l'empereur de Chine. Si obtus que fussent les Turcs, ils comprirent qu'on voulait leur retirer la route du sud, leur gagne-pain, et tourner le Pé-Lou; ceux du Bich-Balik, « de la Pentapole », accoururent sous les drapeaux des recruteurs chinois, au service de l'Illustre Empereur, balayèrent les envahisseurs de l'Hexapole, et dégagèrent les avenues occidentales de l'empire. Depuis ce coup de balai à la turque, les montagnards n'essayèrent plus rien du côté de l'ouest, mais guettèrent à l'affut, courant la basse terre dès qu'elle était dégarnie de troupes. Dans ce désordre, la tentation était trop forte pour les Turcs, Kirghiz de tribus rompues, Oïgour ruinés par les guerres, Karluk mécontents de la solde chinoise, Naïmane bouddhistes endoctrinés par les lamas tibétains, et jaloux des faveurs que l'empereur Thang accordait à leurs concurrents, les Turcs Kéraït christianisés; ils suivirent le dicton : « Dût-on sabrer la maison de ton père, sabre avec les camarades »; ils sabrèrent à tort et à travers, les uns contre les autres, pour les Chinois, contre les Chinois, pour les Tibétains, au hasard, pour le plaisir. Le Bilgué Khan a inscrit, sur sa stèle, ses chevauchées contre les Tibétains, les Tangout, les Oïgour et la Pentapole. Les âpres et toujours faméliques montagnards profitèrent de la désorganisation des Marches, prirent leur revanche de dix défaites que leur avaient infligées les Impériaux; en 763, ils firent un coup superbe; toutes les forces de l'empire étaient en mouvement contre la jacquerie des *An-Lo* et contre les brigands « Sourcils Rouges »; les montagnards passèrent brusquement le

Fleuve-Jaune, son affluent le Oueï, se jetèrent sur la capitale impériale *Si-Ngan*, et la pillèrent. Les bandes turques, exaspérées contre les soudards arabes que l'empereur avait pris à sa solde, laissèrent faire, par jalousie de métier. A partir de ce beau coup, l'étoile des Tibétains déclina. Les Turcs Oïgour du Nan-Lou, du Pé-Lou, mis en éveil, craignant une concurrence vers l'ouest, prêtèrent à peu près la main aux Chinois pour les aider à se défaire des Tibétains. Les Arabes, toujours préoccupés de leurs relations pacifiques avec le grand empire, reconnaissant leur impuissance militaire contre les Turcs du Nan-Lou et du Pé-Lou, cessèrent d'intriguer avec les bouddhistes. D'ailleurs, des aventuriers musulmans de la grande conquête, il n'en restait plus à la fin du VIIIe siècle; ils étaient morts ou pourvus. Les fils des « Gueux » communistes avaient fait fortune et voulaient en jouir. La place redevenait bonne pour le ponctuel et consciencieux soudard turc; mais cette fois, il avait un nouveau marché, que l'invasion arabe lui ouvrait.

Jusqu'à sa chute, l'empire unifié des Sassanides avait opposé, aux Turcs, une barrière infranchissable. Pour servir de courtiers entre la Chine et le *Ta-Thsin*, « la grande Chine » de l'ouest, l'empire romain, ils étaient obligés, ou de subir les douanes iraniennes dans les Marches de l'Oxus, ou de faire la contrebande par les pays de grand risque, de traverser, à tous hasards, les steppes et les landes des Kiptchak, le vide où se jetaient à la foule les tribus rompues, les Kazak « marrons », les Kirghiz « errants », les insoumis au Kagan turc de l'Altaï et des Marches de Chine; par le nord de la Caspienne, par les pays Yogour « d'en haut », par les steppes des Alains, ils traversaient, tant bien que mal; souvent, quand ils étaient en nombre, ces contrebandiers se faisaient chefs de troupe, puis de nations, et, la chance aidant, paraissaient brusquement sur le Don, sur le Danube, comme de

grands rois; quand on leur tenait tête, ils reprenaient leur métier de reîtres; ils l'ont fait en Russie jusqu'au XIe siècle. En 945, dit la chronique de Nestor, « Vladimir fit venir par terre des Torks à cheval, et il vainquit les Bulgares ». En 1096, la Chronique nomme pour la première fois les anciens Huns blancs, les Tie-le ripuaires, sous leur nom nouveau de Turkomans. « Ismael engendra douze fils, d'où viennent les *Torkmens*, les Pétchénégues, les Torks, les Koumans, c'est-à-dire les Polovtses qui sortent du désert [1]. » A ce moment, tous les Kiptchak étaient débridés; il n'y avait plus de Kagan turc, vassal de l'Illustre Empire, pour les tenir en main. C'est la faiblesse des derniers Han de Lo-Yang, l'impuissance des derniers Thang de Si-Ngan, dans la Chine lointaine, qui a donné la clef des champs aux Kiptchak, aux Kalatch, aux Turcs ripuaires, et leur a permis de lancer sur l'Europe leurs troupes de contrebandiers, de brigands et d'aventuriers recrutées dans le Yogour, dans la plaine du Terek et du Kouban, dans les steppes du bas Volga, Abares, Bulgares, Bachkir-Magyares, tous Kazak, « Cosaques », marrons. En réalité, au XIIIe siècle, les Mongols successeurs des Kagans turcs et des empereurs de Chine n'ont pas fait autre chose que rétablir l'ordre en pays kiptchak; ils l'ont établi à leur manière, durement, mais ils l'ont établi.

Au sud, dans les Marches de Perse, naguère infranchissables, l'anarchie musulmane ouvrait aux Turcs une voie nouvelle, admirable, pleine d'attraits. Bien vite, les Arabes s'étaient dégoûtés de sauvages, païens fanatiques, bouddhistes endiablés, tels que les âpres et féroces montagnards du Tibet. L'alliance rompue, les musulmans ne parlent plus de leurs bons compagnons de Fergana et du Nan-Lou que comme d'êtres répugnants, sans foi ni loi; ce sont

1. Chronique de Nestor, traduction L. Léger, p. 69 et 195; citée plus haut.

eux qui créent la légende de l'anthropophagie tibétaine. Au contraire, pour les Turcs, ils deviennent tout miel et sucre. Si antipathiques que leur fussent les Arabes, ces bonnes gens turcs trouvaient leurs chevaux superbes, et leurs lévriers bien jolis; le cheval de pur sang et le slougui ont servi de conciliateurs entre les Sibériens chinoisés et les Sémites iranisés. Encore aujourd'hui, les Turcomans appellent un cheval de race *Beïdo*, « Bédouin », et un lévrier *Tazi*, « Arabe », — et pour dire qu'un objet est charmant, joli, les Turcs disent qu'il est « tazi ». Peu à peu, les hommes du Nord cessèrent de bouder ces gens du Sud qui avaient de si bons chevaux, de si beaux chiens, et chez lesquels on se chamaillait sans cesse; un solide homme d'armes ayant monture, arc et carquois en trousse, son sabre, et deux douzaines de moutons pour vivre en route, était assuré de trouver de l'emploi, de faire fortune, lui et sa famille, dans le pays des Tazi — plus tard, ils les appelèrent Tadjik, à mesure qu'ils les méprisaient davantage [1]. — N'eût-il que ses bras, il pouvait se louer, se vendre au besoin, comme lutteur, comme boxeur, comme assommeur professionnel chez le Tadjik; d'où, le *koul*, « l'esclave », en réalité le spadassin, le bravo turc; car le mot « koul », qui a signifié plus tard « esclave » ou plutôt « serviteur » dans le sens militaire, veut dire en turc simplement « bras » avec le poing au bout. Les *koul* turcs et ferganais [2] s'offrirent en détail au service des Khalifes; les condottieri, chefs de bande, plus riches, se précipitèrent, en foule, à leur suite,

1. Les chroniques arméniennes appellent les Musulmans, et en particulier ceux de Perse, « Dadjigs ». Il se pourrait que « Tadjik » soit venu aux Turcs par les marchands arméniens.

2. Les plus sacripants étaient les Ferganais : « Les habitants [de Merguinane en Fergana] sont des *Sart* d'un naturel batailleur, malicieux et mauvaises têtes. Le penchant à la dispute et aux coups est général en Mavera-an-Nahr [Transoxiane], et les batailleurs les plus notoires de Samarkande et de Bokhara sont, pour la plupart, originaires de Merguinane. » (*Mémoires de Bâber*, p. 4-5.)

dès qu'ils eurent appris ce mot magique *Roum*, « Rome », ce nouveau nom du *Ta-Thsin* qui avait fasciné leurs ancêtres.

L'effet du nom de « Roum » sur le cerveau de ces hobereaux turcs est vraiment prestigieux. Pour la Chine de l'ouest, pour le Ta-Thsin, ils oubliaient la Grande Chine, la vraie. Ils y couraient comme les *conquistadores* espagnols à l'Eldorado. Aux Marches de Turkestan, on se racontait des histoires merveilleuses; la hâblerie arabe n'y contredisait pas. Et puis, quoi faire au pays? L'Ili Khan n'était plus rien, moins qu'un préfet chinois; très loin, à l'est, les Turcs du Liao, les Khitaï, avaient la haute main; dans le Nan-Lou, dans le Pé-Lou, les Oïgour, possesseurs des bonnes villes, entendaient rester maîtres chez eux.

Abandonnés par l'Ili Khan impuissant, repoussés par les Oïgour, il ne restait aux Turcs des Marches de Perse, Ripuaires, Kankli, Kalatch, qu'à tout abandonner pour se mettre à la merci de l'Illustre Empereur, ou à se faire Kazaks dans les misérables steppes du Nord, dans le « pays de la faim », ou à s'attacher à la fortune du Khalifat, à chercher aventure dans cet empire de *Roum*, où tout bon *koul*, « bras », était assuré de trouver honneurs, gloire et richesse.

L'émigration militaire des Turcs, jusqu'ici dirigée vers le Nord-Ouest, vers le pays kiptchak, le Yaïk (Oural), l'Idil (Volga), le Don et le Danube, bifurqua vers le Sud-Ouest, l'Azerbaïdjane, le Transcaucase, l'Asie Mineure, la Syrie, le pays musulman de « Rome ». La révolution qui amena les khalifes Abbassides au pouvoir accéléra le mouvement, le fixa, le canalisa dans cette voie nouvelle. A mesure qu'ils entraient au service des Musulmans, ces Turcs, si réfractaires à l'islamisme chez eux, se soumettaient à la règle religieuse. Ils n'y entendaient goutte, ni malice, ni théologie; c'était, pour eux, un point de consigne, donc, dans leurs idées, un point d'honneur. Ils devenaient musulmans *sub speciem*

sacramenti, à l'inverse des anciens juifs qui ne voulaient pas prêter serment militaire à l'empereur romain, parce qu'il était païen. Prêtant serment au khalife, à l'imâm musulman, ces soudards turcs se tenaient pour obligés à sa confession religieuse. Une fois l'islamisme accepté, ils ne discutaient plus; on ne raisonne pas sur le rang. Les Turcs sont entrés dans l'église musulmane « orthodoxe » sunnite, non pas en néophytes catéchumènes, mais en recrues, militairement, sans courber la tête. En 724, ils battaient encore Sevret ben Abou Bahr El Darimi et sabraient vingt mille fidèles, jusqu'au dernier homme, reprenaient Samarkande; en 745, ils luttaient encore, en Fergana et en Transoxiane, contre l'énergique gouverneur arabe Nasr ben Seddjar, quand déjà des centaines de leurs compatriotes, dans le lointain Ouest, combattaient sous les drapeaux de l'Islam, pour les khalifes sunnites, et se faisaient tuer, au cri d'*Allah Ekber*, « Dieu est le plus grand! » pour la foi, contre les infidèles de Rome et les hérétiques de Syrie et d'Irak[1]. En 227 de l'hégire (833), il y avait, déjà, tant de reîtres turcs musulmans au service du khalife Moutassem que, dans sa nouvelle capitale de Samarra, ils occupaient tout un quartier de la ville. A Bagdad, le peuple n'en voulait plus; « ils molestaient la population, lançaient leurs chevaux au milieu des marchés, au grand préjudice des infirmes et des enfants. Les habitants en tirèrent plus d'une fois vengeance, et assommèrent plus d'un cavalier qui avait renversé une femme, un vieillard, un enfant ou un aveugle... Moutassem distribua aux Turcs des lots de terrains distincts, et leur donna pour voisins les soldats originaires

1. Au commencement du XIII[e] siècle, le géographe persan Yakout (né en 1178), parlant des brigands Kouchan et Beloutch (d'après El-Bechari), considère encore les Turcs comme des ennemis de l'Islam : « Ils (les brigands) se disent musulmans, mais ils sont plus acharnés contre les musulmans que les Grecs ou les Turcs. » (Barbier de Meynard, *Dictionnaire de la Perse extrait de Yakout*, p. 455.)

de Fergana, d'Achrousnah et du Khoraçan, en tenant compte du voisinage respectif de leurs contrées natales. Achinas le Turc et ses compagnons reçurent en fief le territoire appelé *Kerkh Samarra* [1]. » On trouve généralement, dans les chroniqueurs arabes de cette époque, les Turcs et les Ferganais associés; les premiers venaient, presque tous, des Marches du Pé-Lou, ou du Kharezm; ils continuaient le métier de leurs ancêtres directs, les Saces et les Massagètes, au service des Achéménides et des Parthes : c'étaient des Kankli, des Kalatch, et des Huns blancs ou Turcomans ripuaires. Les Kiptchak et leurs voisins les Alains (A-Sou) ne leur ont fait concurrence, dans le Sud musulman, que beaucoup plus tard; le pays qui les attirait surtout était l'Égypte; les Vénitiens les y amenaient par mer, à l'entreprise, d'où le nom de Mamlouks *baharites*, « d'outre-mer »; au IXe siècle, les Kiptchak et les Kirghiz cherchaient fortune en Russie et sur le Danube.

Dans la Transoxiane et en Perse, lors de la révolution qui renversa les Ommeyades, Turcs et Ferganais avaient pris, sans hésiter, le parti des Abbassides. Convertis ou non, ils étaient accourus, en foule, sous le drapeau noir d'Abou Mouslim, le rival de leur ennemi mortel Nasr Ben Seddjar, qui était l'homme des Ommeyades.

A la fin du VIIIe siècle, la nationalité iranienne, qui paraissait morte, tuée par l'Islam et par le génie arabe, se réveillait. En acceptant l'islamisme, « la Perse transporta en masse sa mythologie dans la religion nouvelle. Mahomet hérita de Zoroastre; Deddjal et l'Antéchrist héritèrent d'Ahriman et du

1. Maçoudi, *Les Prairies d'or*, t. VII, p. 118. Achinas, arrangement arabe du turc Achnass, est le nom d'une ville de Turkestan, au nord de Tachkend, sur le Syr. Les Mongols l'emportèrent et la détruisirent en 1219. Les condottieri turcs portaient des noms de guerre, ou simplement le nom de leur pays d'origine. Celui-ci était des Marches, du côté du Pé-Lou.

serpent Zohâk; Saochyant, le fils encore à naître du Prophète, qui doit à la fin des temps inaugurer le règne de la vie éternelle, revint faire ses promesses aux hommes sous le nom arabe de *Mahdi*... En regard des khalifes, élevés par la clameur aveugle des masses, par l'intrigue et le crime, elle éleva le droit héréditaire de l'imâm Ali, infaillible et sacré de Dieu. A sa mort, elle se pressa autour de ses deux fils, Hassan et Hussein, puis de leurs descendants; Hussein avait épousé une fille du dernier roi sassanide, de sorte que l'imâmat était fixé dans son sang par double droit divin, et l'union de la Perse et de l'islamisme à la façon persane se trouva scellée dans le sang de Hussein aux plaines de Kerbéla. La révolution qui renversa les usurpateurs Ommeyades au profit des Abbassides, neveux du prophète, est l'œuvre de la Perse; si elle ne fait pas arriver au pouvoir la famille favorite, pour qui elle a cru combattre, elle fait du moins triompher son principe... Les premiers Abbassides, élevés au trône par la Perse, s'entourent de Persans; leurs premiers ministres, les Barmécides, sont suspects d'être encore de cœur à la religion de Zoroastre... Les Abbassides sont de véritables Sassanides, de sang arabe [1]. »

Mais si les Iraniens firent triompher les Abbassides, ce fut par l'épée des Turcs, gens obtus et réfractaires à la théologie. Turcs et Ferganais coururent, sous le drapeau noir, sus au drapeau blanc, pour prendre une revanche sur Nasr ben Seddjar qui leur avait fait mauvaise guerre. Abou Mouslim, avec sa finesse de sémite et son instinct d'homme du peuple (il s'appelait, de son vrai nom, Abd Er Rahman, et de son métier, il était corroyeur) comprit, du coup, le parti qu'on pouvait tirer de ces batailleurs; il mit en œuvre l'intrigue arabe, et ces Turcs, ces païens, ces manichéens, se battirent

1. Darmesteter, *Coup d'œil sur l'histoire de la Perse.*

comme des enragés pour la cause iranienne et pour l'orthodoxie musulmane. De nos jours, convertis à l'Islam, les pieux musulmans Euzbeg de Transoxiane ont fait d'Abou Mouslim un grand saint national, pourfendeur de mécréants, quelque chose comme le saint Jacques Matamoros des Espagnols; au fond, le « Père de la vocation » était hérétique, si ce n'est pis.

La révolution faite, les Iraniens et les Arabes de Transoxiane et de Perse s'abandonnèrent, à plein corps, à leurs instincts de théologie, de controverse et de révolution; le ferment socialiste qui au temps des Sassanides avait, tant de fois, soulevé le peuple d'Iran contre la Noblesse et contre l'Église mazdéenne, n'était pas mort; l'ardeur d'apostolat qui tant de fois, jusqu'à l'Islam, avait enflammé les Araméens et les Arabes n'était pas éteinte. En Iran et en Irak, la tradition du grand communiste, du révolutionnaire Mazdek, avait survécu aux atroces répressions de Khosrau « à l'âme immortelle », — Khosrau *Anochak-Révane*, — le *Nouchirvan* des Arabes, notre Chosroès le Grand [1]; coup sur coup se soulevèrent les sectes demi-politiques, demi-religieuses, des Kharédjites (le mouvement fut réprimé de suite), celle des adhérents de Mokanna « le Prophète voilé » qui s'appelaient les *Sefid damgane*, « les habillés de blanc »; ils mirent la Transoxiane en feu pendant plus de dix ans (767-777). Le caractère franchement socialiste de la révolution qui entraîna les « habillés de blanc » donne une impression analogue à

1. « Aucun partisan de Mazdek, jusqu'à l'époque de Haroun-er-Rechid, ne perça dans le monde. Il était arrivé que la femme de Mazdek, Khourremèh, avait réussi à s'enfuir de Medaïn avec deux personnes et s'était réfugiée dans la campagne de Reï. Elle fit là de la propagande, en invoquant le nom de son mari, et elle réussit à attirer, dans son parti, un nombre considérable de gens auxquels on donna le nom de *Khourremdini*. [Le mot est à double entente : *Khourrem* signifie la Joie, et *Din*, la Foi.] Ils tenaient leurs croyances secrètes, et cherchaient une occasion de se soulever, et de manifester leurs opinions au grand jour. » — Le Vizir Nizam el-Moulk, *Siasset Namèh*, p. 266.

celle du mouvement des anabaptistes en Europe au XVIe siècle; « Le Prophète voilé » ressemble singulièrement à Jean de Leyde. Les troubles des Kharédjites, ont plutôt pour type européen celui des guerres hussites. La grande révolution islamique arabe produisait en Perse et en Transoxiane ses logiques et naturels résultats, d'autres révolutions sociales et religieuses; elle aboutissait à l'anarchie et finalement au despotisme, rétablisseur de l'ordre. Pour des cerveaux de reîtres turcs, c'était le plus parfait des gouvernements. Ils se mirent au service de l'ordre avec la même ponctualité militaire qu'à celui du désordre, et comme sous le drapeau noir des Abbassides il convenait d'être musulman, ces hommes de devoir se soumirent exactement à la consigne religieuse; ils le firent d'autant plus volontiers que leurs vieux ennemis, les Iraniens, devenaient plus franchement hérétiques; de sorte que l'orthodoxie musulmane fut défendue, bon gré, mal gré, presque imposée par des soudards venus des Marches de Chine, dans le pays desquels l'Islam était en horreur, et dont la moitié, sinon les deux tiers, ne savait pas le premier mot de la religion de Mahomet. Mais, il s'agissait d'abord de ne pas rester comme les faibles, comme les plus jeunes, « gardiens du foyer », menant les chameaux et les moutons au pâturage; pour les aînés, « *agas* », pour les forts, pour les braves, il fallait se faire ou chevalier errant, « *Kazak* », en pays des steppes, ou chercher fortune à Rome, vaille que vaille, à tout hasard. Si l'on était riche, si on héritait, on venait en nombre; on se louait en homme de qualité, soi et sa bande, moyennant fiefs, titres et honneurs, car les Turcs ont toujours été très exigeants en matière de titres. Si on n'avait rien que son cheval et ses armes, on s'offrait à l'adoption d'un grand comme « page », c'est-à-dire comme bravo, comme spadassin gagé. Les très pauvres, qui n'avaient que leur pauvre corps, se proposaient comme lutteurs, boxeurs, assommeurs à tout

faire. L'humilité islamique a choisi le saint national de Khiva parmi ces humbles qui n'avaient que leurs poings pour vivre. La légende de saint Polvane est caractéristique[1]. Saint Polvane est au service du roi de Kharezm, qui est païen; lui-même est musulman; son bras est invincible. Le roi de l'Inde, qui a entendu parler de l'athlète extraordinaire, défie le roi de Kharezm, et lui envoie, pour se mesurer contre saint Polvane, un géant indien qui a terrassé tous les athlètes de Chine et de Rome. Le roi de Kharezm convoque les grands et le peuple au spectacle; on tranchera la tête au champion vaincu. Le bon saint Polvane, la veille du combat, s'en va faire sa prière à la chapelle où se réunissent en secret les fidèles; il y rencontre une pauvre vieille dont il entend l'oraison : « Mon Dieu, fais que mon fils ne soit pas abattu par l'invincible Polvane, car je n'ai pas d'autre enfant, et je vis de la force de son bras. » Et le bon saint Polvane, les larmes aux yeux, joint mentalement son oraison à celle de la pauvre vieille. Quand il se présente dans l'arène, il s'abandonne et se laisse renverser par l'Indien, qu'il terrasserait aisément d'une seule main. Le méchant roi ordonne qu'on lui coupe la tête; à l'instant même, le cheval sur lequel il est monté s'enlève d'un bond prodigieux, du haut des lices vers un abîme voisin. Le bon saint Polvane s'élance, enlève, à bras tendu, le cheval et le roi, et les dépose doucement sur le tapis, devant le trône. Le roi, touché de la grâce, reconnaît la vraie religion, et le pieux athlète, ravi de joie, s'en va dans le désert, où il se fait ermite. Les premiers Turcs musulmans, chez les Khalifes, ne ressemblaient guère à saint Polvane. Un conte arabe[2] nous montre l'impression qu'ils produisaient aux bourgeois et manants des bonnes

1. *Polvane Ata.* Polvane est la prononciation patoise turque du Kharezm pour le persan *Pehlevane*, qui signifie « athlète, lutteur ».
2. Dans les *Mille et une Nuits* de l'édition Karl Schall, t. XIV, p. 73.

villes. La femme d'un honnête marchand veut se débarrasser de son mari; elle l'enivre, et l'habille en soudard turc. Quand le bonhomme a cuvé son vin, il s'éveille et ne se reconnaît plus; dans le quartier des marchands, ses voisins et amis le reçoivent à coups de pierres, du plus loin qu'ils voient le harnais redouté; alors le pauvre manant s'écrie : « J'étais Turc sans le savoir », et s'en va rejoindre au quartier militaire, en baragouinant un arabe barbare, à la façon dont les Suisses écorchent le français dans M. de Pourceaugnac. Si nous voyons, dans Achnass, le type du condottiere turc de qualité, et dans le conte des *Mille et une Nuits*, celui du soudard ordinaire, Maçoudi nous dépeint, au vif, le portrait farouche du spadassin; mais d'abord, il nous montre le reître, dans toute la brutalité de son honneur. Les Turcs du khalife Motevekkil ont rompu les rangs; ils entourent la tente du Prince des Croyants, le sabre à la main; ils réclament leur paye arriérée; il leur faut de l'argent. Motevekkil est obligé de céder : on va les payer. « Maintenant, sire, — dit Pidja à l'empereur, — faites sonner les tambours et annoncer le départ pour l'Irak [1]; ils ne voudront plus de leur argent. En effet, une fois que le prince eut donné ses ordres, les hommes, laissant là leur paye, se mirent en route avec un tel empressement, que les payeurs s'attachaient à eux pour leur donner leur argent, et ne pouvaient le leur faire accepter. » — Voilà l'honneur du reître. — Voici, maintenant, celui du spadassin. Bouka le cadet, officier turc, a résolu la mort du khalife; il fait venir un des pages sous ses ordres, son compatriote Baguir [2]; Bouka le cadet a un fils et un frère : il assigne successivement rendez-vous à Baguir pour les tuer, à un signal convenu; le spadassin attend chaque fois le signal, impassible, la

1. On s'y battait à ce moment.
2. *Bouka*, en turc, signifie « le Fort »; Baguir est l'adoucissement arabe du turc oriental *pakir*, « cuivre »; c'est un nom de guerre.

main prête; Bouka ne le donne pas. Enfin, il lui propose de tuer le fils du khalife : « Cela ne servirait à rien, dit le coupe-jarrets turc. — Et pourquoi? demande son maître. — Tuer le fils et laisser vivre le père, reprit-il, votre entreprise demeurerait inachevée, car le père vengerait son fils..... Commençons par le père; l'affaire du fils sera plus aisée..... Je m'en charge..... Entrez chez le khalife derrière moi; ou je le tuerai, ou je n'y réussirai pas. Si je le manque tuez-moi, et jetant votre sabre sur mon corps, dites : Cet homme avait voulu assassiner son maître [1]. » L'anecdote, qui se rapporte à l'année 247 de l'hégire, a été écrite à Bagdad vers 350 de l'hégire; en 463, le *Koudatkou Bilik*, « l'Art de régner », composé à l'autre bout du monde turc, à Kachgar, définit un bon serviteur par ce vers :

Sekirtur, ya eulturur, ya ouroachi eulur.
Il taille, il tue, ou il meurt en combattant.

Le bon sujet oïgour des frontières de Chine et le spadassin kankli d'Arabistan se font, à cent ans d'intervalle, exactement la même idée de la morale et de l'honneur.

La politique des khalifes envers ces terribles aventuriers turcs dont ils ne pouvaient se passer, fut de leur offrir tout ce qu'ils pourraient gagner par l'épée dans les Marches occidentales; on leur donna des fiefs à prendre sur les Romains; c'est ainsi que se fondèrent dans la Syrie du Nord et en Asie Mineure les châtellenies et les marquisats turcs, formant une barrière, des Marches nouvelles, entre l'Islam et le pays de la guerre sainte, des infidèles. Contre Roum, pour gagner terres et châteaux en Anatolie, titres et honneurs à la cour des khalifes, la croisade des condottieri turcs, l'exode des grandes compagnies furent incessants, à partir de la fin

1. Maçoudi, *Prairies d'or*, VII, 265.

du ɪxᵉ siècle. Mais la place que ces chevaliers d'aventure, courant fortune à Rome, laissaient vacante en pays iranien et en Transoxiane était immédiatement prise par d'autres compagnons, aussi légers de bagages, aussi riches d'espoir et de hardiesse que leurs aînés; il semblait que le Turkestan et les Marches de Chine, d'où ces héros besogneux sortaient les uns après les autres, fussent inépuisables. Depuis le triomphe des Abbassides, dans l'Iran et dans ses Marches désorganisés par les Arabes, il pleuvait des Turcs, chasseurs de places, de pensions, de terres et grands épouseurs d'héritières.

Le *Siasset Nameh*, « le Livre du gouvernement », écrit par Abou Ali Hassan, que les Orientaux ont nommé *Nizam el-Moulk*, « le régulateur de l'Empire », — le législateur par excellence —, et qui fut pendant trente ans (de 455 à 485 de l'hégire — 1063 à 1092) le premier ministre du sultan Seldjoukide Alp-Arslan et de son fils Mélikchah, nous montre ce qu'étaient les Turcs de son temps, même sous des souverains plus qu'à moitié iranisés. Ils avaient fini par s'assimiler, à leur manière, « l'esprit de corps des Arabes », et il fallait se méfier d'eux, au point que Nizam el-Moulk parle du danger « d'avoir une armée composée d'hommes ayant tous la même origine » et recommande « que toutes les races de l'Empire fournissent des soldats [1] ». Hors de la guerre, le Turc, vieilli, est surtout bon à faire un policier à poigne, sur la brutale honnêteté duquel on peut compter, « un Turc avancé en âge, qui dans son impartialité se fait craindre des grands et des petits », et il ne manque pas de citer comme exemple ce vieux lieutenant de police turc qui rencontra un haut et puissant seigneur de ses compatriotes, l'émir Ali-Nouch-Tékine, comme il sortait ivre, la nuit, de chez le sultan Mahmoud, après une orgie royale; il le fit empoigner

1. *Siasset Nameh*, édition et traduction Schefer, p. 135.

par le guet, et battre si durement « que la douleur lui faisait mordre la terre[1] ». Quand ces Turcs avaient bu, ils devenaient terribles, et ils buvaient souvent[2]; pourtant, il fallait leur donner à boire, et les gorger de viandes : « Le moyen de gouvernement des khans du Turkestan consiste à tenir toujours prête, dans leurs cuisines, une nourriture copieuse pour leurs sujets[3] »; il fallait même que le vin fût bon, « car le souverain étant le père de famille universel... il ne faut pas que ceux qui reçoivent de lui leur subsistance apportent de chez eux leur nourriture et leur vin. S'ils en apportent parce que le sommelier du palais ne leur en donne pas de bon, il faudra adresser à celui-ci une verte semonce. Le vin qu'on lui livre est excellent, pourquoi donc en donne-t-il de mauvais? Il faut faire disparaître cet abus[4]. »

En ville, hors du service, les capitaines turcs faisaient le diable à quatre. Nizam el-Moulk raconte l'histoire d'un de ces sacripants, un gentilhomme, un émir; il avait emprunté six cents dinars à un honnête marchand, et depuis dix-huit mois il le bernait; mais un vieux tailleur fit bien rendre l'argent, lorsqu'il menaça de révéler comment ce Turc avait ravi une femme mariée, battu les bourgeois qui voulaient la délivrer, et comment le pauvre artisan avait fait crier la prière par le muezzin en pleine nuit, ameuté le populaire, éveillé le Khalife, et sauvé l'honneur de la femme[5]. Ce que les souverains de l'Islam redoutaient, ce n'étaient pas les émeutes

1. *Siasset Nameh*, p. 62 et 63.
2. L'émir Ousama raconte comment, lorsque en 1119 le condottiere turc *Togtakin* (Tog-Tékine) fit prisonnier Robert, châtelain de Saône, beau-frère de Baudouin, roi de Jérusalem, qui était son ami, et qui offrait dix mille dinars de rançon, il lui trancha la tête après boire. « L'Atabek (Tog-Tékine) buvait dans sa tente. Lorsqu'il le vit s'avancer, il se leva, mit les pans retroussés de sa robe dans sa ceinture, brandit son épée, sortit vers Robert, et lui trancha la tête. » (*Ousama ibn Mounkidh*, par Hartwig Derenbourg; extraits, p. 121.)
3. *Siasset Nameh*, p. 168.
4. *Ibid.*, p. 163.
5. *Ibid.*, p. 69 à 83.

du bon peuple foulé par les Turcs; c'était le mécontentement de ces rudes soudards, de ces dures machines à gouverner dont ils ne pouvaient plus se passer; ils sentaient gronder sourdement ce nouvel « esprit de corps », l'esprit de coterie militaire, et ils avaient peur. A peine devinaient-ils un instinct, encore bien faible, à cette époque, mais qui bientôt grandira, de plus en plus formidable, jusqu'au moment où il éclatera, irrésistible ; c'est le sentiment national turc, qui au XIIe et au XIIIe siècle a déchaîné sur l'Asie les invasions des Oïgour, des Khitaï et enfin des Mongols.

Du IXe au XIIe siècle, c'est par des révolutions partielles que se prépare la grande invasion. Les Turcs arrivent, de plus en plus nombreux. Une fois implantés dans le pays, devenus bon gré mal gré seigneurs terriens, et pourvus de toutes les charges militaires ou réputées comme telles, — car des autres, ils n'en voulaient pas; ils n'y entendaient rien et c'eût été déroger, — à la première réclamation, ils jetaient le gouvernement dehors, et installaient le capitaine de leur compagnie à sa place. C'est ainsi que nous allons voir se succéder les grands condottieri Gaznévides, Seldjoukides jusqu'au moment où les Turcs restés au pays, Oïgour, Khitaï, se présenteront à leur tour en corps de nation, et parleront en conquérants, en maîtres; puis après eux, les Mongols nivelleront le terrain, réuniront en faisceau toutes les anciennes nations parentes, et feront l'Asie Turque, depuis la Corée jusqu'au Caucase, portant les Marches chinoises au Danube et à l'Adriatique.

Entre l'immigrant turc et la vieille population iranienne qui se réveillait, l'élément arabe disparut rapidement en Iran et en Transoxiane, ne laissant d'autres traces de son passage, en Iran, qu'un islamisme hérétique, désormais irréconciliable, et dans les Marches, un islamisme d'autant plus orthodoxe que l'hérésie persane devenait plus dissidente. Les

Turcs, qu'on n'avait pu convertir à l'islam dans leur pays, se sont faits musulmans orthodoxes à plein collier, le jour où ils ont vu que les Iraniens refusaient l'orthodoxie; sur la vieille haine nationale entre Iran et Touran, la haine religieuse s'est greffée naturellement, faisant ce prodige d'amener à l'islamisme des païens chinoisés, dont le cœur était dix fois plus sensible à Christ ou à Bouddha qu'à Mahomet, et de changer en sectaires d'occasion les hommes du monde les plus indifférents à la controverse et à la matière religieuse. En Asie centrale, la politique sociale a produit la religion, au rebours d'autres pays où la religion enfantait la politique sociale.

Contre le pédantisme religieux des Arabes, contre la morgue militaire des Turcs, la nationalité iranienne, renaissante, suscita la naïveté enthousiaste de la plèbe. Le premier qui fit battre le cœur iranien depuis la chute des nobles Sassanides était un homme du peuple. Yakoub ben Leïth, « le fils du potier », rassembla ses camarades, se mit lui-même hors la loi, se fit brigand; c'était dans le sud de la Perse, au rude pays de Seïstan, les Cévennes iraniennes. Compagnons faïenciers, bûcherons et charbonniers, bandouliers et contrebandiers afghans accoururent. Tout ce Midi pauvre, sec et sobre, la tête pleine de soleil et de rêves, descendit sur les gros hommes du Nord, gavés de viandes. Lorsqu'en 877 le fils du potier fut sur le point de prendre Bagdad, et que le Khalife, épouvanté, voulut négocier, on vit clairement le tour de roue de la fortune; l'héritier des Arabes, « des gueux mangeurs de lézards », envoyait un maître des cérémonies; l'héritier des Sassanides au drapeau brodé de diamants, de rubis et de perles, « le fils du potier », se dressa sur son grabat (il était malade à la mort), montra son épée, son dîner, une croûte de pain chaumeni et des oignons : « Va dire à ton maître que si je vis, cette épée

décidera entre nous; si je suis vainqueur, je ferai ce qu'il me plaira; s'il est vainqueur, voici mon pain. Ni lui, ni la fortune, ne peuvent rien sur un homme tel que moi [1]. » Les reîtres turcs sauvèrent le Khalifat et l'orthodoxie; Yakoub ben Leïth perdit la bataille, et mourut deux jours après; mais le peuple iranien lui survécut. Amr, frère de Yakoub, un politique, un habile, adroitement négocia. Devant le Khalife, il se fit tout petit, demandant simplement à fief, comme son humble serviteur, la Perse méridionale, dénonçant, montrant jusqu'à l'évidence le péril turc dans la Perse du Nord, en Khorassan, et dans les Marches, en Transoxiane, en Kharezm, proposant de le combattre. Le Khalife se laissa convaincre, comprit que l'Iran, même dissident, était son boulevard contre les hommes du Nord. Mais l'alliance édifiante entre les hérétiques de Perse et le Pape-Roi des musulmans orthodoxes ne pouvait être de longue durée. Ce fut un aristocrate de Transoxiane qui la fit rompre et ruina, du coup, la dynastie plébéienne issue du « fils du potier ». Ismaël ben Saman, le rival et le vainqueur de la démocratie iranienne, était lui-même de pur sang iranien, noble homme descendant du Sassanide Behram Tchoubine, l'intrépide et infortuné rival de Khosrau Parviz (Chosroès II). Il était né en Fergana, au mois de Chevval 234 (848). L'ancêtre, Saman, avait embrassé l'islamisme, par reconnaissance pour le gouverneur arabe du Khorassan, Azad ben Abdallah, qu'on appelait « l'Ami des opprimés »; ses petits-fils, Nouh (Noé), Ahmed, Iahia (Jean) et Iliaz (Élie) avaient reçu, du khalife Mamoun, l'investiture de fiefs dans les Marches : Noé à Samarkande, Ahmed en Fergana, Jean à Tachkend et Élie à Hérat. Ahmed avait recueilli le fief de Samarkande, à la mort de son frère Noé, par droit de dévo-

1. *Zinet et tevarikh*, d'après l'*Histoire de la Perse* de Malcolm.

lution, et son fils aîné, Nasr, lui avait succédé. La révolution démocratique du « fils du potier » bouleversait l'Asie; en 872, Husseïn ben Tahir, s'étant fait roi de Kharezm, envahissait la Transoxiane. Ismaël, le frère cadet de Nasr, fut envoyé à Bokhara pour lui tenir tête. Le 1er Ramazan 873, il fit son entrée triomphale, comme lieutenant de son frère, dans la vieille métropole religieuse de Sogdiane. Vingt ans après, il était maître du Kharezm et de la Transoxiane entière, sous le protectorat des Khalifes; il était assez fort pour braver les Turcs, jusque dans les Marches de Chine; en 894, il osait attaquer ceux du Tavaz [1], en plein Turkestan, — ils étaient chrétiens, — et les battait, s'emparant de leur ville et de leur cathédrale [2]; pour la première fois les Iraniens prenaient pied au delà du Syr Darya, du vieux Yaxartes; en triomphe, ils portèrent le Coran à l'église des Turcs, et la consacrèrent à l'islam.

De cette guerre à la fois nationale et sainte, le Samanide revint assez fort pour affronter la Jacquerie iranienne dans le Sud. Entre les aristocrates transoxianais avec leurs soudards turcs, et les démocrates du pur Iran, la lutte fut rude, quelque chose comme une guerre de gens de la langue d'Oïl contre gens du Languedoc; les hommes du Nord triomphèrent; Ismaël, le descendant des Sassanides, envoya son prisonnier Amr ben Leïth, le chef de la plèbe iranienne, au khalife Moutassid (902-903), et reçut, en échange de ce magnifique présent, l'investiture de tout l'Iran, avec ses marches de l'Ouest, de l'Est et du Nord. La nouvelle aristocratie iranienne crut triompher. En réalité, elle livrait son pays à l'ennemi héréditaire, au Turc.

Après la mort du grand Samanide Ismaël (907), la plèbe se

1. C'est, peut-être, le vieux nom turc de la Chine : *Tavgats*. Le texte publié par M. Schefer (p. 84) donne la leçon « Taraz ».
2. Kilissa i bouzourg, « la grande Église ». Narchakhi, p. 84, texte.

leva dans ce Sud iranien, dans ces Cévennes de la Perse, dan le Seïstan, toujours battu, jamais vaincu. De nouveaux gouvernements populaires, nationaux, s'y succédèrent, les Deïlemites, les Bouïdes. Pour les combattre, il fallait des gens de guerre; on les fit venir des Marches du Nord et de Fergana. C'était se mettre à la merci des reîtres turcs, se livrer aux condottieri. Un capitaine de ces reîtres, mécontent du sultan samanide, s'installa en plein pays rebelle du Sud, à Gazna, tout près des bandouliers afghans et à portée de Balkh, des défilés qui conduisent de l'Hindou Kho en Fergana, et de là en Turkestan, en Pé-Lou, en Nan-Lou, à volonté; il emmenait sa bande, huit cents soudards; le Samanide Mansour voulut le déloger; les levéés qu'il envoya se firent battre par ces vieux routiers; le capitaine resta maître de Gazna. Il se faisait appeler Alp Tékine, nom turc et d'aventurier, si jamais il en fut [1]. Après sa mort, son fils n'avait pas la poigne qu'il fallait pour mener ces rudes gens; les compagnons mirent à leur tête un autre capitaine d'aventure qui se donnait le nom et le titre de Sevuk Tékine [2], « Aimé Tékine ». Le *Nizam el-Moulk* raconte, à merveille, comment une grande compagnie turque faisait un roi. Alp Tékine mort, les soudards s'assemblent; ils ne pensent même pas au fils de l'Alp Tékine (il s'appelait Abou-Ishak), un gringalet quelconque, bon à mettre en religion : « Nous avons gagné, disaient-ils, beaucoup d'honneur et de gloire dans l'Hindoustan, et nous avons inspiré aux Hindous la terreur la plus grande. Si nous donnons cours à des sentiments d'envie, disant, l'un : Je suis le plus connu, l'autre : Je suis le plus ancien, notre gloire se ternira, et l'ennemi deviendra

1. *Alp*, *Ouloup*, en turc archaïque, plus tard, *Ouloug*, *Oloug*, signifie « Grand ». J'ai donné le sens du mot Tékine. Le capitaine de routiers qui se donnait la qualité de « grand Tékine » n'était, à coup sûr, Tékine de rien ou de personne; Alp Tékine est certainement un nom de guerre.

2. Le Sebek Tékine. Sebouk Tékine des Persans.

plus entreprenant. Si la division éclate parmi nous, ce sabre avec lequel nous avons frappé les idolâtres servira à nous entr'égorger... Voici ce qu'il convient de faire : choisissons parmi nous le plus digne, et constituons-le notre chef... Y a-t-il un esclave (un *koul*, un mercenaire) qui ait été acheté plus anciennement que Sevuk Tékine, et qui se soit acquitté plus fidèlement de son service?... Par son intelligence, son courage, sa générosité, son excellent caractère, sa loyauté et ses bons procédés envers ses camarades, il est le premier. » Le capitaine se fait prier d'abord, puis accepte : « Je m'acquitterai de cette charge, puisque j'y suis obligé », et aussitôt, en dur et disciplinaire reître turc, il impose sa consigne : — J'accepte, à la condition que tout ce que je ferai ou dirai ne rencontrera pas d'opposition parmi vous. Si l'un de vous me désobéit, se révolte contre moi, ou hésite à exécuter mes ordres, d'accord avec moi vous le mettrez à mort. — Tous le jurèrent et lui prêtèrent serment [1]. »

Voilà le souverain nommé, à l'ancienneté et au choix; il n'y a plus qu'à obéir.

Ce reître parvenu est le premier prince musulman qui ait osé attaquer l'Inde chez elle, porter l'islam au delà de l'Hindou Kho et de l'Indus. En 977, il est maître de Kandahar, de Kaboul, du pays afghan depuis les passes du Nord jusqu'à celles du Sud-Est, du Khaïbar; la même année, il franchit le Khaïbar, envahit le Pendjab, y retourne l'année suivante; l'Inde fut mise en coupe réglée; le Maharadja Djaïpaoul tenta la fortune des armes, réunit trois cent mille guerriers; les routiers du Sevuk Tékine étaient un contre cinq, mais gens de guerre, sachant le métier; ils dispersèrent cette cohue; l'heureux aventurier resta maître du pays de Pechawer et du Lemghan. Par ses possessions de Kaboul et de Gazna, il

[1] *Siasset Nameh*, p. 157, 158.

confinait au Khorassan, aux souverains Samanides du nord. Avec son instinct de condottiere affiné par la politique, il comprit le parti qu'il pouvait tirer du voisinage, s'offrit à l'émir Nouh (Noé), le grand Samanide d'Iran et Transoxiane, se battit pour lui contre la plèbe hérétique, et en tira ce qui lui manquait, une investiture, une reconnaissance officielle. Vainqueur des rebelles à la bataille de Hérat, il obtint pour son fils la lieutenance héréditaire du Khorassan, et pour lui-même le titre de « Vainqueur pour la Foi [1] » (997).

En mourant, l'ancien capitaine de routiers, devenu le prince Nasr Ed Dine, légua ses États héréditaires à son fils cadet Ismaël [2], conformément à la coutume turque, à l'exclusion de l'aîné, Mahmoud, pourvu et fieffé en Khorassan; la coutume, qui laissait la terre au cadet, donnait à l'aîné la meilleure part, l'armée; Mahmoud était digne de l'héritage. Ismaël tenta de lutter; à prix d'or, il essaya de débaucher les bandes; mais quand ils entendaient battre les timbales, ces soudards turcs ne connaissaient plus rien que leurs chefs

1. *Nasr Ed Dine.* De tels titres, les Turcs établis dans l'Occident devenaient plus glorieux et plus avides, à mesure qu'ils se faisaient plus Iraniens; ceux de Transoxiane, à demi Chinois, s'en moquaient encore à cette époque. Le *Nizam el-Moulk* raconte, non sans une pointe d'ironie, l'amusante histoire du sultan Mahmoud, humilié de n'avoir reçu, par bref du Khalife, que le titre de *Yemin-ed-Daouleh*, « bras droit de l'Empire », quand le kagan de Samarkande (d'un Islamime très suspect) possédait les brevets de *Zehir-ed-daouleh*, « qui donne la force à l'Empire », *Mouîn-khilafet-illah*, « qui accorde son aide au khalifat de Dieu », et *Melik el-Machrak ou es Sin*, « roi de l'Orient et de la Chine ». Une hardie commère turque « sachant écrire et la langue bien pendue », au service de Mahmoud, s'engage à lui rapporter tous les brevets qu'il voudra. Elle s'en va tout droit à Kachgar, où elle achète des marchandises de Chine, fait des cadeaux au kagan de Samarkande et à sa femme, s'insinue dans leur intimité, et finit par leur demander un bref du Khalife comme modèle d'écriture pour son fils; et voilà ces bons Turcs à s'esclaffer de rire. « Quel désir manifestes-tu là! s'écrièrent la khatoun et le khakan. Pourquoi ne nous as-tu pas demandé une ville ou une province? Nous possédons cinquante diplômes semblables laissés de côté! Si tu en as envie, nous te les donnerons tous! » (*Siasset Nameh*, p. 193 - 198.)

2. On remarquera que ces condottieri turcs, dès qu'ils étaient parvenus, changeaient de noms, prenaient des titres et des noms musulmans; de même, en Chine, ils prenaient des titres et des noms chinois.

éprouvés, ceux qui les avaient dix fois conduits à la charge; tout l'honneur du drapeau leur montait du cœur à la tête. Les reîtres connaissaient leur Mahmoud; ils l'avaient vu le sabre à la main, et jetèrent l'argent que leur offrait Ismaël. Le cadet, sans soldats, se rendit. Mahmoud reçut avec égards un si chétif rival, et l'interna dans un château où il le fit traiter en prince, hormis la liberté d'en sortir. Le véritable héritier de l'Alp Tékine restait seul maître du pays entre l'Indus et l'Oxus.

Ce fils de condottiere avait de la grandeur d'âme, le génie de la guerre et de la politique, la passion de toutes les gloires; il aimait orgueilleusement les lettres, le faste, les arts. C'est un goût commun à beaucoup de parvenus de l'épée; nous le verrons chez les Seldjoukides, chez les Timourides; il est assez apparent à la cour des condottieri d'Italie, au xv[e] et au xvi[e] siècle. Ce qui est particulier à Mahmoud de Gazna, tout à fait hors du caractère turc, c'est l'ardeur religieuse, le fanatisme musulman qui, chez lui, était naturel et sincère. Avait-il du sang iranien? Le portrait que tracent de lui les contemporains est du pur type turc : « Il n'était point d'une physionomie agréable, dit le *Siasset Nameh*; il avait le teint jaune; un jour jetant les yeux sur son miroir, et voyant sa figure, il se mit à sourire [1]. » Son père le Sevuk Tékine n'était pas de race pure, puisque les chroniques persanes l'appellent un « turc-tadjik »; peut-être aussi « turc » est-il pris dans le sens de « capitaine de routiers », comme, un peu plus tard, en France, le mot de « brabançon » n'aurait pas impliqué l'origine, mais seulement la profession d'armes. Quoi qu'il en soit, sa religion servait sa politique. Il avait, sous les ordres de son père, combattu les hérétiques de Perse; dès qu'il fut le maître unique, il se posa en chevalier de l'or-

1. *Siasset Nameh*, p. 67.

thodoxie, offrit son épée au Khalife contre les schismatiques fatimites d'Égypte, et reçut de lui tout ce que le faible pape de Bagdad pouvait donner, l'investiture, et un titre magnifique, celui de « *protecteur de la foi* » (998). C'était beaucoup, dans ce pays d'Iran où la vie nationale n'éclatait plus qu'en querelles religieuses. Dans l'imagination romanesque de Mahmoud (il était, dès cette époque, l'admirateur et l'ami du grand Firdouci, le glorieux poète qui écrivit le « Livre des rois » sur ses instances), une guerre sainte était le premier des devoirs, la plus haute et la plus noble des entreprises. Les mouvements qui entraînèrent les chrétiens d'Occident à la délivrance du Saint-Sépulcre et les musulmans d'Orient à la conquête de l'Inde sont simultanés. Le Sevuk Tékine avait guerroyé contre les infidèles; son fils le Protecteur de la Foi voulut les convertir. Mais avant de se lancer à la croisade, — qu'on me permette le mot, bien qu'il s'agisse d'un musulman, — Mahmoud voulut assurer son domaine; si enthousiaste qu'il fût, il était trop près de ses origines pour ne pas les sentir, pour ne pas garder, dans ses conceptions romanesques, l'esprit positif et la prudence méfiante du condottiere. Ce n'était pas le successeur de l'Alp Tékine qui pouvait ne point tenir note exacte de ce qui se passait en pays turc et en Chine. Or, il s'y passait ceci, qu'en Chine, le grand empire des Thang s'était écroulé, morcelé; depuis 907, une dynastie nationale, les *Liang*, tenait la vraie Chine, le vieux Ho-Nan fidèle et le Chan-Tang; les *Tsin* leur disputaient l'empire en Chan-Si, d'autres prétendants en Kiang-Nan, en Tche-Kiang, etc. Encore les Liang et les Tsin étaient-ils Chinois; mais au nord-est, les Turcs Khitaï du Liao, en corps de nation, avaient mis la main sur le Pé-tché-Li, et à l'ouest, dans les Marches, en Nan-Lou, en Pé-Lou, jusqu'en Tibet et en Chen-Si, les Turcs Oïgour étaient absolument les maîtres, et tenaient à ce qu'on le sache en Transoxiane. Ceci devenait

très dangereux. Un homme comme Mahmoud, arrivé au pouvoir par les soudards, savait qu'il était imprudent de rire avec les Turcs. Le passage incessant des caravanes occidentales en Chine, et chinoises vers la Transoxiane, avait affiné l'esprit des Oïgour, maîtres de l'Hexapole en Nan-Lou, et très influents dans la Pentapole, dans les bonnes villes du Pé-Lou. Ils étaient les plus avisés de tous les Turcs, très au courant, et pour cause, des affaires de Chine, non moins bien informés de celles de Transoxiane, de Kharezm, d'Iran et de Roum, par les moines et prêtres nestoriens, coreligionnaires de beaucoup d'entre eux, par les marchands arméniens, dès cette époque en mouvement d'un bout à l'autre de l'Asie; par les lamas bouddhistes qui tenaient couvents et abbayes en Nan-Lou, les Oïgour savaient les choses du Tibet, de l'Inde. Ce qui leur facilitait les relations, c'était qu'ils avaient, dès le VIII[e] siècle, abandonné le vieil alphabet sibérien [1], adopté l'écriture chrétienne des nestoriens, qu'on lisait couramment dans le Nord, depuis la Chine jusqu'à la Syrie, sans compter qu'ils se débrouillaient en chinois, et à l'occasion, en sanscrit de Khoten. Ces Turcs si déliés, si appliqués à leurs cultures, si gens d'affaires et écrivassiers, étaient des sabreurs comme les autres. Mahmoud se méfiait d'eux; s'ils passaient en bande le Port des Peupliers, de l'Hexapole en Fergana, ou s'ils débouchaient de la Pentapole sur Turkestan, ramassant, au passage, les Ogouz, fondant sur la Transoxiane, que devenait sa croisade, prise à revers? Il voulut d'abord s'assurer, prendre des garanties, demanda en mariage la fille du Pek Khakan [2] des Oïgour. Le Pek Khakan (il

1. Runiforme des inscriptions du Yénisseï et de la stèle du Keul Tékine.

2. Les inscriptions chinoises donnent au Khakan oïgour de cette époque le titre de *Pek*, qui signifie, en turc, « ferme, excellent ». Plus tard, les souverains oïgour s'intitulèrent *Idi-Kout* (voir plus haut, p. 73). Je remplace, à partir de cette date, l'ancienne orthographe runiforme « Kagan », par les nouvelles « Khakan », puis « Kaan ».

s'appelait Ilik) ne demandait pas mieux que d'avoir un allié puissant dans l'Ouest; en deux ans, il avait ravagé la Transoxiane, pris Bokhara, presque exterminé les Samanides, installé un de ses capitaines à Samarkande (997-998); il donna sa parole avec sa fille, et Mahmoud partit bravement pour sa croisade de l'Inde (1001). Trois ans après, Ilik[1] et ses Oïgour envahissaient de nouveau la Transoxiane et le Khorassan. Mahmoud, retournant de l'Inde en toute hâte, réussit à contenir son beau-père; même, devant Balkh au delà de la Porte de Fer, il le défit en bataille rangée, grâce à ses éléphants que les Oïgour voyaient pour la première fois; il essaya de le poursuivre; le terrible hiver de Transoxiane décima ses soudards, composés pour moitié d'Afghans et d'Iraniens; les autres, ceux qui étaient Turcs, si musulmans qu'ils fussent, y allaient mollement contre des compatriotes. Mahmoud, satisfait d'avoir repoussé les Oïgour au delà de l'Oxus, se retourna contre l'Inde, revint à sa croisade. Ilik rentra en Turkestan avec son butin; ses Oïgour n'en demandaient pas plus. Mais, pour la première fois depuis l'Islam, des Turcs venaient de faire la guerre en Khorassan, jusqu'à Balkh, en pays iranien, pour leur compte à eux, autrement que comme mercenaires pour le compte des autres (1004). Ils ne l'oublièrent plus. C'est Ilik Khan qui a préparé la voie aux invasions mongoles. Dans cette même année (1004), le dernier des aristocrates iraniens attachés à l'orthodoxie musulmane et aux destinées de la maison d'Abbas, le jeune Mountasir, le noble héritier des Samanides, était assassiné à Nichapour. Pendant trois ans, ce prince avait mené une vie de héros de roman; soutenu par les Turcs Ogouz, qui ensuite l'abandonnèrent[2], puis par les vieux Turcomans ripuaires,

1. Il réclamait le *Kalin*, « le douaire », de sa fille.

2. « Les Ghouz, étant retournés dans leurs demeures, ne livrèrent point les prisonniers aux serviteurs de Mountasir. Le bruit courait qu'ils se repen-

les anciens Huns blancs, il avait noblement chouanné entre les Marches du nord et les Marches du sud, entre Ilik le mécréant et le fanatique Mahmoud. Là encore, les Oïgour païens, bouddhistes et chrétiens préparèrent le terrain à l'Islam en détruisant toute autorité laïque, en renversant, les uns après les autres, les princes samanides qui se succédaient en Transoxiane; il ne restait plus debout, en 1004, à Bokhara que le cléricalisme musulman installé par les Samanides dans les universités qu'ils avaient fondées, en Khorassan que la chevalerie orthodoxe de Mahmoud ne rêvant que croisades et conquêtes, en Iran proprement dit que la jacquerie iranienne et hérétique. Dans les Marches, au nord, à l'est, guettait le Turc, désormais sûr de lui, précédé, implanté dans le pays par sa nuée de coureurs, d'aventuriers convertis à l'islam, qui jusque dans le lointain pays de Rome et en Irak, tenaient maintenant toutes les charges et tous les fiefs militaires. A l'extrême Orient, à l'est de l'Altaï, même aux Marches orientales de la Chine, chez les Khitaï du Liao, on commençait à regarder vers l'ouest, vers le pays des Tadjik, vers le pays de Roum. Au nord-ouest, en pays kazak et kiptchak, depuis les misérables landes glacées, les « steppes de la faim » jusqu'aux riches terres noires du Don, et au pays des grandes chevaleries, au Balkan et au Danube, par le Kharezm, par le Caucase, on apprenait les gloires et les fortunes des Turkmènes, des Kalatch, des Kankli, des Oïgour, à Rome et en Iran, et on les jalousait. Le monde turc se reconnaissait, s'affermissait, se resserrait en famille. Au nœud de toutes les communications, en Transoxiane, en Kharezm, en Fergana, la chute des Samanides, la croisade du Gaznévide Mahmoud,

taient d'avoir combattu Ilik Khan, et chercheraient à obtenir sa faveur en relâchant les prisonniers. » (Mirkhond, *Histoire des Samanides*, édition et traduction Defrémery, p. 93 texte, 204 traduction.) — Dès cette époque, quand un vrai Turc arrive en Transoxiane, les autres ont le sentiment de la nationalité et font volontiers cause commune avec lui.

acharné à son roman de l'Inde, laissaient le champ libre. Les campagnes d'Ilik l'Oïgour avaient montré ce que les Turcs pouvaient espérer en Iran, comme corps de nation; la fortune prodigieuse des Seldjoukides montra ce qu'ils pouvaient entreprendre, même quand ils n'étaient pas plus qu'une poignée d'hommes conduits par un hardi condottiere.

De 1004 à 1028, sauf un intervalle d'une année (1016-1017) employé à une expédition en Kharezm, la vie du grand Gaznévide fut une croisade passionnée contre les infidèles de l'Inde. Ce petit-fils des parcimonieux condottieri, qui regardait à la dépense pour lui-même et pour les gens de sa maison, était magnifique pour le faste de son roman et pour la gloire de son entreprise; son fanatisme était somptueux. Il saccageait les villes brahmanes pour rendre plus belles les villes de l'islam; à Gazna, son pays, il fit construire sa mosquée favorite, et dans son enthousiasme chevaleresque, voulut la fiancer à Dieu; elle fut dédiée sous le nom mystique et médiocrement orthodoxe de « Céleste mariée ». Au Khalife, Mahmoud envoyait le récit de ses exploits, en vers arabes et persans, et le faible pape musulman répondait à l'hommage en faisant lire, dans la mosquée cathédrale, le panégyrique de ce chevalier de la foi. Cependant, ses États héréditaires étaient ruinés, le peuple s'épuisait. Les pauvres manants racontaient l'histoire du vizir de Mahmoud, qui comprenait le langage des oiseaux. Ce vizir assistait au mariage de la fille du conquérant; il avait vu, de ses yeux, un hibou présenter ses hommages à Mahmoud, et l'avait entendu offrir en douaire à la princesse les mille villages en ruines que le roi des hiboux tenait en fief, les ayant reçus du roi de l'Islam. Mahmoud laissait dire; il eut la gloire de refaire l'empire des Sassanides, pour quelques années, d'y ajouter l'Inde, et d'inspirer une épopée. Avant lui, sous le troisième Samanide en Transoxiane, Nasr ben Ahmed, la réaction littéraire iranienne avait commencé

contre la langue et la littérature arabe ; c'est à Bokhara que *Roudegui*, le « poète aveugle », écrivit ses *Kasida* et ses *Gazal* en iranien. La Transoxiane des Samanides devenait un centre scientifique et littéraire; Ibn Sina (Avicenne) y enseignait l'aristotélisme et la médecine des Grecs. Le petit-fils du reître turc, le convertisseur de l'Inde, Mahmoud, qui persécutait les chiites au nom des principes de Bagdad, « chasse l'Arabe de l'administration au profit du Persan; c'est à sa cour et sur ses ordres que Firdousi écrit le *Livre des Rois*; l'épopée [1] persane est fixée, la tradition ancienne est sauvée définitivement par le génie d'un poète : la Perse a repris conscience d'elle-même [2] ». Mais l'Arabe ne perdait pas ses droits; c'est à la suite des armées de Mahmoud qu'Al-Birouni écrit sa géographie de l'Inde [3].

Quand ce grand champion de l'Islam orthodoxe fut mort (1028), le pape trembleur de Bagdad tomba dans les transes; il avait une peur effroyable des gens de *Gog* et de *Magog* [4], en langage ordinaire, des Turcs. Avec l'empereur chrétien de Rome, c'est-à-dire de Constantinople, qui n'était guère plus vaillant, ce musulman s'entendait, à la rigueur; mais les gens du Nord et les hérétiques du Sud l'épouvantaient, maintenant qu'il n'avait plus un Mahmoud pour les contenir. C'est la poltronnerie des Khalifes qui a fait la fortune des Seldjoukides dans le monde musulman. Au pape de Bagdad, il fallait, à tout prix, un protecteur séculier, un fils

1. La traduction exacte de *Chah Nameh* est, non pas le « livre des Rois », mais le « livre du Roi, le Livre Royal ». Les sources du *Chah Nameh* sont un livre plus ancien, aujourd'hui perdu, le *Khoddï Namak* (*Nameh*), ou « Livre du Seigneur, Livre Seigneurial », composé par ordre de *Khosrau Nouchirvan*, notre Chosroès le Grand (531-579), et terminé par un anonyme (car le nom transmis de l'auteur, *Danichvar Dihkan*, signifie simplement gentilhomme), sous le règne du dernier Sassanide.

2. Darmesteter, p. 47, 48.

3. Pour la civilisation à l'époque des Samanides, voir Barbier de Meynard, *Tableau littéraire du Khorassan et de la Transoxiane au IV[e] siècle de l'Hégire*.

4. *Djouz ve Madjouz*, à la manière arabe.

de l'Église, un bras; il n'y avait pas de choix; le condottiere turc s'imposait, dès qu'il acceptait l'islam. Si on repoussait ce néophyte arrogant, si on lui déplaisait, il n'avait qu'à se faire hérétique, et l'orthodoxie était perdue. Les Khalifes prodiguaient les titres, les charges de cour, dont ils savaient ces Turcs avides. Le seigneur de Kharezm était « grand maître de l'Aiguière [1] », celui de Bokhara, « grand échanson ». En Kharezm, en Transoxiane, en Khorassan, en Turkestan, dans les Marches, il n'y avait qu'un maître positif : celui qui commandait aux grandes compagnies, le capitaine général des reîtres. La possession du terrain ne comptait plus que pour peu de chose; le droit à la turque faisait loi, et la possession de l'armée devenait tout. Dans les révolutions qui se sont succédé, rapidement, en pays asiatique, entre Roum, l'Irak, le Sud iranien et la Chine, jusqu'à la révolution mongole, c'est la mainmise sur le militaire qui décide. La phrase consacrée d'après laquelle Turcs, puis Mongols, « entraînent des tribus, des peuples », est absurde. Personne n'a jamais déraciné une population, même nomade, du sol qui lui donne la vie : « Celui qui tient sa rivière appartient à sa rivière »; c'est un dicton turc de Sibérie [2]. Ce qu'on entraînait, c'était des armées. Les soudards battus acceptaient quartier, ou le refusaient; refusant, ils étaient passés au fil de l'épée; acceptant, ils prenaient parti, prêtaient serment au nouveau drapeau, et se battaient de bon cœur; pour eux, il n'y avait de changé que la couleur de l'étendard; le service était le même; on n'avait pas besoin de leur enseigner leur place sur le rang. La population civile, le *tadjik*, le *sarte*, le *toymak*, comme disaient les Mongols, le *raya*, comme ont dit les Osmanli, « le bourgeois, l'indigène, le manant, le tail-

1. Ticht-dar.
2. Radloff, *Proben aus der Volkslitteratur der Türkischen Stämmen Süd-Sibiriens.*

lable », comme nous dirions en Occident, ne comptait pour rien. Si elle se mêlait de politique, on la tenait pour rebelle, et on l'exécutait militairement, on la massacrait en masse, conformément aux lois de la guerre et de l'honneur, aux règles du vieux droit turc, « rébellion, insoumission, conspiration — peine de mort ». De la religion, tous ces gens-là ne comprenaient qu'une chose, que c'était une espèce de règlement, et le règlement, c'était leur chef qui le faisait, et non pas un personnage quelconque, étranger. Les Khalifes le savaient fort bien, l'ayant appris à leurs dépens. Sitôt qu'ils entendirent parler des chefs nouveaux en Asie, des Seldjoukides, ils essayèrent de les capter, se flattant de susciter un nouveau Mahmoud.

Ces Seldjoukides étaient originaires des Marches du Nord, au débouché du Pé-Lou, de la nation des Kéraït ou de celle des Naïmane, chrétiens, probablement; il y en avait, avant leur conversion à l'islam, qui s'appelaient Jonas, Michel [1]; quand ils entrèrent en pays musulman, ils ne portaient plus, suivant la coutume des reîtres turcs, quand ils se faisaient *Kazak*, « *Cosaques* », puis soudards au service étranger, que des noms de guerre. L'ancêtre, Seldjouk (suivant la phonétique turque, Seldjik [2] ou Saldjouk) était *Subachi*, « chef d'armée » d'un seigneur nommé *Bougou*, « le Cerf, l'Élan »,

1. Ils ne peuvent avoir porté de noms bibliques que comme chrétiens, ou comme musulmans; or les ancêtres Seldjoukides Younous (Jonas), Moussa (Moïse), Mikail (Michel) n'étaient pas convertis; d'ailleurs « Michel » est un des noms que les musulmans n'ont pas adoptés.

2. Saldjik est un nom de tribu mongole. « De Bougou Khataki est issue la famille de Khatakin, de Bougou Saldjigho, celle de Saldjighod, et de Boudantsar, celle de Bordjiguène. » (Sanang Setzène, p. 61.) Les Seldjoukides étaient alliés par le sang au Tchinghiz Khan du XIII[e] siècle, qui était un Bordjiguène. Les épitaphes des cimetières turcs chrétiens de Sémiretchinsk donnent, à la date de 1316 le nom *Bougou* ou Bougous « dans l'année du dragon — : C'est le tombeau du jeune homme Kharja, fils de Bougous. » Chwolson, *Syrisch Nestorianische Grabinschriften aus Semirjetschie.*) Le diaecte turc seldjoukide ancien est de la même famille que l'altaïen et le téléoute modernes.

dont l'industrie probable était l'exportation des reîtres. Seldjouk se prit de querelle avec son patron Bougou ; en bon Turc, n'étant pas le plus fort, il se fit Kazak, se mit en quête d'une adoption. Avec cent de ses Cosaques, il s'en alla dans les Marches du Sud, en Transoxiane. Le dernier Samanide, Mountasir, recrutait à force, donnait des terres, faute d'argent comptant ; Seldjouk et ses braves reçurent fief à Djend [1], et naturellement se convertirent à l'islam. Dans son fief militaire de Djend, entre Transoxiane et Turkestan, le nouveau serviteur recevait les compagnons, les enrôlait, les envoyait batailler pour le service du maître ; étant vieux, il leur donnait pour chefs ses petits-fils ; on ne connaît que leurs noms de guerre, *Thogroul*, « le Pourfendeur », et *Tchakar*, « l'Étincelle, ou l'Éclair ». D'abord le sultan de Transoxiane les employa contre leurs compatriotes du Pé-Lou, les Oïgour du Pek Khagan Ilik, beau-père de Mahmoud, et très désagréable voisin des musulmans. Entre les princes de Kharezm au nord-ouest, les Oïgour du Nan-Lou et du Pé-Lou à l'est, et le grand Mahmoud au sud, les Bougou-Seldjouk cherchaient à s'établir, louvoyant, négociant et se battant tour à tour. Ils essayèrent d'en imposer à Mahmoud, se donnèrent pour les maîtres suprêmes du monde militaire turc ; à les croire, eux seuls pouvaient recruter. Ils lui avaient envoyé leur oncle, Israël Bougou, peut-être encore chrétien à ce moment, pour offrir leurs services ; le Gaznévide lui demanda combien de reîtres ils pouvaient amener : « Voici une flèche, dit le Bougou ; tu n'as qu'à nous l'envoyer, et nous t'amènerons dix mille cavaliers. — Mais s'ils ne suffisent pas? demanda Mahmoud. — Voici une autre flèche ; envoie, et nous amènerons cinquante mille hommes. — Et s'ils ne suffisent pas? — Voici mon arc,

1. Au nord de Tachkend, entre Otrar et Benaket ; les Mongols emportèrent la place en 1218. Les trois villes étaient des châteaux frontières, des rassemblements de garnisons.

dit le Bougou. Quand tu nous l'enverras, il viendra deux cent mille hommes. » Mahmoud trouvait que c'était beaucoup d'hommes; ces reîtres lui coûtaient très cher; leurs capitaines « le Pourfendeur » et « l'Éclair » traitaient les terres du patron en pays conquis, et à la moindre observation devenaient de plus en plus insolents. Dès qu'avec l'aide des Seldjoukides il fut à peu près débarrassé d'Ilik et des Oïgour du Pé-Lou, il intrigua contre ses gênants défenseurs, leur suscita un adversaire en Nan-Lou, un concurrent et un ennemi en Kharezm.

Après quatre siècles d'efforts et d'insuccès, l'islamisme commençait enfin à prendre pied dans l'Hexapole, entre le christianisme et la religion de Bouddha. Le Nan-Lou était la route naturelle des Musulmans, trafiquant par terre avec la Chine; ils y accédaient par le Fergana, islamisé depuis la fin du IXe siècle; c'était le chemin le plus court pour arriver dans les provinces de la Chine occidentale, où les descendants des soudards arabes, de la « Brigade de la Rivière-Rouge » colonisés par l'empereur Sou-tsong, leur servaient d'hôtes et de courtiers. Au nord, par le Pé-Lou, il fallait, d'abord, affronter les terribles Marches de Turkestan, où les besogneux princes turcs, chrétiens, bouddhistes ou païens, ne se gênaient pas pour rançonner, confisquer, piller à l'occasion, quand ils avaient besoin d'argent, — ils en avaient besoin toute l'année. Sur les routes de Pentapole, on rencontrait des concurrents, les marchands arméniens, les Syriens nestoriens, qui suivaient la route de leurs moines et de leurs prêtres, dans les pays où dominaient leurs coreligionnaires. Le trafiquant musulman ne s'écartait donc pas du Nan-Lou. Ces marchands, inspirés du véritable esprit de l'islam, étaient tous des missionnaires. Dans leurs ballots, les colporteurs musulmans apportaient le Coran; en 345 de l'hégire (954), l'un d'eux réussit à convertir le prince héritier de Kachgar,

âgé de douze ans [1]. Ce petit prince s'appelait Boghra [2] et convertit, lui-même, nombre de ses sujets [3]. Le miracle parut si extraordinaire aux Turcs que dans la légende (écrite, non en persan, mais en dialecte turc de Nan-Lou) de saint Satik Boghra Khan, Ghazi ou « combattant pour la Foi », ces bonnes gens assurent qu'il avait été prédit par Mahomet lui-même. L'apôtre avait annoncé à ses compagnons, par une phrase contenant un chronogramme, que trois cent trente-trois ans après sa mort, dans le pays de Turkestan, devait naître un noble personnage nommé saint Satik Boghra Khan qui, à l'âge de douze ans, choisirait la vraie religion. Les compagnons prirent note de la prophétie, et l'apôtre ajouta : « *Evvelé men Islama min et Turk*; — le premier converti à l'Islam entre les Turcs. » Depuis deux siècles, des Turcs, par milliers, étaient morts *chahid*, « confesseurs de l'islam », dans le lointain Ouest, sous le drapeau de la guerre sainte, quand saint Satik Boghra se convertit, « le premier » en terre turque.

1. Extraits du *Tezkeret ul Boughra*, dans Shaw, *A Sketch of the Turki language as spoken in Kachgar and Yarkend.*

2. Le nom signifie « étalon de chameau ».

3. La légende raconte que Haroun, père du jeune Satik Boghra, soupçonna sa conversion; pour l'éprouver, il lui commande d'assister à la construction d'un temple consacré aux idoles, et d'y apporter sa brique; le petit prince, bien conseillé par le saint marchand qui l'a converti, apporte la brique « en formant l'intention mentale de construire une mosquée ». La même nuit, il se présente devant Haroun le sabre à la main, et le somme de se convertir à la vraie foi. Le tyran païen refuse; le jeune Boghra hésite; il prie Dieu. « O Dieu très haut! tu vois toutes les créatures; tu as vu comme j'ai brandi mon sabre pour couper cette tête, et j'ai respecté ce que je dois à mon père! » Aussitôt, la terre tremble; Haroun s'y enfonce jusqu'aux genoux. Le saint sultan dit : « O infidèle, professe la Foi; je prierai pour toi. Délivre-toi du mal! » et il l'exhortait, mais ce méchant répondit : « J'aime mieux entrer sous terre que dans ta religion. » Alors, il s'enfonce jusqu'au cou, Boghra l'exhorte encore en vain; la terre tremble et l'engloutit. » A ce moment, un rayon de lumière annonça l'aube Le saint Sultan s'écria : « Battez le tambour de l'Islam en mon nom! Courez, et proclamez que maintenant règne le sultan Satik Boghra Khan, vainqueur pour la Foi! Appelez bien haut le peuple à la prière. ») Extraits du *Tezkeret ul Boughra*, à la suite de Shaw, *A Sektch of the Turki language*, etc., p. XVI, XVII.

Sa fille, *Ala-Nour Khanem*, « Dame vermeille Lumière », était une sainte, elle aussi. L'hagiographe assure que « son histoire est pareille à celle de la Bénie Marie... Une nuit qu'elle était en oraison, saint Gabriel la visita... elle conçut un fils, qui s'appelait saint Saïd Khan le Lion. » Saint Saïd n'était vulnérable qu'à l'heure où il faisait sa prière; à toute autre heure, « ni hache d'armes, ni glaive ne pouvaient le percer ». Un traître feignit de se convertir, apprit le secret, le dit aux païens de la Chine, qui firent goûter le « sorbet du martyre » au pieux Saïd, pendant qu'il faisait ses dévotions. Avec lui, sur le champ de bataille, mourut pour la foi sa sainte fille qui s'appelait « Marie ». Dieu la fit disparaître sous terre, pour la soustraire aux outrages des païens, après qu'en vraie sainte turque elle eut sabré vingt-cinq infidèles.

En réalité, au commencement du XIe siècle, les princes oïgours du Nan-Lou, convertis à l'islamisme (ils résidaient à Kachgar), bataillaient contre leurs vassaux chrétiens et bouddhistes, mais quand il s'agissait de se défendre contre le Chinois, ou de gagner de la terre et du butin sur les musulmans de Fergana et de Transoxiane, s'alliaient avec eux sans aucune espèce de scrupule. Toute sa vie, saint Boghra Khan fut en bataille avec les Seldjoukides, « le Pourfendeur » et « l'Éclair », qui étaient pourtant, eux aussi, des défenseurs de la foi. Son successeur, qui s'était très bien entendu avec Mahmoud pour déloger de Samarkande un capitaine d'Ilik, nommé Alp Tékine, installé au nom de son maître, ne s'entendit pas moins bien avec lui pour faire déguerpir de Transoxiane les très dangereux néophytes, les Seldjoukides de Turkestan, qui avaient si bien aidé le Gaznévide dans ses croisades. Alors, ces pieux condottieri négocièrent avec le païen Ilik, lui firent le chemin libre pour rétablir l'Alp Tékine à Samarkande. Finalement, ayant trompé tout le monde, s'étant battu avec tout le monde, repoussés

par tout le monde, affolés, le « Pourfendeur » et l' « Éclair » revinrent à leurs instincts de Cosaques, se jetèrent dans la steppe, dans le désert, au nord de l'Oxus, pour tenter un coup de main sur le Kharezm [1]. Ils s'offrirent au sultan d'Ourguendj, Altun-Tach, qui s'était révolté contre Masoud, le successeur du grand Mahmoud; une fois là-bas, dans les steppes, ils savaient ce qu'ils feraient. Après tout, ce Kharezmien tenait son pouvoir de ses reîtres, Kiptchak et Kankli; quand les soudards les verraient, eux et les leurs, ils déserteraient le parti; on couperait la tête à ce sultan de rencontre, on empoignerait le rebelle Kharezm, bon pays et de rapport, admirablement situé, entre tous les Kiptchak, Ogouz, Kazak, Kirghiz, et de communication facile, par les steppes, avec le Turkestan, le Pé-Lou, les Oïgour; on s'entendrait entre Turcs, et on tomberait ensemble sur ce maudit Masoud. Le Kharezmien en vieux routier se défia, donna la haute paye à ses reîtres, Turcomans et Kankli, et reçut les deux frères Seldjoukides et leur bande à coups de flèches et à coups de sabre. Le « Pourfendeur » et l' « Éclair » furent battus à plate couture, coupés des steppes, au nord, comme ils l'étaient des Marches, à l'est. Le désastre rendit le sang-froid à ces hommes de fer. Avec une merveilleuse audace, ils se coulèrent le long de l'Oxus, s'installèrent au milieu des Turcomans ripuaires, leur proposèrent un grand coup en Iran. Ensemble, ils passèrent le fleuve, se jetèrent sur le Khorassan, mirent la main sur Merv. Du coup, les Turcomans enthousiasmés s'attachèrent à eux, les reconnurent pour rois (1031).

1. Le Kharezm relevait de Samarkande sous les Samanides; quand Ilik Khan s'empara de Bokhara et de la Transoxiane en 998 (389 de l'Hégire), aussi longtemps que l'alliance tint bon entre Mahmoud et les Oïgour, le Kharezm fut partagé entre Gaznévides et Kachgariens; puis Mahmoud y installa son chambellan, un routier turc nommé *Altun-tach* (*dach*), « le Compagnon d'or ».

Maîtres de la Transcaspienne, les heureux condottieri envoyèrent poliment un message à Masoud pour lui offrir leurs services. Lui fallait-il des gens d'armes? Ils étaient prêts à lui en louer; s'il était à court de finances, il n'avait qu'à leur donner l'investiture du Khorassan, dont ils étaient maîtres. Masoud répondit par des messages indignés à leurs ironiques insolences. Ils ne demandaient pas autre chose, et mirent en coupe réglée le Khorassan, jusqu'aux États héréditaires des Gaznévides. Ils avaient l'étoile; ils payaient bien; tous les aventuriers turcs accoururent sous leurs enseignes. Masoud envoya une armée contre eux; le général était Turc [1], mais les soldats étaient Iraniens, et se firent battre. En 1037, Masoud revint à la charge en personne; il avait cent mille hommes, dit Mirkhond [2]. Les vieux routiers reculèrent, lui abandonnèrent Merv et Nichapour, manœuvrèrent, pour éreinter ces Iraniens mous et mal commandés, puis regagnèrent le terrain perdu. La bataille décisive se donna près de Damgan (1039). Masoud la perdit et s'enfuit en Afghanistan, à Gazna, au pays de son père. Les condottieri seldjoukides restaient maîtres de l'Iran; mais la Transoxiane était ouverte aux Oïgour, aux Kankli, aux vrais Turcs de Turkestan.

Un instant, les deux capitaines d'aventure hésitèrent; cet empire des Chosroès et des Darius sur lequel eux, pauvres Cosaques, osaient mettre la main, les effrayait; ils avaient peur, comme d'un sacrilège. L'aventureux bon sens turc les décida. Que pouvaient-ils faire? Revenir sur leurs pas, disputer, dans le Nord-Est, les Marches du Turkestan, les passages du Pé-Lou, à leurs rudes compatriotes, à leurs cousins et frères de là-bas, les *Bougou Saldjik*, pour risquer ensuite, en Chine, ce qu'ils étaient près d'achever, avec tant de

1. Il s'appelait *Beg Togdi*, un nom de guerre, « fils de gentilhomme ».
2. Mirkhond, *Histoire des Seldjoukides*.

bonheur et de gloire, en Iran? Après tant de peines et d'angoisses! Faire une croisade à la Mahmoud contre les Turcs? Non. Il fallait terminer la besogne commencée, refaire l'empire des Sassanides et ensuite mettre un épilogue à l'épopée hardie; ils virent à l'ouest le khalifat, et plus loin le *Ta Thsin*, « la grande Chine », Roum et ses merveilles.

Ils n'hésitèrent plus, étant musulmans; en Ta Thsin ils virent les aventures, à Roum ils virent la croisade. Bravement, ils se lancèrent, soumirent le Kharezm au nord, pour se couvrir contre leurs redoutés compatriotes, les Kiptchak et les Kankli, le donnèrent à fief à son souverain légitime, sous le contrôle de ses bandes turques. Pour la première fois, l'iranienne Kharezmie, avec l'Hyrcanie, devenait franchement touranienne; elle ne cessera plus de l'être. Dans le Sud, en vrai Iran, dans le Fars, le Kerman, la vieille Perse, ils brisèrent tout comme verre, soumirent, jusqu'à la platitude, cette démocratie persane qui avait essayé de vivre sous les Saffarides et les Bouïdes. En 1054, ils envahirent l'ancienne Médie Atropatène, l'Azerbaïdjane, comme elle s'appelait maintenant, et entamèrent l'Irak, menaçant l'Arménie et le Caucase au nord, Bagdad, le khalifat, au sud. Ils étaient à Roum. Un instant, ils s'arrêtèrent, pour reprendre haleine après ces courses furieuses. Le Khalife se fit petit, offrit tous les titres, toutes les investitures, toutes les bénédictions, avant même que ces terribles pèlerins, venus de si loin, les lui demandassent. Alors, bien sûrs de leur destinée, n'ayant plus d'hésitation, les deux condottieri des Marches de Chine, pour s'affermir dans l'Islam, se donnèrent la gloire de faire un pape-roi. « L'Éclair » était mort, et son fils *Alp-Arslan*, « Grand Lion », lui avait succédé, sous la direction de son oncle « le Pourfendeur ». Ensemble, ils rétablirent pour khalife El Kaïm Bi Amr Oullah, sollici-

tèrent humblement sa bénédiction, lui baisèrent la main ; on vit revenir le temps où régnait à Bagdad

Un Khalife en cage
Entre Ouésif et Boga (Bouka).
Répétant ce qu'ils lui disent
Ainsi qu'un perroquet [1].

Pour terminer la comédie, le vieux reître Thogroul demanda au Khalife sa fille en mariage, et l'emmena dans sa bonne ville de Reï, en Perse, où il mourut pendant les noces (1063). Il était âgé de soixante-dix ans.

Cette famille des Bougou Saldjik était singulièrement vigoureuse, attachée à son origine. Elle osait, prenait sa fortune de haut. Alp-Arslan ne daigna pas changer son nom de guerre, prendre un nom à l'arabe et un titre à la persane ; jusqu'à sa mort, ce potentat voulut s'appeler « Grand Lion » tout court, comme le premier capitaine de reîtres venu. C'était autour de lui, maintenant, que toutes les maisons féodales fondées (en Occident et dans les Marches de l'Islam) par des aventuriers des Marches de Chine et de Fergana, depuis les hauts barons atabeks [2] jusqu'aux petits hobereaux tenant fief ou ferme, venaient se grouper ; c'était à lui qu'ils rendaient foi et hommage, demandaient emplois militaires et chevauchées. Ils commençaient à se reconnaître, ne voulaient plus être Arabes, mais parlaient turc, l'écrivaient. Le dialecte seldjoukide s'est formé, à cette époque, en Asie Mineure. Bientôt, on allait l'écrire ; le plus ancien poème turc d'Occident [3] est écrit dans ce dialecte, qui appartient au même groupe que l'altaïen et le téléoute de Sibérie. Toutefois, en vrais condottieri, ces Seldjoukides aimaient le faste,

1. Ibn Khaldoun, *Prolégomènes*, p. 49.
2. Le mot signifie littéralement « gentilshommes-pères ».
3. Publié dans la *Zeitschrift der Deutschen Morgenländischen Gesellschaft*, t. XX. IV, p. 574

les grandes manières, protégeaient les arts et les lettres, et à leur cour, les poètes gagés écrivaient en langue classique, c'est-à-dire en persan. Mais le turc commençait à gagner du terrain; en Azerbaïdjane, il étouffait l'iranien; en Roum (Asie Mineure), dans les Marches de l'Islam, les gens de guerre l'implantaient, et il tendait à remplacer le grec comme langue vulgaire.

Si attachés à leurs origines que fussent les Seldjoukides, ils n'ont pas résisté longtemps à l'action dissolvante de la civilisation islamique, telle que l'avaient faite les khalifes Abbassides sur le modèle des potentats iraniens; ils accommodaient bien un peu à la turque les idées, les manières et le bon ton de leurs sujets arabes et persans, mais peu à peu, le nouveau vêtement leur collait au corps, les imprégnait, et de ces demi-Chinois, l'Islam faisait des Iraniens plus rudes que les autres, mais des Iraniens. « Les hommes ressemblent plus à leur temps qu'à leur père », disent les Arabes. En lisant le « Traité de gouvernement » écrit, par le vieux ministre d'Alp-Arslan, sous le règne de son successeur Melik-Chah, on voit la différence entre ces Turcs occidentaux du XIe siècle et leurs ancêtres orientaux du VIIIe, ceux du Bilgué khan et de Keul Tékine. Quand l'audacieux Mahmoud fut souverain maître, il voulut un nom pour sa fortune; *Khagan* il n'osait, *Tékine* il ne daignait; il prit le titre arabe de *Sultan* : « Avant lui, le titre de Sultan n'existait pas; il est le premier prince qui l'ait porté dans l'islamisme, et après lui, cela devint une règle générale [1]. » Les petits-fils du reître turc, déserteur de Pé-Lou, le « Grand Lion », et son successeur Melik-Chah étaient des *Sultans*, des « despotes », à la façon du Grand Roi perse, ou du César romain. Leurs modèles, ceux que vante sans cesse, en son livre, « l'ordonnateur de

1. *Siasset Nameh*, p. 68. Sultan, ou, pour donner l'orthographe exacte, *Soulthan*, signifie en arabe « Maître du pouvoir, Despote ».

l'empire », c'est Darius l'Achéménide, c'est le Sassanide Khosrau Anouchirvan, le justicier. Si près de leur origine, déjà ils raillent la lourdeur rustique des rudes cousins restés au pays, leur grossièreté provinciale; le *Siasset Nameh* montre au naturel ces hobereaux turcs, légèrement déformés par la caricature : « Lorsque nous allâmes à Samarkande et à Ouzkend, nous apprîmes que les sots, qui se mêlent de ce qui ne les regarde pas, disaient que les *Djeulky*[1] et les habitants de la Transoxiane ne cessèrent de répéter, pendant tout le temps qui s'écoula entre l'arrivée et le départ du Sultan : Il ne nous a point été donné de manger une seule bouchée provenant de sa table[2]! » Les vrais Turcs ne se reconnaissent plus dans ces princes à l'étiquette, chez lesquels on ne dîne pas. Chez les Seldjoukides, le caporalisme national et l'obéissance militaire sont remplacés par le respect monarchique et la raison d'État. La vieille législation empirique, la coutume transmise disciplinairement, est oubliée; on imagine un droit théorique, découlant de spéculations philosophiques et religieuses. Pour faire fonctionner cette machine juridique, on emprunte aux Khalifes et aux Sassanides tout l'appareil de leurs magistratures, le prévôt, « plus redouté du peuple que le souverain lui-même », cinquante sergents à verge « toujours présents à la cour[3] » et pour le menu peuple « les cadis, les khatibs, le lieutenant de police[4] ». Le grand ressort de ce gouvernement policier et ombrageux est l'espionnage, comme au temps des Achéménides et des Sassanides : « On observera avec soin, dans chaque ville, quelle est la personne qui manifeste le plus de sollicitude pour ce qui a trait à la religion, qui a la plus grande crainte de Dieu

1. *Djeulky, Tcheulki*, gens du *Tcheul*, « de la lande, de la campagne ». Voir le sens du mot *Tcheul* plus haut, p. 16.
2. *Siasset Nameh*, p. 168.
3. *Ibid.*, p. 179.
4. *Ibid.*, p. 55.

et est dépourvue de tout sentiment de malveillance. On lui dira : Nous remettons entre tes mains, comme un dépôt sacré, cette ville et cette province, et nous en chargeons ta conscience..... Il est donc nécessaire que tu sois au courant de la conduite du percepteur, du cadi et du lieutenant de police, des faits et gestes des sujets, des petits et des grands, que tu nous les fasses connaître en toute vérité et que tu nous dévoiles ce qui se passe en secret et en public [1]. » C'est l'inquisition politique; une mascarade sournoise moucharde l'empire : « Des espions devront sillonner constamment les routes des différentes provinces, déguisés en marchands, en voyageurs, en *soufis* (religieux), en charlatans ou en *derviches* (moines), et faire des rapports sur ce qu'ils entendront dire [2]. » Le soupçon est partout : « Il est nécessaire de déplacer, tous les deux ou trois ans, les agents de finances et les fermiers des impôts, afin qu'ils ne puissent s'affermir et se fortifier dans leur situation... Il est indispensable de connaître la conduite privée de chacun des cadis de l'Empire [3]. » L'armée même, cette armée qui, chez le vrai Turc, est la nation personnifiée, n'échappe pas aux méfiances du cauteleux Seldjoukide; à peine fait-il une exception pour les Turcomans : « Il est très dangereux d'avoir une armée composée d'hommes ayant tous la même origine [4]. » Aussi, on se précautionne; il faut que la solde ne souffre pas de retard, « les sommes destinées à l'entretien des troupes devront toujours être liquides. Les feudataires devront avoir toujours ces sommes prêtes, libres de toute obligation, et ayant cet emploi bien déterminé [5]. » On paye largement, mais on exige des garanties. « Il faut dire aux émirs arabes, kurdes, deïle-

1. *Siasset Nameh*, p. 65.
2. *Ibid.*, p. 103.
3. *Ibid.*, p. 54, 55.
4. *Ibid.*, p. 135.
5. *Ibid.*, p. 134.

mites, grecs et autres,... de faire résider à la cour soit un fils, soit un frère, de façon que le nombre de ces otages ne soit jamais inférieur à cinq cents... Les Deïlemites, les Kohistanis, les gens du Tabarestan, du Chobankareh et autres recevront des fiefs et des pensions... Les Turcomans, bien qu'ayant causé de sérieux ennuis, et étant en nombre considérable, ont cependant acquis des droits à la bienveillance de la dynastie actuelle, car ils lui ont rendu, au commencement de son établissement, de nombreux services; ils ont beaucoup souffert pour elle, et lui sont attachés par les liens de la parenté. Il faudra inscrire, sur les registres de l'administration, le nom de mille de leurs enfants, auxquels on attribuera, comme on le fait pour les *ghoulams* (pages), une résidence particulière... Ils se trouveront au milieu des gens de bien, et deviendront dévoués [1]. » On paye aux Turcomans le prix de leurs trahisons, de leur double jeu entre les Seldjoukides, les Samanides et les Oïgour, mais on les détache sournoisement des autres Ogouz, de la grande famille turque, et on retient leurs enfants en otages pour les dompter et les assouplir. La vraie nation, restée au fond de l'Asie, ne prend point tant de précautions; la force des invincibles armées mongoles était le nationalisme à outrance, la joie triomphante de soudards qui se sont mis dans leurs meubles, et se battent à leur compte.

A deux traits caractéristiques, on reconnaît l'altération de l'esprit turc chez les Seldjoukides, tels que les représente leur grand ministre; dans le *Siasset Nameh*, la religion est beaucoup, et la femme n'est rien. Dans un chapitre [2], l' « Ordonnateur de l'Empire » invoque le témoignage de Cambyse, de Darius, d'Alexandre, de Bouzourdjmihr qui fut ministre de Chosroès, du Prophète et des saints, du Talmud

1. *Siasset Nameh*, p. 137, 138.
2. *Ibid.*, Chap. XLIII.

et des rabbins, il va jusqu'à citer les poètes et le roman de Ferhad et Chirine, pour persuader au prince d'abaisser les femmes et de les tenir en chartre privée : « On leur demande de perpétuer la noblesse de la race; plus elles sont de haute origine, plus elles sont dignes des faveurs du roi, et plus elles vivent retirées, plus elles sont dignes de louanges. Chaque fois que les femmes du prince donnent des conseils, ils leur sont suggérés par des gens malintentionnés. » A la même époque, presque à la même date, dans un livre turc qui porte le même titre que le *Siasset Nameh*, — c'est le *Koudatkou Bilik*, « la Science du gouvernement », — l'auteur conseille, en son oïgour, le roi de Kachgar Boghra Khan : « Si tu cherches femme, prends prude femme... Ne recherche pas la beauté..., de haute naissance garde-toi... Si tu cherches la richesse, cette femme t'amènera du bien, qui te mettra haut, t'amènera vermeil honneur [1]. » Dans les sociétés turques originales, avant qu'elles fussent déformées par une influence étrangère, les femmes ont toujours gouverné leurs propres affaires, et même, souvent, celles des autres; leurs maris enrageaient, parfois : « Mon Dieu! s'écrie le grand Mogol Bâber; mon Dieu, qu'il reste pas sur la terre de femme acariâtre et d'un caractère mal fait [2]! »

On ne peut pas dire que les Seldjoukides aient été intolérants; mais la religion joue un rôle plus considérable, dans leur gouvernement, que dans celui des autres Turcs, leurs prédécesseurs et leurs successseurs en Asie (Mahmoud excepté), jusqu'au XVe siècle : « Les rois, dit l'Ordonnateur de l'Empire, doivent s'attacher à conserver la satisfaction de Dieu... On demandera compte au berger des brebis confiées à sa garde [3] »; et il termine son livre par quatre longs

1. *Koudatkou Bilik*, p. 143 et 145. Vers 6 et 24.
2. Bâber, *Mémoires*, p. 210, texte, 378, t. I, traduction.
3. *Siasset Nameh*, p. 9 et 10.

chapitres (XLIV, XLV, XLVI et XLVII), sur les « hérétiques, qui sont les ennemis de l'État et de l'Islamisme ». Jamais l'idée qu'on pût être ennemi de l'État pour fait de religion ne serait entrée dans le cerveau d'un prince turc musulman, à cette époque, en Turkestan, ou en Hexapole, à plus forte raison, d'un païen de l'Est. Jusqu'à la fin du XIVe siècle, en pays turc d'Asie centrale, la religion est restée au second plan, a compté, en politique, pour si peu que rien.

A l'autre bout du monde turc musulman, au moment où les Seldjoukides importaient, en pays hellénique, leur dialecte turc du Pé-Lou, les Oïgour, en Nan-Lou, écrivaient, dans leur langue[1], le *Koudatkou Bilik*, « l'Art (ou la Science) du gouvernement ». Dans ce remarquable poème didactique, une description de la vraie société turque du XIe siècle, et on trouve un exposé des idées qu'elle se fait de la morale et de la politique.

Le *Koudatkou Bilik* est écrit en caractères dits « oïgour »[2], différents de ceux qui ont servi à tracer les anciennes inscriptions du Yénisseï et de l'Orkhon; ce nouvel alphabet n'est autre que le syriaque, apporté aux Turcs orientaux par les missionnaires nestoriens; en moins de trois siècles, il a remplacé la vieille écriture scythique, et les Turcs christianisés l'ont assez répandu parmi leurs compatriotes, pour que les Musulmans eux-mêmes l'aient adopté, plutôt que l'alphabet arabe que leur apportaient les apôtres de l'Islam. A coup sûr, les Turcs du Nan-Lou et du Pé-Lou se servaient de l'écriture nestorienne avant la conversion de Boghra Khan, puisque ceux d'entre eux qui acceptèrent l'Islamisme

1. Vambéry, *Uigurische sprachmonumente und das Kudatku Bilik-Innsbruck*, 1870.

2. Le *Koudatkou Bilik* est en pur dialecte oïgour; écrit en 463 de l'Hégire (1068), quatre siècles après la prise de contact entre les Turcs et les Musulmans, il ne contient en tout que *quatre-vingt-douze* mots d'origine arabe ou persane.

conservèrent l'alphabet et le calendrier des chrétiens ; chez ces Musulmans, l'écriture de l'évangile syriaque était nationale, et celle du Koran, étrangère. Il fallut quatre siècles de propagande pour détruire, parmi les Musulmans turcs orientaux, l'alphabet chrétien, et le remplacer par l'arabe; mais les Mongols bouddhistes, qui l'ont reçu des Oïgour, et transmis aux Mandchous, l'ont fidèlement conservé.

Le *Koudatkou Bilik* commence par une courte préface en prose, que l'auteur développe, ensuite, en une série d'amplifications versifiées; il nous apprend qu'il s'appelle Yousouf, que Boghra Khan appréciait fort son livre, et pour le récompenser de l'avoir écrit, le nomma *Khass Hadjib*, — le titre est d'origine arabe, — « Conseiller intime ». Le titre de l'auteur est ce qu'il y a de plus arabe dans l'ouvrage, après l'éloge obligé de Dieu, du Prophète, et de ses quatre bienheureux compagnons, que Yousouf trousse d'ailleurs assez lestement, et pour la forme; la substance du livre est franchement turque et chinoise; l'islamisme n'est qu'à la surface :

« Les sages de la Chine par leurs explications, les savants du *Matchin* (Chine du Sud) par leurs exemples, font la parure de ce livre...... Les savants de Chine et de Matchin conviennent d'accord que dans tous les pays d'Orient, voire chez les peuples de Turkestan, dans la langue de Bokra Khan (Boghra Khan), dans le parler turc, livre plus excellent que celui-ci, personne, qui que ce soit, n'a composé »; et plus loin, revenant à son « parler turc », après avoir énuméré les titres que les peuples donnent à son œuvre, « les gens de Chine et les savants de Matchin, les Orientaux (Transoxianais), les Iraniens », Yousouf revendique sa nationalité et s'écrie : « Nous autres *Touraniens*, nous le nommons Koudatkou Bilik [1]. » A l'Islam policé, à l'*Iran*, ce Musulman

1. *Koudatkou Bilik*, p. 44, 45

oppose fièrement le *Touran* barbare; à tous les émirs de l'Islam, il préfère les Begs turcs, « entre les princes de l'univers, ils sont les meilleurs [1] ! » Mais aussi haut que les Begs, mandarins militaires, en vrai Chinois, il place les hommes d'étude, les mandarins civils. « Avec science, toujours honneur va de compagnie;.... deux espèces il est, remarque bien, de nobles personnes : l'une, le bek, et l'autre, le savant en ce bas monde... Le glaive au poing l'un ordonne le peuple; avec la science, l'autre aplanit le chemin [2]. » A la chinoise encore, Yousouf classe les facultés humaines par vertus, ou perfections; quatre de ces symboles figurent en action et dialogue dans le poème; ce sont : Justice, Puissance, Entendement et Contentement; Justice s'appelle Prince Lever du Soleil, et c'est le Roi; Puissance, c'est Pleine Lune, le ministre du Roi; Entendement est fils du ministre; Contentement est son frère :

« Ensuite, entre eux, il s'agit de demandes et de réponses, qui font le sujet de leur entretien [3]. » Ce Turc barbare, au fond de l'Asie, se plaît à faire parler des allégories, et met sa philosophie en dialogue, comme un Grec du temps de Platon.

La poésie du *Koudatkou Bilik* ne s'enlève pas dans les nuages; les vers de Yousouf se suivent d'une allure tranquille, terre à terre, et se ressemblent par une sage platitude; mais ils sont bien à lui, et ne copient aucun modèle; devant la nature, le poème prend mouvement, se revêt de couleur. Autant les Iraniens et les Arabes sont insensibles à la vie de la terre, autant le vrai Turc, Yousouf, s'y émeut, s'y anime, à la façon d'un Chinois ou d'un Japonais. Pour faire l'éloge de son souverain Boghra Khan, il raconte, en son simple parler, la joie du printemps :

1. *Koudatkou Bilik*, p. 87.
2. *Ibid.*, p. 86, 87.
3. *Ibid.*, p. 47.

Au printemps est venue de l'Est la brise;
L'Univers à la bonté a ouvert le chemin du ciel.
De la terre bise le sein s'est gonflé de parfums;
Parer se veut le monde; il pousse au dehors sa beauté.
. . . .
Les arbres desséchés ont enfanté la verdure;
Le peuple s'est orné de vermillon, de jaune, de bleu, de rouge.
La terre grise de vert revêt son visage;
Du Khitaï la Caravane répand « l'illustre renom »[1].
. . . .
Le monde est entièrement rempli de senteurs ambrées;
L'oie, le canard, le cygne, le héron, le pivert,
Par essaims, à tire-d'aile, en haut et en bas,
En flocons ils s'enlèvent, vois, en flocons ils descendent,
En flocons ils chassent, vois, en flocons ils paissent;
Le coucou, la grue, dans le ciel bleu, leur voix chante;
. . . .
Au jardin, l'oiseau chasseur de mouches gazouille;
La fleur ouvre cent yeux, et la torche se désole[2].

C'est la tendresse innée au Turc pour la terre, et l'eau, l'herbe, les arbres et les bêtes; des hommes, Yousouf parle avec son bon sens rustique, sa droiture bornée par la discipline nationale, et un peu matoisée par la subtilité chinoise. Il voit la société répartie non pas en castes, mais par classes et professions; chacune est définie par ses qualités, vertus et défauts, hors de toute hiérarchie préconçue. Entendement, fils de Puissance, expose au Roi comment il doit tirer parti de chaque classe et de chaque profession, et la traiter suivant ses qualités. En tête, il place le *Tapouktchi*, « serviteur, fonctionnaire, employé », — c'est le Mandarin : « par lui, le *Beg* s'est élevé haut..... tant de casse-tête, de fardeaux et de peines a enlevés son bras.... [3] »; il est le premier de tous; après lui vient le *Su-bachi*, capitaine des expé-

1. Littéralement « le nom de *Tavgatch* », signifiant également « la Chine » et « Illustre » (voir plus haut, p. 100). Naturellement, la Chine du Nord a pris nom de ses conquérants turcs, les Khitaï; elle le gardera pendant tout le moyen âge.
2. *Koudatkou Bilik*, p. 68, 79.
3. *Ibid.*, p. 100.

ditions. — « Vigoureux et solide, éprouvé et de grand cœur... généreux, vaillant, hautain et toutefois affable et bienveillant [1]... Pour lui, qu'il ne garde qu'un vêtement, son cheval, ses armes... à des choses comme fils et fille, qu'il ne pense, ni à champs, ni à eaux vives, ni à jardins... Vois, quand un lion conduit des chevaux, tous ces chevaux deviennent des lions; mais si un cheval conduit des lions, chaque lion devient pareil à un cheval... Pour entretenir des troupes, il faut partager des richesses; pour avoir des richesses, il faut que le peuple soit riche; la richesse du peuple, les bonnes lois la procurent... Ce n'est pas la multitude des soldats, c'est leur choix qui donne la victoire... L'homme qui tombe au combat, emporte-le avec honneur; et s'il a des enfants, donne-leur un salaire. » Au xi[e] siècle, chez ces Oïgour, la vieille conception du Roi obligé à nourrir son peuple, si nettement exprimée dans l'inscription du Keul Tékine, reste encore la base du droit turc.

Après les mandarins civils et militaires, et les soudards, Entendement range le *Kara Am Tutun*, le commun du peuple : « Parle-lui avec bienveillance, mais ne te laisse pas aller à la familiarité... Tout son soin est pour son ventre, tous ses vices pour sa gueule; rassasié, sa langue est paisible; affamé, il se dresse raidement contre les begs.... Donne-lui à manger et à boire! »

Dans ce peuple du commun, irrévérence extraordinaire, quasiment impie pour un musulman, Yousouf comprend les Seïdes, descendants du Prophète; il est vrai qu'il les met en tête; viennent après les laboureurs, puis les marchands, puis les médecins et leurs concurrents, les guérisseurs par les charmes :

« Le médecin n'approuve pas les paroles du guérisseur; le

1. *Koudatkou Bilik*, p. 112 et suiv.

guérisseur tourne visage au médecin [1]. » Les surveillants passent à leur tour, gens qui gardent les troupeaux de toutes bêtes. « C'est peuple sot et ignorant »; mais ils procurent « kymyz et lait, laine et graisse, caillé et fromage, nourriture et vêtements, aussi bien que bourre à filer cordes; gens utiles sont leur bande; traite-les bien tous, il faut me croire. » Après les bergers viennent les artisans : « De ce monde, l'action provient d'eux; combien de travaux bien ordonnés font ils!.... Fais toi aimer d'eux; avec eux vis en paix! » A la fin viennent les pauvres, auxquels le prince doit la charité : « Ami, ils te béniront! » La société turque oïgoure est déjà suffisamment organisée, au XIe siècle, pour tenir compte de la misère; au fond, l'Islamisme l'a très peu modifiée, et sauf qu'elle est mieux outillée, mieux fournie de travailleurs, installée en bonne terre et fixée au sol, elle ressemble à la société que nous montrent les vieux chroniqueurs chinois et les inscriptions du VIIIe siècle. La femme y a gardé son rang : « Ne recherche pas beau visage; recherche bonnes actions... Si elle (la femme) agit en droiture, assez de beauté elle aura; la beauté des femmes, c'est le sage qui la reconnaît [2]. » Un Turc Seldjoukide, conseillé par l'Ordonnateur de l'Empire, n'entendrait plus rien à ces maximes sur le mariage, débitées chez ses cousins d'extrême Orient. Il est vrai que Yousouf devient plus sévère, lorsque, parlant de l'éducation qu'on doit aux garçons et aux filles, il prêche contre la malice des femmes : « Ne garde pas une fille à la maison (c'est-à-dire établis-la, marie-la), tu vivrais dans le trouble, sans être malade, tu mourrais de repentir... Ne laisse pas la femme se divertir hors de la maison; si elle sort, elle perdra le chemin de l'honnêteté... La noblesse de la femme est son renom, veille sur son renom... Combien de milliers de vail-

1. *Koudatkou Bilik*, p. 137.
2. *Ibid.*, p. 143, 145.

lants braves, à cause des femmes ont été déracinés!... Combien de milliers de gens hauts et fameux, les femmes ont-elles conduits tout vivants sous terre [1]! » Si la femme n'avait pas son rang marqué à la bonne place, et le verbe haut dans la société turque, Yousouf s'échaufferait moins à sermonner contre elle.

On peut voir, en comparant les extraits du *Siasset Nameh* avec ceux du *Koudatkou Bilik*, qu'au XIᵉ siècle, les peuples turcs convertis à l'Islamisme ont formé deux sociétés distinctes : l'une, à l'Orient, dans le Turkestan, dans la Pentapole et dans l'Hexapole, sous l'influence directe de la Chine, a conservé, en grande partie, la veille organisation des Tou-Kioue païens, et le sentiment national intact, vivace autant qu'aux VIᵉ, VIIᵉ et VIIIᵉ siècles; l'autre, à l'Occident, s'est profondément altérée, a été imprégnée par l'esprit de l'Islam, amalgamé de vieille civilisation iranienne, et de compromissions gréco-romaines.

Entre le monde turc iranien et le monde chinois vivent les Turcs autonomes, païens, bouddhistes, chrétiens, les uns pourvus en Chine, les autres en Transoxiane, et le reste, la grande masse, organisée en associations politiques d'une extrême instabilité, à chaque instant formées et défaites par les hasards de guerres incessantes.

A l'Occident, la fortune des Seldjoukides déclina en Transoxiane, à mesure que leur empire s'étendait davantage vers l'Ouest. Il fallait contenter son monde militaire pour le contenir; « Grand Lion », fils du « Pourfendeur », le savait fort bien; il aimait trop la gloire, le fracas, les armes, pour refuser à sa chevalerie le plaisir d'une croisade. L'empereur grec, Romain Diogène, lui fournit l'occasion de contenter ses reîtres, et de se poser en avoué du Khalife, en protecteur de l'Islam. Pour la première fois, en bataille rangée, aventuriers

1. *Koudatkou Bilik*, p. 146, 147.

normands et francs au service de Byzance et soudards turcs se rencontrèrent. Les vieilles bandes des Marches chinoises et iraniennes enlevèrent l'affaire rondement; l'armée byzantine fut sabrée, l'empereur prisonnier. Dans sa joie, le « Grand Lion » vainqueur fit mille politesses à l'empereur de Rome, pour lui prouver qu'il n'était pas un condottiere vulgaire; mais avec sa méfiance de finesse demi-chinoise et ses rêveries de chevalier errant, il voulut des garanties, il sous-entendit des droits. Comme ses ancêtres hioung nou demandaient en mariage des infantes chinoises, le Turc islamisé exigea pour son fils, Melik Chah, une princesse romaine. Le mariage conclu, suivant le vieux droit des Tou-Kioue, la famille du mâle prenait rang d'hoirie sur terres nobles de la femme.

De ce jour, les Turcs n'oublièrent plus la mainmise que le mariage de la fille de Romain Diogène avec le fils de leur capitaine général et empereur « Grand Lion » leur transmettait sur l'empire de Rome. Pour compléter par mariage, d'après le système turc, le douaire et les apanages de son fils, Alp-Arslan le conduisit de Roum à Samarkande, où il lui fit épouser, comme seconde femme, la fille du Khakan — au moyen âge italien, on aurait dit : du tyran — turc, un Kankli qui s'y était installé, s'arrogeant titres, et créant lignée. Toujours à cheval, pour maintenir cet empire bâti à l'aventure, en 1065, « Grand Lion » châtie ses vassaux du Kharezm; en 1072, il bataille contre ceux de Bokhara. Au bord de l'Oxus, une bicoque l'arrêta; un certain Yousouf de Kharezm la défendait. La bicoque prise, Yousouf, amené devant son vainqueur, veut se venger, se rue sur lui, le couteau à la main; en brave fils de reître, Alp-Arslan commande à ses gens de lui laisser franc jeu, dit qu'il s'en charge tout seul; la main lui fait défaut; il arrive en retard à la parade, et Yousouf le poignarde.

Sous Melik Chah, l'empire des Seldjoukides est à son apogée. Douze fois le grand Seldjoukide parcourut son empire, depuis le Yemen jusqu'à l'Oxus. Gendre de l'empereur romain et du khakan de Samarkande, il daigna être le beau-père du khalife de Bagdad. Il donna en fiefs et apanages l'Asie Mineure et les Marches de Roum à Suleïman, la Syrie à son frère Tutuch, l'adversaire des croisés, le Kharezm à Nouchtékine Gartcha, Alep à Ak Songar [1], Mosoul à Tchikermich, Damas à Koboulmich, la Perse, à Khomar Tékine à son fils Sandjar, il confia, de son vivant, la Transoxiane, déjà aux trois quarts turque, et le Khorassan. Son tombeau est encore vénéré à Bokhara. A sa mort (1087), Arslan Khan de Samarkande lui succéda, puis, à la mort d'Arslan Khan (1107), par double droit, Sandjar, fils de Melik Chah et gendre d'Arslan. Pas un apanagé de son père, pas un fieffé de son beau-père ne voulut reconnaître Sandjar. Chacun de ces princes turcs, maître de son armée, se maintenait dans ses terres, ne voulait plus de suzerain. Courant de l'un à l'autre, il essayait de les rallier autour de la bannière seldjoukide; quand ces musulmans comprirent, se groupèrent, s'arrachèrent à leur égoïsme de fils de condottieri parvenus, ayant fait souche de princes, il était trop tard. Par le Pé-Lou, par le Nan-Lou, à l'est, par les steppes et par le Kharezm au nord, les Turcs arrivaient maintenant en masse, en corps de nation, et réclamaient, par droit d'aînesse, leur part à leurs cadets pourvus avant eux, islamisés, iranisés, ne tenant aucun droit du seul souverain légitime, dans les idées des vieux Turcs issus du Loup Gris et sortis de l'Erkené Koun, à savoir du *Bogdo Khan*, « du Saint Empereur », de l'empereur de Chine.

En 1004, la même année où le grand Gaznévide était parti

1. En turc. « le faucon blanc ». Tous ces noms sont turcs.

pour sa croisade dans l'Inde, les Turcs Kara-Khitaï du Liao devenaient les maîtres en Chine. Cette nation des Khitaï demeurait dans le Sud du pays actuellement nommé Mandchourie; mais beaucoup de ses émigrants, pour des raisons qui nous sont inconnues, avaient dû, au lieu de s'établir en Chine, se jeter dans la lande, au nord-ouest, et se faire Kazaks, avant le XIe siècle; lorsqu'au XIIe, le dernier empereur kara-khitaï de la Chine du Nord se fit Kazak à son tour, arrivant dans l'Ouest, sur l'Imil, les gens du pays, qui étaient des Kirghiz, le reconnurent au cri de guerre et de ralliement : *Oulou Ta, Oulou Ta!* « Grand Mont, Grand Mont! » De nombreux clans kirghiz et euzbeg portent, de nos jours, le nom de Khitaï. Le clan qui avait l'hégémonie, parmi les Khitaï au Xe siècle, se distinguait par l'épithète de *Kara*, « Noir », et le patronymique de ses chefs héréditaires était, d'après l'orthographe chinoise, Ye-Lou [1].

Dans les troubles qui précédèrent la chute des Thang, cette famille de Ye-Lou avait rendu des services aux partis chinois, s'attachant particulièrement à ceux du Nord. Leurs bandes, mal payées, s'étaient contentées du médiocre fief qui entourait la ville murée de *Yen*; quand les Ye-Lou prirent officiellement le protectorat du Pé-tché-Li, Yen devint leur capitale : les Chinois l'appelèrent *Pé-King*, « capitale du Nord [2] ». Le pays avait besoin de sécurité; sans grandes luttes, il accepta ces protecteurs, qui n'étaient ni trop arrogants, ni trop exigeants; au commencement du XIe siècle, la famille de Ye-Lou, de la nation de Kara-Khitaï, gouvernait la Chine jusqu'au Fleuve-Bleu; ces Ye-Lou, parmi tous les Turcs, sont les seuls qui ont mérité l'honneur d'être regrettés par les Chinois. Au sud du Fleuve-Bleu, la famille nationale

1. C'est probablement le vieux nom turc *lolloug*. Le fils du Bilgué Khan, dans l'inscription de Keul Tékine, s'appelle Iolloug Tékine.

2. Bretschneider, *Recherches archéologiques et historiques sur Pékin*.

des Song avait, tant bien que mal, refait l'unité dans une moitié de l'empire.

Les Turcs du Liao n'avaient pas eu l'audace de substituer leurs princes héréditaires à une famille chinoise. Ils maintenaient, à Pé-King, la capitale du Nord, un fantôme de Saint Empereur, comme leurs congénères Seldjoukides, à la même époque, maintenaient à Bagdad une apparence de Khalife. De 1101 à 1125, l'empereur fictif de la Chine (du Nord) s'appelait Tien-Tso; l'empereur réel, le Turc Khitaï, s'appelait Ye-Lou-Ta-Chi; ce Turc était d'ailleurs, comme les Occidentaux de sa race, protecteur des lettres, lettré lui-même : les annales chinoises racontent qu'en 1115, il passa l'examen du doctorat [1], fut reçu de l'Académie de *Han-Lin*, et fonda celle de *Lin-Ya*. Cet académicien chinois était si bien resté Turc qu'après avoir changé trois empereurs, lorsque les Toungouzes Niu-Tchi [2], les prédécesseurs de nos Mandchous actuels, forcèrent les barrières de l'empire, s'emparèrent de Pé-King, et fondèrent la dynastie des *Kin* [3], qui signifie « d'Or », le « grand docteur », sans s'émouvoir autrement, commença par tordre le cou aux ministres chinois qui formaient son cabinet civil, puis, montant à cheval avec les gens de sa maison militaire, prit le chemin de la lande, sans phrases, et alla se faire Kazak au grand refuge, au nord-ouest, sur la steppe des Kirghiz (1120). En Pé-Lou, le fugitif fut accueilli avec enthousiasme. Dans une assemblée géné-

1. *Taïchi*, *Taïdji*, à la turque, formé du chinois, — « grand docteur ».

2. Sous leurs noms différents alors, Djou-Tchi, Tchortcha. « Cela ne veut pas précisément dire que les Mandchous sont issus des Niu-Tchi. En effet, ces premiers dominateurs de la Chine septentrionale formaient un agrégat de tribus congénères, et non une seule et même tribu largement développée. La race qui règne aujourd'hui dans l'empire chinois peut très bien descendre, non de celle qui portait spécialement le nom de Niu-Tchi et avait soumis toutes les autres, mais de l'une des tribus de même origine, absorbée dans la Confédération niu-tchie. » (De Harlez, *Niu-Tchi* et *Mandchous*, p. 4.)

3. Nom chinois, en mongol « Altun Khan ».

rale, il réunit les chefs de sept cités (Turcs sédentaires) et de dix-huit tribus (Turcs nomades).

Je reproduis textuellement, d'après les annales chinoises [1], le discours qu'il prononça devant l'assemblée; il est capital : « Mes ancêtres avaient fondé un vaste empire, et ont dû faire face à de rudes épreuves. Neuf empereurs y ont régné, à la suite, pendant deux cents ans. A présent, les Kin, sujets de notre dynastie, massacrent nos peuples, détruisent nos cités. Notre empereur *Tien-Tso* [2] a été contraint de fuir honteusement, d'abandonner l'empire à l'anarchie. Maintenant,... confiant en la justice de ma cause, je viens demander votre assistance pour l'extermination de l'ennemi commun, et le rétablissement de notre empire... Je ne doute pas que vous ne défendiez notre empereur et père, ni que vous restiez indifférents aux malheurs de notre peuple. » L'annaliste chinois ajoute : « L'assemblée leva une armée de plus de dix mille cavaliers, et Ta-Shi les pourvut et munit de bonnes armes. »

Le discours de l'aventurier turc, académicien chinois, contient en germe tout le programme du futur *Tchinghiz Khan*. Pour la première fois, dans ce pays des Marches, la nationalité turque est nettement proclamée, sa solidarité avec l'empire chinois franchement affirmée, ses droits, envers et contre tous, hautement revendiqués. Depuis tant d'années, les Turcs se battent, pour protéger le grand peuple travailleur, l'immense ruche chinoise, contre ses ennemis du dehors; depuis tant d'années, ils veillent pour y maintenir l'ordre contre les ennemis intérieurs, contre la révolte, l'anarchie. Tous les Turcs sont solidaires, et la Chine est

1. *Liao Shi*, chap. xxi. Dans Bretschneider, *Notices of the mediæval Geography and history of central Asia*, p. 24.
2. Le Turc parle des empereurs chinois comme d'ancêtres réels, suivant son droit coutumier d'adoption à rebours.

leur mère nourricière. Les Mongols n'ont jamais demandé autre chose, quand le petit neveu de Ye-Lou-Ta-Chi, chancelier du Tchinghiz Khan, codifiait le droit coutumier turco-mongol, et disait à son maître : « l'Empire a été fondé à cheval, mais on ne peut pas le gouverner à cheval [1]. » Il se trouva que Ye-Lou, l'académicien et le politique, était aussi brave, le sabre au poing, que disert le pinceau entre les doigts. Ce Turc chinoisé fut le premier capitaine de son temps. Il est vrai qu'il savait au juste ce qu'il voulait; les masses turques le comprirent. Ce n'était plus par bandes qu'il fallait s'établir en pays iranien, mais en corps de nation. A l'ouest comme à l'est, le pays devait être aux Turcs; ils l'avaient assez défendu; ils y avaient assez peiné. La terre était à eux, aussi loin qu'ils trouveraient un homme parlant turc, et quiconque leur résistait ne pouvait être qu'un rebelle ou un déserteur. Rébellion, désertion — peine de mort en droit turc. En un tour de main, ralliant les uns, brisant les autres, les Kara-Khitaï furent maîtres du Pé-Lou, du Nan-Lou et de son hexapole, où les Oïgour bouddhistes, chrétiens et païens, les accueillirent sans façon. Les musulmans n'osaient pas faire grise mine à ces conquérants qui parlaient leur langue, qui invoquaient leur parentage; au fond du cœur, et tout bas, pour ne pas se compromettre en religion, ils les préféraient à leurs coreligionnaires Tadjiks iraniens et Turcs iranisés de Transoxiane. Dans cette fortune subite des Kara-Khitaï, la position du dernier Seldjoukide d'Asie centrale, du noble et infortuné sultan Sandjar, devenait désespérée. Turc aux yeux des Iraniens, et Persan aux yeux de tous ces Turcs du Nord et de l'Est, Kankli, Oïgour, Kara-Khitaï, Karluk, Kalatch — sans compter les Chinois,

1. Le parent du grand chancelier, premier ministre de Gengiskhan, Ye-Lou tchou t'sai, a écrit une description archéologique des États mongols. Cette famille turque des Ye-Lou était douée, en tous travaux.

— qui haïssaient tout ce qui avait une goutte de sang persan dans les veines, qui revendiquaient désormais la Transoxiane et ses marches comme un domaine national, qui repoussaient toute autre suzeraineté que celle de la Chine, toute autre solidarité qu'avec les Chinois, que pouvait faire le malheureux sultan Sandjar, l'homme du khalife? Nos croisés ne se doutaient guère de la peur qu'inspirait aux marquis de la maison de Bougou Saldjik, aux petits sultans seldjoukides qu'ils prenaient pour des potentats, la terrible masse turque indigène que ces émigrés sentaient approcher derrière eux. Atabeks du sud, sultans de Roum à l'ouest, tremblaient à chaque mouvement dans l'Asie centrale, ne craignaient rien que le mécontentement de Melikchah, ou la colère de Sandjar. En 1141, l'infortuné sultan, le dernier des Seldjoukides en vraie terre turque, perdit sa dernière bataille contre le khan des Kara-Khitaï, qui avait pris le titre de *Kour Khan* [1]. A la même époque, un descendant du vassal auquel les premiers Seldjoukides avaient donné le Kharezm en fief, un vrai Turc Kankli (il s'appelait en franc turc *Atsiz*, « sans nom »), prenait le titre de Sultan dans le nord-ouest. Les Kara-Khitaï et leurs vassaux les Oïgour, les Turcs chinoisés, à l'est, les Kankli et les Kalatch, les Turcs iranisés, à l'ouest, se partageaient l'Asie, depuis la Chine jusqu'à Roum. L'Iranien ne comptait plus pour rien; il était devenu masse anonyme, *Tadjik*, taillable et corvéable à merci, *Sarte* « manant », ou *Togmak*, « indigène », comme l'appelaient les Turcs. Les affaires de Transoxiane, d'Iran, et naturellement du Caucase et du pays kiptchak, étaient désormais affaires purement turques, puisque les Kara-Khitaï du Liao, les gens venus de Pé-King, se posaient en héritiers des

1. Le sens du mot est ambigu. *Kour-am-ak* signifie « entourer, garder, protéger »; *Kour-ène*, « enceinte, garde ». Je ne risque aucune interprétation.

Han et des Thang, en champions officiels de la Chine dans l'ouest. L'Asie devait appartenir, évidemment, au premier Turc qui aurait l'audace de se faire reconnaître, par toutes les nations, pour le véritable et authentique *Ili Khan*, « Illustre Empereur » — pour l'Empereur légitime de la Chine.

LIVRE III

LES MONGOLS

Pendant que les Turcs chinoisés, Kara-Khitaï et Oïgour, se partageaient l'Asie avec les Turcs iranisés, Kankli et Kalatch, les Niu-Tchi s'affermissaient en Chine. C'étaient les gens qui habitaient entre le fleuve Amour et son affluent le Songari à l'ouest, la mer à l'est, la Corée et les Marches du Liao vers le sud. *Niu-Tchi* est le nom chinois que les Turcs et les Mongols reproduisent par *Djoutchi*, *Djourdji*, *Tchortcha*. Les Niu-Tchi appelaient leur nation, suivant leurs dialectes, *Aïsin*, *Aïjin*, « d'or » ou « dorée »; les Chinois traduisirent ce titre par *Kin*, les Mongols et les Turcs par *Altun*, qui signifie la même chose, lorsque les Niu-Tchi nommèrent leur empire en Chine : *Aïsin Gouroun*, « l'enceinte dorée » [1]. En 1120, le roi des Tchortcha força les défilés qui conduisent en Pé-tché-li, et s'empara de la capitale des Liao qui s'appelait alors Yen et qui s'appelle aujourd'hui Pékin; en 1153, son successeur y établit sa cour dorée

1. Nom repris plus tard par la dynastie mongole du Decht-i-Kiptchak et de Russie; nous en avons fait « la Horde d'or ». Il faut prendre « enceinte » dans le sens de « palais, quartier impérial ».

impériale. Il était maître de la Chine jusqu'au Yang-tseu-Kiang. Au sud régnait la dynastie des Song; d'abord, en vrais Chinois, ils avaient aidé les Kin, dans l'espoir que Niu-Tchi et Kara-Khitaï s'entre-dévoreraient, et qu'eux, Chinois, profitant de ces guerres entre barbares, mettraient le holà, quand les gens du Nord seraient assez affaiblis, et reconquerraient leur domaine jusqu'à la Grande Muraille. L'empereur turc Ye-Lu-Ta-Chi prit si galamment son parti après les premières défaites, qu'ayant planté là son académie chinoise, pour se faire Cosaque en Turkestan, il laissa les Song et les Kin se débrouiller entre eux. D'abord, on se battit un peu, pour la forme, puis on s'entendit, on fit une cote mal taillée; une partie des bandes turques restées dans les garnisons passa au service des Kin, une autre à celui des Song; les empereurs d'or demeurèrent à Pékin, régnant sur le Pé-tché-li, les deux Chan [1], le Honan et le nord du Chen-Si, les Song à Li-Ngan, qu'on appelle aussi Hang-tchéou, régnant sur la Chine du Sud; les rivières Hoaï et Han formaient la limite entre les deux empires. Le premier soin des Song fut de rechercher une alliance parmi les nations turques du Nord, pour se garantir contre les empiétements de ces Niu-Tchi avec lesquels ils venaient de s'entendre, et pour se défaire de ces barbares qui les avaient débarrassés des Turcs Liao, et se substituaient à eux, voisins encore plus rogues et plus insolents. Les Song cherchèrent donc dans le Nord, le plus loin possible, des épées à leur discrétion, contre les Kin et contre les Khitaï; des épées, on en trouvait, là-haut, parmi ces princes faméliques, vivant des ressources aléatoires que leur rapportaient la chasse, la guerre, les traités de protection avec les guildes marchandes et les bonnes villes, sans parler du maigre revenu de leur

1. Chan *si* ou occidental; Chan *toung* ou oriental.

cheptel. Le premier qui s'offrit fut un chef de Turcs Kéraït; il avait du bien dans le Nord, sur la moyenne Kéroulène, du côté du lac Bouyour, des terres cultivées, des casaux; il s'adjoignit un camarade, un frère par adoption, de lignée turque par les femmes; l'associé s'appelait *Yésougueï*, et portait le surnom guerrier de *Bagator*, « le hardi, le vaillant ». Une dizaine d'années après l'alliance, en 1162, ce Yésougueï eut un fils qu'il nomma *Témoudjine*, et qui se nomma lui-même, quarante ans après, *Soutou Bogdo Daïming Tchinghiz Khaghan*; c'est notre Gengiskhan.

La famille de Yésougueï était de grande considération parmi toutes les nations vivotant, assez misérablement, au nord des Marches chinoises, entre le Songari et l'Irtyche. On appelait ses ascendants les *Bordjiguène*, « les yeux pers »[1]. La légende mongole bouddhiste leur donne une origine miraculeuse : *Dobo Merguène* épouse la vierge *Alang Goa*, conçue dans la pureté, ou, comme nous dirions, sans péché, par *Baragodjine Goa*; il en a deux fils, et meurt. En état de veuvage, *Alang Goa* est visitée par une apparition surnaturelle, puis à la suite de ce miracle, conçoit et met au monde trois fils qu'on appelle *Bougou Khataki*, *Bougou Saldjigho* et *Boudantsar Mong Khan;* les Bordjiguène sont de la lignée de ce dernier. Abou'l Ghazi, Khan de Khiva, descendant de Gengiskhan, raconte la même légende dans son « arbre généalogique des Turcs et des Mongols », compilé sur des documents musulmans[2] : « On donna le nom de *Niroun* — origine pure — à toute la lignée de ces trois frères, parce que, d'après la croyance des Mongols, ils étaient nés de la lumière. » En turc et en mongol, *Al* signifie « vermillon » et au figuré, « brillant, noble ». Dans la légende turke-oïgoure

1. « Bleu foncé, avec le pourtour de la prunelle d'un noir tirant sur le rouge », traduit Aboulghazi (p. 72). On pourrait traduire « les yeux fauves ».
2. Le livre d'Aboulghazi est de 1663; voir plus haut, p. 174.

de Kachgar, qui raconte la vie et les miracles de saint Satik Boghra Khan, « le premier qui fut musulman parmi les Turcs [1] », la princesse Ala-Nour [2], « feu la noble dame..... dont l'histoire est pareille à celle de Marie la Bénie », est visitée par l'ange Gabriel, sous forme d'un rayon de lumière, et conçoit, sans péché, un fils qui s'appelle le « Lion », après quoi elle se marie, et met au monde trois fils, Mehemed le Lion, Yousouf le Lion, et le Lion Rouge, roi et empereur. Dans l'ancienne histoire chinoise écrite un an après l'expulsion des Mongols [3], le miracle est raconté d'une manière différente, mais l'endroit où il survient est précisé; il se passe entre les rivières *Toula* et *Selenga*, en terre sainte, où l'on montre encore aujourd'hui la forge de Gengiskhan [4], près de Karakoroum, au pays de ces anciens rois turcs qui correspondaient, au VIe siècle, avec l'empereur romain de Byzance, au pays où les nations turques se réunissaient, en pèlerinage, sur deux montagnes, dont l'une s'appelait « Montagne de la Face divine [5] » et l'autre « Montagne de l'Épouse [6] ». La Montagne de l'épouse est à côté de *Ho-lin*, qui est le nom chinois de Karakoroum. Tout près encore est une autre montagne, celle du « Bonheur [7] » ou de la « Puissance »; tant qu'elle restera là, les gens de Karakoroum seront tout-puissants; les Chinois imaginent de l'émietter, en la calcinant et en y ver-

1. Voir plus haut, p. 174.
2. Nour signifie « lumière » en arabe; c'est un redoublement.
3. Le Yüan Shi, 1369. (Bretschneider, *Notices of the mediæval Geography of Central Asia*, p. 120.)
4. Voir plus haut, p. 21.
5. Le chinois, et M. Bretschneider, d'après lui, traduisent « de la raison céleste ». Le texte chinois, ramené au turc, donne « face, visage » et non « raison ».
6. Le texte chinois représente les deux mots turcs par *Bie-li-Bol-Da*, dont le commencement est inintelligible, et dont la fin donne, à peu près, « *Bouldak* ». Le Tchinghiz Khan est né à un endroit orthographié par les Turcs « Dieloun-Bouldak » et par les Mongols, « Deligoun-Bouldak ».
7. La transcription chinoise donne bien le turc *Koutlouk-Dagh*, « la montagne fortunée, la montagne du pouvoir ».

sant du vinaigre; elle se brise par morceaux qu'ils emportent en Chine. Mais bien avant, quand cette montagne ou Butte de la Puissance se dressait encore près de Ho-lin, en face de la Montagne de l'Épouse, et de la Montagne de la Face divine, une nuit, dans ces lieux saints, un arbre sacré fut visité par un rayon de lumière; il conçut, et mit au monde cinq enfants, dont le plus jeune s'appelait *Bougou Khan*. Ses descendants régnèrent sur le pays appelé les Cinq-Villes, jusqu'aux frontières de Chine et de Tibet, pendant neuf cent soixante-dix ans, et leur dernier roi *Bartchouk* fit sa soumission volontaire au Tchinghiz Khan.

Telles sont les quatre légendes : les deux turques, la mongole, et la chinoise; on les trouve un peu partout avec beaucoup de variantes. Je me borne aux quatre formes typiques et essentielles. En les confrontant, et après comparaison avec d'autres documents, on arrive à reconnaître que les Bordjiguène étaient d'origine turque par les femmes; qu'ils se rattachaient, de ce côté, à une ancienne famille de la Pentapole, c'est-à-dire du pays que les Chinois appelaient Pé-lou « route ou marches du nord », où les tribus turques, sous le nom de Oïgour, « civilisés », avaient, en grande partie, renoncé à la vie nomade dès le VIII[e] siècle; dans ce pays, les missionnaires nestoriens avaient implanté le christianisme, répandu la connaissance de l'écriture, et fait adopter l'alphabet syriaque, à la place de l'alphabet scythique dont les Turcs se servaient auparavant. Cette famille des Bordjiguène s'attribuait une origine miraculeuse; elle était issue d'une femme dont les musulmans arrangeaient l'histoire conformément aux traditions occidentales en la comparant à la vierge Marie, dont les bouddhistes façonnaient la légende à l'indienne et à la tibétaine, d'après celle de la vierge mère du Bouddha Maïtreya; l'ancien séjour de la famille était près de la demeure royale des anciens rois turcs du VIII[e] siècle, et

près des sanctuaires vénérés par les tribus turques depuis un temps immémorial. Les Bordjiguène étaient reconnus ou se faisaient reconnaître par le titre de Niroun « purs, issus de la lumière », prenant le pas sur des parents, de même origine, issus de la même mère, laquelle s'appelait *Goa*, qui veut dire en turc la « Biche » [1]; ils reconnaissaient, comme parents « purs », deux familles issues de la « Biche », portant toutes deux le patronymique Bougou, « le Cerf »; l'une s'appelait Khataki, l'autre, Saldjigh, à la mongole, Seldjik, Saldjouk, à la turque; le Bougou Seldjik, qui se convertit à l'islamisme vers l'an 1000 et gagna fiefs en Transoxiane, appartenait presque à coup sûr à cette dernière, de sorte que le Tchinghiz Khan, et ses descendants les Gengiskhanides, pour les nommer d'un nom familier au lecteur, étaient apparentés avec les sultans Seldjoukides qui ont bataillé contre les croisés en Syrie et en Asie; probablement, les Bougou et les Bordjiguène étaient d'origine chrétienne par les femmes. Enfin, du côté des hommes, ces Bordjiguène, accueillis, par mariage, dans une grande famille turque, étaient des Mongols, car si Bougou et Goa sont des noms purement turcs, nous voyons paraître, à côté d'eux, dès la première génération après le miracle, Boudantsar, qui porte, lui, le nom purement mongol *Mong Khan*, soit *Meung*, et plus tard *Meungke Khan* [2], qui signifie « divin, céleste, sacré » et nous reporte encore aux sanctuaires des montagnes saintes. La nation mongole a été formée par la confédération de tribus turques et de tribus mongoles proprement dites, apparentées et mélangées par des alliances depuis plus de trois siècles, quand la famille des Bordjiguène a commencé

1. *Maral* est, en turc, le nom générique du grand cerf de la haute Asie; le mâle s'appelle *Bougou* et la femelle *Goa*.
2. C'est la véritable orthographe et prononciation du *Mangou Khan* de Rubruquis et de Plan Carpin.

à jouer un rôle politique au XIIe siècle, donnant aux Mongols une existence autonome qu'ils n'avaient jamais possédée sous la domination turque ancienne ou oïgoure.

Lorsque, plus tard, l'empire d'Asie a été centralisé, sous l'hégémonie des nations turques et mongoles, par le grand Tchinghiz Khan, les écrivains officiels de l'empire ont fabriqué à l'empereur, pour des raisons politiques, une généalogie dans laquelle les noms des anciennes maisons turques et de la nouvelle maison mongole figuraient ensemble, par interpolation mutuelle; de sorte que les généalogies turques musulmanes et mongoles bouddhistes font également remonter les Bordjiguène — c'est-à-dire la famille régnante mongole au XIe siècle — jusqu'à l'ancêtre légendaire des Turcs, qui est *Burté-tchino*, « le Loup gris ». Nous arrivons ainsi à cette dernière conclusion, que les tribus et les clans mongols ont fait partie intégrante des empires turcs au temps des Hioung-Nou du Sud, puis à celui des Hioung-Nou du Nord, puis à celui des Tou-Kioue (545-745), puis à celui des Oïgour orientaux, jusque vers l'an 1000, — et qu'au XIe siècle, quand les grandes nations turques des Oïgour occidentaux, des Kankli, des Kalatch, ont, de plus en plus, porté la direction de leur activité vers l'ouest, laissant le champ libre, dans l'est, aux Turcs Kara-Khitaï, ces clans et tribus mongols ont commencé à vivre d'une vie autonome, se groupant autour des familles dites Niroun, « pures, illustres », en confédération avec les Turcs qui n'avaient pas trouvé fortune dans l'ouest. La révolution qui, au XIIe siècle, chassa les Turcs Kara-Khitaï ou Liao de la Chine, et fit passer le pouvoir aux mains des Toungouzes Niu-Tchi ou Mandchous, acheva d'affranchir les Mongols et les tribus turques, au nord de la Chine, de la domination qu'exerçaient sur eux les grandes nations turques de l'est et de l'ouest. Au XIIe siècle, les Mongols sont indépendants, dans le pays entre la Selenga et l'Orkhon, et les

Turcs Kéraïtes, Naïmanes, Karluks, autour d'eux, le sont également; bien pauvres et bien faibles à côté de leurs puissants parents de l'ouest, les Turcs Kara-Khitaï, les Kankli, les Oïgour, les Kalatch, qui se partagent l'Asie depuis les Marches occidentales de Chine jusqu'à l'Indus et jusqu'à l'Euphrate; bien chétifs à côté de leurs terribles voisins de l'est et du sud, les Niu-Tchi, maîtres de la Chine jusqu'au Fleuve-Bleu, souverains conquérants du vieux pays turc de Liao et de Transbaïkal; bien isolés de leurs parents du nord, et du Grand Ouest, les Kiptchak, les tribus rompues ou Kirghiz, les tribus marronnes ou Kazak, mais désormais autonomes, libres de leurs mouvements.

Réduits à cette détresse, au milieu de tous ces gens pourvus, Turcs et Mongols se consultèrent, se réconcilièrent, s'entendirent pour demander aide et protection à la vieille mère nourricière, à la Chine. De la Chine du nord, il n'était pas question; le maître, à Pékin, c'était l'empereur de l' « enceinte dorée », le Niu-Tchi, le « Tchortcha », comme ils l'appelaient, l'ennemi héréditaire. Ils s'adressèrent au vrai Chinois, à l'empereur légitime, celui de la dynastie nationale des Song qui régnait au sud du Fleuve-Bleu. Si le Saint Empereur voulait, il n'avait qu'à parler; il était leur père et mère; eux, ses enfants, se battraient pour lui contre les hommes pervers, contre ses ennemis, contre ses esclaves rebelles; de maintenir l'ordre dans les steppes, au nord de la Grande Muraille, ils s'en chargeaient gratis, pour l'amour du Saint Empereur, leur père et mère; de mettre à sac ces méchants, ces rebelles, ces parricides tchortchas, ils s'en feraient une fête; mais ils étaient pauvres, leurs chevaux étaient maigres, les bonnes armes coûtaient très cher; il leur fallait une petite provision, du grain pour leurs familles, un peu d'argent pour leurs reîtres, si peu que rien, pour leur honneur de princes; au besoin, ils se contenteraient de

titres, avec quelque chose de solide en plus, des étoffes, des pièces de soie. Ainsi quémandaient ces princes mongols et turcs, faméliques descendants du Loup bleu, de l'ange Gabriel, du Cerf pur et de la Biche immaculée, sollicitant du Saint Empereur de Chine quelques subsides, pour se battre à son compte et nourrir leurs nobles familles. Les Chinois les connaissaient de longue date, et savaient à quoi s'en tenir. Ces condottieri besogneux promettaient toujours, et ne tenaient guère; à les en croire, ils devaient arriver avec des armées formidables, des vingt, des trente mille hommes équipés de pied en cap; mais sitôt qu'ils tenaient une avance, on les voyait venir avec un millier de pillards qui rançonnaient et branscataient le pays ami, mais, avec l'ennemi, se battaient le moins possible. Les Chinois exigeaient des garanties, serraient les cordons de la bourse, ne payaient le prince mongol ou turc que sur bonnes preuves de son pouvoir militaire; de sorte que ces pauvres gens se battaient entre eux pour prouver aux Chinois qu'ils étaient gens à se battre contre d'autres; sans compter que, malgré les meilleures intentions du monde, n'y eût-il pas de Chinois pour les employer, ils se seraient battus tout de même, ayant mille bonnes raisons pour se battre, et, à défaut de raisons, le point d'honneur de passer pour vaillant. On trouve, dans Sanang Setzène, cette phrase extraordinaire, que pendant le règne du Tchinghiz Khan, la Mongolie jouit d'une paix profonde; et chez les contemporains, chez Marc Pol, chez Joinville qui raconte par ouï-dire, la même impression : « il a donné la paix à ses peuples » [1]. On juge, par là, de ce que pouvait être l'état des petites nations et des clans mongols

1. Joinville, éd. Société Hist. de France, p. 170 : « Si establissement qu'il leur donna, ce fu pour tenir le peuple en paix... Mout d'autres bons establissemens leur donna pour pais avoir. » *Paix* est pris aussi dans le sens médiévique de « constitution ».

à l'époque de la domination des empereurs de l'Enceinte Dorée en Chine, quand les Oïgour et les Khitaï leur barraient la route des aventures vers l'ouest, et quand les Tchortcha tenaient tous les emplois militaires au sud. Ces braves, devant le râtelier vide, n'avaient plus autre chose à faire qu'à se battre entre eux, et ils se battaient consciencieusement. A la première proposition des Song, Mongols, Turcs, Kéraït, Naïmane, Karluk se réconcilièrent, tombèrent dans les bras les uns des autres. Enfin, on allait avoir de l'ouvrage payé!

Nous ne possédons point de documents positifs, établissant, directement, que les princes mongols, dans la première moitié du XIIe siècle, et leurs alliés, les Turcs Kéraïtes, étaient à la solde des empereurs chinois de la dynastie Song; mais les preuves indirectes sont suffisantes. Entre 1120 et 1130, Kaboul Khan, grand-père de Yésougueï, un Bordjiguène, était un condottiere assez renommé pour que l'empereur de l'Enceinte Dorée cherchât à le gagner et à le retenir dans son service. L'annaliste chinois nous montre ce roitelet mongol au naturel, vrai reître; invité à la table impériale, il mange comme six, boit comme douze, se grise, empoigne l'empereur par la barbe; puis, quand il a cuvé son vin, il demande qu'on lui coupe la tête, en punition de son inconvenance. Bien entendu, l'Empereur d'Or, qui, en sa qualité de Mandchou, est indulgent pour les gaietés militaires après boire, ne défère pas à cette excessive courtoisie, et fait présent au condottiere repentant d'un habit d'honneur en satin broché, d'une couronne et d'une ceinture d'or — c'est-à-dire, en langage ordinaire — lui donne l'investiture, et lui reconnaît le titre royal. Or, en 1135, l'Empereur d'Or envoie une expédition contre ce même Kaboul Khan, qui a fait mettre à mort les résidents chinois-mandchous installés sur ses territoires, et à partir de 1138, les Bordjiguène sont en guerre

incessante contre la Chine du Nord. Cette guerre, dans leur état de dénuement, malgré tout ce que leur rapportait leur butin, ils n'auraient certainement pas pu l'entretenir régulièrement sans les subsides de la Chine du Sud. Le petit-fils de Kaboul Khan, Yésougueï le Vaillant, quand il fut au comble de la grandeur, ne réussit jamais à grouper sous sa domination plus de quarante mille tentes, ce qui représente, environ, deux cent mille âmes, soit quinze à vingt mille combattants pour une expédition lointaine. Avant d'assaillir la Chine, il fallait traverser le désert, où la moitié des chevaux périssait, certainement. De plus, il fallait laisser du monde au pays, pour défendre la famille et les troupeaux contre les coups de main des clans dissidents, et contre les attaques en force des Tchortcha venant du Songari; à ceux-ci, on tournait le dos, car les expéditions des Mongols et de leurs alliés turcs kéraïtes contre l'Enceinte Dorée se faisaient toujours par l'ouest, au défaut de la Grande Muraille, vers la province chinoise actuelle de Kan-Sou, de manière à se mettre en communication avec le Se-Tchuen, qui appartenait aux Song. Pour équiper leurs hommes, acheter des armes, qui leur venaient, en grande partie de Chache, le Tachkend actuel, manufacture d'armes réputée à cette époque [1], ou de Chine, pour laisser une réserve de grain à leur famille [2], pour payer des droits aux Turcs Naïmanes et

1. Surtout d'arcs, l'arme nationale. Les Mongols ne fabriquaient eux-mêmes que la flèche: l'arc venait de Chache ou de Chine. L'armure, généralement en cuir laqué, semblable aux armures japonaises, ne pouvait venir que du pays de Liao, qui était aux mains des Mandchous, en communication régulière avec le Japon et la Corée; d'où l'extrême pénurie d'armures parmi les Mongols, à cette époque. Les lames de sabre et les fers de lance etaient importés du Japon, de Chine, de Transoxiane, et de l'Inde par le Tibet. Les bonnes cordes d'arc, en chanvre ou en soie, ne pouvaient venir que de Chine.

2. Quand une fraction de la tribu tatare des *Djelair* vint s'incorporer à la confédération mongole-turque, du temps de Doutoumènine Khan, père de Songar, père de Toumené, père de Kaboul, elle était dans une telle misère qu'elle déterrait des racines de soudou (*Sanguisorba Carnea*). - Howorth, p. 39; de Mailla. etc.

à leurs voisins oïgours, maîtres des routes vers l'ouest, les princes mongols et les Turcs Kéraïtes ne pouvaient se passer des subsides chinois. Or, étant en guerre déclarée, permanente, avec l'empire chinois mandchou du Nord, ils ne pouvaient recevoir d'argent que de l'empire chinois national du Sud, celui des Song, et dès 1138, toutes leurs expéditions en Kan-Sou, en Chen-Si, sont visiblement organisées de manière à dégager les Song, dans leur lutte renouvelée contre les Kin de Pékin, les Empereurs d'Or, ou à faire diversion aux Kin, dans leur propre pays, quand ils veulent entreprendre contre les Song. Ce pays, c'est le Liao, le pays d'origine des Turcs Kara-Khitaï, dont les émigrants, dépossédés en Chine, sont maintenant tout-puissants dans l'Ouest. Par le sang, par les alliances, par la politique, les hobereaux mongols de la maison de Bordjiguène et leurs alliés, les roitelets kéraïtes, sont à partir de 1140 les champions, soudoyés par la Chine du Sud, des petites nations turques contre les Tchortcha, Niu-Tchi ou Mandchous, maîtres et oppresseurs des Turcs dans la Chine du Nord.

La partialité des Chinois en faveur des Mongols, à cette époque, est évidente dans leurs annales. Pendant que les chroniqueurs mandchous, recueillis dans la compilation faite au XVIIe siècle sous le titre de *Histoire des trois royaumes*[1], ne disent pas un mot des Mongols avant la grande guerre de 1209, les annalistes chinois, à partir de 1130, sont remplis de leurs exploits contre les Niu-Tchi. En 1148, d'après les Chinois, l'empereur de l'Enceinte Dorée (il s'appelait *Dan-Hola*[2]) se serait fait battre par les Mongols si durement qu'il aurait reconnu à leur chef le titre de roi, et lui aurait cédé une partie du territoire niu-tchi. D'après les annales mandchoues, ce

1. *Aïsin Gurun-i Suduri Bithe*, « le Livre de l'histoire de l'Enceinte Dorée » traduit par de Harlez, p. X.
2. Titre chinois : *Hi Tzong* (1135-1149).

Dan-Hola-Hi-tzong était un très mauvais empereur. « La cinquième année *Hoang-Tong* (1145), le cinquième mois, Hi-tzong recommença à boire sans cesse avec ses officiers. Les magistrats n'osaient plus l'avertir. » Il tua l'impératrice en titre, enleva la femme d'un de ses généraux. « Peu de temps après, il envoya l'un de ses gens tuer une de ses épouses. » Dans un accès d'alcoolisme, il fit tuer son propre fils. Il finit par s'attaquer au culte des Ancêtres, véritable sacrilège pour ses Mandchous, déjà plus qu'à demi chinoisés : « La septième année *Hoang-Tong* (1147), le quatrième mois, Hi-tzong ayant fait un festin s'enivra à l'excès, et dans sa complète ivresse, il tua le président du tribunal de la famille royale. Alors, Oudjou prit les rênes du gouvernement... La huitième année, on acheva la rédaction de l'histoire du royaume de Liao... Le huitième mois, Oudjou acheva le livre de rites et coutumes... et le présenta au roi ; Hi-tzong le reçut debout en brûlant de l'encens. »

On imagine sans peine que ce furieux ivrogne Hi-tzong, exécré de son propre peuple, ait subi les défaites dont parlent les Chinois, qui nomment, d'ailleurs, à sa place, comme vaincu, son ministre et connétable Oudjou. En calculant d'après la chronologie mongole, cette guerre victorieuse des gens du nord contre les Kin aurait eu lieu sous le successeur de Kaboul Khan, qui s'appelait Bartam, avec le surnom de Bagator, « le Vaillant », surnom également porté par son fils, Yésougueï, qu'on voit, dès 1154, en bataille contre l'empire de l'Enceinte d'Or. L'affaire, cette fois, parut sérieuse dans le pays, car les annales des Mandchous en parlent, sans nommer directement les Mongols. Un bon roi, Si-tzong (*Oulou* en mandchou), avait succédé à l'horrible Hi-tzong ; il eut à dompter une rébellion des Turcs Kara-Khitaï du Liao, soutenue par des gens que les annales appellent *Si*, « de l'ouest », et qui sont les Mongols de Yésougueï et leurs

patrons, les Turcs Kéraïtes (1162). « Le huitième mois, *Kao-tzong-djian*, général d'Aïsin, défit l'armée de la tribu Si près de la montagne Kao-Lo et conclut un traité de soumission avec six bourgs [1] environnant le territoire de cette tribu [2]. » C'est précisément l'année où Témoudjine, le futur Tchinghiz Khan, venait au monde, au moment même où son père, allié des Turcs Kéraïtes, soutenait la révolte des Turcs Kara-Khitaï du Liao contre l'empire mandchou du nord de la Chine, à l'instigation des Chinois nationaux du sud, des empereurs Song. Entre Turcs et Mongols, on commençait à se reconnaître, à fraterniser sous les armes.

Dans cette même année 1162, l'ex-académicien chinois Yelou [3], qui avait pris son parti de chercher fortune à l'ouest, avec sa poignée de Kara-Khitaï, se faisait *Gour khan* de Transoxiane, après la mort du dernier Seldjoukide d'Asie centrale, de l'héroïque et infortuné Sandjar. Malchanceux à Pékin, ces énergiques Turcs Liao prenaient leur revanche à Samarkande. Avec leur bon sens de condiottieri, Yésougueï le Vaillant et son ami, le roi des Kéraït chrétiens, comprirent qu'ils jouaient un jeu risqué contre les empereurs de l'Enceinte d'Or, qu'ils avaient tout à espérer du côté de l'ouest, devenu pays turc, à la discrétion de toutes les entreprises turques; les Song, après la tentative avortée de 1162, ne voulaient d'ailleurs plus payer. A partir de ce moment, Kéraït et Mongols se réconcilient avec les Mandchous, si bien que trente ans après, le fils de Yésougueï le Vaillant, Témoudjine, le futur Tchinghiz-Khan, est

1. On voit que, dès cette époque, il y avait des villes sur le territoire mongol, ou du moins turc kéraïte.
2. Aïsin Gurun, p. 108.
3. La haine entre Niu-Tchi et Khitaï était implacable; Yelou avait un compte de sang à demander aux empereurs de l'Enceinte Dorée; le prédécesseur de Si-tzong avait fait massacrer toute sa famille restée au pays : « le septième mois, année *Tcheng-Long* (1161), le roi d'Aïsin fit mourir tous les descendants de la famille Yelou de Taï-Liao. » — Aïsin Gurun, p. 95. *Taï* signifie « grand, noble ».

mercenaire à leur solde, bataillant au service de l'Empereur d'Or; mais, auparavant, il avait merveilleusement ordonné ses affaires et celles de son peuple.

La vie lui avait été dure, dans sa jeunesse. Il était l'aîné de cinq frères nés de la même mère, et n'avait que treize ans quand son père mourut. Depuis le trisaïeul Kaboul, celui qui avait bataillé d'abord pour les Song contre les Kin, on appelait cette branche des Bordjiguène les Kiat [1], « les Avalanches. » Ces « Avalanches aux yeux pers » se ressemblaient tous : « l'apparence de personne qui m'a visitée, disait Alan Goa, avait le visage blanc jaunâtre et les yeux pers; de son dire, la marque était reconnaissable après neuf générations [2] ». Suivant la coutume turque et mongole, le plus jeune frère héritait du domaine patrimonial. « Ils appellent le fils cadet Ot-djiguine [3], c'est maître du foyer, parce que les autres enfants étant pourvus, le plus jeune reste seul à la maison, et devient maître du foyer. Dans la coutume mongole, le cadet de la famille est l'objet de plus d'égards et de respect que les autres enfants. » Avec un garçon de treize ans pour commander les reîtres, tenir en bride les hobereaux parents ou alliés, gouverner trente mille familles nomades faisant métier de guerre, avec un petit enfant de cinq ans pour garder le sanctuaire national et le foyer de la maison, l'état péniblement fondé par des condottieri à poigne tels que Yésougueï le Vaillant, son père Bartam le Vaillant, et leurs ascendants « les Avalanches aux yeux pers », ne pouvait manquer de se dissoudre. Le deuil de Yésougueï était à peine fini que déjà le clan de *Taïdjiout* [4] quittait le quartier royal,

1. Au singulier « Kian ».
2. Abou'lghazi, p. 68.
3. Abou'lghazi, p. 66. Abou'lghazi, qui parlait le dialecte mongol-kalmouk, écrit *Ot-Djiguine*, qu'il traduit en turc par *Ot-iguési*. En dialecte oriental, on trouve *Ot-tsukène*, et avec la transcription turque *utsukène*.
4. En ancienne orthographe mongole, Taïdjighod.

où ses nobles avaient sans doute été convoqués pour les cérémonies funéraires. Le chef de ces Taïdjiout était le descendant, à la septième génération, de Kaïdou Khan, père de Baïsongar, père de Touméné, père de Kaboul, père de Bartam, père de Yésougueï; c'étaient des Niroun-Bordjiguène, comme leurs cousins les Kiât. Quand ils virent l'état de Yésougueï aux mains d'une femme et d'un enfant, ils jugèrent qu'il était à eux par droit d'aînesse, par droit des armes, et s'en allèrent tout droit pour se faire reconnaître comme maîtres chez tous les nomades, depuis la rivière Selenga jusqu'à la rivière Onon et jusqu'aux monts Kenteï. Les trois quarts des nobles présents aux funérailles suivirent les Taïdjiout; un quart seulement tint bon, « la moitié du clan de Mangout, et des fractions de clans, par deux cents, par cent, par cinquante, par dix et même par cinq familles [1] ».

A cet extraordinaire émiettement des clans et des tribus, on reconnaît un état purement artificiel, où les considérations de fidélité jurée dominent la voix du sang, où le chef politique et militaire a plus d'importance que le prince héréditaire, où la société patriarcale n'existe plus. Dans l'effondrement de l'État, la veuve de Yésougueï fut admirable; elle fit monter à cheval la poignée de braves qui restaient autour d'elle, se mit à leur tête, portant elle-même, devant eux, l'étendard du Vaillant, et courut après les déserteurs. Le gros avait pris l'avance, s'était dispersé en tous sens, dans la hâte de rejoindre sa *yourte* et de se pourvoir. Elle ne rejoignit que les derniers, les moins pressés, les aventureux qui n'avaient pas de bien à mettre en sûreté. Quand ces gens de guerre virent la grande veuve, dans ses vêtements de deuil, sur son cheval d'armes, tenant en main le guidon de bataille autour duquel ils avaient tant chevauché, leur cœur fondit; ils tour-

1. Abou'lghazi, p. 71.

nèrent bride, et suivirent la vieille bannière. La veuve du chef les ramena près des sources de l'Onon, à cette butte de Diloun-Bouldak[1] où étaient plantés « l'étendard à neuf queues blanches », symbole militaire de la nation, et « l'étendard à quatre queues noires du génie protecteur des Bordjiguène »[2], symbole religieux des Niroun. Là, sous un tertre de pierres et de terres dormait maintenant Yésougueï; là, Témoudjine devait désormais commander dans l'*Ordou*, « le quartier général »; là coulait « l'eau dans laquelle il fut lavé, à sa naissance... non loin de la prairie, aux bords de la Kéroulène »[3]; là, le tout petit enfant, l'Ot djiguine, était assis entre le foyer de la famille et le tombeau des ancêtres. De cette main ferme qui tenait si hardiment le drapeau, la grande veuve prit le bâton de commandement, « dame d'honneur, de conseil, de raison et de froide résolution »[4]. La légende mongole raconte que Yésougueï l'avait rencontrée à la chasse, par temps de neige, s'était épris d'elle, et l'avait enlevée à un premier mari, qui était un prince tatar[5] appelé Djilatou le Grand. Il l'avait épousée, disant : « Le fils qu'elle enfantera sera un héros. » De naissance, elle était une *Olkhonod*, famille mongole, la première de sa maison qui eût épousé un Bordjiguène; auparavant, ils se mariaient chez les *Koungrad*[6], qu'Abou'lghazi donne, à tort, pour des Mongols, et qui étaient

1. Sur la rive droite de l'Onon, à 7 verstes en amont de *Yeké-Aral* (la grande île), à 3 verstes du poste frontière russe de Kotshuef, d'après Yurinski, cité par Howorth, t. I, p. 47.

2. Sanang-Setzène, p. 71.

3. Sanang-Setzène, p. 107, dans le beau chant sur la mort de Gengiskhan, attribué à Kilukène Bagator. Les strophes, qui décrivent *Diloun Bouldak* (orthographe mongole ancienne : *Deligoun Bouldak*), ont pour refrain : *Tout est là*.

4. Abou'lghazi, p. 72.

5. Les *Tatar* étaient des *Mandchous Solongo*, c'est-à-dire de la gauche, ou de l'ouest, mêlés à des Turcs. On a vu les « Trente Tatar » dans l'inscription de Keul Tékine.

6. Famille turque alliée aux Tatar, et croisée avec eux. Ils ont donné leur nom à la ville actuelle de Koungrad, dans le Khanat de Khiva; un des clans euzbeg s'appelle *Koungrad*, ainsi qu'un clan kirghiz.

des Turcs, sujets des Khitaï, et croisés aux Tatar d'entre Songari et Kéroulène; aussi les appelait-on *Argoun*, « les métis ». Sans doute, sa famille était apparentée aux empereurs Niu-Tchi de « l'Enceinte d'Or » ou à l'un de leurs grands, car on ajoutait à son nom, qui était *Oloun*, le titre chinois de *Fou-djin*. En langue du Khataï (de Chine), dit Aboul'ghazi, « c'est la même chose que *Khatoun* en mongol, *Bânou* en tadjik et *Baï Bétché* en euzbeg, à savoir : la maîtresse de la maison et des biens »; nous dirions, en français, la « princesse douairière ». Plus tard, les Mongols l'appelèrent d'abord Oloun *Yéké*, « la grande », et enfin *Euguélène éké* [1], « la Mère des généalogies ou des Nations », quelque chose comme « l'Impératrice Mère » par excellence : «... La famille des Bordjiguène est sur le point de s'éteindre... Mère des rois, me voici à ton quartier général... Aïeule des reines... moi, ta bru et ta servante... »; c'est en ces termes que la princesse mongole *Mandougaï Setzène* invoque Oloun la Grande, lorsqu'elle conduit sur sa tombe le dernier des Bordjiguène, l'enfant *Batou Meungké*, âgé de cinq ans [2].

Quand la Mère des Nations mit au monde Témoudjine, l'enfant serrait un caillot de sang dans son poing fermé. Un noble interpréta le présage que personne n'avait pu expliquer [3].

Ce fils grand empereur sera,
Sur la face de terre alentour tout prendra,
Maintes gens et pays défera.

1. C'est un jeu d'esprit; *Euguélène* est simplement l'orthographe primitive de *Oloun*.
2. Sanang-Setzène, p. 181, à l'année 1470.
3. C'est, évidemment, un fragment de chanson; on le reconnaît sans peine. Je donne la consonance en turc djagataï, que je prends dans Abou'lghazi, pour montrer l'allure et le rythme de la chanson :

Bou oglane oloug Padcha boulour,
Yer yuzining bartchasine alour,
Keup illarni vilayetlarni katl amm kilour.

Sanang-Setzène (p. 63) dit qu'à sa naissance, Témoudjine reçut encore le nom de *Tengri Euggukséne*, « Dieu-donné ».

« *Tek bouldi*, sort fixé », ajoute Abou'lghazi dans son bref langage populaire.

Le père, avant de mourir, avait assuré de son mieux l'avenir du jeune Témoudjine, de ses frères et de ses peuples. D'abord, il lui avait ménagé une nouvelle famille en cas de malheur; il avait « bu le serment » avec le petit-fils de Margouz [1] Khan, le roi des Turcs chrétiens Kéraïtes. Ce chef s'appelait de son nom Togroul, « le pourfendeur », comme le deuxième Seldjoukide. Il était l'ancien compagnon d'armes et allié de Yésougueï, qui prit parti pour lui dans ses querelles avec son frère Erké Kara, et l'aida deux fois à rétablir son autorité sur ses sujets révoltés; son pays entre la Kéroulène et la Selenga, près du haut Orkhon, était celui des anciens Turcs si puissants au VIe siècle, le pays « de la nation kéraïte qui tient maintes cultures et bourgs, et aussi bétail à foison [2] ». En vidant ensemble la tasse où ils avaient mélangé leur sang dans l'eau-de-vie de lait, Yésougueï et Togroul devenaient *Anda*, « frères par le serment », et, suivant la coutume turque et mongole, l'un des Anda mort, son fils pouvait réclamer l'adoption et paternité de l'autre.

L'assurant du côté de l'ouest, il lui avait préparé une alliance à l'est, dans cette puissante maison des Koungrad, qui tenait à la fois aux Turcs et aux Tatar, aux Mandchous trans-songariens; il l'avait fiancé à Burté-Djoudjine, fille d'un chef koungrad, qui s'appelait Daï-Setzène [3]; elle n'avait que neuf ans. La légende mongole raconte que Témoudjine, alors âgé de douze ans, répondit aux critiques qu'on lui faisait sur l'âge de sa fiancée : « Je sais qu'elle me sera utile un jour : laissez faire! » La légende ici, éclaire l'histoire, et montre quel fut le véritable but politique de l'alliance. Le

1. Marc.
2. Abou'lghazi, p. 69.
3. Les descendants de Gengiskhan, dont l'historien Sanang, ajoutèrent, depuis, le nom de *Setzène* à leur patronymique.

mariage définitif fut conclu quand Témoudjine avait dix-sept ans (1182-1183), et fit entrer les Koungrad dans la confédération mongole. En 1200, le beau-frère de Témoudjine gardait les apparences d'un prince indépendant, mais n'était plus qu'un fonctionnaire quelconque de l'empire.

Quand la Grande Douairière eut réuni autour de son fils tout ce qu'elle put trouver de partisans, autour du drapeau tout ce qu'elle put rassembler de défenseurs, cette femme « de conseil et de froide résolution » avisa, sans perdre de temps. L'alliance avec les Koungrad serait bonne, sans doute, un jour, quand le fils aurait grandi, mais en attendant, il fallait vivre; l'appel aux Kéraït était une ressource extrême, trop dangereuse tant qu'on ne serait pas aux abois. Le Togroul avait un grand fils, Sengoun [1], et pouvait être tenté de faire valoir ses droits, comme « Anda » sur les peuples de Yésougueï; on le vit bien, plus tard, lorsque Sengoun décida son père à rompre avec Témoudjine. Il fallait que le jeune garçon se défendît tout seul, à tous risques et périls, et que son protecteur ne pût jamais devenir un rival, un prétendant. Elle trouva l'homme qu'il fallait; c'était un personnage de haute lignée, nommé Minglig; il était de la famille des *Kong Kamar*, qui signifie « les nez aquilins, les grands nez ». Les Mongols l'appelaient respectueusement *Etchigué*, « Père ». Abou'lghazi explique très bien le mot : « C'est la même chose qu'en turc, *Ata*, dans les noms des saints, comme Seïd Ata, Hekim Ata [2]. » Ce révérend Père ou saint Minglig avait un fils qui faisait des miracles; il s'appelait *Gueuktché* [3], marchait jambes et pieds nus par les ter-

1. Le nom de *Sengoun*, orthographié *Segoun*, se trouve dans les cimetières chrétiens turcs de Semiretchinsk, précédé de *Poulous*, « Paul », comme nom de baptême. On le trouve, également, dans l'inscription de Keul Tékine.

2. Deux saints très vénérés dans l'Asie centrale.

3. A la turque; *Kouktché*, à la mongole. Les deux noms viennent de *Keuk*, *Gueuk*, qui signifie « bleu » au propre, et « céleste » au figuré.

ribles hivers de Mongolie. On racontait qu'il s'envolait au ciel, monté sur un cheval couleur de nuées, et qu'il s'entretenait familièrement avec le *Tengri*. Tenir le saint, et son fils le faiseur de miracles, c'était tenir le sanctuaire, mettre Témoudjine sous la protection de la religion. Les délais de veuvage à peine accomplis, la Grande Douairière se fit épouser par Minglig Etchigué. Maintenant l'adolescent Témoudjine pouvait jouer du sabre à cœur joie; elle lui avait gardé le drapeau; elle lui livrait le sanctuaire. Même vaincu, il était assuré d'un vengeur; il pouvait jeter à la face de ses ennemis la honte de la désertion et l'opprobre du sacrilège.

Témoudjine se montra digne fils de sa mère; dans cette terrible vie de hasard qui dura jusqu'à sa trente-deuxième année[1], aucune épreuve ne lui fut épargnée; il vida la coupe d'amertume; deux amitiés héroïques le soutinrent, lui firent, comme dit Abou'lghazi, que j'aime à citer en sa simplicité, « goûter le doux et l'amer »; ce furent celle de son frère, Djoudji *Khassar*, « Djoudji le Tigre », et de son fidèle compagnon Bogordji, le fils de Nago *Baïane*, « Nago le riche », chef de la puissante maison des Arlad, la plus noble, chez les Mongols, après celle des Bordjiguène. Parents et voisins s'étaient jetés de toutes parts sur les misérables débris de la succession de Yésougueï, sur un état qui n'était même plus une tribu, sur un peuple raccolé « par dix et par cinq familles ». Les plus acharnés étaient les Taïdjiout, dont le chef se prétendait souverain légitime, réclamait le commandement par droit de naissance; à côté d'eux, un autre clan des Niroun, des « purs » Mongols, descendants de la Lumière, les Djouïrat; leur chef s'appelait Djamouka, et on le surnommait *Djitchine*, « le subtil, l'éloquent »; il avait le

1. Jusqu'à quarante ans, dans les historiens musulmans qui vieillissent Gengiskhan de sept ans.

génie de l'intrigue et le don de la persuasion. Puis, c'étaient les Tatar trans-songariens, les Solongo, « gens de l'Ouest », contre lesquels Yésougueï avait bataillé à la solde des Chinois nationaux, et qui ne demandaient pas mieux que de se faire valoir auprès de leur cousin, l'empereur de Pékin, tout en se vengeant de leur vieil adversaire sur son fils à peine hors de page; avec eux, d'autres Toungouzes, gens des bois, vivant de chasse, courant le plat pays avec leurs chiens et leurs traîneaux, de vrais brigands : les annales turques et mongoles les appellent tantôt *Mékrit*, tantôt *Merkit* ou *Merguèd*, probablement estropiant leur nom de *Merguène*, « tireur, chasseur ».

Pour tous ces gens, prétendants, princes de proie, bandouliers de profession, le petit État péniblement fondé par les Bordjiguène entre la Kéroulène, les montagnes de Kenteï et l'Orkhon était une véritable pierre d'achoppement, les séparant les uns des autres, les coupant des routes vers le sud, vers l'est, vers l'ouest, exploitant à leur détriment les lieux saints; dans leur pensée secrète, celui qui le tiendrait serait maître de tous les autres. Les deux compétiteurs sérieux, quasi légitimes, les Taïdjiout et les Djouïrat, et leur chef Djamouka l'Intrigant, traquèrent Témoudjine avec rage; leurs divisions le sauvèrent. Dix fois, dans des alternatives de succès et de revers, pressé par tant d'ennemis, le Bordjiguène dut prendre le désert; battant l'estrade en cosaque, parmi les traquenards et les embuscades, jamais il ne cessa d'agir en roi. Ce fils de la dame « de haut respect » imposait le respect aux ennemis comme aux amis. Il avait le génie de l'autorité; réduit aux abois, il ne sollicitait le secours de personne, mais le commandait impérieusement, comme une redevance obligée, due à sa maison. Vaincu, fugitif, partout où il passait, il parlait en maître, exigeait ses droits régaliens, l'impôt en nature, la dîme sur

les quatre espèces [1], la conscription individuelle d'un homme par famille pour les nationaux, et le contingent de cent hommes par cent familles pour les alliés [2].

La légende mongole, qui exagère évidemment les infortunes de Témoudjine, pour rehausser le caractère de son héros par le contraste entre ses misères passées et sa grandeur future, et aussi pour lui donner l'esprit bouddhiste du sacrifice volontaire et des épreuves acceptées, fait un roman de sa jeunesse. Il est pris par ses ennemis les Taïdjiout, qui le mettent à la cangue; il s'enfuit, et se plonge dans un marais, enfoncé dans la vase « jusqu'aux narines »; un vieux Mongol le cache dans une charretée de laine; avec Bogordji, le fidèle, pour unique compagnon, il va reprendre aux Taïdjiout les huit chevaux isabelle qu'ils lui ont enlevés, etc. En réalité, à force de constance, appuyé par l'influence religieuse de Minglig et de Geuktché, par la neutralité bienveillante des Koungrad, par les secours des Arlad à la dévotion de son ami Bogordji, fils de leur chef Nago Baïane, et servi par les divisions de ses adversaires, il réussit à se maintenir dans le pays entre Onon et Kéroulène, sans recourir à la dangereuse protection des Kéraït. En 1189, d'après Sanang Setzène [3], qui avance les dates pour grouper les événements, étant âgé de vingt-sept ans, il fut reconnu comme Khagan, « empereur », par les Arlad, sur la prairie de la Kéroulène, et prit le titre de *Soutou Bogdo*, « Incarnation de Dieu » [4]. A

1. Chevaux, chameaux, bœufs et moutons; ses frères eux-mêmes n'en étaient pas exemptés.

2. On trouve l'exposé de cet ancien système militaire dans l'*Histoire de l'empire d'Or*, p. 286. Les troupes nationales, recrutées individuellement, sont sous les ordres de chefs nommés par le souverain; les contingents auxiliaires gardent leurs chefs héréditaires ou électifs (p. 71).

3. Témoudjine ne fut élevé sur le feutre blanc, prenant la dignité impériale et le titre de Tchinghiz Kan, qu'en 1206.

4. A la chinoise « fils du Ciel », à la turque « force du Ciel ». *Sout* est une forme mongole de *Gout*, *Kout*, et signifie l'Emanation de la Divinité incarnée dans la Personne Impériale; *Soutou Bogdo* représente ainsi, en mongol, le *Kout-Tangri* des Hioung-Nou et des Turcs. Le titre, à la fois chinois et vieux

ce sujet, le bon Sanang ne manque pas de raconter un miracle qui montre le caractère religieux donné par Minglig et Gueuktché au pouvoir naissant de Témoudjine : « Trois matinées consécutives, un oiseau de cinq couleurs, en forme d'alouette, vint se poser sur une pierre carrée, devant la maison [1], chantant *Tching ghiz*, *Tching ghiz*; d'où Témoudjine reçut son nom de Tchingghiz Khagan, sous lequel il devint célèbre dans le monde entier. Ensuite de quoi la pierre s'ouvrit d'elle-même, et il en sortit, à la vue de tous, le sceau nommé *Khass Boo*, « caillou de jade ». Il était long et large d'une palme; sur le plat on voyait une tortue, entourée de deux dragons du plus fin et du plus bel ouvrage qui se puisse trouver. » C'est le vieux sceau impérial des Turcs du VIe siècle; les récentes fouilles de Karakoroum ont mis à jour la tortue symbolique et les deux dragons enlacés.

Soit un peu avant, soit un peu après sa reconnaissance par les Arlad, aux environs de 1188, il est certain que Témoudjine était assez fort pour livrer bataille rangée aux Taïdjiout et à leurs confédérés. Le retentissement de la victoire fut énorme dans le pays, assez mémorable pour que les annales chinoises et turques aient conservé le détail de l'affaire. Les Taïdjiout et leurs confédérés, parmi lesquels il y avait des Mergued et des Tatar, avaient résolu de frapper un grand coup; ils avaient réuni trente mille cavaliers; Djamouka et ses Djouïrat étaient avec eux. Tous ensemble, bien armés et résolus, comptaient surprendre Témoudjine et l'écraser, probablement dans le mois où il tenait la campagne pour couvrir le déplacement annuel de ses nomades entre leur camp d'hiver et leur camp d'été, marchant encombré de bétail, de chariots et de bagage. Mais il était sur ses gardes,

turc, s'accorde avec la théologie bouddhiste. Il est évidemment postérieur à la proclamation de Témoudjine.

1. Où se fit la proclamation.

ayant tous ses gens de guerre avec lui, treize mille hommes. Reculer, c'était livrer à l'ennemi le bien de ses peuples; donner la bataille avec treize mille hommes embarrassés de charrettes et de troupeaux contre trente mille, libres de leurs mouvements, c'était la perdre. Dans ces dangereux *impedimenta*, Témoudjine vit un moyen de salut. A *Baldjouna Boulak*, « les sources de la Baldjouna », un petit affluent de l'Ingoda, à l'ouest de l'Onon, près d'une forêt, il choisit son terrain, fit face à l'ennemi, appuyé aux bois d'un côté, couvert, de l'autre, par un retranchement improvisé qu'on forma de treize redoutes faites avec les chariots et le bagage empilé; au milieu des treize redoutes, on enferma le bétail. Le combat fut rude; six mille confédérés restèrent sur le terrain, soixante-dix grands chefs taïdjiout furent pris, amenés devant Témoudjine, le sabre et le carquois pendus au cou. Ce fut la première grande victoire mongole.

Témoudjine avait divisé ses cavaliers en treize corps, de mille hommes chacun. Dans une histoire où le militaire domine, il est nécessaire d'indiquer les choses qui se rapportent aux armes. La division par mille hommes, dans une armée de la haute Asie, en 1188, était une innovation, une véritable révolution tactique. L'*Histoire de l'empire d'Or* nous a conservé le détail de l'organisation militaire et des procédés tactiques, au commencement du XII[e] siècle, chez les Mandchous, et par conséquent, chez les Turcs et chez les Mongols. Dans les troupes à cheval, qui composaient la très grande majorité des bandes nationales — les gens de pied étant Chinois, Tibétains ou Toungouzes des bois, — l'unité de combat était de cinquante hommes et se formait sur cinq rangs, présentant ainsi dix hommes de front. Les deux premiers rangs portaient l'armure de plates ajustées par bandes, assez connue aujourd'hui par les nombreuses armures japonaises de ce modèle qu'on trouve partout en France, ou le

corset de fer à feuilles imbriquées. Aux armes nationales, l'arc et le sabre demi-courbe, ils ajoutaient la lance, souvent garnie d'un crochet rivé sur la douille du fer; leurs chevaux étaient bardés. Les trois derniers rangs, montés sur chevaux plus légers et sans bardes, armés de cuir bouilli, ou de mailles, remplaçaient la lance par la javeline. Les trois derniers rangs détachaient deux hommes en avant du front en éclaireurs, un certain nombre de files de droite et de gauche en flanqueurs; au moment du combat, le reste passait devant, préparait l'attaque par essaims de tirailleurs, couvrant l'ennemi de flèches et de javelines, puis, quand il semblait suffisamment ébranlé, disparaissait entre les intervalles des pelotons, et laissait le champ libre aux deux premiers rangs qui chargeaient à fond, la lance en arrêt et le sabre haut [1]. Cette disposition, par pelotons de cinquante, donnait des escadrons de cinq cents, et des corps d'armée de cinq mille hommes. On verra plus loin qu'elle fut conservée sous le Tchinghiz Khan et ses premiers successeurs, pour les troupes auxiliaires et les contingents, qui formèrent des corps d'armée de cinq mille hommes, au lieu que les corps nationaux réguliers, nommés *Toumane*, « dix mille », sont invariablement composés de dix escadrons nommés plus tard, en persan, *Hézar*, « mille », qui se décomposent chacun en dix pelotons de cent hommes. Comme la formation sur cinq rangs subsistait, Témoudjine avait donc, dès l'année 1188, doublé l'effectif et le front de son unité de combat, vingt hommes au lieu de dix, et cent hommes au lieu de cinquante, comme on le voit par ses treize divisions de mille hommes à la bataille de Baldjouna Boulak.

Le premier résultat de l'affaire fut de détacher les Djouïrat de la confédération; Djamouka en personne vint présenter à

1. Aïsin Gurun, p. 288.

Témoudjine ses excuses et la soumission de ses gens. Douze ans après, nous le retrouvons avec Tokta Begui le Mergued, l'âme d'une coalition formée par des Niroun et par des Turcs contre Témoudjine. Intrigant et combattant, il ne devait succomber qu'en 1204, dernier adversaire national des Bordjiguène, dernier défenseur des libertés de clans contre la centralisation du Tchinghiz Khan.

De 1189 à 1193, lentement, patiemment, tantôt par la force des armes, tantôt par des négociations et des mariages, Témoudjine établit son autorité sur les tribus d'origine turque, mongole et tatare, fixées au nord du Gobi, entre la Kéroulène et la Selenga, dans la direction du sud jusqu'au désert, dans la direction du nord jusqu'à l'Ingoda. Plus au nord, des deux côtés du lac Baïkal, ses vieux ennemis, les Mergued, ayant recueilli les restes des Taïdjiout, et tous les réfractaires des tribus rompues qu'il incorporait, morceau par morceau, à la future nation mongole, continuaient à lui tenir tête, lui faisaient mauvaise guerre. En 1193, après tant d'années de patience, il risqua, pour la première fois, une combinaison politique à l'extérieur. Avec le très grand bon sens qui est la marque distinctive de son génie, il la choisit très modeste, toute petite, appropriée à ses forces, mais d'un succès certain, et pouvant servir de point de départ pour d'autres entreprises plus vastes. Certainement, quand en 1193, mal affermi dans sa domination sur un peuple raccolé par fractions de tribus de « cent, de dix et de cinq », entouré d'alliés suspects et d'adversaires menaçants, Témoudjine eut l'idée d'offrir ses services à l'Empereur de l'Enceinte d'Or, à l'ennemi héréditaire de ses peuples et de sa famille, il voyait loin. L'avenir montra combien cet extraordinaire coup d'œil était juste, avec quelle calme et sûre logique le fils de la Dame « à froide résolution » mena jusqu'au colossal l'épopée de la grandeur mongole.

Cette année 1193, l'Empereur d'Or avait projeté une tournée dans le pays de ses ancêtres; son Conseil lui fit des remontrances; il y avait disette en Chine; les gens du Nord n'étaient pas soumis, venaient, « par leurs artifices, d'attirer à eux les deux tribus qui depuis dix et vingt ans gardent les frontières »[1]. Il s'agit, évidemment, des Taïdjiout, des Mergued, et des deux tribus, l'une turque, l'autre mongole, des Ongout[2] et des Barine, cantonnées au sud du désert, le long de la Grande Muraille, comme troupes frontières au service chinois. L'empereur céda aux remontrances; il voulait, d'ailleurs, faire des économies, à cause de la disette, et parce que ses peuples, ses sujets naturels du nord, les Niu-Tchi, avaient dû dépenser « beaucoup d'argent et de peine à entretenir les chevaux de l'État, à creuser les canaux, après avoir porté la cuirasse ». On craignait, d'ailleurs, une jacquerie chinoise : « le peuple affamé recommencera les troubles des autres années, tuant les chevaux des *Taï-Wei*, saccageant les vergers[3] des *Taï-Fou*, se répandant en plaintes amères... Il faut toujours être instruit des pensées du peuple. » Devant la disette, la révolte des tribus dans les Marches, le mécontentement des Chinois, l'épuisement des Mandchous, l'Empereur de l'Enceinte d'Or recourut au vieux procédé, le plus économique et le plus rapide entre tous; il fit appel aux soudoyers turcs; c'était Togroul, le chrétien kéraïte, qui tenait le marché. De suite, il rassembla ce qu'il put de reîtres, étant fort à court lui-même, à cause de ses interminables querelles avec son frère *Djakambou* — probablement, *Jacobus*, « Jacques » — et de ses démêlés avec ses voisins de l'ouest, les Turcs Naïmane, maîtres de la vallée de l'Irtyche,

1. *Histoire de l'empire d'Or*, p. 180.
2. Voir plus haut, pour les *Ongout*, gardes frontières.
3. Littéralement : volant les melons. Les Taï-Wei et les Taï-Fou sont la noblesse.

du bas Altaï, et des routes conduisant en Pentapole; ces Naïmane étaient partagés entre trois cultes, le bouddhisme, le christianisme et une forme manichéenne de la vieille religion nationale; entre les Kéraït et eux, la lutte prenait, parfois, une apparence religieuse. Témoudjine saisit l'occasion, et s'offrit à l'Anda de son père, en fils adoptif respectueux et dévoué. Le coup était sûr; si on était battu, l'affront de l'échec retombait sur le Kéraït, chef officiel et patenté de l'expédition ; Témoudjine n'était qu'un subalterne dans l'affaire. Si on était vainqueur, outre l'avantage d'affaiblir les Taïdjiout, et peut-être de les détruire, Témoudjine comptait bien se faire l'intermédiaire entre ces tribus des Marches, les Barine, les Ongout, que ses États séparaient du pays kéraïte, que les liens de famille, de traditions, l'antipathie commune contre le Niu-Tchi rattachaient à ses peuples; il devenait le protecteur des Turcs, au sud du désert, pour peu qu'il sût être généreux et habile avec les vaincus; il n'y manqua point. Les Taïdjiout châtiés, et ils le furent durement, son premier soin fut d'envoyer une partie du butin aux Barine et aux Ongout, pour les dédommager des pertes qu'ils avaient subies, de leur côté, dans la bagarre. L'affaire, d'ailleurs, fut vigoureusement menée, car l'Empereur d'Or paya bien; Témoudjine reçut le brevet chinois de « commandant contre les rebelles », et peut-être, son titre de *Daï-Ming*[1] mongol (pour le Chinois Taï-Ming), qu'il porte dans la légende mongole, entre ses titres de *Soutou-Bogdo*, « Fils du Ciel », et de *Tchingghiz-Khagan*, « empereur inflexible, ou absolu — autocrate »[2]. A coup sûr, le fait de solliciter un

1. En chinois « Haute Splendeur, Éminente Intelligence », titre qu'on ne donne qu'à un lettré. Les mandarinats civil et militaire, sous les *Kin*, se confondaient. Cette même année 1193, l'empereur décida que « lorsque des Niu-Tchi auront passé leurs examens littéraires et reçu le grade de docteur, ils fussent exercés au tir et au maniement des armes, et s'ils ont les qualités voulues, qu'on les emploie aux premiers rangs ». (*Empire d'Or*, p. 181.)

2. J'ai donne, plus haut, l'autre interprétation possible de *Tchingghiz*,

titre littéraire chinois indique, dès cette époque, chez Témoudjine, des projets ultérieurs en Chine. A ces distinctions s'ajoutaient, bien entendu, des honoraires solides et des présents, parmi lesquels un berceau d'argent recouvert d'un tissu d'or, « le premier qu'on vît au pays mongol », disent les chroniques musulmanes. En sa qualité de chef officiel et principal, le Kéraït fut mieux traité encore; il reçut le titre de *Ouang*, « Roi », et ne porta plus d'autre nom jusqu'à sa mort. Les chroniqueurs musulmans arrangent le mot, avec la phonétique turque, en *Ong Khan*. Comme c'est au roi, au *Ouang* kéraïte, que se rapporte d'abord la légende du « prêtre Jean », on peut supposer que le mot « Jean » a été fait sur la consonance *Ouang*, *Ang*, *Ong*, où le G final est d'ailleurs à peine perceptible dans la prononciation.

Pendant que Togroul guerroyait dans les Marches chinoises du nord, son frère Djakambou conspirait contre lui, et le faisait déposer par son peuple. En 1196, le « Ouang » dut appeler Témoudjine à son secours. Avec sa clairvoyante loyauté, l'autre marcha, rétablit ce douteux ami; imposer un roi, et un roi de fabrication chinoise, un roi reconnu et patenté par l'Empereur d'Or, à la plus puissante nation turque établie entre l'Ouest et les Marches musulmanes, aux Kéraït, « riches en cultures, en bourgs, et en cheptel », c'était se mettre à la tête de toutes les tribus turques orientales. Il fallait, maintenant, soutenir le rôle; Témoudjine le sentit si bien qu'il risqua une témérité; il attaqua les Solongo, des Mandchous naturels; s'il en venait à bout, toutes les nations turques de l'extrême Est, les Koungrad, dont sa femme était issue, et surtout les Khitaï du Liao, les anciens maîtres de Pékin et de la Chine du Nord, les cousins, certai-

considéré comme forme mongole d'un mot hioung-nou transcrit par les Chinois « *Tchen-Yu* », et signifiant, comme l'*Ili* turc, « resplendissant, illustre, auguste ».

nement les alliés de l'empereur Kara-Khitaï, maintenant maître à l'ouest, dans l'Hexapole, dans la Pentapole, jusqu'au Syr-Darya, jusqu'aux portes de Bokhara et de Samarkande, se soulevaient, l'acclamaient; il était le maître des Turcs orientaux, leur vengeur contre les Mandchous; déjà, il voyait la Chine du Nord ouverte, Pékin à lui; mais il s'y prenait trop tôt; il avait mal calculé ses forces, fut atrocement battu (1197). La bataille se donna en hiver, par temps de neige; dans la déroute, Témoudjine fut laissé pour mort sur le terrain, le corps troué de onze blessures, la gorge coupée de la douzième. Le légendaire Bogordji n'abandonna pas son ami; un autre l'assistait; il s'appelait Moukhouli, une des futures gloires militaires mongoles; à eux deux, ils pansèrent Témoudjine à demi mort, l'enveloppèrent de leurs manteaux, l'emportèrent sur leurs chevaux, le sauvèrent.

Cependant, l'État fondé si péniblement croulait d'un coup. Encore une fois la Mère des Nations, la Dame de haut honneur rétablit tout. Vieille et cassée, elle reprit le drapeau, monta à cheval, réunit les débris de l'armée, rassura, supplia, parla de son mari Minglig, du grand saint Gueuktché. Moukhouli se battait, contenait l'ennemi, finit par le repousser. Dans la bagarre, pendant l'invasion des Solongo entre Kéroulène et Onon, Burte Djoudjine, la femme de Témoudjine, disparut, enlevée par un chef mergued; elle revint neuf mois après et mit au monde un fils, l'aîné de Témoudjine, qu'on appela Djoudji, « l'hôte, celui qui demande l'hospitalité »; le Tchinghiz Khan traita toujours avec froideur ce premier-né, cet hôte qui n'était pas de la lignée; son cœur se serrait à le voir, mais sa ferme raison lui commandait de faire respecter en lui un héritier de la maison impériale, du moment qu'il le reconnaissait comme tel; contre l'aîné, bâtard, il ne fit pas un passe-droit aux cadets légitimes.

En 1198, les affaires de Témoudjine étaient rétablies grâce à sa souple politique, à l'influence religieuse de Gueuktché, à l'épée de Moukhouli, au dévouement de la nation naissante. Dès la fin de l'année 1197, il avait pris sa revanche sur les Mergued du Trans-Baïkal; dans les six mois de désordre qui avaient suivi sa défaite, la coalition entre Mergued, Taïdjiout, Djouïrat, s'était réorganisée; Djamouka dirigeait tout, courait partout, enflammait les confédérés de son éloquence. Témoudjine comprit clairement la faute qu'il avait commise en se lançant sur les gens de l'Est avant d'en avoir fini avec ceux du Nord; il ne regarda plus d'autres ennemis, céda partout, pour agir sur la seule confédération groupée autour du lac Baïkal. Devant le roi des Kéraït, il se fit humble, tout petit, lui envoya le butin pris sur les Mergued, comme une dîme, comme un tribut, presque comme un impôt, se reconnaissant son fils, son vassal, lui rendant foi et hommage. Dans le cœur du vrai fils par le sang, d'Ilké[1] Sengoun, la colère montait, avec le soupçon et la jalousie contre ce frère d'aventure qui s'imposait à la famille; c'est probablement à cette époque, après une tentative d'établissement chez les Naïmane et des négociations avec les gens de Kara-Khitaï, restées fort obscures, qu'il se livra au diabolique Djamouka; sans doute, le chef des Djouïrat, « le persuasif, le subtil », excita dès lors la rancune et la défiance de Sengoun contre Témoudjine, préparant la rupture qui devait amener la catastrophe des Kéraït et la grandeur des Mongols. Djamouka devinait, certainement, les hautes pensées de Témoudjine, mais il les voyait en intrigant, et crut Sengoun capable de réaliser le

1. C'est le prénom que les chroniques musulmanes donnent au fils du Ouang Khan, du prêtre Jean. Est-ce le vieux nom turc *Ilik*, sous une forme dialectale? Est-ce un nom de baptême défiguré? La stèle du Keul Tékine donne le nom *Sengoun*, comme titre chinois, pour *Tsian-Kiun*, « général », que les Tarantchi de nos jours prononcent « Djandjoun ». *Ilké* serait le nom, et *Sengoun*, l'arrangement turc d'un titre chinois qui signifie « général ».

rêve grandissant dans la tête du futur Tchinghiz Khan. Lui et Sengoun furent écrasés par l'énormité d'un projet dont ils ne voyaient que les petits côtés. Témoudjine s'effaça si modestement devant ce Ouang Khan qu'il soutenait de ses armes, et dont le fils conspirait contre lui avec son implacable ennemi Djamouka, que le roi kéraïte se lança, de toutes ses forces, sur la confédération des gens du Nord. Sengoun suivit son père, la mort dans l'âme et la rage au cœur. Le Ouang Khan défit complètement les Mergued au lieu dit *Buker-Guereh*; son fils eut la sottise de donner des conseils, de faire garder le butin, sans rien envoyer aux Mongols, quand Témoudjine avait envoyé du sien; c'était tomber à plein collier dans le piège, permettre à Témoudjine, à ses agents, de déblatérer parmi les gens d'armes turcs, contre ces Kéraït, ces faux frères, qui ne les traitaient même plus en soudoyers, qui gardaient tout pour eux. En même temps, Témoudjine profitait vivement de la diversion, lançait sur les Taïdjiout, sur les Djouïrat, et autres confédérés de race mongole ses généraux, Bogordji le fidèle, Moukhouli l'éprouvé, des jeunes chefs dont nous voyons paraître les noms pour la première fois, Koïouldar[1] « Khochigotchi — le banneret », et deux autres, Djébé et Souboutaï[2]. Ces deux-là, nous les retrouverons partout dans le cours de cette histoire, vivantes incarnations de la guerre, achevant, par l'épée, ce que le Tchinghiz Khan préparait par la politique, assurait par le gouvernement. Témoudjine, dans cette suite d'entreprises, ne se compromettait pas. C'était le Kéraït qui frappait sur des Mergued, au grand déplaisir de l'empereur mandchou de l'Enceinte d'Or, à la jalousie des Turcs

1. *Ghotlidar*, dans les textes mongols.
2. *Soubeguetai*, avec l'orthographe mongole. Les Turcs, les Russes et les Hongrois, qui écrivaient d'après l'oreille, entendaient et notaient : *Souboutaï*, *Sabadaï*, *Szabady*.

Naïmane, qui vivaient en bonne intelligence avec ces gens du Nord, et que la tentative de Sengoun avait mis en éveil. Lui, Témoudjine, il châtiait, qui? Ses sujets naturels, ses parents, des Taïdjiout, des Djouïrat, tous Niroun, tous Mongols ; affaire de famille; personne n'avait rien à dire, et le Kéraït moins que d'autres. Témoudjine lui écrivait : « Je vous sers de faucon;... j'ai happé pour vous les grues à pattes bleues et à plumes grises, ce sont les *Dourbane* et les *Taïdjiout*... J'ai pris les grues à pieds bleus, ce sont les *Khatakine*, les *Saldjighod* et les *Koungrad*. C'est la cinquième fois que je vous ai rendu service. » Sur les Koungrad, Ilké Sengoun et Djamouka savaient bien à quoi s'en tenir; depuis le mariage de Témoudjine avec la fille de leur chef, ils étaient à lui, guettaient l'occasion de se révolter contre l'Empereur d'Or. De plus en plus, les Turcs qui n'étaient pas sous la sujétion directe du roi kéraïte et du roi naïmane se rapprochaient de Témoudjine, cherchaient sa protection. En 1199, il coupa court à une tentative de rapprochement entre Naïmane et Kéraït, inspirée probablement par Djamouka, essayée par Sengoun; il entraîna le vieux Ouang Khan dans une campagne contre les Naïmane, manœuvra mal pour le laisser dans l'embarras, puis subitement le tira d'affaire, et encore une fois lui céda l'honneur et le butin de l'expédition. Du coup, Naïmane et Kéraït demeurèrent irréconciliables; leur haine mutuelle couvrait Témoudjine vers l'ouest; cette fois, il était assez fort pour en finir au nord, et pour prendre pied à l'est. En deux ans, tout le pays fut soumis, toutes les tribus ralliées, depuis la Selenga jusqu'à l'Amour, de l'ouest à l'est, depuis le Baïkal jusqu'au sud du Kobi, aux Marches de Chine, le long de la Grande Muraille, du sud au nord. Les débris des Mergued, des Djouïrat, des Taïdjiout, des Dourbane et autres, s'enfuirent vers le nord-ouest, entraînés par l'implacable Djamouka et par le vaillant chef mergued, Tokta Begui.

Il va sans dire que cette émigration ne comprenait que des gens de guerre, et les quelques femmes et enfants qu'ils avaient pu emmener avec eux; le gros des tribus restait en place, à la merci et soumission de Témoudjine. Djamouka reçut asile chez les Kéraït, accueilli par Sengoun, toléré par le Ouang Khan; Tokta Begui et ses reîtres prirent service chez les Naïmane; le reste courut l'aventure, se casa tant bien que mal dans les États de l'empereur des Khitaï, dans la Pentapole, ou se jeta dans les steppes vers le nord-ouest, se fit Kazak au milieu des autres tribus rompues kirghizes (1202). L'Empereur d'Or n'avait pas bougé; c'était Tchang-tzong, un Mandchou complètement chinoisé, ne voulant pas entendre parler de ses vieux peuples du Nord, ne s'occupant que de littérature et d'examens, en coquetterie réglée avec les Song. Il écrivait à son ambassadeur dans la Chine du Sud : « Une paix parfaite règne entre les deux empires; n'allez pas, en contestant pour des choses insignifiantes, risquer de compromettre notre puissance [1]. »

Pendant que ce bon prince gardait à ses sujets le bien précieux de la paix, Témoudjine s'assurait, sous main, de ses gardes-frontières turcs, les Ongout, prenait ouvertement le protectorat des Koungrad, et fomentait une insurrection des plus mortels ennemis des Kin, des Khitaï du Liao, qu'ils avaient dépossédés en Chine et réduits au vasselage dans leur propre pays.

Avec une telle fortune de Témoudjine, quand Djamouka et Sengoun vivaient ensemble, une rupture entre Kéraït et Mongols devenait inévitable. Sengoun entraîna son père, vieilli, sans volonté, presque idiot; à la curieuse lettre dans laquelle Témoudjine, se faisant humble jusqu'au bout, lui rappela ses services, lui fit voir ses torts, implora la paix,

1. *Empire d'Or*, p. 189.

véritable manifeste destiné, en réalité, à toutes les tribus turques, personne ne se trompa; le vieux Ouang Khan ne sut que répondre « qu'il n'y pouvait rien; que c'était l'affaire de son fils [1] ».

En même temps qu'il répandait ce manifeste à l'étranger, Témoudjine en adressait un autre à ses propres peuples, sous forme de lettre écrite à son oncle et à son cousin; ce dernier factum est trop significatif pour que je n'en donne pas l'extrait; il montre clairement que, dès 1203, Témoudjine se considère comme empereur de fait. « Dès le début, je vous ai dit : pourquoi le territoire de l'Onon reste-t-il sans maître? J'ai essayé de vous persuader de prendre le pouvoir; vous avez refusé... Quand vous m'avez pressé, quand vous m'avez dit : Soyez notre chef vous-même, — je me suis soumis à votre requête, j'ai promis de maintenir l'héritage et le droit coutumier de nos pères. Ai-je intrigué pour arriver au pouvoir? J'ai été élu à l'unanimité pour empêcher que le pays où régnaient nos pères entre les trois rivières ne tombe sous le joug de l'étranger... Vous servez maintenant le Ouang Khan; vous devriez savoir que c'est un fourbe. Vous voyez comme il m'a traité; il vous réserve un traitement pire [2]. »

Il semble, en réalité, que l'agression brusque des Kéraït ait surpris Témoudjine, car il n'avait que deux mille cinq cents hommes avec lui à la première affaire, et faillit être enlevé; deux bergers le prévinrent que l'ennemi arrivait en masse; il les fit *Tarkhan*, « nobles », sur-le-champ; l'anecdote est caractéristique, car elle montre que dès ce moment, contrairement au vieux droit turc et mongol, Témoudjine

1. Voir le manifeste en entier dans Howorth, t. I, p. 60, et un abrégé caractéristique dans Abou'lghazi, p. 85, trad., 78-79, texte. Howorth a pris le texte dans d'Ohsson, qui l'a lui-même traduit dans Rachid-Ed-Dine. Abou'lghazi l'a abrégé de Rachid-Ed-Dine, et Rachid-Ed-Dine l'a amplifié de Djouveïni, qui est la source commune et première.

2. D'Ohsson, d'après Rachid-Ed-Dine, I, 78. Je rectifie la traduction d'Ohsson

s'arrogeait le pouvoir de conférer la noblesse héréditaire, tout comme un empereur de Chine.

Dans la bataille, qui fut rude, à la quatrième charge, les Mongols furent rompus. Un mouvement tournant de Ghoïlidar, « le banneret », leur permit de se rallier; les Kéraït avaient perdu beaucoup de monde; Sengoun était hors de combat, blessé d'un coup de lance à travers le visage. Témoudjine se dégagea, fit sa retraite en bon ordre, dans la direction de l'est, s'abrita derrière la Kéroulène où ses contingents vinrent le rejoindre. Cette fois, les Koungrad prirent franchement parti. Leur chef, Tougatchar, les amena en masse à son beau-frère. Témoudjine reprit vivement l'offensive. La défaite des Kéraït fut complète. Dans un pays qui s'était révolté quatre fois contre lui, après un tel désastre, le Ouang Khan ne pouvait songer à faire tête; ses sujets l'abandonnèrent, se livrèrent à Témoudjine, corps et âme. Le vieux, désespéré, s'en alla demander l'hospitalité à son ennemi, le roi des Naïmane, un vieux comme lui; il s'appelait *Baï-bouka*, « riche fort », et prenait le titre chinois de *Ta-ouang*, « grand roi », dont les Turcs ont fait *Tayang*. Des vassaux de Tayang Khan « craignant que, s'ils lui amenaient Ouang Khan, il ne voulût épargner sa vie », le tuèrent et portèrent sa tête à leur roi. « Il les gronda fort, disant : Quoi, vous avez fait périr ce grand roi; vous n'avez pas même respecté son vieil âge?... Il fit enchâsser la tête dans de l'argent, et la plaça sur un trône [1]. »

Sengoun avait tout fait, et le savait bien; il n'osa pas revenir au pays, s'enfuit au Tibet, erra misérablement pendant quelques années, puis, lassé, tenta un coup sur Khoten, dans les Six Villes, et s'y fit tuer.

Les Kéraït s'étaient franchement donnés à Témoudjine;

1. Abou'lghazi, p. 79.

ce titre impérial qu'il convoitait, maintenant il pouvait le prendre. Il eut l'extraordinaire prudence de patienter, de ne rien risquer avant de tenir, dans sa main, un peuple vraiment homogène, une nation compacte. Dans cette masse rapidement réunie, il sentait encore trop de bigarrures, il voyait trop de trous; d'abord il combla les lacunes. Cette même année 1203, il prit franchement le protectorat des Ongout, planta sa bannière au sud du Kobi, en face de la Grande Muraille. C'était un acte d'audace; l'Empereur de l'Enceinte d'Or laissa faire. A l'est du pays des Naïmane, plus un chef turc ne douta; le maître, c'était ce Mongol qui bravait l'empereur de Chine, et qui promettait de maintenir envers et contre tous « l'héritage des ancêtres et leur droit coutumier ». En tout pays où émigraient les Turcs, et ils émigraient un peu partout, Témoudjine eut des partisans au grand jour, et dans l'ombre, des agents, des espions d'autant plus redoutables qu'ils servaient volontairement, par dévouement, gens de cœur et d'honneur. D'ailleurs si Témoudjine se donnait l'apparence de braver les Kin, en réalité, il savait les ménager et les enguirlander; en 1205, lorsque les Song rompirent avec eux, et que le patriotique pays de Ho-Nan, révolté, peut-être à l'instigation du Bordjiguène, recommença la guerre nationale contre les Mandchous, il fit valoir son titre de « commandant contre les rebelles », et offrit ses services à l'Empereur d'Or; dans l'armée que les Kin envoyèrent en 1206, contre les Chinois du Sud, il y avait 5000 reîtres de Témoudjine : « *Poushan-Koueï* en personne envahit le pays de Pisheou avec 10 000 hommes.... l'*An-Fou-Tze Ouanyan-Keng*, celui de Lin-Kan, à la tête de 10 000 cavaliers chinois et *mongols* [1]. » Ces mercenaires, triés avec soin, avaient d'excellents yeux et une très bonne mémoire. Quand, deux

1. *Empire d'Or*, p. 194.

ans après, les Mongols envahirent l'Enceinte dorée, les généraux mandchous, envoyés contre eux, connaissaient si mal leur propre pays que l'un deux était obligé de « demander le chemin qui conduit à Hioan-Te » [1], mais les Mongols le connaissaient si bien (c'était Djébé qui les commandait) qu'ils marchèrent de nuit, à la barbe du général mandchou, et « vinrent le prendre par derrière ». Dès cette époque, ils avaient organisé l'étonnant service de renseignements et d'avant-gardes qui fit la terreur et l'admiration de leurs ennemis.

Ces cinq années (1203-fin 1208) entre la défaite des Kéraït et la guerre de Chine, les moins brillantes de la vie de Témoudjine, furent les plus actives et les plus riches en résultats. De 1203 à 1206, le Bordjiguène fit sa moisson de peuples, fonda vraiment, commença d'organiser l'empire; c'est de 1206 à 1208 qu'il prépara ses grandes conquêtes. En 1203, le vieux roi des Naïmane, le Tayang Baïbouka, prit sérieusement ombrage; le Ouang Khan des Kéraït était sans doute, pour les Naïmane, un voisin désagréable, batailleur, gênant, mais, en somme, inoffensif; Témoudjine, englobant les États kéraïtes dans les siens, devenait dangereux. Les Naïmane [2] tenaient les Marches au nord de la Pentapole, les montagnes saintes de l'Altaï :

Du blanc Altaï sur la blanche croupe
Une fleur d'or se dresse,
Du bleu Altaï sur la bleue croupe
Une fleur d'argent se dresse [3].

1. *Empire d'Or*, p. 208.

2. Le nom signifie « huit » en langue mongole, par abréviation pour les *huit confédérés*, mais les *Naïmane* parlaient turc; ils sont actuellement représentés, sous leur nom, par des clans kirghiz et euzbeg, qui ont pour armoiries et sceau le chiffre arabe 8. Les Kéraït sont représentés de nos jours par les clans mongols Kireï, les familles osmanlies de Guireï, la famille russe de Kireieff, les clans kirghiz et euzbeg, Kireï, Kireïski, ces derniers, quoique musulmans, avant, pour armoiries et sceau, la croix simple, et la croix avec une barre horizontale pour brisure. Sceaux pris dans « Levchine, *Descriptions des hordes et des steppes des Kirghiz* , p. 379 ».

3. Radloff, texte. t. I, p. 236. Chanson 40.

Ils tenaient le pays au sud avec les bonnes villes d'Imil (actuellement Tchougoutchak), d'Ili, « l'illustre », jusqu'aux villes anciennes de *Bich-Balik*, « les cinq bourgs », et d'*Almalik*, « la Pommeraie », près desquelles sont les villes modernes d'Ouroumtsi et de Kouldja. Ils étaient les puissants voisins des Oïgour de la Pentapole et de l'Hexapole, alors vassaux du grand empire que les Kara-Khitaï, dépossédés en Chine, avaient fondé jusqu'aux Marches de l'Inde, de l'Afghanistan et de la Transoxiane; par les steppes du nord, ils touchaient d'un côté aux Kirghiz, aux tribus rompues, à la confédération désespérée et exaspérée des ennemis de Témoudjine, des Mergued, des Djouïrat, et des autres; du côté de l'est, ils confinaient aux Marches de Turkestan, aux lieux saints nationaux des Turcs musulmans, à la puissante nation des Kankli, dont le roi, le sultan Ala Ed-Dine Mehemed Kharezm Chah *Tékèche*, « le Batailleur », régnait sur la Transoxiane, sur le Kharezm, sur la Perse et sur l'Irak, jusqu'aux confins de Géorgie, d'Arménie, de Rome et du khalifat de Bagdad, donnant fiefs et gouvernements à ses barons kankli et à ceux des Kalatch, que les Byzantins du VI[e] siècle tenaient pour les plus nobles entre les Turcs. Almalik même, et le pays alentour, était aux mains des Turcs Karluk, et de leur roi Ozar[1]; il y avait là beaucoup de chrétiens, un évêque métropolite nestorien; au XIV[e] siècle, les Mongols y donnèrent même l'investiture à un évêque missionnaire latin.

Le fils du Tayang — il s'appelait *Guchlug* ou *Koutchouloug*, « le Fortuné » — avait d'abord accueilli Tokta Begui et ses bandes, après la défaite des Mergued; quand les Kéraït succombèrent à leur tour, Djamouka, d'abord réfugié chez eux, rejoignit Tokta Begui chez les Naïmane. Guchlug le reçut, comme naguère l'avait reçu Sengoun, et aussitôt « le Subtil »

1. Ozar n'était roi que d'une fraction des Karluk; une autre, plus au sud, avait pour seigneur un certain Arslan Khan, « sire Lion ».

intrigua. L'un des résultats de ses intrigues fut que le Tayang eut la naïveté d'envoyer un agent auprès d'*Alakouch Tékine*, « le prince Tueur », chef des Ongout, pour lui proposer une alliance contre les Mongols; il ne savait pas qu'Alakouch était devenu, lui et ses gens, l'homme de Témoudjine; « le Tueur » n'eut rien de plus pressé que de tout raconter à son protecteur et ami. Les Mongols étaient au courant du complot avant que Guchlug, Djamouka et Tokta Begui n'eussent achevé d'ourdir leur trame. Dès cette époque, Ozar d'Almalik entrait en relations avec eux, et si en 1208, au début de la guerre de Chine, Témoudjine avait des « Mages persans », c'est-à-dire des Turcs de Turkestan et de Transoxiane à son service, on peut supposer qu'il ne les connaissait pas de la veille. Le Bordjiguène, dûment averti, fit le mort et rassembla ses troupes rapidement, en silence; ses généraux conseillaient de différer; on n'avait pas la remonte nécessaire; les chevaux n'étaient pas entraînés, « trop maigres » [1]; l'Ot djiguine de son père, son oncle Daritaï offrit les siens, livra volontairement ses haras à son neveu. Le Tayang n'avait pas encore concentré ses troupes avec celles de ses confédérés, Mergued, Oïrad et Djouïrat, que déjà Témoudjine était en route. Djébé commandait l'avant-garde, avec Souboutaï [2] en sous-ordre. Le général de l'avant-garde avait environ vingt-cinq ans, et son second, tout juste dix-sept. Ce jeune homme et ce gamin étaient le génie même de la guerre; avec son infaillible coup d'œil, Témoudjine les avait discernés de suite, et mis en avant des anciens capitaines, de Moukhouli, surnommé le Sage, de Djelmé, de Kilukène le Hardi, de son cher Bogordji, de

1. Abou'lghazi, p. 82.
2. Souboutaï était des environs d'Ourga, sur la Toula, où il mourut en 1246, à l'âge de soixante ans, d'après la biographie chinoise des grands hommes de l'époque mongole (Yuan-Chao-Pi-Shi). Voir Bretschneider, p. 94.

son héroïque frère Djoudji le Tigre, les vieux, qui avaient trente et quarante ans. Les vieilles bandes mongoles de 1203 étaient commandées par des jeunes gens; les hommes avaient l'expérience, et les chefs, la confiance en eux-mêmes, la foi à la fortune du drapeau.

Dans le récit très clair où Abou'lghazi résume les anciennes chroniques turques et persanes, on voit que les reconnaissances dirigées par Djébé firent des prisonniers, dépistèrent la marche de l'armée confédérée, dont les chefs se flattaient de surprendre Témoudjine. Les Naïmane arrivaient par les montagnes; en descendant des hauteurs, ils trouvèrent les Mongols en bataille, appuyés à un petit cours d'eau qu'Abou'lghazi appelle *Altaï-Sou*, « la rivière d'Altaï ». Jean de Plan Carpin, qui passa de ce côté quarante-deux ans après, raconte qu'il vit « *quandam vallem strictam inter duos montes* » et que dans cette vallée fut livrée la bataille, « *commissum est prælium in quo Naimani Karakitai a Mongolis sunt devicti* » [1]. En confrontant avec le voyageur chinois *Ch'ang-Te*, les deux montagnes seraient à quatre jours de marche à l'est des *Boro Tala*, « les prés verts » [2], soit, comme extrêmes limites vers le nord-ouest et le sud-est, entre les villes actuelles de Tchougoutchak et d'Ouroumtsi. La bataille dura du matin jusqu'à la nuit. Le Tayang fut mortellement blessé, son armée, rompue et défaite. Quand les Naïmane virent leur vieux roi tombé, ils l'emportèrent en haut de la montagne par où ils étaient venus, lui demandèrent ses

1. Plan Carpin, p. 648. Mais il se peut très bien que Plan Carpin parle de l'affaire où Djébé défit Guchlug en 1217, affaire dont le terrain se trouverait sur le vrai Tala, beaucoup plus à l'ouest, sur un affluent du Tchou, près de Belasaghoun (Balgassoun).

2. « *Boro Tala*, à 300 lis (30 lieues) au nord-est d'Ili. Ce pays est entouré de montagnes et de rivières. L'eau des sources est douce, et la terre est fertile. Sa situation est des plus avantageuses. » (Description de la province d'Ili, extraite du *Thaï-i-Thsing-i-Tong-tchi*, par Saint-Julien : Journal asiatique, IVe série, t. VIII, p. 393.) *Boro*, qui signifie « gris » en mongol, signifie « vert » en *dzoungar*, c'est-à-dire en turc du Pé-Lou.

ordres : « mais il ne sonnait mot. » Un instant, ces braves se consultèrent : fallait-il fuir? « De notre Sire, de notre bonne gent nous séparer, en terre étrangère nous en aller honnis — mieux vaut mourir. » Ils descendirent de la montagne, retournèrent au combat. « A cinq et six fois, le Tchinghiz Khan leur dit : De vos sang et biens, je vous fais grâce; en gentils compagnons, ce que vous deviez à votre seigneur, vous l'avez acquitté; or çà, les arcs bas, et venez [1]. » Mais ils ne voulurent rien entendre et se firent tous tuer. Guchlug se tira d'affaire sans une égratignure, s'en alla d'abord chez un sien oncle qui n'avait pas bougé, puis, comme les Naïmane se soumettaient, prenaient parti en masse pour Témoudjine, il lui quitta la place, s'en fut chez les Oïgour, et de là, chez leur suzerain, le grand seigneur des Kara-Khitaï, le puissant Gour Khan, qui l'accueillit, et lui donna sa fille en mariage. Guchlug était chrétien; la princesse, bouddhiste fanatique, le fit abjurer et le convertit à sa foi. Les deux indomptables, Tokta Begui et Djamouka, s'enfuirent au nord-ouest, parmi les Kirghiz; mais cette fois, Témoudjine, libre de ses mouvements, s'acharna, les suivit à la piste, les fit traquer de tous côtés, sans leur laisser le temps de prendre terre. « N'oubliez jamais que l'âme d'une action est qu'elle soit menée jusqu'au bout »[2], disait le Tchinghiz Khan, à ses enfants, sur son lit de mort. Dès qu'il le put, il suivit cette impériale maxime. Une partie des Mergued se soumit volontairement ; il suffit de réorganiser leurs compagnies de cinquante hommes par compagnies de cent à la mongole, pour les encadrer dans l'armée. En moins de six mois, il ne restait plus rien de la confédération; les uns s'étaient ralliés, les autres avaient péri, les armes à la main, le reste était cosaque dans la steppe, au nord-ouest, ou avait trouvé service et emploi chez le Gour

1. Abou'lghazi, 82-83.
2. Sanang Setzène, p. 105.

Khan de Karakhitaï, auprès duquel Tokta Begui alla rejoindre son ancien allié Guchlug; seul Djamouka s'obstina, tint la campagne et se fit prendre. La légende mongole ne dit rien de sa mort, ce qui se comprend aisément, puisqu'il était un Niroun, un parent des Bordjiguène. La chronique musulmane raconte qu'il fut amené devant son redoutable cousin; il n'y avait pas de quartier à offrir, ni de grâce à recevoir; entre eux c'était une haine de famille, dans toute l'exaspération de son orgueil. Témoudjine demanda simplement à son cousin quel genre de supplice il choisissait; Djamouka répondit : « Celui que je te réservais, si je t'avais pris : la mort lente »; c'est l'atroce torture chinoise des articulations coupées; la coutume mongole ne permettait pas de l'appliquer à un prince, surtout à un descendant « de la pure lumière ». Si la bravade est bien d'un Niroun, le fait d'y répondre n'est pas d'un Bordjiguène. Témoudjine, méticuleux observateur de la coutume, ne releva certainement pas un défi qui était une insulte, et fit, sans doute, périr son cousin par strangulation avec une corde d'arc en soie, ou par suffocation, entre des tapis de feutre, sans répandre le sang noble, conformément au droit et à la loi mongole.

Après la défaite et la mort du Tayang, son chancelier, dégagé par le fait du serment de fidélité à son maître, avait passé au service de Témoudjine, en lui remettant les sceaux du royaume naïmane. La biographie chinoise des « grands hommes de l'époque mongole » l'appelle *Ta-ta-tung-Ko* [1]. Il était Oïgour de naissance, le premier en date [2] de ses nombreux compatriotes qui peuplèrent les chancelleries et les bureaux mongols, et accaparèrent la plupart des postes

1. Voir la traduction de la biographie dans Rémusat, *Nouveaux mélanges asiatiques*, t. II, p. 61.
2. Pendant la période mongole, bien entendu. Depuis longtemps les Oïgour jouaient un rôle politique considérable hors de leur pays.

administratifs sous le Tchinghiz Khan et ses premiers successeurs. Témoudjine le fit garde des sceaux, et le chargea d'enseigner la langue et le droit oïgour à ses fils; nous le retrouverons chancelier de l'un d'entre eux, Ogodaï, qui lui décerna ce grand honneur à la chinoise, d'un titre posthume héréditaire. C'est sans doute l'influence des bureaucrates oïgour qui fit définitivement adopter leur alphabet national, emprunté au syriaque, par les Mongols et par les Mandchous, triomphant de l'écriture chinoise, et faisant disparaître jusqu'aux dernières traces de l'ancien alphabet turc, qui figure à la place d'honneur sur la stèle de Keul Tékine. Un autoritaire comme le Tchinghiz Khan n'eût sans doute pas confié l'éducation de ses enfants à un Oïgour, si la morale et la politique du *Koudatkou-Bilik* lui avaient déplu.

Les projets de Témoudjine sur les Turcs de la Pentapole, de l'Hexapole, et des Marches de Transoxiane, évidents par le soin qu'il apporte à se les concilier, et par la précaution qu'il prend de faire apprendre leur langue et leur littérature à ses enfants, le décidèrent à rapprocher de l'ouest le siège de son gouvernement. En 1206, il prit son parti, déplanta les étendards de sa famille et de ses génies tutélaires, pour les porter de Deligoun Bouldak en pays naïmane, à la vieille capitale turque, à Karakoroum. L'acte était décisif; planter ses étendards à Karakoroum, c'était relever l'ancien empire hioung-nou, c'était prendre le titre impérial; Témoudjine le prit. Avec le scrupule de légalité qui caractérise son genre particulier de despotisme, il avait d'abord réuni le *Kouriltaï*, l'assemblée générale des Tarkhans ou grands possesseurs de francs-alleux [1], comprenant les dignitaires, les Ot djiguines,

1. Je prends ce mot, plus intelligible pour le lecteur, faute d'un autre. C'est, en somme, celui qui serre de plus près la réalité. La terre *Tarkhan* est exempte de taille, charges et redevances, et le *Tarkhanlik* héréditaire peut être accordé, soit à la famille, soit à la terre comme on le voit par une

« gardiens du foyer », détenteurs de la propriété territoriale, les capitaines chefs de bandes, les chefs héréditaires des tribus; c'était le congrès national qui nommait les *Khagans* et les *Il-Khans*, « Rois des Nations », leur faisant prêter serment, réservant, pour chacun de ses clans, son droit particulier. De ce titre usé, de ce pouvoir limité, Témoudjine n'en voulait plus; ce qui lui fallait, c'était l'autorité souveraine, n'ayant d'autres bornes que la loi, consentie une fois pour toutes; le Kouriltaï la lui accorda; il était *Soutou Bodgo* « Fils du Ciel »; il devint *Tchingghiz Khan*, « Seigneur Inflexible, Inébranlable, Absolu »; c'est, du moins, le sens que représente le mot « *Tching* », en mongol; toutefois, comme je l'ai déjà dit, il n'y aurait rien d'impossible à ce que *Tching-Ghiz* ne soit la transcription du vieux titre que portait le Khagan des Hioung-Nou « *Tchen-Yu* »; on a vu, plus haut (p. 287 et 88) le sens de ce mot, qui signifiait « Illustre, Resplendissant »; le synonyme en dialecte oïgour de la stèle de Keul Tékine, est « *Ili* ».

Que le titre pris par Témoudjine signifie « Resplendissant », ou qu'il signifie « Inflexible », à ces deux sens, le nouvel Empereur n'a pas menti. La loi, il l'apportait, jurait de la garder, de s'y soumettre le premier; c'était le *Yassak* et le *Toura*, « le Yassa de mauvais augure et le Tourah blâmable »[1], comme l'appelèrent les musulmans; les deux mots sont turcs; le premier signifie Règlement, le second Usage, Droit coutumier, Ordonnance. De ce Règlement militaire qui codifiait les anciens Usages turcs et mongols, de cette rude discipline, sa vie durant l'Empereur Inflexible resta le strict exécuteur et le ponctuel esclave. Aucun despote n'a si fidèlement respecté le pacte conclu entre ses peuples et lui;

charte de Timour III Guireï, publiée par M. Vambéry à la suite du *Koudatkou Bilik*, p. 172.

1. Khondémir. Extraits par Defrémery, p. 53.

dans les plus terribles rigueurs du Tchinghiz Khan, ses pires ennemis n'ont pu découvrir l'apparence d'un caprice. Ses pires tyrannies sont l'exécution littérale du Règlement et de l'Ordonnance. Aucun contemporain ne s'y est trompé : Joinville et Marc Pol, les plus directement informés, ne voient en lui que le ferme législateur.

« Il mourut, dont ce fut grand dommages, pour ce qu'il estoi preudomme et sage », dit Marc Pol[1]. « Il procura paix », dit Joinville.

L'unité que l'Empereur Inflexible exigeait dans la loi et dans l'exercice du pouvoir, les événements l'avaient réalisée dans le peuple. Ce Kouriltaï qui acclama Témoudjine pour son Tchinghiz Khan, cette assemblée où figuraient dix-neuf peuples turcs et toungouzes avec vingt-six tribus mongoles proprement dites[2], ne représentait plus une confédération de tribus, mais une nation homogène, dans laquelle l'autonomie des tribus était brisée; sans doute, chacun se souvenait de sa généalogie, mais à titre personnel; tous ensemble, ils n'étaient plus ni Nékrine, ni Ourmangout, ni Oïrad, ni Taïdjiout, ni Tatar, ni Mergued, ni Naïmane, ni Kéraït, ni Barlass, ni Barine, ni Arlad, ni Djélaïr. Ils étaient Mongols, les Mongols Bleus, la première nation du monde. Hautement, le Tchinghiz Khan le leur dit, quand devant le Kouriltaï, sur la butte de Deligoun-Bouldak, entouré des étendards sacrés, ayant à ses côtés le grand saint Gueuktché descendu du ciel, il jura le pacte national : « Ce peuple... qui envers et contre tous, sans regarder à mes peines et périls, s'est fait inséparable de ma personne, ce peuple qui d'un cœur égal, acceptant joies et douleurs, a donné ce grand corps à ma forte pensée... Ce peuple, pur comme le cristal de roche, qui parmi tous dangers a fait rayonner sa loyauté

1. Édition Pautier, I, 183.
2. Voir la liste dans Abou'lghazi, p. 38 à 63.

jusqu'au but de mes efforts, je veux qu'il s'appelle les *Mongols Bleus* [1]; au-dessus de tout ce qui se meut sur terre, qu'il grandisse et s'élève [2]. » Sans doute, le discours attribué par la légende mongole au Tchinghiz Khan ne reproduit pas exactement les paroles qu'il a prononcées, dans cette journée solennelle où il fut véritablement sacré par la volonté nationale, où il prit, d'une main forte, l'héritage des empereurs Hioung-Nou, et des Khagans turcs; mais chaque action de sa vie sert de témoin à la harangue que lui prête son descendant, Sanang Setzène; vraiment, à partir de ce jour, la nation mongole existe, autonome, homogène, et sous la direction de son Empereur Inflexible, elle va grandir et « s'élever au-dessus de tout ce qui se meut sur terre ». Si le discours légendaire ne reproduit pas la harangue du Tchinghiz Khan, il en donne certainement l'esprit; le souffle menaçant de la bête y est.

Relever la bannière de l'empire hioung-nou, et de son héritier, l'empire turc, c'était déclarer la guerre à la Chine du Nord, à « l'enceinte dorée ». Personne ne s'y trompa. Peut-être y eut-il de l'opposition, au sein même de la nation mongole; les chroniques turques et musulmanes racontent que le grand saint Gueuktché fit grise mine, et que le Tchinghiz Khan chargea son assommeur ordinaire, son frère Djoudji le Tigre, de le débarrasser d'un aussi dangereux censeur; les Chinois et les Mongols ne disent mot de l'affaire, ces derniers, bien naturellement, puisque le Tchinghiz Khan ne peut être, pour eux, qu'un précurseur de la conversion au bouddhisme, et que Gueuktché ne doit pas être assassiné dans une pieuse histoire écrite pour l'édification des fidèles. Toujours est-il que, dès l'année 1207, qui suit son élévation à l'empire, nous voyons le Tchinghiz Khan en mouvement,

1. *Bleu*, dans le sens de « céleste, saint, noble ».
2. Sanang Setzène, p. 71.

combinant avec une méthodique activité tous les éléments nécessaires pour une guerre contre les Kin, se garant à l'ouest, achevant de s'assurer au nord, intriguant à l'est, prenant pied au sud, où il prépare le terrain militaire, et se ménage des alliances.

Il suffit de jeter les yeux sur une carte pour comprendre qu'en 1207, une attaque directe sur les points vitaux de l'empire d'Or, c'est-à-dire sur la presqu'île du Liao, sur la Mandchourie et sur Pékin, était impossible, venant de Karakoroum, du haut Orkhon, où le Tchinghiz Khan avait si audacieusement restauré l'ancien empire turc. Avec deux ennemis irréconciliables comme Guchlug et Tokta Begui sur son flanc, installés dans la Pentapole du Pé-Lou, si riche en ressources de toute espèce, avec les tribus insoumises ou mal ralliées, flottantes et douteuses, toujours suspectes, qui tenaient le pays entre la Pentapole et l'Irtyche, Témoudjine ne pouvait rien risquer au loin, dans la direction de l'est; mais au sud, sans aller aussi loin que le Liao, sans perdre de vue le redoutable Guchlug, sans cesser de surveiller les Kirghiz du nord, sans perdre le contact avec les Oïgour si travaillés, si caressés, la jeune nation mongole pouvait tenter une entreprise de risque médiocre, de succès presque certain, de gloire retentissante et de haute conséquence; avec cela, l'inappréciable avantage, par le seul fait qu'on tentait l'aventure, de rassurer les Kin, de les endormir, car c'était un ennemi à eux qu'on attaquerait, et de faire des avances aux Song, car en poussant dans la direction du sud, on pouvait leur expliquer qu'on rompait la barrière qui les séparait des Turcs; on pouvait leur dire qu'on venait se mettre coude à coude avec eux contre l'ennemi commun, contre l'usurpateur mandchou. En attaquant l'empire de Hia, le pays actuel des Tangout, au sud des monts Mona-Khan, à l'ouest du grand coude du Fleuve-Jaune, au nord du Tibet, le Tchinghiz Khan gardait

ses communications militaires, couvrait ses routes diplomatiques, n'inquiétait personne, inspirait confiance et espoir à tout le monde. Cet empire de Hia était un cauchemar pour ses voisins; ce n'était pas, à proprement parler, un empire réglé, mais une république de bandits et de brigands, le *refugium peccatorum* de tous les chenapans : bandouliers tibétains, sauvages des hauts plateaux, grandes compagnies turques, contrebandiers et hors la loi chinois, en bonne amitié, à l'occasion, avec une furieuse jacquerie déchaînée en Chine dans ce moment, celle des *Habits rouges*; les Song n'y voyaient pas de mal, au contraire; ils encourageaient les Habits rouges et les bandouliers turcs et tibétains à courir sus au fonctionnaire, au propriétaire, au garnisaire mandchou, dans l'Enceinte dorée; mais ils se gardaient d'avouer, encore moins d'accueillir de si compromettants amis. Si un Tchinghiz Khan, un homme d'ordre et de discipline, avec lequel on pouvait traiter officiellement, venait à les remplacer, tout était au mieux; on avait un allié pour une guerre en règle et dans les formes contre les usurpateurs. Tout le monde étant d'accord pour être débarrassé des gens de Hia, le Tchinghiz se chargea de l'exécution, au grand repos des Kin, au grand espoir des Song, sûr d'ailleurs pour son compte, quand il serait maître du terrain entre le Fleuve-Jaune, le Mona-Khan et l'Hexapole du Nan-Lou, de tenir une splendide position stratégique sur le flanc des uns et des autres; quant à ce qui resterait des chenapans turcs, des boucaniers tibétains, après exécution militaire, c'étaient de parfaites recrues à encadrer dans les réguliers mongols, un morceau d'amateur pour des artistes comme Moukhouli, Djébé, le petit Souboutaï et les autres. Ceux qui se sauveraient iraient faire les cent coups en Chine; on peut croire que l'empereur mongol en était consolé d'avance. Tout à gagner, rien à perdre. Témoudjine se lança vivement à une aussi sûre entreprise.

Outre l'avantage de rassurer les Kin sans inquiéter les Song, en attaquant Hia, le Tchinghiz Khan faisait grand plaisir à ses bons amis, auxquels il tenait par-dessus tous autres, aux Oïgour; les gens de Hia leur avaient pris des villes que les Chinois nomment Cha-tchéou, Koua-tchéou, Sou-tchéou, situées à l'ouest, sur le chemin du lac Lop; de ce côté, ils détenaient des châteaux qui coupaient les routes entre la Chine, l'Hexapole et la Pentapole. Vers l'est, ils avaient établi leur capitale sur le coude du Fleuve-Jaune, dans la ville qu'on appelait alors Ning-tchéou et qui a gardé leur souvenir jusqu'à ce jour, sous son nom actuel de Ning-Hia, position audacieusement choisie sur la frontière même, car là s'arrêtait leur empire et domaine; les Chinois l'appelaient *Ho-si*, « à l'ouest du fleuve ». Plus au nord, dans le pays actuel d'Ala-Chan, dans la province chinoise de Kan-Sou, ces transfluviaux tenaient aussi une bonne ville, que les Chinois appelaient Vou-la-haï, d'autres, Irghaï; Marc Pol la nomme Egrigaïa. Le Tchinghiz Khan la prit dans sa seconde expédition contre Hia, en 1207. L'année suivante, il était assez assuré de ce côté pour frapper le coup décisif du côté du nord, saisir enfin cette route si longtemps convoitée qui le mettrait en communication avec la Pentapole du Pé-Lou, avec ses chers amis les Oïgour. Guchlug et Tokta Begui sentaient venir le coup; les deux expéditions contre les gens de Hia, vers le sud, ne leur avaient pas donné le change; ils jouèrent leur dernier dé dans l'est, prirent héroïquement l'offensive en Pentapole (1208-1209). Ils furent battus sur une rivière que les chroniqueurs musulmans appellent *Djem*, pour *Kem*, la rivière d'Imil, probablement, près de Tchougoutchak. Guchlug s'enfuit vers le sud, en Pentapole, qu'il gouvernait comme lieutenant de son beau-père, du Gour Khan, grand seigneur de Kara-Khitaï; en vain, il essaya de faire obéir les Oïgour; c'était peine perdue, le Tchinghiz Khan avait pris

les devants, avait envoyé deux ambassadeurs à l'Idi Kout[1], roi des Oïgour du nord; il s'appelait Bartchouk; depuis longtemps, sous main, c'était l'homme de Témoudjine; quand il vit Guchlug à bas, il prit ouvertement parti. La chronique musulmane a conservé le message par lequel Bartchouk se donnait à l'empereur mongol; la biographie chinoise des grands hommes donnant littéralement le même, on peut le considérer comme authentique.

« L'arrivée inattendue de vos envoyés m'a causé la plus agréable surprise... De même que les nuages laissent voir, en se dissipant, le soleil brillant d'un nouvel éclat, ou que la glace, lorsqu'elle est brisée, découvre l'onde pure et limpide, de même mon abattement vient de faire place à l'allégresse la plus vive; je vous livre mon pays, et j'aspire à devenir votre fils et votre serviteur[2] ». Débusqué du Pé-Lou, trahi par l'Idi Kout, Guchlug s'enfuit en Nan-Lou, dans l'Hexapole, ulcéré, emportant la haine de ces Oïgour, musulmans et chrétiens, tous félons; la princesse sa femme, l'ardente bouddhiste, acheva de lui mettre la rage au cœur; c'est alors, disent les chroniqueurs musulmans, qu'il fit crucifier, devant la mosquée de Kachgar, le mufti de l'Islam, et pendre, devant la cathédrale, l'évêque du Christ. C'était donner beau jeu au Tchinghiz Khan, modérateur entre tous les cultes; du coup, tout le clergé nestorien de l'Hexapole et d'Almalik, toute l'église musulmane de l'Est, furent avec lui; par ses conquêtes dans le pays de Hia, maître des routes qui conduisaient au Tibet, il tenait déjà les bouddhistes, les flattait, les caressait, faisait espérer aux lamas la conversion des Mongols; son petit-fils Khoubilaï devait tenir parole pour lui.

L'indomptable Tokta Begui ne voulut rien entendre;

1. Voir plus haut, p. 73.
2. Traduction identique du *Djami-et-tevarikh*, « la Somme des chroniques » (en persan), d'après d'Ohsson, et du *Yuan-chao-Pi-Shi*, « Biographie des grands hommes mongols (en chinois), dans Bretschneider, p. 131.

Djamouka mort, Guchlug en fuite, lui seul bataillait, chouannait dans le nord; il fallait en finir; le Tchinghiz Khan mit à ses trousses le jeune Souboutaï, donnant ainsi un brevet d'infaillibilité à ce général de vingt-trois ans; l'étonnant gamin fit honneur au choix de l'Empereur Inflexible, serra de si près le dernier ennemi national de son maître qu'il l'accula sur l'Irtyche, le battit et le tua (1209). Le Nord était définitivement conquis, la Sibérie et la grande lande soumises, la puissance militaire et territoriale des Mongols solidement assise.

Enfin, Témoudjine était libre du côté de la Chine; la mort de l'empereur du nord, Tchang-tzong, le dégageait de son serment militaire et féodal; jamais ce méticuleux observateur des formes et des règles n'eût osé rompre avec un prince auquel il était lié par des engagements personnels, ayant mis ses reîtres à son service. A son successeur, il ne devait plus rien. Ce nouvel empereur Kin prenait modestement le titre de roi « Oueï-Shao-Ouang » — « sa mère s'appelait Lisze. Il était d'une haute stature, avait une barbe superbe, un cœur foncièrement modéré et désintéressé; peu soucieux des ornements et des peintures... La huitième année Tai-Ko (1208), le onzième mois... les grands de l'État le proclamèrent souverain du royaume, d'après le testament du roi défunt... Il envoya une lettre officielle au roi des Mongols, Témoudjine, pour lui annoncer qu'il avait succédé au trône d'Aïsin. Témoudjine demanda à l'envoyé d'Aïsin qui était le nouveau roi. L'ambassadeur répondit : « C'est Oueï-Ouang. » Témoudjine, se retournant, cracha et dit : « J'avais toujours pensé que le souverain de l'Empire du Milieu était le Fils du Ciel. Se peut-il que ce soit un semblable personnage? Puis-je aller lui rendre hommage [1]? »

1. Aïsin Gurun, p. 205. Le récit musulman est identique : « Un imbécile comme Oueï est-il digne du trône? Un Témoudjine doit-il lui rendre hommage? — Ce disant, il leur tourna le dos et monta à cheval. »

Le Tchinghiz Khan avait froidement prémédité son coup; la provocation brutale qu'il adressait à l'empereur de l'Enceinte d'Or trahit l'impatience, la hâte fiévreuse d'en venir aux mains, car elle est hors de ses allures habituelles; sauf en cette occasion, les discours, les messages, les actions de Témoudjine portent une empreinte de politesse hautaine, brève, impérieuse, mais toujours exacte jusqu'au scrupule. Il est possible, d'ailleurs, que la sortie violente contre l'empereur Niu-Tchi ait été provoquée par les prétentions, par l'insistance, peut-être par une maladresse de son ambassadeur, bien que les emportements autres que calculés ne soient guère dans le caractère du froid et correct Tchinghiz Khan. Qu'il se soit emporté ou qu'il ait joué la comédie, toujours est-il que l'Empereur Inflexible tenait à brusquer les choses. Quelle que fût la puissance de dissimulation de Témoudjine, il fallait que l'Empereur d'Or fût vraiment un « imbécile », comme il l'appelait, pour ne pas s'apercevoir de ses préparatifs; depuis six mois, il s'était muni, de tous côtés, à la vue et à « la barbe superbe » de cet innocent « au cœur foncièrement modéré ». Il avait achevé, dans une nouvelle campagne rudement conduite en Ho-Si, « à l'ouest du fleuve », de rallier, par force ou par promesses, les princes brigands de Hia; par eux, par leurs accointances, il était sûr de la grande jacquerie chinoise; ami intime des « Habits rouges », il avait poussé l'affection pour eux jusqu'à épouser — en nom et en titre, bien entendu, car cet homme d'ordre ne connut jamais d'autres amours qu'en politique [1] — la fille du roi de Hia. De retour à Karakoroum, il reçut la visite de

1. La grande impératrice, qui lui avait donné son fils aîné, après une excursion de neuf mois chez les Mergued, le trompa publiquement avec son musicien Argassoun. L'Empereur Inflexible accorda sa grâce au musicien, et fit des excuses à l'impératrice, d'avoir épousé — alliance politique — une sous-impératrice tatare. Sanang Setzène raconte cette curieuse histoire, p. 77-81.

son féal, l'Idi Kout des Oïgour de Pentapole, Bartchouk; à la vérité, il l'avait fait surveiller, et compromettre par Souboutaï, dans toute l'audace de sa jeunesse. Le terrible capitaine avait conduit, bon gré mal gré, cet honnête roi oïgour à la chasse des quatre fils de Tokta Begui — tous tués les armes à la main; ce fut l'écrasement de la couvée — et à une bonne querelle avec Guchlug, qui ne pardonnait pas facilement; il l'avait obligé à couper le cou aux résidents de Kara-Khitaï en Pentapole. Aussi Bartchouk écrivait-il au Tchinghiz Khan : « Je déteste les Khitaï et, depuis longtemps, désire me mettre en votre pouvoir. Maintenant que le message de Votre Altesse m'est parvenu, je suis heureux d'avoir l'occasion de réaliser mon désir; ma joie sera d'apprendre que toutes les nations ont reconnu la suzeraineté de Votre Majesté [1]. » En même temps que l'Idi Kout venaient le sire d'Almalik, Ozar, bon Turc et bon chrétien, exaspéré par la persécution de Guchlug, et le roi des Turcs Karluk, établis dans l'Hexapole, sur la Tarim; c'était Arslan Khan, « le Sire Lion »; il profitait du désordre pour se dégager des Kara-Khitaï, demander un domaine éventuel du côté de Kachgar. Le Tchinghiz Khan promit tout ce qu'on voulut, reçut dans son armée les volontaires et les reîtres d'Arslan, de l'Idi Kout et d'Ozar, qui retournèrent chez eux, pour se garantir contre Guchlug.

Avec les Song en Chine du Sud, il avait traité ferme et tenait bon; les Chinois lui gardèrent parole, mirent leurs bandes sur pied. En Liao, ces Turcs Khitaï dont il faisait si bon marché au profit des Oïgour, là-bas, en Nan-Lou et en Pé-Lou, se donnèrent de cœur à lui, par haine contre l'ennemi héréditaire, le Mandchou. Le lendemain du jour où l'Empereur Inflexible insultait l'Empereur d'Or, toutes les

1. Yuan Shi, dans Bretschneider, 123.

calamités fondirent ensemble sur l'Enceinte Dorée; les brigands de Hia passèrent le grand fleuve, se jetèrent sur le Kan-Sou et le Chen-si; les nationaux chinois franchirent les rivières Hoaï et Han, entrèrent en Ho-Nan; les jacques en habit rouge surgirent de toutes parts; à l'extrême est, les Turcs du Liao se levèrent en masse; au nord, l'armée mongole, prête, équipée, dressée, marcha droit sur la Grande Muraille, devant laquelle l'attendaient les traîtres gardes-frontières, les Turcs Ongout, les Turcs et Tatares Koungrad. Le Tchinghiz Khan marchait de sa personne avec le gros des troupes, commandé par son conseil militaire, Moukhouli. Djébé et Souboutaï menaient l'avant-garde.

Dans cette jeune armée turque et mongole, trempée par tant de guerres de détail et de chicane, lancée pour la première fois en une expédition d'ensemble, avide de voir la grande guerre, l'enthousiasme faisait battre tous les cœurs. Le Tchinghiz Khan, vrai manieur d'hommes, si jamais il en fut, leur avait donné une conscience, une passion; dans ces têtes obscures, il avait allumé l'idée de patrie, de nation. L'honnête Joinville, après avoir entendu les récits de tant de gens qui avaient vu les grandes guerres, ou qui avaient parlé aux survivants, ne s'y trompe pas, dans son brave cœur de soldat; mais il met, à sa manière, de son mieux, suivant son intelligence, l'affaire au compte de la religion. Il fait accompagner le Tchinghiz Khan fourvoyé, par saint Georges en personne, qui le ramène à son armée; c'est Dieu qui l'envoie à son aide[1] : « Et li roys [céleste] se tourna devers grant foison de chevaliers, si bien armés que c'estoit merveille dou regarder; et appela l'un, et dist : Georges, viens ça. Et cil i vint et s'agenoilla. Et li roys li dist : liève sus, et me meinne cesti à sa herberge sauvement... Sitost comme ses peuples le

1. Joinville, éd. Soc. Hist. de France, p. 173.

virent, ils firent si grant joie et touz li os aussi, que nulz ne pourrait raconter. »

C'est Abou'lghazi qui nous donne le mieux l'impression, en son simple turc : « Ensuite, il réunit l'assemblée des seigneurs mongols en un certain lieu, et leur dit : Les empereurs de Chine, savoir ceux d'Or, à mes ancêtres, à mes parents, ont fait tant de maux! A présent, le Dieu très haut m'assure la victoire. En ce royaume de Chine, de revendiquer, sur la personne de ses empereurs d'Or, le droit de mes ancêtres, de mes parents, il me donne l'occasion, le pouvoir [1]. » Les parents, c'était la nation turque. Tous ceux de l'est, Khitaï, Oïgour, Karluk, Koungrad, Mangout et Ongout, Kéraït et Naïmane, Oïrad et Torgout, tous ensemble, tous les descendants d'Oghouz Khan, tous les enfants du Loup gris, tous les échappés de l'Erkéné-Koun, coururent, à la suite du Tchinghiz Khan, du Bordjiguène issu de la Sainte Biche et de la Pure lumière, pour venger sur l'ennemi national, sur le Mandchou, les maux que les Chinois avaient faits à leurs ancêtres, aux Hioung-Nou de jadis.

Du côté des Kin, rien n'était prêt. Le pauvre empereur à « barbe superbe », le noble et bel « imbécile », fut pris au dépourvu, laissant ses généraux sans ordres, ses troupes dispersées en cordon, en face des Mongols concentrés, et d'un capitaine comme Djébé. Ce prestidigitateur commença, sur les braves Niu-Tchi, qui n'en pouvaient mais, la série de ses terribles tours d'escamotage. Il avait devant lui deux armées niu-tchi rassemblées à la hâte, puis les défilés dans les contreforts des monts Khingan, puis le fleuve de Yehol, puis la Grande Muraille; tout fut emporté à la course. « Les généraux n'avaient pas mis la frontière en état de défense... lorsque les Mongols furent arrivés aux monts Yei Holing

1. Abou'lghazi, p. 86-87.

(Yehol), les deux commandants d'Aïsin ne purent les défendre... ils évacuèrent Fou-tchéou. » Les braves et robustes paysans mandchous voulaient se battre, demandaient des armes, offraient de marcher les premiers en avant. « Faites avancer la milice [1] de notre région, que ce soit le premier corps d'attaque; l'armée des généraux la suivra pour la soutenir. » Les généraux perdaient la tête; ils ne connaissaient même pas leur pays; à Hiuen Ping, ils furent obligés de demander leur chemin. « Les gens, se moquant d'eux, leur disaient : Nous connaissons tous les fleuves, les ruisseaux et leurs rives. » Djébé les tourna dans la nuit, les mit à vau de route. « Le général d'Aïsin s'enfuit tout seul jusqu'à Yuen-te et s'y enferma; les Mongols s'emparèrent de la passe de Joi-Hol (Yéhol) et arrivèrent devant la capitale du Centre [2]. » Dans cette effrayante débâcle, la nation niu-tchi eut la puissance de se ressaisir; après l'étourdissement des premières défaites, elle fut admirable de constance et de courage. Lorsque, plus tard, si loin de leur pays, les Mongols attaquèrent l'Europe centrale, deux mois (fin mars — moitié mai 1241) suffirent à Souboutaï pour briser toutes les forces militaires de la Pologne, de la Silésie, de la Moravie, de la Bohême, de la Hongrie, appuyées par l'empire d'Allemagne; à ce même Souboutaï, à Djébé, puis à Moukhouli et à tant d'autres, il fallut vingt-quatre années de guerre incessante (1210-1234) pour venir à bout des Niu-Tchi, implantés en Chine, luttant contre les gens de Hia, contre l'émeute et la jacquerie chinoise, contre les nationaux-dynastiques de Song, contre leurs implacables ennemis du Liao, et dix fois trahis, dans cette tourmente, par leur propre noblesse. « Les officiers à grades héréditaires sont trop nom-

1. M. de Harlez traduit « l'armée », mais il s'agit, évidemment, de la milice.
2. Aïsin, 280.

breux — écrivait un magistrat mandchou [1]. — Depuis leur enfance, ils ont vécu dans l'orgueil et la paresse... qu'on donne des fonctions militaires à des hommes éprouvés, que tous suivent avec joie... sans avoir égard à leur naissance [2] et à leur rang. » C'était un grand seigneur, de sang impérial, cet abominable traître Hosao, qui après sa déroute de Tingan, « entré en fuyant dans Yoi-tchéou, s'empara de tout ce qu'il trouva dans le trésor public, cinq mille *Yens* d'argent, habillements, soies et autres objets précieux, confisqua les chevaux des magistrats et du peuple, et les donna à ses gens ». Dégradé en 1212, remis à la tête de l'armée en 1214, devant les Mongols menaçants, il passait son temps au noble déduit de la chasse. « Hosao est occupé à tuer — oui — avec ses faucons », disait le faible Oueï-Ouang. Si Hosao ne savait pas se battre, il savait conspirer. Il attira le fidèle et loyal Touskan dans un guet-apens, l'assassina, marcha sur la capitale; cinq cents hommes de la milice bourgeoise, des Chinois, se battirent pour l'empereur mandchou et se firent tuer; ce fut un chambellan, l'eunuque Litze, qui égorgea son souverain. Au palais, il n'y eut qu'une femme pour montrer du cœur. Elle tenait le sceau du trésor, ne voulait pas le livrer, se débattait en insultant les officiers du palais, les appelant lâches et ingrats : « Sur l'ordre d'un sujet rebelle, voler le sceau de l'État? Je mourrai, mais je ne le livrerai pas [3]! »

Plus tard, au moment de la catastrophe finale, au siège de Pian-King, quand Souboutaï refusa durement de recevoir les parlementaires, disant : « J'ai ma consigne d'attaquer Pian-King — je ne sais pas autre chose », c'étaient les gens

1. Dans ses neuf remontrances à l'empereur, Aïsin, p. 223.
2. « Jeunesse », dans la traduction Harlez; « naissance » donne mieux l'esprit.
3. Aïsin, p. 212.

du marché, abandonnant tout sur le sol, qui se pressaient, « jeunes et vieux, autour du roi »; lui s'en allait, sous la pluie, nu-tête, sans manteau, par les rues boueuses, prendre le commandement sur la brèche, et « pendant que les soldats criaient : Vive le roi! nous mourrons sans regret, — les larmes coulaient de tous les yeux » [1]. Il sort, de toute cette histoire, une impression de loyauté, d'honneur populaire, de haute dignité nationale. Les Mongols ne s'y trompaient pas. Quand, après le désastre de Tien-Ling, le dernier général mandchou survivant — tous les autres avaient refusé quartier — fut amené devant le vainqueur, ils ne lui proposèrent point de fléchir le genou, « car ils savaient bien qu'il refuserait [2] ».

Après la trahison de Hosao, le nouveau souverain légitime, Hiouen-tzong, continua la lutte, guerre âpre, sans relâche; les Niu-Tchi eurent encore de belles journées contre les gens de Hia, contre les Song, et contre les *Habits rouges*. Contre la froide tactique des habiles et tenaces Mongols, ils furent constamment malheureux. En 1215, Hiouen-tzong (c'est son nom chinois — le nom national est *Oudoubou*) acceptait un traité, par lequel il reconnaissait le protectorat des Mongols sur le Liao, gouverné par un prince kara-khitaï auquel le Tchinghiz Khan donnait l'investiture; quand on est maître du Liao, on l'est de la Chine jusqu'au Yang-tseu-Kiang; Oudoubou le comprenait si bien que, livrant le Liao à un protégé des Mongols, il reconnut leur autorité directe sur une partie du Pé-tché-li, sur le Chan-Si et sur le Chen-Si; pour gage, il accordait sa sœur, fille de Oueï-Ouang, en mariage à Témoudjine, et transportait sa capitale au nord du Fleuve-Jaune, à Pian-King, le Kaï Fong Fou de Marc Pol. Les Song firent leur paix séparée.

1. Aïsin, p. 269.
2. Aïsin, p. 267.

Cette paix malencontreuse ne fut pas même une trêve; la nation ne voulut pas subir l'humiliation devant laquelle son roi courbait le front. Hiouen-tzong eut beau distribuer des faveurs et des titres, « accorder une amnistie complète à tous les criminels de son empire et une récompense à tous les fils et descendants de soldats morts en combattant », ce fier peuple niu-tchi ne voulut rien entendre. « Le cinquième mois, il annonça à tous ses sujets qu'il transportait sa résidence dans la capitale du Sud. Tout le monde, magistrats et peuple, le suppliait de n'en rien faire [1]. » Le malheureux prince n'osait prendre un parti; pour contenter son peuple, il laissa le prince héritier, avec garnison, dans la capitale du centre, à Pékin; les clients des Mongols, les Khitaï du Liao, réclamèrent; Hiouen céda encore : « Le septième mois, il entra dans Pian-King, et y fit appeler le prince héritier : — Ne faites point cela! dit un de ses conseillers, le brave Soulan,... il faut que le prince héritier demeure dans la capitale du centre.... » Hiouen-tzong, obstiné dans sa faiblesse, ne voulut pas céder; il rappela le prince. Alors, les patriotes du Nord se levèrent en masse, coururent sus aux fonctionnaires turcs et aux garnisaires mongols. Du premier coup, le Liao fut reconquis, le protégé de Témoudjine, un prince de la maison de Ye-Lou, culbuté, vingt villes reprises. Dans cette tourmente, on vit que Témoudjine était vraiment le Tchinghiz, « l'inflexible, l'inébranlable ». Il s'émut si peu qu'en pleine crise, il détachait l'infaillible Djébé dans l'Ouest, pour prêter main-forte, s'il était nécessaire, aux quatre mille hommes qu'il avait laissés à Karakoroum sous les ordres de son beau-frère, Tougatchar de Koungrad; sur le Liao et le Pé-tché-li, directement sur Pékin, il lança Moukhouli, avec Souboutaï pour flanqueur, Mingan pour avant-garde; en

1. Aisin, p. 217.

même temps, à l'autre extrémité, il prit les Kin à revers; un de ses meilleurs généraux, Samouka, partant de Ning-Hia, devait pénétrer au sud du coude du Fleuve-Jaune, et par la province de Chen-Si, attaquer les fameux défilés de Tong-Kouan, au confluent du Ho-Nan et du grand fleuve; c'est la porte du Ho-Nan, la vraie cuirasse de la Chine; quand l'ennemi la perce à cet endroit, il fait une blessure mortelle; la bête peut encore se débattre, donner des coups furieux dans les convulsions de l'agonie, mais le chasseur est assuré de la prendre. Frappée au cœur par l'épée de Samouka (prise des passes de Tong-Kouan, 1216-1217), déchirée par les Song qui avaient repris les armes, cruellement mordue par les gens de Hia qui couraient sur les flancs de l'armée mongole, piquée en mille endroits par les insaisissables chouans en « habits rouges », la Chine des Niu-Tchi mit encore dix-huit ans à mourir, tant elle était forte et vivace; il fallut faire revenir de l'ouest Souboutaï en personne pour l'achever (1234).

L'armée régulière des nationaux turcs-mongols commandée par Samouka était forte de dix mille hommes. Le Tchinghiz Khan, de sa personne, se tenait au centre, en Chan-Si, prêt à porter secours à sa gauche engagée en Pé-tché-li, à sa droite, lancée en Chen-Si, observant, gouvernant; il n'était pas capitaine, et le savait. Le plan d'ensemble de la guerre de Chine fut probablement combiné par Moukhouli, sûrement exécuté dans ses parties par Samouka, par Mingan, par Souboutaï, pour ne citer que les plus célèbres. L'Empereur Inflexible lui-même ne se mêlait pas de commander aux armées, qui étaient le rouage principal, mais un rouage, dans l'énorme machine d'État qu'il avait construite et qu'il dirigeait. « L'empire a été fondé à cheval, mais on ne peut pas le gouverner à cheval », lui disait le grand chancelier Yelou-Tchoutsaï, un Khitaï de la maison

impériale des Khitaï de Liao; leçon récitée par le ministre, et dictée par le souverain. Aux généraux, gens de métier, il demandait des plans, puis discutait le projet avec son clair bon sens, donnait carte blanche quand il l'avait accepté. « Il avait coutume de dire : Les commandants de corps d'armée [1] chaque année une première et dernière fois me voient; mes instructions comprises, lesdites personnes prennent commandement des grandes armées en connaissance [2]. » Jamais ce conquérant ne se mêla de gagner des batailles; il lui suffisait de discerner ceux qui savaient les gagner. Au reste, toujours prêt à payer de sa personne quand il fallait montrer son autorité, inspirer la confiance; un Djébé, un Souboutaï, ne tiraient point l'épée, dans l'action qu'ils commandaient d'ensemble; lui, à Bamiane, « la ville maudite », après deux assauts repoussés et son petit-fils tué, il jeta son casque, et grimpa le premier à l'échelade, nu-tête, pour que tout le monde pût voir l'Empereur monter à la brèche [3].

Le retour offensif des Mongols fut terrible. « Le premier mois, l'armée de Hia (c'est le corps de Samouka) s'empara de Houn-tchéou. Le général Pousan d'Aïsin passa aux Mongols avec toute son armée. Ce même mois, le prince royal, fils de Hiouen-tzong, mourut.... Le général Li-Ing avait réuni les armées des deux provinces de Ho-Kien et Tching-Sang pour secourir la capitale. A Pa-tcheou, il but et s'enivra. En ce moment les Mongols vinrent l'attaquer et mirent son armée en déroute; Li-Ing et tous ses soldats furent massacrés... L'armée de secours des deux généraux Tching-Chéou et Yong-Si s'enfuit en désordre..... Le cinquième mois, l'armée mongole prit la capitale du centre (Pékin); le

1. Littéralement « commandants de dix mille ». Le « dix mille » est le corps d'armée mongol.
2. Abou'lghazi, 136.
3. Prise de Bamiane, 1221.

général Tzong qui la défendait s'empoisonna; deux autres furent tués par les soldats révoltés... Le dixième mois, les Mongols prirent le défilé de Tong-Kouan... Boulouho fut vaincu et tué [1]. » C'était un effondrement; dans cette débâcle de l'ennemi, Souboutaï n'ayant rien à faire, au poste où il était, s'amusa, pour ne pas rester désœuvré, à conquérir la Corée [2]. En 1216, le Tchinghiz Khan vit que tout marchait à souhait, que sa présence n'était plus nécessaire; il laissa en Chine, avec pouvoirs civils et militaires, comme son lieutenant, le sûr et méthodique Moukhouli; les chroniqueurs musulmans nous donnent l'effectif officiel de ses forces : un corps d'armée sur le pied normal — dix mille hommes; Ongout [3], un *hezar*, « millier ou régiment »; Mangout, deux; Djelaïr, trois; Koungrad, un; Kouchigoul, quatre; Oïrad, deux; Anguirass, un; et deux divisions — environ cinq mille hommes chacune — de contingents kara-khitaï du Liao et de déserteurs niu-tchi; soit, en tout, sur le papier, trente-trois mille hommes.

L'Empereur Inflexible retournait à Karakoroum, la tête pleine de sa pensée dominante, de son grand projet sur l'Ouest. Il est impossible de douter; pourquoi ne restait-il pas en Chine, puisqu'il était sûr d'y devenir le maître? Le titre de Fils du Ciel, l'Empire du Milieu, joint à ses propres domaines, suffisaient à la plus vaste ambition. Pourquoi laissait-il à un lieutenant le soin d'achever une conquête que, dans toute leur puissance, les rois turcs du VIe siècle dont il poursuivait la tradition, dont il revendiquait l'héritage, n'avaient pas osé rêver? Cette conquête, à coup sûr, il la méditait, la préparait, puisqu'en traitant avec Hiouen-

1. Aïsin, p. 219, 221, 231, 323.
2. Il s'agit, évidemment, non pas de la Corée proprement dite, mais du bas Ya-Lou; peut-être Souboutaï poussa-t-il des reconnaissances jusqu'à Ping-Yang.
3. Le nom du corps n'implique pas absolument l'origine des hommes.

tzong, il avait pris bien soin de faire reconnaître à la princesse qu'on lui avait accordée en mariage le titre et le rang chinois de *Hoang taï-heou*, « Reine par le pouvoir du Ciel »[1]; c'était se faire déclarer apte à recueillir la succession des Kin; dans le droit commun aux Niu-Tchi, aux Turcs et aux Mongols, les femmes transmettaient l'héritage.

En partant pour l'Ouest, le Tchinghiz Khan savait que Moukhouli ne lâcherait pas prise, que l'immense héritage sur lequel il mettait le séquestre lui reviendrait un jour, à lui ou à ses enfants. Avec une entière confiance, il se mit à l'œuvre pour réaliser sa colossale rêverie, l'union nationale de tous les Turcs, leur incorporation au Peuple mongol.

Le retentissement des victoires du Tchinghiz Khan avait été prodigieux chez les Turcs de Transoxiane; la grandeur de Rome et celle du Khalifat n'avaient pas effacé de leur esprit les souvenirs d'une admiration presque superstitieuse pour cette Chine, modèle de toutes les splendeurs, type de tous les empires, qui avait tant de fois ébloui ou dompté leurs ancêtres. D'abord, ils n'y croyaient pas trop; les agents mongols, choisis avec soin parmi les Oïgour et les Musulmans de Transoxiane, n'arrivaient pas à les convaincre, Mehemed, fils d'Ala-Ed-Dine *Tékèche*, « le Batailleur », fils d'*Il Arslan*, « le Lion des Peuples », fils d'*Atsiz*, « Sans Nom », fils de Mehemed *Kotb-Ed-Din*, « Pôle de la Foi », sultan de Transoxiane et de Khorassan, de Perse et d'Irak, de Kharezm, de Hérat et de Gazna, titré « le second Alexandre » après sa victoire sur le Gour Khan des Kara-Khitaï, héritier des Seldjoukides, reconnu par le Khalife, pressait de questions les ambassadeurs que le Tchinghiz Khan lui avait envoyés; leur chef était un Turc musulman, dévoué corps et âme à son maître, l'empereur païen des Mongols, fanatique de natio-

1. Aisin, p. 217.

nalisme; il s'appelait Mahmoud Yelvadj le Kharezmien [1], et servit les premiers successeurs du Tchinghiz Khan, comme lieutenant-gouverneur civil en Chine. « Un jour, il fit venir Mahmoud Yelvadj en cachette et lui dit : Je te fais une question; dis la vérité. Ton Khan, le pays de Chine, l'a-t-il conquis vraiment? — et il détacha de son bras un joyau d'un prix infini, en fit don à Mahmoud Yelvadj [2]. » Le secret de l'entrevue, l'adjuration, le présent, tout trahit l'anxiété. Devant un Turc maître de la Chine, ces Turcs d'Occident sentent la partie perdue d'avance.

Un homme ne désespéra jamais; ce fut Guchlug; il lutta jusqu'à la mort. Ce néophyte bouddhiste, ce persécuteur de l'Islam, dès qu'il vit Témoudjine engagé à fond dans les affaires de Chine, sut très bien s'entendre avec le dévot Mehemed, et avec son vassal, le pieux Osman, seigneur de Samarkande. Il avait si bien capté son beau-père, le Gour Khan, usé, vieilli, ne voyant que par les yeux de sa fille chérie et de son gendre, qu'il put, tout à loisir, mettre au service de Mehemed et d'Osman ses bandes de reîtres, Naïmane, Mergued, Oïrad, rudes gens d'armes, formés et

1. Nessavi, contemporain, donne les noms : Mahmoud de Kharezm, Ali Khodja de Bokhara, et Yousouf Kenka d'Otrar. La famille des Yelvadj était donc kharezmienne; le Sultan lui-même le rappelle à Mahmoud, dans son entrevue avec lui. On peut supposer qu'Ali Khodja était un négociant; le titre de Khodja, mis devant le nom, s'applique à un clerc, à un savant; placé à la suite, il indique un marchand notable. Le traité proposé par le Tchinghiz Khan était avant tout commercial. Nessavi, qui donne la substance du message verbal, fait dire par les ambassadeurs : « Si vous jugez à propos que nous ouvrions, chacun de notre côté, un accès facile aux négociants de nos pays, il y aura avantage pour nous tous, et nous y trouverons de part et d'autre notre profit. » (Nessavi, p. 57.)

2. Abou'lghazi, p. 94. Dans le récit contemporain, le sultan fait appel au patriotisme du Kharezmien Mahmoud : « Le sultan fit venir pendant la nuit Mahmoud le Kharezmien sans convoquer ses deux autres collègues : Vous êtes, lui dit-il, un homme du Kharezm et vous devez en conséquence nous donner des marques d'intérêt et de sympathie. » — Ce récit original de l'entrevue, tel qu'il est dans Nessavi, Djouveïni, Rachid, puis Abou'lghazi l'ont copié. Il est remarquable que dans Nessavi la capitale de la Chine soit encore appelée Thomgadj, le Taugast des Byzantins du VI[e] siècle, le Tavgatch de la stèle turque de 733. (Nessavi, p. 58.)

trempés dans les guerres mongoles. Quand il se crut sûr de son coup, il jeta le masque; Mehemed, vassal du Gour Khan, et Osman, son arrière-vassal, refusaient foi et hommage; il se joignit à eux, en révolte ouverte. Les braves et fidèles Turcs du Liao le battirent d'abord près de Belassagoun, sur le Tchou, puis se retournèrent, coururent au-devant des Kharezmiens, jusqu'à la rivière Talas; ils succombèrent sous le nombre. Mehemed s'intitula « deuxième Alexandre », écrivit au Khalife, se posa en sauveur de l'Islam, en exterminateur des infidèles; son allié, le bouddhiste Guchlug, après avoir détrôné le vieux beau-père avec un respect filial et toutes sortes de prévenances, courut sus à ses anciens coreligionnaires, les chrétiens d'Almalik, les battit, coupa la tête à leur prince Ozar, le féal de Témoudjine, puis tomba sur les musulmans du Nan-Lou, sur les Oïgour de l'Hexapole, mit la main sur Kachgar, sur Khoten. Au nord, les derniers Mergued, les plus enragés de tous, les Cosaques de l'Irtyche, qui chouannaient péniblement depuis des années, accoururent à son appel; sous la conduite d'un frère de Tokta Begui, leurs braves se jetèrent sur la Pentapole, mirent à sac les Oïgour de Bichbalig, les hommes des Mongols, puis, ne doutant plus de rien, ils attaquèrent les garnisons que le Tchinghiz Khan avait laissées au commandement de son beau-frère, Tougatchar de Koungrad. Guchlug était singulièrement mal informé; au moment même où ses Mergued prenaient une si audacieuse offensive, Djébé arrivait à Karakoroum et Souboutaï l'y rejoignait, ramenant ses troupes de Corée par une jolie marche de six ou sept cents lieues, — une promenade pour ces gens-là. Derrière eux, l'Empereur Inflexible revenait en personne, pour commander l'Ouest.

Au nord, contre les Mergued, c'était une affaire de vitesse; Souboutaï prit tout juste le temps de laisser souffler les

chevaux, de changer ceux qui étaient fourbus, et repartit au galop : « Au bord dudit fleuve Djem Mourane [1], il les surprit, combattit, vainquit, brisa... Ce fut l'an 613 (1216-1217); la nation mergued était biffée [2]. »

Au sud, en Nan-Lou, l'affaire était grave. Un ennemi comme Guchlug, et derrière lui, tous les Turcs nantis dans l'Ouest, le fils du Batailleur de Kharezm, ses deux nations, les plus nobles et les anciennes, les Kankli et les Kalatch, et derrière, les innombrables Kiptchak, dans le Nord et dans l'Ouest, on ne savait pas jusqu'où, et tant de tribus rompues, Kirghiz, Kazak — qui pouvait les énumérer, dire, par le détail, en quels pays elles vivaient? — et derrière, et plus loin, des gens dont on se transmettait les noms, Turcs ou sujets turcs, c'était la même chose, — des A-Sou, des Bachkir — d'autres les appelaient Madjar, — des Boulgar — on ne savait pas au juste si c'était un peuple ou une ville, — et puis, l'ancien *Ta-thsin* — maintenant, il y en avait qui disaient que c'était Roum, — et puis les Tazi — d'autres les nommaient Tadjik et d'autres Togmak, — et puis le fameux fleuve *Touna,* plus grand que le Hoang-Ho; les ancêtres l'avaient conquis du temps du Loup gris, ou d'Oghouz Khan, ou environ; enfin, ce qu'on savait, c'était que les anciens Turcs et Mongols l'avaient conquis. Ce qui était sûr, c'est que jusqu'au fleuve Touna vivaient des gens parlant turc, et qu'ils devaient tous obéir au Khagan Force du Ciel, à l'Empereur Inflexible, frapper la terre du front devant l'Invincible, devant le glorieux étendard de la nation mongole, « issue de la lumière — pure comme le cristal », se soumettre au *Yassak*, « au Règlement », et au *Toura*, « à l'Ordonnance ». Le premier obstacle était Guchlug; le Tchinghiz

1. Mourane, dans un des anciens dialectes turcs, en mongol et en mandchou : fleuve. C'est la deuxième affaire sur le Djem.
2. Abou'lghazi, 92.

Khan chargea Djébé de le supprimer. En même temps que Souboutaï partait au galop pour « biffer » les Mergued, Djébé filait rapidement sur le Nan-Lou; il avait sous ses ordres vingt mille hommes qu'il ramenait de Chine; de préparer, d'achever la victoire, le Tchinghiz Khan lui en avait donné les moyens, par ses instructions, par ses correspondances, par ses agents dans l'Ouest. Djébé comprit le plan, l'exécuta magistralement. Cet audacieux Guchlug qui bravait tout, qui prenait l'offensive, croyant surprendre son ennemi dépourvu, n'eut même pas le temps d'organiser un semblant de défense. On eût dit que le sol se dérobait sous ses pieds, tant sa chute fut rapide. De lutte militaire, en face de Djébé, commandant à vingt mille hommes, il n'était pas question; à la première affaire, les vieilles bandes de Guchlug — de braves et rudes gens d'armes — furent enfoncées, bousculées, sabrées, par l'infaillible capitaine qui avait forcé la Grande Muraille de Chine, et par ses impeccables manœuvriers (bataille du Tchou — 1217). La campagne politique était aussi sûrement combinée que le coup d'éclat militaire; les avant-gardes mongoles ne chevauchaient pas encore sur territoire kara-khitaï qu'un agent du Tchinghiz Khan venait les rejoindre; les Chinois l'appellent Ho-Sze-Maïli, leur orthographe pour le nom musulman d'Ismaïl; c'était un Turc des Marches; Guchlug en avait fait un conseiller intime et lui avait confié le gouvernement de deux bonnes villes, qu'il livra d'abord aux Mongols; ses agents précédèrent l'armée, annonçant partout la fin de l'oppression religieuse, répandant les proclamations de Djébé : liberté pour toutes les croyances; plus de persécution; protection à tous les cultes; exemption de charges et de taxes pour les prêtres, les mollahs, les lamas [1]. Ismaïl s'engageait devant les musul-

1. D'Ohsson, d'après Rachid-Ed-Dine et Djouveïni, I, p. 172.

mans, les volontaires nestoriens accourus d'Almalik, les capitaines et les hommes d'armes kéraït, devant les chrétiens; il y avait assez de chenapans tibétains dans les vieilles bandes de Djébé, traînant leurs lamas à leur suite, pour convaincre les bouddhistes. Au nom de Christ, de Mahomet, de Manès, de Bouddha, de Dieu, du Diable, les bonnes gens des Six Villes se soulevèrent contre Guchlug l'impie, contre Guchlug le tyran. Kachgar lui ferma ses portes, les ouvrit aux Mongols. On était au pays oïgour, de vieux loyalisme envers le maître de Karakoroum, le descendant authentique de la Biche Miraculeuse; les purs Kara-Khitaï venus de l'Est ne pouvaient qu'acclamer leur vengeur, le Bordjiguène qui leur avait rendu le Liao, qui avait abattu leurs ennemis, les Niu-Tchi. En perdant la bataille, Guchlug perdait tout; il ne put tenir nulle part, s'enfuit jusqu'en Badakhchan, sur les Pamir, « Terrasse du Monde ». Djébé le serrait de près; ce fut Ismaïl qui le rejoignit et lui coupa la tête. Maintenant, il ne restait plus un ennemi debout, en face du Tchinghiz Khan, depuis la Corée jusqu'aux marches de Turkestan et de Transoxiane, depuis l'extrême Nord, vide d'hommes, jusqu'au Hoang-Ho, jusqu'aux plateaux déserts du Tibet et jusqu'aux glaciers du Kuen-Lun.

Il fallait que le sultan de Kharezm, de Perse et de Transoxiane fût vraiment aveugle pour ne pas voir approcher l'orage. C'était, d'ailleurs, une pauvre tête, avec tous les défauts de sa race, vrai Turc, ivrogne, emporté, têtu, sans aucune des qualités qui ont fait d'autres Turcs si grands, le sérieux dans la conduite, la sûreté dans le coup d'œil politique et militaire, le solide bon sens. Depuis qu'il s'était fait appeler « deuxième Alexandre » après la victoire que l'alliance de Guchlug, la bravoure des reîtres kankli et kalatch venus de Turkestan et de ses États héréditaires, lui avaient value sur le Gour Khan vieilli et trahi, Mehemed ne doutait

plus de rien. D'abord, il voulut jouer au Mahmoud de Gazna, recommencer une croisade dans l'Inde; son expédition s'arrêta juste au point d'où Mahmoud avait pris son essor, à Gazna même, qu'il conquit en 1216. La Perse méridionale, l'Afghanistan, les Marches de l'Inde étaient partagées entre une quantité de seigneurs féodaux, la plupart Turcs d'origine, se donnant le titre d'Atabek, « gouverneurs » [1], et se réclamant, envers et contre tous, du souverain spirituel, du Khalife de Bagdad, qui leur vendait le privilège de sa suzeraineté. Mehemed lui-même n'était que le délégué du Khalife sur l'héritage des Seldjoukides. Attaquer les Atabek sans demander au pape de Bagdad son autorisation, c'était se révolter contre lui, c'était commencer une querelle des investitures. Le pape protesta, le fils du Batailleur se fâcha, soutint que le Khalife intriguait contre lui, minait son autorité, et, dans un accès de colère, marcha tout droit sur Bagdad. La querelle des investitures commençait entre l'empereur d'Asie et le Khalife; les Mongols la terminèrent à leur manière; en 1252, Houlagou supprima le Khalife et le khalifat.

Nessavi, l'ami, le compagnon d'armes du prince Djelal-Ed-Dine, fils de Sultan Mehemed, donne le détail de la rupture. Le Sultan faisait valoir ses droits sur l'empire des Seldjoukides; il se posait en protecteur du Khalifat, s'imposait comme avoué à leur place : « Il se préoccupa de réclamer aux Beni-Seldjouk l'autorité qu'ils détenaient, ainsi que l'empire de Bagdad. A de nombreuses reprises, il expédia des ambassadeurs chargés d'exposer ses demandes, mais il ne reçut aucune réponse des Seldjoukides qui savaient combien il était occupé avec les tribus qu'il avait devant lui dans la Transoxiane et le pays des Turcs... Un nouveau grief

1. Pères-seigneurs, père étant pris au sens figuré. Voir plus haut.

vint s'ajouter aux précédents : les Seldjoukides traitaient avec mépris les sujets du Sultan qui se rendaient à la Mekke, et l'on avisa même le Sultan que les pèlerins du chef des Ismaéliens étaient mieux traités que les siens. Ce dernier trait produisit l'effet que ferait une piqûre sur un ulcère, ou du sel sur une plaie [1]. »

Ce furent précisément les Ismaéliens, « les hérétiques de la mort », qui fournirent au colérique et vaniteux Mehemed le prétexte d'une rupture avec le Khalifat : « Les Ismaéliens assassinèrent Aghelmich (Ogoulmich) l'Atabek, qui avait été le lieutenant du Sultan dans l'Irak.... La *Khotba* ayant, à ce moment, cessé d'être faite au nom du Sultan dans l'Irak, ce prince se mit alors en marche vers cette province pour la ramener sous sa domination [2]. »

Qui avait désigné l'Atabek, lieutenant de Mehemed, aux poignards des Assassins? Il y avait eu, avant le meurtre, une discussion très vive entre le Sultan, et le légat du Khalife; le Sultan avait répondu à toutes les arguties théologiques du légat citant des *Hadits* (traditions du Prophète; à peu près nos Pères de l'Église, et un peu, aussi, nos Décrétales) : « Bien que je ne sois qu'un Turc, peu familier avec la langue arabe, j'ai cependant compris le sens du Hadit que tu viens de réciter. Pour ma part, je n'ai jamais fait de mal à aucun des descendants d'Abbas et n'ai jamais conçu de mauvais desseins à leur égard, mais on m'a rapporté qu'il s'en trouvait un très grand nombre dans les prisons du prince des croyants... Si donc le Cheikh répétait aux oreilles du prince des croyants ce même Hadit, il ferait une chose plus convenable, plus utile, plus efficace et plus saine. » Nessavi ajoute : « Une longue discussion s'engagea alors... Mais je ne la reproduirai pas, car le silence sur de

1. Nessavi, p. 20, 21.
2. *Id.*, p. 23.

pareils sujets est préférable [1]. » C'est « très peu de temps après » cette scène où le Sultan avait rabroué le théologien et invité le pape de Bagdad à suivre sa propre casuistique dans son domaine temporel, que son lieutenant en Irak fut assassiné par les très suspects hérétiques Ismaéliens, qui, dès cette époque, tuaient à gages. On comprend que le pieux Nessavi juge que parfois, le silence soit préférable.

En même temps qu'il se brouillait avec le pape de l'Islam, Mehemed s'aliénait ses propres sujets. Dans un accès de fureur, après boire, il fit noyer le Cheikh Madjd-Ed-Dine, de Bokhara, la plus haute autorité musulmane de son empire, le Primat de Transoxiane, l'accusant d'être l'amant de sa mère, la grande Turkane Khatoun [2]. Dégrisé, il sentit sa faute. La redoutable impératrice était de sang mongol, une Baïagod-Dourléguine d'après Nessavi [3] (Abou'lghazi la donne pour

1. Nessavi, p. 22, 23.

2. Madjd-Ed-Dine était de Bagdad. Son corps, miraculeusement retrouvé, fut transporté, en 1420, à Esferaïn près de Nichapour en Khorassan. Il a écrit des vers en langue persane, empreints d'un mysticisme ardent. Voici trois quatrains de lui, singulièrement passionnés; quel qu'en soit le sens mystique, on peut supposer qu'une femme exaltée y a vu autre chose que de la religion :

Demain, lorsqu'arrivera le terme de ce monde, de droite et de gauche, les têtes surgiront de la terre. Mon pauvre corps, martyr et baignant dans le sang, se lèvera de la terre sur laquelle est bâtie ta demeure.

Le limon qui a servi à former l'homme a été pétri avec la rosée de l'amour; la création de l'homme a rempli le monde de troubles et de discordes. On a donné un coup de lancette sur la veine de l'âme, et elle a laissé échapper une goutte de sang qui a reçu le nom de cœur. Je plongerai dans l'Océan; ou je périrai, ou je rapporterai une perle.

Je tenterai une œuvre pleine de dangers, mais j'aurai le visage ou le cou rouge (le visage rouge d'ivresse, ou le cou rouge de sang).

(Vers cités par Riza Kouli Khan, dans le récit de son ambassade au Kharezm; trad. Schefer, p. 115.)

3. Nessavi fait le superbe portrait de l'altière Khatoun : « ... Au moment où elle avait atteint l'apogée de sa grandeur, elle avait reçu le surnom de *Khodavend Djihane*, c'est-à-dire de Maîtresse de l'Univers... Elle décidait avec sagesse et équité dans toutes les affaires litigieuses qui étaient portées devant elle et savait toujours rendre justice à l'opprimé contre son oppresseur. Toutefois, elle se laissait facilement entraîner à répandre le sang. Son pays lui dut un grand nombre d'œuvres charitables et, si je voulais rappeler toutes les grandes choses qu'elle fit et dont j'ai été témoin, la liste en serait longue. Sept personnages éminents et grands seigneurs lui servaient de

Kankli, mais il pouvait y avoir des Baïagod parmi les Kankli), adorée de tous ces reîtres chez lesquels la parenté féodale était si puissante; eux ne dirent rien, contenus par l'honneur militaire, retenus par le fils du Sultan, par le prince Djelal-Ed-Dine, vrai soudard de son pays, buveur, ferrailleur, « très brun et petit; l'apparence et le langage d'un Turc » [1], leur favori, l'homme d'armes le plus brave de l'empire; mais le clergé de la bigote capitale s'agita, prêcha dans toutes les mosquées de Bokhara; des mosquées, il y en avait trois cents, disent les Musulmans. « Le sultan envoya un plateau rempli d'or et de pierreries au Cheikh Nedjm Ed-Dine Koubrah [2], et lui dit : De ce mien péché, donnez-moi l'absolution. Le Cheikh répondit : Ce n'est pas rançon d'or et de pierreries, mais votre tête, la mienne, et celle de tant de milliers du peuple qui paieront [3]. » Par ses agents musulmans, les plus enragés de patriotisme turc et mongol, par Mahmoud Yelvadj, par Saïd Edjell, un Bokharien, qui fut, plus tard, gouverneur en Yun-Nan, chancelier du trésor à Pékin, et dont le fils, Nasr-Ed-Dine, servit au Tonkin, et par maints autres, le Tchinghiz Khan était informé de tout. Ce que d'Ohsson raconte d'après Rachid, qu'il était déjà, en 1217, en correspondance avec le Khalife, n'a rien d'invraisemblable [4]. Il reçut même une ambassade du Khalife,

secrétaires de commandement. Lorsque sur une même affaire on recevait deux décisions différentes, l'une provenant d'elle, l'autre du Sultan, c'était toujours la dernière en date que l'on mettait à exécution, dans quelque contrée que ce fût, sans distinguer qui en était l'auteur. La formule de son apostille était conçue en ces termes : « La protection du monde et de la religion, Olough Turkane (Turkane la Grande), reine des femmes de l'Univers. » Sa devise était : « Je demande protection à Dieu seul. » Elle l'écrivait en gros caractères et son écriture était si belle qu'il était impossible de contrefaire sa devise. » (Nessavi, p. 72, 73.)

1. Nessavi, p. 411.

2. Nedjm Ed-Dine Koubrah, fondateur et patron de l'ordre des derviches Koubravi, fut tué par les Mongols à la prise d'Ourguendj. Voir plus loin, p. 397.

3. Abou'lghazi, 107, trad., 99, texte.

4. D'Ohsson, I, p. 211, en note.

qui le pressait de commencer, mais toujours correct, ne voulut rien conclure [1], tant que le sultan de Kharezm n'aurait pas rompu le premier avec lui. Cependant, il l'endormait, le faisait enguirlander par son ambassadeur, Mahmoud Yelvadj, qui dorlotait ce vaniteux ivrogne en lui contant des sornettes : « l'armée de mon maître à côté de la vôtre c'est la clarté de la lune à côté de l'éclat du soleil [2]. » Ils finirent par conclure un traité d'alliance offensive et défensive, au bout duquel il y avait un petite annexe, toute petite, une simple convention commerciale qui donnait franc passage aux caravanes venant de Chine à travers le Turkestan et la Transoxiane, qui livrait au Tchinghiz Khan la route de la soie, la grande voie vers l'Irak et vers Rome. Ce que les Sassanides avaient refusé au Khagan turc du VIe siècle, au risque d'une alliance entre Constantinople et lui, le fils du Batailleur l'accorda, sans même y faire attention, comme une insignifiante bagatelle, à son terrible ami Témoudjine, et, le traité conclu, n'eut rien de plus pressé que de se jeter dans sa sotte expédition contre le Khalife. Il conquit bravement les sultanies de Perse, obtint des Atabek soumission, foi et hommage, s'empêtra dans les neiges, au passage des monts d'Arménie et de Kurdistan, s'y dégoûta, et revint excommunié. Le Khalife interdisait de prononcer, en chaire, la *Khotba*, « la prière pour le souverain mentionnant son nom », le mettait au ban de l'Islam comme rebelle, schismatique et félon. C'était relever tous les musulmans, ses sujets, de leur serment d'obéissance et il y en avait assez, disposés, depuis longtemps, à profiter de la dispense, et à prendre ouvertement le parti du grand protecteur de tous les Turcs, de l'Empereur Inflexible. Les vrais patriotes de Turkestan, qui voyaient clairement venir la tempête, et avec eux, les

1. Abou'lghazi, 93.
2. *Id.*, *ibid.*

bigots et les Iraniens, affolés de haine contre le mécréant mongol et contre le païen turc, n'y tinrent plus; à la frontière, le gouverneur d'Otrar sur Syr Darya, le Gaïr Khan Inal, un demi-Mongol, neveu de l'impératrice mère[1], brusqua les choses à la turque; la grande caravane venait d'arriver de Chine; il empoigna les marchandises, et fit couper la tête aux marchands, quatre cents en tout, disent les musulmans, plusieurs centaines y compris des personnages officiels, dit le Liao Yelou-tchoutsaï, fonctionnaire du Tchinghiz Khan, dans son « Voyage archéologique », une centaine seulement, d'après le rédacteur chinois du *Yuan-chao-pi-shi*[2]. Le Ghaïr Khan était probablement d'accord avec sa tante, l'impératrice mère. Quand on lui demanda des explications, il répondit que tous ces gens-là étaient des espions, et que d'ailleurs l'un d'eux s'était permis, au lieu de lui donner son titre officiel, de l'appeler par son sobriquet *Inaljdik*, « mon petit duc »[3], tout court. Dénoncé par Nedjm-Ed-Dine, excommunié par le Khalife, menacé par sa noblesse, chapitré par sa mère et par son fils, le malheureux Mehemed n'osa pas désavouer le Gaïr Khan; le Tchinghiz Khan lui avait envoyé trois ambassadeurs pour demander réparation : un Turc musulman nommé Bogra, et deux Mongols; il fit couper le cou au musulman, pour l'honneur de la religion, et mit les deux païens à la porte, ignominieusement. Depuis un mois, Témoudjine avait commencé à masser des troupes sur

1. Par parenté et position, Inal était parfaitement informé. Nessavi et le parti musulman l'accusent d'avoir pillé la caravane par avarice; mais alors pourquoi avait-il adressé un rapport que cite Nessavi : « Ces gens-là sont venus à Otrar sous le costume de négociants... Mais ce sont des espions qui s'informent des choses qui ne regardent point leur profession. Quand ils sont seuls avec un homme du peuple, ils le menacent en lui disant : Vous ne vous doutez guère de ce qui est derrière vous; bientôt, il vous arrivera des choses contre lesquelles vous ne pourrez pas lutter... » (Nessavi, p. 59.)

2. Extraits cités par Bretschneider, p. 54, en note.

3. *Inal* était le titre que les Kirghizes donnaient à leurs ducs ou gentilshommes; *djik* est le diminutif turc; le marchand aurait appelé le Gaïr Khan « ducaille, hobereau ».

l'Irtyche; dès que la bonne nouvelle lui parvint, il lança ses reconnaissances en avant, pour se couvrir, dérober ses mouvements à l'ennemi, et achever la concentration de sa grande armée (1219).

Dans la malheureuse Transoxiane, depuis si longtemps disputée entre Turcs et Iraniens, contre un ennemi qui incarnait le nationalisme turc, le soupçon empoisonnait toute entreprise. Suspects, les soudards turcs qui faisaient la principale, l'unique force des bandes; ils donnaient assez prise eux-mêmes au soupçon par leurs accointances et leurs étranges façons, déblatérant contre la couardise iranienne, portant aux nues les exploits de leurs cousins, les Turcs-Mongols; ils déclaraient d'avance que les Mongols étaient invincibles, invulnérables par des gens d'une autre race; les Iraniens disaient qu'ils étaient prêts à « se détacher, afin de promener leur vantardise sur la terre et d'y ourdir leurs méchancetés »[1]. Ils ressemblaient trop à l'ennemi; on les sentait de cœur avec lui; si loyaux qu'ils fussent, ils ne se battaient que par bravade : « *Les souverains de la famille de Djelal Ed-Dine avaient commis une faute en appelant à leur aide les Turcs, contre un peuple de même race*[2]. »

Suspect, Djelal Ed-Dine, si Turc d'allure et de visage, fils d'une courtisane turque, d'une mademoiselle *Héliotrope*[3], haï de sa grand' mère, l'altière Khatoun. — Suspecte, la Khatoun, elle-même, Turkane, et à bon droit, elle, une Baïagod, une parente de l'ennemi[4]. Le pauvre sot Mehemed la rendit encore plus suspecte en déshéritant, à cause d'elle, son vaillant

1. Nessavi, p. 137.
2. *Id.*
3. C'est le sens du nom *Aï-tchitchek*, de la mère de Djelal Ed-Dine; un nom de coureuse.
4. Dans la légende mongole, Alang Goa, la mère des trois enfants miraculeux Bougou Khataki, Bougou Saldjigho, et Boudantsar Mong Khan, l'ancêtre du Tchinghiz Khan, est accusée de les avoir eus d'une union secrete avec *Mukhali Baiaghod*. (Sanang Setzène, p. 59.)

Djelal Ed-Dine : « en désignant comme son héritier présomptif Kothb Ed-Dine, plutôt que les deux frères ainés de celui-ci, Djelal Ed-Dine Mankobirti (Meungberdi) et Rokn Ed-Dine Ghourchaïdji, le Sultan avait voulu suivre l'avis de la mère de Kothb Ed-Dine Tourkane Khatoum, et essayer de gagner les bonnes grâces de cette princesse parce qu'elle était la seule parmi les mères de ses enfants qui appartînt à la tribu des *Beyaivout* (Baïagod) [1]. »

Rien n'était prêt. Le trésor était vide; il n'y avait point de caisse de guerre. Le Sultan n'eut pas le temps de mettre le point stratégique le plus important, Samarkande, en état de défense : « La première mesure que le Sultan songea à prendre dans ces circonstances critiques et dans ce moment de terrible danger, ce fut d'entourer, malgré son immensité, la ville de Samarkande d'une muraille dont le développement, à ce que l'on assure, aurait été de douze *farsakhs* (48 à 50 kilomètres) et d'y installer une garnison considérable. De cette façon, cette ville aurait formé un rempart entre les Turcs et lui et aurait fermé à l'ennemi l'accès de tout le reste du royaume. En conséquence, il envoya ses agents et ses collecteurs d'impôts dans toutes les parties de son empire et leur enjoignit de se faire remettre, à titre d'avance, la totalité du tribut de l'année 615 (mars 1218-mars 1219) pour subvenir aux frais de la construction des remparts de Samarkande. En fort peu de temps le recouvremeut fut effectué, mais les Tatars ne lui laissèrent pas le temps de mettre son projet à exécution, et on ne dépensa rien de cette somme à l'édification des murailles de la ville [2]. » Avec une hâte fiévreuse, l'ardent Djelal Ed-Dine rassembla ses contingents, enleva bon gré, mal gré, son père avec lui, pour que les bandes vissent leur sultan à leur tête, et courut à la rencontre des Mongols,

1. Nessavi, p. 44.
2. *Id.*, p. 61.

qu'on lui signalait, coup sur coup, de l'autre côté du Tchou, puis au delà du *Kara-dagh*, « de la Montagne Noire », puis en route vers le bas Syr Darya, vers ses forteresses de *Yengui-Kend*, « Bourg neuf », de *Saganak*, « le Port », d'Otrar, de Djend, menaçant Turkestan, la Ville Sainte, le tombeau du grand Saint Khodja Ahmed Yesevi, pillan et massacrant partout; ils faisaient consciencieusement le dégât, enlevaient le fourrage, les récoltes, les chevaux, le bétail, les gens du plat pays, brûlaient et tuaient ce qu'ils ne pouvaient envoyer en arrière; c'était leur consigne. Ils devaient nettoyer la route du Nord, de manière à la rendre impraticable à une grosse armée, puis se retirer quand ils l'auraient proprement dévastée, quand il n'y resterait plus ce que Turenne appelait, lors du premier incendie du Palatinat, « un poil de fourrage ». Djoudji les commandait; toujours correct, l'Empereur Inflexible avait mis à la tête de la première armée ce prince dont la vue lui navrait le cœur; c'était l'aîné; il devait être le premier à l'honneur; la loi, le droit de préséance exigeaient qu'il en fût ainsi. Djoudji commandant officiellement, on ne sait pas le nom du chef réel, de son conseil militaire : peut-être Souboutaï, peut-être Djebé, peut-être Tougatchar; en tout cas, un capitaine sûr, car l'affaire fut bien conduite, et Djoudji, sans directeur, ne fit jamais rien qui vaille à la guerre. A défaut de talents, le jeune prince avait du cœur. Son conseil lui disait : L'ennemi est supérieur en nombre; notre consigne était de faire le dégât; jusqu'ici, nous nous en sommes acquittés; il faut battre en retraite. « Et moi, s'écria le prince, que dirai-je à mon père? »[1]. Le cri lui échappait comme un aveu; il était obligé de se battre, lui, l'aîné, lui le bâtard toléré, accepté. Il chargea furieusement, toujours en tête, fut sur le point de mettre la

1. Abou'lghazi, p. 99.

main sur le guidon du « deuxième Alexandre ». Djelal Ed-Dine rétablit le combat, fit reculer les Mongols, mais ne put les rompre. A la nuit, on s'arrêta, de part et d'autre; Djelal Ed-Dine comptait en finir le lendemain; les vieux routiers de Chine lui jouèrent un de leurs tours; avant le jour, ils mirent le feu aux herbes sèches de la steppe, et décampèrent, derrière le rideau de flammes. D'après Nessavi, contemporain et, dans plusieurs affaires, acteur et témoin oculaire, le Sultan commandait en personne, et Djoudji battit complètement la gauche des Kharezmiens; « mais un mouvement offensif de l'aile droite du Sultan contre l'aile gauche du maudit rétablit l'équilibre. »

L'impression sur les Kharezmiens fut terrible; « la terreur que ces infidèles avaient imprimée dans le cœur du Sultan et l'estime qu'il faisait de leur valeur étaient telles que si l'on parlait d'eux devant lui, il disait qu'il n'avait jamais vu d'hommes aussi audacieux et aussi solides au milieu des angoisses de la guerre, ni aussi expérimentés dans l'art de porter des coups d'estoc et de taille[1]. » Pour se rassurer lui-même, Mehemed combla sa noblesse de récompenses : « Lors de son retour à Samarkande, le Sultan distribua des pelisses d'honneur aux émirs qui l'avaient accompagné et leur assigna de nouveaux fiefs et de nouveaux honneurs ».

L'invasion mongole commençait. En vingt-cinq ans, ces païens, qui avaient à peine une religion, allaient mettre à leurs pieds l'Islam et la chrétienté, depuis les derviches de Nedjm Ed-Dine à Ourguendj, jusqu'aux Templiers du Pape et de l'Empereur à Liegnitz.

La campagne des Mongols sur le Syr Darya (novembre 1219-avril 1220) montre, si évidemment, la perfection de leurs procédés stratégiques et tactiques, à une époque où

1. Nessavi, p. 19.

l'art de la guerre, chez les autres peuples, était redevenu tout à fait rudimentaire, que je suis obligé d'en donner quelque idée; je ferai de même pour l'extraordinaire expédition de Djébé et de Souboutaï depuis Samarkande jusqu'au Don (1220-1223) et pour la belle campagne de Souboutaï en Pologne-Moravie-Hongrie (1241), afin de détruire l'erreur commune d'après laquelle les conquêtes mongoles sont une espèce de migration , l'invasion d'innombrables hordes sauvages se ruant en masse sur l'Ouest, quelque chose comme le mouvement inconscient d'un énorme flot de peuples. Que les Mongols du XIIIe siècle, dont les trois quarts étaient des Turcs plus ou moins chinoisés ou iranisés, fussent inférieurs, par la culture intellectuelle, aux Chinois et aux Irano-Turcs, c'est possible; qu'ils aient fait la guerre brutalement, et avec une extrême rigueur, c'est certain; mais qu'ils aient, en guerre et en administration, été les inférieurs des peuples qu'ils ont toujours vaincus à coup sûr, et qu'ils ont gouvernés régulièrement, d'une main ferme, ce n'est pas vrai. Au XIIIe siècle, en art militaire, les civilisés étaient les Mongols, et les barbares, les gens qu'ils ont battus dans les règles et dans les formes, par le génie de leurs généraux, par l'expérience de leurs capitaines, par la discipline de leurs troupes, et non point du tout par leur nombre. Leur campagne de 1219 est aussi régulière, aussi ordonnée, que notre classique campagne de 1805.

A la fin de l'année 1219, après le combat livré entre le Kara Dagh et le bas Syr Darya, le sultan Mehemed de Kharezm ne pouvait plus se faire d'illusions. Suivre les Mongols par la route du nord, dans la direction de Belasagoun, il n'y fallait pas penser. On n'avait pas assez de troupes pour marcher en avant, atteindre l'ennemi chez lui, sur le Tchou et sur l'Ili; on en avait trop pour se maintenir entre le Syr Darya et le Tchou, dans un pays vidé, dévasté, rasé par les

Mongols qui venaient d'y faire le dégât. Le Kharezm Chah prit donc le parti de rentrer en Transoxiane, et de rassembler sa grande armée derrière le Syr-Darya, à l'abri des places fortes qui couvraient les points de passage, à savoir, du nord au sud, Yengui-Kend, Saganak, et Otrar sur la rive gauche, Chache (le Tachkend actuel) et Pichkend en avant de la rive droite, et Khodjend sur la rive gauche, défendant le coude que forme le fleuve à sa sortie de Fergana, où il coule de l'est à l'ouest, avant d'entrer en Turkestan qu'il traverse du sud-est au nord-ouest. De toutes ces places fortes, les seules qui existent encore aujourd'hui sont Tachkend, Pichkend, Khodjend. Mais, encore une fois, l'argent manqua; la pénurie était telle que la levée et la concentration des troupes furent terminées trop tard : « La seconde mesure prise par le Sultan consista à envoyer de nouveau ses agents collecteurs dans tous ses États avec l'ordre de prélever une troisième fois l'impôt de cette même année, et de lever des troupes d'archers pourvues de tous leurs armements. Le nombre d'hommes que l'on devait ainsi réunir était fixé par les ressources mêmes que donnerait le montant de la somme prélevée, quelle qu'elle fût... Mais au moment même où ces troupes étaient en marche pour se concentrer, on apprit que le Sultan avait fui sans combat et s'était éloigné des rives du Djihoun. — S'il était resté dans ses positions jusqu'à l'arrivée de ces renforts, le Sultan se fût trouvé à la tête de l'armée la plus nombreuse dont on eût jamais entendu parler[1]. »

Tout à coup, pendant que le sultan de Kharezm s'efforçait, derrière le bas Syr Darya, d'achever ce que nous appellerions aujourd'hui la mobilisation de son armée, il lui vint une terrible nouvelle : les Mongols étaient en Fergana. C'étaient

1. Nessavi, p. 62.

les vingt mille hommes de Djébé, venant de Kachgar; ils avaient passé le Trans-Alaï au Kyzyl Art, « au Mont rouge », franchi l'Alaï au Terek Davane, « au Port des peupliers », bousculé à Ouche et à Marghilane les quelques rassemblements qui avaient essayé de leur barrer le passage ; ils avançaient par la rive gauche du Syr Darya. S'ils emportaient Khodjend, la ligne du Syr était tournée, la route de Sogdiane et de Samarkande ouverte. Un capitaine des Kharezmiens se jeta dans la place en toute hâte; il s'appelait Timour Melik ; sa défense héroïque est restée célèbre dans les annales chinoises, aussi bien que dans les chroniques musulmanes. Réduit à un millier d'hommes dès les premiers assauts, trop faible pour garder la ville, Timour s'enferma dans le château, « un fort sur une île du fleuve, si raide que les géants n'auraient pu le prendre »[1]; un capitaine mongol nommé *Alak*[2] vint l'y assiéger avec cinq mille hommes[3]. Le reste fila vers le nord, pour aller rejoindre la grande armée qui arrivait en masse sur le Syr, balaya la rive gauche, et emporta Benaket au passage.

A la première nouvelle de l'entrée des Mongols en Fergana, Sultan Mehemed jugea que c'était de ce côté qu'ils prenaient leur direction principale, et qu'ils allaient déboucher en masse sur le pays de Soghd. Il changea encore son plan, garnit les places du Syr, renforça le malencontreux Gaïr Khan, qui était à Otrar avec vingt mille hommes — trop peu pour la guerre en rase campagne, trop pour soutenir un siège, — lui envoya dix mille hommes de plus, dispersa une vingtaine de mille hommes entre Otrar et Benaket, en mit

1. Abou'lghazi, 106, texte.
2. Le Tueur : sous d'autres formes, Alakouch ; en mongol, Alagatsi.
3. La légende de Timour Melik n'est point surfaite. Les Mongols et les Chinois l'ont trop bien conservée ; dans leurs histoires, *Mie-Li-Ko* est à côté de *Djalildoun* (Djelal Ed-Dine) le plus brave, et les Mongols s'y connaissaient. Il est curieux que Nessavi, l'ami de Djalildoun, ne dise rien de Mie-Li-Ko. — Mais Djouveïni et les Chinois témoignent assez haut sur ce vaillant.

trente mille à Bokhara, où ils n'avaient rien à faire, s'il supposait que le gros de l'armée mongole arriverait par Khodjend et Benaket, et s'établit lui-même à Samarkande, avec une cinquantaine de mille hommes, envoyant des messages partout, à Balkh, en Khorassan, aux vassaux atabek, dans son domaine héréditaire de Kharezm, à Ourguendj, pour presser le départ des contingents.

Il dispersait ainsi son armée sur deux lignes, une moitié, échelonnée le long du Syr, dans les places, l'autre, hors de portée de secourir la première, le long du Zerafchan, en Soghd, de Samarkande à Bokhara; derrière encore, le long de l'Amou, tout au loin, une autre armée se formait entre Balkh et Ourguendj. Voulant être partout, il n'était nulle part.

Les erreurs stratégiques de Mehemed et de son conseil ne pouvaient échapper à Nessavi, vaillant homme de guerre, compagnon d'armes d'un capitaine comme Djelal Ed-Dine, l'adversaire le plus habile qu'aient rencontré les Mongols. Nous avons ici la critique militaire des opérations faite par les combattants eux-mêmes, le témoignage des vaincus qui discernent leurs fautes après la défaite, et les avouent la rage dans le cœur : « Une autre mesure funeste fut celle que prit le Sultan de disséminer ses troupes dans les villes de la Transoxiane et du Turkestan. Ainsi il laissa Inal Khan à Otrar avec vingt mille hommes, Koutlouk Khan avec un groupe de vingt mille cavaliers à Cheherkent, l'émir Ikhtiyar Ed-Dine... et Inandj Khan avec trente mille hommes à Bokhara, Thoghan Khan... et les émirs du Ghour... avec quarante mille hommes à Samarkande; Fakhr Ed-Dine avec l'armée du Seïstan à Termiz; Belkhamour Khan à Ouakhch (sur l'Oxus, au nord de Balkh); Abou Mohammed... à Balkh; Asrek Pahlavan à Kherenroudz (en Fars); Aldjek Malek à Djaïlan; El Barthasi à Koundouz et Aslabeh Khan à Ouledj (?). C'est-

à-dire qu'il ne laissa aucune des places de Transoxiane sans la faire occuper par une portion de l'armée active. Ce fut là une véritable faute, car s'il avait offert le combat aux Tatars avant d'avoir ainsi disséminé ses forces, le Sultan les eût aisément anéantis et en eût délivré la terre[1]. »

La grande armée mongole achevait de se concentrer sur l'Irtyche dès la fin de l'année 1219. Ils avaient choisi l'hiver comme la bonne saison, parce que les fourrages étaient prêts, les chevaux engraissés aux pâturages d'automne et entraînés, et que les rivières gelées facilitaient les mouvements de troupes. La masse était formée de hezar, « milliers », c'est-à-dire de troupes régulières mongoles, sans distinction de nationalité locale. Bartchouk, Idi Kout des Oïgour, Arslane, roi des Karluk, et le Saganak Tékine, seigneur d'Almalik, que les Mongols avaient réinstallé après la mort du prince Ozar, rejoignirent, à la tête de leurs contingents nationaux; celui des Oïgour, les plus riches, les plus puissants et les plus dévoués de tous, montait à dix mille hommes; on est donc au-dessus de la vérité quand on évalue l'ensemble des auxiliaires à trente mille hommes; avec les vingt mille d'extrême gauche, arrivant par la Fergana, cela fait cinquante mille. On a vu, plus haut, par l'effectif des troupes laissées à Moukhouli, lieutenant-gouverneur en Chine, qu'une armée autonome mongole, prête à faire face à tous événements, ne dépassait guère trente mille hommes, répartis en trois Toumane, « corps de dix mille »; le grade de chef de toumane était le plus élevé dans la hiérarchie militaire; il n'y avait, au-dessus, que des princes, ou des *Eurleuk* — quelque chose dans le genre de nos maréchaux, — mais dont l'office était une dignité, et non une fonction. Il y eut, en tout, neuf de ces maréchaux du vivant de Témoudjine, et il n'est pas fait mention d'une

1. Nessavi, p. 62, 63.

dignité analogue après sa mort. Quand on accouplait des toumane, c'était le plus ancien chef de corps qui prenait le commandement effectif, sous l'autorité nominale d'un prince du sang, ou avec commission spéciale. La grande armée de 1219 formait trois rassemblements, l'un sous le commandement direct du Tchinghiz Khan, ayant avec lui son plus jeune fils Toulouï, le second sous le commandement de ses deux fils cadets, Ogodaï et Djagataï, le troisième sous celui de l'aîné, Djoudji. Donnant à chacun de ces corps l'effectif normal et réglementaire de trente mille hommes, ajoutant au corps impérial du Tchinghiz Khan dix mille hommes pour sa garde particulière, on arrive à un grand total de cent cinquante mille hommes, ce qui, avec les chevaux de main et de réserve, représente plus de deux cent mille montures à nourrir, sans compter le train des bêtes de somme et de bât, dans un pays comme la vallée du moyen et du bas Syr Darya, resserrée entre les deux déserts de Kyzyl-Koum, « les sables rouges », et d'Ak-Koum, « les sables blancs », et dévasté systématiquement, au nord d'Otrar, par la première course de Djoudji. A bon droit, les chroniqueurs musulmans disent de cette armée qu'elle était *bi néhaïet*, « sans nombre », car ce fut, en 1219, un véritable tour de force d'amener une pareille masse de combattants sur un terrain où aujourd'hui, malgré toutes les ressources modernes, les Russes n'en réuniraient certainement pas la moitié. Quant aux chiffres de cinq cent mille, d'un million, ils viennent du domaine féerique où se plaît l'imagination orientale ; ils sont absurdes [1].

1. « La plupart des hommes, lorsqu'ils énumèrent les forces des Empires qui existaient à leur époque, ou peu auparavant, lorsqu'ils s'étendent sur la grandeur des armées, soit musulmanes, soit chrétiennes,... énoncent des nombres qui dépassent toutes les bornes que l'expérience journalière nous fait connaître. — Si l'on consulte les chefs de l'administration militaire sur le nombre de leurs soldats,... on trouvera que cela ne va pas à la dixième partie du chiffre qu'on allègue; mais cela tient au penchant de l'esprit humain pour l'exagération. » Celui qui parle ainsi est Ibn Khaldoun, con-

Avec une rapide précision, l'armée mongole déboucha sur Otrar, une moitié, sous les princes, se déployant le long du Syr, masquant les forteresses, paralysant leurs garnisons, et s'étendant d'Otrar à Benakct, pour aller donner la main à Djébé, maître des passages du sud et de la route de Samarkande. L'autre moitié, la masse principale, sous la direction du Tchinghiz Khan en personne, franchit le fleuve en aval d'Otrar, et subitement, disparut. Ce fut un coup terrible pour Sultan Mehemed lorsque, dans les premiers jours de mars, il apprit que la grande armée mongole venait de sortir des « sables rouges », que les villes de Zernouk et de Nourata s'étaient rendues, et que le Tchinghiz Khan marchait sur Bokhara. Il comprit que la partie était perdue. Par Bokhara, les Mongols lui coupaient la route directe du Kharezm, de ses États héréditaires. Il pensa, d'abord, à s'en aller à Ghazna, pour y réunir les Atabek, appeler les Afghans, organiser la défense au sud de l'Amou Darya, en Khorassan; il passa le gué de Termiz, s'en fut à Balkh, et là changea encore une fois d'avis, partit pour l'Ouest, par Nichapour, comptant remonter au nord, se réfugier en Kharezm; son meilleur général, son fils, le prince Djelal Ed-Dine, voyant l'affaire désespérée, s'était jeté à travers le désert, courait vers Ourguendj pour organiser la résistance. Le sultan parvint, sans trop se presser, presque inconscient, à Nichapour; c'était le 18 avril. Trois semaines après, il s'enfuyait en toute hâte; tout était fini; Djébé et Souboutaï arrivaient au galop derrière lui.

Pendant que les princes masquaient les places du Syr et les enlevaient l'une après l'autre, pendant que Djébé, maître

temporain du grand Timour (Tamerlan), avec lequel il eut l'honneur de dîner; Timour voulut bien lui-même revoir les notes qu'Ibn Khaldoun prenait pour écrire sa vie, et dut sans doute le fixer sur le compte exact des millions de soldats que les histoires légendaires lui prêtent. — Ibn Khaldoun, Prolégomènes, p. 17.

du haut fleuve, sûr de Khodjend où Alak tenait Timour-Melik serré, venait leur donner la main sans cesser de menacer Samarkande, le Tchinghiz Khan, dérobant sa marche, franchissait audacieusement le désert des sables rouges, et venait déboucher en Transoxiane, droit sur Bokhara, dans le dos du sultan de Kharezm. La garnison de la ville, vingt mille hommes, disent les chroniques musulmanes, essaya de se faire jour, probablement pour aller rejoindre le sultan à Nichapour; elle fut écrasée, et Bokhara la sainte ouvrit ses portes à l'empereur païen. « Tous les cheikhs, les mollahs, les muftis, tous les habitants, grands et petits, sortirent de la ville, se mettre à la merci du Khan [1] » (10 ou 12 avril 1220).

Le maître qui avait su attacher à sa cause les Mahmoud Yelvadj, les Saïd Edjell, les Ismaïl et tant d'autres musulmans, connaissait trop bien l'esprit de l'Islam pour ne pas chercher à frapper les imaginations, dans la capitale religieuse de l'Asie centrale. Il alla droit à la mosquée cathédrale, y entra, sur son cheval, monta en chaire, fit tenir les chevaux de ses reîtres par les gens d'église, pour prouver à tout ce monde qu'il était bien l'Empereur par la Force du Ciel, et que Dieu ne ferait pas de miracle sans sa permission. « Un *Seïd*.... dit à un *Moudjtehid* : Qu'est-il donc arrivé? — Tais-toi, *Seïd*, répondit le *Moudjtehid*; c'est le temps de la colère de Dieu qui est arrivé. » Après avoir convaincu tout ce clergé, après l'avoir terrorisé, l'Inflexible le sermonna. Il se fit conduire à la place des prières publiques, monta sur la grande chaire des prédicateurs, devant le peuple assemblé; là, droit sur son cheval, le casque en tête, il prêcha : « O peuple [2], l'énormité de vos péchés est manifeste; je suis

1. Abou'lghazi, 102.
2. Le mot employé par Abou'lghazi est l'arabe *Kavm*, qui est toujours pris dans le sens religieux : *Kavm-i-Moussa*, le peuple de Moïse; *Kavm-i-Yssa*, le peuple de Jésus.

venu, moi, la colère du Très Haut, moi, de par le Dieu très haut, le terrible châtiment [1]. » Pendant que le Fils du Ciel prêchait, ses reîtres fouillaient la ville; des soudards, échappés au désastre de la veille, s'y étaient cachés; ils se défendirent; la citadelle tenait bon, tirait sur tout ce qui approchait; les flèches à fusée se croisèrent, le feu prit, « il ne resta debout que la cathédrale et les édifices construits en pierre ». La citadelle fut vite emportée, et sa garnison passée au fil de l'épée.

De Bokhara, le Tchinghiz Khan courut à Samarkande, où Sultan Mehemed avait abandonné son armée : « soixante mille Turcs, et cinquante mille *Tadjik* (Iraniens); aucun, à la bataille, n'aurait reculé devant des lions enragés et des éléphants en fureur [2] ». En réalité, il y avait à Samarkande environ quarante mille hommes, désorganisés, démoralisés par la fuite du Sultan et le départ de Djelal Ed-Dine; c'est Nessavi qui donne le chiffre, et on peut le croire. Ces quarante mille hommes acceptèrent bravement le combat, tombèrent sur les Mongols, pendant qu'ils manœuvraient pour investir la place, les ramenèrent avec perte et firent des prisonniers; mais le lendemain, ils furent refoulés derrière les murailles; ces masses compactes du moyen âge ne pouvaient rien contre les formations mongoles « par bataillons isolés ou accouplés » [3], si souples, si plastiques au terrain, si manœuvrières. Le clergé, les bourgeois prirent peur; le Cheikh ul Islam et le Kadhi ouvrirent une des portes, pendant que la garnison défendait les autres. Dans le combat de rues qui s'engagea, les Mongols ne firent pas de quartier aux gens de guerre; un capitaine turc, un brave entre les braves, Inandj Khan [4], parvint à se faire jour avec un millier

1. Abou'lghazi, 102.
2. *Id.*, 109.
3. Nessavi, p. 227.
4. Nessavi dit que c'est de Bokhara qu'*Aïnandj* (lecture à l'arabe pour le turc *Inandj*) se dégagea.

d'hommes; le reste fut massacré. La ville se racheta du pillage en payant une contribution de deux cent mille pièces d'or, mais trente mille hommes d'arts et de métiers durent quitter leurs foyers, s'en aller à Karakoroum, en Chine, en Sibérie, travailler pour le compte de l'Empereur Inflexible, de ses princes et de ses grands. C'est le commencement du système mongol, du recrutement à outrance, de la mainmise sur les ouvriers d'art, de la confiscation des industries au profit de la grande nation. Par leurs brutales réquisitions d'hommes, les Mongols renouvelèrent l'art, ouvrirent des voies nouvelles à l'imagination : « La Chine leur dut le précieux bienfait d'être mise en rapports avec les civilisations occidentales et de participer pendant tout un siècle (1260-1368) au vaste mouvement d'échanges qu'ils entretenaient sur tout le monde civilisé... En Chine, comme partout ailleurs où ils s'établirent, les Mongols provoquèrent une grande révolution morale en faisant naître des rapports entre des peuples jusqu'alors inconnus les uns aux autres [1]. »

On était aux derniers jours d'avril 1220; les opérations effectives avaient commencé en novembre 1219; les places du Syr étaient tombées, les unes après les autres, malgré une résistance opiniâtre, en particulier à Otrar, où Gaïr Khan savait qu'on ne lui ferait pas de quartier, et au château de Khodjend, où l'héroïque et chevaleresque Timour Melik tint bon jusqu'au dernier homme. La légende musulmane le montre partant sur une barque, tranchant d'un coup de hache une chaîne qui barrait le fleuve à Benaket, et traversant le désert tout seul pour aller rejoindre son noble compagnon Djelal Ed-Dine à Ourguendj; il est extraordinaire que Nessavi n'en parle pas, à moins qu'il ne soit le même

1. Paléologue, *l'Art chinois*, 70-71.

personnage que Inandj Koutlouk Oloug-Melka (ce sont les titres de Nacir Ed-Dine, vizir de Djelal Ed-Dine).

En cinq mois, sans une seule bataille rangée, après deux gros combats sous Bokhara et Samarkande, contre cent mille hommes, au moins, mal commandés, mal organisés, mais très braves, les Mongols avaient conquis le Turkestan, la Fergana et la Transoxiane; leurs quatre armées se rejoignaient tranquillement sous Samarkande, avec une telle assurance que le Tchinghiz Khan renvoya les contingents oïgour, toujours favorisés, dans leurs bourgs et dans leurs villages, et qu'il forma un détachement de vingt-cinq mille hommes, réduisant ainsi son armée d'opérations de trente-cinq mille hommes, quand le Khorassan et le Kharezm restaient à conquérir. Il est vrai qu'il avait derrière lui une réserve de recrutement inépuisable, tout le pays turc oriental, et que le détachement de vingt-cinq mille hommes allait préparer la besogne à tout le monde; c'étaient Djébé et Souboutaï qui le commandaient.

Je ne connais rien, dans l'histoire militaire, qu'on puisse comparer à cette fantastique chevauchée des vingt-cinq mille, depuis Samarkande jusqu'à Théodosie et au Don. C'est la plus extraordinaire folie qu'on ait jamais faite à la guerre, une extravagance savante, un roman mathématiquement calculé, une absurdité raisonnable. Fourriers de la grande conquête, ils couraient au galop, marquant le logement des armées qui mirent quinze années à les suivre. Les Persans, les Turcs d'Azerbaïdjan, les Arméniens, les Géorgiens, les Circassiens, les Alains, les Turcs du Kiptchak, les Vénitiens de Crimée, les Russes, les Bulgares, les Bachkirs de la *Magna Hungaria* virent passer, dans un tourbillon de poussière, l'Étendard mongol, infaillible, toujours victorieux; il fallut encore de rudes efforts pour dompter cette foule de nations, mais ce fut en dehors de la route sur laquelle Djébé et

Souboutaï avaient marqué les étapes de la conquête. Sur la piste même de leur chemin, après leur passage, personne n'osa plus regarder en face le drapeau mongol.

Le compagnon de Djelal Ed-Dine, le fanatique patriote qui a chouanné jusqu'au bout contre le « Maudit », comme il l'appelle, Nessavi lui-même ne peut retenir un cri d'admiration :

« Avez-vous jamais ouï dire qu'une bande partie du point où le soleil se lève ait parcouru la terre jusqu'aux portes Caspiennes, traversant le pays de Kiptchak, portant le ravage au milieu de ses peuples, semant la mort sur son passage? Point de terres qu'elle n'ait foulées sans les piller; point de villes qu'elle n'ait rencontrées sans les détruire. Puis retournant vers son maître en suivant la route du Kharezm, malgré cet immense circuit revenant saine et sauve, les mains chargées de butin, après avoir passé au fil du glaive tous les habitants! Et tout cela en moins de deux ans[1]! »

Les instructions de Djébé portaient de serrer de près Sultan Mehemed, de lui couper le chemin du Kharezm, de l'acculer, et de le prendre, mort ou vif. Djamouka, Tokta Begui, Guchlug, avaient appris au Tchinghiz Khan ce que pouvait un ennemi, tant qu'on ne le tenait pas; d'ailleurs, le Sultan était le souverain légitime; lui vivant, le méticuleux Témoudjine ne se croyait pas en règle pour gouverner ses États. D'autre part, la conquête du Khorassan, du Kohistan, du Kharezm, restaient à faire, celle de la Transoxiane à organiser; on ne savait pas ce qu'était devenu Djelal Ed-Dine; il fallait surveiller les avenues de Gazna, d'Afghanistan, par où un retour offensif était à craindre; enfin, on devait, par-

1. Nessavi, p. 76. — M. Houdas traduit par « horde » le mot arabe *tayifé*, que je traduis par « bande »; les Turcs et les Iraniens emploient fréquemment *tayifé* dans le sens de bande : on dit par exemple : *Koul tayifési*, « le corps des Janissaires »; *Balyktchy tayifési*, « un équipage de pêche ».

dessus tout, garder les communications avec le Nan-Lou, le Pé-Lou, le pays mongol et la Chine où Moukhouli était engagé. Pour toutes ces raisons, le Tchinghiz Khan établit son Ordou, « quartier général et impérial », à la fois camp militaire et siège des bureaux et du gouvernement, dans la résidence d'été du sultan Mehemed, un peu au sud de Samarkande, entre la ville et les montagnes; belles prairies, verdoyants pâturages, eaux courantes, chasses superbes; Bâber appelle ce pays *Kan i Gul*, « la Mine de roses ». C'est de là que partit Djébé, avec Souboutaï en sous-ordre, et Tougatchar Koungrad — deux corps réguliers, un auxiliaire, vingt-cinq mille hommes en tout — pour en finir avec le Sultan. La place de Termiz leur barrait le passage de l'Amou Darya [1]; ils franchirent le fleuve en aval, sur des trailles qu'ils improvisèrent. Sur la rive gauche, ils se séparèrent, par prudence, pour se flanquer l'un l'autre contre un retour offensif de Djelal Ed-Dine, qui pouvait venir du nord ou du sud, et pour couvrir plus de terrain, prendre plus de renseignements et nourrir plus facilement leurs chevaux, sur deux pistes à fourrage que sur une seule. Ils intimidèrent Merv, la grande ville, emportèrent Zaveh au passage, insultèrent Thous, l'ancienne Suze; à Nichapour, ils se réunirent; le Sultan y avait laissé grosse garnison; de suite, à la course, ils donnèrent l'assaut; Tougatchar y fut tué, sans prendre la place; mais l'assaut avait été si furieux, que personne de la garnison n'osa plus sortir des murailles [2]. Ils se séparèrent encore, Djébé filant par le nord, Souboutaï par le sud; devant Rayi, le Téhéran actuel, ils se rejoignirent, sûrs que le Sultan n'avait pu se sauver du côté du Caucase ou de Bagdad, et qu'il devait être au nord; alors, tenant la piste, ils coururent

1. Les Mongols ne prirent Termiz que cinq mois plus tard, après dix jours de siège.
2. Les Mongols, sous Touloui, ne prirent Nichapour qu'un an après.

ensemble jusqu'à la Caspienne, « la Mer des Corbeaux » [1], comme l'appelaient, douze cents ans avant eux, leurs ancêtres les reîtres turcs du Chinois Pan-tchâo. C'est là qu'ils le laissèrent, mort, dans l'îlot d'Abeskoun, proche l'embouchure de la Gourgane; on venait de l'enterrer, si dénué de tout qu'il ne se trouva même pas un linceul pour l'envelopper; un de ses fidèles donna sa chemise; ses dernières paroles furent de piété : « Nous appartenons à Dieu, et nous retournons vers lui. » Nessavi vieilli, « le cœur ulcéré, l'esprit affaibli et malade [2] », a écrit un tableau saisissant de cette fin tragique; les Mongols serraient le Sultan de si près qu'il eut tout juste le temps de s'embarquer. « Des flèches lancées par les Tatars tombèrent dans la barque et un certain nombre de ces maudits se noya en poursuivant avec acharnement le Sultan pour s'en emparer... Plusieurs personnes qui se trouvaient avec lui dans la barque m'ont fait le récit suivant : Nous conduisions l'embarcation tandis que le Sultan, qui souffrait d'une fluxion de poitrine au point de désespérer de son retour à la santé, se tenait étendu et montrait la plus grande affliction : « De toutes ces régions de la terre dont j'ai été le souverain maître, disait-il, il ne m'en reste pas même deux coudées pour y creuser ma fosse et en faire ma tombe ! » Dans l'île, le fils du Batailleur eut des joies d'enfant et des caprices de malade : « Sa maladie allait toujours croissant. Des gens du Mazanderan venaient chaque jour lui apporter à manger et tout ce qu'il désirait. Un jour il dit : « Je voudrais bien avoir un cheval qui brouterait près de cette tente... » Or, avant ces derniers événements, le grand écuyer du Sultan avait rassemblé dans les écuries royales trente mille chevaux, et disait : « Je n'en ai sous ma direction que trente mille, mais si je le voulais, j'en aurais soixante mille sans avoir à débourser

1. Voir plus haut, p. 52.
2. Nessavi, p. 7.

ni un dinar, ni un dirhem. Il me suffirait pour cela d'en demander un à chacun des palefreniers des haras du Sultan, répandus dans le pays, et le chiffre se monterait à plus de trente mille. »

Jusqu'à la fin ce mourant, ce fugitif, ce banni, se comporta en grand roi, tenant sa cour et distribuant les grâces. « A tous ceux qui, durant ces derniers jours, lui apportèrent à manger ou autre chose, le Sultan délivra des décrets les nommant à une situation ou leur assignant une importante concession. Souvent même la personne était obligée de rédiger elle-même le décret, car le Sultan n'avait plus auprès de lui de secrétaire pour libeller ces décisions prises dans l'île, et qui toutes, d'ailleurs, étaient soumises à l'approbation de Djelal Ed-Dine. Quand ces décrets furent présentés à Djelal Ed-Dine lors de son arrivée au pouvoir, il les contresigna tous. En outre, lorsque ceux qui avaient reçu un sabre ou un foulard du Sultan comme gage d'une concession ou d'un emploi les présentèrent à Djelal Ed-Dine, celui-ci baisa ces objets et confirma les engagements dont ils étaient l'indice, en signant les nominations qui lui avaient été indiquées..... Lorsque la mort vint frapper le Sultan dans l'île et qu'il dut payer à Dieu l'échéance de sa vie, son corps fut lavé par les soins des principaux personnages de sa suite, Chems Ed-Dine Mahmoud le *tchaouich* (huissier du palais, ministre de la police), et par Mokarrib Ed-Dine (surintendant des surintendants, chef des valets de la chambre). Comme on ne trouvait pas de quoi ensevelir le corps, Chems Ed-Dine donna sa chemise pour servir de linceul. Le Sultan fut enterré dans l'île en l'année 617 (8 mars 1220-25 février 1221) [1]. »

Nessavi affirme qu'avant de mourir, le Kharezm Chah avait expressément désigné et fait reconnaître par les assistants

1. Nessavi, p. 79 à 81.

Djelal Ed-Dine pour son successeur. Il lui fait dire : « Notre ennemi tient l'empire dans ses griffes et le déchire à belles dents. Nul autre que mon fils Meungberdi ne saurait me venger et effacer cet affront. Je l'institue mon successeur [1]. » Avant d'aller mourir dans Abeskoun, le fils du Batailleur avait tenté un simulacre de résistance, sur le pré de Devlet Abad, où il eut son cheval tué sous lui; sa mère, Turkane Khatoun, avec ses petits-enfants, fuyant d'Ourguendj, alla se cacher au château d'Ilal, se croyant oubliée; le trésor suivit une autre route, fut dissimulé dans le petit château d'Erdeline, près de Bistam en Tabaristan; mais Djébé n'était pas homme à s'égarer sur une fausse piste; il fit bloquer les deux châteaux, et quand les gardiens du trésor, effarés, quand la grande Khatoun, affolée, demandèrent miséricorde, il retourna les prendre. Dans cette méthodique armée mongole, on ne négligeait rien; Nessavi raconte qu'avant d'expédier les caisses du trésor au Tchinghiz Khan, Djébé fit venir le trésorier, et sceller minutieusement les coffres par-devant témoins.

La mission accomplie, après cette course furieuse, il fallait se ravitailler, et demander de nouvelles instructions. Avec les nouvelles, le trésor, les prisonniers de marque, on envoya au Tchinghiz Khan un beau rapport et un projet soumis à son approbation; les Chinois parlent du projet, et l'attribuent à Souboutaï. « Il demanda la faveur d'être autorisé à conquérir la contrée des Kiptchak [2]. » En attendant la réponse, lui et Djébé conquirent la Perse du Nord et l'Azerbaïdjane, pour vivre plus à l'aise sur le pays, garnir leurs troupes, et les tenir en haleine. Rayi, Koum, Hamadan — l'ancienne Ecbatane, — Kazvin l'illustre, Zendjan, furent

1. Nessavi, p. 94.
2. Biographie de Souboutaï, dans le *Yuan-Shi*, d'après Bretschneider, p. 70.

emportées en courant. A Tebriz régnait l'atabek Euzbeg, un Turc, un cousin, un frère égaré; Djébé et Souboutaï lui démontrèrent sa félicité, l'honneur et la joie qu'il devait éprouver à rentrer dans la grande patrie, dans la glorieuse nation mongole, et firent de sa province leur vache à lait; la ville paya trois fois réquisitions en un an; le pauvre Euzbeg se sauva en Caucasie, à Nakhdjévan; rébellion, désertion, abandon de son poste! Un détachement mongol accourut à Tebriz qui dut se racheter du pillage. Sur ces entrefaites la réponse du Tchinghiz Khan arriva; le mémoire était approuvé; puisqu'il y avait des Turcs dans ces quartiers, carte blanche pour aller de l'avant aussi loin qu'il s'en trouverait, pour donner à ces braves gens le bienfait de la nationalité mongole, et au besoin, pour le leur imposer, s'ils se montraient ingrats envers leur Père et Mère, l'Empereur par la Force du Ciel. Les troupes étaient ravitaillées, prêtes, les chevaux refaits. En avant! Dans cette même année où ils étaient partis de Samarkande, Djébé et Souboutaï arrivèrent à Tiflis. Le prêtre arménien Guiragos (Cyriaque) qui vit l'arrivée, et qui plus tard, lors de l'occupation définitive du pays, eut le désagréable honneur de servir un capitaine mongol en qualité de secrétaire réquisitionné, raconte la stupéfaction des bonnes gens, devant cette foudroyante invasion[1]. « En l'année 669 de l'Ère arménienne (26 janvier 1220 — 24 janvier 1221), tandis que les Géorgiens étaient fiers de la victoire qu'ils avaient remportée sur les Dadjigs[2], auxquels ils avaient enlevé nombre de provinces arméniennes, voilà que tout à coup, à l'improviste, un corps considérable d'une nombreuse armée, parfaitement équipé, se précipita comme

1. Les extraits qui suivent sont empruntés à Guiragos. On trouvera le texte complet dans le *Journal asiatique*, v[e] série, t. II.

2. Les musulmans de Perse; c'est le même nom que les Turcs donnent aux Iraniens : Tadjik.

un torrent par la porte de Derbend [1], dans le pays des Aghouans (la plaine du bas Araxe, dans le Transcaucase), pour arriver dans l'Arménie et la Géorgie. » Ce détachement mongol était évidemment envoyé en mission de remonte, car, dit Guiragos, « ils ne faisaient aucun cas des riches vêtements, et autres objets précieux, si ce n'est des chevaux. Ils parvinrent rapidement jusqu'à Tiflis, puis retournèrent dans la contrée des Aghouans... Le roi de Géorgie Lacha et le général en chef Ivané, ayant réuni leurs troupes, se portèrent dans la plaine de Khounan, où campait un corps ennemi... ils (les Mongols) fondirent par derrière sur les Géorgiens et les taillèrent en pièces... ils franchirent la chaîne du Caucase par des endroits impraticables, comblant les précipices en y jetant des pièces de bois, des pierres... Leur chef se nommait *Sabada Behadour*. » Les Magyars le nommaient Szabadaï, Szabady; *Behadour* est le mot mongol *Baghator*, « le vaillant héros »; c'est Souboutaï. Lui et Djébé étaient très pressés; il fallait arriver vite en pays turc, de l'autre côté du Caucase, chez les Kiptchak, pour compléter le circuit, établir, au nord de la Caspienne, la communication avec la Chine, qu'ils venaient, si lestement, d'ouvrir par le sud. D'ailleurs, ils avaient de bons guides; ils les avaient pris en Chirvan, après avoir échelé la grosse ville de Chamakhi, capitale du roi Rachid, qui s'était enfui, éperdu, dans son inaccessible château de Derbend, et ils en avaient pendu quelques-uns, pour faire comprendre aux autres qu'il ne s'agissait pas de plaisanter dans le service. D'ailleurs, ils avaient installé des *Daroga*, « préfets », sur leur route, et le populaire de Hamadan, soulevé, ayant poussé l'insolence jusqu'à tuer son préfet, ils avaient lancé un détachement pour exécuter militairement la

1. Il s'agit des défilés au nord de Tebriz, et non de celui du Caucase, au bord de la mer Caspienne. *Der-Bend*, qui signifie, en persan, « dans la passe », est un nom commun qui s'applique à tous les défilés.

ville coupable; murs rasés, population massacrée. Quand le Daroga mongol installait son *Ya-Men*, « bureau », tout seul entre ses deux assesseurs, bureaucrates chinois ou oïgour, on se rappelait Hamadan; on sentait venir les gendarmes mongols, et personne n'osait plus bouger. Guiragos nous donne la vive peinture de cette terreur administrative; et de cette tyrannie paperassière, effroyables pour les gens du moyen âge. Ce n'était pas le désordre mongol qui les terrifiait, c'était l'excès d'ordre. Partout où ces terribles administrateurs ont passé, ils ont laissé leur empreinte dans la langue par trois mots : *Yassak*, « le règlement », *Ya-Men*, « le bureau », *Yam*, « la station de poste où on vise les passeports »[1]. D'abord, c'était le désarmement général. « Quiconque possédait une épée la cachait, de peur que la découverte d'une arme chez lui ne le fît massacrer »; puis, venait la conscription des chevaux et des mulets : « Ils recevaient, par l'ordre de chacun de leurs généraux, son empreinte particulière, avec un fer chaud; quoique ensuite on les leur rachetât, si un autre survenait appartenant à un corps d'armée différent, il les reprenait, et punissait le possesseur comme un voleur »; puis venait la réquisition à outrance, portant sur tout, et sur tous : « Ils me prirent, moi et plusieurs de mes compagnons, pour leur servir de secrétaires, pour écrire ou lire leurs lettres. Le jour, ils nous tenaient auprès d'eux; la nuit, ils nous réunissaient au *Vartabed* (docteur en théologie) sous sa responsabilité »; puis venait le grand fléau de la paperasserie, le cadastre, le recensement : « Ils envoyèrent comme commissaire Arghoun, et un autre chef nommé Khoura Agha, avec beaucoup d'agents qui les accompagnaient. Ils étaient chargés de recenser les nations... ils inscrivaient toutes les personnes, à partir de l'âge de dix ans,

1. En russe, *Yassaoul*, « l'huissier, l'adjudant »; *Yamtchik*, « le postillon », etc. En turc osmanli, *Yassa*, « la consigne », etc.

à l'exception des femmes... ils assujettirent à l'impôt tous les artisans... les étangs, les lacs où on faisait la pêche, les mines de fer, les forgerons et les maçons. » Avec cela, derrière eux, la bande noire chinoise, sans compter les bons amis de Venise, qui arrivèrent bien vite, spéculait : « Ils s'emparèrent des mines de sel de Gogph et autres lieux; ils gagnèrent considérablement avec les marchands. » La bande noire trafiquait de tout; ils arrivèrent à spéculer sur la piété des soudards mongols chrétiens; les mercantis internationaux revendaient les livres de dévotion pillés par les reîtres musulmans, païens ou bouddhistes, à leurs camarades, les bons Turcs chrétiens nestoriens d'Almalik et du Kobi; toutefois, les Mongols épargnaient les ecclésiastiques, et n'exigeaient d'eux aucun impôt « parce qu'ils n'en avaient pas l'ordre du Khan », ajoute naïvement Guiragos, subissant déjà luimême, sans s'en douter, l'influence du Yassak, « de la consigne ». On comprend sans peine l'appréciation caractéristique du fin observateur Plan Carpin : « Ne vous y fiez pas; ils commencent par donner de belles paroles; c'est à la fin qu'ils piquent[1]. »

Pour les gens au nord du Caucase, Djébé avait fait provision de belles paroles. Les Kiptchak du Kouban, au bord de la mer Noire, les A-Sou (Alains) du Terek et de la Koura, au bord de la mer Caspienne, ne pouvaient se laisser surprendre, les Turcs Kiptchak surtout, en communication constante avec la haute Asie, par leurs fractions éparses sur la steppe depuis le Kouban jusqu'à l'Irtyche; ils savaient qu'il y avait maintenant un empereur de tous les Turcs, aux lieux saints de Karakoroum; ils savaient que cet empereur descendait de la Biche Miraculeuse, Alang Goa; comment l'auraient-ils ignoré, eux Turcs, quand l'Arménien Guiragos

1. Plan Carpin : « In principio sunt blandi, sed in fine pungunt », p. 637.

lui-même raconte que « le Tchinghiz Khan n'avait point été engendré de la semence d'un homme, mais qu'une lumière, partant de lieux invisibles, était entrée par le toit de la maison de sa mère, et lui avait dit : Conçois, et tu auras un fils qui sera le souverain du monde [1]. » Depuis des siècles, tous ces hommes connaissaient la route ordinaire des invasions turques; leurs propres ancêtres l'avaient suivie. Les Mongols allaient venir; ils le savaient. Leurs bandes se rassemblèrent, Kiptchak, Alains, Tcherkesses que les Chinois appellent Sier-Ke-Su, Lesghiens qui sont les anciens Abares. Ils allèrent attendre les envahisseurs dans la plaine du Terek, sur la route ordinaire des steppes, comptant qu'ils viendraient par le nord. Avec stupéfaction, ils apprirent que ces Mongols avaient franchi l'infranchissable Caucase, et qu'ils arrivaient par le sud. Devant eux couraient les agents de Djébé, s'insinuant partout, répandant l'or à pleines mains, vantant la gloire nationale des Turcs : « Ils disaient aux Kiptchak : Vous êtes nos frères; les Alains sont un peuple étranger; il ne faut pas leur donner secours; c'est avec nous qu'il faut faire l'accord; et ils distribuaient des présents à tas [2]. » Les Kiptchak hésitaient; ils étaient sensibles aux cadeaux et à la parenté, mais n'avaient pas reçu assez d'instruction pour comprendre la grande idée turque, et s'éprendre, tout de suite, de la gloire mongole. Djébé profita de leur hésitation, lança Souboutaï sur l'armée des Alains, des Circassiens, des Lesghiens, pendant que les Kiptchak atermoyaient, essayaient de traiter pour leur compte; les vieux escadrons mongols enfoncèrent cette cohue et la sabrèrent, puis coururent droit à la capitale, Terki sur le Terek, qui fut emportée d'assaut. Quand les Kiptchak, demeurés seuls en proie au militarisme administratif, virent timbrer leurs chevaux,

1. Guiragos. *Journal asiatique*, v[e] série, t. II, p. 249.
2. Abou'lghazi, 121.

réquisitionner leurs moutons, emmener leurs jeunes gens à la corvée, enlever leurs fourrages, ils s'affolèrent. Trop faibles pour lutter, n'ayant pas de cités à défendre, car ils étaient tous nomades, ces Turcs réunirent ce qu'ils purent sauver, et s'enfuirent en masse vers l'ouest, chez leurs parents de la grande plaine du Don, les Kiptchak de la steppe, voisins des Russes. Crime impardonnable pour les Mongols, désertion. Il fallait ramener au troupeau ces brebis turques égarées, châtier les meneurs, punir les ingrats; sur ces entrefaites, on apprit qu'une certaine nation nommée Russe prenait les Kiptchak sous sa protection, et armait à force; à ces Russes-là, il était nécessaire de donner une bonne leçon, pour leur apprendre à se mêler de leurs affaires et à respecter les ordres de l'Empereur Inflexible, Pouvoir du Ciel. Souboutaï et Djébé marchèrent en avant, dans la direction du fleuve *Touna*, « le Don ». C'est sans doute dans cette marche qu'ils entendirent parler d'un autre fleuve *Touna*, « le Danube » [1], beaucoup plus loin à l'ouest, sur les bords duquel vivaient d'autres Kiptchak, et des Madjar ou Bachkir, qu'ils connaissaient bien, des peuples qui devaient appartenir au Kaan de tous les Turcs; on verrait à s'occuper de ces gens-là plus tard, à les mettre au pas, quand on aurait des instructions. En attendant, il fallait corriger les Russes, et ramener les Kiptchak de la première Touna dans la bonne voie de l'obéissance envers leur Père et Mère.

Dans cette marche extraordinaire, un détachement mongol fit le plus singulier crochet du monde; il s'en alla, hors de la direction militaire qui était le chemin le plus court du Kouban au Don, fila vers le sud, entra en Crimée, marcha sur *Soldaïa* (Soudak), où était le grand comptoir des Génois, ennemis des Vénitiens, saccagea l'établissement, puis revint

1. Les annales chinoises confondent fréquemment les deux fleuves Touna.

rejoindre l'armée. Si l'on remarque la protection constante que les Mongols ont accordée aux Vénitiens contre leurs rivaux Génois, si l'on considère que Maffeo, Nicolo et Marco Polo, arrivés à Pékin en 1274, avaient, certainement, été précédés par d'autres compatriotes[1], que dès 1256 — peut-être 1251 — leur aîné, André Polo, était établi à Soudak sous le protectorat mongol, si l'on réfléchit que dès 1235 les Mongols vendaient en masse des jeunes gens kiptchak aux Vénitiens qui les exportaient en Égypte comme recrues mamlouk, si l'on observe le soin minutieux que les Mongols ont apporté (1238 à 1241) à détruire la route commerciale du nord (par Kiev), sans rien toucher à celle du sud, assurant ainsi le monopole du trafic de la haute Asie à leurs bons amis de Venise, on aura la clef du mystère. Des recherches minutieuses dans les archives de Venise et de Gênes confirmeront peut-être une explication que je présente ici comme une simple hypothèse; parmi leurs agents chrétiens dans l'Occident, les Mongols n'en ont pas eu de plus dévoués, ni de plus discrets, que les trafiquants de Venise et les marchands arméniens.

Le chef kiptchak qui avait appelé les Russes à la rescousse s'appelle, dans leurs annales, *Kotian*, et *Koutan* dans les annales magyares. On reconnaît le mot turc *Kout*, « bonheur, pouvoir », sans pouvoir reconstruire le nom, car les Turcs, les Mongols et les Chinois n'ont pas daigné s'en souvenir. Il était le beau-père du prince de Galitch, Mstislav (Miecislas), et l'ami de deux autres Miecislas, celui de Kiev et celui de Tchernigov; les Chinois ne font mention que de ceux-là, qu'ils appellent le grand et le petit Mi-chi-sze-lao.

1. Marc Pol se vante d'avoir, avec son père, son oncle, un Allemand, et un Nestorien, construit des mangonneaux au siège de Sayan-Fou (1268-82), auquel il n'assistait pas. L'artillier de ces mangonneaux ne serait-il pas un autre Vénitien entré au service mongol avant les Polo? Les chroniques chinoises parlent d'artilliers qu'on fit venir de l'Ouest, de Perse, pour ce siège mémorable.

Toute la Russie de l'ouest était en armes; les contingents venaient de Kiev la grande, la riche et la sainte, de Smolensk, de Poultova, de Koursk, de Troubtchevsk. Les Volhyniens et ceux de Galitch arrivèrent par le Dniestr qu'ils descendirent sur mille bateaux, puis prirent la mer, et remontèrent le Dniepr jusqu'à l'île de Khortiza, en aval des fameux *porogs* ou rapides. Quatre-vingt-deux mille hommes s'y rassemblèrent, dit Karamzin [1]. L'un des Miecislas rencontra d'abord une reconnaissance mongole sur la rive gauche du Dniepr, lui courut sus, la vit fuir, et s'imagina qu'il avait battu toute l'armée. Djébé et Souboutaï promenèrent tranquillement ces innocents depuis le Dniepr, pendant neuf jours (disent les Russes; douze, disent les Musulmans), à travers les steppes, jusqu'à une position étudiée à l'avance, derrière la Kaleza, aujourd'hui Kalka, une petite rivière près de Marioupol. Quand ils les virent la rivière à dos, séparés en deux corps qui ne pouvaient pas se porter secours, ils tombèrent sur le corps le plus mal engagé, et l'écrasèrent; six princes, un fameux chevalier nommé Alexandre, soixante-dix nobles restèrent sur la place; du seul contingent de Kiev, dix mille hommes périrent. L'autre corps, sous Miecislav Romanovitch, se retrancha derrière ses chariots liés ensemble par des chaînes; il tint bon trois jours; un dernier assaut défonça l'enceinte, et tout fut massacré. Après la victoire, Souboutaï et Djébé coururent jusqu'au Dniepr (juin 1223). Est-ce là qu'ils reçurent des lettres de rappel, ou se décidèrent-ils eux-mêmes à retourner? Ils étaient sûrement en correspondance avec le Tchinghiz Khan, puisque les annales chinoises mentionnent un placet de Souboutaï, envoyé vers la fin de l'expédition, dans lequel il sollicite l'autorisation d'enrôler des Kiptchak, et de s'en former une compagnie de

1. Karamzin, III, p. 530 et suiv.

gardes [1]. Les deux héros ramenèrent ce qui restait de leurs vingt-cinq mille par le nord; à Tsarytsin, ils franchirent le Volga, battirent les Saccasin — les Saxini ou Saxi de Plan Carpin, — puis étrillèrent les Bulgares de la Grande Bulgarie, sur la Kama, et se donnèrent l'agrément de passer sur le ventre à des Turcs Kankli établis de ce côté, et de tuer leur Khan, qui avait la fatuité de leur barrer le passage. Finalement ils revinrent par Imil, le Tchougoutchak actuel, et rentrèrent en Nan-Lou, au pays oïgour et mongol, à l'Ordou du Tchinghiz Khan. « Ils revinrent bien contents, dit naïvement Aboul'ghazi, le Khan approuva le rapport qu'ils lui firent et leur accorda de hautes récompenses. » Djébé, fourbu, mourut peu de temps après. Souboutaï survécut à tant de fatigues et de gloire. Les peuples étaient si bien réduits, sur le chemin, que Djoudji, parti d'Ourguendj, put aller, avec l'investiture de l'empereur, prendre possession en Kiptchak sans coup férir.

Le Tchinghiz Khan eût été le plus ingrat des hommes s'il n'avait pas apprécié, à sa juste valeur, le service que venaient de lui rendre ces deux étonnants serviteurs, Souboutaï et Djébé; comme un réseau d'acier, souple et tranchant, ils avaient entouré l'empire naissant, l'avaient protégé contre toutes les attaques, à l'ouest, au sud, au nord. A l'abri, derrière eux, le Tchinghiz Khan compléta la conquête, prépara l'assimilation de tous les pays où, depuis si longtemps, Perses et Turcs luttaient ensemble, Iran contre Touran; cette fois, et pour longtemps, Touran l'emporta. Un moment, il y eut une furieuse révolte; sur le passage du champion héroïque de l'Iran, de Djelal Ed-Dine, les villes conquises, les peuples domptés, se levèrent en masse contre le « Maudit ». Ce retour offensif fut si terrible que dans la légende mongole et dans

1. Biographie de Souboutaï, d'après Bretschneider, p. 71.

les annales chinoises, le sultan Mehemed n'est pas nommé, et qu'on lui substitue, en nom et en titre, *Djalildoun*, « Djelal Ed-Dine », et *Mie-li-ko*, « Melik ». D'abord, fuyant au Kharezm, au berceau de sa dynastie, Djelal Ed-Dine avait essayé d'organiser la résistance dans la capitale, Ourguendj; Turkane Khatoun désorganisa tout. Nessavi, écho fidèle des propos tenus autour de Djelal Ed-Dine, sans accuser formellement la Khatoun de trahison, assure qu'elle était en rapports avec les Mongols. Si le Tchinghiz Khan ne complota pas directement avec sa parente, il sut la compromettre par des intermédiaires. Le principal agent de cette perfidie fut un grand seigneur kharezmien, Bedr Ed-Dine, « qui suppléait à Otrar Safi el Akra, vizir du sultan dans le pays des Turcs [1] ». Après la prise de la place par les Mongols, Bedr Ed-Dine offrit ses services à l'Empereur Inflexible. Entre ce musulman et ce païen, l'intrigue fut ourdie. « Après avoir examiné et débattu la question sous toutes ses faces, les deux interlocuteurs s'arrêtèrent à la combinaison suivante. Bedr Ed-Dine allait écrire de fausses lettres au nom des émirs proches parents de la mère du Sultan [Kothb Ed-Dine] [2]. » Un autre agent montra les fausses lettres au sultan Mehemed. Un grand personnage turc kharezmien rallié aux Mongols, le chambellan Danichmend, que Nessavi appelle « un des fidèles » du Tchinghiz Khan, proposait en même temps à Turkane Khatoun, au nom de l'empereur mongol, un partage en forme. « D'accord avec un certain nombre des émirs de votre fils, je vais, faisait dire le Tchinghiz Khan, marcher... sans rien entreprendre contre les pays qui sont placés sous votre autorité. Si vous acceptez cette combinaison, veuillez m'envoyer quelqu'un en qui vous ayez toute

1. Nessavi, p. 64.
2. Il s'agit, évidemment, de la mère du sultan Mehemed, de Turkane Khatoun. Nessavi, p. 64.

confiance et qui vous assurera de ma part l'abandon que je vous fais du Kharezm, du Khorassan et des contrées limitrophes au delà du Djihoun. — Pour toute réponse, Turkane Khatoun évacua en toute hâte le Kharezm, laissant sans défense tout le pays derrière elle. Le chambellan envoyé par Tchinghiz Khan... arriva au Kharezm au moment où l'on apprenait la fuite du Sultan... Cette nouvelle troubla profondément Turkane Khatoun, qui, dès ce moment, ne songea plus à embellir ses yeux avec du collyre;... elle rassembla les femmes du Sultan et ses jeunes enfants, et, après avoir réuni toutes les choses précieuses qu'elle pouvait emporter, elle quitta le Kharezm pour toujours [1]. Au moment de partir, elle donna un ordre si contraire aux lois de l'humanité que les annales n'en ont jamais enregistré d'aussi barbare et qu'il restera comme un stigmate éternel au front du temps. S'imaginant que... l'autorité affaiblie serait bientôt reconstituée et que le lendemain de cette nuit sombre allait prochainement briller, elle ordonna de mettre à mort les princes prisonniers qui étaient en ce moment au Kharezm. [2] » Parmi ces détenus, otages plus ou moins suspectés de complicité avec le parti turc national et avec les Mongols, Nessavi nomme le sultan seldjoukide Toghroul, le prince de Balkh et son fils, le sire de Termiz, le seigneur de Ouakhch, les deux fils du seigneur de Sektak (Sighnak près d'Otrar en Turkestan), tous personnages fieffés dans les Marches. Ce sont là, sans doute, les émirs compromis dans les fausses lettres écrites par Bedr Ed-Dine, et montrées au Sultan.

On a vu qu'elle dut capituler dans son château d'Ilal. Nessavi raconte l'histoire lamentable de l'expiation. Jusqu'au dernier moment l'altière princesse poursuivit Djelal Ed-Dine de sa haine. Un ami de Nessavi, Bedr Ed-Dine Hilâl,

1. Nessavi, p. 65, 66.
2. *Id.*, p. 66.

voulait la sauver malgré elle. « Il m'a raconté lui avoir dit : Allons, fuyons ensemble et réfugions-nous auprès de Djelal Ed-Dine... Sans cesse nous recevons des nouvelles qui nous font connaître sa valeur, son immense autorité, l'accroissement de ses domaines. » Le sang des Kiât Bordjiguène resta indomptable : « Jamais! répondit-elle, plutôt périr! comment m'abaisserais-je à accepter les bienfaits de ce fils de *Aï Djidjak*[1], et à vivre sous sa protection quand j'ai eu deux fils!... Je préfère encore demeurer captive auprès de Tchinghiz Khan et y supporter la honte et les humiliations[2]. » Elle but toutes les amertumes; elle eut faim. « Bedr Ed-Dine me disait encore que l'existence de Turkane Khatoun, si luxueuse autrefois, était devenue si misérable qu'elle venait parfois assister au repas de Tchinghiz Khan pour emporter de quoi se nourrir durant quelques jours[3]. » Une seule tendresse faisait encore battre ce cœur d'acier; c'était un enfant, Kamadji Khan, le plus jeune fils du Sultan, qu'on lui avait laissé. « Elle avait pris cet enfant en grande affection; il était sa consolation aux jours de misère et d'adversité et aux heures de contrariété et d'affliction. Un jour qu'elle était en train de peigner cet enfant, et qu'elle disait n'avoir jamais de sa vie éprouvé une angoisse aussi vive qu'en ce moment-là, un des bâtards du prince vint la trouver et lui dit que Tchinghiz Khan demandait qu'on lui amenât Kamadji. C'était la dernière fois qu'elle devait le voir. » Elle traîna encore quelques années sa triste vie, puis son petit-fils, qu'elle haïssait tant, mort, elle aussi disparut : « Durant le règne de Djelal Ed-Dine, on recevait de ses nouvelles, mais depuis cette époque, je ne sais quel sort la Fortune lui a réservé[4]. »

1. Aï tchitchek, en turc.
2. Nessavi, p. 69.
3. *Id.*, p. 70.
4. *Id.*, p. 69.

Pendant que les Mongols conquéraient, place par place, Ourguendj en Kharezm (1220) [1], le Badakhchan et le Ouakhan (1221), Balkh, Nichapour, Merv (1221), où ils détruisirent le tombeau du grand Khalife Haroun-Al-Rachid — peut-être pour faire plaisir aux manichéens, aux hérétiques chiites et aux nestoriens, — Djelal Ed-Dine, profitant de l'éclaircie entre le passage de Djébé et l'arrivée de l'armée d'occupation mongole, rassemblait ses fidèles, traversait le sud de la Perse, ralliait les Atabek, et soulevait le pays de Gazna sur le flanc des Mongols, à portée de leur ligne de communication au sud. Pour Dieu et pour le roi légitime, les Musulmans se levèrent en masse; à Merv, à Balkh, les garnisons mongoles furent massacrées. Djelal El-Dine était maître de Gazna, de Kaboul, de l'ancien empire du grand Mahmoud. Les montagnes d'Hindou Kho, des places fortes comme Talekane, comme Bamiane, le couvraient au nord; au sud, la Perse était à lui.

La meilleure source que nous avons sur le mouvement de Djelal Ed-Dine est l'histoire de sa vie, écrite par le châtelain de Nessa, son ami, son secrétaire et son compagnon d'armes. « Aussitôt que le Sultan eut rendu son âme à Dieu et eut

1. La lutte fut vive à Ourguendj; à court de pierres pour leurs mangonneaux, les Mongols scièrent les mûriers qui entouraient la ville, et taillèrent des boulets dans leurs troncs centenaires. La place prise, ce furieux moine, Nedjm Ed-Dine, qui avait si rudement sermonné le sultan Mehemed, se rua dans la mort; il pouvait fuir; Djouveïni et les ralliés aux Mongols assurent même qu'on lui offrait quartier à son gré : « Je dois subir ici le martyre, répondit-il, et je n'ai pas la permission de m'éloigner... Debout, au nom de Dieu! Nous allons combattre dans la voie de Dieu!... Il se revêtit de son froc, se ceignit les reins et remplit de pierres les deux côtés de sa robe qui était ouverte sur la poitrine... Lorsqu'il se trouva en face des infidèles, il leur jeta les pierres qu'il portait, jusqu'à ce qu'il ne lui en restât plus une seule. Les infidèles firent pleuvoir sur lui une grêle de flèches; une d'elles atteignit sa poitrine bénie; il l'arracha et la jeta loin de lui. Il recula alors, et, au moment de mourir, il saisit la mèche de cheveux d'un infidèle avec tant de force, qu'il fut impossible de faire lâcher prise à la main et que l'on fut obligé de couper la touffe de cheveux. » (Djami, cité par Schefer, dans *Riza Qouly Khan*, p. 143.)

été enterré dans l'Ile, Djelal Ed-Dine s'embarqua pour le Kharezm en compagnie de ses deux frères et formant en tout un groupe d'environ soixante-dix cavaliers. A mesure qu'ils avancèrent dans le pays, des Kharezmiens leur amenèrent des bêtes de somme, des armes et des étendards... Les populations accueillirent leur arrivée avec la joie qu'éprouve un malade dangereusement atteint qui a trouvé un remède qui le guérit... Les troupes royales répandues dans les campagnes, et qui avaient été dispersées dans le Kharezm, vinrent se rallier autour du prince et de ses frères. Elles formaient un effectif d'environ sept mille hommes, la plupart de la tribu de Beyawout (Baïagod) [1]. » Jusque dans cette extrémité, les furieuses haines de famille dominaient tout. Ces Baïagod conspirèrent contre Djelal Ed-Dine, pour les fils de Turkane Khatoun, et il dut s'enfuir, avec trois cents fidèles de sa maison. Les Mongols le guettaient à l'affut. « Sept cents cavaliers tatars s'installèrent sur la lisière de Nessa, sans que personne sût alors dans quel dessein; mais bientôt on comprit pourquoi, quand Djelal Ed-Dine, sortant de la steppe, vint fondre sur eux [2]. »

Dans ces rencontres entre petites bandes, la bravoure chevaleresque valait la tactique savante; le détachement mongol fut écharpé. Avec une joie sauvage, ce fin lettré, ce parfait gentilhomme, le châtelain de Nessa exulte. « C'était la première fois que les armes des musulmans se teignaient du sang de ces barbares et se donnaient beau jeu sur leurs cadavres mis en pièces [3]. » Les paysans tirèrent quelques fuyards des aqueducs souterrains où ils s'étaient blottis, et les traînèrent à Nessa pour les égorger. Vite, Djelal Ed-Dine courut à Nichapour, qui avait tenu bon au passage de

1. Nessavi, p. 95, 96.
2. *Id.*, p. 101.
3. *Id.*, *ibid*

Djébé; la ville inviolée accueillit avec transport ce vengeur, « ce vainqueur, tout joyeux de l'assistance que le Ciel lui avait prêtée en lui permettant de tremper son glaive dans le sang des infidèles [1] ».

« Arrivé à Nichapour, Djelal Ed-Dine y séjourna pour y donner une vive impulsion à ses préparatifs de guerre sainte et se mit à écrire aux émirs, aux seigneurs des frontières, et aux usurpateurs qui avaient profité de l'anarchie qui régnait en ce moment pour s'emparer de diverses provinces; ces derniers, qui étaient en grand nombre, avaient été surnommés par les beaux esprits de l'époque « émirs de l'*an sept* [2] ».

La vieille cité iranienne allait payer cher son ivresse d'un instant. A partir du soulèvement iranien, la guerre prend un caractère atroce. Quand les Mongols vengèrent sur les deux frères de Djelal Ed-Dine, Azlagh Chah et Ak Chah, le coup de main de Nessa, ils ne firent pas de quartier. Acharnés à la tuerie, ils ne daignèrent même pas dépouiller les morts. « Tous ceux qui furent tués dans cette occasion avaient de magnifiques joyaux pareils à des étoiles brillantes. Les Tatars n'ayant point pris la peine de les chercher, la populace du village alla fouiller les cadavres et recueillit ces joyaux [3]. » Le châtelain de Nessa racheta un chaton en diamant pour soixante-dix dinars. « Ce diamant fut présenté à Djelal Ed-Dine qui le reconnut, en disant qu'il avait appartenu à son frère Azlagh Chah et qu'on l'avait acheté au Kharezm au prix de quatre mille dinars [4]. » La première armée que le Tchinghiz Khan lança contre ce Turc extraordinaire qui ressuscitait le vieil Iran, se fit battre (bataille de Pervane, 1221) [5].

1. Nessavi, p. 103.
2. *Id.*, p. 107.
3. *Id.*, p. 106.
4. *Id.*
5. Au débouché des montagnes, près de Gazna : « Il y a aussi la route de Pervan, appelée communément les *Sept Petits*, parce qu'il y a sept cols entre Pervan et le grand col. » (*Mémoires* de Baber, t. II, p. 285.) A la suite de

Les Musulmans eurent l'ivresse de la victoire atroce; aux prisonniers mongols, leurs valets d'armée iraniens « plantaient des pieux dans les oreilles pour les faire souffrir plus cruellement. Djelal Ed-Dine contemplait ce spectacle, le visage rayonnant de joie[1]. »

Après ce grand coup, Djelal Ed-Dine ne put rien; autour de lui, on se chamaillait, dans son armée sans cohésion, sans unité nationale, n'ayant pour passion que la religion et la haine. Les Ghildji, mercenaires afghans, les meilleurs soudards entre les Iraniens, sous les ordres de Seïf Ed-Dine, réclamaient sans cesse contre la morgue et la brutalité des reîtres turcs : « Chaque fois que Djelal Ed-Dine essayait de leur donner satisfaction, les Turcs se montraient d'autant plus durs et plus exclusifs pour leurs nationaux. Ils n'avaient que de mauvais procédés dans leurs relations, n'ayant aucune générosité, ne tenant aucun compte des épreuves subies et ne s'inquiétant en aucune façon des conséquences de leurs actes. Les étrangers à la race turque se plaignaient les uns aux autres en disant : Ces Turcs croyaient autrefois que les Tatars n'appartenaient point à la race humaine, qu'ils ne redoutaient rien parce que les sabres n'avaient aucune action sur eux, aucune force n'étant capable de lutter contre eux. Maintenant qu'ils ont vu comme nous que ces peuples ne sont point invulnérables aux coups des sabres et des lances et que leurs bandes peuvent périr, ils sont heureux de rompre leurs liens avec ces gens-là... Chaque fois que Djelal Ed-Dine par de bonnes paroles tentait de ramener les dissidents et leur faisait mander de renouer le faisceau de l'union, les Turcs se retiraient à l'écart[2]... »

l'affaire de Pervane, l'émir Seïf Ed-Dine, qui avait contribué au succès de la bataille, se brouilla avec Djelal Ed-Dine, et emmena ses bandes, composées de mercenaires afghans, Turcs en réalité; les *Ghildji* sont d'origine Turque.

1. Nessavi, p. 135.

2. *Id.*, p. 136, 137.

De ces Turcs, on ne pouvait se passer. Nessavi l'avoue lui-même. Djelal Ed-Dine voulait d'abord se retirer derrière l'Indus, rallier les dissidents, puis revenir combattre les Mongols, espérant qu'il les vaincrait « avec l'aide des Turcs qu'il avait avec lui [1] ». Seïf Ed-Dine, exaspéré, partit avec ses Afghans; mais la chevalerie turque de Djelal Ed-Dine restait, et avec elle, le pays d'Iran, qui se levait en masse. On vit alors ce qu'était vraiment un Empereur Inflexible. Les vrais hommes de guerre, les Moukhouli, les Djébé, les Souboutaï bataillaient dans l'Ouest lointain et en Chine; le Tchinghiz Khan n'avait pas de talents militaires, et le savait. Il voulut vaincre, et tout plia devant sa volonté. A Bamiane, son petit-fils, l'enfant de son fils favori, de Toulouï, fut tué; l'empereur monta le premier à l'assaut, nu-tête, et emporta la ville. Ses généraux vaincus à Pervane, il les recueillit, les rassura, les caressa, leur disant qu'ils avaient fait tout leur devoir. Les troupes le suivaient, ravies, enthousiasmées. Djelal Ed-Dine fut culbuté de Gazna, poussé jusqu'à l'Indus, acculé au grand fleuve qu'avaient franchi, avant lui, Alexandre de Macédoine et Mahmoud de Gazna. Il se battit en désespéré, puis la bataille perdue, ne voulant pas se rendre, sauta tout armé, sur son cheval bardé [2], dans le fleuve des héros. « Voilà un garçon comme un roi doit souhaiter d'en avoir! » dit le Tchinghiz Khan à ses enfants qui l'entouraient. Après avoir rendu hommage à la chevalerie de Djelal Ed-Dine, il lança un détachement à sa poursuite, de l'autre côté de l'Indus (décembre 1221); c'était une formalité, une prise de possession, au nom de ses successeurs; Timour au XIVᵉ,

1. Nessavi, p. 137.
2. « Djelal Ed-Dine conserva ce cheval sans jamais le monter, jusqu'à la conquête de Tiflis. Environ quatre mille hommes réussirent à passer le fleuve à la nage sans vêtements, ni chaussures... On eût dit les ressuscités du jour du jugement dernier, au moment où ils sortiront du tombeau. Il se trouvait également trois cents cavaliers qui rejoignirent Djelal Ed-Dine trois jours après que celui-ci eût traversé le fleuve. » (Nessavi, p. 141.)

Bâber au XVI[e] siècle, en prirent titre, pour conquérir l'Inde. Le général qui courait après Djelal Ed-Dine — il s'appelait Bela Noïane — se garda bien, avec sa poignée de troupes, de rejoindre un aussi formidable gibier; il poussa bravement jusqu'à Dehli, ce qui n'était pas d'un poltron, et revint, déclarant qu'il faisait terriblement chaud dans l'Inde, et qu'on n'y buvait pas frais. Ces gens du Nord ont toujours eu la même impression dans cet affreux pays de poussière et de chaleur [1].

La répression du soulèvement fut terrible. A Balkh, à Merv, tout fut massacré; Bamiane, rasé, dut changer de nom et s'appeler *Mao-Balik*, « la Ville Maudite ». L'exemple fait, le pays terrorisé, convaincu que l'Empereur Inflexible était vraiment la force du ciel, Témoudjine pacifia et réorganisa. De 1222 à 1224, le siège de son administration fut en Kohistan, dans les montagnes au sud de Samarkande, aux endroits où il ne faisait pas trop chaud; il y installa son gouvernement, avec ses conseillers païens, chrétiens et musulmans, tenant la balance égale entre tous; au plus fort du soulèvement islamique, jamais il ne sévit contre le clergé musulman. C'est l'honneur des Mongols devant l'histoire de ne s'être jamais laissé entraîner à une guerre de religion.

A Samarkande, il cherchait à se faire une popularité, atténuant les brutalités de la conquête mongole par ses roueries d'académicien chinois. D'abord, il attacha la famille du Kharezm Chah à la sienne, et à celle de ses fidèles, par des mariages imposés. « Il maria chacune des filles du Sultan à un de ses bâtards (c'est-à-dire de ses fils légitimes); toutefois il fit exception pour Khan Soulthân (c'est un nom de femme), qui avait été mariée au sultan des sultans, Osman, prince de Samarkande (une créature du Tchinghiz Khan, et l'un des

1. « Ni bons chevaux, ni viandes succulentes,... point de glace, point d'eau fraîche! » (*Mémoires* de Bâber, t. II, p. 227.)

chefs du parti turc-nationaliste)... Il fit épouser Tourkane-Soulthân, sœur germaine d'Azlagh Chah (fils du Kharezm Chah) à Dânichmend le Chambellan, celui-là même qui avait été envoyé comme ambassadeur par Tchinghiz Khan à Turkane Khatoun [1]. »

Avec le peuple, il joua la comédie, soudoya une opposition de commande, pour rendre populaire un homme à lui, l'ancien vizir révoqué Nizham-El-Moulk, qui était un de ses agents. « Parfois, Tchinghiz Khan donnait à cet ex-vizir l'ordre de lever quelque châtiment infligé à une ville, et lui assurait ainsi une certaine considération [2]. »

Mais il finit par se défaire de ce personnage suspect, et cette nouvelle comédie paraît avoir satisfait l'opinion publique en Transoxiane, puisque Nessavi lui-même l'approuve :

« Parmi les prisonniers qu'on amena à Tchinghiz Khan (après la prise d'Ourguendj) se trouvaient les chanteuses du Sultan; l'une d'elles, Bent Zenkidja, qui était d'une grande beauté, fut demandée par Zin (Zabban ou Rabban) [3], l'oculiste samarkandien qui avait soigné les yeux de Tchinghiz Khan pour des granulations. Le Maudit lui en fit don. Or, cet oculiste était horriblement laid et d'un caractère désagréable. La chanteuse le prit donc en aversion, et elle méritait vraiment qu'on ne lui infligeât pas un tel personnage... Elle resta deux ou trois jours chez l'ex-vizir qui passait son temps à boire, et c'est là que l'oculiste vint la demander à plusieurs reprises, mais elle refusa de le suivre. Furieux, l'oculiste alla trouver Tchinghiz Khan, et lui rapporta que l'ex-vizir disait qu'il avait plus de droits que tout autre à avoir cette chanteuse. A cette nouvelle, Tchinghiz Khan

1. Nessavi, p. 70.
2. *Id.*, *ibid.*
3. Il faut lire Zabban, ou Rabban; c'est un nom araméen, donc de chrétien ou de juif.

entra dans une violente colère; il manda l'ex-vizir, et lorsque celui-ci fut en sa présence, il se mit à lui énumérer les trahisons dont il s'était rendu coupable à l'égard de son ancien maître et à lui rappeler les malheurs qu'il avait attirés sur la famille royale. Puis lui retirant la protection qu'il lui avait accordée jusque-là, il débarrassa la terre de son sang impur [1]. »

Avec la Chine, l'Empereur Inflexible ne cessa pas un instant de correspondre; une partie de sa chancellerie était avec lui, en Transoxiane, et l'autre à Pékin; ses courriers de cabinet, sans cesse en mouvement, transmettaient les ordres souverains; nous avons le journal de l'un d'eux, le Chinois Tchang-Tchoun, depuis avril 1220 jusqu'en mars 1223 [2].

Maintenant, tout était en ordre en Asie. Depuis le Nan-Lou et le Pé-Lou jusqu'à la Caspienne et au Caucase, les Turcs dominaient, l'Iranien était réduit, le Mongol reconnu. Le Tchinghiz Khan retourna au pays (février 1225). Jamais on n'y avait vu paix aussi profonde que pendant ces formidables guerres. « De l'année du Dragon à l'année du Chien, pendant dix-neuf ans, le souverain mit ordre et lois parmi son grand peuple, établit l'empire et son gouvernement sur solides piliers, procura travail paisible à pieds et à mains, éleva le bonheur et la prospérité de tous et d'un chacun de ce grand peuple à tel point que rien ne peut se comparer au bonheur du Khaghan et de ses sujets [3]. » Ses fils, à l'exception de Djoudji, resté dans l'Ouest, en Kharezm, l'avaient rejoint dès le commencement de 1223, car à la date du 9 mars de cette année, le Chinois Tchang-tchoun, très ponctuel courrier de cabinet de ce très exact empereur, note sur son carnet que

1. Nessavi, p. 71.
2. Dans Bretschneider, *Notes on chinese mediæval travellers*, p. 17 à 43.
3. Sanang Setzène, p. 97. Même impression dans Joinville, même dans Marc Pol; pour ses sujets, le Tchinghiz Khan est un législateur, un pacificateur.

l'empereur, à la chasse près de Tachkend, lui avait dit : « Mes fils seront ici dans trois ou dans cinq jours. » Djoudji envoya des présents, « cent mille chevaux », disent les chroniques musulmanes, mais ne vint pas, fit dire qu'il était malade ; à point nommé parmi ses messagers, il se trouva une bonne langue, pour répondre au Tchinghiz Khan qui le questionnait : « Je ne sais s'il était malade ou sain ; quand je l'ai quitté, il était à la chasse [1]. — Le Khan, emporté de colère, résolut de marcher contre Djoudji. A ce moment même arriva la nouvelle de la mort du prince... Il le pleura pendant plusieurs jours [2]. » Djoudji mourut à Saraï, sur le bas Volga [3] ; son fils, Batou, reçut de l'empereur l'investiture des dignités et du pouvoir paternel en Kiptchak. En Pé-Lou, le Tchinghiz Khan installa son cadet Djagataï, qui prit résidence dans Almalik ; de là il gouvernait le Turkestan, la Transoxiane, le Khorassan, surveillait l'Irak, les avenues de Roum et la féodalité des Atabek, en pays iranien. L'empereur emmenait avec lui les deux plus jeunes, Ogodaï et Toulouï ; à ce dernier, en droit turc et mongol, revenait l'héritage territorial du domaine, du « foyer » des ancêtres, les aînés étant de simples apanagés.

Il était temps de revenir ; Moukhouli venait de mourir en Chine ; le propre frère du Tchinghiz Khan, le légendaire et fidèle Djoudji le Tigre, resté au pays avec l'Ot djiguine, « gardien du foyer », tenu à l'écart de toutes ces conquêtes, désœuvré, s'ennuyant, se mêlait d'intriguer, se faisait un parti ; enfin, les gens de Hia, alliés suspects, et les sauvages Tibétains, n'entendant plus parler, au fond de leurs mon-

1. Ces méchancetés contre Djoudji venaient de Djagataï, qui le détestait. On l'appelait « Tatar », faisant allusion à sa naissance et à la nationalité du père qu'on lui attribuait. C'est sans doute l'origine du nom de Tatar donné aux Mongols, qui se répandit ensuite par le nord-ouest, par la Russie, la Pologne, et les pays du ressort de Batou, successeur et fils de Djoudji.

2. Abou'lghazi, 141, trad., 132, texte.

3. Veliaminoff Zernoff, *Histoire des Tsars de Kassimof*, t. II, p. 307.

tagnes, ni d'empereur, ni d'armée, sachant Moukhouli mort, voyant les affaires balancées entre les Mongols, les Kin et les Song, crurent que l'heure était arrivée pour eux. Leur roi, *Srong*, « le Franc », dont les Mongols ont traduit le nom tibétain dans leur langue par *Chidourgho*, se posa en arbitre dans le Nan-Lou, dans le Kan-Sou, lâcha ses bandouliers qui coururent jusqu'au coude du Fleuve-Jaune, en Ala-Chan. Avec son bon sens ordinaire, le Tchinghiz Khan s'occupa d'abord de mettre l'ordre dans sa maison; à Djoudji qui avait pris les armes, il envoya le plus persuasif des ambassadeurs, Souboutaï, accompagné de quelques Milliers; le « Tigre », éperdu, ne fit pas mine de résister, demanda pardon à son bon frère, pleura, jura qu'il ne le ferait plus. Cette affaire réglée, Souboutaï partit pour la Chine; lui seul était capable de remplacer Moukhouli. Ces braves Kin se défendirent jusqu'à la mort. En 1234, leur dernière ville, Tzaï-Tchéou tenait encore contre les Mongols et les Chinois (Song) confédérés : « Quand il vit les ennemis dans la place, le roi Aitzong (de son nom mandchou, Ninkiasou) rassembla ses objets les plus précieux, et y mit le feu. Quand la flamme les eut consumés, il se pendit dans son palais... Son général, Hosié, dit aux autres généraux et soldats : « Le roi est mort,... je ne veux pas mourir de la main de soldats ivres. Je suivrai mon maître. » Il se jeta dans le Thou-ho et se noya. Les capitaines s'écrièrent : « Tous nos chefs sont morts, leur survivrons-nous? » — Tous, plus de cinq cents, se précipitèrent dans l'eau. Le cousin de Ninkiasou, Tcheng-lin, fut tué les armes à la main. Jiang-San, seul, resta près du cadavre pour le garder, et fut pris par l'ennemi... : « Mon roi est mort ici, dit ce brave; j'attends que ce feu n'ait plus que des cendres; je veux rassembler les os et leur donner la sépulture... « Au soldat qui lui apporta ces paroles, le général mongol dit : « C'est un homme de cœur; laissez-le faire. » Jiang San alors

enveloppa le corps du roi dans les vêtements qui lui restaient, et l'enterra sur la rive. S'étant prosterné une dernière fois, il pleura, et se jeta dans la rivière [1]. » — Les Mongols tenaient la Chine du Nord. Les Song triomphaient. Leur tour n'allait pas tarder à venir.

Le Tchinghiz Khan ne devait pas voir ce grand triomphe. Pendant que Souboutaï bataillait en Chine, lui-même était parti pour en finir avec les gens de Hia, leurs pilleries et leurs éternelles rébellions. Au point de vue militaire, la campagne n'était pas difficile, et la preuve en est que l'empereur, si réservé, commanda de sa personne, quand il avait sous la main Souboutaï, qui en aurait lestement fini, avant d'aller en Chine, et qui, d'ailleurs, pouvait y aller par le Kan-Sou et le Sze-tchuen, balayant les bandes tibétaines au passage. Mais il y avait là un problème très délicat, difficile à résoudre par le sabre, sur lequel nous sommes à peine documentés, mais dont l'existence est évidente. Le Tibet, dès ce moment, était la citadelle du bouddhisme; la grande réforme lamaïque, accomplie vingt ans plus tard, s'y préparait, peut-être était déjà faite. Un homme d'un tact aussi sûr que le Tchinghiz Khan voyait bien qu'on ne pouvait pas brutaliser le bouddhisme, triomphant dans la Chine du Nord, puissant en Nan-Lou, dominant en Liao, lui qui avait mis tant de précautions à faire la fusion politique et nationale, dans l'Ouest, entre chrétiens et musulmans. Jusque chez les chroniqueurs de l'Islam, on trouve l'empreinte d'une espèce d'anxiété religieuse. Tchinghiz Khan marchant contre la Chine « vit un songe qui l'effraya merveilleusement [2] ». Dans la légende mongole bouddhiste, il va sans dire que le récit de cette

1. Aïsin, 283 et 284. La même année, au siège de Pian-King, les Mandchous avaient fait pour la première fois usage de *tubes à feu* et de *poudre explosive*. (Aïsin, p. 270.)

2. Abou'lghazi, 133, texte. La traduction Desmaisons (142) ne donne pas le sens exact.

expédition du Tibet est purement hagiographique et miraculeux. Comme on ne peut pas faire de Srong-Chidourgho un saint, puisqu'il est inadmissible que le Saint Empereur Mongol ait guerroyé contre un bouddhiste, on en fait un sorcier; il se change en serpent; son chien jaune à museau noir prédit l'avenir; une magicienne arrête les Mongols par ses conjurations, jusqu'à ce que Djoudji le Tigre défasse l'enchantement d'un coup de flèche; dans une chasse, le Tchinghiz Khan retrouve les deux ancêtres mythiques, un Loup gris et une Biche blanche, et les reconnaît; le Tchinghiz et le Srong se combattent, en se métamorphosant en oiseau, en tigre, en lion, et finalement, le Srong, qui s'est changé en enfant, est vaincu et se rend au Tchinghiz, qui apparaît comme Dieu en personne, « le Tengri Khormouzda ». Vaincu, il donne au Tchinghiz la lame d'acier aimanté qui seule peut le tuer : « S'il coule de mon corps du lait, c'est malheur pour toi; s'il coule de mon corps du sang, c'est malheur pour ta lignée. » Le Tchinghiz frappe, c'est du lait qui coule; le sacrifice mystique est accepté; il ne lui reste plus qu'à le consommer, en épousant la femme du Srong, Kurbeldjine *Goa*, « la Biche », incarnation de ses ancêtres, et en mourant « d'un mal mystérieux qu'elle lui fait ». De son côté Kurbeldjine Goa se jette à l'eau, dans la rivière Noire, qu'on appela, depuis, « rivière de la Dame », après avoir chargé un oiseau d'annoncer qu'on trouverait son corps, non pas en aval, mais en amont de l'endroit où elle s'était précipitée; et on la retrouve, belle à miracle, « plus belle qu'elle ne fut oncques de son vivant [1] ». La rédemption des Mongols est achevée; le Tchinghiz a racheté son peuple par le sacrifice bouddhique.

La vérité, c'est que l'exécution militaire des Mongols sur

1. Sanang Setzène, 97 à 103.

les gens de Hia fut d'une rigueur impitoyable. De 1225 à la fin de 1226, le pays de Hia, le Ho-Si, « à l'ouest du fleuve », des Chinois, entre le Hoang-Ho et l'Hexapole, fut effroyablement saccagé; il fallait contenter les voisins, devenus bons Mongols, que ce royaume de brigands vexait le plus : les Chinois et les Oïgour. On massacra les brigands d'Ala-Chan et de Kan-Sou si terriblement qu'aujourd'hui encore, d'après un voyageur, les gens d'Ala-Chan entendent hurler, dans le désert, les âmes des peuples exterminés par les Mongols [1].

Après cette rude exécution, ni meilleure, ni pire que celles de Khorassan, l'ordre établi dans le Ho-Si, le Tchinghiz Khan partit pour une tournée d'inspection en Chine, lorsqu'il tomba malade en route et mourut, dans une bourgade quelconque du Chan-Si, près d'une petite ville dont d'Ohsson et de Mailla orthographient le nom chinois, tant bien que mal, Ku-Yuen-Tchéou (18 août 1227); il avait soixante-six ans.

Sur le point de ses obsèques, la légende mongole se dépouille de symbolisme, perd le caractère religieux, devient très claire et très précise. Un parti voulait emmener le corps, sur son char funèbre « garni de cinq étendards », à la capitale turque, à Karakoroum; le char refusa de bouger. Alors, le vieux compagnon d'armes du Tchinghiz, le vieux Kilukène Baghator, « le Vaillant », apostropha l'empereur : « Fils du Ciel, veux-tu rester seul ici, abandonner ton grand peuple?... Deligoun Bouldak, au bord de l'Onon, le lieu de ta naissance, la rivière dans laquelle tu as été lavé [2], *tout est là-bas*... le pré de Kéroulène, où tu as été proclamé empereur, *tout est là-bas*... ton grand peuple, très fidèle... *tout est là-bas* [3] ». Le char, immobile, prit mouvement, roula vers Deli-

1. Morgan, *Geographical Magazine*, II, p. 306. M. Morgan reproduit, sans le savoir, une vieille chanson chinoise.
2. Une des rivières sacrées; voir plus haut, p. 20-21.
3. Ce poème, en très beaux vers mongols, est dans Sanang Setzène, p. 107 à 109.

goun Bouldak. Le parti mongol l'emportait sur le turc; le corps du fondateur de l'empire n'irait pas à Karakoroum. On pouvait, dès lors, prévoir que Karakoroum la Turque ne serait qu'une capitale d'occasion, que le trône impérial n'y resterait pas, mais irait en pays chinois, à Pékin; car d'établir une capitale à Deligoun Bouldak, il ne pouvait être question; il fallait choisir entre l'Ouest et l'Est, entre l'Asie turque et la Chine; les Mongols choisirent la Chine; le lendemain de la mort du Tchinghiz Kan, la séparation de son empire était inévitable.

« Faites bien attention aux paroles du petit Khoubilaï; elles sont pleines de sagesse », disait l'empereur sur la fin de sa vie. Ce petit Khoubilaï[1] était le fils de Toulouï l'Ot-djiguine, « le Gardien du foyer », comme plus jeune des quatre fils du Tchinghiz Khan. — Il était entendu que le domaine héréditaire, Deligoun Bouldak sur l'Onon, les lieux saints près de l'Orkhon, la Montagne où la Biche de lumière avait conçu, et la ville de Karakoroum lui reviendraient; mais les acquêts, comment les partagerait-on? Et l'empire, cet empire « fondé à cheval qu'on ne pouvait pas gouverner à cheval », qui aurait la main assez ferme pour le régir, le coup d'œil assez sûr pour voir, au loin, les limites où les armées mongoles jalonneraient ses Marches? Car de la victoire nul ne doutait; la nation mongole fixerait les bornes de son domaine où elle voudrait les placer. Pour la première fois, ces vainqueurs qui ne doutaient de rien hésitèrent; l'Empereur Inflexible n'était plus là; qui devaient-ils choisir pour Kaan, « Pouvoir du Ciel », sur la terre? Après sa mort, le Tchinghiz Khan leur sembla tellement grand que personne n'osa prendre sa succession. Ils s'inspirèrent de son esprit, et réglèrent les choses conformément au Yassak; l'Ot-djiguine, Toulouï, gardant le foyer

1. Khoubilaï était né le 28 septembre 1214.

sur l'Orkhon et sur l'Onon, gouverna directement les peuples héréditaires, Mongols et Kéraït; sur les autres, il régna par intérim, comme un régent préposé à la garde du pacte national. Il eut les sceaux, les ministres de son père, Tatakoun l'Oïgour, Mahmoud Yelvadj le Transoxanien, et le Liao chinoisé Yelou Tchoutsaï, qui, en réalité, menait tout, mais il ne fut jamais proclamé.

Le fils de Djoudji, Batou, qu'ils appelèrent plus tard *Saïn Khan*, « le Bon Sire, le Débonnaire », était là-bas, dans l'Ouest, menant volontiers la vie nomade entre son quartier général de Saraï sur le Volga, et ses belles prairies du Kouban au nord du Caucase; par la Crimée, ses bons amis de Venise lui envoyaient les belles choses de l'Ouest, les bijoux de Constantinople, les tentures d'Italie, les draps du pays des Francs; par la route du Nord, ses sujets bulgares, kirghiz, lui apportaient les précieuses pelleteries, et les merveilles de Chine, et les gerfauts du pays niu-tchi, « Route des faucons »; par le Caucase, ses sujets arméniens lui vendaient les richesses de Bagdad, « le *Nachout* ou brocart d'or, les deux étoffes brodées d'or qu'on appelle *Natchidout* et *Dardas*, les *Soubout*, et les *Tana*, qui sont les petites et grandes perles, les *Tobichaout*, chevaux à longues jambes et à long cou [1], etc. » Il gouvernait assez paisiblement ses Kiptchak ou Turcs des steppes, ses Kirghiz ou Turcs errants, ses Bulgares, Bachkirs, Russes et autres ralliés, guerroyant contre les insoumis, sans se presser, mollement; il n'avait pas d'ordre du Kaan; il n'y n'avait même pas de Kaan; ne recevant pas de consigne, le « Débonnaire » ménageait ses peuples, et se laissait vivre.

Djagataï avait reçu l'investiture de Transoxiane et de Khorassan du vivant de son père. Il s'était installé à côté du pays, dans les « Pommeraies » d'Almalik, et gouvernait de

1. *Yuan-Chao-Pi-shi*, d'après Bretschneider, p. 215.

loin, mais avec une singulière fermeté. C'était Masoud Beg, le fils de Mahmoud Yelvadj, qui eut d'abord sa procuration, homme d'une extrême rigueur, rallié de la première heure, faisant du zèle mongol, du nationalisme à outrance, ne jurant que par le Yassak. « Comme Tchinghiz Khan avait confié à la responsabilité de Djagataï le soin de faire observer les règles de son Iaça de mauvais augure et de son Toura blâmable, ce prince montrait un zèle excessif... pour l'accomplissement de cet objet. Des exigences qui étaient complètement opposées à la loi divine et à la raison émanaient de lui [1]. »

Djouveïni, contemporain, fils d'un serviteur des Mongols, lui-même dévoué à leur cause, lieutenant-gouverneur à Bagdad pour Houlagou, donne la même note, mais sur un ton différent : « Djagataï était un souverain plein de courage, de force et de sévérité... ses serviteurs étaient tellement retenus par la crainte du Yassak et par celle de sa sévérité que, sous son règne, personne, dans quelque passage que ce fût, n'avait besoin de sentinelle ou de garde... et ainsi qu'on le dit par métaphore, une femme seule et portant sur sa tête une aiguière d'or, n'aurait pas conçu la moindre inquiétude. Il promulguait des ordonnances minutieuses, et dont il exigeait l'observation avec une importunité insupportable [2]. » On voit clairement, dans ce passage, commencer la lutte entre la conception mongole d'un État laïque, basé sur le nationalisme, et l'idée musulmane d'un État fondé sur la religion, sans distinction de nationalités. Avec le grand Timour, pourtant si Turc d'esprit et de cœur, l'État fondé sur

1. Extraits du *Habib Es Siar*, par Defrémery, p. 53. L'auteur du *Habib Es Siar*, l'Iranien Khondémir, est partial pour Timour (Tamerlan), qui s'éleva au pouvoir, grâce à l'appui des ordres religieux musulmans, en se faisant le champion du *Chériat*, loi religieuse, contre le *Yassak*, loi laïque. Khondémir était le contemporain et le commensal de Bâber, descendant de Timour par son père, et du Tchinghiz par sa mère, conquérant de l'Inde au commencement du XVI[e] siècle, et fondateur de l'empire des Grands Mongols.
2. Extrait et traduit de Djouveïni, *Defrémery*, p. 137.

la religion l'emporta, et après une courte et brillante jeunesse, le nationalisme turc exclusivement musulman, et le mysticisme exclusif arrêtèrent la vie dans ce grand et vigoureux corps asiatique; les éléments inertes du cadavre se décomposèrent, dès le xvie siècle, se dispersèrent à tous les vents.

De la forte administration de Djagataï, l'idée nationale se dégagea si vigoureusement qu'elle s'est conservée sous la forme la plus durable, celle du langage; le dialecte turc écrit et parlé actuellement dans les pays gouvernés par Djagataï au xiiie siècle s'appelle de son nom, *Djagataï Turkisi*, « turc de Djagataï ». Je ne crois pas que rien puisse mieux marquer la force et le souvenir indestructible que le nom d'un langage. Le Tchinghiz Khan fut le père d'un peuple, et son fils Djagataï, le parrain d'une langue.

En 1229, ce grand empire se lassait d'attendre; il fallait un empereur. Le conseil de Toulouï, dirigé par Yelou Tchoutsaï, supposa un testament du Tchinghiz Khan, des instructions verbales qui désignaient l'insignifiant Ogodaï. C'était une cote mal taillée, le provisoire, en attendant mieux, mais en nommant Ogodaï, on créait un précédent. L'action de Yelou Tchoutsaï et du parti chinois est visible dans l'élection de 1229. Ogodaï est l'homme de Yelou Tchoutsaï, des Liao; c'est en Chine qu'ils conduisirent d'abord l'empereur; puis, après que l'Ot-djiguine du Tchinghiz, Toulouï, fut mort, à force de boire (octobre 1232), ils séquestrèrent le Kaan Ogodaï à Karakoroum et dans son palais voisin de Kertchagan, lui firent sceller tout ce qu'ils voulaient, laissant l'ivrognerie achever son œuvre. Ogodaï, suffisamment alcoolisé, mourut le 11 mars 1241.

En réalité, Yelou Tchoutsaï avait gouverné, préparé le terrain pour écarter tous les obstacles devant la lignée de l'Ot-djiguine Toulouï, conformément à la vieille coutume

turque et mongole. Au Kouriltaï, « assemblée générale », on avait décidé que la succession impériale resterait fixée dans la maison d'Ogodaï, premier Kaan élu après le Tchinghiz Khan. Le parti chinois avait feint d'accepter; sous main, il tenait en réserve ce « petit Khoubilaï » dont le Tchinghiz Khan avait vanté « les sages paroles »; on lui faisait une légende. Pour éviter toute rivalité de branche aînée, on envoya Batou dans l'Ouest, faire des conquêtes; par la même occasion, le parti chinois se débarrassait des enfants d'Ogodaï, prétendants légitimes, et de ceux de Djagataï, prétendants éventuels, auxquels l'honneur et le droit coutumier commandaient d'aller se battre le plus loin possible; les enfants de l'Ot-djiguine Toulouï devaient rester à portée du foyer, c'est-à-dire en Chine, dans le pays où Yelou Tchoutsaï rêvait d'établir le siège de l'empire.

La souveraineté d'Ogodaï (avril 1227 — 11 décembre 1241) est un gouvernement de compromis entre le parti chinois, qui ne veut pas que « l'Empire soit gouverné à cheval », qui rêve l'ancienne gloire des Han et des Thang sous une dynastie mongole suffisamment chinoisée, et le parti turc, celui qui ne voit que « l'Empire à cheval », la conquête à outrance jusqu'à l'extrême limite où ces enragés patriotes, affolés d'unité nationale, ces furieux traîneurs de sabre, fanatiques de chauvinisme, s'imaginent qu'ils trouveront des Turcs.

Quand il n'y aurait plus de Turcs, on se chargerait d'en inventer; les Turcs, il y en a partout; c'est maintenant toute la face de la terre qu'il faut conquérir; *Tarikh-i-Djihane Kouchaï*, « la Chronique de la conquête du monde », c'est ainsi qu'Ala Ed-Dine Ata Melik Djouveïnei nomme ses annales, dans le but apparent de flatter ses patrons mongols. On suppose un testament imaginaire de l'Empereur Inflexible; la conquête du monde est article de foi, si bien que Plan Carpin croit à l'existence du testament : « [Chingis-Kan].... statuta

multiplicia fecit, quæ Tartari inviolabiliter observant.... Statutum est quod sibi subjugare debeant omnem terram. — A Chingis-Kan habent mandatum ut cunctas si possunt subjiciant nationes [1]. » Au parti de « gouvernement » chinois se rallient, dès cette époque, les bouddhistes, au parti « à cheval » de guerre à outrance et de conquête, les musulmans et les chrétiens; il est positif qu'en pays de langue turque et mongole, en Sibérie méridionale et dans les districts habitables du Kobi, en Pentapole et en Hexapole, en Turkestan et en Transoxiane, chrétiens et musulmans turcs ont marché d'accord, ont fait cause commune, en tant que nationaux mongols, pendant les soixante dernières années du XIII[e] siècle. Le bouddhisme passait par une crise; il sortait de la très longue période évangélique, purement doctrinaire, et prenait corps, fondait une église. La réforme lamaïque, l'organisation d'une hiérarchie s'est faite en même temps que la grande centralisation mongole; le Kaan et le Dalaï Lama, l'empereur et le pape sont jumeaux; il était inévitable que l'empereur adoptât la religion du pape. Cette papauté bouddhique a ceci de particulier qu'elle a vraiment été fondée par des *anachorètes* « du pays d'en haut », sur les affreux plateaux du Tibet, au désert, au milieu de francs brigands et de sauvages sanguinaires, les bandouliers de Hia — du temps de Marc Pol, on disait encore que les Tibétains étaient anthropophages. Dans ce pays de steppes arides, entre les glaciers et les précipices, les anachorètes bouddhistes établirent leurs énormes moineries, guettèrent le catéchumène mongol, conquérant du monde, firent de lui leur chevalier armé en Chine, contre le *Taoïste*, contre le dualiste manichéen, contre le philosophe de l'école de Confucius. Avec un très grand bon sens, ils ne s'appliquèrent qu'à la Mongolie, à la Chine, et ne tentèrent

1. Plan Carpin, 663 et 699. Voir aussi le chapitre : « Quid intendunt Tartari », p. 716 à 721.

point d'effort divergent à l'ouest, sacrifiant cette mauvaise terre, pour semer le bon grain en terre fertile.

Les chrétiens nestoriens n'avaient point d'Église à proprement parler. Leur liturgie était syriaque, de si loin qu'ils ne savaient plus où; leurs évêchés, Almalik — pays mongol, — Merv — pays conquis par les Mongols; leur langue, leur parenté — tout turc et mongol; à une croisade contre les adorateurs du faux prophète, de l'imposteur Mahomet, à la guerre mongole contre les Seldjoukides de Rome, contre les Tadjik, contre les Iraniens, contre le Khalife, contre les ennemis de la nation mongole, contre Djelal Ed-Dine qui se révoltait, ils coururent comme à une fête, pour l'empereur, pour l'étendard, pour la nation, pour le bon Dieu; les informateurs anonymes de Joinville le lui ont bien dit : « Touz ses peuples reçurent lour enseignement si débonnairement que ils furent tuit baptizié. Après ces choses, il prist trois cenz homes à armes, et les fist confesser et appareillier, et s'en alla combattre à l'empereur de Perse, etc. [1]. »

Les musulmans turcs rêvaient la conversion du Kaan, l'empire à Bokhara, un pape turc orthodoxe en Transoxiane, l'extermination des hérétiques iraniens. Comme leurs compatriotes chrétiens, ils ne demandaient qu'à courir sus, à sabrer l'Ouest. On vit cette chose singulière, la défense du Khalifat soutenu contre le musulman orthodoxe Djelal Ed-Dine, par les païens, les bouddhistes, les chrétiens, et les musulmans mongols, qui devaient supprimer le khalifat dès que son ennemi orthodoxe aurait disparu, et cette extravagance est parfaitement logique. Quand Djelal Ed-Dine, affamé de revanche, revint brusquement de l'Inde, après la mort de l'Empereur Inflexible, et souleva l'Iran contre les Mongols, sa première pensée de vengeance fut contre le Khalife. Nessavi

1. Joinville, p. 173.

réfugié à Bagdad, après la catastrophe, a beau glisser sur l'affaire, arranger les choses, les mettre sur le compte d'un malentendu, Djelal Ed-Dine fit parfaitement la guerre au pape de l'Islam. Les soldats du Khalife avaient eu l'accident de rencontrer une poignée de sabreurs commandés par un des capitaines de Djelal Ed-Dine, un Turc assurément d'après son nom *Iltchik* (*Ildji*, dans l'arabe de Nessavi), qui se donnait le titre de *Djihane Bahlaouane* (Pehlevane), « champion de l'univers ». Iltchik escortait l'ambassadeur de Djelal Ed-Dine, chargé de faire au Khalife « des remontrances ou des reproches »; sitôt qu'il vit les troupes khalifales, sans attendre d'explication et sans crier gare, il sabra cette canaille. « Ayant rencontré l'armée du Divan [c'est le titre du gouvernement khalifal] renforcée d'Arabes, il avait culbuté ces gens qu'il trouvait sur sa route, sans songer qu'en agissant ainsi il faisait un affront au Khalife, et qu'il violait les lois de l'honneur. L'armée défaite était rentrée à Bagdad, et ses soldats faisaient triste mine[1]. »

Plus tard, Djelal Ed-Dine tenta de se réconcilier avec l'Eglise; encore l'ambassade qu'il envoya à Bagdad fut une véritable comédie, montée pour extorquer de l'argent au khalife trembleur[2]. Guyas Ed-Dine[3], frère de Djelal, avait pu, au foudroyant passage de Souboutaï et de Djébé, se dérober, si chétif que les Mongols ne daignèrent pas l'apercevoir. En plein pays iranien, à Ispahan, ce Turc fut accueilli, et tenta de ressusciter l'ancien Iran du Chah-Nameh, de l'opposer au Touran mongol; il tint l'Iran occidental et l'Azerbaïdjane, que les Mongols dédaignaient provisoirement; mais ce frère de Djelal Ed-Dine était un pauvre sire; il ne pouvait venir à

1. Nessavi, p. 80.
2. Nessavi (p. 314 à 316) donne la longue liste des cadeaux que l'ambassadeur de Djelal Ed-Dine extorqua au Khalife.
3. J'adopte cette transcription plus conforme à la prononciation. Le nom reproduit orthographiquement donne Ghiath Ed-Din, Gheyath Ed-Din.

bout de ses « émirs de l'an sept ». Au milieu de ces hommes de proie, il perdait la tête : « En voyant ce désarroi dans la politique du souverain, les Turcs commencèrent à manifester leur turbulence... »; Guyas Ed-Dine ne pouvait rien : « Les ressources de son trésor étaient épuisées, et dans ces conditions il devait renoncer à imposer silence aux Turcs. Quand l'un d'eux lui adressait une demande ou insistait pour obtenir quelque chose, il le gratifiait d'un nouveau titre nobiliaire; s'il était *émir* il le qualifiait de *malik* et s'il était *malik*, il lui donnait le titre de *khan*... La discorde, les disputes, les haines, les meurtres se succédaient... jusqu'au jour où Dieu fit apparaître Djelal Ed-Dine revenant de l'Inde. Alors le calme se rétablit; pillards et perturbateurs furent mis à la raison, et les larrons et querelleurs furent saisis de crainte[1]. » Quand les Persans, quand les hobereaux turcs iranisés, les atabek d'Irak, de Fars, de Louristan, virent arriver Djelal El-Dine, avec quatre mille reîtres fidèles ramenés du fond de l'Inde, avec sa femme, fille du sultan de Delhi, avec son train exotique de chevalier errant[2], leurs imaginations méridionales s'échauffèrent : c'était Rustem en personne qui revenait du pays des éléphants. On s'apitoyait sur ses malheurs; on s'enflammait pour sa noble cause; on palpitait au récit de ses aventures romanesques; ce fut une

1. Nessavi, p. 166 et 167.

2. Djelal revint de l'Inde entre 1224 et 1225. Il revenait fort débiffé; Guyas Ed-Dine tenta même de lui tenir tête, et de garder son royaume d'occasion. « Djelal Ed-Dine et ceux qui l'accompagnaient, l'esprit déjà abattu et à peine échappés à une forêt de lances, eurent, dans les déserts qui séparent le Kerman de l'Irak, à endurer de telles misères qu'elles leur firent oublier toutes leurs autres épreuves... Enfin, quatre mille hommes montés les uns sur des bœufs, les autres sur des ânes, atteignirent le Kerman que Borak le chambellan administrait au nom de Guyas Ed-Dine, le frère de Djelal Ed-Dine. Ce Borak avait été chambellan de Gourkhan, le prince de Chithaï [Kara-Khitaï]. » Mais les Atabek et l'enthousiasme des vrais Iraniens de la vieille Perside, à Chiraz, à Yezd, à Ispahan, firent voir Djelal Ed-Dine au peuple comme un triomphateur. Guyas Ed-Dine fut abandonné, réduit au rôle d'un subalterne, demanda pardon à son frère, entouré de ses khans et de ses émirs, la tête couverte dec ilices. (Nessavi, p. 157 et 162.)

explosion d'enthousiasme chevaleresque et littéraire. En Kerman, Djelal épouse la fille du chambellan improvisé sultan, Borak, en Fars, celle de l'atabek Saad. Jamais on ne vit épouseur pareil; partout où il passe, il se marie à une princesse. En quelques semaines, les mariages féodaux, l'enivrement populaire, lui font un empire, et lui donnent une armée. Il tient toute la Perse et un morceau du Khorassan. Les princes et les sultans chevauchent au milieu de ses compagnons d'aventure, et c'est un grand seigneur, le châtelain de Nessa, qui lui sert de secrétaire.

On était en 1227; l'Empereur Inflexible était mort, son successeur n'était pas élu, les meilleures troupes et les meilleurs généraux de l'empire étaient engagés en Chine, dans une guerre à outrance; le peuple iranien acclamait un prince turc; les chiites s'enflammaient pour sa cause, le voyant ennemi du khalife orthodoxe; la noblesse militaire turque du Sud et de l'Ouest, pourvue depuis le temps des Seldjoukides, furieuse contre les parvenus du Nord et de l'Est, accourait sous ses drapeaux. La preuve que l'invasion mongole, entre 1220 et 1225, n'a pas été une irruption, mais une conquête organisée, c'est que dans le Khorassan proprement dit, dans la Transoxiane, dans le Kharezm où avaient régné, non sans gloire, le père de Djelal Ed-Dine et ses ancêtres, en une telle crise, personne ne bougea. On peut objecter qu'en Khorassan, d'effroyables exécutions militaires comme les massacres de Merv et d'Hérat avaient dépeuplé le pays; mais en Transoxiane, où la population était assez dense pour se laisser entraîner dans un soulèvement populaire contre les Mongols dans l'année 1232 (émeute de Tarabi le Tisserand), — mais dans des villes comme Bokhara, où l'affluence des étudiants, élément toujours turbulent dans la société musulmane, était si considérable dès 1230 que la bonne impératrice douairière, veuve de Tou-

louï, la chrétienne Serkouteni [1] Bigui, faisait bâtir pour eux un collège, il n'y eut pas une tentative de mouvement. Les Mongols avaient su s'imposer par le nationalisme turc, par l'habileté d'administrateurs tels qu'un Mahmoud Yelvadj, un Masoud, par la forte discipline d'un roi comme Djagataï, et par la prudente bonté de leurs impératrices et reines, de cette maîtresse femme qui menait l'insignifiant Ogodaï, la ferme et adroite Tourakiné, laide à plaisir : « Tourakiné n'avait rien de beau, mais pour Ogodaï Kaan elle était belle [2]. » Même aux musulmans, la douairière chrétienne, l'excellente Serkouteni, laissa souvenirs et regrets : « Gouyouk Khan étant mort, toute la lignée de Tchinghiz Khan, chacun et quel qu'il fût, accepta la succession dans la lignée de Toulouï Khan pour l'amour que le peuple portait à sa veuve, Serkouteni Bigui. » Pourtant, le même Abou'lghazi, après avoir dit de Gouyouk : « A pauvres et humbles, à grands et petits, il fit telles grâces que personne jamais n'en fit tant », ajoute, lui qui parle avec tant de respect de Serkouteni : « Toutefois, à la religion chrétienne il donna cours [3]. »

Que l'intrépide et aventureux Djelal Ed-Dine ait songé à recommencer le roman seldjoukide, c'est possible ; mais qu'il ait vu, dès le commencement, pourquoi il était trop tard, c'est probable; la matière à roman, le reître turc, lui manquait; ces atabeks qui l'acclamaient, c'étaient des iranisés, des chevaliers du *Chah Nameh* ; le vrai Turc, le soudard, était rallié à la grande famille; corps et âme, il s'était

1. Le nom exact est évidemment défiguré dans les chroniques musulmanes; il doit être une forme féminine de *Serdjis*, « Serge », qui se trouve comme nom turc chrétien dans les inscriptions de Sémiretchinsk (Chwolson, p. 133).

2. Abou'lghazi, p. 143.

3. *Id.*, p. 144. Je traduis *Rivadj* par « cours ». Le sens est « mode, circulation ». Abou'lghazi accuse Gouyouk d'avoir fait de la propagande chrétienne, ce qui est faux. Les Mongols n'ont jamais fait de propagande religieuse.

donné au Kaan venu de Chine, à l'homme du Yassak, « du Règlement », à « la nation des archers », comme l'appellent simplement les Arméniens. L'affaire devint très vite iranienne; les Turcs, suspects à tout le monde, si braves qu'ils fussent, si superbes sur le champ de bataille où ils ne connaissaient plus que leur amour-propre militaire, à la fin n'y tinrent plus, et prirent franchement le parti du Maudit contre l'Iranien méprisé, préférant leur étendard invincible à la religion qu'ils avaient en commun avec ces fuyards et ces miliciens d'embuscade. Les plus effrontés se moquent de Djelal Ed-Dine, se nantissent « émirs de l'an sept ». Dans l'Irak, c'est un certain Djemal Ed-Dine qui « réunit à Hamadan un certain nombre de Turcs de l'Irak, aventuriers de profession et fauteurs de discorde [1] ». L'un après l'autre, ils passent à l'ennemi, sous le vrai drapeau national; ceux qui ne prirent point parti se firent tuer à la turque, sabre en main, pour l'honneur, pour le plaisir. Le moment arriva où les populations iraniennes elles-mêmes se dégoûtèrent de leurs dévots vengeurs, et leur préférèrent le païen mongol; Nessavi l'avoue loyalement. A Kazroun, un ecclésiastique, un Iranien, le cheikh Abou Ishak de Chiraz, tenait la ville pour les Kharezmiens, « terrorisant les habitants, ravissant les enfants, violant les femmes ». Les Mongols l'envoyèrent en Chine, où il arriva quasi mort; on fit brûler « son corps demi-inanimé », et cette fois, Nessavi donne raison aux *Maudits*. « Il mérita le sort qui lui était réservé... Espérons que ce châtiment immédiat a sauvé ce misérable du châtiment éternel [2]. »

Au milieu de cette atroce chouannerie, des traits de hautaine générosité, le courtois respect du courage, naturel à des gens si braves; à Ispahan, les Mongols font le salut

1. Nessavi, p. 117.
2. *Id.*, p. 130, 131.

d'armes à Djelal Ed-Dine vaincu, et le laissent passer; c'est un déserteur qui l'a raconté à Nessavi : « La mêlée était telle que les issues pour fuir étaient plus étroites que le trou d'une aiguille de tailleur. Il ne restait plus autour du Sultan que quatorze de ses pages particuliers. A ce moment, en tournant la tête, il aperçut un de ses porte-drapeau qui tournait bride et prenait la fuite. Il s'élança sur lui, le transperça... puis par une charge... il s'ouvrit pour lui et les siens un passage à travers l'ennemi... En voyant ce qui venait de se passer, le Maudit Baïnal fut émerveillé... il rejeta sa massue en arrière, et s'écria : Tu te tirerais d'affaire partout où tu iras [1]! » Avec une remarquable sûreté de coup d'œil, les conseillers de Djagataï et du fils de Djoudji, de Batou « le Débonnaire », virent de suite que la chevalerie de Djelal Ed-Dine ne pouvait rien contre le caporalisme mongol et le chauvinisme turc; ils laissèrent le héros de roman s'agiter dans le vide; il s'y débattit en désespéré, tantôt roi, tantôt capitaine de chouans, prolongeant l'aventure pendant six héroïques années (1226-1231) sans pouvoir une seule fois entamer le territoire mongol; à la fin, ce fils d'empereur périt dans la tanière enfumée d'un rustre kurde. Traqué par les colonnes mongoles jusque dans les montagnes du Kurdistan, il venait d'être battu, s'était dégagé seul, tuant deux hommes de sa main. Dans la montagne, des brigands kurdes le détroussent; ils allaient le tuer, quand il se nomme, et promet au chef des brigands de le faire prince, s'il le sauve : « Le chef décida de reconduire le Sultan dans ses États, et l'emmena vers son campement, auprès de sa compagne; puis le laissant sous la garde de sa femme, il alla en personne dans la montagne chercher des chevaux. Pendant qu'il était absent, un Kurde de la plus basse classe,

1. Nessavi, p. 230.

une sorte de brute, tenant un épieu à la main, se présenta chez lui, et dit à la femme : Qu'est ce Kharezmien? Pourquoi ne le tuez-vous pas? — C'est impossible, répondit-elle; mon mari lui a accordé l'aman, parce qu'il a déclaré qu'il était le Sultan. — Comment, s'écria le Kurde, avez-vous pu croire qu'il était le Sultan! D'ailleurs à Khélâth, on a tué un de mes frères qui valait mieux que lui. Ce disant, le Kurde frappa le Sultan d'un tel coup d'épieu qu'un second eût été inutile [1]. »

Ses chouans prirent parti en Roum, continuèrent la vie d'aventures; on les rencontre partout où l'on se bat, les « Corasmins », comme les appelaient nos croisés. Joinville en a vu; un Corasmin montait la garde dans sa prison, en Égypte.

Les débris de la bande, survivants des grandes guerres, se jetèrent en Syrie, bravant musulmans et chrétiens ensemble, se battant à tort et à travers, contre tout ce qu'ils rencontraient. Quand on les vit arriver de si loin, s'installer comme en pays conquis, ouvrir leur marché d'hommes d'armes à qui payerait, tout le monde prit peur, et surtout, les Turcs, qui savaient à quoi s'en tenir, et reconnaissaient des concurrents. Le « Soudan de la Chamelle », et Gautier de Brienne, et le Maître du Temple, et l'évêque de Rames, s'assemblèrent tumultueusement, Sarrasins et croisés; au « Soudanc de la Chamelle,... l'un des meillours chevaliers qui fust en toute paiennime », les chrétiens « firent si grant honnour en Acre que il li estendoient les dras d'or et de soie par où il devoit aler ».

Alors, ces « Corasmins » errants, chassés de partout, fuyant devant l'étendard invincible du Kaan souverain de la Chine, donnèrent leur dernier coup de boutoir, et montrè-

1. Nessavi, p. 410.

rent à ces gens-là ce qu'ils avaient appris aux guerres mongoles. C'étaient des revenants, des fantômes; il y avait là des vieux qui avaient vu Guchlug et regardé en face Djébé, le sabre à la main. Le succès de l'affaire n'était pas douteux. Soudards musulmans au service des croisés, et chevaliers francs y mirent pourtant de l'amour-propre, les musulmans surtout, qui ne voulaient pas reculer; les chrétiens lâchèrent pied les premiers : « Toute nostre gent s'enfuirent si laidement, que il y en ot plusours qui de désespérance se noièrent en la mer. Ceste désespérance lour vint pour ce que une des batailles l'empereur de Perse assembla au Soudanc la Chamelle, liquex se deffendi tant a aus, que de dous mille Turcs que il y mena, il ne l'en demoura que quatorze-vins quant il se parti dou champ »[1] (bataille de Gaza, 1244).

Ici Joinville donne mal l'impression; il ne peut pas la donner; elle manquerait de crânerie, car c'est la peur; on la devine entre les lignes. Quoi, cette poignée de fugitifs qui n'osent plus affronter l'étendard mongol, voilà ce qu'ils viennent de faire? Que serait-ce donc, si le grand Khan des Mongols, le vainqueur de Prêtre Jean, l'empereur de Cathay, arrivait lui-même, avec ses innombrables escadrons?

Le grand Khan faisait sa besogne au nord. La jacquerie avortée de Tarabi avait prouvé combien l'édifice mongol était solide, en pays musulman, même contre la moinerie de l'Islam. L'incident est caractéristique, et montre ce qu'était le gouvernement mongol dans les pays récemment conquis. Un vilain de Tarab, bourg voisin de Bokhara, se donnait pour *péridar*, « inspiré », comme nous dirions. Il avait des visions; il entendait des voix : « En Transoxiane et en Turkestan, dit Djouveïni, beaucoup de gens, surtout des femmes, ont cette prétention. » Ce vilain, fabricant de cri-

1. Joinville, p. 189, 190.

bles, disent les uns, tisserand, disent les autres, s'était affilié à l'ordre religieux des *Soufi*, « des habillés de laine », et portait le froc; son nom était Mahmoud, mais on l'appelait du nom de son village « Tarabi ». On racontait ses miracles; il montrait aux pieuses gens les milices célestes qui allaient venir les délivrer du Yassak, fonder le règne de Dieu, et ces enthousiastes les voyaient voler, en habits verts et en habits blancs[1]. « Si quelqu'un s'avisait de dire : Je ne les vois pas, on les lui faisait voir à coups de bâton », ajoute le musulman Djouveïni, que la laïcisation mongole a rendu passablement sceptique. Il guérissait les aveugles : « Ceux qui voyaient ces choses, dit encore Djouveïni, étaient eux-mêmes des aveugles... Si je voyais de mes propres yeux un tel événement, je m'occuperais sans délai de leur guérison. » Le populaire s'assemblait, et les gens de religion. « Il y avait à Bokhara un savant connu par son mérite et sa noblesse; son nom était Chems Ed-Dine Mahboubi... il embrassa la cause de ce fou... le rassemblement augmentait de jour en jour; toute la population de la ville et des campagnes vint trouver Tarabi, et des indices de trouble et de désordre se manifestèrent. » Les autorités mongoles s'inquiétèrent : « Ils envoyèrent à Khodjend, auprès de messire Mahmoud Yelvadj, pour lui donner avis de cette affaire. » En vrai Mongol, stylé à la chinoise, le mandarin civil, « le Daroga », ne voulait rien faire sans avoir couvert sa responsabilité. On voit la preuve constante de cette timidité, chez les fonctionnaires mongols, dans l'honnête Guiragos; à toutes les réclamations que leur adressent les

1. Ce sont des anges. « Elle (Khadidja) lui dit (à Mahomet) : « Quand l'ange vient te visiter, quel est le vêtement que tu aimes à lui voir porter? » Il répondit : « L'habit blanc ou l'habit vert. » « C'est donc réellement un ange! » s'écria-t-elle. Par ces mots, elle rappelait l'idée que le vert et le blanc sont les couleurs speciales à tout ce qui est bon et aux anges. (Ibn Khaldoun, p. 187.)

prêtres et les moines arméniens, ils répondent invariablement : « C'est possible; je ne dis pas non; je n'ai pas d'ordres; j'en référerai à l'autorité supérieure. » — En attendant, le Daroga, pris de court, essaya de faire enlever Tarabi; son coup policier manqua; le peuple cria au miracle, et le moine visionnaire se crut si sûr de sa révolution qu'il alla s'installer en pleine ville, dans l'ancien hôtel du dernier sultan seldjoukide, du grand Sandjar : « Il y eut telle foule dans le quartier et au marché qu'un chat n'y aurait pu passer. » Pendant quelques jours, les piétistes et le populaire furent maîtres de la ville. Les scènes de leur courte domination sont caractéristiques; on les retrouve partout, dans les mêmes circonstances, à Florence avec Savonarole, comme à Naples, avec Masaniello : « O partisans de vérité, qu'attendez-vous? Il faut purger le monde des impies..... » puis vient le gouvernement révolutionnaire de Tarabi. « Il livra à la risée le chef des *Sadr* [Primats].... il nomma Sadr Chems Ed-Dine Mahboubi. Il maltraita la plupart des personnes de distinction, les diffama, en tua plusieurs. Il s'attachait à gagner la populace et les vagabonds... les vagabonds et les vauriens s'introduisirent dans les maisons des riches et se mirent à piller. » Un détachement mongol accourut; les révoltés l'assaillirent; à la première volée de flèches, Tarabi et Mahboubi furent tués. « Sur ces entrefaites, il s'éleva un vent violent et la poussière devint si épaisse que les hommes ne pouvaient s'apercevoir. Les Mongols s'imaginèrent que c'était l'effet des miracles de Tarabi et battirent en retraite... les paysans sortirent de leurs villages avec des bêches et des haches, décapitèrent tous ceux qu'ils prirent, et notamment les percepteurs et les hommes en place. » La jacquerie dura huit jours, au bout desquels les troupes mongoles arrivèrent en force et rétablirent l'ordre. L'exécution était imminente, le massacre, le pillage; Mahmoud

Yelvadj obtint des soudards qu'on la retarderait, qu'on en référerait d'abord au Kaan ; c'était cause gagnée. La bonne sainte femme Serkouteni appuya la demande du ministre. « Le Kaan pardonna cette faute, dont le pardon était cependant impossible [1]. » La clémence d'Ogodaï acheva de rallier les populations que la première furie mongole avait terrorisées et que la ferme administration de Djagataï avait soumises. A partir de 1232, la lutte du Chériat contre le Yassak est souterraine, sournoise, d'autant plus dangereuse qu'elle prend des formes plus légales, et que le parti religieux, sous son masque de loyalisme, esquive toute répression.

Djelal Ed-Dine mort, le pouvoir mongol assis en Transoxiane, la Chine du Nord conquise, qu'allait-on faire des vieilles bandes qui n'avaient plus d'autre métier que la guerre? Comment allait-on pourvoir les princes du sang, après le compromis qui avait donné l'empire à Ogodaï? En vieux droit turc et mongol, les descendants de l'aîné, de Djoudji, ne pouvaient, en aucun cas, être des prétendants au domaine héréditaire réservé à l'Ot-djiguine, au plus jeune; d'ailleurs, ils étaient issus de bâtardise ; si aucun chroniqueur ne le dit officiellement, tout prouve qu'on les considérait comme tels; on verra les cousins de Batou le Débonnaire le traiter en inférieur, en véritable bâtard. D'autre part, le domaine héréditaire, où donc était-il maintenant? Pour les Mongols, il était entre Onon et Kéroulène, à Deligoun Bouldak, où les vieux compagnons du Tchinghiz Khan, les Mongols de la veille, les purs, les vrais, avaient obtenu de faire transporter le corps du grand Bordjiguène; pour les Turcs, ouvriers de la deuxième heure, pour les Naïmane, pour les Kéraït, pour les Oïgour, il était à la « respectable enceinte », au « Karakoroum », à côté du *Kout-tag*, de

1. Djouveïni, dans *Defrémery*, p. 128 et suiv.

« la Montagne du pouvoir », aux Lieux Saints où la Biche de Lumière avait conçu miraculeusement. Les Oïgour qui tenaient les bureaux, les Naïmane et les Kéraït qui s'étaient pourvus des charges militaires, voulaient, naturellement, fixer l'hérédité de l'empire dans leur pays; le clergé chrétien était avec eux, d'abord parce qu'il était de leurs clans et de leur sang, ensuite à cause de l'évêché d'Almalik. Quel triomphe pour ces nestoriens, s'ils avaient pu installer un pape de leur secte en Pé-Lou, à côté du Kaan de Karakoroum! En attendant, ils se contentaient de leur évêque, et du Kaan qui leur accordait des faveurs; à la liste des croisades occidentales, il faut ajouter l'épilogue, la croisade mongole. Ce fut une chrétienne turque, l'impératrice mongole de Perse, Dokouz Khatoun, femme de Houlagou Khan, qui lança les Mongols en Terre sainte; ce fut un chrétien, le vieux capitaine Kit Bouka, un ancien du temps de Souboutaï, qui commanda l'armée, et qui se fit bravement tuer, à la tête de ses Turcs nestoriens (bataille d'Aïn-Djalouth, « les Sources de Goliath », près de Jérusalem — 3 septembre 1260; la première perdue par les Mongols en Occident)[1].

L'impératrice régnante, Tourakina, tenait pour le pays turc; c'est elle, sans doute, qui fit bâtir le nouveau Karakoroum, celui qu'ont vu Rubruquis et Plan Carpin, par son bon homme de mari, qui faisait toutes ses volontés. Cette laide et forte impératrice, femme de tête et de gouvernement, tint la balance égale entre les nationalistes à outrance, turcs et mongols, et le parti chinois et kara-khitaïen; c'était le parti des légistes, du premier ministre Yelou Tchoutsaï, qui préparait, sous main, l'établissement de l'empire en Chine, le transport du domaine héréditaire en pays khitaï, à Pékin, la fixation, légale d'ailleurs, de la succession impériale dans

1. Voir plus loin, p. 350

la maison de l'Ot-djiguine Toulouï, l'avènement et la suzeraineté de ce « petit Khoubilaï » que l'Empereur Inflexible avait recommandé à son lit de mort. Dès 1230, on fait une légende à Toulouï, et on prépare la candidature de Khoubilaï. La vaillante Tourakina ne vit qu'un moyen de défendre les droits qu'elle supposait à sa lignée; c'était de créer à son fils, Gouyouk, des titres militaires, d'en faire un héros national. Nous voyons distinctement trois partis, dont les deux premiers sont conduits par des femmes : l'impératrice Tourakina lutte pour l'avènement de son fils Gouyouk, et tient en réserve le petit-fils d'Ogodaï, le jeune Kaïdou (Kaïtou, Gaïdou) qui devait disputer l'empire à Khoubilaï; l'impératrice chrétienne, Serkouteni, la douairière de Toulouï, prépare la succession de Meungke (Mangou) et de Khoubilaï, d'accord avec les musulmans qu'elle ménage et qu'elle caresse; le parti purement khitaïen et chinois, celui de Yelou Tchoutsaï soutenu par les bouddhistes, qui a jeté son dévolu sur « le petit Khoubilaï ». L'empire à Karakoroum, ou à Almalik, dans la maison d'Ogodaï, avec un général pour ministre, « l'empire qu'on gouverne à cheval »; l'empire à Bokhara, ou en Turkestan, ou à Almalik, confondu avec l'apanage de Djagataï, avec un Yelvadj pour ministre, un grand pontife musulman à Bokhara, un patriarche nestorien à Almalik pour assesseurs; l'empire chinois, tenant les autres pour vassaux, avec le pape bouddhiste à Lhassa. Sur un point, les trois partis sont d'accord; c'est que le souverain de la branche aînée, le Khan de Kiptchak, ne compte pas, et que le meilleur moyen de s'en défaire est de l'occuper au loin; sur un autre point, Yelou Tchoutsaï et Mahmoud Yelvadj s'entendent : c'est qu'il faut donner de l'emploi aux princes de la maison de Djagataï; le parti purement militaire ne demande pas mieux; on lance le « débonnaire » Batou sur la Russie, avec consigne de tout conquérir jusqu'à la *Touna*,

au « Danube »; on lance les princes de Djagataï sur la Perse, sur le Khalifat avec ordre de tout enlever jusqu'à l'Euphrate, jusqu'à « Rome ». De ces expéditions lointaines, les jeunes gens de la lignée impériale rapporteront une popularité, des titres à une candidature; chaque parti espère qu'un hasard de guerre le défera du candidat rival. Les prudents Chinois réservent leur homme, acheminent tout doucement, à petit bruit, leur Khoubilaï, modeste second de son frère aîné Meungke, vers la conquête de l'empire des Song; ils en font un « Ot-djiguine », un gardien du domaine héréditaire, mais ce domaine héréditaire, ce « foyer » national, ils l'ont transporté en Chine.

On ne pouvait compter que sur la seconde génération de la lignée; tous ces princes de la première génération étaient usés d'avance, effacés par la gloire du grand empereur, de ses illustres généraux, de ses glorieux ministres, soumis aux reines mères qui, elles aussi, avaient fondé l'empire. Qu'était un Batou, un « Débonnaire », à côté du glorieux Souboutaï, de l'éminent Yelou Tchoutsaï, de Mahmoud Yelvadj, l'homme qui incarnait la loyauté, de tous ces héros entrés vivants dans la légende? Et les princesses, et les reines d'épopée, qu'auraient-elles fait de leurs enfants, de leurs petits-enfants et de leurs neveux, tous jeunes gens inconnus au milieu des gens de guerre et des hommes de conseil? Il fallait des actions d'éclat, des périls, des victoires, à ces petits princes; sans auréole, ils étaient impossibles.

Y eut-il un compromis entre le parti chinois de Yelou Tchoutsaï, le parti turc et loyaliste des Yelvadj, l'impératrice Tourakina qui avait la main partout, et l'intrigante Ogoul Gaïmich, femme du prince héritier Gouyouk? Les preuves manquent, mais les apparences sont sensibles. La maison de Djagataï était à redouter; les Yelvadj, très musulmans de cœur, et avec eux la douairière chrétienne,

la bonne Serkouteni, ne voulaient pas s'éloigner, celle-ci d'Almalik, ceux-là de Bokhara, la Rome asiatique; les princes de Djagataï étaient, d'ailleurs, sur le chemin de la vraie Rome, des croisades chrétiennes contre le Khalife, musulmanes contre les hérétiques de Perse; ces Turcs de Turkestan et de Transoxiane se tenaient pour satisfaits. De la maison de Djoudji, du « Débonnaire », tous se moquaient; c'était une espèce d'empire colonial au loin, dans l'Ouest, de l'autre côté du « Grand Vide », steppes des Kiptchak, des Kirghiz, « Errants », et des Kazak « Marrons ». Le danger, c'était la lignée d'Ogodaï, à Karakoroum, armée de son pseudo-testament du Tchinghiz Khan; en Chine même, c'étaient les aînés du petit Khoubilaï, encore plus réactionnaires, plus Mongols que la maison d'Ogodaï. L'empereur lui-même voulait pour successeur son fils, l'Ot-djiguine Koutchou, et après la mort de Koutchou en Chine (1236; il fut probablement empoisonné), son petit-fils Chiramoun, fils de Koutchou; mais Tourakina en avait décidé autrement; elle avait son candidat, son aîné Gouyouk, auquel on avait déjà fait une légende militaire pour le rôle insignifiant qu'il avait joué en Chine; il fut convenu qu'il se couvrirait de gloire dans l'Ouest, et qu'il en reviendrait avec l'assentiment des autres princes, dès que la succession d'Ogodaï serait ouverte. Les autres, c'étaient Kadane, frère de Gouyouk, Kaïdou, petit-fils d'Ogodaï, deux véritables hommes de guerre, Buri et Baïdar, fils de Djagataï, Meungke et Boudjak, fils de Toulouï, les deux dont on se défiait le plus; eux retenus dans l'Ouest, Khoubilaï avait le temps d'asseoir son autorité en Chine; quand ils reviendraient, ils seraient peut-être empereurs à Karakoroum, mais, à Pékin, non; et l'empereur de Pékin, en attendant leur retour, aurait le temps d'entamer, sinon de conquérir, la Chine des Song, la Chine du Sud, toute la Chine; quand il la tiendrait, que seraient donc ces empe-

reurs de Karakoroum, de Sogdiane, de Kiptchak et autres pays barbares? Rien de plus que des vassaux, les tributaires du Bogdo Khan, « du Saint Empereur, Fils du Ciel ». Les guerres de Perse et de l'Ouest laissaient le champ libre aux plans de Yelou Tchoutsaï, à l'ambition du « petit » Khoubilaï, sans frustrer absolument l'espoir des Ogotaïdes, ni de Meungke, l'aîné des Toulouïdes. Chacun les accepta, comptant duper le voisin.

La guerre de l'Ouest revenait de droit à Batou. Pour faire marcher le Débonnaire, on lui envoya Souboutaï comme directeur et son état-major comme conseil. Jamais conquérant ne fut si rudement mené que ce pauvre Batou. Souboutaï le morigénait à tout propos; ses cousins des branches cadettes le bafouaient, deux surtout : Gouyouk, un ivrogne, et Buri, un sabreur, la brutalité même. C'est le conquérant malgré lui. Au comble de la gloire, il se lamente, écrit au Kaan Ogodaï : « O Empereur mon oncle, les onze nations ont été soumises. Au retour de l'armée, un banquet a été convenu, tous les princes étaient présents. Étant l'aîné, j'ai vidé une ou deux coupes de vin avant les autres. Buri et Gouyouk se sont mis en fureur, ont quitté le banquet, sont montés à cheval et m'ont vilipendé. Buri a dit : Batou n'est pas mon supérieur; pourquoi a-t-il bu avant moi? C'est une vieille femme à barbe; je le renverserais d'un soufflet. Gouyouk a dit : C'est une vieille femme armée; je le ferai bâtonner. Un autre a proposé de m'attacher une queue en bois. Voilà le langage que tiennent les princes, quand, après la guerre avec tant de nations, nous nous assemblons pour délibérer sur des questions sérieuses. » La question sérieuse, c'était que Gouyouk désertait tout simplement l'armée pour aller intriguer à Karakoroum avec sa mère Tourakina, qui l'informait que l'empereur n'en avait plus pour longtemps à vivre. Le beau de l'affaire, et qui montre bien la situation,

est que l'empereur, pour donner satisfaction à Batou, lui écrivit : « Gouyouk n'a pas à se vanter, puisque c'est Souboutaï qui fait tout. En ce qui concerne Buri, adressez-vous à son père[1]. »

C'était donc Souboutaï qui faisait tout dans cette invasion de l'Europe orientale et centrale qui fonda la domination mongole en Russie, humilia la chevalerie de Pologne, de Bohême, d'Allemagne et de Hongrie devant des armées venues de Chine. De 1237 à 1241, ce grand capitaine dirigea les opérations avec une autorité, une supériorité de génie qui frappèrent ses contemporains de terreur et d'admiration. C'est longtemps après les foudroyantes campagnes de Russie, de Pologne, de Silésie, de Moravie et de Saxe, de Hongrie et de Dalmatie, que s'est formée la légende des hordes tartares, des foules innombrables sorties des déserts, se ruant sur l'Occident ; au moment même de l'action, les vaincus discernèrent très clairement la forte discipline des vainqueurs et la redoutable tactique de leurs capitaines. Sans écrire une monographie militaire, on peut donner un aperçu des guerres mongoles dans l'Europe orientale, et en particulier de la plus remarquable entre toutes, de la décisive campagne (1241-1242) où ils détruisirent coup sur coup, en six semaines, toutes les forces militaires de la Pologne, de la Hongrie et de l'Allemagne orientale.

Quel était l'effectif des armées mongoles qui marchèrent victorieusement depuis le Yaïk (Oural) et l'Idil (Volga) jusqu'au Danube et à l'Adriatique? Il n'est guère possible de le donner autrement que par un calcul approximatif. Les chiffres qu'on trouve dans les chroniques russes, polonaises, hongroises et allemandes sont des métaphores poétiques, et ne représentent rien de plus réel que le *bi néhaïet*, « sans

1. *Yuan Chao Pi Shi*, d'après Bretschneider, p. 95 ; voir plus loin, p. 378.

nombre », des Orientaux. Dans la campagne finale, les sources magyares disent que les deux tiers de la grande armée mongole étaient en Hongrie, et le troisième tiers en Pologne-Silésie. Les chroniqueurs polonais (Dlugosz et Miechow) racontent qu'à Liegnitz, les Tartares avaient formé trois batailles, dont la première était plus grosse que toute l'armée des chrétiens. Or, d'après Curæus, l'armée chrétienne était forte de trente mille hommes. Les Mongols auraient donc eu, si nous acceptons toutes les exagérations inévitables de la part des vaincus, de quatre-vingt-dix à cent mille hommes en Pologne, et de cent quatre-vingts à deux cent mille hommes en Hongrie. Les chroniques mongoles, turques et chinoises, donnent, d'après le nombre des chefs, cinq armées au départ, chaque armée, sur le papier, formant trois corps, qui sont le corps ou « toumane », de dix mille, et les cinq armées de trois corps chacune, en tout, cent cinquante mille hommes au départ [1], soit, au bout de trois campagnes, avec les pertes subies et les détachements sur la route d'étapes, trente à quarante mille hommes en Pologne, soixante à quatre-vingt mille hommes en Hongrie. Le chiffre est suffisamment énorme, si l'on tient compte du nombre des chevaux, de l'état des routes, et de l'extrême pauvreté des pays parcourus. La merveille n'est point que Souboutaï ait battu les Hongrois et les Allemands, mais qu'il ait réussi à conduire cent ou cent vingt mille hommes de troupes réglées à travers la Russie, la Pologne, les Carpathes jusqu'au Danube et à l'Adriatique, et à les faire se rencontrer à point et à jour nommés.

1. En 1237. — Dans son ouvrage technique, *Entwicklung des Kriegswesens in der Ritterzeit*, M. Köhler estime l'effectif de l'armée mongole en Pologne et en Hongrie à 100 000 hommes (Köhler, t. III, p. 439). On trouvera dans l'excellent travail de M. Strakosch-Grassmann, *Der Einfall der Mongolen in Mitteleuropa*, le tableau des chiffres d'après les sources (p. 182-83). Les deux ouvrages de MM. Köhler et Strakosch sont fondés uniquement sur les documents occidentaux (allemands, polonais, hongrois, etc.), qui ont, comme de juste, une tendance à exagérer le nombre des Mongols.

La grande masse des troupes employées venait de Chine, comme on le voit par les noms des corps, d'après ceux de leurs chefs. En Chine, Souboutaï avait passé le commandement à Baïane, une illustration militaire mongole. Les contingents de Batou étaient sur pied, le Débonnaire ayant reçu sa consigne, et préparaient le terrain, déblayaient la base d'opérations le long du Volga, sans se presser, assez mollement, à ce qu'il semble. Les troupes de Transoxiane, de Kharezm et de Khorassan, celles qui avaient réduit Djelal Ed-Dine, opéraient en Perse et au Caucase, sous le commandement de Tcharmagane. Simultanément, sur tous les points à la fois, dans cette année 1237-1238, sur toutes les routes du nord et sur toutes les routes du sud, sur les avenues de la Baltique et sur celles du golfe Persique, les armées mongoles surgirent tout à coup. La terreur de leurs armes les faisait paraître innombrables; leur tactique était pour quelque chose dans ce mirage; Plan Carpin ne s'y trompe pas : « et cum sint aliquando pauci, putantur ab adversariis qui circundanti sunt esse multi.... et per hoc terrentur et confunduntur [1]. »

En moins de trois ans, tout fut terminé. Ce fut un immense découragement des nations, un sentiment de résignation devant l'inévitable, de soumission à la force, que le naïf Guiragos exprime avec une sincérité grandiose : « Lorsque je traçais ces lignes, nous étions en 690 de l'ère arménienne..... les Tartares avaient la domination universelle, et moi je comptais quarante ans d'âge, un peu plus ou un peu moins [2]. »

Ce petit nombre qui entoure le grand, ces mouvements tournants que les masses pesantes du moyen âge ne savent ni parer, ni éviter, c'est affaire de tactique; d'autres, avant

1. Plan Carpin, p. 694.
2. Guiragos, p. 375.

la renaissance de la guerre savante, ont su manier des troupes sur le champ de bataille, par des méthodes précises et rapides. Mais ce que les Mongols du XIII[e] siècle possédèrent en propre, c'est la science des combinaisons stratégiques, et la sûreté de mouvements qu'assure une puissante organisation. Seuls, au moyen âge, les Mongols ont su réunir, acheminer vers le terrain, diriger et faire mouvoir de grandes armées; seuls ils ont plié toutes les volontés à une discipline uniforme. Les premiers ils ont donné à leurs soldats de véritables cadres permanents, avec une hiérarchie régulière, un avancement garanti : « Tchinghiz Khan avait divisé ses troupes en corps de dix mille hommes... Il avait défendu qu'aucun officier, chef de mille, cent, ou dix, appartenant à un corps d'armée, passât dans un autre. Les officiers ne devaient recevoir que par leurs chefs immédiats les ordres de leur chef de corps... Celui qui peut commander dix hommes peut s'élever au commandement d'une armée [1]. » De haut, le troupier mongol toise ces vassaux, ces sergents, ces chevaliers qui seront, demain, ce qu'ils étaient hier : lui, simple soldat, il sait qu'il a son bâton de maréchal dans son carquois; c'est écrit dans le Yassak; son caporal le lui a dit.

L'armement est simple et pratique, l'équipement minutieusement complet, mais réduit au strict nécessaire, l'outillage solide, léger et ingénieux. Pas d'armes encombrantes, pas de boucliers, si ce n'est pour monter la garde [2]. Pas de ferraille, qui se rouille à la pluie, et qu'il faut nettoyer sans cesse; une armure de cuir bouilli, facile à démonter, vernissée de laque pour ne pas prendre l'humidité [3]. Deux arcs,

1. Abou'lghazi, p. 135,136.
2. « Scutum... non portant nisi ad castra et ad custodiam, sed hoc tantum de nocte. » (Plan Carpin, p. 689.)
3. « Loricas de corio... bituminant... Lorica quatuor habet partes. » (*Ibid.*, p. 685, 686.)

pour le combat à cheval et pour le tir de précision à pied; des cordes de rechange; trois calibres de flèches pour les différentes portées, et trois carquois garnis réglementairement [1]. Le fameux sabre demi-courbe à pointe en biseau, bon pour pointer comme pour tailler [2]; tout le monde l'a copié. Une trousse avec fil, aiguilles, alène, lime pour affiler les tranchants [3], une hachette [4], une fourragère. Pour la cuisine, une musette, avec une marmite, et une espèce de conserves [5]. Un portemanteau à soufflet, parfaitement étanche, contient les vêtements, et sert aux passages de rivières [6]. Les machines de jet sont facilement montables et démontables, tirent vite et juste, passent partout, et servent en rase campagne [7]. Les réquisitions sont méthodiques, les services civils tout prêts à fonctionner immédiatement, et à organiser, derrière les armées, le pays conquis [8]. Contre cette formidable machine de guerre et de conquête, manœuvrée par un Souboutaï, l'Europe du moyen âge était désarmée.

Dans la campagne préparatoire du Volga, ce fut d'abord Meungke Khan que Souboutaï mit en vue, soit que Meungke eût réellement des talents militaires, soit que le parti mili-

1. « Duos arcus... et tres pharetras plenas sagittis... et funes ad machinas trahendas... Longitudo sagittarum est duorum pedum et unius palmae et duorum digitorum... Ferramenta caudam habent acutam, ad longitudinem unius digiti... Sagittas etiam habent alias ad sagittandum homines inermes, ad trium digitorum latitudinem. » (*Ibid.*, p. 684,685 et p. 688,689.)

2. « Gladios acutos in fine, ex una parte tantum incidentes, et aliquantulum curvos. » (*Ibid.*, p. 685.)

3. « Et semper portant limas juxta pharetram, ad acuendum sagittas. » (*Ibid.*, p. 685,689, et Abou'lghazi, p. 135.)

4. « Unam securim. » *Ibid.*, p. 685.)

5. « Lac concretum cum sanguine. » (Thomas de Spalato, p. 607.)

6. « Unum rotundum et leve corium in cujus summitate per circuitum crebras faciunt ansas, in quibus funem imponunt et stringunt ita quod in circuitu faciunt quendam ventrem, quem replent vestibus et aliis rebus... post hoc in medio ponunt sellas et alias res duriores; homines etiam in medio sedent. » (*Ibid.*, p. 690.)

7. « Machinas habent multiplices, recte et fortiter jacientes. » (Mathieu Paris, t. IV.)

8. Voir plus loin, p. 375.

taire mongol comptât sur lui comme candidat de son choix à la succession impériale. Les chroniques chinoises attribuent à ce prince les principaux succès, la soumission des Kiptchak, des Mokcha, des Bachkir, des Bourtass, des Alains, des Bulgares (la capitale de ces derniers fut prise dès le commencement de 1237), et la capture du chef kiptchak Bachmane, qui tint tête longtemps aux Mongols, faisant la guerre de partisans à outrance; une des colonnes qui le traquaient passa les bas-fonds, à l'embouchure du Volga, soit à un gué, soit à la nage, et finit par le prendre dans un îlot de la Caspienne où il se croyait en sûreté. Les Chinois ont fait une légende à cette cavalerie mongole, qui traversait les mers au galop [1].

En décembre 1237, les lignes de communication étant assurées sur le Volga et au nord du Caucase, les grandes opérations commencèrent. Les Mongols marchent droit sur Moscou. Le 21 décembre, Riazan est enlevé d'assaut, le prince Youri (Georges) est tué; son frère Roman essaie de tenir à Kolomna; il est tué, la place emportée; le grand-duc Youri de Vladimir envoie son fils défendre Moscou; il est battu et pris. Le grand-duc assemble son armée sur la Siti, un petit affluent de la Mologa; il se croit couvert par sa capitale, Vladimir, bien fortifiée; les Mongols y arrivent le 2 février 1238, somment la place; elle se rend le 7; dans l'intervalle, leurs détachements prennent Souzdal; puis, dans le courant de février, Gorodetz, Galitch, Pereslav, Rostof, Yaroslav, etc. Le 4 mars, ils tombent sur l'armée du grand-duc, postée derrière la Siti, et l'anéantissent. Cependant, leurs détachements emportaient Volok-Kamsky [Wolo-Kolansk] et Tver; Torjok capitulait le 5 mars. On croyait qu'ils iraient à Novgorod; mais ce n'était pas le plan de Souboutaï; maintenant, il tenait la Russie du Nord; c'était l'affaire de Batou,

1. Vie de Meungke Kaan, dans le *Yuan Shi*, Bretschneider, p. 80. La biographie de Souboutaï attribue la capture de Bachmane au général.

après la campagne, d'y asseoir son autorité. Brusquement, il tourna vers le sud, où la révolte des Kiptchak, l'énergique résistance des Alains et des Circassiens, menaçaient sa ligne de communication. Peut-être y avait-il aussi d'autres raisons, soit la nécessité, après cette rude campagne d'hiver en pays boisé, de refaire les chevaux dans le Decht i Kiptchak, dans les grands pâturages de Russie méridionale, où il avait triomphé, dix-huit ans auparavant; soit des négociations mystérieuses avec les Vénitiens de Crimée, négociations dont nous verrons les effets. Quoi qu'il en soit, après l'anéantissement des forces militaires de la Russie centrale et septentrionale, les Mongols changent leur base d'opération, et la transportent du moyen Volga sur le Don, avec le nord Caucase et le bas Volga pour route d'étapes.

A la fin de 1239, la soumission du Kiptchak et du Caucase était complète. C'est en 1240 que la grande armée mongole, réorganisée, prend son élan vers l'ouest; elle ne rencontre plus de résistance en rase campagne, jusqu'à la frontière de Pologne; c'est une guerre de sièges, assauts pour les grandes villes, échelage pour les petites, blocus pour les châteaux inaccessibles à proximité de la ligne de communication. A Plan Carpin, qui a su obtenir des confidences, les Mongols racontaient, en riant, l'ineptie de leurs adversaires, qui s'enfermaient dans les places fortes : « Ce sont nos petits cochons à l'étable », disaient-ils[1].

Maîtres en rase campagne, ils emportèrent Tchernigov, puis Kiev, la ville sainte; les princes Miecislav Glebovitch et Michel s'enfuirent en Hongrie.

Kiev n'était pas seulement une ville sainte; c'était le grand entrepôt commercial du Sud; les Mongols s'acharnèrent à le

1. « Tartari plus diligent quod homines se in civitabus et castris claudant quam quod pugnent cum eis in campo : dicunt enim illos suos esse porcellos in hara conclusos. » (Plan Carpin, p. 730.)

détruire, à ruiner la route commerciale par terre. Pourquoi? Ils n'avaient point de haine religieuse; d'ailleurs, la consigne était de respecter les lieux saints, de ménager les églises et les clergés. Pourquoi cet acharnement à Kiev? Si l'on veut bien considérer qu'à partir du sac de la route commerciale par terre en 1240, les Vénitiens de Crimée tiennent le monopole du commerce avec l'extrême Orient, et qu'ils le prennent par la route de mer et le Caucase, on soupçonnera, peut-être, quels conseillers ont guidé les Mongols, les bons amis de Venise, dans leur dévastation systématique de la Kiovie. A la même époque commencent les transportations en masse de jeunes gens kiptchak, achetés aux Mongols par des entrepreneurs vénitiens et vendus en Égypte, comme apprentis gens d'armes [1]; ce sont les Mamlouks *Baharites*, « d'outre-mer » : double bénéfice; les Mongols se défaisaient des turbulents, ayant assez de recrues à leur choix, moyennant argent comptant, et les Vénitiens gagnaient leur commission. Parmi ces garçons kiptchak que le raccoleur mongol vendait au marchand d'hommes vénitien, il y en avait un qui s'appelait, par son nom des steppes, *Beïbars* « la Panthère »; le capitaine qui l'acheta lui donna pour nom d'armes *Bondokdar*, « l'Arbalétrier ». Dans les prières publiques, au Caire, à Damas, à la Mekke, on devait plus tard proclamer son nom Sultan Beïbars Ahmed *Zahir Ed-Dine*, « Épanouissement de la Foi »; il combattit saint Louis à la Massoure, chassa les croisés de leurs dernières places de Syrie, le Krak et Saint-Jean-d'Acre, et eut l'extraordinaire fortune d'arrêter, pour la première fois, les invincibles Mongols; ce fut lui qui rompit le charme, aux sources de Goliath, où fut battu et tué le général mongol chrétien, le bon vieux Kit Bouka.

1. Les Vénitiens achetaient des esclaves, ou exactement des recrues kiptchak pour le service militaire en Égypte dès la première invasion mongole en 1223, mais à partir de 1238 il y eut redoublement.

Kiev emporté, son défenseur Dimitri prisonnier[1], les princes mongols essayèrent de se dérober; Meungke et Gouyouk étaient dévorés d'anxiété. Le Kaan était malade, on le savait; s'il allait mourir, si le Kouriltaï mené par les Chinois, ou par les Transoxianais, par les impératrices, Serkouteni la chrétienne, la populaire, Tourakina, l'énergique, et l'intrigante Ogoul Gaïmich, brusquait l'élection en leur absence? De son côté, Batou en avait assez de faire des conquêtes et de gouverner des peuples plus qu'il ne lui en fallait; il n'était pas comme ses petits-cousins batailleurs, Kaïdou, Baïdar, Buri, des enragés, affolés de guerre qui ne demandaient que plaies et bosses, et ne juraient que par Souboutaï. « Le Débonnaire » cherchait sournoisement à s'en aller; il avait épargné Dimitri de Kiev, l'emmenait partout avec lui, lui accordait sa confiance à un tel point que, d'après les chroniques russes, Dimitri réussit à lui persuader d'envahir la Hongrie. En réalité, il songeait si peu à quitter la Russie qu'il retarda Souboutaï, pour arrondir son domaine, prendre la Volhynie, Galitch, la Podolie et Kamenetz. Le premier, Meungke réussit à s'échapper; Gouyouk ne déserta qu'après la victoire, s'effaça en attendant, fit le mort. Batou resta sous la main de fer, et dut marcher, bon gré, mal gré, suivre la consigne que lui imposait respectueusement son terrible serviteur, Souboutaï le Soldat, « Sibedei senex, qui dicitur inter eos miles »[2]. Ce que « le Soldat » voulait, c'était la soumission absolue du Kiptchak, du Bulgare, du Magyar; les Mongols tenaient la mère patrie sur le Yaïk, sur le Volga, sur le Kouban; c'eût été une honte nationale de ne pas aller jusqu'au bout, de ne pas soumettre les essaims qui avaient

1. Dimitri eut la vie sauve pour son courage. Un connaisseur comme Souboutaï ne pouvait pas faire couper la tête à ce brave, armes bas.
2. Plan Carpin, p. 668. Sans doute, *miles*, en langage du XIII[e] siècle, signifie « chevalier », mais avec le sens que nous attachons à « soldat ».

émigré de la grande Hongrie, « Magna Hungaria terra Pascatir » — comme disaient les Latins — et de la grande Bulgarie jusqu'aux lointains pays de la Touna.

Plus d'une fois, pendant la campagne, qui fut rude, Batou, fatigué de gloire et de batailles, tenta des remontrances : « Si vous voulez vous en aller, répondait durement Souboutaï, je ne puis pas vous en empêcher; mais moi, je ne m'en irai pas avant d'avoir atteint la Touna, et pris la capitale du Magyar[1]. » Le Débonnaire savait bien qu'il ne pouvait pas s'en aller; ses troupes ne l'auraient pas suivi.

L'expédition de Hongrie était préparée, le pays espionné partout, les Kiptchak réfugiés là-bas travaillés par les agents mongols, si bien que la zizanie se mit entre les purs Magyars et ces Turcs qu'on accusait de pactiser avec l'ennemi. Les Hongrois en vinrent presque à se brouiller avec leur roi, Bela, un assez pauvre sire; ils lui reprochaient, entre autres griefs, de favoriser les étrangers *Comans*, « Cumani » — ce sont les Kiptchak, — « au point qu'un Magyar ne pouvait gagner procès contre eux »[2]. Ces Hongrois affolés ne connaissaient plus rien; les Allemands et les mercenaires lombards qu'ils avaient appelés à la rescousse étaient les plus furieux; ils massacrèrent stupidement le grand chef des Kiptchak de Hongrie, Koutan, qui était chrétien, et roulèrent sa tête, avec celles de ses nobles, par les rues de Pest. A Gran, au palais de l'archevêché, les évêques batailleurs, Mathias, archevêque de Gran, Ugolin, évêque de Kalocza, tout le clergé à cheval, les excitaient. Bien qu'une comète annonçât malheur, et que l'éclipse du 3 juin 1239 ne fût guère un bon présage, le clergé racontait au populaire qu'il n'y avait point de Tartares, que les Mongols étaient une invention du roi Bela,

1. *Yuan-Shi*, d'après Bretschneider, p. 94.
2. Rogerii Carmen Miserabile; dans la collection Pertz, t. XXIX, à partir de la page 449.

pour faire payer des impôts aux pauvres gens; toutes ces histoires venaient de la faute des païens Kiptchak; il ne fallait pas se gêner pour les assommer. Le pape n'avait qu'à parler, et les Mongols se sauveraient à tous les diables. En 1253, l'innocent Rubruquis écrit encore, dans un livre destiné à saint Louis, et pour faire la cour au roi, cette énormité : « Si Tartari audirent quod magnus sacerdos, hoc est papa, faceret crucesignari contra eos, omnes fugerent [1]. » C'est avec de pareilles fariboles qu'on enflammait les Hongrois en 1241; le Pape allait faire croiser; les Tartares s'enfuieraient à cette seule nouvelle. Le parti allemand qui voulait livrer la Hongrie à l'archiduc Frédéric d'Autriche, augmentait encore le désordre. C'est à peine si le conseil du roi Bela daigna lire la lettre que lui adressait Batou Khan, au nom de Kaan d'Ogodaï. La lettre avait été remise à Youri (Georges), duc de Souzdal, vassal mongol, qui la fit porter par un moine, un frère prêcheur nommé Julianus. Mathieu Paris dit que la lettre fut remise par un templier anglais au service tatare [2]; de pareils aventuriers n'étaient pas rares; les Mongols étaient assaillis de faiseurs de projets, d'intrigants de toute espèce et de toute origine, ecclésiastiques aussi bien que laïques. Le bon Rubruquis, après avoir raconté la très peu édifiante histoire d'un écornifleur de ce genre, un clerc de Saint-Jean-d'Acre nommé Théodule, qui se faisait appeler Raymond, et qui essaya d'exploiter Meungke Kaan, ajoute mélancoliquement que « pareils trufeurs courent le monde »; les Mongols faisaient justice expéditive de

1. Rubruquis, p. 247.
2. Yves de Narbonne a vu, parmi les huit prisonniers faits par les Allemands à un détachement mongol en reconnaissance sur Vienne, les seuls que les Allemands ont pris, un Anglais qui parlait, dit-il, le hongrois, le russe, l'allemand, le coman (turc kiptchak), le sarrasin (arabe, ou plutôt persan) et le mongol. C'est le mot mongol et turc pour interprète, « *Tilmadj* », qui a prévalu en allemand, « Dolmetsch ». Au sud, on a pris le mot arabe *Terdjiman*, « Drogman ».

ces coquins, lorsqu'ils les prenaient la main dans le sac : « Tales trufatores currunt per mundum, quos Moal interficiunt cum possunt eos deprehendere [1]. »

La lettre envoyée par Batou, comme toutes les missives mongoles de ce genre, était, en réalité, un manifeste destiné aux populations autant qu'au roi. On avait eu la rouerie de l'écrire « en caractères païens », c'est-à-dire en oïgour, que les Kiptchak comprenaient parfaitement, quand on n'était pas embarrassé de trouver nombre de secrétaires pour l'écrire en latin, en russe ou simplement en magyar; mais il s'agissait de semer la zizanie entre Kiptchak et Hongrois. « Je suis surpris que vous, roi de Hongrie, disait Gouyouk, vous n'ayez tenu aucun compte de trois envoyés que je vous ai adressés, et que je n'aie reçu de vous ni envoyé, ni lettre... Vous avez pris sous votre protection les Kiptchak qui sont nos sujets. Je vous somme de cesser de les héberger, et de ne pas vous brouiller avec moi pour l'amour d'eux. A eux qui n'ont pas de maisons et qui vivent sous des tentes, il sera plus facile de s'échapper qu'à vous autres qui demeurez dans des maisons, et qui êtes établis dans des villes. » Le résultat de cette lettre que personne, d'abord, n'avait pu lire dans l'entourage du roi Bela, et que tout le monde avait lue en Hongrie, fut le massacre de Koutan, qui amena le résultat espéré par les Mongols, un soulèvement général des Kiptchak contre les Magyars et les Allemands : « Tiens, voilà pour Koutan! » criaient ces Turcs, quand ils sabraient un Allemand [2]. Les Mongols étaient si bien au courant de tout que dans leur invasion, au lieu d'aller d'abord à Gran, la capitale politique et militaire, ils coururent à Pest [3], la ville allemande et l'entrepôt commercial, semant ainsi la méfiance entre Alle-

1. Rubruquis, p. 313.
2. « Hunc ictum sufferas pro Kutheno! » Rogerii *Carmen Miserabile*, p. 557.
3. Il est vrai qu'ils avaient, avant tout, un motif stratégique.

mands et Magyars; au surplus, les Vénitiens n'étaient pas fâchés de voir ruiner, après Kiev et le bas Dniepr, un emporium danubien comme Pest. Ce qui est effrayant, dans cette terrible irruption des Mongols en Europe, c'est l'ignorance des Européens; Polonais, Allemands, Hongrois, s'enquièrent des Tartares, de ce qu'ils sont, d'où ils viennent, avec une niaiserie, une puérilité effarée, quand ils ont, chez eux, par douzaines, des gens qui les espionnent pour le compte des Mongols, et qui connaissent ces mystérieux Tartares aussi bien que n'importe quel adjudant turc ou quel employé chinois. En 1252, le moine Rubruquis a l'air de les découvrir quand, depuis 1245, des supérieurs de son ordre traitaient régulièrement avec eux. Les Mongols, eux, sont informés du moindre détail. Dans cette curieuse invasion de barbares, les vrais barbares ne sont pas les envahisseurs orientaux, mais les occidentaux envahis.

Pourtant, le péril mongol était visible, et les sûres informations ne manquaient pas. Dès 1236, le frère prêcheur Julianus, en mission dans les pays du Volga et de l'Oural, annonçait que les Mongols déclareraient la guerre à l'Allemagne; eux-mêmes le proclamaient bien haut; leurs agents le répétaient à qui voulait l'entendre : « Ledit frère Julianus rencontra les Tartares, et un messager de leur chef... et disait que leur armée, qui pour lors était proche de cinq journées, contre l'Allemagne voulait aller; mais qu'ils avaient une autre armée, laquelle ils avaient envoyée détruire les Perses, qu'ils attendaient[1]. » De retour à la fin de 1236 (en décembre), frère Julianus repartait en mission en 1237, et d'autres encore avec lui. En Hongrie, en Russie, un peu par-

1. « Dictus frater (Julianus) invenit Tartaros et nuncium ducis Tartarorum... et dixit, quod exercitus Tartarorum, qui tunc ibidem ad quinque diebus vicinus, contra Alamanniam vellet ire; sed alium, quem ad destructionem Persarum miserant, expectabant. » — Endlicher, *Rerum Hungaricarum monumenta Arpadiana*, p. 253.

tout, dès cette même année, on arrêtait des espions et des agents mongols, en flagrant délit; jusqu'en France, l'évêque de Paris, Guillaume d'Auvergne, était tenu au courant des nouvelles [1] qu'on tirait de gré ou de force à ces dangereux voyageurs. De sa seconde mission, Julianus écrivait à l'évêque Salvius de Pérouse, que les Mongols ne menacent pas seulement l'Empire, mais la Papauté, « et qu'ils projettent de conquérir Rome, et de pousser encore plus outre [2] ».

L'empereur en personne reconnaît très bien qu'il n'y a pas eu surprise; le 20 juin 1241, après la défaite, il écrit : « De ces choses nous étions informés depuis longtemps, et nous ne considérions aucunement ces nouvelles comme indignes de foi... mais nous tenions compte de la distance et de la raide défense que feraient tant de vaillants princes et peuples contre ces Tartares [3]. »

Le populaire n'y entendit pas malice; quand les Mongols mirent l'Allemagne à leurs pieds, il cria bien haut à la trahison; les Guelfes racontèrent que l'empereur avait fait venir les Tartares, et les Gibelins répondirent que le pape était d'accord avec eux : « En maints lieux d'Allemagne, on assure qu'on a vu dans cette armée des Tartares les envoyés de Frédéric; c'est lui qui les a appelés [4] », écrit Albertus Bohemus à l'évêque de Ferrare. La même accusation se trouve dans Mathieu Paris, et la chronique rimée de Philippe Mousket dit, tout net :

Et fu par le monde retrait
Que l'empereres par son trait
Flederis (Frédéric) les (les Mongols) ot fait venir
Pour crestienté ahounir [5].

1. Epistola cujusdam episcopi Ungariensis ad episcopum Parisiensem, dans Mathieu Paris, t. VI, Additamenta, p. 75, pièce 46.
2. Dudik, *Iter Romanum*, t. I, p. 335.
3. Huillard Bréholles, *Historia diplomatica Friderici II*, t. II, p. 1139.
4. Albertus Bohemus, dans Erben, *Regesta Bohemiæ*, t. I, p. 478, n° 1023.
5. Ph. Mousket, dans *Mon. Germ.* t. XXVI, p. 819, vers 30 967.

Après la débâcle des Impériaux, le bon peuple mit l'affaire à dos du pape; c'était au moment où le Kaan Gouyouk et Innocent IV, en coquetterie réglée, s'envoyaient des ambassades; il n'était pas difficile aux antipapistes d'en conclure que Rome avait lancé les Mongols sur le Hohenstaufen récalcitrant [1]. Il va sans dire que les Juifs étaient dans l'affaire, avec le pape et l'empereur; on alla jusqu'à raconter que les Juifs se croyaient parents des Tartares, bavardage auquel la tolérance religieuse des Mongols donnait quelque apparence de fond [2].

Contre ces affolés, le méthodique Souboutaï avait l'avantage de la froide raison et de la haute expérience; son plan était tracé de main de maître; mais avant de raconter sommairement la magistrale exécution militaire que fit ce grand capitaine, il faut que je dise quelques mots de ce qui advint à ces Comans, à ces Kiptchak, les *Szekler* actuels de Hongrie, pris entre l'enclume et le marteau, dans l'année lamentable du *Carmen Miserabile*, l'année d'angoisse 1241. Pendant que leurs parents de Crimée s'en allaient aux fortunes d'Égypte, sur les galères des marchands d'hommes vénitiens, ou suivaient le racoleur mongol, qui les menait recruter les escadrons décimés au fin fond de la Chine, eux, de Hongrie, se vengeaient, reprenaient le vieux métier turc, le métier d'armes, se battant à tort et à travers, cherchant emploi. En un instant, ces bergers d'occasion ressaisirent leurs armes de reîtres. Ils mirent tout à sac en Esclavonie [3]

1. *Mon., Ger.*, t. XXVIII, p. 301 et 424.

2. Mathieu Paris, t. IV, p. 131-133 : « Multi Judeorum... credentes quod plebs Tartarorum et Cumanorum essent de genere eorum », etc.

3. Ils détruisirent la « *Villa Senatoria Sancti Martini* », actuellement Steinamanger, puis la *Villa Franca*, dans le pays de *Marchia*, identifié par M. Strakosch-Grassmann avec la basse Esclavonie, etc. Voir Strakosch-Grassmann, p. 74, et Rogerii *Carmen Miserabile*, p. 457. On trouvera une notice relative aux gens tués ou emmenés en captivité par les Kiptchak dans les *Historiæ Hungaricæ fontes domestici*, t. III, p. 213.

d'abord, puis se tournèrent brusquement vers l'est, traversèrent la Syrmie, et se jetèrent en Bulgarie, cherchant un établissement quelconque, s'offrant à Dieu et à Diable. En Macédoine, ils rencontrèrent nos Français, guerroyant comme eux. Les hommes d'armes de l'empereur franc, qui s'y connaissaient, trouvèrent bonnes façons à ces archers comans. Leurs anciens avaient déjà fait connaissance avec les leurs, naguère, quand les mercenaires kiptchak, à la solde du roi de Blaquie, battirent si durement la chevalerie de Baudoin (14 avril 1205) : « Halas, com dolereuse perte fu là faite! » et le 30 janvier 1206, à la Rousse, d'où « li Commain retornèrent arrière, qui mult orent fait leur volonté en la terre, et mult gaignié de bons chevals et de bons haubers [1] ».

De part et d'autre entre Français et Turcs, on se plut, et on se donna gages d'alliance; messire Narjot de Toucy, bailli de Constantinople, prit à mariage la fille d'un chef kiptchak; l'empereur Baudoin se taillada le bras, mêla son sang à celui du Khan, et « but le serment » avec lui, comme naguère l'avaient bu ensemble dans les Marches de Chine, le Prêtre Jean et le père du Tchinghiz Khan [2].

Les Kiptchak hors de jeu, restaient les Magyars et les Allemands au sud, les Tchèques de Bohême et de Moravie au centre, les Polonais, et derrière eux, les Teutoniques de Prusse, les Slaves de la Silésie et le reste des Allemands, au nord. Le pape n'avait pas encore fait croiser, mais pouvait le faire d'un moment à l'autre; il était obligé de le faire, malgré ses démêlés avec l'empereur, quand deux ordres comme les Templiers en Hongrie et les Teutoniques en Prusse étaient directement menacés; la haine contre l'empereur le retenait; le cri de la chrétienté, ce « Carmen Misera-

1. Villehardouin, éd. Wailly, p. 212 et 244.
2. *Alberici Chronicon*, Hanovre, 1698, II, p. 573 et 578, et Joinville, éd. Wailly (Société de l'Histoire de France), p. 176-177.

hile » qui s'élevait de Hongrie, le contraignit. En juillet 1241, il écrivit à Bela : « Vocem in excelso lamentationis et fletus..... personam et familiam tuam sub protectione sedis apostolicæ recipientes, et nostram tibi et omnibus, qui assumpto crucis signaculo contra Tartaros eosdem ad defensionem regni prædicti processerint, illam immunitatem concedimus, eamque indulgentiam elargimur, quæ Terræ Sanctæ succurrentibus in Concilio generali concedentur [1]. » A cette date tout était fini; du Danube à l'Elbe et à la Vistule, pas un chien n'aurait osé aboyer sans la permission du Saïn Khan et de ses capitaines. Mais les Mongols étaient obligés de calculer au maximum d'effort; si le pape et l'empereur trahissaient l'Europe, tant mieux pour le Kaan. Souboutaï manœuvra comme si le pape et l'empereur avaient fait leur devoir.

L'ultimatum remis à Bela par Youri de Souzdal au nom du Khan Gouyouk, et sans doute rédigé en Russie par la chancellerie de Batou, était en réalité une déclaration de guerre. Bela ne sut pas y répondre; la seule mesure qu'il prit, d'envoyer le factum mongol à son cousin, le patriarche Berthold d'Aquilée, et par son intermédiaire, à l'évêque Egno de Brixen, et au comte Albert de Tirol, pour le faire lire dans les églises [2], marque son manque de tact; c'était au pape, et non à lui, à faire prêcher la croisade en basse Autriche et en Tirol. Les préparatifs militaires sérieux ne commencèrent qu'en mars 1241; c'était deux mois trop tard.

En janvier 1241, la grande armée mongole prit ses positions de combat préparatoires, entre la haute Vistule et le Dniestr. Boleslas IV, le Chaste, régnait sur Cracovie et Sandomir, Conrad, sur la Mazovie et la Kiovie, Henri II sur la basse

1. Baronius, *Annales ecclesiasticæ*, ad ann. 1241, p. 503.
2. Dans Hormayr, *Goldene Chronick*, p. 69, d'après Strakosch-Grassmann, au bas de la page 23.

Silésie, sur Gnesen, la Posnanie, la Galicie, ayant sa capitale à Breslau; Miecislas tenait Oppeln et Ratibor. Au sud, la Hongrie de Bela s'étendait depuis les Carpathes jusqu'à l'Adriatique. Les Mongols avaient pour objectif, comme le dit clairement la chronique chinoise citée plus haut, le Danube, et la capitale hongroise, qui était Gran[1]. Pour aller jusque là, il fallait forcer les passages des Carpathes, c'est-à-dire, venant de l'est, prêter le flanc et tourner le dos à un ennemi aussi redoutable que le Polonais. Une première reconnaissance (novembre 1240) avait hardiment poussé jusqu'à Lublin; au sud, par le Szereth et le Pruth, entre Loutzk[2] et Kremenetz, le terrain avait été couru et le dégât fait jusqu'au pied des montagnes. Souboutaï ne pouvait plus douter d'un gros rassemblement formé de Polonais et d'Allemands, derrière la Vistule; la grande masse qu'il voulait atteindre, Magyars et gens de l'Empire, se concentrait sur le Danube. Il s'orienta de suite, prit avec lui son souverain, le Saïn Khan, et les deux tiers de l'armée, lança le reste, sous les ordres des princes Baïdar et Kaïdou, auxquels il se fiait, droit sur les Polonais, avec consigne de les chercher, de les détruire, et de le rejoindre quand ces gens-là seraient hors de cause, quand l'armée du Sud n'aurait plus d'ennemi à craindre au nord des Carpathes. Les deux princes justifièrent la confiance du grand capitaine. Il est assez curieux que les Polonais mentionnent toujours Baïdar sous son nom chinois de Pe-ta, quand le nom turc, Baïdar, n'est pas plus difficile à prononcer pour des occidentaux. Kaïdou mourut en 1301, après avoir longtemps disputé l'empire à son cousin Khoubilaï; les annales chinoises disent qu'il avait gagné quarante et une batailles rangées, tant contre le Kaan que contre ses

1. *Strigonium* dans les Annales en latin. Voir plus haut, p. 352.
2. Encore actuellement, les Juifs de Loutzk parlent le turc, même dialecte que le téléoute.

ennemis. Le très chaste duc de Sandomir, Boleslas le Pudique, « Boleslaus Pudicus », n'était pas de taille à se mesurer avec les élèves de Souboutaï; le grand capitaine avait mis son armée de Pologne en bonnes mains; Baïdar et Kaïdou la menèrent rondement, enlevèrent, coup sur coup, Sandomir, Lencisc; le 18 mars, ils battirent les confédérés polonais et allemands à Szydlow, rejetèrent Boleslas vers le sud, Miecislas vers l'ouest; Boleslas hors de combat, ils suivirent la masse principale sous Miecislas, emportèrent Cracovie à la course; à Bativor, ils franchirent l'Oder sur des ponts volants qu'ils jetèrent lestement, puis enlevèrent Breslau. Le prince Henri avait concentré son armée, trente mille hommes, disent les Allemands, près de Liegnitz, au lieu dit Wahlstatt, sur la Katzbach; la plupart des chroniqueurs disent que Poppo d'Osternau, grand maître des Teutoniques, périt dans la bataille; le fait est douteux; en tout cas, les Templiers français y étaient; leur grand maître bien informé s'empresse d'écrire le détail du désastre à saint Louis. La débâcle commença par les Allemands, puis les Slaves de langue russe se débandèrent. Nos Français furent admirables; les Templiers laissèrent sur place six frères, trois chevaliers, deux sergents et cinq cents hommes d'armes[1]. Les Hospitaliers mirent leur honneur à faire aussi bien que les chevaliers du Temple; ils y restèrent tous. Allemands et

1. « Nous faisons savoir à vostre hautesce que Tartarin ont la terre qui fu Henri le duc de Poulainne destruite et escillie, et celui meismes ocis avec mout des barons, et six de nos frères et trois chevaliers et deux sergans et 500 de nos hommes ont mort; et troi de nos frères, que nous bien connaissonz, eschapèrent. » (Lettre de Ponce d'Aubon, maitre de la chevalerie du Temple en France à saint Louis; dans Pertz, XXVI, p. 604.)

Quand il écrivait cette lettre, Ponce d'Aubon n'avait pas encore reçu les nouvelles de la victoire des Mongols en Hongrie, mais il la prevoit jusqu'à croire la France menacee. « Et sachiez que touz les baronz d'Alemaigne et le roi meismes et tout le clergée et desques en Hongrie sont croises a aler contre les Tartarinz. Et si comme noz frères noz avons dit, s'il avient chose par la volente de Dieu que cist soient vaincus, il ne trouveront qui lor puist contrester jusqu'a vostre terre. » (*Id., ibid.*)

Polonais furent totalement anéantis, le prince Henri tué, sa tête portée au bout d'une lance; Liegnitz fut brûlé. Les Polonais racontent qu'au moment décisif, quand on vit arriver le grand étendard mongol, sur lequel on remarquait une croix de Saint-André, un traître se mit à courir par les rangs, criant en russe : *Byegaice! Byegaice!* « Sauve qui peut! Sauve qui peut! » Il est bien possible que des Mongols sachant le russe, ou que des Russes au service mongol aient démoralisé les Allemands et les Polonais par de faux commandements; « plus par feinte que par force ils combattent[1]. » La bataille fut donnée le 9 avril 1241. En moins de trente jours Kaïdou et Baïdar avaient conquis la Pologne et la Silésie, depuis la Vistule jusqu'à l'Oder et aux Marches de Saxe.

Les Mongols avaient brusqué l'affaire, et forcé la main au duc Henri pour le contraindre à la bataille avant l'arrivée du roi de Bohême, Venceslas, qui accourait, avec une grosse armée, doublant les étapes; ils le gagnèrent de vitesse, écrasèrent le duc quand le roi était encore à une journée de distance; à la nouvelle du désastre, Venceslas s'arrêta court, prit son parti, fit demi-tour pour couvrir la Saxe et la Bohême. Il n'était que temps; au nord des montagnes, les Mongols l'eussent sûrement enlevé; au sud, dans les défilés de Glatz, il était relativement à l'abri, pouvait se dérober à une de ces grandes batailles où les Mongols supprimaient l'adversaire d'un coup. Son armée était nombreuse, et se grossissait tous les jours. Sans que le pape eût encore officiellement fait croiser, les ordres religieux, Dominicains et Mineurs, prêchaient par toute l'Allemagne; dès avant Pâques, le landgrave Henri de Thuringe annonce que les religieux appellent les chrétiens aux armes [2]; en

1. « Plus fraudulentia, quam fortitudine pugnant. » (Plan Carpin, p. 726.)
2. *Mon. Germ.*, t. XXVIII, p. 2062.

foule, ils accouraient, pour combattre sous la bannière du bon Venceslas et défendre la chrétienté contre ces méchants Tartares :

> Vers Bohême vit on aller
> Maintes gens des pays d'Allemagne,
> Avec lesquels le Roi
> Par la Sittavie s'en vint
> Sus auxdits Tatres (Mongols) [1].

Il leur courut si peu sus qu'ils ravagèrent, à sa barbe, ses pays de Lusace, de Misnie, de Silésie, de Moravie; longue est la liste des villes, des bourgs, des abbayes où les Mongols en usèrent à leur plaisir, après Liegnitz; à Littau, à Gevitsch, à Dubravnik, à Freudenthal, à Brünn; dans la seule Moravie, cinq villes, quatre abbayes; le maître du Temple écrit à saint Louis : « Et quanque nous avionz en Booine (Bohême) et en Morainne (Moravie), del tout en tot il ont détruit [2]. » Venceslas ne put rien empêcher malgré ses prétentions stratégiques [3] et sa grande armée; Baïdar et Kaïdou le promenèrent du 10 avril au 7 mai [4], jusqu'au moment où Souboutaï les ayant rappelés pour une autre besogne, ils lui faussèrent compagnie, sans qu'il eût rien compris à la promenade et au brusque départ. Il s'était d'abord posté au défilé de Glatz, près de l'entonnoir, « la marmite de Glatz, *Glatzer Kessel* », avec cette idée candide

1. *Fontes rerum Bohemicarum*, t. III, p. 171. 288 (d'après Strakosch, p. 56). Le texte est en tchèque; je cite d'après la traduction allemande du XIVe siècle, dans *Bibliothek des litterarischen Vereins*, t. XCVIII, p. 184 : « Czu Behem sach man wandirn - - Vel lut von Tutschin landen, etc. »

2. *Mon. Germ.*, t. XXVI, p. 604.

3. Le roi Venceslas écrivit à l'empereur qu'il avait fait reculer les Mongols, comme il ressort d'une lettre de Frederic. — *Mon. Germ.*, t. XXVIII, p. 211; Huillard-Breholles, t. II, p. 1151.

4. 7 mai, date de l'arrivée de Venceslas à Königstein; il n'y avait que des détachements sur l'Elbe, pour amuser le roi de Bohême; le gros des forces mongoles commençait à filer sur la Moravie dès le 21 avril : « Et ante ascensionem Domini (9 mai 1241), Moraviam intraverunt. » *Mon. Germ.*, t. XXVIII, p. 208, et Mathieu Paris, t. VI, Additamenta, pièce 51.

que les Mongols viendraient l'y chercher; leurs éclaireurs reconnurent au premier coup d'œil l' « empoigne-barbe », — c'est le terme turc, *sakal toutane*, pour « coupe-gorge ». Ils déployèrent un rideau devant lui, s'installèrent à Ottmachau, pour fourrager et se reposer, en attendant les ordres du quartier général; quand Venceslas les eut dépistés, ils firent contremarche, feignirent d'envahir la Bohême, donnèrent une souleur terrible à ce candidat en stratégie; il accourut en toute hâte, pour défendre l'entrée de son pays, le défilé de Pirna, la « pierre au roi », *lapis regia*, Königstein.

Quand les Mongols le virent dans les gorges de l'Elbe, les attendant de pied ferme, et prêt à les pourfendre, ils l'y laissèrent, et s'en allèrent où ils avaient envie d'aller, c'est-à-dire en Moravie, à égale portée de Vienne et de Pest, prêts à faire leur jonction avec Souboutaï, pour fondre sur l'empereur, ou à tomber sur le flanc de l'empereur, s'il osait avancer contre Souboutaï; leur tâche était terminée; les forces de l'Allemagne du Nord n'étaient plus à craindre; Baïdar et Kaïdou ramenèrent leurs troupes victorieuses vers les Carpathes, pour se remettre à leur place dans l'ordre de bataille, à la droite de la grande armée. Ils prirent la route de Moravie, par Glatz, Troppau, Olmütz et Prerau, faisant le dégât, de manière à empêcher toute armée qui pourrait se former ultérieurement dans l'Allemagne du Nord de subsister, ou même de fourrager dans le pays, et surveillant les avenues de l'ouest, par une suite de reconnaissances. Pendant que la droite mongole menait cette brillante et rapide campagne, le centre et la gauche, sous le commandement nominal du Saïn Khan, portaient le coup décisif.

De tant de princes que Souboutaï avait en garde, dans son état-major, Buri et Kadane étaient les seuls en main; Meungke avait déjà déserté; Gouyouk était sur le point d'en faire autant; le Saïn Khan regimbait sans cesse; il fallait le pousser;

avec une véritable anxiété, le « soldat » Souboutaï attendait les nouvelles de Baïdar et de Kaïdou, de vrais capitaines, ceux-là, sur lesquels on pouvait compter. D'ailleurs, s'il y avait vraiment croisade, si l'Occident se jetait sur lui en masse, il n'aurait pas trop de toutes ses forces réunies pour assommer l'ennemi d'un coup. Il fallait, à la fois, aller vite et temporiser. Voici comment l'étonnant capitaine résolut le problème. Orienté dans la direction qu'il croyait principale, il avait réglé sa marche de façon à ne pas s'engager à fond avant que Baïdar et Kaïdou l'eussent débarrassé des Polonais et des Allemands, et à leur porter secours, s'il était lui-même dans la fausse direction. L'armée de Hongrie marchait sur trois colonnes, celle de droite commandée par Cheïbane, frère cadet de Batou, jeune prince qui avait de réels talents militaires; cette colonne était à portée de l'armée de Baïdar et de Kaïdou, par la vallée de la Morava et Olmütz, ou par Brünn et Dubravnik; elle avançait sur la *Porta Hungariæ*, séparée de la colonne du centre par la Haute-Vistule, dont les Mongols tenaient les passages à Sandomir et à Cracovie. Au centre, l'armée principale que commandait Batou, et où Souboutaï avait son quartier général, marchait sur la *Porta Rusciæ* (défilé de Ruszka), venant de Halicz; à gauche, la troisième colonne, sous Kadane et Buri, formait deux échelons derrière la colonne du centre, et arrivait par la Transylvanie, entre le Sereth et le Maros, avançant vers le Körös. Les trois colonnes convergeaient ainsi vers la haute Theiss, celles de droite et du centre par la rive droite, celle de gauche par la rive gauche.

Les Hongrois avaient fortifié les défilés des Carpathes du côté de la Galicie, la Porta Rusciæ, entre Unghvar et Munkacz; le palatin Mederwary, comte de Zolnuk, les défendait; l'avant-garde de Souboutaï les enleva le 12 mars; l'armée du palatin y périt tout entière; le comte revint à Pest, avec

une poignée d'hommes apportant lui-même la terrible nouvelle. Pourtant les ouvrages étaient si forts que les Mongols réquisitionnèrent plusieurs milliers de pionniers pour les détruire et dégager la route [1]. La poursuite fut foudroyante; le vendredi 15 mars, les coureurs mongols étaient à une demi-journée de Pest; ils avaient fait deux cent quatre-vingt-dix kilomètres [2] en moins de trois jours; le lendemain, ils étaient devant Pest, et le surlendemain, ils battaient l'ennemi; c'était le dimanche, 17; Ugolin, évêque de Calocza, n'y pouvant plus tenir devant leurs bravades, malgré les ordres du roi, se jeta sur eux, à la tête de ses troupes; ils le laissèrent s'engager sur un terrain marécageux, l'acculèrent aux marais et

1. Thomas de Spalato, p. 586. Le chiffre de 40 000, que donnent les Hongrois, est exagéré; Thomas confond, évidemment, le nombre des pionniers avec l'effectif total de l'armée mongole qui déboucha par Unghvar, les trente mille hommes réglementaires d'une armée royale à trois « toumans » et les dix mille du « touman » personnel de Souboutaï; les prisonniers de corvée sont en plus.

2. Dans son remarquable travail : *Der Einfall der Mongolen in Mittel Europa*, M. Strakosch-Grassmann compare à cette extraordinaire chevauchée des Mongols la fameuse course de Baumkircher qui chevaucha de Wiener-Neustadt à Prague, du 27 au 29 octobre 1462 (soit 107 kilomètres par jour), et le double raid des officiers prussiens et autrichiens de Vienne à Berlin et de Berlin à Vienne, au commencement d'octobre 1892 (Strakosch-Grassmann, p. 70). La comparaison est mauvaise; Baumkircher courait à tous risques, et sur quarante de ses compagnons, il en laissa trente-sept en route, qui ne purent pas suivre. D'ailleurs, il ne marcha pas plus vite que les Mongols, qui n'ont pu se mettre en route que le 12 au soir, au plus tôt, puisqu'ils s'étaient battus dans la journée, ou le 13 au matin, courant ainsi le 13, le 14, et dans la matinée du 15; l'après-midi, ils tiraillaient déjà contre les éclaireurs de l'ennemi. D'autre part, il n'y a rien de comparable entre la course faite par les officiers autrichiens et prussiens, montés sur des chevaux de prix, suivant d'excellentes routes dans la meilleure saison de l'année, n'ayant à s'inquiéter, ni de leur nourriture, ni de celle de leurs montures, couchant à de bons gîtes, et mangeant à de bonnes tables, et la marche de guerre fournie par les cavaliers de Souboutaï, en pays ennemi, sur les routes de 1241, au moment de la fonte des neiges, obligés de pourvoir à tout, de s'éclairer, de trouver du fourrage, courant militairement, l'arme prête, d'une bataille à une autre. Baumkircher arrivant à Prague avec trois hommes, lui quatrième, haletants, épuisés, à demi morts, les sportmen militaires autrichiens et prussiens descendant de leurs chevaux fourbus, pour prendre une douche et changer de linge, n'ont rien de commun avec les incomparables cavaliers emportant d'assaut le defilé de Ruzska, et repartant au galop pour aller sabrer, à quatre-vingts lieues de là, les hommes d'armes d'Ugolin.

l'y jetèrent; il ne s'en tira qu'avec trois hommes, lui quatrième. Ce même jour, la division de Cheïbane emportait d'assaut Waitzen, au sommet du coude du Danube, tête de route dans la direction de Cracovie et de Breslau, assurant ainsi les communications avec l'armée du Nord, sous Baïdar et Kaïdou. Cependant, Koloman, frère de Bela, lui amenait les contingents de Slavonie et de Croatie; la grande armée hongroise se massait sur la rive droite du Danube, à l'abri du fleuve. A la fin de mars, l'archiduc d'Autriche arriva lui-même, avec une petite troupe, prit part à une escarmouche insignifiante, contre une patrouille mongole à laquelle on fit un prisonnier. Le parti hostile à Bela porta les Allemands aux nues; c'est alors que Koutan fut massacré, et que les Kiptchak prirent les armes, désorganisant toute la Hongrie orientale, où ils empêchaient les contingents de rejoindre. Après ce bel exploit, l'archiduc s'en fut à Vienne et ne reparut plus, de toute la guerre.

Les Mongols, eux, ne perdaient pas de temps; leur deuxième et leur troisième échelon avançaient rapidement[1]; l'un dégagea la route de Galicie, un instant menacée par l'évêque Benedict de Grosswardein et le comte Bor, emporta Erlau d'assaut, battit l'évêque et le comte à plates coutures (fin mars — commencement avril); l'autre, le plus important, débouchait, à l'extrême gauche, par la Transylvanie; c'était Kadane qui le commandait. Il força les défilés et les bois le long du haut cours du Maros, emporta Roudan, dans le district minier déjà peuplé par des Saxons; le comte Ariscalde avec six cents Allemands capitulèrent, et obtinrent bon quartier. Entre le Maros et le Körös, Kadane déploya, enleva droit

1. Leur vitesse de marche est évaluée par un contemporain, homme de guerre professionel : « et il chevauchent taut en une journée, comme il a de Paris a Chartres la cité. » (Lettre de Ponce d'Aubon, maître du Temple, à saint Louis, dans Pertz, *Mon. Germ.*, XXVI, p. 605.)

devant lui Varadin (actuellement Arad) et sa citadelle, puis Perg qui tint huit jours, et Czanad, prit à sa droite Saint-Thomas-du-Pont sur le Körös, se rabattit de ce côté, passa le Körös, franchit la Tizsa (Theiss), et vint prendre position sur la gauche de Souboutaï, en aval de Pest, vers le 2 ou 3 avril. En un mois, les Mongols avaient forcé les Carpathes, marché du Dniestr et de la Bistritz jusqu'au Danube, passé le Maros, le Körös, la Theiss, conquis les deux tiers de la Hongrie, ouvert leurs communications entre le Danube et l'Oder, détruit trois armées. Du 2 au 5 avril, ils étaient concentrés, et bordaient la rive gauche du Danube, entre Pest et Waitzen; ce fut le 9 que l'armée de Silésie gagna la bataille de Liegnitz. Le mouvement en avant des Hongrois, par la rive gauche du Danube, se prononce le 7; il avait commencé, dès le 6 au plus tard, sur la rive droite, car ils étaient au moins cent mille hommes, et ils n'avaient point de pont fixe à leur disposition. Souboutaï a donc dû dégarnir ses postes de la rive droite, entre Waitzen et Pest, le 7 au plus tard, et commencer son mouvement le 6 avant d'avoir reçu les nouvelles de Liegnitz. Assuré, dès le 4 ou le 5, que la grande armée magyare et allemande était réunie à Pest, incertain de ce qui se passait en Silésie, ne pouvant forcer le passage du Danube contre une armée de cent mille hommes, pour donner bataille avec un grand fleuve à dos, il recule, attire l'ennemi à sa suite. Il mit quatre jours (du 6 au 10 avril), rompant à petits pas, pour reculer du Danube au Sayo, suivi par la grande armée magyare qui n'essaya pas, une seule fois, de l'entamer; il la conduisit, comme par la main, au point stratégique reconnu à l'avance, près de Miskolcz, à portée de sa base d'opérations, Ungvhár — Munkacz; c'est là qu'on s'est encore battu, entre Hongrois et Russes, en 1848-1849; c'est là qu'on est obligé de se battre, entre armées venant du nord-est et armées venant du sud-ouest. « La posi-

tion centrale, au point de convergence des routes et des chemins de fer de la région, est Miskolcz, près du confluent de la Sajo et de la Tisza [1]. » Le 10, Souboutaï était sur la rive gauche du Sayo, Bela sur la rive droite en face de lui, dans la plaine de Mohi; tous les deux avaient suivi la même chaussée; les Mongols avaient passé la rivière sur un pont de pierre dont les Magyars occupèrent l'entrée, comptant passer le lendemain; ils avaient même reconnu le débouché du pont, sans rien voir, si bien qu'ils y placèrent un poste d'un millier d'hommes; les Mongols étaient masqués derrière les bois, à cinq milles de là. Dans la nuit, Souboutaï en personne fit saisir un gué en amont du pont de pierre, jeter des ponts de bois à côté du gué, pour accélérer le passage; un peu avant l'aube, le mouvement commença; à gauche, Batou enleva le poste à l'entrée du pont de pierre, couvrit le défilé par six catapultes qu'on y mit en batterie, balaya les Magyars qui voulaient reprendre le pont, et déboucha sur la rive droite; à droite, Souboutaï passa les ponts de bois et le gué, déploya sur le flanc gauche et sur les derrières des Magyars, les rabattant sur Batou qui les attaquait de face. A midi, tout est fini, le camp pris, trente ou quarante mille Magyars, Allemands, Croates, Italiens, volontaires occidentaux, parmi lesquels tous les Français et les Espagnols, tués [2], le roi Bela en fuite presque seul, son frère Koloman en fuite, blessé (il mourut

1. Colonel Niox, *Géographie militaire*, t. IV, p. 138.

2. Ils tombaient comme des feuilles mortes, « cadebant a dextris et a sinistris ybernalium foliorum instar », dit Thomas de Spalato, p. 587.

Les armées du moyen âge se tuaient très peu de monde pendant le combat; la tuerie ne commençait qu'après le choc, quand la troupe rompue et en désordre était massacrée. Le tir précis et rapide des archers mongols rendait les engagements meurtriers dès le début de l'action, et démoralisait leurs adversaires. Les contemporains occidentaux leur reprochent, naïvement, de tuer du monde avant de venir au choc : « homines et equos sagittis vulnerant et occidunt, et cum jam homines et equi sunt debilitati sagittis, tunc congrediuntur cum eis. » (Plan Carpin, p. 694.) — Au Sayo, les Magyars auraient perdu 65 000 hommes (Dlugozs; ou 100 000, chronique de Klosterneuburg). Tous ces chiffres sont sûrement exagérés.

quelques jours après). Les Templiers se firent hacher sur place, comme les Teutoniques à Liegnitz, et périrent jusqu'au dernier homme[1]. La Chronique chinoise résume très bien l'affaire : « Plus tard, dans une assemblée, Batou se mêla de faire des reproches à Souboutaï, disant : Quand nous combattions ensemble sur la rivière *Tun-Ning*, j'ai perdu mon ami Ba-ha-tu, par votre faute, car vous tardiez. Souboutaï répondit : Sire, vous savez bien que la rivière était peu profonde à l'endroit où vous passiez, et que vous aviez un pont tout fait devant vous; vous avez oublié qu'à l'endroit où je devais passer l'eau était profonde et qu'il fallait construire le pont... Batou rendit justice à Souboutaï, et reconnut que l'honneur de la victoire contre le *Kie-lin*[2] devait lui être attribué[3]. »

Ce n'était pas le cœur qui avait manqué aux Magyars; ils s'étaient battus avec la bravoure habituelle à leur vaillante nation, et ils étaient les plus nombreux; mais que pouvaient le nombre et le courage contre le génie de Souboutaï, et la tactique de ses vieux manœuvriers? « Combien grande que fut leur multitude, plus grande encore dans cette bataille fut, dit-on, la puissance des Hongrois. Mais il n'est pas gent au monde qui sache autant [que les Mongols], surtout à la rencontre en rase campagne, vaincre l'ennemi, soit par le courage, soit par la science au combat[4]. »

En trois mois, les Mongols avaient conquis l'Europe centrale, de la Vistule à l'Elbe, du Danube et des monts de

1. « Colomanus et Archiepiscopus acriter vulnerati vix evaserunt ad suos, magister vero Templarius cum tota acie Latinorum occubuit. » (Thomas, p. 587.)
2. C'est la transcription chinoise du magyar *Kiral*, « Roi ».
3. *Yuan-Shi*, d'après Bretschneider, p. 94.
4. « Licet autem maxima esset multitudo eorum, major tamen in illo certamine fuisse dicitur copia Ungarorum. Sed non est gens in mundo quæ ita sciat, maxime in campestri conflictu hostes evincere, sive virtute, sive sagacitate pugnando. » (Thomas de Spalato, *Mon. Germ.*, p. 609.)

Bohême à l'Adriatique; en trois jours (9-11 avril), sur la Wahlstatt à la Katzbach et sur le pré de Mohi au Sayo, ils avaient anéanti tout ce que la belliqueuse Pologne, l'intrépide Hongrie, la Saxe robuste, le Brandebourg, la Marche, la Silésie, la Bohême, l'Esclavonie, avaient pu réunir de gens de guerre, et avec eux, la foule batailleuse que la piété, la curiosité, le goût des aventures lointaines, avaient lancée aux combats de la chrétienté contre les barbares : moines soldats, Templiers et Teutoniques, chevaliers d'Autriche, de Thuringe, de Bavière, aventuriers de France, d'Italie, d'Espagne; la seule armée qui leur eût échappé, celle de Venceslas, ils l'avaient fait déguerpir devant leurs fourrageurs, et la laissaient dédaigneusement se morfondre, blottie dans les gorges des monts de Bohême. Les impeccables manœuvriers de Souboutaï avaient marché le plan du grand capitaine aussi exactement, sur le terrain, par montagnes et vallées, fleuves et rivières, qu'il l'aurait tracé, avec son pinceau, sur un écran de Chine. Sans une erreur, sans un retard, sans un à-coup, dans les trois journées décisives, l'extrême droite mongole était à son poste sur la Katzbach, le 9 avril, en face du duc Henri, vingt-quatre heures avant le roi de Bohême; les quatre colonnes du centre et de la gauche, Cheïbane, par la Wolhynie, Souboutaï par la Galicie, Kadane par la Transylvanie, se donnaient la main, le 10, entre le Danube et la Theiss, et envoyaient déjà leurs flanqueurs par la Moravie, à la rencontre de ceux que l'armée de Silésie détachait par sa gauche. Sur le champ de bataille, à chaque coup, la victoire avait été entière, écrasante, pas un instant douteuse. Les rapides évolutions des escadrons turcs et mongols effaraient ces pesantes cohues du moyen âge, si difficiles à mettre en mouvement; leur ordre silencieux [1] les glaçait de stupeur; ils

1. Dans les armées mongoles, les ordres se donnaient par signaux; le commandement à la voix était exceptionnel.

avaient peur de ces armées muettes, immobiles, qui tout à coup se détendaient comme un engin meurtrier, sans qu'on pût s'attendre à la détente :

> Cohors, falanx, legio, exarcus,
> Stat, pugnat, silet : imperat monarcus [1].

Il faut lire, dans le très intelligent mémoire de Plan Carpin, les conseils qu'il donne en cas de guerre contre les Mongols [2]; ils sont purement négatifs, et aboutissent à copier exactement l'ennemi, ou ne pas faire la guerre du tout. En 1241, la question militaire est jugée; quand on voit arriver les fanions blancs et noirs [3], on sait qu'on sera battu.

On trouvera dans Thomas de Spalato (p. 592 à 595) le récit lamentable de la fuite du roi Bela, errant sous le costume de pèlerin, rançonné par l'archiduc, traqué par les colonnes mongoles sous Kadane, de Clissa à Spalato, puis à Trau, et finalement dans un îlot de l'Adriatique où il n'osa même pas rester. D'avril 1241 à juin 1242, il n'y eut plus d'autre gouvernement, en Hongrie et dans les pays adjacents, que celui de Batou. L'armée de Silésie avait rejoint dès le mois de mai. L'empereur et le pape, pour des motifs très différents, étaient, au fond, complices des Mongols; ils comptaient sur eux, l'un et l'autre, et l'un contre l'autre. La Hongrie, la Dalmatie, l'Istrie, la Serbie, l'Esclavonie, payèrent les frais de l'occupation mongole. Pest fut pris, Gran l'imprenable fut pris malgré la défense désespérée de ses milices, et de ses mercenaires français et lombards [4], le

1. Carmina de regno Ungariæ destructo per Tartaros. — Dans Pertz, t. XXIX, p. 603.
2. Plan Carpin, p. 721-731.
3. Thomas de Spalato, p. 591 : vexilla nigro alboque colore distincta.
4. « Et erat in civitate illa populus infinitus, et burgenses ditissimi, milites nobiles et domine, que illic convenerant velut ad præsidium singulare..., et Francigene ac Lombardi, qui quasi erant domini civitatis. » (Roger, p. 565.)

pays au delà du Danube, occupé pendant plus d'un an, jusqu'en Carinthie et aux Marches Trévisanes [1].

Les Vénitiens, si près d'Udine par terre, n'eurent pas l'ombre d'émotion; ils savaient à quoi s'en tenir; aux questionneurs trop curieux, ces discrets marins répondaient par des phrases à double entente, par des réticences parfois menaçantes : « S'ils voulaient, ils pouvaient faire beaucoup de mal au roi de Hongrie; pour l'amour de la chrétienté, ils le laissaient [2]. » Dans le fait, Bela les supplia, et ils ne firent rien pour lui. Mais que le pape, mais que l'empereur, soient restés si tranquilles, mais que les Mongols n'aient pas marché sur Vienne, et que tout se soit borné, entre les Impériaux et eux, à des escarmouches qui ont l'air d'être réglées d'avance, et où le grand chef tartare, fait prisonnier, est un Templier anglais, voilà le mystère que je donne à expliquer aux chercheurs. Il est vrai que la terreur militaire inspirée par les Mongols explique bien des choses; personne n'avait envie de servir, comme sujet de démonstration, aux leçons de stratégie données par Souboutaï à ses élèves.

Les Mongols, pendant leur séjour en Hongrie, ont fait acte de gouvernement, mais non de souveraineté dans leurs formes régulières, puisqu'ils n'ont pas installé de préfets ou *Darogas*; — mais ils ont scellé des actes publics, chose

1. Les braves de Kadane essayèrent de renouveler l'exploit de Souboutaï aux bouches du Volga, et de passer un bras de l'Adriatique à la nage : « Dux Caydanus temptabat, si posset equitando transire, sed cum cognovisset, quod aqua illa, per quam civitas a terra dirimitur, propter limi profunditatem invadibilis erat, retraxit se. » (Thomas, p. 594.)

A Clissa, les Mongols venaient de monter à l'assaut du château, situé sur un rocher qui passait pour inaccessible, en rampant sur les mains, pendant que les défenseurs faisaient rouler d'énormes pierres sur eux : « ceperunt reptantes manibus ad superiora conscendere. Castra vero ingentes lapides revolventes... » (Thomas, *ibid.*)

2. « Rex.... cui Veneti, divino intuitu, cum multa erga eum agere potuissent, nihil injuriæ illi intulerunt » (Dandolo, dans Muratori, *Rerum italicarum scriptores*, t. XII, col. 354). C'est un demi-aveu. Les Vénitiens trouvaient déjà bien beau de ne pas « faire de mal au roi », c'est-à-dire de ne pas prêter leurs vaisseaux aux Mongols.

assez singulière, au nom du roi national en fuite : « Reperto sigillo regis penes Cancellarium... fecerunt scribi per quosdam clericos Hungaros, quos adhuc ad vitam servaverant, majoribus omnibus et popularibus per totam Hungariam existentibus sub nomine regis multifaria ficticia litterarum;... He fuerunt littere per quosdam Hungaros, qui jam eis adheserant, destinate, que me ac totam Hungariam destruxerunt [1]. » Roger juge que les Mongols agirent par fraude et ruse de guerre, pour retenir les gens dans leurs foyers ou les y ramener, afin de les tenir en main et de les dépouiller à l'aise. Mais c'était la pratique constante, chez les formalistes mongols, d'user des sceaux indigènes avant l'installation en forme de leurs Darogas, au nom du Kaan; ils avaient déjà une chancellerie magyare, « quosdam clericos Hungaros [2] », des Magyars dévoués à leur service, « quosdam Hungaros qui jam eis accesserant ». Il leur fallait maintenir la population sur place pour obtenir leurs corvées et leurs réquisitions. Roger, qui a fait sa soumission sous caution d'un Hongrois rallié, et qui a tâté de la corvée [3], reconnaît qu'ils ne détruisaient pas tout et que les corvées regimbaient : « Nec fruges nec stramina nec domos aliquas combusserunt... Populos vivere ad tempus dimiserant ad cautelam, ut in unum segetes congregarent et vindemiarent vineas, sed nole-

1. Roger, *Miserabile Carmen*, collection Pertz, t. XXIX, p. 559 et 560.

2. On a vu, dans Guiragos (p. 230), comment ils réquisitionnaient des scribes. « Le Vartabed demanda aussi notre liberté en payant notre rançon avec la sienne, mais ils n'y consentirent pas, prétendant que je leur étais nécessaire pour écrire et lire leurs lettres : Quand vous nous donneriez beaucoup d'argent, ajoutèrent-ils, nous ne le rendrions pas... Molar Noïan (c'est le capitaine qui a réquisitionné Guiragos) me dit : N'aie pas de chagrin du départ de ton vieux maitre. Nous ne t'avons pas laissé partir avec lui parce que tu nous es utile, je t'élèverai au-dessus de mes plus grands officiers »..., il me fit donner une tente et deux jeunes garçons pour me servir. Il ajouta : « Demain, tu auras un cheval, et je te rendrai content, mais sois-nous fidèle. »

3. « Ditioni cujusdam Hungari facti, operibus Tartari me submisi, qui ut servum admitere pro magna gratia me est dignatus » (p. 364).

bant, quod illi consumerent congregata. » A coups de fouet, de plat de sabre, les Mongols firent vendanger leurs vignobles de Tokay par ces vilains récalcitrants. Pour mener tout ce monde, ils avaient organisé une espèce de gouvernement provisoire; ils avaient invité les villes à élire des baillis, que Roger appelle *Canesii*[1], et qui représentaient l'autorité civile, faisaient eux-mêmes les réquisitions habituelles, chevaux, grains et bétail, étoffes et vêtements; les Canesii étaient, en plus, chargés du désarmement réglementaire en pays conquis; ils se réunissaient tous les huit jours, et recevaient les réclamations, rendant justice assez exactement, de l'aveu des vaincus. « Nous avions paix et marché, et à un chacun, on faisait droit », dit Roger[2]. Les transactions étaient même assez régulières pour que, dans leur court séjour en Hongrie, les Mongols aient fait adopter un nouveau type monétaire, copié sur la sapèque chinoise[3]. A coup sûr, les garnisaires du « Débonnaire » payaient, à l'occasion, chez le bourgeois, puisque la monnaie que l'invasion mongole a introduite en Hongrie n'est pas l'inévitable assignat chinois à cours forcé, ni le dinar persan ou le florin vénitien, mais la monnaie de billon, le sou de poche que dépense le simple soldat.

On dirait qu'il y eut, pendant cette occupation de la Hongrie par les Asiatiques, comme un retour d'atavisme chez les Magyars. Aux Turcs, aux Mongols, le pays plaisait infiniment; la *Puszta*, la lande hongroise, telle qu'ils l'avaient vue, au lendemain de la victoire, au soleil de mai, verdoyante et bariolée de fleurs, c'était l'*Otlak*, « l'herbage », du Pé-Lou, et les grands bois, sur les contreforts des Carpathes, ressem-

1. « Constituerant Canisios, id est balivios. » Roger, p. 563).
2. « Pacem habebamus et fora, justaque unicuique justitia servabatur. » (Roger, p. 563.)
3. Strakosch, p. 159 : « Ihre Kupfermünze kam in Ungarn in Umlauf, was fur die Geschichte des Munzwesens in Ungarn von Bedeutung geworden ist »; — d'après Karabacek, « Der unmittelbare Einfluss der Mongolischen Invasion auf die Münzverhältnisse Ungarns », dans *Numismatische Zeitschrift*, VI, 49-57.

blaient tant à la « forêt d'en haut », au cher Altaï, si loin, là-bas; ils se sentaient chez eux. Le pré, l'herbe, leur parlaient; tout leur était familier; ces menades que le *czikos* magyar, le pâtre demi-nomade, lançait au galop, à travers la *puzsta* bariolée à perte de vue, c'était le *Taboun*, le troupeau de chevaux demi-sauvages avec lequel ils avaient couru, dans leur enfance, sur la steppe, avant de se faire gens d'armes et de conquérir le monde à la solde du Kaan. A eux qui avaient vu tant de peuples, entendu tant de langages, l'air de famille, chez les Magyars, ne pouvait échapper; les mots turcs de leur parlure, quelque broderie dans le harnachement d'un cheval, quelque nœud dans l'ajustement d'une ceinture, dans la couture d'une botte, ne les trompaient pas; c'était de chez eux; pas un cavalier kirghiz ne pouvait méconnaître la parenté entre son *tchakane* (marteau d'armes) et le *fogoch* d'un Magyar; pas un Turc n'était embarrassé pour comprendre les trois quarts des mots qu'un Hongrois disait devant lui, dans sa langue, pour nommer les bêtes et les ustensiles d'un berger. Il y avait une espèce de sympathie latente; au milieu de toutes les brutalités, des égorgements, des incendies, le sang touranien se reconnaissait. Les Mongols s'acharnèrent particulièrement contre les Allemands, les Slaves et les Roumains [1]; aux Magyars de pur sang, ils firent presque des avances, les traitèrent en frères ignorants, en brebis égarées qu'il fallait ramener dans la bonne voie; la preuve des tentations mongoles sur la conscience hongroise

1. M. Strakosch-Grassmann a très clairement discerné cette différence de traitement : « Zu bemerken ist noch, dass von den heute vorhandenen Urkunden der deutschen Städte des Berglands von Oberungarn keine einzige über die Zeit des Mongolensturmes zurückreicht, was sehr bedacht zu werden verdient bei der angstlichen Sorgfalt, mit der diese Städte ihre Urkunden, auf denen ihr ganzes politisches Dasein ruhte, als ihr kostbarstes Kleinod hüteten. » (Strakosch, p. 158.) — Les Mongols ont détruit impitoyablement les établissements allemands et slaves en Hongrie, et ont généralement ménagé les villes magyares.

est faite par la contre-partie, par la familiarité avec laquelle beaucoup de ces fiers et vaillants Magyars, si revêches à tous étrangers [1], se laissèrent aller envers l'envahisseur asiatique. Roger raconte qu'ils amenaient leurs jolies filles aux « Canesii », pour se faire bien venir des Mongols [2], et qu'en échange « ils ramenaient des moutons, des bœufs et des chevaux »; peut-être que la camaraderie des jolies filles magyares avec les gens d'armes et les capitaines turcs et mongols fut moins vénale, et que plus d'une paysanne de Hongrie vieillit grande dame en Perse, en Transoxiane ou en Chine.

Quand les Kiptchak restés en Hongrie eurent nouvelles de ce bon vin qu'on buvait aux armées, ils comprirent que le Kaan était vraiment le fils du Ciel; la notion de fraternité entre eux et tous ces Turcs, qui parlaient leur langage, leur parut claire; ils accoururent, en foule, sous le drapeau mongol; après tout, le « Débonnaire » ne pouvait rien dire; ces Kiptchak étaient ses sujets, et il n'avait point d'instructions pour garder la Hongrie; il ne demandait qu'à s'en aller, à rejoindre Gouyouk et Meungke, sur la route de Pékin, à Karakoroum où ils intriguaient peut-être déjà contre lui, à se venger du brutal Buri [3].

La Hongrie fut mise en coupe réglée, horriblement pillée par tous ces gens qui s'attendaient à partir du jour au lendemain, et qui n'espéraient ni fiefs, ni places dans le pays. Roger a vu passer le pillage, les interminables files de charrettes chargées de butin : « Conspexi Comanos infinitos, et

1. « Oppressores advenarum. » Planetus destructionis, Neues Archiv, II, p. 621. et Strakosch, p. 159.

2. Strakosch, p. 159, et Roger, p. 563.

3. Il vengea l'outrage que lui avait fait Buri, quand celui-ci conspira contre Meungke Kaan (1252), qui le livra entre ses mains. Il lui rappela ses insultes : « Buri excusavit se, quia ebrius erat, quia solent condonare ebriis. » Et Baatu respondit : « Quomodo audebas me nominare in ebrietate tua? Et fecit ei amputare caput. » (Rubruquis, p. 280.)

Tartaros cum spoliis, curribus oneratis, pecoribus, jumentis et aliis ustensilibus, undique revertentes [1]. » Il a vu le sac d'Egres, où les Mongols envoyaient leurs pionniers russes, et persans, et kiptchaks, « Rutheni, Ismahelite, Comani », combler les fossés sous les carreaux d'arbalète et les coups de mangonneaux, riant et disant, quand ils les voyaient tomber : C'est autant de coquins de moins : « Tartari retro post omnes stantes ridebant de casu illorum » [2]. Mais les fossés comblés par cette canaille, c'étaient eux, les vrais Mongols, qui couraient aux échelles et grimpaient aux créneaux.

Le 11 décembre 1241, Ogodaï mourut. Quand la nouvelle fut officielle en Hongrie, soit en mars 1242, il ne fut plus possible de retenir Batou; Souboutaï lui-même le reconnut, et prit ses mesures pour l'évacuation du pays, depuis l'Adriatique et les Marches de Trévise jusqu'au Dniestr; son travail militaire était fait, et en matière politique, ce soldat ne discutait pas. L'Europe étant vaincue, le Kaan étant mort, l'honneur du drapeau sauf, il n'avait plus qu'à obéir à son seigneur le Saïn Khan. Toutefois, il fallait qu'il n'y eût pas même l'ombre d'une apparence, pouvant laisser à supposer qu'on reculait. Pendant que le gros de l'armée évacuait à petites journées, derrière Batou, parti le premier avec sa garde, Kadane et Kaïdou, par ordre, firent un mouvement offensif vers l'ouest, et mirent tout à sac, pour prouver que les Mongols s'en allaient parce qu'ils le voulaient bien [3]. Ils

1. Roger, p. 564.
2. *Id.*, *ibid.*
3. Pendant qu'on prêchait la guerre sainte en Allemagne, où, entre autres, Louis de Spitzenberg et Albert d'Altbach (Souabe), Ulric de Ulten, et Albert de Tirol furent des premiers à prendre la croix, les Mongols passaient tranquillement le Danube, et poussaient leurs reconnaissances au delà de la Raab, jusqu'à la Leitha. Tout près de Vienne, ils occupèrent Korneubourg (Continuatio Garstensis, dans *Mon. Germ.*, t. IX, p. 597), dont ils avaient compris de suite l'importance stratégique : « Sans dommage, dit l'Annaliste, ils retournèrent en Hongrie. » Cependant, parmi les croisés, le margrave

proclamaient à cor et à cri qu'ils faisaient grâce à l'Allemagne : « fuerunt subito revocati..... et terram tam ultra Danubium quam citro eorum in manibus habuerunt..... Auditis itaque rumoribus, quod Tartari aspernabantur Theutoniam expugnare,.... gavisus fui non modicum, quia Christianorum excidium vitabatur [1]. » Personne ne s'y trompa; tout le monde comprit l'insulte à l'empire teutonique, qu'ils dédaignaient d'achever, « quod aspernabantur expugnare ». L'empereur ne bougea pas. Le pape prit son parti, et envoya une ambassade au Kaan. En attendant, puisque la Hongrie ne devait pas être gardée, les Mongols y enlevèrent tout ce qui était à leur convenance. La Transylvanie fut évacuée en juin 1242, la Bulgarie dans l'hiver de 1242-43.

Les lettres de créance de Jean de Plan Carpin, légat du pape auprès du Kaan, sont datées de Lyon : « III nonas Martii anno 1245 »; l'élection de Gouyouk comme Kaan n'eut lieu qu'en août 1246. Innocent IV a donc dû prendre son parti d'envoyer un légat à Karakoroum dès 1243, au moment même de l'évacuation de la Bulgarie, et il est probable que l'ambassade était en projet, dans l'esprit de son prédécesseur, Grégoire IX. Comme la papauté avait temporisé pour la croisade, elle temporisa pour l'ambassade, jusqu'au succès définitif des Mongols; le légat, qui n'était pas arrivé à temps pour faire des remontrances aux « Barbares » pendant qu'ils dévastaient l'Europe, se trouva présent, à l'heure exacte, au couronnement triomphal de leur

Hermann V de Bade, le duc Otto de Méranie, le duc Bernard II de Carinthie, le patriarche Berthold d'Aquilée n'étaient pas bien loin. Le 22 juin, l'archiduc Frédéric, écrivant à l'évêque de Constance, se vante d'avoir battu sept cents Mongols en Autriche; la victoire est imaginaire; c'est l'invasion de l'Autriche qui est réelle :

Et li Tatare fort et rice
Guerroierent vers Osterrice.
(Phil. Mousket, dans *M. G.*, XXVI, p. 819, vers 30537.)

1. Roger, p. 566.

empereur, et rehaussa de sa présence la pompe de cette extraordinaire cérémonie. Il y avait là, présents au Kouriltaï, ou Conclave laïque où l'on allait faire un Fils du Ciel, dans ce « Camp du drap d'or »[1], les uns venus en solliciteurs, les autres en négociateurs, tous pleins d'angoisse, il y avait l'Ot-Djiguine, le vénérable frère du Tchinghiz Khan, avec ses quarante-huit fils, la grande veuve, Serkouteni la douairière chrétienne, avec ses fils, Meungke, Khoubilaï, Houlagou, le futur potentat de Perse, celui qui allait détruire le khalifat et le royaume des Assassins; il y avait les princes de la maison d'Ogodaï, de Djagataï, de Djoudji, sauf le plus grand de tous, Batou; quand il se vit devancé par Gouyouk, le « Débonnaire » eut peur d'un piège, flaira une conspiration, et ne voulut plus quitter son royaume de Kiptchak et de Russie; prudemment, il se fit représenter par son vassal, le grand-duc de Russie Yaroslaf; il y avait Argoun et Massoud, vice-rois de Perse, de Turkestan et de Transoxiane, les deux frères David Lacha, candidats au trône de Géorgie, les ambassadeurs des princes de Mossoul, de Fars et de Kerman, Rokn Ed-Dine le Seldjoukide, sultan de Roum, l'ambassadeur du Vieux de la Montagne, seigneur d'*Alamout*, « l'aire d'aigle », et souverain des *Moulahidat ul Mat*, « hérétiques de la mort »; il y avait les lieutenants-gouverneurs mongols, les autorités militaires et civiles tenant des Mongols en Chine, au Tibet, en Corée, capitaines, mandarins, lettrés et lamas; il y avait le connétable Sempad, frère de Héthoum, roi d'Arménie et de Cilicie; il y avait, à côté l'un de l'autre, le légat du khalife de Bagdad, du pape de l'Islam, accompagné de sa suite, et le légat de « l'Apostoille » de Rome, du pape de la chrétienté, frère Jean de Plan de Carpin, moine de Saint-François, pénitencier

1. *Sira Ordou* signifie en mongol « le camp d'or ».

d'Innocent IV, accompagné de son interprète, frère Benoît de Pologne. — On n'y vit pas longtemps le glorieux vieillard, dont l'épée, avec le conseil de Yelvadj et de Yelouï Tchoutsaï, mettait aux pieds de l'empereur mongol cette assemblée de rois; les fêtes n'étaient pas encore terminées que Souboutaï montait à cheval pour prendre le commandement de l'armée dans le sud de la Chine; il remporta ses dernières victoires sur le Fleuve-Bleu (1247-48), préparant les voies au « petit Khoubilaï », puis, se sentant fatigué, il demanda son congé, et retourna mourir paisiblement sous sa yourte, sur son coin de pré, là bas, au nord, au bord de la Toula [1]; de la Corée au Frioul, il avait vaincu trente-deux nations et gagné soixante-cinq batailles rangées.

Parmi les hautes autorités présentes à l'assemblée, il faut encore nommer la veuve douairière d'Ogodaï, l'impératrice Tourakina, et la princesse Ogoul Gaïmich, femme de Gouyouk; à elles deux, elles conduisirent l'élection. Tourakina mourut deux mois après, triomphante. Quand le parti chinois l'emporta (1252) après la mort de Gouyouk, et fit élire Meungke, en attendant Khoubilaï, son premier acte fut de mettre en accusation Ogoul Gaïmich; elle fut condamnée à mort, et les princes de la maison d'Ogodaï évincés, déclarés contumaces, et proscrits. Ce fut le moment décisif pour l'empire mongol. Le petit-fils d'Ogodaï, Kaïdou, compagnon de bataille de son oncle Kadane, élève du grand Souboutaï, n'accepta pas la proscription, protesta; on parvint à l'apaiser, en lui donnant Almalik et la Pentapole; la vieille coutume turque et mongole était manifestement violée; l'Empire commençait à se chinoiser.

Quand les Mongols achevèrent de conquérir la Chine entière, celle des Song après celle des Kin, ils étaient déjà

1. Une biographie le fait mourir en 1246; mais en 1247 il commandait encore en Chine.

conquis par elle. Dès 1230, on voit l'esprit chinois, et celui des Oïgour, chinoisés depuis longtemps, dans le formidable appareil fiscal, dans la bureaucratie et dans la paperasserie mongols : taxe mobilière par maison, pour les sédentaires, centième par tête de bétail pour les nomades, droit du trentième sur l'argent, sur la soie, sur les grains, droits du dixième sur le vin, droits de douane [1]. Les charges n'allèrent qu'en augmentant; une charte de Timour III nous les donne, en Crimée, au XIV[e] siècle, pour un propriétaire terrien qu'on fait Tarkhan, et qu'on exempte de droits de timbre, de joyaux et vieil argent, de magasinage et de tonlieu, tailles de domestiques et cuisinières, timbre et frais d'achat et de vente, corvée de poste, réquisition de logement, fourrage et boisson, etc. [2]. Dans Guiragos, on trouve à chaque page les preuves de la tracasserie fiscale et administrative qui rendit les Mongols insupportables. Les tirades ampoulées des Persans où l'Asie, et l'Europe après elle, ont trouvé le type mélodramatique des Mongols que l'imagination littéraire nous a conservé, donnent une idée absolument fausse de leurs conquêtes et de leur gouvernement; c'est l'ordinaire et banale déclamation où le vaincu se venge de sa défaite et se console de son abaissement. Sans doute, les armées mongoles ont brûlé, pillé, massacré, ni plus, ni moins que d'autres armées conquérantes; l'énorme espace de terrain occupé par les peuples qu'elles réduisaient, les soulèvements partiels et les représailles, qui les obligeaient à faire des détachements spécialement chargés de répressions et d'exécutions militaires, leur ont fait adopter un système de terreur, que d'autres, dans des conditions analogues, ont suivi jusqu'aux temps modernes; la rhétorique iranienne en a tiré des effets dramatiques, chargés en couleur. En réalité, ce

1. De Mailla, IX, p. 135.
2. Vambéry, à la suite du *Koudatkou Bilik*, p. 172, 173.

qui a été odieux, c'est le Daroga, « le préfet », mongol; c'est le *Baskak*, « le fouleur »[1], comme l'appelaient les Russes, le fiscal chinois et oïgour; ce qui a été intolérable, c'est la vexation méticuleuse, avide et bête du fonctionnaire civil, la morgue du militaire et la brutalité des sous-ordres. Le judicieux Plan Carpin, ambassadeur d'Innocent IV auprès du Kaan (1246), ne met aucune rhétorique de massacres et de cataclysmes dans sa relation, évidemment écrite pour servir de base officielle, diplomatique, documentaire, à une prédication de croisade contre les Mongols, au cas où ils auraient poursuivi leurs entreprises en Europe; mais il dénonce leur oppression politique et administrative : « Intentio Tartarorum est sibi subjicere totum mundum..., intendunt delere omnes principes, omnes nobiles, omnes milites et honestos viros de terra... et hoc faciunt subdole et artificiose in subditos suos...; pauciores sunt numero et corpore debiliores quam populi christiani[2]. — Habent mandatum, ut cunctas sibi subjiciant nationes. Et hæc sunt illa quæ petunt ab eis : ut vadant in exercitu... ut dent decimam de omnibus... Cum essemus in Ruscia, missus fuit unus Sarracenus ex parte Cuyuc Can... et præfectus ille a quolibet homine qui habebat tres pueros unum accipiebat; et quicunque viri non habebant uxores, illos deducebat; et faciebat de mulieribus etiam illud idem, quæ viros legitimos non habebant; pauperes autem qui mendicando victum suum querebant similiter deportabat[3]. » Pour cet homme du moyen âge, la conscription, la réquisition des femmes sans ressources, la répression de la mendicité et la relégation des mendiants sont des attentats abominables. Plus loin, Plan Carpin énumère les exactions de la fiscalité mongole; il ne parle de cruauté

1. Du turc *Basmak*, « fouler ».
2. Plan Carpin, p. 715 et 717.
3. Plan Carpin, p. 699 et 700.

qu'en passant, et d'un ton assez indifférent : « Si homines alicujus civitatis aut terræ non faciunt quod volunt, isti Baschati [1] opponunt eis quod sint Tartaris infideles et sic civitatem illam vel terram destruunt, et homines qui sunt in ea occidunt[2]. » C'est le terrible vieux droit turc : désertion, insubordination, rebellion — peine de mort. Il est curieux qu'un homme d'un sens aussi juste que Plan Carpin se soit mépris sur la valeur de deux mesures prises par les Mongols, et fort admirées par leurs sujets chinois et iraniens [3]; c'est la création de greniers de réserve et la faculté, pour les manouvriers, de payer l'impôt sous forme de corvée : « Accipiunt omnes artifices meliores, et in operibus suis ponunt; alii autem artifices dant eis de opere suo tributum. Segetes omnes condunt in horreos dominorum suorum; dimittunt tamen eis semina, et quantum ipsis competenter sufficiat pro expensis [4]. » Plan Carpin a confondu ici en une seule deux réglementations mongoles d'ordre différent : la transportation d'ouvriers iraniens, caucasiens, russes, en Turkestan, en Mongolie, etc., sous un régime spécial, et l'institution des greniers d'abondance et des réserves de semailles pour les laboureurs indigènes, si vantée par les Chinois. Le bonhomme Rubruquis nous donne, d'ailleurs, le type exact de la condition de ces ouvriers transportés quand il nous montre le maître orfèvre de Meungke Kaan, chez lequel il dîna le jour des Rameaux, à Karakoroum; il lui avait été recommandé par une dame Paquette de Metz, « quædam mulier de Mitis, nomine Pascha, » mariée à un jeune architecte russe faisant bon métier chez les Mongols, « juvenem maritum rutenum qui sciebat facere domos, quod

1. Plan Carpin prend le mot russe *Baskak*; ce sont des commissaires extraordinaires, des inspecteurs et enquêteurs.
2. Plan Carpin, p. 703.
3. De Mailla, Djouveïni, Rachid, etc., *passim*.
4. Plan Carpin, p. 711.

est bonum artificium inter eos »; au dîner, assistait un employé mongol né en Hongrie, Anglais d'origine, « quemdam Basilium, filium Anglici, qui natus erat in Hungaria ». Maître Guillaume de Paris[1], « Magister Willielmus Parisiensis », paraît fort à l'aise; il vient de fabriquer pour le Kaan une pièce d'orfèvrerie superbe, « unam magnam arborem argenteam, ad cujus radices sunt quatuor leones argentei »; son fils, qui poursuit le métier, montre à Rubruquis un beau crucifix à la française, « pulchram crucem argenteam, fabricatam more gallicano, habens imaginem Christi argenteam affixam desuper », qu'il a ouvré pour son patron, évidemment un Turc Kéraït ou Oïgour nestorien, « Bulgai, qui est major scriptor curie ». Maître Guillaume possède hôtel : « missa dicta, duxit nos magister Willielmus cum magno gaudio ad hospitium suum »; il voisine avec le neveu de l'évêque de Belleville, qui a été pris, avec lui, à Belgrade, « in quadam civitate quæ dicitur Belagrave, in qua erat episcopus Normanus de Belevile prope Rothomagum, cum nepote quodam episcopi, quem vidi ibi apud Caracarum ». Il n'a pas à se plaindre du Kaan son maître, qui paie largement : « Manguchan... post completionem predicti operis (arboris argenteæ) dedit ipsi magistro centum iascot. hoc est mille marchas [2]. » On voit que l'esclavage des ouvriers d'art enlevés par les Mongols n'était pas bien terrible; il ressemble même, dans beaucoup de cas, à une émigration volontaire d'aventuriers allant chercher fortune dans l'extrême Orient. Le jeune architecte ou charpentier russe, mari de Paquette, laquelle était femme de chambre d'une princesse mongole, est fort à l'aise après beau-

1. Il s'appelait Guillaume Boucher, son frère était établi sur le Pont-au-Change. « Cognomen ejus est Buchier, et nomen patris ejus est Laurentius Buchier. Et adhuc credit se habere fratrem super magnum pontem, nomine Rogerus Buchier. » Sa femme était Hongroise, parlant bien français et turc-kiptchak, « scientem bene gallicum et comanicum ».
2. Rubruquis, p. 334, 337. 348.

coup de pauvreté : « narravit paupertates quas sustinuerat antequam venisset ad curiam. »

Une autre tyrannie mongole qui ne plaisait guère à ces hommes du moyen âge, était le *Yam*, « le service postal ». Quand le fonctionnaire, employé ou haut personnage, présentait son *iarlik*, « lettre de service », ou exhibait la terrible « tablette de commandement », comme l'appelle Marc Pol, la *Païza* d'or ou d'argent, il fallait obéir, livrer chevaux, mulets, fourrages. Ces fonctionnaires mongols, toujours en route à travers l'immense empire, n'avaient pas le temps d'attendre, moins encore le *yamtchi* [1], « postier », le *tchapar*, « courrier », porteurs de la correspondance officielle, des dépêches gouvernementales.

Les Chinois ont sur Khoubilaï une anecdote mélancolique. Lorsque son splendide palais de Khan Balik fut achevé, il fit semer, dans une cour, les graines des steppes, et montrant à ses enfants cette minuscule prairie, captive entre des murailles, il leur dit : « Souvenez-vous de vos ancêtres; gardez ce pré, c'est l'herbe de modestie [2]. » L'anecdote est bien chinoise; les Turcs et les Mongols du XIIIe siècle savaient bien que « l'herbe de modestie » était au pays oïgour, au pied des montagnes saintes, et qu'un empire chinois, avec un empire transoxianais, un russe et un persan, ne faisaient pas ensemble, à eux quatre, un empire mongol.

En préparant la souveraineté de Khoubilaï appuyé par les Chinois et l'église bouddhiste, on ne frustrait pas seulement Arik Bouka, mais aussi Houlagou, frère cadet de Khoubilaï; on s'en débarrassa en lui donnant une magnifique compen-

1. Le mot est resté en russe sous la forme *iamtchik*, « postillon, courrier »; les Turcs Osmanlis ont adopté le mot *tchapar*, de *tchapmak*, qui est d'ailleurs turc, « courir ».

2. Bretschneider, *Recherches archéologiques sur Pékin*, p. 56-57.

sation, l'Occident musulman à conquérir. Le fils de la bonne dame Serkouteni, le mari de la pieuse Dokouz Khatoun, petite-fille du prêtre Jean, prit le commandement d'une expédition qui était une croisade. Avec beaucoup de sens politique, le parti musulman national qui avait encore la tradition des Yelvadj accepta ce projet chinois et chrétien, le servit de toutes ses forces. Ces Turcs comprenaient très bien que leur avenir, même au point de vue religieux, était en pays « djagataï », en Turkestan, en Transoxiane, en Kharezm, et que toute expédition à l'étranger, fût-ce contre des musulmans, fût-ce contre le Khalife, ne pouvait que les fortifier. Meungke et Khoubilaï, seigneurs en Chine bouddhiste et en Mongolie, Houlagou, souverain dans la Perse schismatique, dans le pays des Ismaëliens hérétiques, à Roum, chez les Seldjoukides déserteurs, eux, les Turcs, les vrais, les purs, demeuraient maîtres au pays orthodoxe, à Samarkande, à Turkestan, à Bokhara, à Ourguendj, de la Fergana jusqu'au Volga; et alors, eux maîtres, pourquoi n'arrangeraient-ils pas leurs affaires? Pourquoi n'accommoderaient-ils pas ensemble le Chériat et le Yassak? Et si le Chériat valait mieux, ne triompherait-il pas un jour, avec l'aide de Dieu? On voit poindre le programme de Timour, le pur Turc orthodoxe, restaurateur de la religion au XIVe siècle.

Rachid Ed-Dine explique très bien ce programme, avec les convenances que sa position officielle et son origine lui commandent [1]; du reste, soit qu'il copie Djouveïni, ministre de Houlagou, soit qu'il donne la tradition orale telle qu'il l'a reçue du Mongol Poulad Tchingsang [2], et d'autres grands personnages, il est parfaitement informé, mais ne dit que

1. Il était d'origine judaïque, et ses contemporains l'ont accusé de judaïser; voir édition Quatremère, p. V (1re partie).
2. Les historiens musulmans réunissent le nom du personnage, *Poulad*, qui signifie « acier », avec son titre mongol. *Tchingsang*, qui signifie « Ministre ».

ce que le bien de l'État lui permet de publier. Le prétexte officiel de l'expédition de Houlagou, fait pour plaire aux musulmans orthodoxes, fut le scandale des Ismaëliens ou Assassins : « Feu le kadi des kadis Chems Ed-Dine, de la ville de Kazvin, se trouvant à la cour de Meungke, parut un jour devant ce prince, couvert d'une cuirasse [1], et protesta que, dans la crainte d'être exposé aux coups des Ismaëliens, il portait constamment cette armure sous ses habits. Il raconta ensuite quantité de faits qui attestaient la puissance et l'audace de ces sectaires [2]. » Pour les chrétiens, on se servit d'un rapport de Baïtchou Noïane, le général mongol qui guerroyait à Roum contre les Seldjoukides, et qui venait d'accueillir les ambassadeurs du pape, frère Ascelin, Simon de Saint-Quentin, Guichard de Crémone et André de Lonjumeau. « Baïtchou... ne tarda pas à porter des plaintes contre le khalife de Bagdad. » Un plan de conquête fut proposé par Meungke en personne, dit Rachid. « Ce prince se dit à lui-même que parmi les royaumes du monde, les uns, sous le règne de Tchinghiz Khan, avaient été domptés par la force des armes ou s'étaient soumis volontairement, tandis que d'autres n'étaient pas encore conquis; que l'univers ayant une immense étendue, il devait envoyer vers chaque royaume un de ses frères... tandis que lui-même, placé au centre de son empire, dans les anciennes demeures des Mongols, tranquille et triomphant, partagerait son temps entre les plaisirs et le soin de rendre la justice à ses sujets [3]. » On voit poindre l'idée chinoise d'un « Empire du Milieu »; en portant le Khan Balik, « la Ville Impériale », à Pékin, Khoubilaï, après

1. Il était absolument contraire à l'étiquette, surtout pour un dignitaire ecclésiastique, de se présenter armé devant le souverain.

2. Rachid, p. 121-123 et suiv.

3. On observera qu'il n'est plus maintenant question du testament de Tchinghiz Khan, dont Plan Carpin parle encore quatre ans avant, du vivant de Gouyouk, en 1246. C'est Meungke qui forme le projet « lui-même ».

la mort de Meungke, disloquait l'empire mongol. Ses rivaux, Kaïdou et Arik Bouka, le virent clairement; d'où la guerre acharnée qu'ils lui firent.

A l'est, l'empire des Song restait à conquérir, la Chine massive, ruche énorme et compacte qu'il fallait prendre alvéole par alvéole; on y mit Khoubilaï, et on comprit dans son département « le Karadjang (Yun-Nan et Tonkin du Nord), le Tangout, le Tibet, le Koli (Corée) et la partie de l'Hindoustan qui confine au Khataï [1] (Chine du Nord) et au Matchin (le Manzi des Occidentaux, la Chine du Sud)... Il assigna pour département à son frère Houlagou les contrées occidentales telles que l'Iran, la Syrie, l'Égypte, le pays de Roum, l'Arménie. » Dans cette distribution de l'empire ne figurent, ni les États de la maison de Djoudji (gouvernés à ce moment par Batou), le pays des steppes, « le Kiptchak », auquel on n'assigne pas de limites vers l'ouest, du côté de la Pologne, ni ceux de la maison de Djagataï, désormais étranglés entre les futurs États de Houlagou et de Khoubilaï, et le domaine national, à Karakoroum et en Pé-Lou. C'est ici que la porte est ouverte aux conflits; le Kiptchak oriental et le Djagataï ne vont pas tarder à redevenir ce qu'ils ont toujours été, aux grandes époques chinoises des Han et des Thang, aux grandes époques iraniennes des Keyanides et des Sassanides, ce qu'ils redeviendront un jour : des marches entre Iran et Touran, entre Chine et Europe.

On verra le tableau d'une mobilisation mongole, en 1250, dans l'esquisse précise que fait Rachid : « L'empereur ordonna que, sur toutes les troupes... on levât deux hommes sur dix, qui ne seraient point portés en ligne de compte [2], et, formant le contingent de Houlagou, l'accompagneraient dans

1. C'est-à-dire : le Kachmir, le Badakhchan, le Ouakhan, et le pays des Pamir.
2. Qui ne figureraient plus sur les contrôles de l'armée impériale.

son expédition... Il envoya des courriers dans le Khataï pour faire venir de ce pays un millier de familles d'hommes habiles à dresser les machines de guerre, à lancer le naphte et à tirer l'arbalète [1]. Avant le départ de l'armée, d'autres courriers furent expédiés pour que depuis Karakoroum jusqu'au bord du Djeïhoun (Amou Darya), dans tout l'espace où devait s'effectuer le passage des troupes de Houlagou, on mît l'interdit sur les prairies et les pâturages, et l'on jetât des ponts solides sur les rivières et les torrents....; on prépara la provision de l'armée, qui consistait en mille livres de farine et une outre de vin pour chaque soldat... Les émirs des différents cantons avaient préparé des approvisionnements qu'ils apportaient de station en station; dans toutes les contrées que les troupes devaient traverser, on avait soin d'enlever les pierres et d'arracher les broussailles... Dans chaque canton et chaque province, ceux des princes et des émirs qui étaient désignés pour accompagner Houlagou dans son expédition, s'occupaient à disposer et à exercer leurs troupes. »

La consigne que donne Meungke à son frère est tout à fait caractéristique : « ... Tu vas te rendre de la contrée du Touran dans les provinces de l'Iran... Les Coutumes et le Yassak de Tchinghiz Khan, dans leur ensemble et leurs moindres parties, impose-les depuis les bords du Djeïhoun Amouyeh jusqu'à l'extrémité du pays d'Égypte [2]... Ne manque pas, dans toutes les circonstances, de consulter

1. Dans les armées mongoles, les artilliers, artificiers et arbalétriers étaient Chinois. Ces spécialistes stipulaient dans leurs capitulations le droit d'emmener leur famille, qui était soldée, bien entendu. Joinville dit expressément que les femmes mongoles, aux armées, recevaient la paye. — Joinville, p. 171.

2. Rachid, 140, texte, 141, trad. Malgré mon respect pour la traduction de Quatremère, je suis obligé de suivre l'ordre de la construction, de serrer le texte de plus près dans cette phrase caractéristique, et de mettre Yassak, que l'auteur emploie et avec lequel le lecteur est maintenant familiarisé.

Dokouz Khatoun, et de prendre son avis. » Pour bien faire comprendre l'importance de ce dernier conseil, la soumission à Dokouz Khatoun, je donne ici des fragments de la notice que le musulman Rachid, dans un livre écrit pour des musulmans, consacre à cette princesse : « Elle appartenait à la grande nation des Kéraït, était fille de Ikou, fils d'Ong Khan..... Comme les Kéraït avaient depuis longtemps embrassé le christianisme, Dokouz Khatoun s'attacha constamment à protéger les chrétiens, qui, durant toute sa vie, furent dans une situation florissante. Houlagou, pour faire plaisir à cette princesse, comblait les chrétiens de ses bienfaits et des témoignages de sa considération; c'était au point que dans toute l'étendue de l'empire, on élevait journellement de nouvelles églises, et qu'à la porte de l'Ordou de Dokouz Khatoun, une chapelle était constamment établie, et qu'on y sonnait les cloches [1]. » Le général qui commandait l'armée mongole, le Naïmane Kit Bouka était chrétien. En même temps que l'avant-garde de Kit Bouka marchait contre le Khalife, les envoyés du Kaan allaient trouver saint Louis en Chypre. « Tandis que li roys sejornait en Cypre, vindrent li messaige des Tartarins à li, et li firent entendre que il li aideroient à conquerre le royaume de Jérusalem sur les Sarrazins [2]. » Le bon roi, auquel l'empereur de Chine, la première puissance militaire du monde, offrait son alliance ferme contre les musulmans, avec promesse de céder la Syrie à la France, répondit à cette ambassade, qui lui proposait de changer la face du monde, de partager l'univers entre le roi de France et le Kaan mongol, par l'envoi d'une belle petite chapelle « que il lour fist faire d'écarlate », toute une pacotille d'objets de piété, avec deux moines « pour chanter les messes devant aus ». A coup sûr, Meungke prit

1. Rachid, p. 93-95.
2. Joinville, p. 168.

les moines pour ces « *trufatores* » dont parle Rubruquis, et qui assiégeaient les antichambres mongoles. Saint Louis s'attira pour réponse une lettre des plus cavalières, où le Kaan le traite en vassal [1]; les Mongols ne lui épargnent pas l'inévitable kyrielle des peuples vaincus par eux; ils la servaient à tout le monde; on la trouve partout, chez les contemporains, dans Guiragos et dans Rubruquis, dans Ibn el Athir et dans Plan Carpin; c'est une leçon récitée, lugubre et décourageante. Je les imagine débitant cette litanie de leur gloire sur un ton uniforme, machinalement, comme un caporal débite la théorie; devant ce monotone inventaire de peuples abattus, les nations encore debout se sentaient trembler. Le roi Louis comprit son erreur : « Et sachiez qu'il se repentit fort quand il y envoya. » La fausse démarche du saint roi, l'inintelligence du moine Rubruquis envoyé par lui à Meungke Kaan, son étroitesse de jugement et d'informations qui éclate à chaque ligne dans une relation pleine de mots spirituels, mais vide de sérieux, sauvèrent l'Islam étranglé entre la croisade française et la mongole. La relation de Rubruquis, apologie personnelle destinée au Roi évidemment mécontent d'un insuccès dont son envoyé n'était pas tout à fait responsable, est d'un artiste charmant; mais elle montre que ce moine, improvisé ambassadeur, avait trop d'esprit pour être un bon diplomate.

Profitant de cette énorme faute des croisés, tout ce qui haïssait les Mongols, Kiptchak déportés par Souboutaï, derniers combattants de Djelal Ed-Dine, traqués par Tcharmagane, reflua en Égypte, accourut sous l'étendard musulman, contre les Français dont ces vieux routiers ne pouvaient pas croire qu'ils ne fussent les alliés du Kaan; ce furent eux qui vainquirent à la Massoure. Joinville se les rappelle bien, leurs

1. Joinville, p. 175.

drapeaux dentelés à la chinoise, et les queues de *Koutass* au bout de leur *toug* : « Lour banières estoient vermeilles et estoient endantées juesques vers les lances; et sur leur lances avoient testes faites de cheveus qui sembloient testes de dyables [1]. »

Pendant que la croisade de saint Louis avortait en Égypte, celle de Dokouz Khatoun emportait tout en Perse, à Roum, en Mésopotamie, en Syrie centrale. Les Ismaëliens sont écrasés, la Perse conquise, Bagdad mis aux abois : « Le dimanche, quatrième jour du mois de safar de l'année 656, le Khalife sortit de Bagdad; il avait avec lui ses trois fils... et trois mille personnes, Seïds, Imans, Kadis... il se présenta devant Houlagou, qui ne témoigna aucune colère et lui adressa des questions avec douceur et bienveillance; après quoi il lui dit : Ordonnez aux habitants de Bagdad de déposer leurs armes, afin que nous fassions le recensement. Le Khalife dépêcha un député qui proclama, dans les rues de la ville, que la population jetât ses armes et sortît des murs. Les habitants désarmés venaient, par troupes, se livrer aux Mongols, qui les massacraient immédiatement. » C'étaient les mêmes Mongols qui avaient fait quartier aux soudards allemands du comte Ariscalde.

La dernière dérision fut de loger le pape musulman au quartier du chrétien Kit Bouka, parmi les prêtres nestoriens, à côté des lamas bouddhistes. « Le soir du mercredi, 14 safar, le Khalife fut mis à mort... avec son fils aîné et cinq eunuques qui ne l'avaient pas quitté... On égorgea sans pitié tout ce que l'on put trouver de membres de la famille d'Abbas.... Seul, Mobarek Chah, le plus jeune des fils du Khalife, dut sa grâce aux prières d'Oldjaï Khatoun, et fut envoyé par cette princesse à Maraga.... Il épousa une femme

1. Joinville, p. 192.

mongole. » La Syrie ne tarda pas à être conquise, avec Alep et Damas. Deux ans après, les Kiptchak et les Kharezmiens[1] du sultan d'Égypte Koutouz battaient Kit Bouka, près d'Aïn-Djalout en Palestine. Celui qui commandait ces musulmans, sous les ordres de Koutouz, nous le connaissons; c'était l'aventurier kiptchak Beïbars, « la Panthère », de son nom de guerre, Bondokdar, « l'Arbalétrier », que les Vénitiens avaient acheté aux Mongols et vendu aux Mamlouks. Vainqueur pour la foi, la Panthère poignarda son maître Koutouz, prit à sa solde les derniers Assassins traqués par les Mongols, abattit les églises que la dévote Dokouz Khatoun avait fait bâtir en Syrie, chassa les Francs de leurs derniers postes, le Krak et Saint-Jean-d'Acre, inventa coup sur coup deux pseudo-khalifes, dont il se défit dès qu'ils le gênèrent. Contre les Mongols, il suscita les plus dangereux ennemis qu'ils pussent avoir, c'est-à-dire eux-mêmes. Ses agents convertirent à l'Islam le Khan de Kiptchak, Beréké Khan, fils de Batou le Saïn Khan, fils de Djoudji, frère du chrétien Sartokh (1262). Entre l'empire mongol de Perse et celui de Russie, la guerre éclata, fut apaisée par le Kaan de Pékin, puis, comme Pékin était bien loin, reprit. La lutte commençait entre le Yassak et le Chériat; l'empire national fondé par le Tchinghiz Khan allait se disloquer en divisions territoriales et en groupes confessionnels.

1. « Les armées de la Syrie et de l'Égypte se composaient. en grande partie, de Turcomans et de fugitifs de l'armée du sultan Djelal Ed-Dine. » (Rachid, p. 343.)

LIVRE IV

L'ASIE SOUS LES MONGOLS

La Chine. La Transoxiane. La Perse.

Le dernier empereur mongol élu dans les formes régulières, par l'assemblée générale du kouriltaï, fut Meungke Kaan; l'élection de son successeur Khoubilaï était décidée d'avance; on fit semblant de se consulter, pour la forme. Le plus jeune frère de Khoubilaï, Arik-Bouka, qui avait le droit pour lui, comme gardien du foyer, demandait que l'assemblée fût réunie au foyer même des ancêtres, au Kout Dagh, « à la montagne du pouvoir ». On le laissa se morfondre à Karakoroum; on réunit à la hâte un simulacre de kouriltaï, à Chang-tou, en plein pays Liao chinoisé, près de la grande cité chinoise de Kaï Ping-fou, sur la route de Pékin. Dans cette assemblée, Kadane, le sabreur dressé à l'obéissance passive par Souboutaï, représentait la maison d'Ogodaï; le neveu de l'Empereur Inflexible, fils du grand Ot-Djiguine, vieilli, désabusé, apporta la consécration des ancêtres; le reste étaient des comparses. Ni la maison de Djoudji, pourvue en Kiptchak, ni celle de Djagataï, intronisée en Turkestan et en Transoxiane, ni celle même de Toulouï, dont sortait

Khoubilaï, et dont le puîné, Houlagou, avait charge en Perse et en Irak, ne figurèrent à la réunion de Chang-tou. L'empereur de tous les Mongols et de tous les Turcs fut élu à huis clos, par un conclave de mandarins chinois et de bureaucrates oïgour, donna huit jours de fêtes qui furent, en réalité, une curée de places, de titres et de pensions, puis partit en toute hâte pour Pékin (1260). Arik-Bouka, joué, protesta, fit appel aux armes; le brutal et batailleur Kaïdou, petit-fils d'Ogodaï et, avec lui, la douairière veuve de Meungke, les princes de la maison de Djagataï dans les Marches et en Almalik, le vieux parti mongol réactionnaire et légitimiste qui voulait « gouverner à cheval », répondirent à l'appel; en Perse, Houlagou, en Kiptchak, Béréké, petit-fils de Djoudji, ne bougèrent pas; ils étaient nantis; pour eux, le premier empereur en titre était le bon; au fond, ils aimaient autant le savoir à Pékin qu'à Karakoroum; plus le Kaan régnerait loin, plus ils resteraient maîtres chez eux. Soutenir les maisons d'Ogodaï et de Djagataï dans leur lutte pour le système électif et le vieux droit turc et mongol, c'était se mettre la chaîne au cou; en acceptant l'hérédité fixe à partir de Khoubilaï, Houlagou et Béréké l'assuraient à leurs propres descendants, et s'affranchissaient de la domination immédiate du Kaan; ils devenaient vraiment souverains. Ce qu'ils oublièrent tous, Khoubilaï comme les autres, dans leur calcul égoïste, ce fut que le suzerain héréditaire des Turcs et des Mongols, se passant du kouriltaï, dérogeait, n'était plus qu'un empereur de la Chine, comme l'avaient été les Liao et les Kin. Khoubilaï se laissa fasciner par l'éclat de cet empire dont son grand-père n'avait daigné faire qu'une province. Les patriotes rétrogrades de Karakoroum, d'Almalik et des Marches, qui se révoltaient contre le Kaan officiel, représentaient le véritable sentiment national, la pure tradition de l'Empereur Inflexible et de ses grands ministres. Avec eux devait succomber

l'empire mongol, tel que le Tchinghiz Khan l'avait rêvé et fondé.

La Transoxiane hésitait à prendre parti. Ni Djagataï, ni son successeur Kara Houlagou, n'y avaient établi le siège impérial de leur gouvernement, de sorte que le noble pays de Sogdiane, l'antique Samarkande, la pieuse Bokhara, restaient découronnés au profit du Turkestan barbare et des Marches sauvages; les ordres venaient de la chrétienne Almalik, une bicoque provinciale, et de Karakoroum, un foyer de paganisme, redevenue bien vite un nid à hobereaux quelconque, du jour où le Kaan transportait le siège du gouvernement suprême à Pékin. Quand Arik-Bouka et Kaïdou proclamèrent, à Karakoroum et en Almalik, le vieux droit turc et mongol contre l'empereur des Chinois, les Transoxianais se virent entre l'enclume et le marteau. Les Seldjoukides, puis après eux, les Oïgour, les Liao, les sultans kharezmiens, et enfin les Mongols, avaient successivement évincé des affaires les anciennes familles iraniennes, soit autochtones, soit se réclamant d'une origine arabe. Le pouvoir politique était entre les mains des Turcs, musulmans orthodoxes, il est vrai, mais avant tout attachés à leurs parents par le sang et par le langage, aux païens et aux chrétiens de Turkestan, des Marches, de l'Altaï et de Chine. Le vieux loyalisme turc était mis à une rude épreuve. Évidemment, Khoubilaï maître de la Chine, appuyé par le souverain de la Perse et par celui du Kiptchak, soutenu par une majorité en Fergana et dans l'Hexapole du Nan-Lou, semblait le plus fort, et après tout, il avait l'apparence du droit pour lui. D'autre part, il était bien dur pour ces Turcs de rompre l'union qui les liait à la maison de Djagataï et à leurs cousins du Nord; sans doute ils sentaient comme un vague attachement pour ce beau pays de Transoxiane, dans lequel la plupart, en naissant, avaient déjà trouvé une tradition d'aïeux

établis depuis deux et trois générations. Une femme de tête et de sens, la sultane régente Argana Khatoun, veuve de Kara Houlagou, petit-fils de Djagataï, sut maintenir à la fois le pacte mongol et l'autonomie de la Transoxiane, aidée par son ministre, le Turc Transoxianais Masoud Beg, fils du grand Mahmoud Yelvadj. Avec un sens très juste des choses et des personnes, la régente rappela Masoud, deux fois tombé du pouvoir sous les règnes précédents; par sa famille, il représentait les vieilles maisons turques de Transoxiane; par sa naissance, il incarnait le nationalisme, la véritable tradition mongole, telle que son illustre père l'avait reçue directement de l'Empereur Inflexible; sa première disgrâce l'avait obligé à se réfugier en Kiptchak, où il avait connu la reine, sœur d'Argana et de la chrétienne sultane, femme de Houlagou. Les trois sœurs s'accordaient en politique; le choix que la régente faisait de ce musulman, élevé en Chine, formé aux affaires en Transoxiane, mûri aux changements politiques pendant son exil en Russie, devait agréer à la sultane de Kiptchak et à la khatoun de Perse, sans déplaire au Kaan lui-même, à Khoubilaï qui avait surveillé les débuts de Masoud à Pékin. Avec le sens politique des princesses mongoles, Argana s'était rendue populaire parmi ses sujets musulmans et parmi l'aristocratie turque. « Après la mort de son mari, elle plaça sur sa tête la couronne royale, s'appliqua à respecter les droits des musulmans, et traita avec faveur les tribus [c'est-à-dire la noblesse turque], et l'*oulouss* [la noblesse mongole][1]. » Elle poussa la souplesse jusqu'à faire un musulman de son fils, lui donnant le nom islamique et iranien de Mobarek Chah[2], puis quand les circonstances l'exigèrent, épousa le bouddhiste Algou, petit-fils de Djagataï,

1. Khondémir, *Habib Es Sier*, trad. Defrémery, p. 65.
2. *Mobarek*, en arabe, Béni, Benoît, comme nous dirions. *Chah* est le mot persan pour roi.

plus jeune qu'elle de vingt ans. La première mesure que Masoud Beg fit prendre au nouveau sultan de Transoxiane fut d'interdire l'exportation des grains en Turkestan et dans les Marches ; c'était réduire Arik-Bouka et son parti par la famine. Les légitimistes d'Almalik marquèrent bien qu'ils ne cédaient qu'à la nécessité : « Eh bien, mon frère, dit Khoubilaï, quand Arik-Bouka vint faire sa soumission, lequel de nous deux a le bon droit de son côté? — Naguère, c'était moi; aujourd'hui, c'est vous », répondit le vaincu. En accordant l'investiture et l'hérédité directe, dans la maison de Djagataï, au sultan Algou et à sa khatoun Argana, le Kaan payait de beaux services, mais préparait la scission entre Turcs de Transoxiane, et Turcs de Pentapole et de Turkestan. Kaïdou, avec ses bandes de fidèles, réussit à se maintenir, se faisant cosaque dans les steppes, tantôt maître des Marches, tantôt les reperdant, revenant à la vie nomade; au sud des Marches dévastées, les princes de la maison de Djagataï renoncèrent au dangereux séjour d'Almalik et de Karakoroum, résidèrent dans le riche pays de Sogdiane, à Samarkande, à Bokhara. Entre la Chine et la Transoxiane, les Marches de Nan-Lou et de Pé-Lou redevenaient le pays rustique et sauvage du temps des Hioung-Nou.

Les conditions politiques résultant de la lutte entre le Kaan Khoubilaï et Kaïdou amenaient l'empereur mongol, résidant à Pékin, à laisser de jour en jour se développer l'autonomie de ses représentants en Transoxiane, en Perse et en Kiptchak; les conditions économiques accélérèrent la transformation d'apanagés, qui n'étaient d'abord que des espèces de proconsuls issus de sang impérial, en vassaux, puis en souverains indépendants. Toute sa vie le Kaan Khoubilaï se débattit contre une crise financière sans cesse renouvelée; les Mongols avaient exagéré jusqu'à l'énorme leur système de papier-monnaie. Le Kaan a trouvé la vraie

pierre philosophale, le grand secret, « l'Arcane »; c'est l'assignat à cours forcé [1]. Mais les assignats mongols n'avaient cours qu'en Chine; dans les Marches, en révolte ouverte, il ne pouvait être question de les faire circuler. En Transoxiane, où le stock de monnaie métallique était considérable, les princes de Djagataï, avec leurs traditions de règle et d'uniformité, faisaient refondre et frapper à leur nom [2]; de même en Perse et en Kiptchak. Tous ces contemporains de Philippe le Bel ont été plus ou moins faux-monnayeurs. Venise entretenait l'agio. Le *zecchin* vénitien, qui date de 1283 (31 octobre) [3] et qui vaut 11 fr. 82, est échangé pour le *bezant*, ou *dinar* oriental, qui varie entre 13 fr. et 13 fr. 75, avec un bénéfice en faveur du dinar, variant de un sixième à un tiers; on voit les gains que les cambistes vénitiens et lombards, en

1. « L'on peut bien dire que le Grand Sire ait l'arquenne parfaitement et selon raison; car il fait faire une tel monnoie comme je vous dirai; que il fait prendre escorces d'arbres : c'est de mouriers dont les vers qui menguent les feuilles font la soie... Et l'un vaut demi-tonsel (denier tournois); et l'autre, un peu greigneur, vaut un tounesel (tournesel, tournois)... et ainsi vont jusqu'à dix besans d'or. Et toutes ces chartretes (petites cartes) sont scellées du scel du Seigneur... Et quant ces chartretes sont faites, si en fait faire touz ses paiements... Et nus, si chier comme il s'aime, ne les ose refuser; car il serait, de maintenant, mis à mort. Et vous di que chascun les prend volontiers, pour ce que là où il vont, sous la seigneurie du grant Kaan, les despendent et font leur paiement des marchandises que il achatent et vendent, aussi bien comme se il feussent de fin or. » (Marco Polo, éd. Pauthier, t. I, p. 319-325.) — L'ancêtre du papier-monnaie chinois est le vieux bon de réquisition turc, frappé du *tamga*, du scel royal. Rubruquis connaît bien le papier-monnaie, mais il en parle en passant, comme d'une curiosité sans importance. « Volgaris moneta Cathaie est carta de wambasio, ad latitudinem et longitudinem unius palmæ, super quam imprimunt lineas sicut est sigillum Mangu. » (Rubruquis, p. 329.)

2. Les souverains mongols de Transoxiane songèrent bien à émettre du papier-monnaie, mais Yelou Tchoutsaï les en détourna, ou du moins voulut restreindre l'émission et la garantir par une encaisse métallique. « Du temps des Empereurs d'Or (les *Kin*), dit-il à Ogodaï, on a commencé à mettre du papier en circulation concurremment avec la monnaie. Il y avait alors un ministre qui gagna beaucoup dans l'émission de ce papier... Les choses en vinrent au point que pour dix mille billets, on pouvait à peine acheter un gâteau de riz. Le peuple souffrit beaucoup, et l'État fut ruiné. Si l'on frappe maintenant du papier-monnaie, il ne faut pas émettre pour plus de cent mille onces d'argent. » (Abel Rémusat, *Vie de Yei-liu Thsou-Thsaï*, dans *Nouveaux mélanges asiatiques*, t. II, p. 76.)

3. Marco Polo, éd. Yule, II, p. 534.

possession d'un véritable monopole en Crimée et en Kiptchak, pouvaient tirer de l'agiotage, et l'intérêt qu'ils avaient au désordre monétaire en Orient et à la multiplicité des systèmes employés dans l'empire mongol de Chine et dans ses annexes en Occident. La monnaie officielle mongole, pour les grands comptes, était le *balich*, valant, le balich d'or, 2000 *dinars* de Perse, celui d'argent, 200 dinars, et celui de papier, 10 dinars seulement, d'après Vassaf. Frère Odoric de Pordenone compte, en 1320, le balich de papier pour un florin et demi de Venise (environ 20 francs); à la chute de la dynastie mongole, il était réduit à trois pour mille de sa valeur nominale. Pendant ses trente-quatre années de règne, Khoubilaï avait émis pour la somme fabuleuse de 1,872,407,175 fr. de papier-monnaie [1], près de deux milliards.

Les Chinois, gens d'esprit positif, s'alarmaient de cet énorme gaspillage, qui n'était, au fond, qu'une suite d'emprunts forcés. Les gens du Nord, les Turcs chinoisés de Liao, avaient travaillé de leur mieux pour faire arriver Khoubilaï à l'empire, pour l'aider à soumettre la Chine du Sud; ils rêvaient en lui leur idéal, un empereur turco-chinois, entouré d'une aristocratie militaire, et dévoué au clergé bouddhiste. Quand l'empereur, après la mort de Saïd Edjell, un rallié de la première heure, un Turc de la vieille roche que ses services obligeaient tout le monde à respecter, prit pour ministre des finances, le musulman turkestanais Ahmed (1270) [2], l'aristocratie liao, le clergé bouddhiste et le populaire chinois s'alarmèrent également. Le tout-puissant Ahmed fut accusé de malversation, puis, ce qui était plus grave, d'attentat à l'honneur de dames nobles; un fils de l'empereur le souffleta publiquement [3]. Le Véni-

1. Marco Polo, éd. Yule, I, p. 313 et 318-385.
2. Il était de Fenakel, pris par les Mongols en 1220; voir plus haut.
3. Howorth, p. 244.

tien Marc Pol, qui se vante d'avoir connu l'affaire comme commissaire enquêteur, raconte qu'il y eut complot des Chinois contre tous les gens portant barbe [1], c'est-à-dire contre les chrétiens et contre les musulmans, et peut-être contre les Mongols non chinoisés eux-mêmes; Ahmed fut attiré dans un guet-apens par deux capitaines chinois, dont l'un lui trancha la tête au moment où il s'inclinait devant l'autre, qui se faisait passer pour un prince du sang; une bagarre s'ensuivit entre les conjurés et la suite du ministre, où l'assassin fut tué. Rachid, d'accord avec les annalistes chinois, dit simplement qu'Ahmed fut assommé d'un coup de masse d'armes par un des bravi aux gages du prince impérial; mais il constate que sa mort fut suivie d'une réaction, de courte durée il est vrai, contre les fonctionnaires musulmans, et par suite, probablement, contre les chrétiens. Les bouddhistes étaient certainement les inspirateurs du complot, puisque l'empereur donna la place d'Ahmed à l'un des leurs, à l'Oïgour Sanga, dont le frère avait succédé comme aumônier impérial au fameux Phags Pa Lama. C'était précisément ce Phags Pa qui avait fait approuver par l'empereur une réforme de l'alphabet mongol, et son remplacement, ainsi peut-être que celui de l'écriture chinoise, par un système de son invention qui a gardé son nom. Les décrets impériaux ne purent rien contre l'entêtement des lettrés chinois, et contre l'attachement des Mongols à leur vieil alphabet d'origine turque et chrétienne; l'écriture du lama Phags Pa n'est restée que comme curiosité historique; mais le fait que la réforme ait été tentée par ce moine, au moment même où le remplaçant de son frère succédait à un musulman dans

1. « Debbino ammazzar tutti quelli che hanno barba... E la ragion per la qual si dice, che li barbuti sian ammazzati, è perchè i Cataïni sono senza barba naturalmente, e li Tartari, e Saraceni, e Cristiani la portavano. » (Marco Polo, dans la version italienne de Ramusio. — T. II, p. 25 au verso.)

le gouvernement des finances impériales, prouve que dès la fin du XIII[e] siècle, le bouddhisme prenait la haute main dans l'empire mongol. D'autre part, les projets financiers de Sanga, qu'ils aient été entièrement mis à exécution, ou qu'ils soient restés en partie à l'état de lettre morte, montrent bien avec quelle rapidité l'élément chinois reprenait le dessus, car on y reconnaît sans peine l'inspiration et les vieilles traditions de l'esprit chinois. Le système de Sanga consistait à remplacer, dans les ports ouverts au commerce, la monnaie de compte en or et en argent, ainsi que les assignats, par une monnaie de billon en cuivre que l'État échangerait contre la monnaie retirée de la circulation, en gardant pour lui sept dixièmes de la valeur nominale. Il proposait de monopoliser la fabrication des armes, qui était un privilège concédé à la noblesse (probablement à la vieille noblesse turque liao), entre les mains de l'État, et d'employer les bénéfices à la création de greniers d'abondance. Il supprimait la liberté des cabarets et imposait patente aux débitants de vins et de spiritueux. Pour ménager les intérêts mongols, il arrangeait un système d'échange entre les soieries et les étoffes de Chine, et le bétail de Mongolie, assurant aux éleveurs un cinquième de la plus-value provenant de la vente des cuirs, laines, cornes et laitages monopolisée par l'État [1]. Le système de Sanga lésait trop d'intérêts pour ne pas amener une débâcle et l'inévitable enquête; le ministre qui avait gardé en place les anciens employés d'Ahmed, fut trahi par ses bureaux; les créatures de son prédécesseur l'accusèrent de malversations et d'exactions; Sanga fut condamné à mort, et l'on reprit simplement le procédé commode et ruineux des assignats à cours forcé. Les Chinois n'étaient pas les plus forts; ils se turent, et cachèrent leurs sapèques, mais leurs troupes

1. Howorth, 245-46.

réquisitionnées, leurs arbalétriers qui s'étaient battus si bravement en Perse, en Irak, en Syrie, au service de Houlagou, se débandèrent au Japon, au Tonkin, en Birmanie, au Siam, à Java, partout où les envoya Khoubilaï. La légende se forma du Chinois qui ne se bat pas.

Pour ses guerres lointaines, l'Empereur de Pékin ne pouvait pas se passer du Chinois; les généraux mongols de la vieille roche, les grands manœuvriers élevés à l'école de Souboutaï, comme Baïane qui fut la gloire militaire de la fin du siècle, n'entendaient rien à la marine. Les expéditions au Japon furent des désastres. L'armada de 1274 ne comptait pas moins de 900 vaisseaux, qui portaient 70 000 Chinois et Coréens, et 30 000 Mongols[1]; les généraux ne s'entendaient pas; un ouragan dispersa la flotte; des vaisseaux qui furent jetés sur les îles Ping-Hou[2] « personne jamais n'entendit plus parler », racontent les Japonais. Ceux qui purent débarquer au Japon, sans vivres, sans communications, assaillis de toutes parts par les hardis insulaires, durent mettre bas les armes. Les Japonais ne firent pas de quartier aux Chinois; les Turcs, les Mongols, et sans doute aussi les mercenaires occidentaux eurent la vie sauve, et furent vendus comme esclaves. Une deuxième expédition avorta même avant le début; la presse pouvait bien réunir des mariniers chinois et coréens, mais ne pouvait les retenir; ils massacraient leurs gardes-chiourme, désertaient en masse, et se faisaient pirates. Il fallut renoncer au Japon.

En Yunnan, au Tonkin, en Birmanie, partout où les Mongols avaient accès par terre, la victoire leur resta fidèle; mais là encore, malgré les succès militaires, l'élément chinois, sans lequel on ne pouvait rien faire de durable, se déroba. Les généraux mongols gagnaient des batailles, prenaient des

1. De Mailla, IX, 409. Les chiffres sont évidemment exagérés.
2. Les Pescadores.

villes, mais la fièvre et les insolations, plus dangereuses que les flèches des Annamites et les éléphants des Birmans, décimaient leurs soldats sibériens, transoxianais, alains et russes. Après chaque conquête, ils demandaient à être rappelés. S'ils restaient, ces hommes du Nord fondaient au soleil. On finit par ne plus s'occuper de l'Indo-Chine, mais la mainmise des Mongols sur la grande péninsule ne fut pas oubliée par la dynastie chinoise qui leur succéda; la route était tracée; les Chinois, redevenus maîtres chez eux, la reprirent pour leur compte [1].

Malgré leur désastre au Japon et leurs mécomptes dans l'Indo-Chine et à Java, les Mongols étaient arrivés à la mer. Dès la fin du XIII[e] siècle, ils avaient donc trois routes pour communiquer avec l'Occident; les deux routes de terre, celle de Pé-Lou (Pentapole), sans cesse interceptée par les révoltes des Marches, celle de Nan-Lou (Hexapole), désormais à la discrétion des sultans de Transoxiane visant de plus en plus à l'autonomie; en troisième lieu, la vieille route maritime, celle des Chinois et des Arabes, entre Canton et l'embouchure de l'Euphrate, par la presqu'île de Malacca, Ceylan, les échelles de l'Inde, conduisant du pays du Kaan à celui de son cousin et vassal, le sultan de Perse et d'Irak, l'héritier païen des Khalifes. Il devenait plus simple d'aller de la

1. Voir les « Itinéraires de Chine en Annam d'après une carte chinoise dressée sous le règne des Empereurs mongols, revue, augmentée et publiée en 1579 par Tschou-sse-peun », dans Devéria, *Histoire des relations de la Chine avec l'Annam* (Publications de l'École des langues orientales, t. XIII). A la grande époque des conquêtes, sous les Han orientaux, pendant que Pan-Tchao domptait l'Ouest, un autre général chinois, Fou-Po, soumettait le Sud : « C'est au bas de cette montagne (Fen-Mao-Ling) que le général Ma-Yuan, surnommé Fou-Po, érigea en l'an 43 de J.-C. une colonne de cuivre pour marquer la frontière entre l'Annam et la Chine. » (*La frontière sino-annamite*, d'après les documents officiels chinois traduits par Devéria, p. 2.) Après la dynastie mongole, en 1407, la conquête du Tonkin et de l'Annam fut reprise par les Ming; en 1428, Lê-Loï chassa les Chinois et se fit proclamer roi dans la « Capitale orientale », le Hanoï actuel. Les tentatives chinoises ne recommencèrent qu'en 1544.

haute Asie à l'Asie Mineure et à la Méditerranée, en traversant la Chine policée et en prenant la mer à Canton, que de risquer la détrousse dans les Marches batailleuses, ou de subir les douanes et les avanies entre Transoxiane et Perse. La réunion de l'Asie sous une seule domination continentale eut donc ce résultat singulier de rouvrir les routes maritimes au détriment des routes continentales, pour la possession desquelles Chinois, puis Turcs et Mongols, luttaient depuis des siècles. L'empire mongol gauchissait vers la Chine et vers la mer, perdant contact avec son véritable point d'appui, le pays entre l'Altaï Bleu, les Montagnes Célestes et la Montagne Noire (Kara Dagh), la vieille terre des Oïgour, des Karluk et des Kankli.

Tant que les sultans de Perse et de Transoxiane resteraient païens, c'est-à-dire neutres en matière religieuse, on pouvait compter qu'entre l'empereur mongol de Chine, désormais bouddhiste, et ses vassaux d'Occident, les rapports seraient loyaux, et qu'entre leurs États, les communications resteraient ouvertes et régulières, autant que le permettaient, au sud, les périls de la mer, au nord, par le Nan-Lou et le Pé-Lou, les hasards de la politique; car entre gens du Nord dans les Marches, gens du Sud en Transoxiane et en Perse, entre ruraux que le transfert de la capitale à Pékin rendait à la vie nomade, et citadins que l'attrait des grandes villes telles que Bokhara et Samarkande réduisait à la défensive, le vieil antagonisme d'Iran et de Touran renaissait. Seulement cette fois, du côté d'Iran et du côté de Touran, ils étaient également Turcs, gens d'armes, prompts à la main.

Les seigneurs nomades du Pé-Lou vivotaient misérablement de leurs « casaux » en Pentapole; ils n'avaient rien à donner à leur famélique clientèle, épuisaient les ressources des bonnes villes comme Almalik dans leurs tentatives sur la Transoxiane toujours convoitée, à chaque coup leur échappant.

De leur côté, les sultans de Transoxiane ne voyaient pas sans jalousie la grandeur de leurs cousins, souverains en Perse, héritiers du Khalifat, tout-puissants au pays de « Rome », maîtres des plus belles voies qui conduisent vers l'Occident, pendant qu'eux-mêmes n'étaient que les gardiens d'un passage disputé, sous la main et sous l'œil du Kaan. La place de leurs États les rendait arbitres entre les Marches, le Kiptchak et la Perse, en guerre ouverte à chaque instant. S'ils devenaient musulmans, si le ferment religieux s'ajoutait au ferment politique, sûrement l'empire mongol était coupé en deux. Or, à l'islam toutes les vieilles familles iraniennes, et avec elles les familles turques en possession depuis deux siècles et plus dans le pays travaillaient avec ardeur. Le christianisme déclinait en même temps qu'Almalik et la Pentapole, où il avait ses capitales spirituelles et ses places; il devenait une religion urbaine, perdait pied dans les campagnes dévastées. Aux armées mongoles, on ne voyait plus de gens de guerre chrétiens [1].

1. La dernière épitaphe de grand chef nestorien retrouvée dans les cimetières de Semiretchinsk, est de 1272. « En l'an 1583 (ère des Séleucides), année du Singe (date turque). Ceci est le tombeau du prêtre et capitaine Zouma — un pieux vieillard, un émir de renom — fils du capitaine Georges. Notre Seigneur veuille réunir son génie aux génies de ses pères et des Saints dans l'Éternité. » (Chwolson et Radloff. *Syrisch Nestorianische Grabinschriften*, p. 24.) A partir de cette année on n'a plus recueilli d'autres épitaphes que de civils, de prêtres et de femmes : « Moses d'Almalik, zélé pour l'œuvre de l'Église (1300); Georges d'Almalik, prêtre (1300); la douce demoiselle Julia, fiancée du Chorévêque Jean (1307); la croyante Koutlou [nom qui équivaut à *Felicia*] Terim, fille du Visiteur d'Église Cyriaque (1310); Peskha (Pâques), l'exégète de haut renom et le prédicateur, qui illumine toutes les Églises de ses lumières — loué en sagesse — Puisse le Seigneur réunir son génie aux Saints (1328). » En 1333, la persécution musulmane commence; c'est l'année de la peste noire en Asie : « tombeau du scholastique San-Da-Yok, de l'enfant Pazak Tekine, de la jeune fille Marie. Ces trois sont morts du fait du mahométisme » (j'adopte l'interprétation de M. Halévy). La dernière inscription recueillie, celle de la « Fidèle Martha », est de 1406 : le grand Timour, restaurateur de l'Islam, était mort depuis un an, quand on enterrait encore chrétiennement les plus humbles parmi ses sujets, dans ce vieux pays d'Almalik, jadis si glorieux, maintenant oublié, dans l'ombre, loin de la rayonnante Samarkande.

Au XIVe siècle, on ne considérait déjà plus Almalik comme la vieille

L'Église latine contribua, par son zèle, à la ruine du christianisme chez les Turcs. Le nestorianisme, implanté depuis des siècles, avait eu le temps de prendre racine; il tenait au sol comme une plante nationale, indigène; le catholicisme romain n'était qu'une religion d'étrangers. Le Turc chrétien converti par un missionnaire latin entrait dans le giron de l'Église Universelle, mais il sortait de l'union nationale; c'était un déserteur. Jusqu'à la fin du XIIIe siècle, la chrétienté mongole a été régulièrement représentée en France. En 1274, le clergé mongol figure officiellement au Concile de Lyon [1]. En 1287, le moine oïgour Rabban Çauma vient de Pékin à Paris, où il visite Saint-Denis, la Sorbonne et la Sainte-Chapelle. A partir du XIVe siècle, les prétentions des Latins et leur étroitesse d'esprit relèvent les barrières entre l'Orient et l'Occident. C'est en 1292 que le franciscain Jean de Montcorvin, envoyé par le pape Nicolas IV, arriva en Chine, du vivant de l'empereur Khoubilaï [2]; « le succès de sa mission avait été si grand qu'en 1307, le pape Clément V lui envoya sept frères mineurs, ayant rang d'évêques, qui devaient sacrer Monte-Corvino comme archevêque de Khan-Baliq (Pékin), et primat de tout l'extrême Orient. Ils seraient ses suffragants; en 1312,

capitale, la ville noble par excellence, mais simplement comme la porte de Chine. Ibn Batoutah écrit, vers 1350 : « la ville d'Almalik, située à l'extrémité de la principauté de Mavera-an-Nahar (Transoxiane) et à l'endroit où commence la Chine » (Ibn Batoutah, t. III, p. 27). A la fin du XVe siècle, la glorieuse cité n'existait plus, la fureur musulmane des gens du Sud, et la rage des Mongols contre tout ce qui touchait, désormais, à la Transoxiane, avaient détruit l'antique « Pommeraie » turque et chrétienne; Bâber ne s'y trompe pas : « Almalik, Almaty,... par le fait des Mongols et des Euzbeg de nos jours, sont gâtés » (Bâber, p. 1).

1. « 1274. Apud Lugdunum Gallie urbem concilium sollempne celebratum est a pappa Gregorio decimo... In hoc autem concilio Grecorum ac Tartarorum sollempnes nuncii interfuerunt. » Ex Guillelmi de Nangis chronica; — Pertz, t. XXVI, p. 686.

2. C. Cordier, dans son excellent ouvrage : *les Voyages du bienheureux Odoric de Pordenone*, considère la date comme erronée (p. XVIII). En tout cas, elle l'est de très peu.

Clément V envoya trois autres suffragants à l'archevêque de Pékin, les frères Thomas, Jérôme, et Pierre de Florence. Ce Jérôme fut nommé, en 1320, évêque en Crimée[1]. » On voit, par ce déplacement de l'évêque Jérôme, suffragant à Pékin, que le gouvernement de l'Église latine dans l'empire mongol était adapté, en partie, aux relations de l'État suzerain du Kaan avec ses vassaux, tels que ceux de Kiptchak-Crimée. « En 1333, Monte-Corvino mourait à Ili-Baliq. Ce fut un Français, ancien professeur de théologie à la faculté de Paris, Nicolas, qui le remplaça[2]. » Une lettre datée d'Almalik, jour de la Saint-Laurent 1338, nous apprend qu'à cette époque, une mission franciscaine, ayant pour chef Richard de Bourgogne, se fondait en Pé-Lou, dans le territoire d'Ili, en plein domaine du nestorianisme, compromettant ainsi les chrétiens indigènes, entrant peut-être en conflit avec eux. Le résultat était inévitable. « Cette chrétienté fut détruite en 1342[3]. » La réaction chinoise contre les Mongols, et tout ce qui rappelait leur domination, acheva la ruine du christianisme en Chine. François de Podio, envoyé comme légat en Chine avec douze compagnons (1371), disparaît sans laisser de traces. Jacques de Florence, cinquième évêque de Zaïton (Hang tchéou), est massacré en 1362. Le nestorianisme, abandonné à lui-même, aurait peut-être survécu; l'immixtion d'étrangers lui fut également funeste auprès des Turcs et auprès des Chinois.

Pendant que le christianisme déclinait, l'islamisme prenait pied. Il choisissait, avec un merveilleux coup d'œil, son terrain de combat et de conquête, se faisant apostolique en Kiptchak, mystique en Transoxiane, politique et littéraire en Perse et dans les Marches. En Chine, il céda la place au

1. Cordier, *les Voyages du bienheureux Odoric de Pordenone*, p. XVIII-XX.
2. *Id.*, *ibid.*
3. *Id.*, *ibid.*

bouddhisme, courba l'échine, se résigna, ne se mêlant plus que de finance et d'affaires; c'était le seul moyen de vivre. L'islamisme, qu'on prétend si rigide, montra, dans l'Asie mongole, la plus extraordinaire souplesse; il sut se prêter à toute besogne, profiter de toute occasion, sans céder un scrupule du dogme. Le formidable nivellement de l'Asie avait d'abord aplati les musulmans dans une tristesse découragée; leur premier refuge, après la crise, fut le mysticisme; c'est à la fin du XIIIe et au commencement du XIVe siècle, sans doute, que les poèmes de Khodja Ahmed Yesevi devinrent si populaires, car la langue dans laquelle ils nous sont parvenus n'est pas assez archaïque pour ne pas indiquer un remaniement plus moderne, fait d'abord à cette époque :

> Du doux passé une voix est venue à mon oreille,
> A cause de quoi auprès du Dieu Vrai je me suis réfugié.
> En la vingt septième année de mon âge, un *Pir* j'ai trouvé;
> Tout ce que j'avais vu avant, d'un voile je l'ai caché [1].

Ce doux passé à jamais perdu, c'était la pieuse époque des Samanides, ou le temps glorieux de Mahmoud; toute cette fantasmagorie de jeunesse sur laquelle il faut jeter le voile, c'est la vie mondaine, la vie active sous le régime du Yassak; ce refuge suprême enfin trouvé, c'est le *Pir*, le chef d'une congrégation religieuse, le guide spirituel; entre les mains du Pir et de ses moines, le musulman d'Asie va être désormais un agent, passif d'abord et inconscient, puis l'homme d'un parti, celui de la religion nationale opposée au régime étranger, barbare et laïque des Mongols. Le XIVe siècle, en Asie, est le siècle des moines; c'est à bon droit que les Transoxianais considèrent leur grand saint national, Khodja Beha Ed-Dine, comme le fondateur des

1. Dans Vambéry, *Tschagataïsche sprachstudien*, p. 120.

tout-puissants Nakichbend, bien que l'ordre ait été fondé longtemps avant lui[1]; il incarne le triomphe de l'église militante sur l'église mystique, préparé par les rudes moines qui ont commencé à batailler contre la société laïque au lendemain même de sa fondation, quand le mysticisme leur a livré les âmes dolentes des musulmans et des idéalistes transoxianais.

D'une manière générale, les Mongols n'aimaient pas confier l'administration des provinces à des indigènes; ils dépaysaient leurs fonctionnaires; Rubruquis l'a très bien remarqué[2], mais il n'a vu que le côté religieux d'un système politique. En Transoxiane, l'exclusion politique des indigènes n'était pas possible; les vieilles familles turques successivement converties à l'Islam à mesure qu'elles s'étaient fixées dans le pays, avaient donné trop de gages de leur loyalisme, de leur esprit national, même aux premiers jours de la conquête, pour qu'on ne pût récompenser leurs services autrement qu'en les expatriant; des ouvriers de la onzième heure, comme les Yelvadj et leur clientèle, on ne pouvait songer à les déporter en Chine ou en Russie, comme de simples quémandeurs; chez eux, ils avaient été à la tâche; chez eux, ils devaient être à l'honneur. Ces hommes, si attachés qu'ils fussent à la nation et à la constitution laïque du Yassak, étaient musulmans; peu à peu, pour l'amour de Dieu et de ses serviteurs les bons moines, si détachés des choses terrestres, si abstraits aux ravissements de leur mysticisme, ils admirent des cas réservés; par scrupule de conscience, ils cédèrent quelques prérogatives, sans cesser d'être excellents

1. Saint Beha Ed-Dine mourut en 1388; l'ordre des Nakichbend a été fondé en réalité par saint Hekim (mort en 1185), le saint national de Kharezm, successeur spirituel de saint Ahmed Yesevi, le patron de Turkestan et de Fergana.

2. « Proponunt enim Ruthenis, quia sunt christiani, Saracenos. » Rubruquis, p. 247.)

patriotes mongols. Dès le commencement du XIV[e] siècle, l'ennemi était dans la place. A la fin du XIII[e] siècle, les Mongols en Transoxiane avaient pris une mesure apparemment vexatoire et parfaitement justifiée, contre l'exclusivisme musulman; ils avaient interdit l'abatage canonique du bétail [1]. L'extraordinaire intolérance de leurs sujets chrétiens d'Arménie, du Caucase, de Russie, qui ne trouvaient pourtant, dans leur culte, aucune prescription concernant le boire et le manger, et qui tenaient pour apostasie de boire du kymyz ou de manger la viande de bêtes abattues par les Mongols, appelant telle chair impure et charogne [2], justifiait la mesure

1. La même mesure a été votée, il y a deux ans, par voie de *Referendum*, en Suisse, contre l'abatage rituel pratiqué par les citoyens de la Confédération Helvétique professant le culte judaïque. L'interdiction mongole ne portait que sur les boucheries publiques, comme le disent expressément Djouveïni et Rachid, témoins sûrs en matière administrative, puisqu'ils ont été tous deux ministres mongols. Une anecdote montre que le domicile particulier était inviolable et interdit à la police; un Mongol dénonce un musulman, qui a égorgé rituellement un mouton dans la cour de sa maison : « Comment le sais-tu? demande Ogodaï. — Je suis monté sur le toit de la maison, et je l'ai vu », répond le délateur; alors Ogodaï le fait pendre, disant : « Ce musulman a observé le Yassak, puisqu'il avait bouclé sa porte; tu l'as violé, car il défend d'entrer, sans permission, dans une maison dont la porte est bouclée. » (Abou'lghazi, p. 141.) Deux siècles après, quand l'inquisition, établie par le grand Timour, fut maîtresse en Transoxiane, le voyageur anglais Jenkinson (1558) raconte qu'à Bokhara, on fouettait en place publique les gens chez lesquels les mouchards du Saint-Office avaient découvert un flacon fleurant le vin.

2. Les Alains qui, la veille de Pentecôte 1253, viennent requérir des prières à Rubruquis, lui demandent s'ils se damnent en mangeant des « charognes » : « Quesiverunt... ipsi, et alii multi christiani, Ruteni et Hungari, utrum possent salvari, quia oportebat eos bibere cosmos et comedere... interficia a Saracenis et aliis infidelibus, que etiam ipsi Greci et Ruteni sacerdotes reputant quasi morticina. » (Rubruquis, p. 243.) Ces mêmes chrétiens alains si dévots se faisaient tuer héroïquement au service mongol; le Yuan chao pi shi donne, entre autres biographies de leurs braves, celle du prince *A-sze-lan*, qui, après que son fils *A-san-djen* fut tombé au champ d'honneur, conduisit devant l'empereur son cadet *Nie-gou-la* (Nicolas), disant : « Mon aîné a été moissonné en sa fleur, n'ayant pu rendre assez de services; voici mon plus jeune que j'offre à Votre Majesté, espérant qu'il servira bien » (d'après Bretschneider, p. 188). Rubruquis raconte (p. 242) que boire du kymyz est considéré comme une apostasie : « Sacerdotes eorum reconciliant eos tanquam negassent fidem Christi », et que c'est la crainte de ne pas en boire qui empêche beaucoup de Mongols et de Turcs de se convertir, à quoi le bon Rubruquis, qui trouve le kymyz excellent, et les

prise en pays musulman, où les prescriptions rituelles jouent un si grand rôle. Moins d'un demi-siècle après, en 1325, à Kharezm, le grand marché est fermé les jours de fêtes musulmanes, et on fouette, dans l'intimité, les fidèles qui manquent à la prière [1]. Les musulmans sont organisés en État dans l'État, sous le gouvernement policier de leurs clercs et de leurs moines. Déjà, ils ont pu constituer, au sein du tribunal laïque, jugeant d'après le Yassak, un tribunal ecclésiastique, une espèce d'Official, jugeant les cas réservés d'après le Chériat : « Parmi les coutumes de cet émir [Koutlouk Timour, lieutenant-gouverneur de Kharezm, pour Euzbeg Khan, sultan de Kiptchak] est la suivante : le kadhi vient chaque jour à sa salle d'audience, et s'assied, dans un endroit destiné à cet usage, avec les docteurs de la loi et ses secrétaires. Un des principaux émirs s'assied en face de lui, avec huit des grands émirs ou cheiks turcs, qui sont appelés Alarghodji [*ïargoudji*, les juges]... Les causes qui sont du ressort de la loi religieuse sont jugées par le kadhi; les autres le sont par ces émirs [2] »; sans doute, à l'époque où ce partage se faisait entre le Yassak et le Chériat, les souverains de Kiptchak et la classe dirigeante turque et mongole étaient convertis à l'Islam; il est également remarquable qu'en tant que princes mongols, les sultans de

andouilles de cheval délicieuses, « andulges meliores quam de porcis » (p. 226), ajoute qu'il n'a pu faire revenir de son erreur un musulman prêt à se baptiser, mais disant que s'il était chrétien, il ne pourrait boire de kymyz et que sans en boire il ne pourrait vivre, « sine potu illo non posset vivere... a qua opinione nullo modo potui divertere eum. » (Rubruquis, p. 245.) Les nestoriens n'y regardaient pas de si près, mangeant et surtout buvant de tout.

1. « Quelqu'un me dit que ce marché était peu fréquenté le vendredi, parce qu'on ferme, ce jour-là, le marché de la *kaiçarieh* et d'autres marchés... Chaque moueddhin des mosquées de Kharezm fait le tour des maisons occupées par des voisins de sa mosquée, afin d'avertir ceux-ci d'assister à la prière. L'imam frappe, en présence de la communauté, quiconque a manqué à la prière faite en commun; il y a un nerf de bœuf, suspendu dans chaque mosquée, pour servir à cet usage. » (Ibn Batoutah, t. III, p. 4 et 5.)

2. Ibn Batoutah, t. III, p. 11.

Kiptchak, dans leur province de Kharezm, aient admis un empiétement de la loi religieuse sur la loi civile, et que musulmans, ils aient maintenu la loi civile et l'aient même mise au-dessus de la loi religieuse. L'admiration d'Ibn Batoutah pour la législation de Kharezm, lui qui maudit le Yassak, prouve évidemment que l'introduction du kadhi et de ses clercs au ya-men, au tribunal laïque, est une conquête sur le vieil esprit politique mongol, une concession arrachée au Sultan; jamais un Yelvadj ou un Djouveïni, si musulmans qu'ils fussent, ne l'eussent consentie.

On le vit bien en Transoxiane, où les choses tournèrent mal. Soit lassitude, soit entraînement, le sixième successeur de Djagataï, sultan Borak Khan, s'était converti, sous le nom de Guyass Ed-Dine, « le premier des descendants de Djagataï Khan qui eut le bonheur de voir la lumière de la Foi [1] ». L'opposition fut si vive que son successeur, sultan Nikbaï Bigui Khan, dut renoncer publiquement à l'Islam, revenir officiellement au vieux tolérantisme, à la neutralité laïque des Mongols. Chose inouïe, unique dans les annales de l'Islam, chose monstrueuse, de 1270 à 1320, date de la conversion de sultan Tharmachirine Khan, la pieuse Transoxiane, Bokhara la Noble, Bokhara la Sainte, restèrent soumises à des souverains apostats; dans le pays de Madj Ed-Dine, et du furieux martyr Nedjm Ed-Dine, entre tant de milliers de moines, il ne s'en trouva pas un pour appeler le peuple aux armes contre les tyrans djagataïdes, relaps et doublement infidèles. L'Église de nouveau s'effaça, transigea, accordant des concessions incroyables, comme l'oraison en turc, ce qui reviendrait, pour des catholiques, à concéder la Bible en français; en 1325, après sa conversion, le bigot Tharmachirine faisait encore ses dévotions en langue vulgaire [2], mais il n'est

1. Abou'lghazi, p. 150, texte, 159, trad.
2. « Nous assistions aux prières, en compagnie du Sultan... Il s'asseyait

plus question de prier en persan comme aux premiers temps de l'apostolat. Auprès des Iraniens, l'Islam a cause gagnée; c'est parmi les Iraniens de vieille souche que se forme une prélature héréditaire, qui tient en mains toute la haute société policée des villes; en Fergana, c'est la famille Sitadji, descendant du poète et de l'exégète Djemal Ed-Dine Sitadji (mort à Khodjend en 1242); ce sont les Khavend de Bokhara, Fakhr Ed-Dine Khavend, Mollah Tadj Ed-Dine Khavend (mort en 1329); on commence à leur donner le titre de *Sadr-i-Cheriat*, « Président de la Loi religieuse », sous lequel ils deviendront plus tard les maîtres des corps, comme ils le sont déjà des consciences. Deux siècles après cette époque où des princes apostats gouvernaient la Transoxiane, le voyageur anglais Jenkinson écrit qu'à Bokhara, le Sadr-i-Cheriat est plus que le roi [1]; la vieille capitale religieuse sous l'islamisme est redevenue la république théocratique, comme elle l'était au temps du magisme. Au XIVe siècle, la toujours iranienne Bokhara était bien déchue : « Le maudit Tenkiz (Gengiskhan), le Tatar, l'aïeul des rois de l'Irak, l'a dévastée. Ses mosquées, ses collèges et ses marchés sont ruinés, à l'exception d'un petit nombre. Ses habitants sont méprisés; leur témoignage n'est pas reçu à Kharezm, ni ailleurs, à cause de leur réputation de partialité, de fausseté et d'impudence » [2]; mais au milieu de ce mépris universel du siècle, la religion gardait mainmise sur les âmes. « Nous logeâmes dans le faubourg de Bokhara nommé *Feth Abad* (le séjour de la victoire), où se trouve le tombeau du Cheikh, du savant, du pieux et dévot Seïf Ed-Dine Al Bakharzy; il était au

pour réciter les louanges de Dieu, en langue turque, après la prière de l'aurore jusqu'au lever du soleil. » (Ibn Batoutah, t. III, p. 36.) Les Arabes avaient accordé la prière en iranien (voir plus haut, p. 125). Mais c'était comme moyen d'apostolat, et à une époque où la liturgie musulmane n'était pas encore faite.

1. Jenkinson, p. 239.

2. Ibn Batoutah, t. III, p. 22.

nombre des grands saints. L'ermitage qui porte son nom et où nous descendîmes est considérable. Il jouit de legs importants, à l'aide desquels on donne à manger à tout venant. Le supérieur de cet ermitage est un descendant de Bakharzy; c'est le pèlerin, le voyageur Yahia (Jean) Al Bakharzy. Ce cheikh me traita dans sa maison, et y réunit les principaux habitants de la ville. Les lecteurs du Coran y firent une lecture avec de belles voix; le prédicateur fit un sermon, et on chanta des chansons turques et persanes d'après une méthode excellente. Nous passâmes en cet endroit une nuit admirable, et qui peut compter parmi les plus merveilleuses. J'y rencontrai le jurisconsulte, le savant et vertueux *Sadr-ech-Cheriat* — Président de la Loi religieuse — qui revenait de Hérat[1]. »

On voit clairement le pouvoir du Sadr; c'est celui de nos évêques à l'époque mérovingienne et carolingienne; les diocèses s'étendent au loin; celui de Bokhara va jusqu'à Hérat. Sous la protection du Yassak et la bonne garde du gendarme mongol, le Président du Chériat peut conspirer, sans crainte, avec les âmes. L'évêque musulman gouverne dans l'ombre ses communautés, gère et administre en sûreté les revenus, sans cesse grossis par la piété des fidèles, la caisse noire de l'Islam, le bien d'Église et de mainmorte; à côté de lui, dans les abbayes, sur la place publique, au fond des ruelles tortueuses, dans les campagnes, sur les routes, partout, de près et de loin, le Pir commande à ses légions de moines, soldats de la foi, rompus par la discipline ascétique au dévouement furieux, à l'obéissance aveugle et passive.

Soit en 1320, avant son élévation sur le feutre blanc, soit en 1322, un an après son couronnement, le dixième successeur de Borak, Tharmachirine, sultan de Transoxiane, fit publiquement profession d'islamisme et prit le nom

1. Ibn Batoutah, t. III, p. 27, 28.

d'Ala Ed-Dine, « Exaltation de la Foi ». Ce n'était pas un tiède comme son aïeul Borak, toujours hésitant entre la religion et la politique, mais une âme tendre et fervente; Tharmachirine se jeta dans l'Islam à corps perdu; à cette passion, il perdit le trône et la vie, tant la religion était encore vacillante en cette terre de Transoxiane où les Arabes l'avaient plantée depuis cinq siècles et plus. Tharmachirine s'était donné tout entier; son aumônier, l'Iranien Hossam Ed-Dine — les Turcs l'avaient surnommé dans leur langue *ïagui*, « l'étranger », et aussi « l'ennemi [1] », — était maître de son âme; publiquement, au milieu de ces Turcs et de ces Mongols si fiers de leur nation, si attachés à leur Yassak, cet Iranien, cet « étranger » admonestait le descendant de Djagataï et de l'Empereur Inflexible, lui imposait le Chériat : « Il ordonnait au sultan d'agir conformément à la loi, et lui défendait de commettre des actes illégaux ou tyranniques [2]. Il lui parlait avec dureté; le Sultan se taisait et pleurait [3]. » Ibn Batoutah, tout glorieux d'avoir vu, raconte une de ces scènes qui crevaient le cœur aux Turcs : « J'assistai un jour à la prière de l'après-midi, et le Sultan ne s'y trouva pas. Un de ses pages vint avec un tapis, qu'il étendit en face du *mihrab* [4], où le prince avait coutume de prier. Il dit à l'Imam Hossam Ed-Dine Al Iagui : Notre maître veut que tu l'attendes un instant pour la prière, jusqu'à ce qu'il ait achevé de faire ses ablutions. L'imam se leva et dit en persan : La prière est-elle pour Dieu ou pour Tharmachirine? — Puis il ordonna au mouezzin de réciter le second appel. Le Sultan arriva lorsque l'on avait déjà terminé deux génuflexions. Il fit les deux dernières derrière tout le monde, il les fit dans l'endroit

1. « L'Imam Hoçam Ed Din Alyaghi. » (Ibn Batoutah, t. III, p. 36.)
2. C'est-à-dire non conformes au Chériat.
3. Ibn Batoutah, t. III, p. 37.
4. Niche orientée vers la Kaaba; c'est la place de l'imam.

où les fidèles déposent leurs sandales, près de la porte; après quoi la prière publique fut achevée, et il accomplit seul les deux génuflexions qu'il avait passées. Puis il se leva, s'avança en souriant vers l'imam pour lui prendre la main, et s'assit en face du mihrab. Le cheïkh et imam était à son côté, et moi, j'étais à côté de l'imam. Le prince me dit : Quand tu seras retourné dans ton pays, racontes-y qu'un *fakir* [1] persan agit de la sorte avec le sultan des Turcs [2]. » A la fin, les Turcs se fâchèrent de voir leur roi national sous la férule d'un moine mendiant iranien. La menaçante mainmorte commençait à les inquiéter; dans le Kharezm plus complètement islamisé que la Transoxiane, les fondations pieuses envahissaient leurs fiefs et leurs alleux; Ibn Batoutah en trouve à chaque pas; c'est l'ermitage près du mausolée de Nedjm Ed-Dine Koubra — le saint homme tué par les Mongols à la prise d'Ourguendj, — « où l'on sert de la nourriture aux voyageurs »; c'est l'ermitage « dont le supérieur est le pieux, le dévôt Djelal Ed-Dine le Samarcandais, un des hommes les plus pieux qui existe, et qui nous fit grande chère »; c'est ce « collège tout neuf, où il ne se trouvait encore personne », et dont le recteur et kadhi traita magnifiquement Ibn Batoutah : « J'entrai en sa compagnie dans son salon, qui est un des plus magnifiques que l'on puisse voir; il était décoré de superbes tapis; ses murs étaient tendus de drap; on y avait pratiqué de nombreuses niches, dans chacune desquelles se trouvaient des vases en vermeil, et des verreries de l'Irak [3]. » La jalousie avivait les inquiétudes de ces Turcs, même de ceux qui étaient vieux musulmans; les Tarkhans, croyants de la veille, voulaient bien faire leur salut, mais sans que l'Église touchât à leurs terres. La

1. Moine mendiant, littéralement « pauvre ».
2. Ibn Batoutah, t. III, p. 8.
3. *Id.*, t. III, p. 39.

révolte nationale emporta l'Islam et le Chériat avec Tharmachirine. Ce fut dans l'Inde qu'Ibn Batoutah apprit les nouvelles de la révolution; il la raconte avec une pieuse émotion, le cœur serré par l'infortune de ce bon sultan qui, deux années avant, poussait la déférence pour son caractère religieux jusqu'à lui passer, de ses royales mains, les manches de sa pelisse, « marquant ainsi son humilité, sa vertu et sa charité [1] ». Ce fut de la chrétienne Almalik que partit le mouvement qui mit à bas le représentant du bigotisme, emporta ce Turc qui se laissait morigéner par un moine étranger. Il ne semble pas que l'Église musulmane ait rien tenté contre une révolution à laquelle la noblesse musulmane turque ellemême, encore tout imprégnée de loyalisme national, prit part sans hésitation et sans scrupule; l'islamisme iranien et démocratique de Transoxiane courba la tête et humblement abandonna Tharmachirine : « Deux ans après mon arrivée dans l'Inde, nous apprîmes que les principaux de ses sujets et de ses émirs s'étaient réunis dans la plus éloignée de ses provinces qui avoisinent la Chine [2]. C'est là que se trouvait la plus grande partie de ses troupes. Elles prêtèrent serment à un de ses cousins nommé Bouzoun Oghlou... Bouzoun était musulman, mais c'était un homme impie et méchant. Les Tartares le reconnurent pour roi et déposèrent Tharmachirine, parce que ce dernier avait agi contrairement aux préceptes de leur aïeul commun, Tenkiz (Gengiskhan) le Maudit... Tenkiz avait composé un livre contenant ses lois, qu'ils appellent *Al Yassak*... Parmi ses préceptes, il y en a un qui leur commande de se réunir une fois par an;... le sultan Tharmachirine avait mis fin aux jugements prononcés ce jour-là et supprimé la coutume de cette réunion [3]. » L'impie

1. Ibn Batoutah, t. III, p. 39.
2. C'est Almalik. Voir plus haut, p. 408.
3. Ibn Batoutah, t. III, p. 40-41.

Bouzoun rétablit les libertés turques et le Parlement annuel sans que personne en Transoxiane osât bouger; avec horreur, Ibn Batoutah parle de sa tyrannie; avec joie, il montre les menées souterraines de l'Islam, des moineries, des confréries, contre le monstre du tolérantisme :

« Lorsque ce prince se fut emparé de la royauté il tourmenta les musulmans, traita injustement ses sujets, et permit aux chrétiens et aux juifs de réparer leurs temples. Les musulmans gémirent, et attendirent impatiemment que quelque revers vînt attendre Bouzoun [1]. » C'est dans le pays iranien par excellence, en Khorassan, que l'Église musulmane ourdit sa trame. Un prétendant évincé une première fois, Khalil, servit d'agent à l'Islam, proposa le coup au sultan gouride de Hérah, Husseïn, fils de Guyas Ed-Dine, lui offrant « de partager avec lui son royaume, lorsqu'il en aurait fait la conquête. Le roi Husseïn fit partir avec lui une armée considérable.... Lorsque les émirs musulmans apprirent l'arrivée de Khalil, ils lui firent leur soumission, et lui témoignèrent leur désir de combattre les infidèles. Le premier qui vint le trouver fut Ala-El-Moulk Khodavend Zadeh, prince de Termiz. » Livrer Termiz, c'était livrer la clef de la Transoxiane à une armée venant du sud; Khalil fit du traître son premier ministre; Bouzoun trahi tomba entre ses mains. L'Islam, même victorieux, était si peu sûr des Turcs dont la défection assurait son triomphe, que pour mettre Bouzoun à mort, Khalil observa scrupuleusement le cérémonial du Yassak. Il le fit étrangler avec une corde d'arc, « car c'est la coutume, chez ces peuples, de ne faire périr les fils de rois que de cette façon [2] ».

Dans leur premier enivrement, les musulmans vainqueurs coururent sus à la chrétienne Almalik et à la Pentapole

1. Ibn Batoutah, t. III, p. 47.
2. *Id.*, t. III, p. 48-49.

païenne. Un instant, les zélés de l'Islam purent trancher en maîtres dans le vieux pays turc; Khalil « s'avança jusqu'à la frontière du Khitaï et de la Chine, et conquit les villes de Karakoroum et de Bichbalig[1] ». Le dernier empereur mongol de Chine, Toghon Timour (son nom chinois est Chun-Ti), si pressé qu'il fût par la révolte nationale de ceux qui allaient fonder la dynastie des Ming et rendre la Chine aux Chinois, trouva une armée pour défendre la Pentapole, la suzeraineté de Pékin, et les droits des Gengiskhanides en Turkestan et en Transoxiane. Khalil recula; le parti national turc, se sentant appuyé, se révolta contre le traître, ce vizir Khodavend Zadeh qui avait vendu à l'Église les droits des Tarkhans; Khalil lui-même ne se crut pas assez fort pour le soutenir, le rappela d'Almalik et le fit mettre à mort. Les gens du Khorassan intervinrent, et l'Église abandonna Khalil, désormais compromis avec les nationaux et les tièdes : « Les troupes musulmanes ne le secoururent pas, et le jugèrent rebelle à son bienfaiteur[2]. » Khalil tombé, les Djagataïdes d'Almalik reprirent la main haute en Transoxiane (1347). Encore une fois l'Église transigea, louvoya; elle voyait bien qu'elle avait partie gagnée et que le meilleur était de ne rien brusquer; si peu musulmans de politique, de cœur et de pensée que fussent les souverains djagataïdes et les hobereaux turcs, ils l'étaient devenus de fait et de nom; l'Église jugea que la forme emporterait le fond et prévit juste. En matière de conscience, de mœurs, de vie mondaine, l'Islam transoxianais céda, se fit tout à tous, humble et patient avec le siècle; il consentit à ces Turcs leurs appétits brutaux, leur vie de crapule et de violence, il les laissa boire et s'enivrer comme des païens,

1. Il s'agit du nouveau Karakoroum, celui d'Ogodaï. Bich Balig signifie « les Cinq Villes », c'est à la fois le nom du pays et de la capitale.
2. Ibn Batoutah, t. III, p. 50 et 51.

s'empiffrer de chairs impures à leurs festins, converser publiquement avec leurs femmes dévoilées; il toléra les assemblées, les peintures et la représentation des visages humains, les lectures profanes et les sciences séculières; mais peu à peu, il s'insinua dans les âmes. Cependant le domaine de l'Église s'enflait; les fondations pieuses, les legs dévots grossissaient, d'année en année, le bien de mainmorte et la caisse noire. De jour en jour la puissance de l'Église musulmane devint plus évidente, l'alliance avec elle apparut plus décisive aux ambitieux et aux avisés; elle n'avait qu'à patienter pour régner; humblement elle attendit le prétendant que Dieu susciterait pour se donner à lui.

C'est dans le pays des controverses et des religions, dans l'Iran mystique et métaphysicien, que l'Islam allait trouver son meilleur terrain de lutte contre le tolérantisme des barbares touraniens; dans cette fournaise d'Iran la froideur religieuse des Turcs et des Mongols finit par s'échauffer. La conversion rapide des Mongols de Russie, due en partie à leur isolement, et en partie aux intrigues politiques de Bibars, se fit sans bruit, sans lutte; d'ailleurs, la plupart des habitants directement soumis aux Mongols dans les steppes, gens de même origine que la plupart d'entre eux, parlant la même langue, et qu'on ne tarda pas à confondre avec les conquérants, étaient déjà musulmans au moment de la conquête; il suffit de jeter un coup d'œil sur le vocabulaire kiptchak recueilli en 1303, pour reconnaître, aux mots arabes et persans qu'il contient, une langue parlée par des musulmans [1].

En Perse, limitrophe de l'Asie Mineure et de la Mésopotamie, déjà vieilles terres islamiques au XIII[e] siècle, et tou-

1. *Codex Cumanicus.*

chant de l'autre côté à la Chine par l'entêtée Transoxiane et la mécréante Almalik, la lutte religieuse entre l'Islam et l'infidélité s'aviva de toutes les haines allumées par la traditionnelle lutte nationale entre Iran et Touran.

Pour le sectaire iranien, le mécréant mongol n'était pas seulement un infidèle, mais un Touranien, l'ennemi héréditaire. On le vit bien, plus tard, lorsque l'Islam orthodoxe eut triomphé en Touran; l'Iran, du coup, se fit hérétique.

Après sa croisade contre le khalifat, Bagdad prise, le khalife mort, Houlagou croyait si bien avoir maté l'Islam qu'il demanda des consultations à ses docteurs. Au milieu des décombres ensanglantés, dans Bagdad même, dans le collège de Mostansir qui avait été épargné, un juriste canonique, Razi Ed-Dine Ali, rendit la sentence, et déclara dans les formes, par *fetva* [1], que « l'infidèle, quand il est juste, est préférable au croyant, quand il est injuste ». Que le fetva de Razi Ed-Dine soit un texte inventé par les Mongols pour justifier leur politique, ou qu'il ait été authentiquement rendu, peu importe; il a été accepté dans le monde musulman loyaliste, puisqu'il est cité par deux musulmans, Ala Ed-Dine Ata Melik Djouveïni et Rachid Ed-Dine, tous deux serviteurs dévoués de l'empire et de la dynastie mongole. Le système mongol de gouverner hors de toute Église et au-dessus de toutes les Églises est rigoureusement suivi par Houlagou; on en voit un exemple frappant dans l'affaire de Tekrit, où, sur la réclamation des musulmans, Houlagou leur restitue la cathédrale chrétienne et châtie durement les chrétiens, mais nomme en même temps un chrétien gouverneur de la ville [2].

1. *Fetva* : décision juridique, reponse à une consultation de droit; decision donnée par le *Mufti* docteur canoniste, en termes généraux, et applicable à tous les cas analogues. Le *fetva* crée un précédent.
2. Abou'l Faradje, p. 571-573, et Chabot, *Histoire de Mar Jabalaha III, Patriarche des Nestoriens*, p. 33 (pour une deuxième affaire à Tekrit).

A la prise d'Alep par les Mongols (25 janvier 1260), c'est le couvent des moines musulmans soufi — des « habillés de laine » — et la synagogue des juifs qui reçoivent sauvegarde officielle du commandant mongol, et servent d'asile à la population pendant le sac de la place. Nos Francs de Syrie ne comprirent rien à cette campagne mongole dirigée contre leurs pires ennemis, les Mamlouks d'outre-mer en Egypte; la pieuse impératrice, la chrétienne Dokouz Khatoun, et le bon roi d'Arménie Héthoum qui plus tard se fit moine, et le dévot maréchal Kitbouka, commandant les troupes impériales, et tant d'autres chrétiens dans le conseil et dans les armées mongoles, n'arrivaient pas à les convaincre; il leur aurait fallu des gages confessionnels plus déclarés, plus formels; Houlagou ne pouvait les leur donner; les deux tiers de ses sujets étaient musulmans. D'autre part, les Francs avaient peur pour leurs derniers châteaux, et peut-être avaient-ils raison; ils firent la sottise de razzier un convoi de Kitbouka, qui passait à leur portée. Si chrétien que fût Kitbouka, il était élève de Souboutaï, et ne plaisantait pas en matière militaire; les croisés de Sidon furent corrigés à la mongole; le reste prit peur, envoya des messages effarés en Europe, et cette armée mongole où combattaient tant de chrétiens, commandée par un chrétien, resta seule en face de la levée en masse de l'Islam. Le sultan des Mamlouks d'outre-mer, Koutouz, était un Kiptchak; son lieutenant, Bibars, était un Kiptchak; ses meilleures bandes étaient les épigones de Djelal Ed-Dine et de ses Kharezmiens; l'Asie musulmane tenait sa revanche contre les Mongols; elle la prit (bataille des sources de Goliat « Aïn Djalout », 3 septembre 1260).

Rachid Ed-Dine raconte avec émotion la mort du général mongol, du chrétien Kitbouka; son récit, composé pour plaire à un souverain musulman, prouve que, de son temps, le nationalisme passait encore avant la religion :

« Kit Bouka Noïane, entraîné par son zèle et son courage, courait à droite et à gauche, portant des coups terribles. On voulut en vain l'engager à la retraite, il repoussa ce conseil en disant : Il faut absolument mourir ici; car il vaut mieux périr avec honneur et avec gloire, que de fuir lâchement et honteusement [1]. Quelqu'un des chefs ou des soldats qui composent cette armée se présentera devant le monarque, lui rapportera mes paroles, et lui dira : Kit Bouka s'est refusé à une retraite honteuse, et a sacrifié sa vie à son devoir. — Il ne faut pas que la perte d'une armée mongole cause trop d'affliction au Roi. Qu'il se figure que, durant une année, les femmes de ses soldats n'ont point été enceintes, que les chevaux de ses haras n'ont pas produit. » A Koutouz, qui l'insulte, le vieux compagnon de Souboutaï répond par des bravades. « Koutouz lui dit : Perfide, après avoir répandu tant de sang innocent, après avoir, par des promesses mensongères, ôté la vie à tant de guerriers, à tant d'hommes d'un rang distingué, après avoir, par des paroles fausses, renversé tant de maisons antiques, te voilà, enfin, tombé dans le piège. — Lorsque cet homme, dont les mains étaient garrottées, entendit ce discours... il répondit : Orgueilleux, ne sois pas si fier de ta victoire d'un jour... tout le pays sera foulé aux pieds des chevaux mongols; nos soldats emporteront dans les sacs de leurs chevaux le sable de l'Égypte. Houlagou Khan a parmi ses serviteurs trois cent mille cavaliers comparables à Kit Bouka; représente-toi qu'il y en a un de moins... je ne suis pas, comme vous autres, fourbe, perfide, meurtrier de mon maître [2]. » L'allusion de Rachid Ed-

1. Le Grand-Mogol Bâber, haranguant ses gens d'armes : « *Yamane att bile tirilkandine, yakhchi att bile eulkène, yakhchirak.* Plutôt qu'avec mauvais renom d'être en vie, avec bon renom d'être mort, mieux vaut. » (Bâber, p. 408, texte; t. II, p. 284, trad.)
2. Rachid Ed-Dine, p. 351-353.

Dine est évidente; c'est au retour d'Aïn Djalout que le vieux Koutouz fut assassiné par Bibars.

L'Égypte était sauvée, et l'Islam vengé. L'alliance des Mongols du Kiptchak convertis sous Béréké avec les Mamlouks de Bibars déchaînait contre Houlagou une véritable croisade musulmane. Un moment, l'Islam crut avoir partie gagnée; ce fut en 1262, quand le fils d'Argana, le musulman Mobarek Chah, hérita du trône de Transoxiane, sous la direction de Masoud, fils du grand Mahmoud Yelvadj; l'Islam fit ce rêve qu'un Yelvadj sacrifierait la doctrine politique mongole à la foi religieuse. Masoud resta inflexible, comme l'avait été son père, ferme musulman, mais Mongol avant tout; s'il n'aida pas à supprimer le sultan Mobarek Chah, il laissa faire : « Mobarek Chah était un monarque bon musulman, doux et d'un caractère peu tyrannique. Il empêchait constamment les Mongols de commettre des injustices et des actes d'oppression. En conséquence, quelques-uns d'entre eux cherchèrent un prétexte pour faire périr ce prince équitable [1]. » Les patriotes le remplacèrent par Borak, « célèbre par sa bravoure et son audace, et cité pour son courage et son orgueil [2] ». Il avait pour lui l'investiture de Khoubilaï, et la protection des Yelvadj; il trahit à la fois son suzerain, son parti, et son ministre, se jeta dans l'Islam à plein collier : « Il embrassa l'islamisme deux ans après son élévation, et reçut le nom de Guyas Ed-Dine... Mais après sa mort, tous ceux qui s'étaient faits musulmans pendant son règne retournèrent à la foi qu'ils professaient d'abord [3]. » Enveloppé de ces conspirations et des trahisons musulmanes, Houlagou, le mari de la chrétienne Dokouz, resta inébranlable dans son tolérantisme. Au plus fort du danger, en 1263, quand ses vassaux chrétiens

1. Khondèmir. Extraits, par Defrémery, p. 68.
2. Khondèmir, p. 69.
3. Abou'lghazi, p. 150, 151; voir plus haut, p. 398.

David de Géorgie et Hethoum d'Arménie se battaient contre des ennemis comme Béréké de Kiptchak et le sinistre Bibars, l'âme de la conspiration islamique contre les Mongols, au moment où la trahison de son cousin Borak devint manifeste, il eut le courage de mettre l'État aux mains d'un premier ministre musulman, Chems Ed-Dine Mohammed, et de confier le gouvernement de Bagdad au frère de Chems Ed-Dine, à l'historien Ala Ed-Dine Ata Melik Djouveïni. Il comptait sur le loyalisme mongol des Turcs musulmans transoxianais, et n'avait pas tort; moins d'un an après la mort du roi, le patriote Masoud Yelvadj le fit bien voir [1]. Lui-même était peut-être bouddhiste de cœur; du moins Guiragos l'assure [2]. En tout cas, les loyaux musulmans le servaient, et les chrétiens invoquaient saint Georges pour lui; ils continuèrent sous ses successeurs, même sous Ghazan converti à l'Islam, comme on le voit sur une inscription découverte sur la tombe d'un saint nestorien, dans un ancien couvent jacobite de Bagdad. L'inscription porte, en syriaque, avec la date de 1299 :

« Ces sculptures ont été mises en place par les soins de notre maître Masoud, fils de Jacques; que quiconque lira ceci prie pour lui. »

En oïgour :

« Que la bénédiction de Khidr-Ilias (saint Georges) demeure et reste avec l'Il Khan, ses grands et ses épouses [3]. » Mêmes éloges chez les musulmans; leurs historiens, orthodoxes ou hérétiques, vantent la « dynastie conquérante », les bienfaits de sa domination, l'ordre établi, les sciences protégées, les savants respectés. Un descendant d'Ali et du prophète, l'historien Ibn At-Tiktaka, s'éprend d'une admiration juvé-

1. Voir plus loin, p. 431.
2. *Journal asiatique*, VIe série, t. II, p. 507.
3. *Ibid.*, VIIIe série, t. IX, p. 155, et XX, p. 291.

nile pour Houlagou, fait un panégyrique enthousiaste des sultans mongols, dans son histoire du khalifat[1].

Lorsque Houlagou mourut en 1264, et encore plus l'année suivante, quand sa pieuse femme, l'impératrice Dokouz Khatoun, le suivit, grand fut le deuil parmi les chrétiens jacobites et arméniens : « Au commencement de Pâques mourut Houlagou, écrit Abou'l Faradje; sa sagesse, sa magnanimité, ses grandes actions, ne peuvent être égalées. L'année suivante décéda la reine Très Fidèle, Dokouz Khatoun. La douleur des chrétiens par le monde entier fut bien grande, au départ de ces deux flambeaux et protecteurs de la religion chrétienne[2]. » L'Arménien Orpelian dépasse encore, en louanges, le Nestorien Abou'l Faradje : « Le grand et pieux roi, le maître du monde, l'espoir et le repos des chrétiens, Houlagou Khan, décéda l'an 1264. Il fut bientôt suivi de sa respectée femme, Dokouz Khatoun... Le Seigneur sait qu'ils n'étaient pas inférieurs, en bonnes œuvres, à Constantin et à sa mère Hélène[3]. »

La rumeur de la chrétienté parvint jusqu'au Saint-Siège. Le pape Alexandre IV est persuadé que Houlagou se prépare à recevoir le baptême : « O quelle joie, lui écrit-il, remplit notre cœur, quand nous pensons que votre présence va réjouir votre Créateur et Rédempteur! » Et de suite, il lui offre une alliance solide : « Voyez comme votre puissance s'augmentera, dans vos conflits avec les Sarrasins, si la chevalerie chrétienne vous assiste ouvertement et bravement, comme elle le pourrait, avec la grâce de Dieu[4]. » Mais la chevalerie chrétienne ne bougea pas, et laissa le Mongol se débrouiller avec les Kiptchak de Béréké et les Mamlouks de l'Arbalétrier.

1. Al Fakhri, par Ibn At-Tiktaka, nouvelle édition du texte arabe par Hartwig Derenbourg, p. 9.
2. Abou'l Faradje, Chron. syr., p. 567. Chron. ar., p. 355.
3. Orpelian, dans Saint-Martin, Mémoires, II, p. 44.
4. Mosheim, Appendice, XVII.

Les travaux entrepris pendant le règne de Houlagou donnent une juste idée de l'esprit libéral que ces Mongols, si brutaux qu'ils fussent à la guerre, et si arbitraires dans leur despotisme administratif, apportaient aux affaires de pensée et de conscience. Tous ces souverains mongols, et surtout leurs femmes, donnaient aux églises de toute confession. Les chrétiens nestoriens avaient la plus grosse part dans leurs largesses; on trouvera dans l'histoire du Patriarche Mar Jabalaha III la mention fréquente des libéralités que lui faisaient les princes de la maison de Houlagou [1]. C'est au retour de l'expédition dans laquelle il entama d'abord le refuge des sectaires ismaëliens [2] (Alamout ne fut détruit en réalité qu'en 1275, par Abaka Khan), et finalement supprima le Khalifat, qu'il forma le projet de fonder dans ses États un établissement scientifique autre qu'un séminaire, ou qu'une École de jurisprudence.

« Houlagou Khan aimait prodigieusement à faire bâtir;

1. Sous Abaka, c'est l'Impératrice qui donne mille pièces d'argent au patriarche Mar Denha, pour la construction d'un pont devant son presbytère d'Osnou [1]; puis c'est l'Empereur Abaka qui inscrit le christianisme à son budget des cultes : « Le roi lui [à Mar Jabalaha] donna de grands présents et un diplôme pour percevoir, chaque année, pour les églises, les monastères, les moines, les prêtres et les diacres, trente mille dinars ou cent quatre-vingt mille *zouz* blancs [2]. » En comptant le dinar pour le *zecchin* vénitien, c'est 360 000 francs par an, inscrits au budget pour le culte nestorien, par les Mongols de Perse. Sous Argoun, Rabban Çauma reçoit, pour sa mission en France, « pour lui-même, deux mille *miskals* d'or, trente excellentes montures, et une *paiza* [3] ». Sous Ghazan, Mar Jabalaha reçoit quatre cent vingt mille *zouz* pour la construction de l'église de Maraga [4], sans compter « une belle croix ornée de pierres précieuses d'une grande valeur... des vases de cristal et des émaux peints avec de l'or [5]. »

2. Ceux que nous appelons les « Assassins ». Leurs doctrines religieuses, politiques et sociales n'etaient ni meilleures, ni pires, que celles des autres sectes; la legende les a faits plus atroces qu'ils n'etaient à l'origine, avant de recourir à la propagande par le poignard.

1. *Journal asiatique*, IXe serie, t. V, p. 137.
2. Chabot, *Histoire du patriarche Mar Jabalaha*, p. 41.
3. *Ib.*, p. 53.
4. *Ib.*, p. 127.
5. *Ib.*, p. 142, 143.

les édifices élevés par ses ordres subsistent encore aujourd'hui pour la plupart (c'est-à-dire avant 710 de l'Hégire — 1309-1310, date à laquelle l'ouvrage de Rachid était terminé). Il avait fait construire un palais dans la ville d'Alatag, et des temples d'idoles (églises bouddhistes) dans celle de Khoï. Cette année (660 de l'Hégire), le monarque partagea son temps entre ses travaux d'architecture, l'administration des affaires du royaume, les soins que réclamaient l'armée et la population. A l'automne... étant arrivé à Maraga, il montra un vif empressement pour voir terminer la construction de l'Observatoire. Ce prince était grand amateur de la philosophie, il excitait les hommes instruits à des discussions sur les sciences de l'antiquité. Il assignait à tous ces personnages des pensions, des gratifications. Il aimait à voir sa demeure royale embellie par la présence des savants et des philosophes. Il était surtout adonné à l'alchimie, et protégeait constamment les hommes voués à ce genre de recherches; aussi, dans leurs vaines imaginations, par suite de leurs suggestions mensongères, ils allumaient partout des feux, consumaient une masse énorme de substances diverses, mettaient en mouvement, sans aucune utilité, des soufflets grands et petits, fabriquaient des chaudières d'une terre composée suivant les principes de la science ; mais toutes leurs opérations ne produisaient d'autre avantage que de fournir à leurs repas du matin et du soir [1]. » Rachid est injuste pour les alchimistes de Houlagou; ils ne trouvèrent pas la pierre philosophale, mais la « terre composée suivant les principes de la science » n'est autre chose que la belle faïence de Kachan et les magnifiques adaptations de la céramique chinoise qui ont produit le nouvel art persan. Quant à l'observatoire de Maraga [2], sous

1. Rachid Ed-Dine, p. 401-403.
2. Pour le Maraga actuel, voir de Morgan, *Mission scientifique en Perse*,

la direction du Chinois Fao, du Transoxianais Nasr-ed-dine et de leurs collaborateurs juifs, grecs et arabes, il a produit les tables Ilkhaniennes, qui ont servi de règle astronomique en Orient, jusqu'aux tables Gourganiennes d'Oloug Beg.

Le catholique arménien Varthan, confident de Dokouz Khatoun, assure qu'à la mort de Houlagou, l'impératrice lui demanda s'il était permis de faire dire des messes pour le repos de son âme; il répondit que des messes n'étaient pas permises, mais que des aumônes et des exemptions d'impôt serviraient à l'empereur dans l'autre monde. Les nestoriens, au contraire, célébrèrent la messe funéraire sur tous leurs autels [1]; ils étaient, eux, l'Église nationale, la chrétienté turque et mongole, et les catholiques arméniens n'étaient que des étrangers, hors de l'Église nationale. Si divisés que fussent catholiques et nestoriens, ils tombèrent d'accord pour recommander à l'impératrice de choisir Abaka, fils du feu empereur, pour son successeur.

Le bouddhiste suzerain Khoubilaï se hâta d'envoyer l'investiture de Pékin à ce protégé des Églises chrétiennes. Le premier acte d'Abaka fut une proclamation par laquelle il s'engageait à maintenir l'intégrité du Yassak; c'était une déclaration de guerre à l'Islam; Borak jeta le masque et se posa en protecteur de la Foi. On a vu, plus haut, ce que valait le vieux loyalisme turc; ce fut le musulman Masoud Yelvadj, le propre vizir de Borak, qui rompit en visière à son maître, et le livra au souverain légitime d'Almalik, au païen Kaïdou. Avec Abaka, les chrétiens se crurent les

p. 336-339. On trouvera également dans l'excellent ouvrage de M. de Morgan, des dessins bien faits, représentant les ruines de divers édifices élevés par les Mongols en Perse, sous Houlagou et les Il Khans, ses successeurs. Pour le travail scientifique de l'observatoire, voir Howorth, t. III, p. 137-139.

1. *Journal asiatique*, ve série, t. XVI, p. 308.

maîtres; ils se trompaient; il n'y avait qu'un maître, le Yassak; Abaka le maintint si ferme qu'en 1289, au grand scandale de tous, son deuxième successeur [1], Argoun, prit un juif pour vizir, et que personne n'osa bouger. Ce même Argoun, sultan de la Perse musulmane, qui commettait l'État au gouvernement d'un juif, reprenait les vieux projets d'alliance française et chrétienne; il envoyait au pape (en réponse à sa lettre du 15 juillet 1289) le Génois Buscarel de Gisolf, porteur de missives pour le saint-siège, pour Édouard Ier d'Angleterre et pour Philippe de France [2]. La lettre adressée à Philippe le Bel a été conservée dans nos archives; Rémusat en a publié le texte mongol et une traduction suffisante, à laquelle je renvoie. Dans cette missive, datée à la chinoise et à la mongole du 6 du premier mois d'été, année du Bœuf, Argoun propose au roi de France un plan de campagne contre les musulmans d'Égypte. Il compte marcher, de sa personne, le premier mois d'hiver, année de la Panthère (janvier 1291).

Il rappelle au roi de France des promesses antérieures faites par lui, roi de France, et dont nous n'avons pas la trace. Il compte concentrer ses troupes à Damas vers le

1. Une nouvelle tentative islamique avorta, en 1282, après la mort d'Abaka. Son successeur Nigoudar, le plus jeune fils de Houlagou, avait été baptisé, dans son enfance, et avait reçu le nom de Nicolas. Le parti musulman mit la main sur lui, et réussit à le convertir; il régna un instant, sous le nom islamique d'Ahmed; Argoun, en le déposant, donne pour le motif de la révolution, dans sa demande d'investiture adressée à Khoubilaï, qu'Ahmed « avait renié la loi de ses ancêtres (c'est-à-dire le Yassak) et adopté celle des Arabes ». (Abou'l Faradje, reproduit par Assemani, p. 116, et Yule, Marco Polo, II, p. 473.)

2. La première ambassade d'Argoun en Occident fut envoyée en 1285; sa lettre, datée de mai, a été insérée dans le registre des lettres du pape Honorius IV. La deuxième est celle de l'Oïgour pékinois Rabban Çauma, que M. Chabot a traduite du syriaque; la troisième (1289) est celle de Buscarel, qui revint en 1302, envoyé par Ghazan. Puis vient, en 1290-1291, la mission d'un certain *Tchagan* (le nom, en mongol, signifie Le Blanc). On trouvera le récit de toutes ces ambassades, très soigneusement documenté, par M. Chabot, dans sa traduction de l'*Histoire du Patriarche Mar Jabalaha III*, Appendice I, p. 187 à 248.

20 février. Une traduction française annexée à la lettre fixe des détails précis; Argoun prévient les Français qu'il est inutile d'embarquer des chevaux, qu'il en tient vingt mille à leur disposition pour leur remonte, soit à titre de présent, soit moyennant prix raisonnable; que, sitôt qu'il aura reçu avis, il fera faire en *Roum* (c'est-à-dire en Asie Mineure) les achats nécessaires en bétail, bêtes de somme, grains et farines.

Les négociations avec la France n'eurent pas de suite que nous connaissions actuellement; avec le saint-siège et l'Angleterre, elles durèrent jusqu'à la fin de l'année 1291. A cette date, il était trop tard pour qu'elles aboutissent; la partie était perdue pour les Francs en Syrie, et la réaction musulmane commençait en Perse.

Après la mort d'Argoun, son successeur Kaïkhatou (1291-1295) maintint le système de tolérantisme : « Ce roi béni ne s'écarta pas de la voie de ses pères. Il maintint chacun dans son emploi et honora tous les chefs de religion, soit Chrétiens, soit Arabes, soit Juifs, soit même païens [1]. » L'Islam semblait définitivement avoir perdu la partie en Perse, quand d'un coup l'empereur Gazan la lui livra gagnée.

Le dernier des princes sur lesquels l'Islam pouvait fonder une espérance était sûrement Gazan, fils d'Argoun, et successeur de Kaïkhatou (1295); il avait reçu l'éducation la moins musulmane qui se puisse concevoir. On avait fait venir sa nourrice de Chine, pour lui apprendre « les vieux chants et les légendes » qui avaient bercé l'enfance des ancêtres païens sur la prairie mongole. Une princesse turque fut sa première gouvernante, et un lama bouddhiste dirigea ses études en mongol et en oïgour. Ses premiers actes furent d'un zélé

1. Dans Chabot, *Histoire du Patriarche Mar Jabalaha III*, p. 97.

bouddhiste. Ce fut, quoi que disent ses panégyristes musulmans, la réalité politique et non un éclair de foi qui le convertit. Le grand feudataire Norouz lui marchanda son appui et celui de la noblesse musulmane, au plus fort de sa lutte contre son oncle Baïdou Khan; le marché fut conclu; Gazan récita publiquement la profession de foi (16 juin 1295). Le 3 octobre suivant, Baïdou, trahi et livré, était mis à mort, et Gazan reconnu pour sultan; la Grâce divine vint après, avec l'investiture du bouddhiste Khoubilaï. Le très dévoué ministre de Gazan, Rachid-Ed-Dine, sent si bien ce que la conversion de son maître a de suspect, qu'il se croit obligé d'en attester la sincérité; il lui prête de longs discours philosophiques sur l'anthropomorphisme et le culte de la matière, qui sont d'un pédant plutôt que d'un prince; les souverains mongols, même quand ils se mêlaient de philosopher, n'étaient point si prolixes. D'autre part, si Gazan donna des gages sérieux à l'église musulmane, il eut moins le goût de la persécution que ne prétendent ses panégyristes; les bénédictions que lui accorde l'église chrétienne nationale prouvent, tout au moins, que s'il ne les sollicitait pas, il en acceptait l'hommage. Son zèle de néophyte s'est manifesté surtout aux dépens des bouddhistes, qu'il pouvait tranquillement expulser, puisqu'il les avait amenés lui-même, et des juifs, dont l'accoutumance à la persécution faisait des victimes expiatoires en quelque sorte officielles et classiques. Au vieux roi d'Arménie Hethoum, qui était venu le voir, après avoir pris le parti de Baïdou contre lui, il fit presque des excuses, accueillant ses plaintes et mettant au compte du fanatique Norouz les vexations que son gouvernement avait fait subir aux chrétiens (1296). Surveillé, espionné, poussé à bout, acculé à la rébellion, Norouz se cramponnait au pouvoir; finalement, on inventa contre lui une accusation de parjure, et il fut mis à mort (1299). Gazan rassurait du coup les chrétiens, dont il

avait besoin, et flattait les Transoxianais et les Turcs de la vieille roche, exaspérés par la toute-puissance de cet Iranien bigot. Lorsque Gazan put enfin revenir à la charge contre les Égyptiens, leur arracher la Syrie et venger l'affront fait aux armes de Houlagou, un tiers de l'armée mongole qui prit une dure revanche sur les musulmans d'Égypte était composé de chrétiens géorgiens et arméniens. Lorsque les Égyptiens reconquirent la Syrie, ce furent les Arméniens de Cilicie qui luttèrent les derniers et se firent tuer pour le musulman Gazan.

Gazan mourut le 17 mai 1304; il n'avait que trente-trois ans. C'est encore un chrétien qui nous transmet son plus brillant panégyrique : « Et hoc precipue erat admirandum qualiter in tantillo corpusculo tanta virtutum copia invenire poterat. Nam inter XX mille milites vix potuisset staturæ minoris aliquis reperiri, neque turpioris aspectus; omnes tamen alios in probitate et virtutibus (en prouesse et vertu) excedebat[1]. »

Avec Gazan, c'est fini du Yassak en Perse; le gouvernement des *Ilkhans* est désormais modelé sur celui des Seldjoukides, qui est lui-même une copie de celui des Sassanides, adaptée à l'Islam. « Avant Gazan, dit Rachid, c'étaient les émirs et les vizirs qui régnaient;... Gazan régna lui-même, n'écoutant personne et donnant ses ordres en autocrate. » La caisse noire de l'église commence à se remplir. Des biens de mainmorte sont constitués pour les pèlerins de La Mekke, treize cents Seïds, Cheikhs, Imams, sont entretenus aux frais de la couronne rien qu'en Terre sainte musulmane (Hébron, La Mekke et Médine). Déjà, son successeur Euldjaïtou, baptisé chrétien dans son enfance, se jette à plein corps dans les controverses religieuses et embrasse l'hérésie chiite.

1. Haithon, p. 65.

Sous Abou Saïd, la Perse est entièrement islamisée; les derniers lamas bouddhistes ont quitté le pays; la littérature mystique a étouffé toutes les autres, et le régime des douanes intérieures, si chères à l'Islam, commence à barrer le chemin au commerce occidental; on le voit sans peine aux tarifs que donne *Pegolotti* vers 1330 : De Layas jusqu'à Tauris, le négociant italien ne rencontre pas moins de quarante-quatre stations auxquelles il faut acquitter des droits, dont l'ensemble, pour sa caravane, s'élève à 203 aspres (60 francs) par charge[1].

Une carte contemporaine des plus curieuses sert à faire comprendre l'extension de l'empire mongol et les divisions territoriales de l'Asie au commencement du xiv[e] siècle. Cette carte, compilée en 1331, faisait partie d'un ouvrage sur les institutions de la dynastie mongole, publié à la même date[2]; elle peut être considérée comme officielle. Les dépendances occidentales de l'empire mongol forment sur ce document enregistré dans les bureaux de Pékin, trois royaumes, qui sont désignés par les noms de leurs souverains : *Dou-lai-Tie-mour* (Duré-Timour fils de Doua-Timour, 1321-1331), *Bu-Sa-Yin* (Abou Saïd, 1317-1335), et *Yue-dzu-Bu* (Euzbeg, 1312-1342).

Le royaume de Duré-Timour, prince de la maison de Djagataï, comprend officiellement la Pentapole des Marches du Nord, l'Hexapole des Marches du Sud, dite, sur la carte, *pays des Oïgour*, comprenant Kouldja, Kachgar et laissant à

1. Pegolotti, dans le *Della decima*, t. II, et dans Yule, Catay and the way thither, t. II, p. 299 301. Pegolotti donne la route du Nord, par Tana, Saraï, Almalik, comme la meilleure « sans dangers et sans exactions » (dans Yule, p. 292).

2. L'original a été trouvé à la Bibliothèque impériale de Pékin par l'archimandrite Palladius; M. Bretschneider en a publié une copie. (Bretschneider, *Notices of the mediæval geography of Cental and Western Asia*. Cartes, en tête du volume et p. 96-97.) La reproduction chinoise, publiée par Tchou-sse-Peun, en 1575, d'une carte mongole du Tonkin, dressée à la même époque, a été publiée par M. Devéria. (*Histoire des relations de la Chine avec l'Annam — Vietnam*, d'après des documents chinois, Paris, 1880.)

l'est et au sud-est, c'est-à-dire dans les limites de l'empire suzerain, Tach-Balik, Komoul (le Hami actuel), le Tibet et Kachmir, avec une portion des Pamir. Il englobe, au nord, Almalik et Ili-Balik, avec les steppes, les landes et les vallées nommées, sur la carte, *pays des Ko-lo-lo* (Karluk); il englobe, à l'ouest, la vallée du Syr-Darya, avec Chach (Tachkend), Otrar, Kat (près du Hezaresp actuel); au centre, il englobe toute la Transoxiane, les grandes cités de Samarkande et de Bokhara, franchit l'Oxus, possède Termiz, et comprend le Khorassan oriental, avec Nakhcheb, Nichapour et Thouz, l'Afghanistan avec Kaboul, le Badahkchan et les Pamir occidentaux jusqu'à l'extrême sud, jusqu'à *Ko-dzi-Ning* (Gazna).

Au Khorassan proprement dit, à Talekhan, Balkh et Merv, commence le royaume d'Abou Saïd, ou des Mongols de Perse, dont le souverain est apanagé par son cousin l'empereur de Pékin. Cet État comprend toute la Perse actuelle, avec le Seïstan et le Beloutchistan, Merv, Balkh, Bost à l'est, avec Herat, si terriblement exécuté lors des grandes guerres [1]. Ispahan, Kachan, le mont Alamout, l'ancienne capitale des Assassins, y sont marqués; Néhavend où triompha l'Islam, *Ba-gi-da* (Bagdad) et *Mao-si-li* (Mossoul) y figurent; le royaume s'étend de Merv, « Ame du Roi », jusqu'à l'antique Ninive, entre l'Oxus et l'Euphrate. Au sud, il tient la mer, le golfe Persique, les routes de l'océan Indien, par *Kie-Shi* (Kich en face de Siraf), par *Bahalagin* (Bahrein) et Hormouz, le grand port arabe. Au nord, il rejoint le Caucase, qui est sa limite à Derbend et à Bardaa (sur le Terter-tchaï, affluent du Kour), où le khalife Haroun-Al-Rachid combattit les Khazars. A l'ouest, hors des limites de l'empire, la carte

1. « Il y a quatre grandes villes dans cette province : deux florissantes, Hérât et Neïçabour; deux en ruines, Balkh et Merve. » (Ibn Batoutah, t. III, p. 163.)

marque Constantinople, Damas, Damiette et *Misr* (Le Caire).

Un grand vide, qui est la steppe actuelle des Kirghiz, partage en deux le royaume du sultan Euzbeg, héritier de Djoudji et de Batou; à l'est du vide, on voit Djend, Barghalikend, Saïram (en Turkestan occidental), avec *Hua-ha-Tze-Mu* (Kharezm), c'est-à-dire le pays entre le bas Oxus, la Caspienne et la mer d'Aral; à l'ouest, c'est d'abord *Bou-Li-Ar* (Bolgar, dans la grande Bulgarie du Volga), puis *A-lo-Sze* (Rossia, la Russie), *Sa-gi-la* (Solgat, le grand port de Soudak en Crimée), et plus au sud, *Kin-ha* (Kiptchak, les steppes du Kouban), *A-lan-A-Sze* (le pays des Alains ou A-Sou) et *Sar-Ko-Sze* (la Circassie, le Caucase).

A l'ouest de Soudak, la carte ne marque pas de limites; les Chinois ne savent plus rien. On voit clairement leurs voies de communication en 1330 : 1° la route du Nord par les steppes, aboutissant à Soudak, à la mer Noire, aux comptoirs génois et vénitiens[1], et une frontière à franchir entre le royaume du sultan de Transoxiane et celui du khan du Kiptchak; 2° la route du centre, par la Transoxiane, le Khorassan, se bifurquant à Mossoul pour rejoindre par Alep, la Méditerranée d'un côté, les sultanies de Roum (Asie Mineure) de l'autre, ou pour rejoindre l'océan Indien, la route maritime de l'Inde et de la Chine, par les grands ports du golfe Persique, Bahreïn, Kich-Siraf et Hormouz; une troisième frontière à franchir pour aller en Occident, quand on sort du royaume mongol de Perse, et qu'on entre en Roum ou en Syrie, puis le transit par l'Égypte, à Damiette; 3° la route de mer directe, par les échelles de l'Indo-Chine et de l'Inde, de Canton à Hormouz, de pays mongol en pays mongol.

1. Voir Mas-Latrie, Privilèges commerciaux accordés à la République de Venise par les princes de Crimée et les empereurs mongols du Kiptchak. — Bibliothèque de l'École des Chartes, série VI, t. IV, p. 580.

A cette époque, l'unité féodale de l'empire, si visible sur la carte, est encore prouvée par les apanages de ses vassaux d'Occident, fieffés en Chine. En 1336, Euzbeg, khan de Kiptchak, envoie une ambassàde au Kaan, chargée de toucher les arrérages de ses fiefs de Ping-Yang en Chan-Si, de Tsin-Chou en Tchi-Li, et de Yang-Tchou en Ho-Nan. En 1313, Euldjaïtou, sultan de Perse, avait envoyé des ambassadeurs en Chine, pour vérifier la comptabilité des terres qu'il possédait et en percevoir les « rentes arriérées »[1]. En 1315, Duré-Timour de Djagataï recevait les subsides du Kaan de Pékin, à l'occasion d'une famine en Transoxiane. Les annales chinoises à la date 1320 (règne de l'empereur Ouen-Tsong, de son nom mongol Dobo-Timour) enregistrent la concession de vingt *king* de terrain, au nord de Pékin, octroyée à la « constamment fidèle garde russe », à charge, pour elle, de fournir la table impériale de « tout gibier, poisson, etc., pris dans les forêts, rivières et lacs dudit domaine ». En 1334, pour la dernière fois, les Russes recrutés par les sultans de Kiptchak sont mentionnés dans les annales chinoises; un général Baïane est nommé au commandement des gardes du corps « mongols, kiptchak et russes »[2].

En 1338 encore, le dernier empereur mongol de Pékin, le Fils du Ciel Chun-Ti (Togon Timour), envoyait ses ambassadeurs au pape par la route de Saraï en Kiptchak, et le sultan de Kiptchak, le musulman Euzbeg, marquait bien son respect envers son suzerain, par la déférence qu'il témoignait envers ces ambassadeurs, des chrétiens, comme on le reconnaît à leurs noms, André et Guillaume de Nassio, et l'Alain Thogaï de Cathay (Khitaï). Le pape remercie à son tour le sultan Euzbeg de la courtoisie qu'il a faite à ses propres envoyés

1. Vassaf, dans d'Ohsson, II, p. 135. — Euldjaïtou était en correspondance avec Philippe le Bel.
2. *Yuan Shi*, chap. CXVII, dans Bretschneider, p. 105.

auprès de l'Empereur de Chine, lorsqu'ils ont passé par Saraï : « Magnifico principi Usbeck, imperatori Tartarorum illustri, gratiam, etc. Letanter et benigne Tu... nuncios nostros quos dudum ad partes Cathayensis imperii mittebamus ad tuam presentiam accidentes,... eis fecisti usque ad partes predictas de conductu non modico quinpotius sumptuoso et magnifico provideri. » C'est le même Euzbeg qui fit un accueil non moins somptueux au marabout marocain Ibn Batoutah. Le pape Benoît XII lui-même est fort au courant des choses chinoises, et nomme l'empereur par son vrai titre de souverain de l'Empire du Milieu, « Imperatori... de Medio Imperio [1] ».

On voit, par là, que jusqu'aux approches de la seconde moitié du xiv[e] siècle, quelque relâché que soit le lien fédéral qui relie les Gengiskhanides de Russie, de Perse et de Transoxiane à leur suzerain, le Saint-Empereur qui règne à Pékin, il n'est point brisé. De la mer Noire au golfe Persique, à l'océan Indien et à la mer du Japon, le Kaan chinois « Force du Ciel » est bien l'empereur. Seulement, il est bouddhiste, et ses vassaux, rois médiatisés, sont devenus musulmans. Il n'y a point de pape; qu'il surgisse une force religieuse en Transoxiane dans le pays de contact entre Mongols de l'Est et Turcs de l'Ouest, le lien se rompra; l'empire mongol achèvera de se dissoudre, sans que ses débris épars ne puissent plus jamais se reconnaître entre eux. Cette force religieuse, le grand Timour ne la créa pas, mais la trouva tout organisée et la mit en œuvre.

1. *Archivio Secreto* du Vatican : de Negotiis Tartarorum et aliorum Infidelium; extraits dans Bibliothèque de l'Ecole des Chartes, LVI, avril 1895, p. 28, 29.

LIVRE V

TIMOUR ET LE TRIOMPHE DE L'ISLAM

De 1260 à 1360, en cent ans, le royaume de Djagataï, comprenant nominalement le Turkestan et les Marches, n'a pas eu moins de vingt-cinq souverains, fantômes de sultans. Ceux qui régnaient en réalité, c'étaient les chefs des quatre grandes maisons d'Arlad, de Barlass, de Djelaïr et d'Aïberdi, et les vizirs qu'ils imposaient aux faibles descendants de Djagataï. Tant que l'empereur de Pékin, à côté de son nom chinois, porta encore un nom mongol, les apparences furent sauvées, et les princes gengiskhanides de la maison de Djagataï furent censés régner à la fois sur la Transoxiane musulmane, sur le Turkestan et sur les Marches à demi païennes; avec la chute de la dynastie mongole en Chine, tout s'effondre. De l'Oxus aux Marches, il ne reste plus debout que deux puissances : l'Islam représenté par les ordres religieux, et l'aristocratie militaire par les grandes maisons turques et d'origine mongole fieffées en Transoxiane, notamment par les Barlass et les Arlad, et par celles du Turkestan et des Marches, vassales ou clientes des Djelaïr.

Cette noblesse arriérée, attachée à ses traditions et à ses privilèges par-dessus tout, regardait de moins près qu'elle ne le disait à la religion. Au fond, grands seigneurs et hobereaux restaient Turcs; ils étaient avant tout « *Dine aïri, Kardache* — la foi à part, des frères », comme disent encore maintenant leurs descendants à leurs amis les Cosaques russes [1]. Ils étaient toujours disposés à se battre entre eux, mais ils n'entendaient point que la canaille iranienne, les Tadjik, les Sart, comme ils les appelaient, se mêlât de leurs querelles. Contre ces manants, ils se mettaient vite d'accord.

Or, en 1330, un de ces manants [2] eut l'audace de réveiller le vieil Iran endormi, et se fit roi de Khorassan. Il s'appelait Husseïn Kert. « Les Kurt, durant leur courte domination, personnifient, si je ne me trompe, l'antagonisme latent, mais obstiné du sang iranien contre les envahissements des hordes sorties du Touran... Le riche domaine qui leur a été conféré à titre de *bénéfice*, ils veulent le convertir en *alleu*, et toute leur conduite dénote cette tendance analogue à la lutte qui précéda en France l'établissement de la féodalité [3]. » Dans le soulèvement général qu'avait provoqué la tentative de réaction anti-islamique sous Bouzoun, dans le désordre qu'avait amené, en Perse, la révolte des vassaux hérétiques

1. Radloff, *Dictionnaire général*, p. 27, au mot « Aïri ».

2. « Selon quelques historiens, l'origine des rois kurt remonterait jusqu'au sulthan seldjouqide Sindjar, fils de Melik Schah. Cette généalogie très douteuse, mais propagée sans doute par la vanité des Kurt, est indiquée par les vers suivants, adressés par l'auteur du *Kurt Nameh* (le livre des Kurt) au roi Fakhr-Ed-Din (1285-1307) : Tu es la base de la famille de Sindjar, la perle de la couronne d'Alexandre. La famille de Sindjar revivra en toi; la couronne d'Alexandre place en toi son espérance. » (Barbier de Meynard, *Extraits de la chronique persane d'Hérat*. Journal asiatique, 5e série, t. XVII, p. 440.) — Les Kert, d'abord simples gouverneurs d'Hérat, furent fieffés, par les Il-Khans, de tout le Khorassan oriental. J'écris *kert*, conformément à la prononciation locale; *kurt*, qui s'accorde d'ailleurs avec l'orthographe, est plus usité.

3. Barbier de Meynard, *Extraits de la chronique persane d'Hérat*, p. 439. Par *alleu*, il faut entendre le *tarkhanlik* turc; je l'ai déjà expliqué.

contre l'orthodoxe successeur d'Abou Saïd, le bigot Arpa-Khan, Husseïn s'était posé en protecteur de la foi en danger. Louvoyant entre les ordres religieux et la plèbe hérétique, défenseur naturel de ses parents par le sang et le langage, les bourgeois et les manants sart, il avait vite gagné une popularité dans le Khorassan foulé par les exactions turques, dans le Seïstan et dans l'Afghanistan occidental, au pays des grands aventuriers, où le cœur iranien battait encore si vivace. Il se crut assez fort pour jouer son rôle de sultan populaire jusqu'en Transoxiane, redresser les torts du manant contre les malandrins, les hobereaux turcs d'Arlad et d'Aïberdi. Il délogea ceux-ci de leurs repaires d'Andkhoï et de Chibourgane; il avançait sur Bokhara.

De suite, toute la noblesse turque fit cause commune contre le tadjik. Le sultan de la maison de Djagataï, Kazan-Khan, était trop loin pour se mêler de ces querelles entre gens du Sud; il chassait du côté d'Almalik, laissant les affaires de Transoxiane aux mains de son connétable et vizir, l'émir Kazgane, homme de petite maison, de la famille des Toutel, qui avait réussi à s'imposer par son audace et ses alliances. Ces Djagataïdes, si affaiblis qu'ils fussent, restaient trop fiers pour résider en Transoxiane. Ils traitaient les grandes villes comme des casaux, des domaines à exploiter, vivaient à la campagne, promenaient leur cour errante du côté de Yangui-Kend (Ville Neuve), du bon vieil Almalik, d'Almati, qu'ils finirent par ruiner. Djélaïr, Barlass, Arlad, tout le parti des hobereaux affolés, se jetèrent dans les bras de Kazgane; il se mit à leur tête, étouffa la révolution démocratique naissante, battit Husseïn Kert, et le rejeta en Khorassan (1333).

Cette même année où la noblesse turque réprimait une velléité d'indépendance des Iraniens, dans le faubourg aristocratique de Kech qu'on appelait *Cheher-i-Sebz* (la Ville de

Verdure), le mardi soir, 13 du mois de Chabane, Timour venait au monde.

Le père de Timour portait le titre d'émir; il appartenait à la grande maison des Barlass, dont il était le représentant attitré et le gouverneur; comme tel, il avait reçu à fief du vizir Kazgane la province de Kech et de Nakhcheb en Transoxiane, au sud de Samarkande, sur la rive droite de l'Oxus, dans les marches du Khorassan. Le nom de son clan ou famille était *Keurékène*; lui-même portait le vieux nom turc de *Taragaï*, que M. Vambéry lit : *Tourgaï*, c'est-à-dire « L'Alouette ».

Keurékène, comme on prononçait sans doute dès cette époque et comme on prononce maintenant, signifie « le Bel »; on peut supposer que l'interprétation du nom n'était pas pour déplaire à la famille, mais les Tourgaï Keurékène, ou comme auraient traduit nos Français leurs contemporains, les « L'Aloue le Bel » ne tiraient pas leur nom d'un sobriquet. La forme archaïque de Keurékène est *Kourikane*; on trouve la maison mentionnée sous ce nom, comme de grande noblesse, dès le commencement du VIII[e] siècle; elle est inscrite sur la stèle de Keul Tékine (733), parmi les plus illustres, « Les Kirghiz, les trois Kourikan, les trente Tatar, les Kitaï, les Tatabi [1] », tantôt soumise au khagan des Turcs, tantôt en rébellion contre lui. La généalogie qu'elle se donnait n'était donc pas fabriquée, comme on l'a dit; c'est à bon droit que Timour rattachait sa famille à celle de Touméné Khan, ancêtre direct du Tchinghiz Khan; Tabari nomme un Kourikane parmi les chefs turcs qui disputèrent la Transoxiane aux Arabes, et dit qu'il était neveu de l'empereur de Chine [2]; c'est à bon escient que dans ses mémoires Timour parle de ses titres : « Koutlouk Timour... m'ôta le gouvernement de la Transoxiane,

1. *Alttürkischen inschriften*, p. 4, 15, et 5, 12.
2. Voir plus haut, p. 135.

pour le remettre entre les mains de son fils Iliaz Khodja,... en me montrant les traités (chartes) passés entre Kaïouli et Kaboul Khan, ses aïeux et les miens [1]. » Le Kaboul Khan de Timour est sans doute le même que le Keul Khan de la stèle, et Kaïouli est un des trois Kourikane.

Quoi qu'il en soit, si les maisons d'Arlad, de Djelaïr, de Soldouz, sont sûrement d'origine mongole, si l'usage s'est introduit de donner l'épithète de mongols aux empires fondés par Timour, puis (dans l'Hindoustan) par Bâber, la maison de Barlass est d'origine turque. D'ailleurs, au XIVᵉ siècle, les clans issus de ces quatre maisons, établis en Transoxiane et en Turkestan, étaient entièrement turcs par la langue, par l'esprit et par la confession de foi musulmane orthodoxe, autant qu'à la même époque, les Normands établis en Angleterre étaient devenus Anglais. Ce serait la même erreur de prendre Timour pour un Mongol que le Prince Noir pour un Français.

Au commencement du XIVᵉ siècle, les Kourikane ou Keurékène étaient entièrement ruinés; on les tenait en considération pour leur naissance et leurs titres, mais ils étaient gens fort pauvres, « de mince état », comme dit Don Ruy Gonzalez de Clavijo, ambassadeur de Henri de Castille, en 1405, auprès de Timour devenu alors l'arbitre de l'Orient. « Le père de Timour Beg était un hidalgo, du lignage des Djagataï, de mince état, (lui permettant d'entretenir) d'entre trois et quatre chevaliers. Il vivait dans un bourg, lés la ville de Kech, car les gentilshommes entre eux se tiennent à vivre aux bourgs et aux champs plutôt qu'aux villes [2]. »

1. *Teuzukat-i-Timour*, trad. Langlès, p. 174.

2. « El padre del Tamurbec fué ome fidalgo, de linage destos Chacatays; pero fué de pequeno estado, de tres fasta quatro omes de caballo; é vivia en una aldea cerca desta ciudad de Quex, ca los gentiles omes dellos mas se pagan de vivir en las aldeas é en los campos, que non en las ciudades. » (Ruy Gonzalez de Clavijo, p. 144.)

Dans le faubourg de Kech, entre leurs chiens et leurs faucons, en compagnie des trois ou quatre chevaliers qu'ils entretiennent, gardant leurs titres de noblesse et leurs chartes dans quelque coffre à leurs armes, les Keurékène sont les types exacts du Turc Transoxianais de vieille roche, attaché au sol de temps immémorial.

Dans ces années de troubles, à la Transoxiane toujours menacée au sud par Husseïn-Kert, resté maître en Khorassan, au nord, par ses propres sultans, princes faméliques heureux de trouver prétexte à révolte dans leurs États pour rançonner les bonnes villes, le tout-puissant Kazgane parut un sauveur; l'aristocratie militaire turque, bien pourvue entre Oxus et Yaxartes, la bourgeoisie sarte et les vieilles familles iraniennes, qui avaient formé une noblesse de robe et d'Église, l'appuyaient également. En 1343, il se révolta ouvertement contre Kazan, le battit, le poussa sur Karchi, le réduisit aux abois. Le souverain mort, Kazgane restait le maître; mais le loyalisme turc lui liait les mains; lui-même fit proclamer un autre Djagataïde, Danichmend-Oglane; puis à la première velléité d'indépendance, il le fit assassiner et le remplaça par Baïane-Kouli. Pendant que Kazgane faisait et défaisait les rois, Husseïn-Kert, qui guettait sa revanche, reprit les armes. En 1358, Kazgane réunit tous ses contingents transoxianais et les conduisit contre l'Iranien et ses hérétiques, jusqu'au cœur du Khorassan.

Parmi les seigneurs qui chevauchaient avec l'armée, on remarquait ce jeune gentilhomme de la maison de Barlass, messire Timour, fils de l'émir Taragaï. Bien qu'il n'eût que vingt-deux ans, le Faiseur de Rois Kazgane le tenait en grande estime, tant à cause de ses mérites personnels que pour sa naissance et sa parenté, car Timour était le modèle du gentilhomme accompli, tel que le rêvaient les Turcs de son temps et de son pays, parfait en toutes chevaleries et courtoisies.

« Dès l'âge de douze ans, dit-il dans son autobiographie, je croyais trouver en moi les marques de la sagesse et de la grandeur, et je recevais quiconque venait me voir avec une affectation de hauteur et de dignité. Dans ma dix-huitième année, je n'étais pas médiocrement entiché de mes apertises en chevalerie et en vénerie; je passais mon temps à lire les livres de piété, à jouer aux échecs, et à m'exercer à toutes armes [1]. » Sans doute, avec le Koran et les livres de dévotion, le jeune Timour avait lu quelques romans, quelques gestes, si populaires dans son pays, le *Saïn-Bator* (*le Bon Chevalier*, en turc), le *Chah Nameh* (le *Livre Royal*, en persan). En deux ans, au service du tout-puissant vizir auquel l'avait attaché son père, ce hautain jeune homme avait vu défaire un sultan, introniser un autre, la cinquième de ses propres créatures à laquelle Kazgane rendait foi et hommage. En deux ans, il avait compris quel ascendant un audacieux pouvait prendre sur les grands vassaux de Transoxiane, entre leur suzerain de Turkestan et leurs ennemis de Khorassan et de Perse.

Des Barlass, il était le maître, par droit de naissance; Kazgane lui-même l'avait allié aux Djelaïr en le mariant à sa petite-fille, la princesse Oldjaï-Turkane, une Djelaïr par sa mère; il l'avait associé au gouvernement militaire en le faisant *Mingbachi* (capitaine d'une compagnie de mille hommes d'armes). Lorsque après la victoire sur Husseïn-Kert, le Faiseur de Rois fut assassiné par un de ses vassaux, au moment même où l'émir Taragaï mourait léguant à son fils le principat héréditaire de la maison des Barlass, tous, les Djelaïr comme les autres, dans le trouble où les jetait la mort du vizir, tournèrent les yeux vers ce jeune prince si

1. *Teuzukat-i-Timour*, « Institutions de Timour », édition du major Stewart 1830); traduction française de Langlès (1787 faite sur l'edition persane du major Davy (1776).

brillant en toutes chevaleries, qui savait déjà donner audience avec tant d'autorité.

Le point d'honneur turc obligeait la famille de Kazgane à tirer vengeance du meurtre. De la famille Timour faisait partie, par son mariage avec Oldjaï. Sa première démarche, même avant de recueillir l'héritage de son père, fut de rejoindre son beau-frère Husseïn et de marcher avec lui contre les vassaux rebelles qui tenaient pour le meurtrier du Faiseur de Rois. C'était agir en féal gentilhomme, et c'était aussi affirmer ses droits de copartageant dans la succession de Kazgane. Dans ce monde féodal, personne ne s'y trompa. Lorsque, débarrassé de son terrible vizir, le sultan légitime Touklouk-Timour, le seul qui ait eu quelque énergie et un peu de sens politique parmi ces derniers Djagataïdes, voulut profiter de l'occasion et rétablir son autorité, la Transoxiane effarée remit son sort à la sagesse de ce chevalier de vingt-trois ans, Timour. De suite, dans le jeune homme, le politique se révéla. Au lieu de batailler, Timour prit conseil, combina, négocia. Il raconte lui-même cette « première entreprise », comme il l'appelle, et l'on sent, à son récit, avec quelle froide ambition il sait déjà se maîtriser et prévoir.

La situation était périlleuse; Touklouk-Timour marchait d'Almalik sur Samarkande, avec une décision d'ancien Mongol; son armée lui était dévouée, composée de gens des Marches, de *Tchété* [1], de Sibériens, Turcs réactionnaires de la vieille roche à demi païens, Mongols réfractaires à l'Islam, tous gens besogneux, affamés de pillage. A l'approche de la tourmente, les vassaux rebelles qui bataillaient contre Timour et son beau-frère avaient fait leur soumission au

1. *Tchét*, bord, dans la langue de Kachgar (*Dre turc-oriental* de Pavet de Courteilles, p. 301); *Tchété Mogol*, Mongols du bord, de la frontière, des Marches; c'est le nom qu'on donne encore aujourd'hui aux *Bouriates* dans l'Asie centrale (Vambéry, *Hist. de Bokhara*, p. 180, note 3). *Tchété* désigne à la fois le pays et la population.

sultan légitime. Dans le propre parti de Kazgane, dans sa propre maison, le jeune chevalier ne trouvait que lâcheté et défection; son oncle Hadji Seïf-Ed-Dine Barlass, qui s'était emparé du principat à la mort de Taragaï, venait de s'enfuir en Khorassan; Payezid Djelaïr l'avait suivi. « Lorsque Touklouk-Timour nous somma, moi et les émirs Hadji Barlass et Payezid Djelaïr, de venir le trouver, ceux-ci me demandèrent avis... Je leur répondis : Il y a deux avantages contre un seul péril [1] à vous rendre auprès de Touklouk-Timour; mais si vous fuyez en Khorassan, vous trouverez deux périls pour un avantage. Ils rejetèrent mon avis... j'avais les mains libres... je consultai d'abord mon conseiller de conscience. » C'était le Kothb-al-Akthab [2] Zeïn-Ed-Dine Abou-Bekr, Pir [3], ou, comme nous dirions « grand-prieur » de l'ordre des Soufis, que Timour fit plus tard Sadr [4], « prince spirituel des musulmans ». Du premier coup, Timour se jetait dans les bras de l'Église. A côté de Zeïn-Ed-Dine, le légiste et canoniste Mir Seïd-Chérif, « prince des docteurs », et le grand maître, le vrai fondateur des Nakichbend, les Franciscains d'Asie, Khodja Beha-Ed-Dine, que la Transoxiane révère comme son saint national, travaillèrent à la grandeur de ce jeune et pieux chevalier, qui promettait d'être un jour le restaurateur de la foi. Entre ces quatre hommes, l'évêque, le docteur, le moine et le prince, le pacte se fit naturellement, et tint jusqu'au bout.

Le conseil pris, d'accord avec sa conscience et avec

1. Touklouk était le petit-fils de Kazan, à l'invitation duquel on ne se rendait pas avant d'avoir fait son testament.

2. Littéralement : *le pôle des pôles*; *kothb*, pôle, est un des titres que portent les chefs des congrégations religieuses. Le titre est ici « général », dans le sens congréganiste.

3. *Pir* est le titre que les affiliés donnent à l'abbé de leur ordre, à leur chef spirituel; voir plus haut, p. 410.

4. Littéralement en arabe « poitrine »; au figuré, celui qui tient le premier rang. Le grand-vizir de l'empire ottoman porte le titre de sadr azam. Voir plus haut, p. 415.

l'Église, Timour commença par acheter les généraux du sultan : « Le sultan avait envoyé trois émirs... Je décidai d'aller les trouver, et de leur offrir des sommes capables de les tenter, et d'arrêter le dégât dans le royaume, jusqu'à mon arrivée auprès de Touklouk-Timour. » Les trois émirs se laissèrent acheter. Où Timour avait-il pris l'argent? A coup sûr, l'oncle Hadji Seïf-Ed-Dine-Barlass, fuyant en Khorassan, avait emporté son trésor; Payezid Djelaïr avait fait maison nette; de rançonner les manants de Transoxiane, quand les bandes venues des Marches étaient au cœur du pays, on n'avait pas le temps; sur les vassaux rebelles qui après avoir assassiné Kazgane s'étaient mis à la miséricorde du sultan Touklouk, il n'y avait rien à tondre. Mais l'Église était riche, et aussi les moines; l'Islam avait ses evkaf [1], « biens de mainmorte »; c'était là son trésor accumulé pour la défense de la foi et des fidèles. Ce fut sans doute la caisse noire où Timour puisa largement, avec l'autorisation de son « conseil spirituel ». Les gens de religion ne barguignèrent pas, car après avoir acheté les « émirs », généraux de Touklouk, devant le sultan lui-même Timour ne pouvait pas se présenter les mains vides. Hardiment il vint se mettre en son pouvoir, dans l'antre du tigre; de prime abord il séduisit tout le monde par ses grandes manières, par l'allure des gens à sa suite, et probablement aussi par ses libéralités. « Ma puissance en imposa aux émirs... leurs yeux furent éblouis, la magnificence de mes présents acheva de les gagner... le khan accepta mes dons de bienvenue. Souvent il me consultait, et toujours il suivait mon avis. »

Les avis qu'il donnait à ce sultan, brutal finassier de province, Timour les raconte avec sa hautaine désinvolture d'empereur, la conscience tranquille, en règle avec Dieu et

1. Pluriel de *Vakf*, *Vakouf*, « fondation pieuse, bien de mainmorte ».

l'État qu'il a gouverné dans un intérêt supérieur. Ces avis, c'est une suite de perfidies. Il n'y a point, dans ces trahisons dont il se vante, d'hypocrisie ni de capulation de conscience; c'est la morale d'un prince du XIV[e] siècle qui veut rétablir l'État et restaurer la Foi; l'honneur féodal, le respect du pouvoir royal, le dévouement aux vassaux et compagnons ne reçoivent pas une atteinte. C'est avec une entière sincérité que Timour porte au sultan les doléances de ses sujets et de l'Église, et lui dénonce les malversations de ses trois émirs, après les avoir lui-même subornés : « Le sultan les condamna sur-le-champ à rembourser les sommes qu'ils avaient extorquées au peuple, il leur interdit l'entrée de la Transoxiane, leur retira le commandement et le remit à Hadji Barlass Mahmoud-Chah »; un Hadji, donc un dévot; un Barlass, c'est-à-dire un parent de Timour. Le résultat était inévitable; les émirs menacés de confiscation coururent droit à leurs terres pour défendre leurs châteaux, leurs casaux, leur bien et celui de leurs tenanciers, prirent la campagne dans leur pays des Marches, comme eût fait tout bon gentilhomme français de leur temps, s'il eût été maltraité par le roi de France. Serrés de près, ils tentèrent une chevauchée sur les marches de Kiptchak, pillant et branscatant pour subsister, et mettant le Kiptchak à dos au sultan de Djagataï, qui ne pouvait ni renier ses vassaux, ni les contenir. « Le sultan, troublé, retourna aux Marches », c'est-à-dire à Khodjend, en Fergana, pays de médiocre ressource [1].

Pour se maintenir, pour faire face au Kiptchak en armes et aux vassaux révoltés, il fallait les revenus de l'inépuisable Transoxiane. Qui pouvait l'administrer mieux que ce jeune prince Timour, béni par l'Église, chéri par le peuple, si avisé

1. « La principauté, bien administrée, peut suffire à l'entretien de trois ou quatre mille gens d'armes », écrit cent quarante ans plus tard le Timouride Bâber, roi de Fergana (*Mémoires* de Bâber, p. 7).

au conseil, si hardi à la chevauchée, apparenté aux Djelaïr, chef désigné des Barlass, vengeur du grand Kazgane? « Il me remit sa lieutenance en Transoxiane, avec le sceau et les diplômes y afférant, et le commandement de dix mille hommes d'armes. » Le tour était joué; c'était un coup de maître. « Ce fut dans le commencement de mon élévation que je conçus et que j'exécutai ce dessein; l'expérience me prouva qu'un projet prudemment combiné fait plus de besogne qu'une armée de cent mille gens d'armes. »

Maître en Transoxiane, de par le roi et sans coup férir, Timour sentait bien que la vraie lutte allait commencer. Il n'avait point les visées épiques d'un Témoudjine. Toute sa vie, ce conquérant fut un roi calculateur, qui, à la rigueur, aurait su se résigner à rendre son pré carré, et qui tint comptabilité de ses entreprises [1]. Ce qu'il voulait à ce moment, c'était la Transoxiane, rien que la Transoxiane, mais à la condition qu'elle fût assurément à lui, et à lui seul. Plus tard, on verrait. En attendant, il voulait être le maître à Bokhara, à Samarkande, dans ses fiefs apanagés de Kech et de Nakhcheb « jusqu'au fleuve », écrit-il, et rien de plus. Le projet était énorme, car une monarchie autonome installée en Transoxiane abolissait, de fait, le pacte autrefois conclu entre Tchinghiz-Khan et tous les Turcs, tous les Mongols. C'était la fin du Saint-Empire, la reconstitution des États indépendants dans l'Asie, la liberté de reconstruire un empire autre que celui du yassak, sur un plan nouveau. Cette énormité, Timour ne l'osa pas tout de suite. Sa loyauté de Turc s'effrayait d'un schisme national; il feignit de dormir, les yeux fermés, l'oreille aux aguets, guettant l'occasion. Son conseiller spirituel lui avait écrit : « La science de gouverner

1. *Teuzukat.* — Il en compte treize jusqu'à la libération de la Transoxiane; à partir de ce moment, il est souverain indépendant et cesse de numéroter ses « projets et desseins », qu'il intitule simplement : « Mes dispositions pour... »

est faite d'une part de patience et de constance, et d'une part de négligence feinte; c'est l'art de paraître ignorer ce qu'on sait [1]. » Nous approchons du siècle de Machiavel, et l'Asie avance sur l'Europe.

Quand Touklouk-Timour vit son jeune lieutenant général trancher du maître et, craignant un nouveau Kazgane, eut l'idée, pour se garantir en Transoxiane, de donner le pays en apanage à son fils Iliaz-Khodja, Timour eut l'art de feindre la négligence : « Le sultan manquait à ses engagements... il m'ôtait le gouvernement du royaume, pour le remettre entre les mains de son fils, dont il me faisait capitaine et conseiller... Je me démis du gouvernement, et j'acceptai la charge militaire [2]. » Il savait bien ce qu'il faisait. Les gens des Marches amenés par Iliaz, tout fier de conduire sa première chevauchée royale, pillèrent, rançonnèrent, comme en pays conquis. L'Église protesta, les moines fulminèrent. Les hobereaux d'Almalik et de Turkestan se riaient de cette cléricaille : *Iki molla bir kichi, bir molla Khatoun kichi* [3]. — « Deux clercs font ensemble un homme; un clerc fait tout juste une femme. » — « Ils mirent aux fers soixante-dix Seïdes, fils de Seïdes. Iliaz-Khodja, sans autorité, ne pouvait ni contenir ces mécréants, ni les réprimer. »

Le moment était venu : « J'avais, dit Timour, mon crédit à fonder. Je tombe sur les *Euzbeg* [4], je délivre l'opprimé des mains de l'oppresseur. » Timour, c'est le bon chevalier, le redresseur de torts, le protecteur du peuple, le défenseur de la religion, le gardien de l'Église, qui met pieusement en tête de ses actes : *Min, Timour, Tengri Kouli.* — « Moi, Timour, serviteur de Dieu... » Le bon peuple l'acclame; les moines à cordelière, les Nakichbendi l'exaltent. Son canoniste

1. *Teuzukat*, traduction Langlès, p. 162.
2. *Ibid.*, p. 174, 175.
3. Dicton euzbeg. (Vambéry, *Djagataische Sprachstudien*, p. 57.)
4. C'est le nom que vont porter désormais les gens des Marches.

lui écrit en l'appelant, en arabe, *Abou'l Mansour*, le Victorieux; parmi ces hobereaux et ces routiers des Marches eux-mêmes, les scrupules religieux s'éveillent; ils ont peur d'être damnés. « Mon expédition fit rebeller plusieurs capitaines d'Iliaz-Khodja, voire des Euzbeg. On écrivit à Toukloukh-Timour que j'étais en révolte; il le crut, envoya des ordres pour me faire mourir; on remit les dépêches entre mes mains. » Avec son impériale assurance, Timour intitule tranquillement cette histoire « Mon deuxième dessein ».

Le point délicat, pour un loyal gentilhomme comme Timour, consistait à savoir s'il était, oui ou non, en rébellion contre son souverain légitime. La perte de l'honneur, le crime de forfaiture, la bassesse de félonie, l'épouvantaient. Dans son angoisse, il consulta les casuistes. L'Église trancha la question en excommuniant les gens des Marches : « Les docteurs et les chefs de la loi publièrent un décret qui autorisait l'expulsion et la destruction des Euzbeg. » Le décret, mis par écrit, était accompagné d'un formulaire dans lequel les adhérents s'engageaient à Timour, suivant la formule orthodoxe, répudiant le schisme chiite : « Suivant l'exemple et la conduite des quatre khalifes légitimes (Dieu leur fasse miséricorde!), les seigneurs et les gens du commun, les docteurs et les chefs de la loi [1], promettent de donner leur fortune et leur vie pour chasser, bannir, vaincre et exterminer le parti des Euzbeg, des tyrans qui portent la main non seulement sur les biens meubles et immeubles, mais sur l'honneur et les lois des fidèles. Nous jurons. Si nous violons le serment, puissions-nous perdre la protection de Dieu, et tomber sous la domination de Satan! »

Le serment prêté, l'absolution en poche, chef de cette ligue du Bien Public, avoué de l'Église, béni par les moines,

1. A la manière occidentale, les trois ordres : la noblesse, le clergé et le tiers.

Timour était en règle. Il était le premier gentilhomme de Djagataï et le meilleur chevalier; la politique avait assez fait de besogne, et d'assez bonne; dans ce cœur chevalereux, la passion de la bataille, de l'aventure, du roman, débordait; il avait trop d'ennemis en Transoxiane pour être assuré de s'y maintenir; il s'y connaissait assez d'amis pour être certain d'y rentrer, de haute lutte et victorieux. En un tour de main, il rassembla ses vassaux, ses tenanciers de la maison de Barlass, la poignée de gentilshommes et de soudards attachés à sa personne, mit sa femme en selle à côté de lui, et gaiement montant à cheval, céda la place à Iliaz-Khodja, s'en alla tout droit au pays des grandes aventures, dans la montagne, pour batailler pendant que l'Église travaillerait.

« A ma sortie de Samarkande, je n'avais pas plus de soixante gens d'armes à ma suite... je résolus d'aller en Badakhchan, faire alliance avec les princes du pays. Je saluai sur ma route le pieux ermite, monseigneur Kolal, qui daigna me prescrire lui-même la conduite que je devais tenir. Il éveilla mon attention sur le Kharezm; je lui promis une année du revenu de Samarkande lorsque je serais vainqueur. »

Au moment où il allait se faire capitaine d'écorcheurs, Timour payait déjà l'Église en roi.

Le légitime souverain djagataïde se crut maître du terrain. Depuis tant d'années plus qu'à demi autonome par la négligence de ses rois, l'insolente Transoxiane allait enfin rentrer dans l'ordre. De la hautaine maison de Barlass, il ne restait rien; Seïf-Ed-Dine s'était justicié, fuyant en Khorassan; Mahmoud-Chah se soumettait; Timour se bannissait lui-même; des Djelaïr, il était à peine question; le chef de la maison, Payezid, avait suivi Seïf-Ed-Dine chez les hérétiques, s'était mis hors la loi. Il semblait que, malgré toute sa ferveur religieuse, la Transoxiane turque restait attachée à ses souverains, à son Yassak, aux souvenirs de la gloire que tant

de ses enfants avaient partagée avec les Mongols, au temps des Yelvadj, du grand Mahmoud et de Masoud-Beg. En installant son fils Iliaz à Samarkande comme prince apanagé, Koutlouk-Timour donnait, en somme, aux autonomistes transoxianais toutes les satisfactions qu'ils pouvaient désirer. Les vassaux en possession hésitaient, les ligueurs comme les autres, malgré leurs beaux serments; en vain Timour les attendit dans la montagne, aux portes de Samarkande : « Une semaine s'écoula, et personne ne vint. » Les conjurés eux-mêmes dénoncèrent le lieu du rendez-vous. Le sultan mit aux trousses du rebelle mille hommes d'armes, sous le commandement d'un capitaine éprouvé, Tekel-Bagatour, avec mission de le ramener mort ou vif.

Rabattu des montagnes, coupé des marches de Khorassan où il cherchait à se réfugier, le jeune chevalier n'avait plus de recours qu'en son épée. Autour de lui, une poignée de compagnons et de domestiques, son beau-frère, sa femme, ses gentilshommes, tous fleurs de courtoisie, lecteurs de romans de chevalerie comme le maître, et vingt-six ans dans le cœur; Timour envoya la politique au diable et se battit. « Des mille cavaliers de Tekel, il n'en échappa que cinquante, et de mes soixante, il n'en resta que dix, mais la victoire nous demeura [1]. » Les Euzbeg et les Mongols des Marches étaient trop connaisseurs pour ne pas s'émouvoir de si belles armes, même faites à leurs dépens. Plus tard, vieilli, tout-puissant, l'empereur Timour tressaillera encore au souvenir de leur admiration chevaleresque, et racontera qu'ils s'écrièrent : « Ce Timour est étonnant! Dieu le très haut et la fortune se rangent de son côté [2]. » Le roman de cape et d'épée commençait; pendant trois ans, le conquérant mena

1. *Teuzukat*, Langlès, p. 181. Chérif Ed-Dine dit qu'il ne resta que sept hommes à Timour; il ne compte sans doute pas trois manants à pied, gens de peu.
2. *Ibid.*

noblement cette vie « de vaillantise et de hasard [1] », qui allait lui gagner les cœurs de la chevalerie dans la Transoxiane et jusque dans l'Iran, vaincre les défiances invétérées des hobereaux turcs contre les gens d'Église et les robins. Dans cette vie d'aventure, tantôt héros de roman, tantôt capitaine d'écorcheurs, pas un instant Timour n'oublia le pacte qu'il avait conclu avec les moines et le peuple de Transoxiane; sa gloire est d'y être resté fidèle jusqu'au delà du triomphe et de la toute-puissance, jusqu'à la dernière heure. Héros d'aventure, chevalier errant, conspirateur romanesque, conquérant de l'Asie, toujours il resta le roi de Transoxiane, le chef de la noblesse de Mavera-an-Nahr, le dévot affilié des confréries, protecteur de ses moines de Bokhara, compère de ses aimés et féaux bourgeois de Samarkande.

Échappé aux hasards de sa bataille contre Tekel, abandonné par trois compagnons félons qui lui ont emblé ses trois meilleurs roussins, chevauchant seul avec sa femme pour unique écuyer, Timour tombe aux griffes d'un malandrin détrousseur de gens, qui l'enferme dans le cachot de son donjon, et le fait garder à vue. En bon chevalier, Timour épie les coupe-jarrets qui le gardent, saute à la gorge du plus méchant, le désarme, et court, l'épée haute, à la chambre de son détrousseur qu'il apostrophe en beau style de roman : « Honteux de sa vilenie, ce châtelain balbutia, me fit des excuses, me rendit mes chevaux et mes armes. » Don Quichotte eût admiré ce beau trait, mais combien plus encore celui qui vient après, où l'on reconnaît un vrai chevalier errant : « Je m'enfonçai dans le désert... le second jour, nous rencontrâmes quelques masures; je mis pied à terre. Aussitôt, une bande de Turcomans fondit sur moi, criant : A la

1. *Mardane ve Kazak*. Le mot est de son descendant le Grand-Mongol Bâber, qui se l'applique à lui-même et à ses propres aventures; voir plus haut, p. 64. La traduction litterale est « chevalereuse et marronne ».

détrousse [1]! Je pensai d'abord à ma femme; je la jetai dans la masure derrière moi, puis je chargeai leur troupe. Aux premiers coups, ils me reconnurent; l'un d'eux cria : C'est Timour! et se jeta à mes pieds. J'acceptai son hommage d'une mine affable; je posai mon chaperon [2] sur sa tête, et ces gens-là furent à moi. »

Peu à peu, la compagnie de messire Timour grossissait. Par petites bandes, les aventuriers de Transoxiane, voire ceux de Khorassan, routiers sans emploi, gentilshommes mécontents, ambitieux en quête d'un patron venaient le rejoindre; il y en avait de Turcs, et d'Iraniens aussi, des Tadjik, comme on disait; on commençait à ne plus les distinguer les uns des autres; la confusion des noms qu'avait introduits le calendrier des saints musulmans effaçait la différence des origines et aidait à la fusion des races. Ce fut Mobarek-Chah, un Tadjik, gouverneur d'une petite place, qui vint d'abord; avec lui, des Seïdes, descendants du Prophète, affiliés aux confréries pieuses, et des vilains, manants du pays. Quand le bon chevalier compta deux cents braves autour de lui, il ne douta plus de rien : « Avançons vers Samarkande, leur dis-je; je vous cacherai dans les villages autour de Bokhara; moi, j'irai dans la banlieue de Samarkande; je parlerai aux tribus [3], au peuple, je les gagnerai, je vous donnerai le signal, nous tomberons ensemble sur les gens des Marches, sur Iliaz, et avec l'aide de Dieu, nous con-

1. Je suis obligé d'arranger la traduction de Langlès, qui ne savait pas le djagataï. Il lit, dans la traduction persane, *aghari*, qu'il déclare ne pas comprendre (p. 184); c'est le mot turc *oghri*, qui signifie « brigand, détrousseur de grands chemins ».

2. Sans doute, au chaperon il y avait quelque perle, comme Timour avait coutume d'en mettre, au témoignage du bon chevalier espagnol Ruy Gonzalez de Clavijo, qui lui porta plus tard les compliments du roi de Henri de Castille. Avec sa hauteur souriante, Timour aimait donner; sa libéralité lui attirait autant de partisans que ses beaux coups d'épée d'admirateurs et d'envieux.

3. C'est-à-dire à la noblesse turque des campagnes.

querrons la Transoxiane... Nous récitâmes le premier chapitre du Koran... et je partis pour Samarkande. »

Dans un village près de Bokhara, en vraie princesse d'aventure, la femme de Timour s'était cachée, conspirant de son côté, espionnant, ourdissant l'intrigue féminine; il n'y avait pas au fond des harems cœur de dame qui ne battît pour un prince si aimé, pour une princesse si aimante. On se racontait les torts que ce tyran Koutlouk faisait à Timour, car du premier coup il s'était posé en victime : « Koutlouk m'avait montré lui-même les chartes passées entre Kaïouli et Kaboul-Khan, ses ancêtres et les miens [1]. » Lui, rebelle! Il repoussait, de tout son honneur, cette note d'infamie! On l'avait lâchement calomnié; personne que lui n'était plus dévoué au roi; mais pouvait-il supporter la vue de l'Église insultée, de la noblesse bafouée, du peuple opprimé? N'avait-il pas le devoir de défendre sa vie menacée par les méchants traîtres qui l'avaient fait perdre auprès du sultan? Certes, le sultan reviendrait à la raison et à la justice. Dans les harems, dans les marchés, jusque chez les pauvres paysans, on se disait les malheurs de cette noble princesse, de cette belle jeune femme, petite-fille du grand Kazgane, du Faiseur de Rois, constante épouse de ce vaillant, de ce pieux, de ce généreux seigneur, du Keurekène, du « beau » Timour. Si les textes et les chroniques ne disent rien de ce sentiment populaire, la légende l'a merveilleusement conservé [2].

Il est nécessaire d'insister sur le roman de jeunesse de Timour : il crée un type, celui du roi gentilhomme, auquel les princes d'Asie, successeurs de Timour, s'efforceront désormais de ressembler jusqu'à l'arrivée des Euzbeg; c'est Timour que le prince asiatique du XVe siècle, demi-aventurier, demi-

1. *Teuzukat*, p. 174. Voir plus haut, p. 445.

2. M. Radloff a retrouve chez les Kirghiz, et chez les Tatars de Sibérie, des chansons de Timour; elles sont pleines de la tendresse du héros, de sa piété, de ses malheurs. Dans la chanson kirghiz, le mechant empereur en-

artiste, prend pour modèle, confiant dans sa fortune et dans la protection des saints.

C'était à Samarkande que les conjurés devaient se réunir : « Dans les tribus, deux mille hommes étaient prêts à me suivre dès que je lèverais à Samarkande l'étendard de ma fortune [1]. J'entrai dans la ville par une nuit obscure, et je descendis à l'hôtel de Turkane Aka, ma sœur aînée. » Pendant quarante-huit jours, caché dans le harem inviolable de la grande dame, Timour guetta le moment; il attendait que sa femme et ses moines eussent achevé, à Bokhara, d'organiser le mouvement clérical, pendant qu'il préparait lui-même la révolution bourgeoise. A la fin, le parti loyaliste se lassa de voir ce proscrit conspirer ouvertement à la barbe du sultan; on menaça de le dénoncer; les bourgeois prirent peur; il partit, avec la noblesse qui l'avait suivi en ville : « Le péril était pressant; je m'évadai, de nuit, avec cinquante cavaliers. » Une armée, envoyée des Marches, approchait à grandes journées. Timour prit résolument son parti, en vrai capitaine d'écorcheurs. Puisqu'il avait manqué l'occasion, il fallait saisir une province, s'y installer, s'y fortifier, puis

ferme la femme de Timour dans une caisse, et la fait jeter à la mer; le héros revient, couvert de gloire; c'est un jour de fête.

Tous avaient appris sa renommée.
... On savait que Temir-Khan était poète et chanteur.
... Sa propre femme nageait sur les flots;
A doux chants, elle s'approcha du trône;
La voyant, Temir-Khan fondit en larmes.
... Les amants se regardaient les yeux dans les yeux;
Lui se leva, pleurant bien fort.
« O ma chérie, je t'avais perdue; à présent, me voici. »
(Radloff, III, traduction, 733, texte, 648.)

Telles romances, après cinq siècles écoulés, bercent encore l'imagination populaire, et nous transmettent la réalité des enthousiasmes, quand Timour, hautain et le sourire aux lèvres, courait, avec deux cents compagnons, se jeter dans la gueule du loup, en Transoxiane, et que la belle Oldjaï, la noble princesse sa femme, affrontait l'aventure.

1. Il doit y avoir, dans l'original turc, le mot *kout*, qui signifie, à la fois, puissance et bonheur.

revenir à la charge. Avec son tact de politique, il choisit la proie hors de Transoxiane, pour ne pas fouler ses futurs sujets, et leur épargner les pilleries de ses gentilshommes et de ses routiers. A peine, sur le chemin, prit-on quelques centaines de chevaux à des Turcomans, et on eut le soin de leur en délivrer reçu.

Tous les conjurés réunis, tous les routiers, tous les aventuriers arrivés au rendez-vous, on se jeta bravement en Khorassan, au sud de l'Oxus, puis en Afghanistan, et on empoigna Kandahar, ville et province, sans autre forme de procès.

D'abord, il arrondit son domaine; il lui fallait de l'argent pour payer son train, sa maison, ses routiers; le gouverneur du Seïstan lui offrit de le prendre à sa solde : « Je suis entouré d'ennemis; ils m'ont enlevé sept de mes châteaux. Si vous tirez ma province de leurs mains, je donnerai six mois de paye à vos soudards[1]. » Quand le gouverneur vit son auxiliaire nanti de cinq châteaux sur sept, il prit l'alarme, bien injustement, assure Timour, et changeant d'avis, appela ses anciens ennemis à la rescousse contre ses nouveaux alliés. « En violant sa parole, il me jetait dans un cruel embarras. Je l'affrontai, je lui livrai bataille; dans l'action, une flèche me perça le bras, une autre le pied; à la fin, la victoire me resta. » C'est de ce coup au pied que Timour demeura boiteux, sa vie durant, et garda le surnom de *Aksak* Timour en turc, Timour *Leng*, « le Stropiat », en persan, d'où les Occidentaux ont fait Tamerlan[2].

Maître d'une province, sûr désormais d'un point d'appui, Timour revint à son projet, la conquête de la Transoxiane, la libération du sol national. Il raconte qu'il passa deux mois

1. *Teuzukat*, p. 189.
2. Le nom persan nous est arrivé par les Osmanlis, qui prononcent, à peu près, *Temirlin*.

à se soigner en Kermessir, et quelques jours à chasser en Kohistan. C'est pure comédie; cela se voit au développement de sa conspiration; dès les premiers pas, toute la trame, lentement ourdie dans l'ombre, paraît d'un coup au grand jour : « Je montai à cheval suivi de quarante cavaliers seulement, mais tous gentilshommes, fils de gentilshommes ou de princes... » Tout est prêt; les conjurés arrivent, les uns après les autres; c'est Sadik Barlass, avec quinze cavaliers; c'est un capitaine d'écorcheurs, un de ses anciens, Karantchi Batour, qui amène deux cents routiers désertant le parti des Euzbeg; c'est Touklouk Khodja Barlass, et l'oncle de Timour lui-même, Seïf-Ed-Dine Barlass en personne, et un seigneur Djelaïr, qui amènent soixante-dix de leurs gentilshommes; ils mettent pied à terre les premiers, rendent foi et hommage à celui qu'ils reconnaissent désormais pour leur seigneur et prince. Et le bon Timour leur donne l'accolade, leur distribue tout ce qu'il a sur lui; à Touklouk Barlass, son chaperon; à Seïf-Ed-Dine, son ceinturon, « bien précieux par le travail d'orfèvrerie », au Djelaïr, sa cotte d'armes. C'est une allégresse générale. « Nous nous attendrissions ensemble; nous fîmes la prière en commun à l'heure ordinaire... Au camp, je tins audience ouverte et je donnai une fête. » Le lendemain, un routier déserteur qui avait quitté Timour pour tenter la fortune dans l'Inde, *Chir Behram* (Lion Mars), vint tout penaud et l'oreille basse, demander du service : « Je le traitai avec tant de courtoisie qu'il en oublia sa honte. » On ne voit pas en quoi cet Asiatique musulman diffère par l'action, la conduite, les allures, d'un Galéas ou d'un Sforza de Milan, ou de tout autre condottiere italien, ou même de tout autre prince catholique d'Occident voulant fonder un royaume au XVe siècle. Les sentiments, la morale, la politique sont les mêmes, à cette époque, en terre chrétienne et en pays d'Islam; c'est au

XVI[e] siècle, seulement, qu'on les voit se modifier en sens divergents.

Contre Iliaz-Khodja, qui venait de succéder en Transoxiane après la mort de Koutlouk, Timour mène la guerre à la façon dont Bertrand de Claquin ou Richemond la menaient contre les Anglais. En bataillant il négocie, et gouverne avec les mêmes principes, les mêmes règles, les mêmes instruments que notre Charles VII ou un Louis XI beaucoup plus puissant, plus hardi, plus fortuné, ayant moins à ménager, et très batailleur, autant par raison d'État que par tempérament. Il était dur à la manière d'un capitaine d'écorcheurs, mais point cruel comme on l'imagine. Ce sont les récits haineux des vaincus, des humiliés, les Osmanlis, les Persans, les Tatars du Kiptchak, les Arabes, et l'optique trouble du lointain, qui nous l'ont déformé en tyran furieux.

Sincèrement dévot, il s'était trop servi de la religion pour être fanatique ou bigot. Avec des goûts de faste et de représentation, il savait trop bien compter pour fouler ses peuples, et risquer la ruine de son domaine. Raisonnable en beaucoup de choses, fin observateur, il fut par-dessus tout parfait gentilhomme; aucune de ses actions n'a jamais trahi l'outrance d'un parvenu. Il aimait le terroir; il aurait bien voulu mettre dans son marquisat de Kech le centre de l'empire, et faire de Kech sa capitale. Ses peuples firent grise mine au projet; l'Eglise insinua qu'il y avait matière à remontrances. Il céda galamment, laissa Kech et adopta Samarkande, non sans coquetterie [1].

De 1363 jusqu'à 1369 [2], Timour lutte contre les Djagataïdes de Sibérie pour affranchir la Transoxiane, contre les Iraniens du Khorassan pour lui assurer ses limites natio-

1. En se mettant sous la protection d'un saint.
2. Couronnement de Timour à Balkh, le 10 Ramazan 771 (8 avril 1369).

nales, contre les apanagés et les grands vassaux pour lui donner l'unité politique. Rien ne ressemble moins aux grands chocs anonymes à la mongole que cette suite de petites guerres, toutes personnelles. De part et d'autre, tout le monde se connaît; ce sont des guerres à la façon de celles entre Français et Anglo-Bourguignons au xv[e] siècle, des guerres de religion, de celles de la Ligue, de la Fronde; beaucoup de bravoure, des habiletés tactiques, et point du tout de stratégie. Personne n'a la conception ou la puissance de ces coups d'assommoir qui mettent l'ennemi hors de cause, comme au temps de Djébé et de Souboutaï; de tels coups, on ne les reverra plus en Asie. L'objectif des entreprises varie sans cesse, et les procédés s'y accommodent; tantôt il s'agit simplement de prendre un château, tantôt de défaire une troupe, tantôt de cantonner dans une province. Nulle vue d'ensemble, avec un plan de destruction. A la première piqûre d'amour-propre, les chefs combattent de leur personne.

« Passant l'Oxus, je rencontrai une caravane qui allait de Khorassan au château de Karchi; j'avais mis un espion parmi ces gens-là; j'attendis mon homme au bord de l'eau. Il avait parlé de moi à l'émir Moussa, châtelain de Karchi; il avait dit : Nous avons croisé Timour; il s'en va en Khorassan. Les voilà tous en joie, la nappe mise et à banqueter... Je retourne à marches forcées, avec 243 braves; à un mille du château, je fais préparer les échelles... avec 40 hommes, je vais reconnaître le château; le fossé était plein d'eau; une gouttière le traversait; je donnai mon cheval à tenir; je grimpai par la gouttière, je cherchai la porte à tâtons, j'y frappai du poing; personne ne répondit; ils dormaient. » Là-dessus, Timour retourne, fait passer la gouttière à la file par sa petite troupe; on grimpe par une échelle; un trompette qui est avec la bande sonne au ralliement; les gens d'armes restés en bas se jettent

sur la porte; *Bouka Derviche*, « le Moine Assommeur »[1], l'enfonce à coups de hache, et ville gagnée à messire Timour! C'est une échelade, comme l'eussent exécutée Bertrand, Knolles ou Rodrigue de Villandrando. L'Empereur Inflexible eût été scandalisé de voir un roi grimper de nuit aux gouttières pour enlever une bicoque; décidément, c'est fini, bien fini; les Turcs sont affranchis du vieux génie chinois qui les avait faits si grands; ils ont oublié les Rites; ils sont devenus des Si-Fan, des Barbares du Ponant. Dans le fait, contre toute la haute stratégie Timour avait raison. Il voulait être roi d'une Transoxiane chevaleresque et orthodoxe, et sa manière de mener la guerre était accommodée à son projet; mais ce n'était pas la grande guerre. Sous ce conquérant, la vieille Asie invincible des Turcs et des Mongols désapprit l'art de vaincre.

Trois ans de guerres incessantes avaient chassé les gens des Marches au delà du Syr-Darya; les Djagataïdes ne tenaient plus que le Turkestan et le pays d'Almalik. Pour arriver à ce résultat, Timour avait dû faire bien des concessions. A son beau-frère Husseïn, le petit-fils de l'émir Kazgane, il avait dû donner la Transoxiane en apanage, se réservant, à lui, ses fiefs héréditaires de Kech et d'Andkhoï, avec les provinces qu'il avait conquises en Khorassan oriental et en Afghanistan, qui représentaient une propriété personnelle, prise par l'épée. Fort habilement, il ne touchait pas lui-même à Bokhara, à Samarkande, au domaine héréditaire des Djagataïdes; il maintenait ceux-ci, princes légitimes, plaçant simplement à côté d'eux le petit-fils du Faiseur de Rois comme leur lieutenant général, fondé de pouvoir.

En convoitant la Transoxiane, en l'acceptant de Timour, dans sa brutale ambition Husseïn faisait un marché de dupe; il se perdait aux yeux des loyalistes, s'il tentait de faire dispa-

1. Chérif Ed-Dine, I, p. 117.

raître le fantôme de roi qui restait son souverain et son suzerain; il était pris entre l'enclume et le marteau, entre Almalik et le domaine de Timour, s'il gardait le sultan djagataïde. Timour le savait si bien qu'il se défiait de son beau-frère avant même qu'il eût essayé d'échapper au collier que lui-même s'était mis au cou, et le compromettait publiquement, par un engagement religieux. « Je n'avais aucune confiance en lui; je le conduisis au tombeau de saint Chems-Ed-Dine; là nous nous jurâmes amitié mutuelle; il déclara qu'il ne romprait jamais ses engagements, il jura trois fois sur le saint livre. Plus tard il s'est parjuré; c'est son parjure qui me l'a livré. » Toutes les apparences du droit étaient du côté de Timour; il le fit bien connaître, la force en main, justifiant sa devise ambiguë : *Rousti Rasti*, « Ma force dans mon droit ». Elle peut signifier également : « Mon droit dans ma force. »

Les grands vassaux avaient eu toutes les exigences, et les chefs militaires, toutes les avidités : sept bannières[1] à Cheikh-Mehemed, et les gouvernements qui en dépendaient, une province à l'insatiable Chir-Behram. « Je les comblais de présents et de largesses; je donnais les gouvernements de provinces à ceux qui voulaient des charges. Mais, pour les tenir entre la crainte et l'espérance, j'adjoignis à chacun d'eux un remplaçant lieutenant. »

Caressés, choyés, gorgés, les grands vassaux se croyaient les maîtres. Timour laissa venir; par ses espions, il les surveillait tous; il n'y avait pas un moine, pas un clerc, depuis l'Amou jusqu'au Syr, qui n'espionnât pour lui. Par ses soudards, il avait des intelligences parmi tous les gens d'armes : « Ma conduite faisait tant d'impression sur les capitaines ennemis qu'ils passaient volontiers de mon côté. »

1. La traduction persane conserve le mot turco-mongol *khochoun* (*khochigoun*, en mongol littéraire), qui signifie « bannière — fief militaire ».

La féodalité avide et indisciplinée qui se groupait autour de Husseïn força-t-elle la main à cet imbécile, ou Timour l'amena-t-il lui-même doucement à se donner tous les torts? Il l'avoue presque, mettant au premier plan sa redoutable compagne, sa femme Oldjaï : « Il n'y a pas de vexation qu'il n'ait exercée contre madame sa sœur, ma femme... il ne pensa jamais qu'à ma ruine et me força de travailler à la sienne. » Au fond, pour Timour, Husseïn n'était que le porte-nom des vassaux « qui connaissaient parfaitement leur puissance, et dont chacun voulait se mettre au-dessus de ses pairs... J'avais conquis le Touran, délivré la Transoxiane du brigandage des Euzbeg; cependant, la plupart des chefs de grandes maisons ne reconnaissaient pas mon autorité; chacun se pavanait au milieu de ses vassaux. Même les miens disaient qu'ils avaient tous les mêmes droits au gouvernement, qu'il était juste qu'ils en partageassent l'autorité et les prérogatives. »

Poussé à bout par sa sœur et par les intrigues de son terrible beau-frère, ou tout simplement mené par ses grands vassaux, Husseïn rompit le premier. « Il était mon parent; il ne put jamais être mon ami... Il osa envahir sur mes domaines la province de Balkh et Hissar Chahduman... A la fin, je résolus de le réduire avec l'épée. » Cette fois, Timour prenait la féodalité en flagrant délit; il l'écrasa jusqu'à la prosterner à genoux devant lui.

Ouvertement l'Église se déclara. Elle avait excommunié les Euzbeg comme pouvoir anonyme, sans poser de candidature, ni désigner de successeur aux Djagataïdes, ménageant le loyalisme turc; en face de Husseïn et des vassaux, elle montra du doigt le sauveur et l'élu, présenta Timour au peuple. Ce fut un moine nakichbend qui se mit à l'avant-garde avant la levée générale des frocs, en attendant la consultation des légistes, et les décrets des prélats. « Le père

Ali-Chah me dit : O Timour! le Très-Haut a révélé que s'il y avait deux souverains dans le ciel ou sur la terre, l'ordre de l'univers serait renversé. Les paroles de ce pieux religieux m'affermirent dans ma résolution. Je pris augure dans le saint livre; je tombai sur ce verset : *Nous t'avons établi Notre Vicaire sur la terre*. D'après ce texte, je fis mes dispositions pour réduire les grands qui prétendaient partager avec moi l'autorité et le pouvoir. »

Cependant, l'ardent Timour, le ferrailleur qui, dans sa dernière bataille contre le sultan Iliaz, avait tout renversé devant lui pour rejoindre le souverain en fuite, et le forcer au périlleux honneur de croiser le sabre avec lui, savait se contenir en face de Husseïn et des vassaux. Il les battait, mais avec ménagement, sans daigner les appeler à un de ces duels qu'il aimait tant. Quatre fois Husseïn s'était soumis, à grand renfort de serments. Timour prétend qu'à sa dernière trahison, avant de tendre le guet-apens, Husseïn lui avait envoyé un Koran sur lequel il avait écrit : « Mon cœur ne s'ouvre plus qu'à l'amitié et à la tendresse fraternelle. » Il joue même l'innocent : « Je le savais musulman; je me fiai à sa parole... son projet était de me prendre par trahison; je n'ignorais pas que je devais me méfier de lui, mais par respect pour le saint livre, j'allai au rendez-vous. »

« *Inanmaguine dostounga — samane tikar postounga.* — Ne te fie pas à ton ami — de paille il bourrera ta peau », dit le sceptique descendant de Timour, le Grand Mogol Bâber. En se rendant si crânement au rendez-vous, Timour avait pris ses précautions; le guet-apens manqua; Chir-Behram, passé au service de Husseïn qu'il espionnait pour le compte de son maître, dénonça le coup. Husseïn, enragé, fit bêtement couper la tête à cet homme de qualité, achevant ainsi d'exaspérer sa noblesse et de la jeter dans les bras de Timour.

L'affaire finit à la gloire des Timouriens, par quelques beaux coups d'épée.

L'empereur, vieilli, se ragaillardit au souvenir de cette galante équipée : « J'écrivis à Husseïn ce distique en vers turcs :

> Zéphire, dis à cette belle qui a tendu le filet de la tromperie,
> Dis-lui : ne vit-on jamais la tromperie tomber sur son auteur? »

Le 10 Ramazan 771 (8 avril 1369), à Balkh [1], Timour fut élevé sur le feutre blanc, proclamé roi de Transoxiane dans les anciennes formes turques, avec l'ancien cérémonial. Husseïn s'était rendu à merci, « ne demandant que la vie, pour doresnavant se rendre pèlerin en la Kaaba de la Mecque, et de ses larmes et prières, laver le livre de ses péchés ». Le dévot Timour ne pouvait manquer de déférer à un vœu si pieusement exprimé par son rival repentant; il lui accorda son congé; malheureusement, des seigneurs que Husseïn avait jadis offensés le guettèrent, le tirèrent d'un donjon où il s'était réfugié et félonnement lui coupèrent la gorge. « Il subit sa destinée », écrit Timour. Comme, après cette exécution, aucun de ceux qui avaient trahi Husseïn ne fut inquiété, comme ses gens d'armes, ses capitaines et ses gentilshommes passèrent au service du nouveau maître et qu'il leur fit grande chère, on peut supposer que si Timour ne commanda point le meurtre, il ne désapprouva pas les meurtriers.

Avec sa souplesse de casuiste, Timour en se faisant proclamer à Balkh, qui n'appartenait pas aux sultans de Djagataï, évitait de choquer le formalisme turc. Héritier du Faiseur de Rois, maintenant que Husseïn avait disparu, mari de sa petite-fille, il se gardait bien de toucher à l'allégeance envers son souverain légitime de par le Yassak.

1. L'ancienne Bactres.

Après Iliaz-Khodja, mort en 1362, il avait officiellement reconnu la souveraineté d'un Djagataïde, d'un roi de paille, Kaboul-Chah. Il n'était que son agent exécutif en Transoxiane, son très humble serviteur, mais aussi le serviteur de Dieu. La situation était ambiguë; le révérend père Ali-Chah avait déjà déclaré qu'on ne pouvait servir deux maîtres à la fois, qu'il ne pouvait y avoir qu'un vicaire légitime du Très-Haut.

L'Église se chargea de résoudre le cas; elle se souvint sans peine que depuis dix ans les gens des Marches étaient excommuniés. D'abord, Timour donna des gages. « L'expérience m'a fait voir que tout empire qui n'est pas fondé sur la religion et les lois ne gardera pas longtemps son gouvernement et sa force, pareil à un homme nu qui choque tous les regards et n'inspire de respect à personne... C'est pourquoi je fondai l'édifice de ma grandeur sur l'Islamisme, auquel je joignis des règlements et des lois, dont je suis demeuré l'exact conservateur... Lorsque j'eus promulgué mes règlements sur la religion, lorsque j'eus rétabli la loi [1] dans les villes de l'Islam... les docteurs de l'Islam rendirent ce bref en ma faveur : Dans chaque siècle, le Très-Haut a suscité un défenseur et propagateur de la religion de l'apôtre Mohammed. Dans ce VIII[e] siècle, Timour, Possesseur de Sainte-Écriture [2], Chevalier au Temporel, doit être regardé comme le restaurateur de la Foi [3]. »

1. Le *Chériat*, la loi musulmane, conforme aux canons de l'Église.
2. *Sahib Koran*, maître du Livre.
3. A la suite de cette déclaration, Timour donne la consultation motivée des légistes et de l'Église, à lui envoyée sous forme de bulle épistolaire, par Mir Seïd-Chérif, « Prince des Docteurs ». Dans cette pièce décisive, l'église transoxianaise (l'Église, ici, n'est pas universelle, mais nationale; la consultation n'a de sens qu'en Transoxiane et en Khorassan), décrétant à la manière chinoise, des honneurs posthumes, nomme comme cinquième restaurateur de la foi le sultan seldjoukide Sandjar de Bokhara et de Samarkande; au sixième centenaire, le siècle de la conquête mongole, il assigne le petit-fils de ce Houlagou qui détruisit le khalifat, Gazan-Khan, le sultan de Perse.

« J'envoyai l'original de cette lettre à mon Pir. » Le Pir, le grand maître de l'ordre auquel Timour est affilié, apostille en marge : « L'Émir Timour saura que c'est une grâce singulière et un don inestimable que le Très-Haut vient de lui accorder, en lui confiant l'œuvre du rétablissement de la religion; qu'il magnifie, afin d'être magnifié. »

Chaque ligne, chaque mot de cette consultation, est une insulte au Yassak, dont Timour prétendait rester le gardien et le conservateur. Il n'y eut pas conquête, en Transoxiane, mais coup d'État.

En un moment, ce modeste Timour, qui ne s'arroge ni titres, ni prérogatives, qui fait battre monnaie au nom du souverain qu'il a mis à l'écart et pour lequel il fait prier dans les églises, change tout dans l'État. Il remplace la tradition turque et mongole par la tradition islamique, remaniée à son goût; il substitue au droit souverain « Yassak » et au droit coutumier « Edeb, Iarlik », un nouveau droit souverain « Teuzuk » et le droit religieux « Chériat ».

Dans l'ancien droit turc et mongol, tel que l'a formulé le Yassak de l'Empereur Inflexible, le souverain est responsable, lié par la loi civile. « Ils s'assemblent une fois par an... Si le sultan n'a pas jugé conformément aux prescriptions du Yassak, ils le déposent, le remplacent par un autre prince de la maison de Tenkiz [1]. » Dans le droit nouveau, conforme au Chériat, le souverain est délié de la loi civile, et n'est responsable que devant Dieu et l'Église; la bulle de Mir Seïd-Chérif stipule expressément le contrat : « Dans le

mari d'une sultane chretienne, allié des Francs, parce que « les Infidèles du Turkestan (les Djagataides) ayant ébranlé la religion, Dieu suscita Gazan-khan, et le mit à la tête de cent mille Turcs, qui, tous ensemble, dans la plaine de Lar, firent profession de foi aux mains de Saint Ibrahim Hamavi ». Au VII[e] siècle, c'est le frère et le successeur de Gazan, Oldjaïtou Mohammed le Khodabendé, « l'Esclave de Dieu », qui retablit la verité orthodoxe contre les heretiques chiites. Au VIII[e] enfin, c'est Timour.

1. Ibn Batoutah, III, p. 40-4.

VIII[e] siècle, c'est l'Émir Timour qui répand la religion dans les villes et parmi les tribus; il honore et respecte les descendants du Prophète et les docteurs en théologie. C'est avec leur consentement qu'il exerce l'autorité suprême dans le royaume des fidèles [1]. » A deux reprises, avant et après la bulle, Timour reconnait ce contrat de la manière la plus formelle : « Je me proposai d'étendre la religion de Dieu, et la Loi de son Apôtre, l'Élu entre tous... Je fondai l'édifice de ma puissance sur l'Islamisme, auquel je joignis des règlements et des ordonnances... Le premier règlement qui s'éleva à l'Orient de mon cœur fut d'étendre la religion et d'affermir la Loi de l'Apôtre, code de la Meilleure des Créatures », et après l'investiture donnée par l'Église : « Je fondai ma puissance sur l'Islamisme, sur la Loi de la Meilleure des Créatures, sur l'amour [2] de ses descendants et de ses Vénérables Compagnons. Mes ordonnances et mes règlements eurent tant de pouvoir que je n'eus point de compétition dans le gouvernement »; la phrase est explicite : plus de compétition, c'est-à-dire plus d'assemblée générale, plus de Yassak, mais la volonté [3] personnelle du prince, vicaire de Dieu en ce bas monde, avoué de son Église. Le dernier simulacre d'États généraux avait été tenu à Balkh, pour proclamer Timour à la turque; à Samarkande, il se fit sacrer à la musulmane, dans la chapelle où l'on vénérait la tombe d'un Arabe « conducteur des pèlerinages », un des premiers apôtres de l'Islam en Transoxiane. C'est la dalle tombale de ce saint qui est la fameuse pierre de Timour [4].

1. *Teuzukat*, p. 24. Le consentement des Seïdes fait de Timour un imam, un khalife.

2. *Amour* est pris dans le sens mystique, familier aux Soufis et aux Nakichbends.

3 *L'Iradâ*, de l'arabe *Aréd* : « être en la volonté de ». C'est la formule royale française : « Tel est notre bon plaisir ».

4. Je dois à l'obligeance de M. Bonvalot une copie de l'inscription sur la pierre dite de Timour. M. Bonvalot a fait faire cette copie par un sous-offi-

Le premier règlement [1] que Timour met en tête de ses ordonnances est le partage de ses sujets en douze classes. Dans sa répartition, les descendants du Prophète, mis après les gens du commun chez les musulmans turcs du xe siècle, passent au premier rang; « les descendants du Prophète, les savants (théologiens), les chefs des communautés religieuses, les docteurs (légistes)... j'appris d'eux ce qui est permis par la loi (Chériat), et ce qui est illégal. » La classe des gens de la maison du roi, ou Tarkhans, qui est la première dans l'ancienne société turque et mongole, disparaît. C'est là qu'est la véritable révolution. Sous des formes turques, Timour détruit l'ancienne société turque, et la remplace par un khalifat national. Il me semble voir en lisant les Teuzukat une de ces monnaies de l'empire qui portent d'un côté : « Napoléon Empereur » et au revers : « République française. »

Pour justifier sa combinaison, Timour la place, comme

cier de Cosaques; les caractères arabes sont modernes, et l'inscription a dû être sûrement refaite; ce n'est pas l'inscription originale. La date, à peine lisible, peut être lue 55 ou 95 de l'Hégire. Le texte porte :

Ceci est le tombeau
Du louangeur entre les Imams, du possesseur des voies
Des pèlerinages Ahmed fils de Daoud fils de
Ishak le disciple.

Le personnage pourrait bien être un juif ou un chrétien converti, à juger d'après les noms « David » et « Isaac » que portaient son père et son grand-père. Il ne faut pas confondre cette pierre avec la dalle tombale de Timour que M. Radloff, dans son excellente description de Samarkande, faite en 1868, après la prise de la ville par le général Kauffmann, décrit : « pierre de marbre noir, cassée en deux morceaux, longue de trois archines et large de trois quarts d'archine; tout autour court une inscription très effacée. » (Itinéraire de la vallée du moyen Zerefchan, dans *Recueil d'itinéraires*, publication de l'École des langues orientales, t. VII, p. 288.)

1. Celui-là est bien turc; les Chinois notent, pour les fonctionnaires des Tou-Kioue du vie siècle, vingt-huit classes distinctes. Au xe siècle, le *Koudatkou Bilik* donne onze classes, dans l'ordre suivant, que Timour intervertit : serviteurs (du Palais, gens de la maison du Roi), capitaines, gens noirs (c'est-à-dire du commun), descendants du Prophète, laboureurs, marchands, médecins, médecins-sorciers, surveillants des haras, possesseurs de leur tête (artisans libres) et pauvres. Voir plus haut, p. 188.

toujours, sous la protection de l'Église : « Mon directeur spirituel m'écrivit... : Élève les descendants de notre Apôtre au-dessus de tous tes autres sujets. Témoigne-leur la plus grande déférence; ne tiens pas pour prodigalité les largesses que tu feras en leur faveur; on n'est jamais prodigue lorsque l'on donne en vue de Dieu. Tes sujets, divisés en douze classes, seront l'ornement et les colonnes de l'empire. »

La première largesse que Timour fit à l'Église fut tout simplement de lui octroyer l'administration de tous les anciens *tarkhanliks*, devenus d'un coup biens de mainmorte. Le collectivisme musulman ne reconnaît que deux droits de propriété : la mise en culture de la terre, « la terre morte appartient à celui qui l'a animée », et la conquête en pays infidèle, où la terre appartient au premier occupant. La terre morte est donc propriété collective, n'appartient à personne aussi longtemps qu'elle n'est pas animée. Le droit de propriété cesse en même temps que l'*animation* de la terre, qui fait retour à la communauté; mais les biens concédés à l'Église sont hors du droit d'animation; l'intention de les animer suffit; leur revenu constitue la caisse commune de toute la communauté musulmane en vue de Dieu et de la guerre sainte. Le souverain, représentant de Dieu ici-bas, peut légalement disposer de leur administration, c'est-à-dire en accorder la simple jouissance aux habitants, ou la leur vendre à titre de propriété. Ce droit régalien, admis par un certain nombre de légistes musulmans, permit aux princes turcs et mongols de maintenir le tarkhanlik, quand même le propriétaire, comme c'était le cas pour la plupart des Turcs, n'animait pas lui-même la terre. De ce droit, Timour se dépouille au profit de l'Église, et le tarkhanlik devient bien de mainmorte. « Je choisis parmi les descendants du Prophète un des plus distingués, à qui je donnai une entière autorité sur les musul-

mans [1]; il avait l'intendance des Evcaf (biens de mainmorte) et nommait les administrateurs (au temporel) des mosquées. C'était encore lui qui dans les villes et les bourgs établissait le juge supérieur, le *mufti* (l'official, celui qui rend les décisions juridiques d'après le Chériat), et les inspecteurs des marchés (prévôts; chargés en outre des poids et mesures, et contrôleurs des denrées); il devait régler aussi les honoraires et les pensions des Seïdes, des théologiens, des légistes, et autres personnes de mérite » — c'est la feuille des bénéfices.

L'inquisition est établie : « Dans chaque province, un docteur pour détourner les fidèles des choses défendues »; les missions sont fondées par l'État : « dans chaque ville, des religieux... pour expliquer les principaux articles de la foi. » Enfin, la justice civile est complètement confondue avec la religieuse : « J'ordonnai que le Sadr et le juge civil (cadi) me rapportassent de toutes les affaires relatives à la religion. »

Comment des Turcs pouvaient-ils accepter un pareil régime? Timour le leur rendit tolérable en créant en leur faveur des lois d'exception, un statut personnel : « Je nommai un cadi pour l'armée, un autre pour le peuple... j'établis en outre un chef de justice, pour m'instruire des différends qui s'élevaient entre mes soldats ou mes autres sujets. » C'est le *cadi-el-asker* (*kadhi ul echker*, juge des soldats), que les sultans osmanlis furent obligés d'instituer, à côté et hors du Chériat. Pour soutenir un pareil régime, il fallait que tous les Turcs fussent soldats; mais on ne pouvait les tenir tous sur le pied militaire en temps de paix; la guerre incessante devenait une nécessité d'État; c'est la raison des guerres timouriennes. En temps de paix, on recourut à un autre expédient; on créa des colonies militaires de bergers, au

1. C'est le Sadr.

hasard de la vaine pâture; pour dédommager les Turcs qui n'étaient ni fonctionnaires, ni militaires soldés, de la perte de leurs tarkhanliks, on les rendit aux facilités et à l'oisiveté de la vie nomade, gardiens et usufruitiers du bétail de la Couronne; on en fit des espèces de *Gauchos* royaux[1].

Dépossédé de la grande propriété territoriale par l'Église, et par le souverain qui la morcelle et la vend ou la loue aux manants roturiers « sartes », le petit gentilhomme turc qui n'a pas d'emploi aux armées ou à la cour, réduit à quelque méchant casal, prend le cheptel de la Couronne et redevient nomade avec sa clientèle. Au temps de Timour, l'unité de la tribu, si durement brisée par l'Empereur Inflexible, se reconstitue; on va trouver, jusqu'à nos jours, parmi les Kirghiz, parmi les Kiptchak, dans des confédérations différentes, des clans qui portent les mêmes vieux noms de Kankli, de Djelaïr, de Kiptchak, d'Arlad, de Mangout, de Kéraït, de Naïmane, etc.[2]. En langage administratif et constitutionnel,

1. Clavijo les appelle tous des *Djagataï*. « *E el Camino que fasta troxieron fué de unas montañas en que avia muchas aguas e hiervas, e mucha desta gente de Chacatays, que son gente de la hueste de la Ciudad de Hoy.... é ribera deste rio avia muchas tiendas de Chacatays de los de la hueste del Señor, e aqui entre esta gente avio muchos ganados é camellos, é caballos, é avia quedado alli esta gente* [*el Señor Tamurbec*] *por sus ganados, por quanto los traian tasados*. » (*Vida del Gran Tamorlan*, Madrid, 1782, p. 107 et 130.) Le bon gentilhomme, Ruy Gonzalez de Clavijo, qui nous décrit si bien ces Djagataï, gardiens des haras et troupeaux royaux, indique avec la même exactitude que Rubruquis (*Domini habent casalia versus meridiem, de quibus afferunt eis milium et farinam contra hyemem*) et qu'Abou'lghazi (Les Kéraïtes, gens riches en troupeaux et en casaux), la vie campagnarde du gentilhomme turc.

2. Le capitaine Nalivkine dit très bien : « Par le nom de Kirghizes, les Russes n'entendent pas la tribu proprement dite des Kirghizes, mais bien la plus grande partie des peuplades ouzbek, telles que les Kasaks, les Baguiches, les Naïmans, les Kourama, etc., qui mènent une existence nomade ou demi-nomade. » Ce sont exactement les « Djagataï » de don Ruy Gonzalez, les descendants de quatre sur cinq nations turques primitives, les Oïgour non compris, à savoir : Kankli, Kalatch (ces deux-là formant la nation des Ogouz), Karluk et Kiptchak, les représentants des Tou-Kioue et des Hioung-Nou, apparentés à leurs anciennes colonies de l'Oxus, les Huns blancs, Tiélé ripuaires, Turkmènes, les Turcs de la maison de Seldjouk et de Keï Kankli (Osmanlis), en Asie Mineure, les Turcs sédentaires et cultivateurs (Tarantchi, Tounganis), dans le Nan-Lou et le Pé-Lou de Chine.

Timour les appelle *Oulouss*. Le mot turc oulouss signifie « peuple, ligue, tribu ». Faut-il lui donner pour étymologie l'oïgour *Ilmek*, en djagataï *oulamak*, qui signifient « lier en faisceau »? Dans tous les cas, les mots classiques *Il* et *Oulouss* signifient respectivement « peuple » et « tribu ou ligue de clans ». Timour les distingue toujours expressément de ses sujets tadjik, c'est-à-dire iraniens, et Adjemi, c'est-à-dire « étrangers »; ce sont les vrais nationaux turcs, privilégiés, jouissant d'un statut personnel : « Règlement pour les Oulouss turcs, pour les Arabes, Tadjik et Adjemi; Règlement pour la création des émirs d'Oulouss, des émirs de Khochoun (c'est le mot mongol khochigoun, bannière), et des émirs de Toumane (division militaire). »

Dans l'Oulouss pris d'une manière générale, Timour reconnaît quarante *Oumak* (clans, maisons nobles, sur lesquelles douze reçoivent le privilège du Tamga, « scel »; je cite Barlass, Tarkhan, Arghoun, Djelaïr, Mogolbaï, Soldouz, Kiptchak, Arlad, dont le lecteur a vu figurer les noms assez souvent dans le courant de cette histoire. Ce sont les grandes maisons turco-mongoles. Parmi elles, Timour donne à la seule maison de Barlass quatre marquisats et gouvernements, et cent compagnies de gens d'armes. « J'accordai la charge de mingbachi (capitainerie de mille) à cent personnes de Barlass, et je créai Djelal-Ed-Dine Barlass dixième émir, et Abou Seïd, neuvième émir. » Les autres maisons, en dehors des douze privilégiées, ne sont pas oubliées dans cette curée. « Les vingt-huit autres Oumak, qui n'avaient pas le Tamga, furent nommés chefs de tribu, chargés, en temps de guerre et en tout service militaire, de me présenter le nombre de cavaliers prescrit par mes ordonnances. » C'est notre ban et arrière-ban. Le vieux peuple turc, propriétaire de francs-alleux, reîtres, gens libres, était réduit à la condition d'une noblesse de cour, sous laquelle vivait une clien-

tèle de petits gentilshommes entourés de leur peuple d'éleveurs, d'entraîneurs et de jockeys. « Les gens des haras... gens ignorants; tout ce qu'ils savent, c'est manger, boire et monter à cheval », dit le *Koudatkou Bilik*[1] au xe siècle. Les places révocables qu'il recevait en échange de ses droits ne valaient pas la moindre des libertés qui l'avaient naguère rendu si fier et si hardi.

Le premier usage que fit Timour de sa puissance fut de dégager la Transoxiane, de refouler au loin les princes et les familles qui pouvaient faire valoir leurs droits d'héritiers des Mongols, ou se poser en champions du Yassak. Pour la première fois, sous la bannière de ce Turc, on vit les gens du Sud franchir le Yaxartes, barrière infranchissable aux Achéménides, aux Macédoniens et aux Sassanides. Ce que Cyrus, Alexandre et Chosroès n'avaient osé tenter, ce fils de « mince hidalgo » l'entreprit, et le réalisa. Descendant d'Isfendiar, il prit la revanche de Rustem, détourna, pour toujours, le torrent qui depuis tant de siècles se précipitait du Nord et de l'Est, de la lande et de la montagne sur les vallées du Sud et les plaines de l'Ouest. Cinq fois en six ans (1370-1376) les Transoxianais s'avancèrent en Turkestan et dans la marche de Pentapole jusqu'au Karatal et à l'Irtyche, foulant la poussière des héros.

De tout son orgueil féodal dut s'enfler le cœur d'Oldjaï-Khatoun, la compagne d'aventures, la femme toujours chérie, quand l'ancien capitaine d'écorcheurs, devenu roi, conduisit dans son harem une princesse djagataï, la fille de Kamr-Ed-Dine, la belle Dilchad-Aga[2], la première princesse du Nord qu'un sultan du Sud conquît par les armes. A coup sûr, elle ne fut pas jalouse de sa jeunesse et de sa beauté.

1. *Koudatkou*, p. 188.
2. *Dilchad*, en persan; c'est le sens exact du nom de femme italien *Lætitia*.

Dans la lutte contre les Tchété disparurent, en Almalik, les dernières chrétientés turques. Désormais, l'ancienne nation des Kéraït, celle du Prêtre Jean, ne sera plus qu'un clan obscur, perdu parmi les Kirghiz musulmans comme les autres; de même, celle des Naïmane; mais ces clans jusqu'à nos jours ont conservé leur Tamga.

Or, pendant que Timour supprimait les Mongols au nom de l'apôtre Mohammed, les Chinois les chassaient au nom de Confucius. La révolution qui en 1370 emporta la dynastie mongole de Chine balaya tout ce qui rappelait le souvenir des Turcs détestés, le christianisme nestorien avec le reste. Entre la Transoxiane musulmane et la vieille Chine renaissante, le Turc de Pentapole et d'Hexapole est étouffé, n'a plus d'espace pour vivre, ou il est refoulé dans les steppes du Nord, réduit à se faire Kazak, à se disperser sur la lande, séparé du reste de l'univers, réduit aux horizons bornés d'un berger qui promène son troupeau entre le *kichlak*, « station d'hiver », et le *yaïlak*, « station d'été ».

En même temps qu'il ruinait les Turcs dans les marches du nord-est, Timour s'acharnait sur ceux des marches du nord et du sud-ouest, réduisait les Turkmènes à se faire brigands, faute d'espace pour mener la simple vie pastorale de leurs cousins du nord, les Kirghiz Kazak.

Jusqu'en 1376-77, il mena les deux entreprises de front, courant du Syr-Darya à l'Amou-Darya, des marches de Chine aux marches de Russie et du Caucase. Sur le bas Amou-Darya, contre le Kharezm, qui tenait au Kiptchak et aux steppes du Nord, au grand refuge de ceux qui se faisaient Kazak, il s'acharna furieusement.

Ce nord turc l'inquiétait, le mettait hors de lui, à tel point que dans sa campagne de 1372 contre le khanat de Khiva actuel, le grand vassal Husseïn Soufi de Koungrad lui ayant envoyé un cartel, lui, souverain, sultan de Transoxiane et de

Bactriane, législateur, représentant des Djagataïdes, héritier substitué de l'Empereur Inflexible au pays musulman, lui, prince de l'Église et lieutenant de Dieu, courut au duel, tout seul avec son trompette et son écuyer, en vrai chevalier errant.

Le spadassin eut peur du roi et ne vint pas au rendez-vous. Timour fit dresser procès-verbal de carence; à partir de ce jour, plus un cavalier turc entre Oxus et Yaxartes n'eût osé protester contre ce souverain chevaleresque, de peur d'être excommunié par l'Église, et honni par tous gentilshommes.

Timour avait alors trente-sept ans. « Il était, dit son détracteur Ibn-Arabchah, de taille moyenne, élancé, le front haut, la tête grosse... le teint blanc et le visage coloré; larges épaules, doigts ronds, cuisses longuettes, et fortement membré. Il aimait braves gens d'armes, vaillant homme lui-même, sachant se faire honorer et obéir. » Une miniature indienne, peinte quand il était plus âgé, le représente assis sur un fauteuil, le coude appuyé sur un coussin, l'épée droite au côté, un casque de parement sur la tête, la lance au poing; il est vêtu d'une cotte brochée à fleurons, bouclée sur la robe à la longue, et chaussé de houseaux par-dessus les bottines. Sur ce joli portrait, on distingue un trait caractéristique dont parle Clavijo, les paupières lourdes, la supérieure bouffie et comme tombante. La bouche, arquée, les lèvres finement découpées, souriantes, donnent une expression de bienveillance contrariée par le regard qui est clignotant et narquois. Le geste familier de Timour se voit sur la moustache effilée et tortillée. Les pommettes saillantes, l'œil bridé, le cou enfoncé dans les épaules marquent bien le pur type turc; la carrure est robuste; à bon escient, Paul Jove, bien informé, loue Timour de sa chevalerie : « si fort et raide, il tirait un grand arc de Tartarine, amenant la corde à l'oreille, que peu

de gens peuvent faire [1]. » Avec lui, c'est bien fini de l'éducation chinoise, de la retenue chinoise, des Rites. C'est un Turc dompté par l'Islam, auquel restent l'esprit d'autorité et de discipline, beaucoup de finesse, le coup d'œil sûr, le jugement droit avec la bravoure native; mais plus de grandes visées, ni de conceptions révolutionnaires; un solide sens pratique, le tact et les goûts artistiques d'un galant homme, une esthétique un peu romanesque; avec ce parfait gentilhomme la décadence de l'Asie commence. — Le turc Timour a étouffé le génie turc.

Tant que la vie nationale dura dans l'Iran, le Khorassan, protégé par ses marches de Transoxiane et par le double fossé d'Oxus et de Yaxartes, n'eut rien à craindre des gens du Nord. C'était par l'Hyrcanie et par le bas Oxus que leurs bandes guerrières, appelées et favorisées par les Parthes, s'y coulaient en suivant le bord du fleuve; c'est par là, probablement, qu'arrivèrent les Huns blancs ou Tiélé de rivière, les Turcomans ripuaires. Lorsque, plus tard, l'infiltration turque se fit torrentielle, lorsque les marches de Transoxiane devinrent turques, le Khorassan lui-même ne fut qu'une marche, couvrant, tant que bien mal, les purs pays iraniens, le Fars (Perse propre, Farsistan), le Khouzistan, et les accès « de Roum », par l'Irak.

Maintenant que la capitale d'Asie centrale s'était avancée d'Almalik à Samarkande, maintenant qu'à Bokhara les savants parlaient djagataï et que les beaux esprits de Transoxiane rimaient dans le langage barbare du Pé-Lou, le nouveau sultan de Samarkande ne pouvait s'arrêter à la rive droite de l'Oxus, laisser, sur la rive gauche, cette marche splendide à

1. Dans Clavijo, p. 18. Je me permets de donner mon expérience personnelle de l'arc turc faite sur des armes conservées dans la collection de M. Antonio Guglielmini. Les hommes les plus vigoureux et les mieux entraînés amènent la corde à l'épaule; pour l'amener à l'oreille, il faut une force exceptionnelle.

la merci des schismatiques et des hérétiques d'Iran. D'ailleurs il y était possessionné par droit de conquête, dans ses domaines de Balkh et du Seïstan. Au nord il tenait les deux rives du bas Oxus, victorieusement arrachées à l'oppression d'un usurpateur dont l'Église avait sanctionné la déchéance ; c'était presque une enclave. Et puis la proie était trop riche pour qu'on ne la saisît pas au profit de la fière Transoxiane ; les grandes cultures de céréales entretenues par un merveilleux système d'irrigations, les manufactures de bonnes armes et de superbes tapis, les nobles villes, Mechhed la Sainte, Nichapour l'Antique, Merv « Ame du Roi », Hérat la Brillante, tant de places à donner, de gouvernements, d'emplois à l'éternellement besogneuse noblesse turque, tant de revenus pour le Trésor, tant de bénéfices pour l'Église ! Timour voulait bien défendre le Sud contre les Barbares du Nord, mais à condition qu'il fût à lui, tout à lui. D'ailleurs, l'Église avait parlé : « Guyas-Ed-Dine, seigneur de Khorassan... leva une armée et resta sur la défensive. Prudemment, je laissai le peuple de Khorassan dans le sommeil de la négligence. Je parus fixer mon attention sur Samarkande. Tout à coup, je fus averti, par une note de mon directeur de conscience, que Guyas-Ed-Dine s'abandonnait à la tyrannie et se livrait à toutes sortes d'excès. » Redresseur de torts, défenseur de la religion, Timour qui se vante d'avoir « arraché l'opprimé des mains de l'oppresseur, et une fois bien informé du tort fait aux personnes et aux biens, d'exécuter la sentence des Saintes Lois[1] », ne pouvait pas hésiter, en face de ce maraud, de ce méchant Guyas. « Je n'enveloppai jamais l'innocent dans la punition du coupable », dit-il.

En réalité, c'était une fausseté insigne de dénoncer Guyas-Ed-Dine comme un ennemi de l'Église orthodoxe ; il lui avait

1. *Teuzukat*, p. 5.

donné des gages sanglants de son zèle, dévastant effroyablement le district de Nichapour suspect d'hérésie : « Le roi, à l'instigation de plusieurs oulémas (docteurs) hanéfites, qui lui représentèrent que son devoir était de s'opposer aux progrès des sectaires, envahit pendant plusieurs années consécutives le district de Nichapour;... la troisième expédition contre ce pays fut signalée par des rigueurs inouïes; le roi fit dévaster les campagnes et les vergers, déraciner des arbres séculaires, et ensabler les canaux [1]. » C'est le commencement des dévastations que les guerres de religion promenèrent de la Transoxiane au Khorassan pendant le XVI[e] siècle, de la fureur imbécile qui a ruiné, puis hébété l'Asie; *Dine djengui, Kane djengui*, « guerre de religion, guerre de sang », dit le Turc. Ce que Timour craignait le plus dans le roi kert, c'était la rivalité d'un prince encore plus orthodoxe que lui-même; il ménagea d'abord le pays, s'y fit une popularité; dans sa première expédition contre Guyas, il accepta dévotement les remontrances du clergé indigène, fit quartier aux soudards vaincus, les caressa : « le vénérable Mollah Zeïn-Ed-Dine-Abou-Bekr reçut sa visite et lui tint un langage si ferme que Timour ne put s'empêcher de dire : Jusqu'à ce jour, les cheikhs tremblaient devant moi; aujourd'hui, c'est moi qui tremble devant Abou-Bekr. » La comédie était sûrement concertée avec Zeïn-Ed-Dine, homme à lui depuis longtemps. A Hérat, après la prise des remparts, « deux mille Ghouriens furent pris et menés devant Timour; l'émir loua hautement leur courage, leur donna à tous une tunique, et leur rendit la liberté [2]. » Dans la troisième expédition, il n'y a plus de ménagements à garder contre des rebelles, quand l'émir a déjà l'Eglise locale et le parti militaire pour lui : « Autant il s'était montré humain lors du premier

1. Chronique d'Hérat, Barbier de Meynard, *Journal asiatique*, p. 515, 516.
2. Chronique d'Hérat, p. 518.

siège, autant il fit preuve de cruauté en cette circonstance [1]. »

Les Orthodoxes du Khorassan s'entendaient avec lui; ils se rangèrent au jugement de Dieu et à la décision de l'Église contre le tyran, pour le bon prince. « Je fis la plus grande diligence pour arriver à Hérat, où je surpris Guyas-Ed-Dine, enseveli dans le sommeil de la négligence. Abandonné de tous, il sortit de la ville, me rendit à merci trésors, domaine et royaume. Le Khorassan fut soumis, et ses émirs se rangèrent sous mon obéissance » [2] (Moharrem 783 — avril 1381). Le Khorassan était une splendide acquisition [3].

Par sa conquête du Kharezm et du bas Amou-Darya (qui, à cette époque, se jetait dans la mer Caspienne), et d'autre part, à la suite de ses expéditions en Turkestan, Timour se trouvait en double contact avec le Kiptchak. Bien que les princes de la maison de Djoudji eussent les premiers confessé l'Islam, dans leurs domaines l'influence de l'Église était, pour ainsi dire, autant que nulle : non pas qu'ils fussent bien stricts observateurs du Yassak; Djoudji l'avait à peine connu; la bigarrure de peuples auxquels ils commandaient, Kiptchak, Mongols naturels, Turcs Kanklis, tribus rompues Kazak-Kirghiz, Bulgares du Volga, Bachkirs, Mordves, Tchérémisses, Tchouvaches, Metchéraks, Alains, Russes, colons génois et tant d'autres, les obligeait à maintenir à chacun son statut personnel; eux-mêmes gardaient le leur, le vieux droit coutumier turc, transmis par tradition. Ils ne se fâchaient que pour affaires fiscales;

1. Chronique d'Hérat, p. 521.

2. *Teuzukat*, p. 234.

3. « *E aqui (en esta ciudad de Nixaor) se acaba tierra de Média, é comienzia tierra de Orazania, que es un grande Imperio.* — Et ici (en cette ville de Nichapour) se termine terre de Médie, et commence terre de Khorassan, qui est un grand Empire » (Clavijo, p. 128). Nous sommes bien loin de la grande époque mongole. Meungke-Kaan eût trouvé ridicule ce titre d' « Empire » donné aux circonscriptions de Samarkande-Transoxiane et d'Hérat-Khorassan; tout se rapetisse, la formation territoriale se dessine.

pourvu que l'on payât les taxes [1] et les douanes, ils se tenaient pour satisfaits. Les grandes querelles, hors celles qui avaient un but fiscal contre les vassaux russes ou lithuaniens, se passaient en famille; la lignée de Djoudji régnait à Saraï-sur-Volga, mais il avait bien fallu apanager les collatéraux, ceux de Cheïbane, cinquième fils de Djoudji, en Trans-Volga, dans les steppes du Nord et au Kouban, ceux de Togaï-Timour en Crimée; en 1360, Berdi-Bek, de la branche aînée, était mort à Saraï, sans héritiers mâles. « (La maison du) Saïn-Khan mourut, lui défunt. Entre Euzbeg, c'est un dicton : la virilité avec Berdi-Bek a été châtrée [2] ».

Une branche collatérale, représentée par Ourouss-Khan, se saisit du pouvoir à Saraï; Tokhtamich, khan de Crimée, issu de la branche de Togaï-Timour, le lui disputa.

Il n'était plus question, maintenant, pour les Turcs, de chercher fortune au sud et à l'est [3]. En Chine, les Ming, issus d'une réaction nationale chinoise, rejetaient avec horreur ces étrangers, qui depuis dix siècles avaient infecté le génie indigène. La Chine était aux Chinois. Dans les marches de Perse, la Transoxiane était aux Transoxianais; on n'avait plus besoin des reîtres du nord entre le Syr et l'Amou-Darya. Les campagnes autour de Samarkande, de Bokhara, de Kiat, d'Ourguendj, regorgeaient de « Djagataï » qui sollicitaient emploi de gens d'armes. Dans les marches de Khorassan, les Turcomans ripuaires, en « Roum », les Osmanlis étaient pourvus, nantis, rentés, fieffés et soldés. Faute de foin au râtelier, dans ce maigre pays de Kiptchak, les chevaux se battaient.

1. Voir la longue liste des taxes dans une charte de Timour de Crimée, publiée à la suite du *Koudatkou*, p. 172.
2. Abou'l Ghazi, p. 177.
3. On parlait encore turc, dans le Kobi, à des endroits où l'on ne parle plus que mongol. L'inscription de Kiu-Yong Koan, en mongol, en mandchou, en chinois et en turc, est datée de 1365.

En 1375, Tokhtamich, hors de combat, céda la place à Ourouss, et vint se réfugier auprès du riche et puissant sultan de Transoxiane, solliciter, lui, le descendant de l'Empereur Inflexible, ce Timour Bek, ce parvenu, fils d'un petit gentilhomme barlass. Il avait une excuse à son humiliation; en définitive, le sacre de Timour n'avait été que purement religieux, constatant son alliance avec l'Église. Au temporel, Timour se déclarait le commis et le lieutenant des légitimes souverains djagataïdes; c'était leur représentant que le Djoudjide Tokhtamich venait solliciter : « le sceau de l'État portait le nom de Mahmoud-Adil-Sultan Khan, fils de Souyourgatmich-Sultan Khan, fils de Danichmendjé-Sultan Khan. Les jours de fête et aux banquets, l'émir Timour se tenait agenouillé devant lui, ainsi qu'en présence des ambassadeurs. » Ce ne fut qu'après sa victoire sur Payezid Ieuldrum qu'il porta les attributs de la souveraineté : « morts Payezid le Foudre et Mahmoud-Khan, il fit désormais réciter la *Khotba* [1] en son nom et battre monnaie à son coin [2]. »

La démarche de Tokhtamich était un coup de fortune pour Timour; c'était la main mise sur le grand refuge des steppes du nord, l'occasion de prendre autorité sur l'asile de l'indépendance turque. Si le souverain de Kiptchak devenait sa créature, plus d'insultes possibles, venant du nord en Kharezm, en Transoxiane, en Turkestan. Maison close. Peut-être sa femme Oldjaï, la petite-fille du Faiseur de Rois, l'inspira-t-elle de son génie; mais ce sont secrets de harem. Toujours est-il que dans cette querelle de Kiptchak Timour se jeta passionnément, n'ayant pas un pouce de terrain à gagner. D'abord, il accueillit Tokhtamich, l'aida de bonnes gens d'armes et d'argent, et du même coup, le fit son vassal, lui donnant pour fief, en Turkestan, Otrar et Sabran. Le pré-

1. C'est notre *Domine salvum fac.*
2. Abou'lghazi, p. 155.

tendant de Kiptchak n'était plus désormais que le protégé du sultan de Transoxiane. Deux fois Timour le sauva. Dans leur rage, les gens de Kiptchak ne virent plus que l'ennemi de l'Est, l'insaisissable prétendant de Turkestan; lorsque après la mort d'Ourouss-Khan et de son fils aîné Tokhta-Kaïa, le cadet Timour-Melik perdit la bataille de Karatal, dans les marches de Chine (1376), il n'est pas étonnant que son successeur Mamaï, dont les meilleurs gens d'armes combattaient à l'est, ait succombé à l'ouest, contre la levée en masse des Russes réunis autour du grand prince de Moscou, Dmitri Ivanovitch (batailles de la Vojka, 1378, et de Koulikovo sur le Don, 1380).

De Koulikovo, la Sainte Russie date sa délivrance du joug mongol; c'est l'épée du Turc transoxianais, du musulman Timour, qui vraiment trancha le lien. Tokhtamich ne fut pas plutôt maître en Kiptchak que durement il prit la revanche de Koulikovo, fit tout plier devant lui, châtia les Russes rebelles, brûla Moscou (26 août 1382); mais bientôt, pour la Russie naissante, de nouveau la délivrance vint de Samarkande. En 1387, Tokhtamich rompit avec son protecteur et envahit l'Azerbaïdjane. C'était l'apanage du fils aîné de Timour, Miranchah-Mirza, méchant garçon, d'imagination perverse, cabotin, enfant gâté, blasé par une autorité précoce, sceptique et gouailleur. C'est de lui que Clavijo rapporte ce mot féroce, quand il fit démolir les mosquées de Tauris et partagea le trésor de Sultanieh entre ses favoris : « Je suis le fils du plus grand homme du monde: que ferai-je en ces villes, pour les rendre célèbres de mes jours [1]? » Et il ajoute ironiquement : *Como, non ha de quedar remembrenza da mi?* Soit paresse, soit méchanceté, pour faire pièce à son père qu'il enviait, car à l'occasion,

1. Clavijo, p. 116.

quand il voulait, il savait être brave, Miranchah se laissa battre. Timour n'était pas prêt; avec sa souplesse des jeunes années, il négocia, différa, gagna du temps, et compléta ses préparatifs pendant que Tokhtamich cuvait sa victoire.

En 1389, il se lança sur le Kiptchak, résolu à en finir, à imposer à l'Ouest un roi de son choix. Deux campagnes au nord du Turkestan et en Sibérie méridionale le conduisirent jusqu'au Iaïk (Oural), où la bataille décivise fut livrée en 1391.

Tokhtamich vaincu, poursuivi jusqu'à Moscou, dispersa ses bandes, alla se cacher en Russie méridionale. L'Empereur Inflexible l'eût poursuivi à outrance, eût pris possession du pays; Timour, satisfait de sa gloire, revint en Transoxiane dans sa bonne ville de Samarkande, laissant le Kiptchak à la grâce de Dieu. Quatre ans après, Tokhtamich avait repris terre, et il fallut revenir à la charge. En 1392, Tokhtamich se jetait sur Derbent, sur la porte du Caucase, et menaçait l'Azerbaïdjane et les pays turcomans (1396-1397). Il est vraiment extraordinaire que, dans de telles conditions, les Russes n'aient pas profité de leurs victoires de 1378 et de 1380. On est conduit à supposer que la légende les a fortement exagérées.

Les vrais Turcs de la vieille roche sentaient bien que Tokhtamich était leur champion contre les Transoxianais; Timour ne s'y trompait pas; il abandonna tout pour courir au danger; la victoire des gens du Kiptchak, des gens du Nord, c'était la fin du Chériat, c'était la défaite de l'Église, c'était la révolution nationale. Le souvenir de Tokhtamich est resté singulièrement au cœur des Turcs, en Sibérie. En 1872, M. Radloff a encore pu recueillir trois chansons de geste sur lui et sur son rival Idégué [1], conservées par la tradition orale chez les Tatares de Baraba, et chez ceux de

1. Radloff, *Proben der Volkslitteratur der Turkischen Stämme Sudsibiriens*, t. IV de la traduction, p. 35, 164 et 241.

Tobolsk et de Tumène. On trouvera, dans ces belles légendes, toute la tragique histoire de Timour-Koutlouk-Khan, sire d'Astrakhan, et de son fils Idégué, de leurs luttes contre Tokhtamich, et finalement contre Émir Timour lui-même.

En 1399, Tokhtamich, traqué, se réfugia en Sibérie, à Tumène, où il fut assassiné. Idégué restait maître sur le Don; un sultan imposé par Timour s'établissait à Saraï; la Crimée se séparait; les pays de Trans-Volga se sécessionnaient; entre la Chine, la Transoxiane et la Russie naissante, le Kiptchak, brisé par l'épée de Timour, se désagrégeait de toutes parts.

Il y eut, peut-être, des protestations parmi les vieux Turcs contre ce sacrilège des Transoxianais. Une tirade célèbre, dans Ibn Arabchah, nous en donne le lointain écho. Le Génie de l'Hiver apostrophe Timour sur la steppe glacée. « Arrête ta course rapide, arrête, furieux tyran!... Si tu es un démon de l'enfer, je le suis aussi... Tu te vantes de tes armées; et mes jours d'hiver, avec l'aide de Dieu, sont aussi des tueurs... Ma vengeance te domptera un jour... »

L'Azerbaïdjane, pays turc par la langue et la population depuis de longues années, s'était donné volontairement à Timour; son souverain, le dernier des Il-Khans, descendants de Houlagou, avait sanctionné l'union par le mariage de sa fille avec Pir-Mehemed, fils de Djihanguir-Mirza, le fils cadet de Timour et son favori (mort tout jeune). De 1380 à 1386, date de la soumission de l'Azerbaïdjane, les Transoxianais avaient conquis (outre le Khorassan) le Seïstan, le Béloutchistan, l'Afghanistan; seul, le vieux pays d'Iran tenait bon, défendu par ses mercenaires kurdes, turcomans et circassiens; les descendants du populaire « Potier d'étain » y régnaient encore; ils avaient le cœur du peuple, si fort qu'après la prise d'Ispahan, quand Timour croyait tenir le pays, les gens de métier se levèrent en masse, sous la conduite d'un forgeron, et massacrèrent les garnisaires tran-

soxianais. La répression fut effroyable; soixante-dix mille [1] manants et vilains payèrent leur insolence de leur vie.

Le haut clergé, les grands moines, rêvaient le rétablissement du khalifat, la conversion des hérétiques, la fin du schisme. Loyalement Timour remplit sa charge d'avoué de l'Islam. En 1392, il rassembla sa chevalerie et ses compagnies soldées pour achever de soumettre l'Iran; c'est la suite d'expéditions que les Asiatiques appellent la « guerre de Cinq ans ». Les Transoxianais poussèrent jusqu'à Bagdad, firent leurs dévotions à Kerbela, conquirent Mardin, Diarbekir et Tekrit en Mésopotamie, eurent la joie de défaire les infidèles d'Arménie, de Transcaucasie, de Géorgie.

Timour présente l'expédition de l'Inde, entreprise immédiatement après les guerres de Kiptchak, comme une véritable croisade, c'est-à-dire, dans l'esprit musulman, pour qui lit entre les lignes, comme une œuvre expiatoire pour la ruine des vrais Turcs du Kiptchak. Son conseil s'opposait à l'entreprise : « Maîtres de l'Indoustan, si nous y demeurons, notre lignée est perdue; nos enfants et nos neveux dégénéreront en se mêlant avec les indigènes, dont ils adopteront jusqu'à la langue. »

A l'orgueil turc qui se révoltait, Timour répondit simplement en ouvrant le Koran : « Je tombai sur ce verset : O prophète, fais la guerre aux Infidèles et aux Impies. Les docteurs expliquèrent le sens aux émirs; eux, tête basse, ne parlaient pas; leur silence me serrait le cœur. Je voulais d'abord priver de leurs charges tous ceux qui n'approuvaient pas l'entreprise de l'Inde... je ne pus m'y décider; je leur fis seulement des remontrances, et quoiqu'ils eussent déchiré mon cœur, dès qu'ils acceptèrent mon projet, tout

1. N'oublions pas que nous avons affaire à des chiffres orientaux. Timour traita Ispahan sans merci, comme le Prince Noir traita Limoges, comme Charles de Bourgogne traita Dinant.

fut oublié... Mon armée rassemblée se montait à quatre-vingt-douze mille gens d'armes... Je montai à cheval, et j'allai camper à Enderab » (mars 1398). Il y a comme un remords dans cette scène singulière, où le hautain Timour supplie presque ses capitaines, après les avoir fait catéchiser par ses théologiens, et sent, à deux fois, son cœur « serré » et « déchiré ».

Il était pourtant encore bien vivace à ce moment, d'une étonnante jeunesse, malgré ses soixante-cinq ans. Une miniature, faite dans l'Inde (à moins qu'elle ne soit une copie d'un portrait peint antérieurement), le représente d'aspect très jeune; c'est dans les dernières années qu'il vieillit brusquement, qu'il devient l'homme aux paupières lourdes qu'a vu Clavijo; ce trait caractéristique des paupières tombantes est d'ailleurs bien indiqué sur la miniature indienne [1].

En définitive, ce furent les musulmans de l'Inde qui souffrirent le plus de la croisade transoxianaise. Le sultan de Delhi, Mahmoud le Gouride, était aussi bon musulman que Timour, et les habitants de son royaume professaient l'Islam. Ce fut précisément dans la musulmane Dehli qu'eut lieu le grand massacre; on tua sans doute beaucoup à Matra et sur le Gange, en pays païen; mais on s'occupa surtout d'y piller les trésors des pagodes. Sauf devant Dehli où il y eut bataille rangée, et à Matra où les Indous, qui n'attendaient pas de quartier, se défendirent à outrance, il ne semble pas que l'expédition de l'Inde ait été particulièrement difficile. Bâber, qui ne peut pas diminuer son quadrisaïeul Timour, et qui tient pourtant à se faire valoir, nous dit, parlant de Chihab Ed-Dine le Gouride : « Il mena dans l'Hindoustan cent vingt mille chevaux bardés de fer... Moi, dans ma cinquième campagne où je mis en déroute sultan Ibrahim et m'emparai de son royaume,

1. Voir plus haut, p. 480.

mon armée, la plus forte que j'ai conduite dans l'Hindoustan, ne comptait, sur les rôles, que douze mille hommes à peine, tout compris, gens d'armes, gens de ma maison, marchands et goujats [1]. » C'est sans doute à l'armée de Timour qu'il pense. Mais, après tout, vaille que vaille, c'était une croisade; Timour pouvait prendre le titre de *Ghazi*, « Vainqueur pour la Foi ». Jusque hors de la Transoxiane, ses victoires furent célébrées, fêtées. A Samarkande, des tailleurs de pierre, amenés de l'Hindoustan, construisirent une mosquée commémorative de la croisade « dont l'inscription est en caractères d'une telle dimension qu'on peut les lire à un ou deux *kurouh* de distance ».

Timour était revenu à Samarkande en mai 1399. En septembre, il repartait déjà. L'Azerbaïdjane se révoltait contre Miranchah, le fils aîné qu'il y avait apanagé; en Irak, le grand vassal commis à Bagdad, un Djélaïr (Ahmed Djelaïr), tranchait du souverain, et jouait au petit khalife; au nord, les chrétiens de Géorgie se rebellaient. A l'ouest enfin, Timour sentait venir la grande querelle avec l'Osmanli, le sultan Ghazi Payezid Ieuldrum, « Bajazet le Foudre »; depuis son retour de l'Inde, elle était inévitable.

Que Timour ait rêvé de rétablir le khalifat à son profit, on peut en douter; que l'Église de Transoxiane l'ait rêvé pour lui, on est obligé de le croire. Quand un Payézid Ieuldrum doublement Ghazi par ses conquêtes en pays infidèle et sa victoire sur les envahisseurs infidèles du pays musulman, — quand un Payézid, fils d'un martyr, de ce sultan Mourad mort Chahid « Confesseur de la Foi », ne pouvait même obtenir une mention dans les prières au pays saint où Husseïn et Hassan furent martyrisés, on les voit prodiguer à Timour, descendant de païens, après tout (et il s'en vante),

1. *Mémoires* de Bâber, t. II, p. 175 (319 du texte).

proclamé restaurateur de la religion pour des victoires où n'a coulé que le sang musulman, rien que le sang musulman. L'arrogance des moines de Bokhara, qui prétendaient faire la loi à l'Islam, l'insolence des légistes transoxianais, qui posaient leur maître en sauveur et en défenseur unique de la Foi, la cérémonie du sacre sur la Pierre des Pèlerinages à Samarkande, l'ostentation avec laquelle l'Église transoxianaise présente Timour comme le lieutenant de Dieu, presque comme un Imam, tout trahit le projet. Timour lui-même laisse échapper comme un aveu dans ses Teuzukat; au lieu de donner à Payézid un titre musulman, il l'appelle avec affectation *Kaïssar i Roum*, « César de Rome ». Ce n'est pourtant pas lui qui avait eu sous ses ordres un d'Heilli de Créqui, un Payo de Sotomayor, un Sanchez de Palazuelos, lui qui portait en ses armes trois oves d'or, placés deux et un, pour marquer son empire au levant, au ponant et au midi, ce n'était pas lui qui pouvait ignorer le sens du mot Kaïssar. Il savait fort bien que c'était le titre d'un potentat infidèle. Ses prétentions étaient d'autant plus étranges qu'il commençait à reprendre le vieux plan païen des Mongols, d'alliance avec l'Ouest, entrait en correspondance avec le roi de Castille, faisait espionner les routes de l'Égypte, les avenues de la Méditerranée. A ses enfants, il donnait des noms singulièrement romanesques et menaçants : *Miranchah*, « Roi des Princes »; *Djihanguir*, « Conquérant du Monde »; *Chah Roukh*, « Ame de Roi », et à son petit-fils préféré, un nom de moinerie universelle, *Pir Mehemed*, « Le Grand Prieur Mahomet ». Les rêveries mongoles troublaient d'ardeurs séniles son imagination. La domination universelle pour lui chevalier de l'Église, que pouvait-elle être sinon le khalifat? Pour être khalife, il faut tenir la route des Pèlerinages aux Lieux Saints, Jérusalem, Hébron, Médine et la Mekke; la route, c'était la Syrie. Il la voulut,

avec la passion d'un vieillard amoureux, dès qu'il revint de sa croisade dans l'Inde, Ghazi, « Vainqueur pour la foi », lui aussi. Entre le fils du martyr Mourad et le huitième restaurateur de la religion, l'Imam laïque de Transoxiane, le choc était fatal.

De prétextes décents pour dissimuler les ambitions et les colères contenues, sauver les apparences, il n'en manquait pas. Les meilleurs de tous étaient en Azerbaïdjane, pays turc; Payézid y avait entrepris; les Turcs d'Azerbaïdjane relèveraient-ils du Kaïssar i Roum, ou du protecteur de tous les Turcs orthodoxes, du sultan Barlass, vrai Turc par le sang? « Tout le monde sait bien ton origine! » écrit Timour à Payézid; il l'appelle César de Rome, bâtard, un Grec quelconque; c'est lui, c'est Timour de Barlass qui est le vrai Turc. Un Turcoman, Yousouf le Noir, envenima l'affaire à point nommé, prit parti avec son clan (les *Karakoïounlou*, clan du Mouton Noir), pour ces gens de Rome, ces étrangers : « Envoie-moi Yousouf le Noir, si tu ne veux pas que par le choc de nos deux armées, tout ce qui est caché sous le voile du destin ne se découvre. » On retrouve le ton des romans de chevalerie, que Timour avait tant lus dans sa jeunesse, dans ce cartel envoyé au foudroyant vainqueur de Nicopolis.

De qui Yousouf servait-il vraiment les intérêts? Il est probable qu'il jouait double jeu. A coup sûr, en vrai Turcoman Ripuaire, il détestait les Transoxianais; mais la folie qu'il commit, au moment où Timour, maître déjà en Azerbaïdjane, en Mésopotamie, après une terrible exécution militaire à Bagdad la rebelle, à Malatiah et à Alep, c'est-à-dire aux points stratégiques d'où l'on commande l'Asie Mineure et la Syrie, est tellement insensée, tellement profitable à Timour, à son plan de khalifat, qu'on peut la prendre pour un calcul. Au moment même où Payézid se pose en défenseur de l'Islam

universel contre les prétentions de l'Église provinciale de Transoxiane et la moinerie sectaire de Bokhara, son homme lige, ce Yousouf qui l'a compromis, engagé, détrousse les pèlerins de la Mecque, et lui met à dos un sacrilège (1401). Timour exulte : « Payézid faisait filer des troupes vers Alep, Orfah et le Diarbekir; cependant, ce misérable Turcoman, Yousouf le Noir, pillait la caravane des Lieux Saints; je vis arriver devant moi la troupe des suppliants qui imploraient ma protection contre ce bandit... Je demandai des troupes aux villes et aux tribus. Dès que je les eus reçues, je partis de l'Azerbaïdjan au mois de Redjeb 804, « avril 1402 », pour faire la guerre au Kaïssar. » On connaît le reste.

L'expédition de Timour contre les Osmanlis est restée sans portée, n'a laissé d'autres traces que des déclamations dans les livres des historiens turcs occidentaux, et quelques facéties dans leurs recueils d'anas (comme dans celui de Khodja Nassr Ed-Dine); ses guerres de Russie furent de tout autre conséquence; celle-ci est pure affaire de chauvinisme transoxianais, sans but ni résultat politique. Quant aux dévastations, elles ont été, comme à l'ordinaire, énormément exagérées. Pour prendre la plus typique, le sac de Damas, on peut donner, en certitude, deux témoignages : celui des pierres qui ne mentent pas, et celui d'hommes qui n'avaient ni intérêt, ni passion, pour les faire mentir. Timour n'a pas incendié la mosquée de Damas; des recherches archéologiques récentes ont fait retrouver intactes, et sans trace du feu, les principales parties de cette mosquée construite avant le passage de Timour à Damas. Des témoins oculaires nous ont transmis les détails de son séjour dans la deuxième métropole de l'Islam; le récit de ses entrevues avec le grand historien Ibn Khaldoun est caractéristique; on y voit le Timour intime, hors des âpretés de la guerre et des perfidies de la politique, prince lettré, poli, jaloux de

produire une bonne impression aux savants et aux gens de lettres, comme toujours habile à se mettre en scène, et quelque peu comédien. Citant un vers improvisé par Timour, au moment où il faisait grâce à un personnage incriminé dans les désordres de son fils Miranchah, le poète national transoxianais, Mir Ali Chir, ajoute : « On conviendra que, bien rarement, un aussi joli mot a été dit à un savant; au reste, notre gracieux souverain [Mehemed Husseïn Mirza arrière-petit-fils de Timour] en a prononcé de non moins remarquables; c'est un patrimoine qu'il tient de son illustre ancêtre[1] »; dans la scène de Damas, Timour ne met pas moins de coquetterie à se présenter que dans celle du pardon accordé au mauvais conseiller de son fils il n'en met à formuler sa grâce. Ibn Arabchah, qui n'est pas tendre pour lui, le montre recevant le sourire aux lèvres le cénacle de savants et de lettrés qui sortit de la place au moment de la capitulation : « Il s'approcha d'eux avec empressement, et passa de l'un à l'autre en souriant; puis il commença à les examiner attentivement, en observant leur conduite, et en étudiant leurs paroles. Frappé de l'aspect d'Ibn Khaldoun, dont l'habillement différait de celui de ses collègues[2], il dit : Cet homme-là n'est pas de ce pays. Ceci amena une conversation,... l'entretien fini, on leur servit des plats chargés de viande bouillie;... les uns s'en abstinrent, d'autres négligèrent d'y toucher pour se livrer au plaisir de la conversation; mais quelques-uns, et Ibn Khaldoun du nombre, mangèrent de bon appétit... Pendant le repas, Timour les examinait à la dérobée, et Ibn Khaldoun tournait ses yeux de temps en temps vers le prince, les baissant chaque fois que celui-ci fixait ses regards

1. *Mir Ali Chir Nevaïi*, extraits et traductions. Dans le *Journal asiatique*, v[e] série, t. XVII, p. 284.

2. Bien que grand cadi, Ibn Khaldoun ne portait pas la robe de sa charge; il s'habilla toujours en costume maghrébin

sur lui[1]... » Ibn Cadi Chohba, qui tient son récit d'un témoin oculaire, raconte qu'à la première entrevue, Timour frappé de « l'air distingué » d'Ibn Khaldoun se le fit nommer, et qu'ayant « appris son nom », il lui parla de son histoire du Maghreb et « lui demanda une note écrite sur ce pays ». Ibn Khaldoun, dans le cours de la conversation, lui ayant dit : « J'ai composé aussi une notice sur vous, et je voudrais vous en donner lecture, afin de pouvoir en corriger les inexactitudes », Timour voulut entendre la lecture séance tenante. « Ce prince prenait un grand plaisir à lire les ouvrages historiques et à se les faire lire », écrit son détracteur, Ibn Arabchah. On retrouve ce même caractère de lettré et de dilettante chez ses descendants, Chahroukh le curieux de peinture, Khalil Sultan le poète, Oloug Beg le mathématicien, et le raffiné Grand Mogol, le mémoiriste Bâber, qui a transmis les goûts et le génie de l'ancêtre Timour à son fils Humayoun, et à son petit-fils le philosophe, l'illustre Akbar.

Il convient d'ajouter que malgré les exécrations officielles dont les historiens osmanlis ont accablé Timour, il est resté populaire en Asie Mineure; les facéties de Khodja-Nassr-Ed-Dine le mettent fréquemment en scène et en font un personnage très bonhomme, quelque chose approchant le roi Dagobert chez nous. Le fait que la légende élaborée dans le peuple l'ait donné comme interlocuteur à un bouffon prouve, il me semble, que les gens du commun se souvinrent sans trop d'horreur de sa visite. Du reste, Payézid vaincu et pris, l'honneur sauf, Timour n'avait plus rien à faire dans l'Ouest. S'il voulait réaliser son rêve de khalifat, c'était dans son domaine royal, dans sa chère Transoxiane, à Samarkande, qu'il pouvait et qu'il devait le faire. Il y rentra pour la neuvième fois

1. Ibn Khaldoun, dans tome XIX des notices et extraits des manuscrits de la Bibliothèque Nationale, p. LXXXVII et LXXXIX.

vainqueur, au milieu des fêtes, au mois de Moharrem 807 (juillet 1404).

C'est là que l'ambassadeur de Henri de Castille, don Ruy Gonzalez de Clavijo, le vit entouré de toute sa splendeur, le lundi, huitième jour de septembre : « Et le Seigneur se tenait sous une espèce de portail, qui était devant la porte d'entrée de certains beaux bâtiments, et il était sur une estrade élevée au-dessus du sol; et devant lui était une fontaine qui lançait un jet d'eau bien haut... et le Seigneur était assis comme sur petits matelas de drap de soie frisé, et s'appuyait du coude sur quelques coussins ronds [1], et il était vêtu d'une robe de soie rose sans broderies, et sur la tête, il portait un chaperon blanc élevé [2] (*un sombrero blanco alto*) avec un rubis balais au cimier... Et le Seigneur leur dit d'avancer, et je pense qu'il le faisait pour les mieux voir, car il ne voyait pas bien, étant si vieux que les paupières de ses yeux étaient toutes tombantes. » Vivement, ce vieux se redresse pour parler, s'anime : « Et moi, je donne ma bénédiction à mon fils, votre roi; il n'avait point besoin de m'envoyer de présents; vous autres et cette lettre suffisez... »

Au même instant, l'ambassadeur espagnol et ses compagnons assistent à un coup de théâtre, probablement ménagé par l'incomparable metteur en scène que fut Timour, sa vie durant. On introduit l'ambassadeur de Chine, qui vient demander le tribut au représentant de la maison de Djagataï [3]. Aussitôt, le Seigneur, qui voyait les ambassadeurs d'Espagne assis au-dessous de l'envoyé de Chine, fait descendre celui-ci, et met les Espagnols à sa place.

1. La miniature indienne citée plus haut le représente dans la même attitude, le coude sur une espèce de traversin cylindrique.

2. C'est le chapeau conique à larges bords que portent encore les Kirghizes.

3. « *Un Embajador que el Emperador, Señor del Catay, enviaba al Tamurbec : con el qual le enviaba à demandar el trebuto que de cada año le solia dar.* »

Les rapports entre les Français et les Mongols n'avaient pas pris fin avec les croisades. Les quatre successeurs de Houlagou en Perse, Abaga, Argoun, Gazan, Khodabendé, recherchèrent constamment l'alliance des princes français et des papes contre les Sarrasins d'Égypte. Lorsque Timour eut conquis en Asie la place qu'y occupaient les Gengiskhanides, il reprit leurs traditions d'amitié et d'alliance française, non plus cette fois contre les Sarrasins d'Égypte, mais contre les Ottomans. Sa victoire sur Payézid semblait une revanche du désastre français de Nicopolis. Il écrit donc au *Redifransa* Charles VI, lui accusant réception de la mission d'un dominicain qui paraît s'être appelé François et l'informant qu'il lui expédiait en ambassade le frère Jean, évêque de Sultanieh. Il lui demandait de lui envoyer des marchands, assurant qu'ils seraient reçus avec honneur, car « c'est par les marchands que le monde prospère ». En réponse (1403) Charles VI lui adressait une lettre des plus aimables : « Sérénissime et invincible prince : Il n'est contraire ni à la loi, ni à la foi, ni à la raison que des souverains temporels, quand même ils seraient séparés par la croyance et le langage, s'unissent par les liens de la courtoisie, de la bienveillance et de l'amitié »; Charles VI félicitait Timour de la victoire que le Très-Haut lui avait accordée sur Payézid; il le remerciait de ses offres au sujet des marchands français, et l'assurait de la réciprocité pour ceux des siens qui viendraient en France. La mort de Timour, l'éloignement des deux peuples, les guerres civiles de France, enfin le déclin de l'esprit des croisades réduisirent ces correspondances entre la maison de Timour et celle de Valois à un simple épisode sans autre conséquence [1].

Malgré son coup de théâtre, Timour était loin d'être ras-

1. Mémoires de de Sacy, aux tomes VI et VII, et d'Abel de Rémusat, au tome VII des *Mémoires* de l'Institut. — E. Charrière, *Négociations de la France dans le Levant*, t. I, p. 58 et suiv., Paris, 1850.

suré. Quelques jours après, en toute hâte, il rassembla ses troupes, et se mit en marche, non pour aller conquérir la Chine, comme on le répète de confiance — un homme tel que lui, qui avait lu les annales et qui connaissait les choses savait très bien qu'à soixante-dix ans on ne conquiert pas la Chine, — mais pour couvrir le Turkestan contre une invasion des Chinois par la Pentapole du Nord et par l'Hexapole de Kachgar. Ce n'est point que l'envie lui manquât; le rêve de reconstruire l'empire turc à l'est pendant très longtemps a hanté les Transoxianais, jusqu'au moment où, tout s'amoindrissant par degrés, ils n'ont plus conçu d'ambition plus haute que d'affranchir l'Hexapole musulmane et de l'arracher aux *Djong Kafir*, aux « Puissants infidèles ». Seïd Ali Ekber, auteur d'une description de la Chine qu'il acheva d'écrire à Constantinople en Rebi-El-Ewel 922 (avril 1516), assure qu'à son lit de mort Timour « exprimait le regret d'avoir versé le sang des musulmans, au lieu d'avoir tourné ses armes contre les infidèles du Tibet, du pays des Oïgour et de la Chine [1] ». Sa croisade dans l'Inde l'absolvait. Ses successeurs reprirent ses projets : « Le xv[e] siècle nous a légué un document d'un très vif intérêt; c'est le récit de l'ambassade envoyée en 822 (1419) à la Cour de Pékin, par des princes de la famille de Timour. La relation en a été écrite par un peintre, Khadjeh Ghiat (Guias) Ed-Dine, que Châhroukh avait attaché à cette mission et auquel il avait ordonné de noter par écrit et certainement aussi de dessiner tout ce qu'il verrait dans ce voyage. Cette relation a été insérée par Abdoul Rezzak Samarkandi dans l'histoire officielle qui porte le titre de *Mathla ous Sa'adaïn ou Madjma oul bahreïn* (Le lever des deux astres heureux et la réunion des deux mers [2]). » Au commen-

1. Ch. Schefer, trois chapitres du *Khitay Nameh* (Livre de la Chine), dans *Mélanges orientaux*, 1883, p. 35.
2. *Khitay Nameh*, p. 33-34.

cement du XVI[e] siècle, le Timouride Bâber, le futur Grand Mogol, chassé de Transoxiane, traqué en Khorassan, parle encore d'aller chercher fortune en Chine[1].

Timour partit de Samarkande le 28 décembre 1404, marcha droit au point stratégique accoutumé d'Otrar sur Syr, et là, épuisé par les fatigues, saisi de froid, s'alita pour ne plus se relever. Quand son médecin, maître Fazl-Oullah, lui dit franchement que tout espoir était perdu, en bon musulman et en grand roi, Timour ne s'occupa plus que des destinées de son empire et du salut de son âme. Pour successeur, il désigna son petit-fils, Pir Mehemed, le plus pieux et aussi le plus brave. Plusieurs fois, il demanda son fils préféré, Chah-Roukh, resté dans son apanage de Khorassan, mais il était trop tard pour le faire venir. Le mourant commanda qu'on portât son corps à Samarkande, et qu'on le mît dans le tombeau qu'il avait fait construire pour son Pir, pour le grand moine Seïd-Berké, à côté de ce saint homme. Ne pouvant plus parler, il désigna, du geste, le mollah Heïbet-Oullah pour réciter les dernières prières, et rendit l'âme, à l'heure de vêpres, 7 Châban 807 (14 février 1405), en paix avec son peuple de Transoxiane et avec l'Église de Dieu.

A peine les obsèques célébrées, Khalil-Mirza, fils du détestable Miranchah, viola les dernières volontés de son grand-père, pilla le trésor de Samarkande, et se révolta contre le successeur désigné, Pir Mehemed. Sa maîtresse, la fameuse Chad-i-Moulk, poussait aux aventures ce garçon de vingt et un ans. Quand il fut vaincu (1409), il accepta tout pour la garder, et céda la place à Chah-Roukh. C'est son fils, l'honnête et excellent Mehemed-Tourgaï, plus connu en Europe sous son surnom d'*Oloug-Beg*, « le Grand Prince », qui fit construire, à Samarkande (1428), l'observatoire où furent cal-

1. Bâber, t. I, p. 220, texte, 124.

culées les tables astronomiques dites d'Oloug, ou tables *Gourganiennes* [1]. Lorsque Chah-Roukh mourut en 1446, Oloug lui succéda; mais ce prince savant n'avait pas la vigueur nécessaire pour mener la rude aristocratie transoxianaise et s'imposer au tout-puissant clergé. Son propre fils, Abdul-Latif, se révolta contre lui, et le fit assassiner (1449). Le dernier bon prince turc, Oloug-Beg, était un savant; avec lui périt tout espoir de vie intellectuelle et de renaissance libre dans l'Asie centrale. L'histoire des royaumes nationaux et bigots de Transoxiane, de Kharezm, de Turkestan et de Khorassan commence par un parricide.

En rompant avec la tradition chinoise telle que les Turcs, puis les Mongols, l'avaient interprétée, en se livrant, sans restriction, à l'Église transoxianaise orthodoxe, les Turcs d'Asie centrale commençaient une vie nouvelle. Pendant près d'un siècle, la philosophie, la littérature et l'art de l'Islam les imprégnèrent si profondément qu'ils devinrent étrangers au sol natal, cessèrent de se comprendre entre eux. Les Turcs transoxianais du XIII[e] siècle, et jusqu'aux Kiptchak du Caucase et de Russie, bien que musulmans, reconnaissaient les leurs parmi les braves qui venaient du Cathay lointain, sous la bannière mongole; à la fin du XVI[e] siècle, s'ils entendent encore leur langage, s'ils ne peuvent renier leur parenté par le sang, ils repoussent avec horreur le contact moral avec ces infidèles; ceux de l'Est ne sont plus, pour eux, que des Chinois, ceux du Nord-Ouest et de l'Ouest, que des Kalmak (c'est de ce mot que nous avons fait Kalmouk) et des Nogaï; malgré leur aversion pour les Tadjik et leur haine contre les hérétiques iraniens, ils se sentent plus près d'eux que de ces mécréants. J'ai fait remarquer combien le génie turc est réfractaire à la controverse et à la théologie, naturellement

1. Du nom de famille Keuréguène, Kourikan, Gourgan, que portaient les Timourides.

discipliné. En acceptant l'Islam comme religion d'État, les Turcs de Turkestan, de Transoxiane et de Kharezm l'adoptèrent en bloc, sans réflexion, sans discussion, militairement, comme une consigne. Pendant cent ans, les moines et les théologiens de Bokhara purent leur pétrir le cerveau à loisir, sans trouver personne pour les embarrasser d'une contradiction, d'une subtilité, ou d'une simple glose. Ainsi, la Renaissance, dans l'Asie centrale, ne fut pas autre chose qu'un recommencement du moyen âge; pendant que les Européens, sous le coup de fouet de l'hellénisme et dans l'éblouissement de l'antiquité retrouvée, se lançaient audacieusement vers l'inconnu, vers la libre recherche, vers la révolte, les Asiatiques, jusqu'au XVe siècle leurs égaux, se laissaient docilement reconduire à l'école, telle que l'avaient conçue les docteurs et les savants du khalifat orthodoxe. Ils découvrirent, comme une nouveauté, l'aristolélisme déformé par les Arabes, revinrent à l'Almageste, se plongèrent dans Avicenne, leur compatriote, recommencèrent, en turc, l'époque des Samanides, piétinèrent sur place. Toute leur activité intellectuelle, et ils en avaient autant que d'autres, se dépensa en scolastique, en jurisprudence, en rhétorique; à grands efforts, ils reconstituèrent Euclide, Ptolémée, Galien, Hippocrate; à peine osèrent-ils toucher à Platon; aller plus loin, c'eût été se perdre; peu à peu, les moines aidant, ils en vinrent à ne plus penser qu'à leur salut, et se contentèrent du Koran, et des Sommes qu'il avait inspirées :

A l'âge de vingt ans changea ma place
Par la gloire de Dieu, à la grâce du *pir* je restai entièrement...

Au XVIe siècle, le sacrifice était consommé; le Turc avait abdiqué au spirituel, entre les mains de son pir, au temporel, entre celles de son sultan. Les indépendants, les mauvaises têtes, s'en allèrent dans l'Inde chercher fortune avec

Bâber; Dieu lui-même extermina ces impies : « Un jour, on entendit une voix qui venait du ciel, et qui disait : *Khan Babour, any our, our.* — Le khan Babour, qu'on l'assomme, assomme, — sur quoi le peuple se jeta sur Babour et l'assomma sur place [1]. » Voilà ce que les Turcs de Fergana se rappellent de leur souverain, du Grand Mogol, descendant de Tchinghiz et de Timour, aïeul d'Akbar et d'Aureng-Zeb.

Ce XVIe siècle, si funeste aux Turcs d'Asie, ne fut pas sans gloire. La transformation s'accomplit au milieu de tout l'éclat que peuvent donner aux lettres et aux arts la scolastique et la rhétorique enseignées par une Église d'État, et surveillées par l'inquisition. L'Église, inflexible au fond, fut assez souple sur la forme, confiante en Dieu et laissant le temps faire son œuvre. Elle ne choqua point directement le goût des arts plastiques et de la vie facile qu'une longue éducation chinoise avait fait pénétrer dans le sang turc; mais elle insinua doucement qu'à ce grossier matérialisme on s'abaissait, et offrit un idéal plus élevé aux âmes vraiment nobles :

En ce monde, châteaux et palais de construire, il n'est point besoin;
A la fin, ruines ils deviennent; de villes bâtir, il n'est point besoin [2].

Au XVe siècle, l'Église transoxianaise laissa les turcs bâtir, peindre, sculpter et se griser jusqu'à ce que tout le monde vît clairement « qu'il n'était pas besoin », cessât de boire et laissât toute cette architecture, à la grâce de Dieu, s'en aller en ruines. Du reste, les riches dotations des Timourides, les splendides mosquées, les abbayes superbes, les chapelles, les œuvres pies, excusaient assez leurs débauches artistiques. Timour aimait le luxe, les arts, la grande vie; Clavijo raconte qu'il avait ramené de ses guerres tant d'artisans qu'à Samarkande, faute de place pour les loger, on les faisait camper

1. Nalivkine, p. 3.
2. Cité par Vambéry, dans les *Tchagataische Sprachstudien*, p. 136.

dans les jardins et dans les grottes qui sont autour de la ville. A Kech, on fit visiter à ce gentilhomme espagnol la chapelle que le Seigneur (c'est toujours ainsi que Clavijo appelle Timour) édifia sur le tombeau de son père, « où ledit Seigneur faisait distribuer chaque jour cent moutons cuits aux pauvres, pour l'âme de sondit père », et le palais, et les jardins, et les appartements des dames, et autres bâtisses auxquelles on travaillait depuis vingt ans; devant tous ces portiques et ces cloîtres, et ces mosaïques de pavement, et ces azulejos, ces marbres, ces faïences d'or et d'azur, le bon hidalgo s'émerveille, et s'écrie que « d'ici à Paris, où sont les artistes les plus subtils, tout le monde serait dans l'admiration ». Et à Samarkande, c'est bien autre chose! Cette mosquée [1], dont Bâber, fin connaisseur, fait l'éloge, et ces jardins, et ces ménageries où l'on voit des daims, des faisans, et des éléphants, et cet arsenal, où mille ouvriers travaillent quotidiennement à faire cuirasses garnies et bassinets, et ces salles peintes à fresque, et ces bains, et ces hôpitaux, et cette grande rue marchande que le Seigneur fit percer, abattant les maisons à droite et à gauche! Il est vrai que les corporations réclamèrent; les moines firent des remontrances, à quoi le Seigneur répondit « que ce quartier était à lui, qu'il l'avait acheté de ses deniers, et qu'il leur ferait voir les chartes, mais que pour l'amour de son peuple et d'eux, il rachèterait à beaux deniers le terrain pris » [2]. A côté des ouvrages d'art et de luxe, Timour ne négligea point les travaux d'utilité générale; sous son règne, la sériculture prit une grande extension; en Transoxiane, les canaux d'irrigation couvrirent les campagnes d'un réseau bien surveillé, la culture du coton fut développée, le chanvre et le lin furent introduits dans le

1. Mesdjid i chah ou mosquée royale, dont les ruines sont encore visibles à Samarkande; grande mosquée sur la place royale à Ispahan, mausolées de Khoum et de Mechhed, etc.
2. Clavijo, p. 185.

pays, des papeteries fondées près de Samarkande, un pont de bateaux établi sur l'Oxus; de toutes manières, on cherchait à s'affranchir de la Chine et de son hégémonie industrielle.

Le goût des bâtisses et de la peinture continua sous les successeurs de Timour. Pour Samarkande et pour Hérat, Bâber donne la liste et la description des principaux monuments qu'y firent élever ces princes, l'avenue de la porte des Turquoises, le kiosque où sont peintes à fresque les batailles de Timour dans l'Inde, les bains du Mirza, construits par Oloug Beg, la Chapelle découpée ornée de peintures à la chinoise, l'observatoire d'Oloug Beg : « Il a trois étages; c'est là qu'Oloug Beg a dressé les tables Gourganiennes dont l'usage à peu près exclusif est répandu dans le monde entier »; le *Bag i Meïdane* (Jardin de l'esplanade), avec le bâtiment des quarante colonnes, et le cabinet en porcelaine de Chine, la Chapelle de l'Écho, etc., et à Hérat, le jardin d'Ali Chir, la Papeterie, le Palais du Trône, Belle Vue, la Blanchisserie, le Bassin aux poissons, le Palais de Cristal, le jardin de Zobéide, les douze tours, le Marché royal, le Grand Marché, l'hôtel d'Ali Chir, connu sous le nom d' « Intimité », son mausolée et la grande mosquée attenante dite « la Sainteté », son collège dit « la Pureté », son couvent appelé « la Purification », ses bains et son hôpital surnommés « la Propreté » et la « Santé ». Quand on considère qu'Ali Chir était simplement un homme de lettres, on se figure la considération que les Timourides témoignaient aux écrivains et aux artistes. Hérat était d'ailleurs la ville artistique par excellence. Bâber raconte qu'à un souper au Palais de la joie, dans le salon où Sultan Abou Saïd a fait peindre ses combats et ses faits d'armes, on donna un concert devant lui : « Parmi les musiciens étaient Hafiz Hadji, Djelal Ed-Dine Mahmoud, le joueur de flûte, et Chadi Betcheh, le harpiste. Hafiz Hadji chanta fort bien. Les artistes de Hérat chantent sans forcer

la voix, avec grâce et en mesure. Le prince Djihanguir avait fait venir un musicien samarkandais qui chantait à pleine voix, durement et inégalement... les Khorassanais se bouchaient les oreilles, faisaient la grimace; s'ils ne chutèrent pas, ce fut par respect pour le prince [1]. » De tous les arts, la musique, moins persécutée par l'Église, s'est le mieux maintenue en Transoxiane et en Khorassan; les airs turcs modernes d'Asie centrale sont agréables pour une oreille européenne.

La miniature, et en particulier celle de portraits, tint bon, malgré l'Islam, pendant tout le xv[e] siècle; les beaux manuscrits de Mir Ali Chir, que possède notre Bibliothèque Nationale, sont ornés de miniatures qui ne le cèdent pas aux ouvrages occidentaux de la même époque. Bâber cite, parmi les peintres, Bih-Zad, « artiste d'un talent très délicat, mais qui donnait un mauvais développement aux visages imberbes », Chah Mouzaffer, qui écrivit aussi « une œuvre littéraire relative à la vie mystique »; parmi les musiciens, Mervarid, Koul Mohammed, « qui tenait le premier rang pour l'art avec lequel il composait le prélude, et son habileté incomparable dans le développement du thème », Cheïkhi, qui, entendant n'importe quelle mélodie, disait de suite : « C'est d'un tel », Chah Kouli, Husseïn, que le brutal Cheïbani fit souffleter par un de ses gens d'armes, parce qu'il faisait des façons pour jouer devant lui, Goulam Chadi, fils d'un chanteur, Bou-Seïd, qui se piquait, lui poète et compositeur, d'être surtout le premier lutteur de son temps, etc. [2].

Avec Timour, la langue turque avait triomphé de l'iranienne; les hommes de la renaissance transoxianaise écrivent en djagataï, et non plus en persan. Avant eux, le Turkestanais Khodja Ahmed Yesevi avait déjà écrit en langue vul-

1. Baber, 210 (texte), I, 532, traduction.
2. I, 412.

gaire; mais la langue savante et la langue de cour était le persan, comme on le voit par les ouvrages historiques écrits sur la commande des princes mongols, par Djouveïni, Rachid-Ed-Dine, Vassaf, etc. Le turc s'imposait tellement, surtout après Ahmed Yesevi, que des ouvrages de propagande religieuse et d'édification, tels que le *Mihradj Nameh*, « Livre de l'ascension » (1442), le *Bakhtiar Nameh*, « Livre de fortune » (1432), le *Tezkeret ul Evlia*, « Attestation des Saints »[1], sont en dialecte et en caractères oïgour. Ce n'est qu'après 1450 que l'Église musulmane se croit assez forte pour proscrire le vieil alphabet nestorien, et imposer l'écriture arabo-persane. Jusqu'à cette date, pour son œuvre de propagande chez les Turcs, elle est obligée de se servir du système graphique apporté jadis dans le Pé-Lou par les moines chrétiens; à partir du XVI[e] siècle, on ne verra plus, en Asie centrale, ces glorieux caractères de la stèle de Keul Tékine, les runiformes et les oïgour, avec lesquels les rois turcs et les empereurs mongols ont fièrement fait grossoyer leurs missives aux empereurs de Constantinople, de Chine, d'Allemagne, aux papes de Rome et aux rois de France. L'écriture nestorienne avait résisté même au bouddhisme, même à la littérature chinoise qui a dévoré et englobé les anciennes écritures de l'Inde, de l'Indo-Chine, de la Corée, du Japon; il a fallu l'islamisme pour la tuer chez les Turcs. Seuls, les Mongols et les Mandchous ont bravement et pieusement, malgré les Chinois et malgré le bouddhisme, gardé le vieil alphabet chrétien dont se servaient Dobo Merguène, Yelou de Liao, le Ouang Khan prêtre Jean, et Témoudjine, l'Empereur Inflexible.

Parmi les principaux écrivains transoxianais et khorassanais du XV[e] siècle, il faut citer, après Timour lui-même, dont les

1. Dates des copies exécutées à Hérat.

Teuzukat sont une œuvre hors pair, et son petit-fils Khalil (on a de lui des vers en persan conservés par Mir Ali Chir), les mystiques Seïd Ali Hamadani (mort en 1384), Khodja Beha Ed-Dine (mort en 1388), les poètes Latfoullah de Nichapour, Kemal Ed-Dine de Khodjend, Ahmed de Kerman, auteur d'une vie de Timour en vers, le jurisconsulte, grammairien et exégète Teftzani (1322-1381), le lexicographe Djezeri, l'auteur du plus volumineux dictionnaire arabe. C'est au siècle suivant qu'écrivent Mevlana Abdourrahman Djami « le divin », exégète, moraliste, philosophe, grammairien et poète, Souheïli, le traducteur des fables de Bidpaï, Moïin Ed-Dine « le dispensateur de lumière », un mystique (mort en 1433), Hatifi, auteur d'une vie de Timour en vers plus estimée que celle d'Ahmed de Kerman, Bokhari, qui enseigna la rhétorique à Oloug-Beg, Husseïn Kouberaï, descendant du grand Nedjm Ed-Dine Koubra, tué par les Mongols à Ourguendj, le satirique Molla Binaï, renommé pour ses reparties (mort, 1516), Mehemed Salih, l'auteur de l'épopée intitulée *Cheïbani Nameh* et de l'arrangement en turc du fameux roman *Medjnoun et Leïla*, Helali, l'auteur du roman en vers *Chah u Dervich*, « Roi et Moine », que le sceptique Bâber qualifie d'ouvrage « inconvenant »; par-dessus tous, et avant tous, le grand Mir Ali-Chir-Nevaï, historien, moraliste, poète, le véritable créateur de la langue djagataï classique, parfait gentilhomme au demeurant. « On sait tout ce qu'il y avait de distinction dans la nature d'Ali-Chir-Beg. Cette élégance de manières que le public attribuait à sa haute fortune était innée chez lui, et il ne s'en départit pas un instant, tout le temps qu'il demeura en disgrâce à Samarkande... Depuis qu'on fait des poésies en langue turque, personne n'en a fait d'aussi nombreuses et d'aussi excellentes que lui... Les hommes de mérite et de talent n'eurent jamais un appui comparable à Ali-Chir-Beg... Koul-Mohammed, Cheïkhi et Hus-

seïn les musiciens, Bihzad et Chah Mouzaffer les peintres lui durent leurs succès. Il a été donné à bien peu d'hommes de faire le bien au même degré que lui. Il n'eut jamais ni fils, ni fille, ni famille. Il parcourut la vie dans de merveilleuses conditions d'indépendance. Après avoir débuté par être garde des sceaux, il parvint à la dignité de beg dans son âge mûr et conserva quelque temps le gouvernement d'Ester-Abad. A la fin, il renonça à la carrière des armes [1]. » Ce portrait, tracé par Bâber, donne une idée suffisante du parfait honnête homme, tel qu'on le concevait en Transoxiane à la fin du xv[e] siècle.

Parmi les moralistes, il convient de citer Hosami de Khiva, et surtout Obeïd-Oullah-Ahrar, qui pratiquait sa devise : « Ma pauvreté est mon orgueil », en cultivant lui-même son petit champ; il mourut en odeur de sainteté en 1489, et sa tombe est un lieu de pèlerinage à Samarkande. Mevlana Fasih Ed-Dine (mort en 1511) et Mollah Aboul Gaffour (1510) sont encore classiques aujourd'hui pour leurs ouvrages de dogmatique et d'exégèse. Le *Debistan* (École des religions) de l'Orient a été composé, à la même époque, par un anonyme. A la fin du xv[e] siècle, également, le géographe Djami écrivit son livre sur l'Inde et sur la Chine. Parmi les historiens, on connaît assez Cherif-Ed-Dine, Abdourrezzak et Mirkhond, pour que je n'en dise rien de plus. En terminant, je nomme le meilleur de tous, le maître prosateur en turc djagataï, le Grand Mogol Bâber. Après lui, la décadence fatale commence, et on ne trouve plus, hors de la littérature orale, que le rude Aboulghazi, khan de Khiva au xvii[e] siècle, qui a su garder, dans son turc sans façon, mais non sans art, la mâle et nerveuse sobriété des grands ancêtres.

1. Bâber, I, 184.

INDEX ALPHABÉTIQUE [1]

1. M. Milhaud, professeur agrégé d'histoire, a bien voulu se charger de cet Index; je le remercie du soin qu'il a mis à le faire. — L. C.

TABLE DES MATIÈRES

LIVRE III

LES MONGOLS

LIVRE IV

L'ASIE SOUS LES MONGOLS

LIVRE V

TIMOUR ET LE TRIOMPHE DE L'ISLAM

Coulommiers. — Imp. PAUL BRODARD. — 65-95.